Dumas (Alex.).

Complet

A paru en 30 numéros

du 16 avril au [illegible] mai 1857

15 centimes le Numero — N° 1 — 16 Avril 1859



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cet ouvrage, entièrement inédit, sera complet en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on peut s'abonner à l'avance.

En vente chez Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11

LE CAUCASE

DEPUIS PROMÉTHÉE JUSQU'A CHAMYLL

—

INTRODUCTION

—

De Prométhée au Christ.

PREMIÈRE PÉRIODE

Nous allons dire à nos lecteurs, d'une façon aussi succincte que possible, ce que c'est que le Caucase, topographiquement, géologiquement, historiquement parlant.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne sachent la chose aussi bien que nous; mais, à notre avis, l'auteur doit toujours procéder comme s'il savait ce que ses lecteurs ne savent pas.

La chaîne caucasique — ou caucasienne, comme on voudra, — située entre les 40e et 45e degrés de latitude nord et les 35 et 47e degrés de longitude orientale, s'étend de la mer Caspienne à la mer d'Azof, depuis Anapa jusqu'à Bakou.

Trois grands pitons la surmontent : l'Elbrouss, haut de 16,700 pieds; — le Kassbeck, d'abord appelé le Mqinwari, haut de 14,400, — et le Chat-Abrouz, haut de 12,000 pieds.

Nul n'a jamais gravi la cime de l'Elbrouss. Il faudrait pour cela, disent les montagnards, une permission particulière de Dieu; c'est sur son sommet que, selon la tradition, se posa la colombe de l'arche.

Le Mqinwari est, quoique moins haut de 2,000 pieds que l'Elbrouss, le rocher où, selon la tradition mythologique, Prométhée fut enchaîné. Les Russes l'ont appelé Kassbeck, parce que le village de Stéphan-Ezminda, situé au pied de ce mont, était autrefois et est encore aujourd'hui la résidence des princes Kasi Beck[1], gardiens du défilé. Cette dernière désignation a prévalu.

Quant au Chat-Abrouz, qui s'élève aux confins du Daguestan, sa cime sert de perchoir à l'anka, oiseau près duquel l'aigle est un oiseau-mouche et le condor un colibri.

Ce gigantesque rempart, cette majestueuse forteresse, cette muraille granitique aux créneaux éternellement neigeux, repose, vers sa base septentrionale sur des sables couverts autrefois par les

[1] Casa Beker.

eaux de cette mer immense au-dessus de laquelle s'élevaient, comme des îles, non-seulement le Caucase, mais le Taurus, le Demavend et la Tauride, dont la mer Caspienne, appelée par les anciens le lac Caspis, n'est qu'un démembrement, et qui, vers le nord, ne faisait selon toute probabilité qu'une avec la mer Blanche et la Baltique.

A quelle époque de l'histoire, sacrée ou profane, appartient le grand cataclysme qui isola le Pont-Euxin, la mer d'Aral, les lacs d'Erivan, d'Ormiah et de Van, et creusa les détroits de Jennikalé, des Dardanelles, de Messine et de Gibraltar? Est-ce au déluge biblique de Noé, chez les Hébreux, à celui de Xixuthus, chez les Chaldéens, à celui de Deucalion et d'Ogygès chez les Grecs? C'est ce que nous ne saurions dire; mais il y a un fait avéré, c'est que la Caspienne a continué de communiquer avec les autres mers par des canaux souterrains, que c'est par ces canaux qu'elle perd les eaux qu'elle reçoit de l'Oural, du Wolga, du Terek, de la Koura; qu'elle est sujette à des variations de profondeur; que, dans ses baisses, elle laisse à découvert des constructions qui attestent ses mouvements de hausse et de décroissance, et enfin, preuve plus certaine que tout cela, de la communication souterraine qui existe entre elle et les autres mers, c'est que tous les ans, à l'approche de l'hiver, on voit monter à la surface du golfe Persique, des herbes et des feuillages qui ne se trouvent que sur les bords et dans les profondeurs de l'énorme lac Caspien.

Le Caucase présente deux rangées de montagnes parallèles, dont la plus élevée est au sud, la plus basse au nord. La première chaîne pourrait s'appeler les montagnes Blanches, par opposition à la seconde qui s'appelle les montagnes Noires. Les sommets célèbres de cette dernière chaîne sont la montagne Chauve, le mont des Voleurs, le mont des Tempêtes, le Bois-Sombre et le Poignard.

Deux passages seulement sont pratiqués dans l'immense barrière; ces passages, connus sous les noms de portes Caucasiennes, portes Sarmatiques, portes Caspiennes, portes Albanaises, portes de Fer, portes des Portes, sont le défilé du Darial (*Pyla-Caucasia* de Pline) et le passage de Derbent, appelé traditionnellement les *Portes d'Alexandre*.

Nous avons franchi les deux passages, et nous essayerons d'en donner une idée à nos lecteurs.

La cime des montagnes neigeuses est formée de porphyre basaltique, de granit et de syénite.

Les porphyres sont: le porphyre bleu tacheté de jaune ou de rouge et de blanc, le porphyre rouge oriental, et le porphyre vert.

Les granits sont: le granit rose, le gris, le noir et le bleu.

Quant à la chaîne désignée sous le nom de montagnes Noires, elle se compose de calcaires, de grès marneux et de schistes tabullaires, sillonnés par des veines de spath et de quartz.

Strabon parle fort des mines d'or de la Colchide; les pépites enlevées à ces mines et portées par les pluies dans les ruisseaux, les enrichissaient d'un sable précieux; les Souanes, aujourd'hui les Mingréliens, les recueillaient sur des peaux de mouton garnies de poils dans lesquels la poudre brillante s'arrêtait.

De là la fable, nous devrions dire l'histoire de la toison d'or.

Il y a aujourd'hui encore en Ossèthie, sur l'église de Nouzala, une inscription en langue géorgienne qui affirme que, dans cette région, les métaux les plus précieux abondaient autrefois comme aujourd'hui la poussière.

Toutes ces richesses peuvent être mises en discussion; mais il est une production peut-être plus rare, quoique moins précieuse, c'est la *naphte*. Celle-là existe, elle est visible, on la rencontre en profusion sur la rive occidentale de la mer Caspienne.

Nous nous en occuperons en passant à Bakou, et en racontant les phénomènes qu'elle produit.

Au nord le Kouban et le Terek, au sud le Cyrus et l'Araxe, forment les limites de l'isthme Caucasien.

Le Cyrus n'est autre que la Koura, et l'Araxe, aujourd'hui l'Aras, est le Jelis des Scythes et le Tanaïs des compagnons d'Alexandre.

Sous cette dernière dénomination, on l'a confondu avec le Don, comme on le confond parfois avec le Phase, aujourd'hui le Rioni ou le Rioné.

Virgile a dit de lui: *Pontem indignatus Araxes.*

L'Aras et le Rioné coulent en sens inverse. Le premier se jette dans la Kouma, au-dessus des steppes de Moghan, célèbres par leurs serpents. Le second se jette dans la mer Noire, entre Poti et Redoute-Kaleh.

En traversant le Terek, la Koura, l'Araxe et le Phase, nous nous occuperons plus particulièrement de ces fleuves.

Quant au Kouban, que nous laisserons à notre droite, il descend de l'Elbrouss, traverse la petite Abasie, embrasse toute la Circassie, et se jette dans la mer Noire au-dessous de Taman: c'est l'Hypanis d'Hérodote et de Strabon, et le Vardanus de Ptolémée. Au treizième siècle, lorsque les Tatars envahirent la Scythie, ils le nommèrent Kouman et Kouban. Les Russes ont adopté cette dernière dénomination, sous laquelle il est connu aujourd'hui, sans qu'on puisse expliquer l'étymologie de ce nom. C'est sur ce fleuve que sont situées les colonies kosackes de la ligne droite.

Il n'en est pas de même du Caucase, qui doit le sien à l'un des premiers assassinats commis par un des plus anciens dieux. Saturne, le mutilateur de son père et l'engloutisseur de ses fils, ayant rencontré, au moment où il fuyait, vaincu, dans la guerre des Géants, par son fils Jupiter, le berger Caucase, qui conduisait ses troupeaux sur le mont Niphate, qui sépare l'Arménie de l'Assyrie, et au pied duquel, selon Strabon, le Tigre prend sa source, celui-ci eut l'imprudence de vouloir disputer le passage au fuyard. Saturne le tua d'un coup de faux, et Jupiter, pour éterniser le souvenir de ce meurtre, donna le nom de la victime à toute la chaîne caucasique, dont les montagnes de l'Arménie, de l'Asie mineure, de la Crimée et de la Perse, ne sont en réalité que des démembrements.

Presque aussitôt qu'il vient de donner un nom à la chaîne caucasique, un de ses plus hauts sommets, le Kassbeck, sert d'instrument de supplice à Jupiter.

Le From-Theuth des Scythes, le Prométhée des Grecs y est attaché par Vulcain avec des chaînes de diamant, pour avoir créé l'homme et commis le crime de l'avoir animé au feu du ciel qu'il avait dérobé et caché dans un roseau creux.

From-Theuth, remarquons-le en passant, veut dire en scythe: *divinité bienfaisante*; de même que Prométhée veut dire en grec: le *dieu prévoyant*.

Et, sans doute, ce fut par prévoyance qu'il donna à l'homme, dit la tradition mythologique, la timidité du lièvre, la finesse du renard, la ruse du serpent, la férocité du tigre et la force du lion.

Est-ce par hasard ou symboliquement qu'à l'horizon du monde naissant, l'homme aperçoit le gibet du premier bienfaiteur de l'humanité?

Quatre mille ans plus tard, la croix devait remplacer le rocher, le Calvaire détrôner le Mqinwari.

Nous avons dit que le Mqinwari et le Kassbeck ne faisaient qu'une seule et même montagne.

Prométhée devait demeurer là trente mille ans. Pendant trente mille ans, un vautour, fils de Typhon et d'Echidna,—car on avait, pour une vengeance si longue, choisi un bourreau-dieu,—pendant trente mille ans, un vautour devait lui dévorer le foie. Mais au bout de trente ans, Hercule, fils de Jupiter, tua le vautour et délivra Prométhée.

Dans ces temps de ténèbres, où tout relève de la tradition, tandis que Prométhée, visité par l'Océan, bercé au chant des Océanides, maudit cette force brutale, sous laquelle est sans cesse forcé de plier le génie, luttant inutilement contre le vautour de l'ignorance, qui lui dévore, non pas le foie, mais le cœur, les rochers du Caucase n'ont d'autres habitants que les dives, race de géants qui occupent toute la partie du globe abandonnée par les eaux.

Dans la vieille langue asiatique, *dives* veut dire tout à la fois île et géant:

Maldives, Laquedives, Serendives.

Et, en effet, chaque île n'était-elle pas un géant sortant de la mer?

Tous ces Titans qui firent la guerre à Jupiter, étaient-ils autre chose que ces îles de la mer Egée, aujourd'hui volcans éteints, autrefois géants jetant des flammes?

Un de ces dives, nommé Argonk, élève sur une des cîmes du Caucase un palais, où la tradition assure qu'aujourd'hui encore sont conservées les statues des rois de cette époque.

Un étranger, nommé Huscheuk, vint attaquer les dives, monté sur un cheval marin, nageant avec douze pieds.

Un rocher lancé du haut du Demavend, terrasse lui et son cheval, dans lequel il est facile de reconnaître un navire avec ses douze rames.

Aujourd'hui, une des peuplades les plus belliqueuses du Caucase, les Tcherkesses, se donnent encore à eux-mêmes le nom d'*Adighes*, dont la racine est Ada.

Or *Ada*, en langue tatare, veut dire île.

D'Ada à Adam, qui veut dire homme, il n'y a qu'une lettre de différence, et certes, on nous concédera qu'il existe des étymologies bien autrement obscures que celle-là.

C'est au sommet de l'Elbrouss que Zoroastre place le mauvais génie *Arisman* dont nous avons fait *Arimane*.

« Il s'élance du sommet de l'Elbrouss, dit Zoroastre, et son corps étendu au-dessus de l'abîme, semble un pont de flamme jeté entre les mondes. »

C'est enfin sur le Chat-Abrouz que se tenait l'anka, gigantesque vautour, qui est le Rok des *Mille et une Nuits*, et dont les ailes, en s'ouvrant, obscurcissaient la lumière du soleil.

Maintenant, abandonnons la tradition, et comme un brouillard qui va toujours s'éclaircissant, essayons de voir clair dans l'histoire du Caucase.

Regardez cette mer immense sur laquelle flotte un vaisseau gigantesque. Cette mer, c'est le déluge. Ce vaisseau, c'est l'arche;

2348 ans avant J.-C. l'arche aborde au sommet de l'Ararat. La semence du monde futur et sauvée.

Deux siècles après, Haig fonde le royaume d'Arménie, et Thargarmos celui de Géorgie [1]. Au milieu de ces dates incertaines, Arméniens et Géorgiens disent que Haig et Thargarmos étaient les contemporains de Nemrod et d'Assur.

Regardez passer comme une ombre presque sans forme Marpésie et ses amazones. Cette reine belliqueuse part des rives du Thermodon et va donner son nom à un rocher du Darial. Jornandès cite la reine, et Virgile chante la montagne.

Voyez, le jour se fait. Voici à son tour Sémiramis, la fille des colombes. Elle soumet l'Arménie, bâtit Artémisa, voit tuer dans une bataille son bien-aimé le roi Azaï le Beau, l'ensevelit près du mont Ararat, et revient mourir à Babylone de la main de son fils Ninias, cet Hamlet antique, vengeur de son père.

1219 ans avant Jésus-Christ, — les dates commencent à avoir une valeur historique, — trente-cinq ans avant la guerre de Troie, un vaisseau tel qu'on n'en avait point encore vu en Colchide, entrait dans le Phase, et venait s'arrêter sous les murs de la capitale du roi Eétès, père de Médée.

C'était le vaisseau Argo, parti d'Iolchos en Thessalie, et monté par Jason, venant redemander la toison d'or.

Inutile de raconter la dramatique histoire de Médée et de Jason, tout le monde la sait par cœur.

La flamme du bûcher de Sardanapale éclaire l'Orient, 800 ans avant J.-C. selon Justin, 820 ans selon Eusèbe. Au milieu des déchirements qui suivirent la mort du fils de Phul, tandis que des morceaux de son empire, trois rois se font des royaumes, Barouer fonde l'indépendance de l'Arménie.

Bientôt les Arzenounis, enfants de ce Sennachérib, dont l'armée frappée par l'ange exterminateur perd en une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes, et qui est tué à Ninive par ses deux fils, au pied de l'autel de son dieu, entrent en Arménie; ils ne font qu'y précéder de vingt ans les Juifs captifs de Salmanazar, envoyés par ce conquérant dans la Géorgie et dans le Lasistan. En traversant cette dernière province, et dans le district de Ratcha, on trouve encore aujourd'hui une peuplade de juifs guerriers. Ce sont les descendants de ces vaincus de Salmanazar, le destructeur du royaume d'Israël. Leurs ancêtres étaient les contemporains du vieux Tobie, dont le fils, conduit par l'ange Raphaël, alla redemander à Gabélus, les dix talents que son père lui avait prêtés.

Vingt ans plus tard commence la famille des Bagratides, de laquelle descendent les princes Bagration, que nous allons rencontrer sur notre chemin.

Deux tiers de siècles s'écoulent. Les Scythes font invasion en Arménie, par le défilé du Darial, s'emparent de l'Asie Mineure et pénètrent jusqu'en Egypte.

Dirkan Ier, dont nous avons fait Tigrane, et dont nous verrons les descendants lutter contre Pompée, apparaît dans l'histoire pour fonder une dynastie Arménienne. Il descend de ce Haig, qui a fondé, non pas une dynastie, mais un royaume, et il est contemporain de ce Cyrus, dont la tête coupée, fut plongée par Thomyris dans un vase rempli de sang.

Mais avant de boire après sa mort ce sang dont il avait été altéré pendant toute sa vie, Cyrus s'était emparé de la Colchide et de l'Arménie.

Nous y retrouvons le fils de Darius II, Artaxerce Mnémon. Il y tue de sa propre main, à la bataille de Cunaxa, Cyrus le Jeune, qui s'était révolté contre lui et qui avait à son service Xénophon, à qui Socrate sauva la vie à la bataille de Delium, et qui des rives du Tigre à Chrisopolis, opéra cette fameuse retraite des dix mille, racontée par lui-même, et restée comme un modèle de stratégie.

Soixante ans après, Alexandre part de la Macédoine, traverse l'Hellespont, défait, sur les bords du Granique, l'armée de Darius. Parmi les troupes de Darius, qui vont se faire battre à Issus et à Arbelles, luttent les peuples du Caucase et de l'Arménie, conduits par Oronte et Mifrauste.

Ici, la renommée du vainqueur de la Perse et du conquérant de l'Inde devient telle, que la légende se mêle à l'histoire. Selon la tradition caucasique, Alexandre se détourne de sa route pour aller fermer les deux défilés du Caucase : l'un à Derbent, avec des portes de fer ; l'autre dans le Darial, avec ce fameux mur qui, au dire de l'antiquité, s'étendait de la mer Caspienne à la mer d'Azof.

Mahomet, dans son Coran, consacre la tradition qui, dès lors, devient une incontestable vérité pour toutes les peuplades musulmanes du Caucase, puisqu'elle découle de la plume du prophète.

Seulement, pour lui, le Macédonien est *Zoul-Karnaïn*, c'est-à-dire le bicorne ; voyez les médailles d'Alexandre où, comme fils de Jupiter *Ammon*, il porte les cornes paternelles, et l'explication de ce nom de Zoul-Karnaïn vous sera donnée.

[1] La Géorgie était alors appelée Ibérie.

Voici ce que dit Mahomet.

« Zoul-Karnaïn, arrivé au pied de deux montagnes, y trouva des peuples qui ne comprenaient qu'à peine le langage oral.

» Ces hommes s'adressèrent à lui :

» — O Zoul-Karnaïn ! lui dirent-ils, les Yadgougs et les Madgougs ravagent nos terres. Nous te payerons un tribut si tu veux élever une muraille entre eux et nous.

» Il répondit :

» — Les dons du ciel sont préférables à vos tributs. Je satisfairai à vos désirs ; apportez-moi du fer, et entassez-le jusqu'à la hauteur de vos montagnes.

» Puis il ajouta :

» — Soufflez pour embraser le fer.

» Puis il dit encore :

» — Apportez-moi de l'airain fondu, afin que je l'y verse.

» Les Yadgougs et les Madgougs ne purent désormais ni franchir ce mur, ni le percer.

» Cela a été fait par la grâce de Dieu ; mais quand l'époque qu'il a désignée sera venue, il renversera ce mur.

» Dieu n'annonce rien en vain. »

Quelques historiens renchérissent sur le texte que nous venons de citer. Ils entrent dans les détails de la construction de ce mur : il était bâti de briques de fer et de cuivre, soudées ensemble et recouvertes d'une couche d'airain fondu. De temps en temps, les gardiens de ce mur venaient frapper à grands coups de marteau sur les portes d'airain, ce qui indiquait aux Madgougs et aux Yadgougs que le mur était bien gardé.

Un demi-siècle après ce prétendu passage d'Alexandre, Pharnabase délivre la Géorgie de la domination des Perses, et fonde l'alphabet géorgien. De leur côté, Artaxias et Zaziadias profitent de la défaite et de la mort d'Antiochus le Grand pour délivrer l'Arménie du joug syrien. Cette mort laisse Annibal sans appui. L'Arménie alors voit arriver le vainqueur de Trasimène et le vaincu de Zama. On bâtit sur ses plans la ville d'Artaxade, que détruira plus tard Corbulon, et que Tiridate rebâtira sous le nom de Néronia, en l'honneur de Néron.

Mais deux cents ans avant cette reconstruction, Mirvan Ier fonde, en Géorgie la dynastie des Nébrotides, et Vagaschak, en Arménie, celle des Arsacides, qui bientôt s'emparent du trône de Géorgie.

C'est ce Vagaschak, appelé par les historiens Tigrane II, qui est le père de Tigrane le Grand, lequel se fait appeler le roi des rois, déclare la guerre aux Romains, envahit la Cappadoce, conquiert la Syrie, mais rencontre Lucullus qui le bat, lève sur lui un tribut de trente-trois millions de notre monnaie, et lui prend la Syrie, la Cappadoce et la petite Arménie, fait la Colchide province romaine, remonte le Phase, parvient jusqu'aux montagnes de l'Elbrouss et du Kassbeck, et ne recule, lui et son armée, que devant les serpents des steppes de Moghan.

Deux ans plus tard, Mithridate, battu par Pompée, traverse le Caucase, franchit le Don et se réfugie en Tauride. Il parlait les vingt-quatre langues de ses vingt-quatre peuples. Les Romains alors occupent la Géorgie, l'Immeritie et l'Albanie, aujourd'hui la Kakétie. Quant à l'Arménie, elle est conquise par Marc-Antoine, trente ans après la mort du roi de Pont.

Enfin, le Christ naît, sans que cette naissance, qui va changer la face du monde, ait aucun retentissement dans le Caucase. Seulement, l'année même de la mort du Christ, Afgar, roi d'Edesse, se fait baptiser, et sept ans après, saint André et saint Simon viennent prêcher la religion chrétienne dans la Meshi, aujourd'hui le district d'Akhaltzitke.

C'est la première révélation de ce grand sacrifice qui doit être, pour le monde moderne, ce que celui de Prométhée a été pour le monde antique.

DEUXIÈME PÉRIODE

Du Christ à Mahomet II.

Les empereurs romains se sont succédé : Tibère a remplacé Auguste, Caligula Tibère, Claude Caligula. Néron est sur le trône depuis douze ans. Il voyage en Grèce comme musicien, et comme poëte, et recueille couronne sur couronne, tandis que Vendex rêve sa révolte des Gaules, et Galba son soulèvement d'Espagne.

Corbulon, vainqueur des Parthes, envahit l'Arménie, prend et détruit Artaxade, cette seconde Carthage fondée par Annibal, et force Tiridate, que les Parthes ont nommé leur roi sans le consentement des Romains, à déposer la couronne pour la recevoir des mains de l'empereur.

L'empereur, jaloux, fait dire à Corbulon de se tuer. Corbulon obéit en se passant, lui-même, à Corinthe, son épée au travers du corps.

Treize ans après, la ville d'Erivan s'élevait sur le champ de bataille même où Erovan, qui avait chassé Ardachès du trône d'Arménie, est battu par les Perses.

Un soldat de fortune, adopté par Néron, monte sur le trône romain, qui est devenu le trône du monde. Les peuplades caucasiques le voient apparaître l'année même de son avénement, vainqueur de l'Arménie, de l'Ibérie et de la Colchide. Il donne un roi aux Albanais et disparaît dans la direction de l'Euphrate, où il va ébranler jusqu'en ses fondements l'empire des Arsacides, qui ne tombera que trois siècles plus tard.

Ce parvenu, c'est l'homme sous lequel le monde se reposera un instant des règnes de Caligula, de Claude et de Néron. C'est Trajan.

Un demi-siècle après, l'avant-garde des nations fauves, entrevues par César, apparaît dans le Caucase. Ce sont les Goths, vainqueurs des Scandinaves, des Cimbres, des Venèdes, des Burgunds, des Laziges et des Finnois. Ils chassent devant eux les Alains, qui errent avec leurs troupeaux dans les vastes steppes que nous allons parcourir, et s'établissent sur les bords de la mer Noire, où les Huns les rencontreront à leur tour et les dévoreront en passant.

Pendant ce temps, se fonde la nouvelle capitale de l'Arménie. Vagaschapade, aujourd'hui le village du même nom qui entoure le monastère d'Etschmiadzine. Mais à peine la ville est-elle achevée, que les Khasars frappent à leur tour aux portes caucasiennes, que ne garde plus la mémoire d'Alexandre. Ils viennent des plaines du bas Volga, traversent le défilé de Darius,—la tradition voulait que ce fût ce roi des Perses qui eût donné son nom au Darial, —se répandent dans l'Arménie; après avoir forcé les Avares à se retirer dans les gorges de Guimry, où nous retrouverons leurs restes en gravissant les sommets du Karanaïe, et assistent à la révolution qui met les Sassanides de Perse sur le trône de Géorgie.

Vers la même époque, le lion couché aux bords du Tibre étend de nouveau sa griffe vers le Caucase. L'empereur Tacite, qui avait fait valoir, pour monter sur le trône romain, qu'il comptait le grand historien parmi ses ancêtres, avait été, à l'âge de soixante-dix ans, élu par le sénat.

Il avait été élu, disait l'arrêté du sénat, — à cause de ses vertus. Aussi fut-il assassiné au bout de six mois. Ces empereurs vertueux ne vont pas aux peuples en décadence.

Pendant ses six mois de règne, il battit les Goths et repoussa les Alains dans les gorges du Caucase.

Profitant de l'instant de repos que donne cette victoire, Tiridate II devient roi de l'Arménie. Le christianisme s'établit dans son royaume. Le monastère d'Etschmiadzine est fondé à la voix de sainte Nina, les croix s'élèvent à la place des idoles.

Tiridate meurt après avoir chassé les Khasars de l'Arménie et de la Géorgie.

Bakhouri Ier, roi de Géorgie, — nous devrions dire, roi d'Ibérie, — car la Géorgie, proprement dite, n'existe qu'à partir du douzième siècle, et n'est nommée de ce nom que par Mekhisar d'Airivank, historien arménien qui vivait au treizième. Bakhouri Ier fait la guerre aux Perses, qui ont vaincu l'Arménie, et qui est, d'un autre côté, menacée par les barbares du Nord.

Ces derniers sont repoussés par Waghan Amatouni qui les bat à Vagaschapade, sur le même champ de bataille où les Russes battront les Perses en 1827.

Mais les Perses pénètrent à leur tour jusqu'au pied des montagnes du Caucase, et bâtissent une forteresse à l'endroit où, un siècle plus tard, le roi Wachtang jettera les fondements de Tiflis.

Pendant ce temps, l'Arménie arrête les bases de sa langue moderne, et la future Géorgie fonde son écriture sacrée.

L'heure des Arsacides est arrivée; cette dynastie qu'a vainement voulu renverser Trajan, est remplacée par les Sassanides, qui succèdent aux rois Parthes et qui précèdent les califes musulmans. Son premier souverain voit Wachtang Gourgaslan monter sur le trône de Géorgie, fonder Tiflis, conquérir la Mingrélie et l'Abasie, repousser les Perses et soumettre les Osses et les Petchenèges.

Wachtang Ier meurt en 499, au moment où les Arméniens se jettent dans l'hérésie, et où les Suèves, qui vont être entraînés par les Huns dans leur course vers l'occident, apparaissent dans l'ancien royaume de Mithridate.

C'est alors que le Caucase entend retentir jusque dans ses vallées les plus profondes, les pas de ce peuple qui, dans sa marche, va couvrir la moitié du monde et emplir l'autre de bruit. Il vient des grands plateaux du Thibet, au nord du désert de Koubi; il a soumis les Mantchoux, forcé les Chinois d'élever la grande muraille, et séparé en deux hordes immenses, il se répand, comme un double déluge, aux deux côtés de la mer Caspienne. Les uns s'arrêteront sur les bords de l'Oxus, dans le Turkestan actuel, ou ils auront pour capitale l'ancienne Baktriane, et finiront, après avoir longtemps lutté contre les Perses, par se confondre avec les Turcs.

Ce sont les Huns blancs ou Eptalètes.

Les autres, les Huns noirs ou Cydarites, s'arrêteront un instant à l'ouest de la mer Caspienne, entre l'embouchure du Terek et Derbent, puis ils forceront à leur tour les portes du Darial, dont les gonds sont brisés par les Khasars; se répandront vers l'occident, traverseront les Palus-Méotides, guidés par une biche qui leur montrera le chemin qu'ils doivent suivre pour ne pas s'engloutir dans ces vastes marais. Puis, après avoir subjugué les Alains, détruit l'empire des Goths, ils iront se briser dans les plaines de la Champagne contre la Gaule qui meurt, contre la France qui naît.

Derrière eux commence la chronologie arménienne et se fonde la dynastie des Bagratides, dont la famille est déjà célèbre depuis plus de douze cents ans.

Tout à coup un ennemi auquel on ne songeait pas apparaît dans les régions caucasiques et s'empare de Tiflis.

C'est l'empereur Héraclius, cet infatigable discuteur en théologie, fils d'un exarque d'Afrique; il a renversé Phocas, s'est fait proclamer empereur en 610; mais de 610 à 621, son règne n'a été qu'un long désastre. Les Avares lui ont pris l'Asie Mineure et les Perses l'Egypte. Presque réduit aux murs de Constantinople, il a fait un suprême effort; il s'est mis à la tête de son armée, a battu Chosroès II, reconquis l'Asie Mineure et a pénétré jusqu'au pied du Caucase.

Mais pendant qu'il remonte vers le nord, les lieutenants de calife Abou-Beker lui prennent Damas. Jérusalem se rend au calife Omar: la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine se détachent de lui.

En compensation de ces revers, c'est à lui que Dieu réserve la gloire de recouvrer la vraie croix. Il la reçut des mains de Syroès.

Alors vient le tour des Arabes. C'est l'époque des grands mouvements des peuples. On dirait que chaque nation mal à l'aise dans le berceau que la nature lui a fait, va chercher d'autres dieux et une autre patrie. Ils apportent la parole de Mahomet, qui vient de fonder leur empire. Ils se sont emparés de la Syrie, de l'Egypte, de la Perse. Ils marchent à travers l'Afrique et l'Espagne sur la France, et si Dieu, à l'heure qu'il est, ne leur préparait pas Charles-Martel, la tête et la queue du serpent oriental se fussent un jour, malgré Sobiesky, rejointes à Vienne.

Mais tandis que Justinien II, à qui ses sujets ont coupé le nez un jour de révolte, se réfugie dans l'île de Taman, tandis que Mourvan le Sourd fait invasion en Arménie et en Géorgie, que les Géorgiens arrêtent leur chronologie de la fête de Pâques de l'an 780, un autre peuple se forme de l'autre côté du Caucase, qui prendra un jour sur la terre, plus de place que n'en aura prise aucun des anciens peuples qui l'aura précédé.

Ce peuple, à peu près ignoré des Romains, qui, après avoir renversé les murailles de tous les peuples, ont été frapper aux portes du monde inconnu, est le peuple Slave, qui, parti de la Russie méridionale, a fini par envahir tout le pays qui s'étend d'Arkhangel à la Caspienne, c'est-à-dire de la mer de glace à la mer de feu. Vainement les Goths, les Huns, les Bulgares, s'étaient-ils pendant quatre siècles disputé le terrain et répandus du Volga au Dniéper, l'établissement de leurs empires successifs n'avait été qu'une halte. Comme des torrents un instant arrêtés, ils avaient repris leur cours, les uns vers l'occident, les autres vers le midi, et au milieu de cette inondation, on avait vu s'élever Novogorod la Grande et Kiew, qui, du haut de leurs murailles regardaient s'écouler ces vagues qui en avaient un instant battu le pied.

Enfin, en 862, les Slaves avaient appelé au trône de leur empire les trois princes Varègues, Rurick, Sinaff et Trouwor. Rurick avait rapidement succédé à ses deux frères, et était mort, laissant la régence de son fils Igor à son frère, homme de génie, qu'on appelait Oleg, lequel, après avoir conquis Smolensk et Lioubitz, rendu tributaires les Serviens, les Rademitches, les Drewliens, avait conduit vers Constantinople deux mille de ces hommes qu'il avait dressés à ne s'arrêter devant aucun obstacle et à ne reculer devant aucun danger.

Constantinople avait eu peur, en voyant celui qu'elle appelait un barbare, clouer contre sa porte, avec un poignard, les conditions de sa retraite: Léon VI avait souscrit à ces conditions et les Russes s'étaient retirés.

Mais en passant ils s'étaient emparés de la forteresse de Barda qui est aujourd'hui un village du district d'Elisabethpol.

C'était un pied à terre qu'ils gardaient dans la Géorgie.

Aussi, trente ans plus tard, firent-ils une invasion dans le Tabaristan et la terre de Naphte. Le chemin était frayé. Le grand-duc Sviatoslaw traverse alors tout le Kouban et vient jusqu'au pied du Caucase battre les Ossètes et les Tcherkesses.

Une garnison russe reste à Taman.

Pendant ce temps, Bagratz III, roi d'Akbasie et de Kartli, fonde la cathédrale de Koutaïs.

Dans une des inscriptions gravées sur ses murailles, on trouve les premières traces des chiffres arabes.

La cathédrale de Koutaïs porte la date de l'an 1003.

Vous avez vu les Russes s'emparer de la forteresse de Barda en

savait lire et écrire, affectait une grande piété, et Kasy-Moullah, après l'avoir choisi pour nouker, avait fini par le prendre pour muride.

De son écuyer, Chamouïl-Effendi était devenu son disciple.

Ce jeune homme, sur lequel la faveur de Kasy-Moullah attirait les yeux, était né, disait-on, à Guimry. Quelques-uns prétendaient l'avoir vu danser et chanter dans le café et sur la place de ce village. Mais de quinze à vingt ans il avait disparu, et nul ne pouvait dire où il avait passé ces cinq années.

D'autres disaient que c'était un esclave qui avait échappé aux Turcs et s'était réfugié dans les montagnes.

Cette seconde version était peu accréditée et passait pour être répandue par ses ennemis, car, tout jeune qu'il était, sa faveur près de Kasy-Moullah lui avait déjà fait des ennemis.

Ces succès et cette hardiesse de Kasy-Moullah, lui étaient venus de ce que les Russes avaient été obligés de faire la guerre à deux nouveaux, ou plutôt à deux vieux ennemis, les Persans et les Turcs.

Le 6 septembre 1826, la guerre avait été déclarée par la Turquie à la Perse; le 13 septembre de la même année, le général Paskewich avait battu les Persans à Elisabeth-Pol; le 26 mars 1827, le général Paskewich avait été nommé commandant en chef du Caucase; le 5 juillet de la même année, on avait battu Abbas-Mirza près du village de Jjavan-Bonlai; le 7 juillet, on avait pris la forteresse d'Abas-Abada, le 20 septembre celle de Sardad-Abada; le 1er octobre celle d'Erivan. Enfin, on avait passé l'Araxe, pris les villes d'Ardebel, de Maragni, d'Ourmia, et le 10 février 1828, on avait signé un traité de paix dans le Turkmenchay. Par cette paix, les khanats d'Erivan et de Nahchvan revenaient à la Russie.

Les Turcs avaient succédé aux Perses. Le 14 avril de la même année la guerre leur avait été déclarée. Le 11 juin on leur avait pris la forteresse Anapa, le 23 Kharse, le 15 juillet Poti, le 24 juillet Akhalkalak, le 26 Hertwis, le 15 août Akalsikh, le 28 août, Bajazet.

Enfin, en 1829, le 20 juin, le général Paskewich remporte sur les Turcs, au village de Kaïdi, une victoire décisive, le 2 septembre la paix est signée à Andrinople, et, par cette paix, la Turquie cède à la Russie toutes les forteresses qui lui ont été prises pendant la guerre,

La paix faite avec la Perse, les Turcs battus, les Russes respirèrent. Il fut décidé que le général baron Rosen ferait une expédition dans le Daguestan, et descendrait dans l'Avarie et la Tchetchénia.

On descendit en effet par la montagne du Karanaïe et l'on mit le siége devant Guimry.

Il faut avoir vu un de ces villages montagnards pour savoir ce que c'est qu'un siége. Chaque maison, crénelée, est une forteresse attaquée et défendue, qu'il faut prendre à travers des vagues de feu.

Guimry fut défendu avec acharnement; Kasy-Moullah, Gamsat-Bey, son lieutenant, et Chamouïl-Effendi étaient là. Guimry fut pris, Gamsat-Bey s'échappa : Kasy-Moullah tué, Chamouïl-Effendi légèrement blessé, restèrent sur le champ de bataille.

Pourquoi, légèrement blessé, Chamouïl-Effendi restait-il sur le champ de bataille?

Pour deux raisons : son cheval avait été tué sous lui, et en feignant d'être mort, sa blessure ouverte, son corps tout couvert de sang, devaient faire croire aux Russes qu'il était mort, et amener son salut.

Ce fut ce qui arriva.

Puis il avait un autre motif. Dès que les Russes eurent quitté le champ de bataille, ce qui arriva à la tombée de la nuit, il se leva, chercha le corps de son maître qu'il avait vu tomber, le retrouva et l'assit dans la position d'un homme qui est mort en priant, et qui prie même après sa mort.

C'était la mort de Kasy-Moullah, c'est vrai, mais c'était en même temps le triomphe du muridisme, et Chamouïl-Effendi comptait fort sur le muridisme pour sa future élévation

En effet, il rejoignit ses compagnons, leur donna Kasy-Moullah pour un martyre dont il avait reçu les dernières instructions et recueilli le dernier soupir, et, sans se présenter encore comme son successeur, commença de s'appeler son disciple bien-aimé.

Les montagnards, ramenés sur le champ de bataille après le départ des Russes, y trouvèrent le cadavre de Kasy-Moullah dans la posture que Chamouïl avait dite, et personne ne douta plus que Chamouïl, l'ayant assisté à ces derniers moments, n'ait reçu ses instructions suprêmes.

Cependant, l'heure n'était pas encore venue pour Chamouïl. Il sentait qu'il y avait entre lui et l'imamat un obstacle vivant et infranchissable.

C'était Gamsah-Bey, ce lieutenant de Kasy-Moullah dont nous avons déjà parlé.

Gamsah-Bey lui-même, quelle que fût sa popularité, n'était pas sûr d'hériter du suprême pouvoir. Il dut à son audace d'atteindre son but.

Lorsqu'il connut, d'une manière certaine, la mort de Kasy-Moullah, il envoya inviter tous les moullahs du Daguestan à se rassembler dans le village de Karadach, où il allait venir lui-même pour leur annoncer une importante nouvelle.

Les invités vinrent au rendez-vous.

A midi, c'est-à-dire à l'heure où les muezzins appellent les fidèles à la prière, Gamsah-Bey entra dans le village, accompagné de ses murides les plus braves et les plus dévoués.

Il marcha hardiment à la mosquée, fit son hommage et se retournant vers le peuple. Il dit, d'une voix ferme et élevée :

« — Sages compagnons du Tharicat [1], respectables moullahs, et chefs de nos illustres associations, Kasy-Moullah est tué, et maintenant prie Dieu pour vous. Soyons-lui reconnaissants de son dévouement à notre cause sainte; soyons plus braves encore, puisque sa bravoure n'est plus là pour seconder la nôtre. Il nous protégea dans nos entreprises, et, puisqu'il nous a précédés là-haut, il ouvrira de sa main les portes du paradis à ceux de nous qui mourront en combattant. Notre croyance nous ordonne de mener la guerre contre les Russes, afin de délivrer nos compatriotes de leur joug. Qui tuera un Russe, c'est-à-dire un ennemi de notre sainte religion, goûtera la félicité éternelle; qui sera tué dans le combat, sera porté par les bras de la mort dans ceux des houris bienheureuses et toujours vierges. Retournez chacun dans vos Aouls, rassemblez le peuple, transmettez-lui les conseils de Kasy-Moullah, dites-lui que s'il ne tente pas de délivrer la patrie, nos mosquées se changeront en églises chrétiennes, et que les infidèles nous subjugueront tous.

» Mais nous ne pouvons pas rester sans imam. Chamouïl-Effendi, le bien-aimé de Dieu, qui a reçu les dernières paroles de notre brave chef, vous dira que ses dernières paroles ont été pour me nommer son successeur. Je déclare aux Russes la guerre sainte, moi qui, à partir de cette heure, suis votre chef et votre imam.»

Parmi ceux qui assistaient à cette réunion et qui écoutaient ces paroles, beaucoup étaient opposés à l'avénement de Gamzat-Bey au suprême pouvoir.

Des murmures se firent donc entendre.

Alors Gamzah-Bey fit un signe de la main pour commander le silence.

On lui obéit.

— Musulmans, dit-il, je vois que votre croyance commence à s'affaiblir; mon devoir d'imam m'ordonne de vous remettre dans la voie de laquelle vous vous écartez. Obéissez à l'instant même, sans murmure; obéissez à la voix de Gamzah-Bey, ou Gamzah-Bey vous fera obéir à son poignard.

Le regard résolu de l'orateur, son cangiar tiré hors du fourreau, ses murides déterminés à tout, imposèrent silence à la foule; pas une voix n'osa protester, et Gamzat-Bey sortit de la mosquée, sauta sur son cheval, et, proclamé imam par lui-même, retourna à son camp escorté de ses murides.

Le pouvoir spirituel de Gamzat-Bey était établi, restait à établir le pouvoir temporel.

Ce pouvoir était tenu par les khans de l'Avarie. Chamouïl-Effendi, devenu lieutenant de Gamzab-Bey, comme celui-ci avait été le lieutenant de Kasy-Moullah, lui persuada, assure-t-on, qu'il fallait à tout prix se débarrasser des maîtres légitimes du pays.

Beaucoup, au contraire, prétendent que ce conseil fut donné à Gamzat-Bey par Aslan, khan de Kasy-Koumouck, ennemi particulier des khans d'Avarie.

Voici quelle était la situation de ces khans :

C'étaient trois jeunes gens orphelins de leur père, et qui avaient été élevés par la mère Pakou-bike. Ils se nommaient Abou-Nounzale, Oumma-Khan, et Boulatch-Khan.

En même temps qu'eux, la mère avait élevé Gamzat-Bey, qui se trouvait être sinon leur frère de sang, du moins leur frère de reconnaissance.

Ils avaient reculé devant l'invasion russe et s'étaient réfugiés à Khunzhak.

Gamzat-Bey attaqua les Russes, les harcela jour et nuit, et les inquiéta de telle façon qu'ils furent forcés de quitter l'Avarie, laissant deux ou trois villages complétement détruits.

Gamzat-Bey alla placer son camp près de Khunzhak, et prévint les jeunes khans de sa présence en les invitant à venir le visiter.

Ceux-ci vinrent sans défiance; ils croyaient se rendre à l'invitation d'un ami.

Mais à peine furent-ils dans le camp de Gamzat-Bey que les noukers de celui-ci tombèrent sur eux à coups de schaskas et de cangiars.

Les trois jeunes gens étaient braves, quoique le troisième fût un enfant : ils avaient une suite dévouée, ce ne fut donc pas un meurtre facile, mais un combat acharné.

Ils finirent par succomber, moins le troisième, qui fut pris vivant;

[1] Le muridisme, sur lequel nous reviendrons, se sépare en deux parties : *Chariat* et *Tharicat*; nous donnerons l'explication de chacun de ces deux mots.

mais, en succombant, ils tuèrent à Gamzat-Bey quarante hommes, au nombre desquels était son frère.

C'était un nouvel obstacle de moins sur la route de Chamouïl-Effendi. Le frère de Gamzat-Bey pouvait avoir sinon des droits, du moins des prétentions à lui succéder.

Mais nous avons dit que le troisième des jeunes frères, Boulatch-Khan, avait survécu. Tant qu'il vivait, Gamzat-Bey ne pouvait être légitimement khan d'Avarie.

Cependant le meurtrier, qui n'avait pas hésité à faire tuer les deux autres frères quand ils étaient armés et en état de se défendre, hésitait à faire tuer un enfant prisonnier, et son captif.

Sur ces entrefaites, vers la fin de 1834, Gamzat-Bey fut assassiné à son tour.

Le regard de l'historien pénètre difficilement dans ces sombres gorges du Caucase. Tout bruit qui en sort, et qui pénètre jusqu'aux villes, n'est qu'un écho qui subit les modifications que lui impriment et la distance et les accidents du terrain.

Or, voici ce qu'on raconte de cet assassinat. Nous redisons la légende d'après le bruit public, tout en invitant nos lecteurs à se défier des préventions que les Russes nourrissent naturellement contre leur ennemi, — préventions qui se traduisent parfois par des calomnies.

Après l'assassinat des jeunes khans, Gamzat-Bey s'était établi dans leur palais, à Khunzhak. Ces jeunes gens étaient fort aimés de leurs sujets, qui virent, dans la première action du meurtrier, une trahison infâme, dans la seconde, un sacrilége impie.

On commença donc de murmurer contre Gamzat-Bey.

C'est ici que nous cessons d'affirmer les faits que nous racontons. Les résultats seuls sont certains; les détails restent obscurs.

Chamouïl-Effendi aurait entendu ces murmures et compris tout le parti qu'il en pouvait tirer.

Alors, excités par lui, Osman-Soul-Hadjieff et ses deux petits-fils, Osman et Hadji-Mourad, retenez bien ce dernier nom, celui qui le porte est appelé à jouer un grand rôle dans notre récit, ourdirent une conspiration contre Gamzat-Bey.

Le 19 septembre s'approchait; c'était un jour de grande fête chez les musulmans. Comme imam, Gamzat-Bey devait chanter la prière dans la mosquée de Khunzhak.

Ce jour et cette place furent choisis par les conspirateurs pour accomplir leur dessein.

Plusieurs avis de cette conspiration parvinrent à Gamzat-Bey; mais il n'y voulut pas croire. Enfin, un de ses murides insista plus fortement que les autres.

— Peux-tu arrêter dans sa course l'ange qui, sur l'ordre d'Allah, viendra prendre ton âme? lui demanda-t-il.

— Non, certes, répondit le muride.

— Alors, va à la maison et couche-toi, lui dit Gamzat-Bey. Nous ne pouvons échapper à ce qui est écrit. Si demain est choisi par Allah pour le jour de ma mort, rien ne peut empêcher que je meure demain.

Et le 19 septembre était vraiment le jour fixé par la destinée pour la mort de Gamzat-Bey. Il fut tué dans la mosquée, à la place et à l'heure arrêtée entre les conspirateurs, et son corps, dépouillé de tout vêtement, resta quatre jours couché à terre et exposé sur la grande place, devant la mosquée.

Les ennemis les plus obstinés de Chamouïl-Effendi sont obligés d'avouer qu'il n'était point à Khunzhak lors de cet assassinat, mais ils prétendent que, de loin, il dirigeait la conspiration.

La seule preuve qui existe de cette complicité, c'est que, au dire de la légende, à l'heure même où, à trente lieues de l'endroit où il était lui-même, Gamzat-Bey, ayant été tué, Chamouïl-Effendi se mit en prière, et se relevant tout à coup, pâle et le front trempé de sueur, comme si, pareil à Moïse et à Samuel, il venait de se trouver face à face avec Dieu, il annonça à ceux qui l'entouraient la mort de l'imam.

Quels furent les moyens que le nouveau prophète employa pour arriver à son but? Tout le monde l'ignore, et selon toute probabilité, y arriva-t-il tout naturellement par la force de son génie.

Mais huit jours après la mort de Gamzat-Bey, la clameur universelle le proclamait imam.

En recevant ce titre, il renonça à celui d'Effendi, et prit le nom de Chamyll.

Hadji-Mourad qui, avec son père et son grand-père, avait conduit la conspiration contre Gamzat-Bey, fut nommé gouverneur de l'Avarie.

Restait le jeune Boulach-Khan, — ce prisonnier de Gamzat-Bey, sur lequel celui-ci avait eu honte de porter la main, et qui pouvait, s'il continuait de vivre, réclamer un jour le khanat de l'Avarie.

Voici ce que l'on raconte sur la fin tragique du jeune khan. Mais encore une fois, nous abandonnons l'histoire pour la légende, et ne répondons plus de la véracité de notre récit.

Le jeune Boulach-Khan avait été mis par Gamzat-Bey sous la garde d'Iman-Ali, qui était son oncle à lui, Gamzat-Bey.

Ne pas confondre le nom d'Iman avec le titre d'*Imam*, qui veut dire prophète.

Chamyll, devenu Imam, réclama au gardien du jeune khan et le prisonnier et les richesses laissées par Gamzat-Bey.

Iman-Ali lui remit sans difficulté le trésor, mais refusa de lui livrer le jeune homme.

Ce refus tenait, dit-on, à un fait.

Iman-Ali avait un fils nommé Tchopan-Bey, qui, acteur dans la lutte où avaient succombé les deux frères de Boulach-Khan, avait été lui-même blessé mortellement.

Il s'était fait rapporter mourant chez son père.

Au moment d'expirer, il se repentit de l'action qu'il venait de commettre en aidant à un assassinat, et supplia Iman-Ali, quelque chose qui arrivât, de veiller sur Boulach-Khan, et de lui rendre un jour le khanat de l'Avarie.

Iman-Ali fit à Tchopan-Bey la promesse qu'il lui demandait: delà son refus à Chamyll. Il se tenait pour solennellement engagé avec son fils mort.

Mort, son fils ne pouvait pas lui rendre sa parole.

Mais Chamyll, assure-t-on, fit entourer la demeure d'Iman-Ali par ses murides, menaçant le vieillard de lui trancher la tête, à lui et à tous ceux qui restaient de sa famille, s'il ne lui remettait pas Boulach-Khan.

Iman-Ali eut peur et lui remit l'enfant.

Alors, continue toujours la légende, Chamyll conduisit le jeune homme au sommet du mont qui domine le Koussou.

Et là, lui ayant reproché la mort de Gamzat-Bey, qui aurait, disait-il, été tué à son instigation, il le précipita dans la rivière.

Cette action, dit-on, fut la cause de la désertion de Hadji-Mourad, dont nous retrouverons trois ou quatre fois la personne et une fois le spectre sur notre chemin.

Boulach-Khan mort, Chamyll réunit sans obstacle entre ses mains le pouvoir religieux à la puissance temporelle.

Tous ces événements se passaient en 1834.

On sait, depuis ce temps, quel ennemi vigilant et acharné les Russes ont trouvé dans ce roi de la montagne.

Et maintenant que nos lecteurs connaissent le Caucase, les peuples qui l'habitent, l'homme étrange qui règne sur eux, abandonnons cette longue introduction historique, courte cependant si l'on se rappelle qu'elle contient l'abrégé des événements que le Caucase a vu s'accomplir depuis cinq mille ans; grâce à elle, nous allons, avec plus d'intérêt et plus facilement, nous l'espérons, leur faire suivre le chemin toujours pittoresque et parfois dangereux que nous avons parcouru.

ALEXANDRE DUMAS.

Tiflis, 1er décembre 1858.

AVIS. — Le nouveau journal *le Caucase* ne contiendra que des voyages ou romans inédits, publiés sans intercallation d'un ouvrage sur un autre, ce qui permettra de ne prendre que les ouvrages qui conviendront, sans être obligé d'acheter 50 numéros afin d'avoir un roman complet; on évitera ainsi aux lecteurs l'ennui de feuilleter un énorme volume pour trouver la suite ou la fin d'un article.

Nous commencerons notre publication par le voyage au Caucase que vient de faire M. Alex. Dumas; le manuscrit complet est entre nos mains, il sera publié en 30 numéros à 15 centimes; il en paraîtra un tous les jours.

EDITÉ PAR CHARLIEU. Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 2 **17 Avril 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cet ouvrage, entièrement inédit, sera complet en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on peut s'abonner à l'avance.
En vente chez Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11

CHAPITRE PREMIER.

Kisslarr.

Nous arrivâmes à Kisslarr le 7 novembre 1858, à deux heures de l'après-midi.

C'était la première ville que nous rencontrions depuis Astrakkan ; nous venions de faire six cents verstes à travers les steppes sans trouver autre chose que des relais de chevaux, et des postes de Cosaques...

Parfois une petite caravane de Tatares-Kalmouks ou de Kara-Nogais nomadisant, c'est-à-dire allant d'un endroit à un autre, et emportant avec elle sur les quatre chameaux de rigueur nécessaires au chargement de la tente et de ce qu'elle contient, tout ce qu'elle possédait.

Cependant, à mesure que nous approchions de Kisslarr, c'est-à-dire depuis que nous étions entrés dans un rayon de sept à huit verstes, le paysage s'était peuplé, comme il arrive aux environs des ruches et des villes.

Mais nous avions remarqué que les abeilles qui sortaient de la ruche que nous allions visiter avaient de terribles aiguillons.

Cavaliers et fantassins, tout le monde était armé. — Un berger, que nous avions rencontré, avait son kangiar au côté, son fusil sur l'épaule et son pistolet à la ceinture. Une enseigne qui l'eût représenté n'eût pas pu mettre comme chez nous : *Au bon Pasteur*.

Les vêtements eux-mêmes avaient pris un caractère guerrier : à l'inoffensive touloupe russe, à la naïve doublanka kalmouke, succédait la tcherkesse grise ou blanche, avec sa rangée de cartouches sur chaque côté de la poitrine.

Au regard souriant avait succédé le regard inquiet, et l'œil

du passant, quel qu'il fût, prenait une expression menaçante, vue à travers les poils de son papak noir ou gris.

On sentait que l'on entrait sur un sol où chacun craignait de rencontrer un ennemi, et, trop loin d'une autorité quelconque pour compter sur elle, on se gardait soi-même.

Et, en effet, comme nous l'avons dit, nous approchions de la ville de Kisslarr, la même qui, en 1831, a été prise et pillée par Kasi-Moullah, le maître de Chamyll, qui y coupa six mille têtes.

Chacun a encore souvenir d'avoir perdu, soit un parent, soit un ami, soit sa maison, soit sa fortune, dans cette catastrophe qui, chaque jour, se renouvelle partiellement.

A mesure que nous approchions, le chemin se gâtait; il eût été regardé comme impraticable en France, en Allemagne ou en Angleterre, et une voiture ne s'y fût pas engagée.

Mais la tarantasse passe partout, et nous étions en tarantasse.

Nous qui venions de traverser des mers de sable et d'être aveuglés pendant cinq jours par la poussière, nous étions arrivés aux abords d'une ville pour voir nos chevaux entrer dans la boue jusqu'au poitrail, et nos voitures jusqu'aux moyeux

— Où faut-il vous conduire? avait demandé l'hiemchick (1).

— A la meilleure auberge.

Il avait secoué la tête.

— A Kisslarr, gospodine! — avait-il répondu, — il n'y a pas d'auberge.

— Mais alors, où loge-t-on à Kisslarr?

— On s'adresse au maître de police, et il vous désigne une maison.

Nous appelâmes un Cosaque de notre escorte, nous lui donnâmes notre paderogné (2) et notre otkritoy-list (3) pour constater notre identité, et lui ordonnâmes de se rendre à fond de train chez le maître de police, et de revenir nous attendre avec sa réponse aux portes de la ville.

Il partit au galop, et disparut dans le chemin sinueux qui, pareil à une rivière de boue, se perdait au milieu des haies.

Ces haies renfermaient des jardins plantés de vignes, et qui paraissaient parfaitement cultivés.

Nous questionnâmes notre hiemchick, qui nous répondit que c'étaient les jardins arméniens.

Ces jardins arméniens sont les vignobles où l'on récolte le fameux vin de Kisslarr.

Le vin de Kisslarr et celui de Kakhétie, moins bon à mon avis, parce que, transporté dans des peaux de buffles, il prend le goût de la peau, sont avec le vin d'Odjalesch en Mingrelie et le vin d'Érivan, les seuls vins que l'on boive dans tout le Caucase, — le pays où, proportion gardée, malgré sa population musulmane, on boit peut-être le plus de vin.

On fait en outre à Kisslarr une excellente eau-de-vie connue par tout le Caucase sous le nom de Kisliarxa.

Ce sont les Arméniens qui font le vin et l'eau-de-vie. En général, dans le Caucase et dans les provinces qui en dépendent, ce sont les Arméniens qui font tout.

Chaque peuple a sa spécialité : le Persan vend des soieries; le Lesguien vend des draps; le Tatar vend des armes. L'Arménien n'a pas de spécialité; il vend de tout ce qui se vend et même de tout ce qui ne se vend pas.

En général, la réputation de l'Arménien n'est pas bonne; on vous dit à tout propos :

« Si le Tatar vous fait un signe de la tête, comptez sur lui.

» Si un montagnard quelconque vous donne sa parole, comptez sur lui.

» Mais si vous traitez avec un Arménien, faites-lui signer un papier, et prenez deux témoins pour qu'il ne nie pas sa signature. »

A tout ce qu'ils vendent d'habitude, les Arméniens de Kisslarr joignent donc la vente du vin et de l'eau-de-vie.

Depuis cinq jours nous n'avions pas vu un arbre, et notre cœur se dilatait en entrant dans cette oasis, quoique l'oasis allât s'effeuillant.

Nous avions quitté l'hiver en Russie, nous retrouvions l'automne à Kisslarr; on nous assurait que nous retrouverions l'été à Bakou.

Nous prenions décidément l'année à l'envers. Nous fîmes environ quatre verstes dans ces abominables chemins, et nous arrivâmes enfin à la porte de la ville.

Notre Cosaque nous attendait.

Le maître de police nous assignait une maison à cent pas de là.

Notre voiture, conduite par le Cosaque, s'arrêta à la porte de la maison.

Nous étions véritablement en Orient, — dans l'Orient du nord, c'est vrai; — mais l'Orient du nord diffère de l'Orient du midi par les costumes seulement : les mœurs et les habitudes sont les mêmes.

Moynet s'en aperçut en se cognant la tête à la porte d'entrée de notre chambre : elle semblait faite pour un enfant de dix ans.

J'étais entré le premier et j'avais, avec une certaine inquiétude, jeté les yeux autour de moi. Les stations de poste, que nous venions de parcourir, étaient peu meublées, c'est vrai; mais encore avaient-elles un banc de bois, une table de bois, deux chaises de bois.

Notre chambre n'avait pour tout meuble qu'une guitare suspendue à la muraille.

Quel était le fantaisiste espagnol qui nous avait précédé dans ce logement, et qui, manquant d'argent pour payer son gîte, avait laissé en payement ce meuble inconnu que notre hôte réservait probablement pour le musée de Kisslarr?

Nous interrogeâmes un petit garçon d'une quinzaine d'années, celui pour lequel sans doute la porte était faite, et qui se présenta à nous avec sa tcherkesse garnie de cartouches et son kangiar passé dans sa ceinture; mais il se contenta de nous répondre avec un mouvement d'épaule qui voulait dire : En quoi cela vous intéresse-t-il?

— La guitare est là, parce qu'on l'y a mise.

Force nous fut de nous contenter de l'éclaircissement, si trouble qu'il fût.

Nous lui demandâmes alors sur quoi nous mangerions, sur quoi nous nous assoirions et sur quoi nous coucherions.

Il nous montra le plancher et se retira fatigué de notre importunité, démasquant son frère, jeune garçon de sept à huit ans attaché par sa famille à un kangiar plus long que

(1) Postillon.
(2) Ordre de prendre des chevaux.
(3) *Feuille ouverte*, ou *blanc seing*, c'est-à-dire autorisation de réclamer des escortes.

lui, et qui nous regardait avec des yeux sauvages à travers les poils effarouchés de son papak noir.

Il suivit son aîné, emboîtant le pas sur lui. Leur départ venait de nous laisser assez inquiets sur l'avenir; était-ce là cette hospitalité orientale tant vantée, et était-il dit qu'elle perdrait à être vue de près, comme presque toutes les choses de ce monde?

En ce moment nous aperçûmes notre Cosaque qui se tenait de l'autre côté de la porte, debout, mais courbé de façon que nous ne puissions voir son visage, qui nous eût complétement échappé s'il se fût tenu droit.

— Que veux-tu, mon frère? lui demanda Kalino (1), avec cette douceur particulière aux Russes parlant à leurs inférieurs.

— Je voulais dire *au général*, répondit le Cosaque, que le maître de police va lui envoyer des meubles.

— C'est bien, répondit Kalino.

Le Cosaque pirouetta sur les talons et se retira. Il était de notre dignité de recevoir la nouvelle froidement, et de regarder cette attention du maître de police comme une chose due.

Maintenant, chers lecteurs, vous regardez autour de moi et vous cherchez où est *le général*, n'est-ce pas?

Le général, c'est moi.

Ceci demande explication.

En Russie, tout se règle sur le *tchinn*, mot qui veut dire rang et qui m'a tout l'air de venir du chinois.

Selon votre tchinn, on vous traite comme un malotru ou comme un grand seigneur.

Les marques extérieures du tchinn sont un galon, une médaille, une croix, une plaque.

Il y a telle décoration affectée à tel grade, telle autre à telle dignité.

Les généraux seuls en Russie portent une plaque.

On m'avait dit en partant de Moscou :

— Vous voyagez en Russie, accrochez un signe de distinction quelconque, soit à votre boutonnière, soit à votre cou, soit à votre poitrine, où vous ne trouverez pas un morceau de pain dans les auberges, pas un cheval dans les relais de poste, pas un Cosaque dans les stanitzas.

J'avais ri de la recommandation, mais bientôt j'en avais reconnu, non pas l'utilité, mais la nécessité.

J'avais en conséquence mis sur mon costume de milicien russe la plaque de Charles III d'Espagne; et alors, en effet, tout avait changé : à mon égard, on s'empressa, non pas de satisfaire à mes désirs, mais d'aller au-devant d'eux; et comme les généraux seuls en Russie peuvent, à moins d'exception, porter une plaque quelconque, sans que l'on sût quelle plaque je portais, on m'appelait général.

Mon paderogné fait d'une façon toute particulière et un blanc seing du prince Bariatinski, m'autorisant à prendre dans tous les postes militaires l'escorte qui me conviendrait, corroboraient, parmi ceux auxquels je m'adressais, cette opinion qu'ils avaient affaire à une autorité militaire.

Seulement on me prenait pour un général français, et comme le Français est essentiellement sympathique aux Russes, tout allait à merveille.

(1) Jeune étudiant russe que le recteur de l'université de Moscou m'avait donné comme interprète.

A chaque station de poste, le chef militaire de la station, presque toujours un bas officier, venait à moi, se roidissait dans toutes ses jointures, portait la main à son papak, et me disait :

— Général, tout va bien dans la station, ou : Tout est en ordre au poste.

Ce à quoi je répondais tout simplement : *Caracho*, c'est-à-dire, *très-bien*.

Et le Cosaque s'en allait d'un air parfaitement satisfait. A chaque station, où je trouvais l'escorte qui devait m'accompagner réunie et sous les armes, je me levais dans ma tarantasse ou me haussais sur mes étriers, en disant : *Sdarovo ribeiata*, ce qui veut dire : — Bonjour, enfants.

L'escorte répondait en chœur :

— *Sdravia jelaem vasché prevoskhoditelstvo*, ce qui voulait dire : — Bonjour, votre excellence.

Moyennant quoi les Cosaques, parfaitement satisfaits de leur sort, sans jamais demander de rétribution, recevant avec reconnaissance, après vingt ou vingt-cinq verstes faites au grand galop, un ou deux roubles pour la poudre qu'ils avaient brûlée, ou pour le vodka qu'ils devaient boire, quittaient *mon excellence* aussi contents d'elle qu'elle était contente d'eux.

Voilà donc pourquoi mon Cosaque voulait dire *au général*, que le maître de police allait envoyer des meubles pour garnir l'appartement.

En effet, dix minutes après, les meubles arrivèrent sur une charrette, avec ordre d'ouvrir autant de chambres dans la maison qu'il nous plairait d'en occuper.

Jusque-là notre jeune hôte, assez mal avenant, comme je crois l'avoir déjà dit, ne nous avait ouvert que la chambre à la guitare.

La vue des meubles envoyés par le maître de police, l'audition de l'ordre qui les accompagnait, changea complétement ses façons vis-à-vis de nous.

Les meubles se composaient de trois bancs destinés à servir de lits, de trois tapis destinés à nous servir de matelas, de trois chaises, dont je n'ai pas besoin d'indiquer la destination, et d'une table.

Maintenant, il ne nous manquait plus que quelque chose à mettre sur cette table.

Nous envoyâmes chercher par notre jeune Tatar des œufs et une poule.

Pendant ce temps nous ouvrions notre cuisine de voyage et nous en tirions une poêle, une casserole, des assiettes, des fourchettes, des cuillers et des couteaux.

Le nécessaire à thé était chargé de nous fournir des verres, et une nappe à laquelle chacun essuyait sa bouche et ses doigts.

Nous étions riches de trois nappes, et il va sans dire que nous ne perdions pas une occasion de les faire laver.

Notre messager revint avec des œufs, il n'avait pas trouvé de poule, et nous offrait en échange ce que l'on trouve partout au Caucase, d'excellent mouton.

J'acceptai, c'était une occasion pour moi d'essayer du *schislik*.

Pendant une visite que nous avions faite à Astrakkan dans une pauvre famille arménienne, elle nous avait, si pauvre qu'elle fût, offert un verre de vin de Kisslarr et un morceau de schislik.

J'avais trouvé le vin bon, mais j'avais trouvé le schislik excellent.

Et comme je voyage pour m'instruire, et que quand je rencontre un bon plat quelque part que ce soit, j'en demande à l'instant même la recette, pour en enrichir le livre de cuisine que je compte publier un jour, j'avais demandé la recette du schislik.

Un égoïste garderait la recette pour lui; mais comme en général ce que j'ai appartient à peu près à tout le monde, et que je sais un gré infini à ceux qui, au milieu des gens qui me prennent, attendent que je leur donne, je vais vous donner, chers lecteurs, la recette du schislik; essayez-en, et vous me saurez gré du cadeau.

Vous prenez un morceau de mouton, du filet, si vous pouvez vous en procurer; vous le coupez par morceaux gros comme une noix, vous le mettez mariner un quart d'heure dans un vase où vous avez haché des oignons, versé du vinaigre, et secoué avec libéralité du sel et du poivre.

Au bout du quart d'heure, vous étendez un lit de braise sur le fourneau.

Vous enfilez vos petits morceaux de mouton à une brochette de fer ou de bois.

Et vous tournez votre brochette au-dessus de la braise jusqu'à ce que vos petits morceaux de mouton soient cuits.

C'est tout simplement la meilleure chose que j'ai mangée dans tout mon voyage.

Si les petits morceaux de mouton peuvent passer la nuit dans la marinade, si vous pouvez, en les tirant de la broche, les saupoudrer de sumac, le schislik n'en vaudra que mieux.

Mais quand on est pressé, quand on n'a pas de sumac, on peut considérer ces améliorations comme des superfluités.

A propos, si l'on n'a pas de broche, et si l'on voyage dans un pays où la broche et même la brochette soient inconnues, on remplace à merveille ces ustensiles par une baguette de fusil.

La baguette de ma carabine m'a constamment tenu lieu de broche pendant mon voyage, et je ne me suis pas aperçu que cet emploi inférieur ait nui au chargement de l'arme dont elle était un appendice.

En Mingrelie j'ai appris à le faire d'une autre façon : je l'indiquerai en temps et lieu.

J'étais en train de faire rôtir mon schislik, tandis que Moynet et Kalino chargé des soins inférieurs de la cuisine, mettaient le couvert, lorsqu'on nous apporta de la part du commandant qui venait d'apprendre mon arrivée, du beurre, deux jeunes poulets et quatre bouteilles de vin vieux.

Je fis remercier le commandant en lui annonçant ma visite aussitôt après le dîner.

Le beurre et les poulets furent gardés pour le déjeuner du lendemain.

Mais une bouteille de vin vieux trépassa au dîner; je n'ai rien à lui souhaiter, la bénédiction du Seigneur était avec elle.

Le dîner fini, selon la promesse faite, je pris Kalino avec moi, pour me servir d'interprète. Je laissai Moynet faisant un croquis du bonhomme de sept ans, avec son kangiar, ou plutôt du kangiar avec son bonhomme de sept ans, et je me hasardai dans une espèce de marais où j'avais de la boue jusqu'à mi-jambes.

C'était la principale rue de Kisslarr.

Je n'avais pas fait dix pas que je me sentis tirer par le pan de ma redingote. — J'appelle ainsi le vêtement que j'avais adopté, faute de lui trouver un nom convenable. — Je me retournai.

C'était notre jeune hôte qui, devenu plein de prévenances, me faisait observer, en mauvais russe mêlé de tatar, que je sortais sans être armé.

Kalino me traduisit l'observation.

En effet, je sortais sans être armé; il était quatre heures de l'après-midi et il faisait grand jour, je croyais donc ne pas commettre une imprudencec.

Je voulais continuer ma route sans tenir compte de ses avis; mais il insista avec tant d'obstination, que ne voyant aucun motif à ce bonhomme pour se moquer de nous, je cédai à son insistance.

Je rentrai; je mis à ma ceinture un poignard du Khorassan, long de quinze pouces, que j'avais acheté à Astrakkan, et que je portais en voyage, mais que je croyais inutile de porter en ville. Kalino prit un grand sabre français qui lui venait de son père, lequel l'avait récolté sur le champ de bataille de Montmirail, et sans écouter cette fois les observations de notre jeune hôte, qui voulait que nous ajoutassions à cet accoutrement déjà formidable chacun un fusil à deux coups, nous quittâmes la maison, en faisant part à Moynet du danger, et en l'invitant à veiller non-seulement sur les effets, mais encore sur lui-même.

CHAPITRE II.

Une soirée chez le commandant de Kisslarr.

Le commandant demeurait à l'autre extrémité de la ville, de sorte que nous traversâmes tout Kisslarr pour arriver chez lui.

C'était jour de marché : il en résulta que nous eûmes à nous ouvrir un passage entre les charrettes, les chevaux, les chameaux et les marchands.

Cela allait assez bien d'abord : nous avions commencé par traverser la place du Château, grande esplanade dominée par la forteresse où l'on eût pu faire manœuvrer vingt-cinq mille hommes; mais lorsque nous passâmes de cette place sur celle du marché, la lutte commença.

Je n'avais pas fait cinquante pas au milieu de cette foule armée jusqu'aux dents, que je compris le peu de cas que cette foule, soit comme masse, soit comme individu, devait faire d'un homme sans armes.

L'arme, en Orient, sert non-seulement à vous défendre, mais encore à empêcher que vous ne soyez attaqué.

L'homme armé dit même dans son silence .

— Respectez ma vie, ou prenez garde à la vôtre.

Et cette menace n'est point inutile dans un pays où, comme l'a dit Pouschkine, *l'homicide n'est qu'un geste !*

Nous traversâmes la place du marché et nous nous trouvâmes dans les vraies rues de la ville.

Rien de plus pittoresque que ces rues, avec leurs arbres sans symétrie, leurs flaques de boue où barbotent des oies et des canards, et où les chameaux font provision d'eau pour leur voyage.

Presque dans toutes les rues, une chaussée de terre élevée de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la rue fait un trottoir de trente ou quarante centimètres de large pour les piétons.

Ceux qui se rencontrent sur ce trottoir, s'ils sont amis,

peuvent, en se faisant de mutuelles concessions et en s'accrochant l'un à l'autre, continuer leur chemin chacun de son côté.

Mais s'ils sont ennemis, c'est autre chose : il faut que l'un des deux se décide à passer dans la boue.

Le soir, ces rues doivent être, et sont, du reste, de charmants coupe-gorge qui rappellent, non pas le Paris de Boileau, — le Paris de Boileau est un lieu de sécurité près de Kisslarr, — mais le Paris de Henri III.

Nous arrivâmes chez le commandant et nous fîmes a noncer; il vint au-devant de nous.

Il ne disait pas un mot de français, mais grâce à Kalino, l'obstacle était levé. D'ailleurs il m'annonça, dans la première phrase qu'il me fit l'honneur de m'adresser, que sa femme, que nous allions trouver dans le troisième salon, parlait notre langue.

J'ai remarqué que sous ce rapport, en Russie et dans le Caucase, les femmes avaient en général une grande supériorité sur leurs maris; leurs maris ont presque toujours su le français peu ou prou dans leur jeunesse, mais les travaux militaires ou administratifs auxquels ils se sont livrés, le leur ont fait oublier.

Les femmes auxquelles il reste un temps, dont le plus souvent en Russie surtout, elles ne savent que faire, occupent leurs loisirs à lire nos romans et s'entretiennent ainsi dans l'exercice et même dans les progrès de la langue française.

En effet, madame Polnobokoff parlait admirablement le français.

Je commençai par m'excuser de me présenter devant elle dans cet attirail guerrier, et voulus plaisanter sur les appréhensions de notre jeune hôte, mais à mon grand étonnement, mon hilarité ne fut rien moins que communicative. Elle resta sérieuse et me dit que notre jeune hôte avait eu parfaitement raison.

Et comme je paraissais douter encore, elle en appela à son mari, lequel confirma ce qu'elle venait de dire.

Du moment où le commandant partageait sur ce point l'opinion générale, la chose devenait grave.

Je demandai alors quelques détails.

Les détails ne manquaient pas.

La veille encore un meurtre avait été commis, à neuf heures du soir, dans une des rues de Kisslarr.

Il est vrai que c'était une erreur.

Celui qui avait été tué n'était point celui à qui l'on en voulait.

Quatre Tatars, — on appelle Tatars en général, sur la ligne septentrionale du Caucase, comme on appelle Lesguien sur la rive méridionale, tout bandit, à quelque famille montagnarde qu'il appartienne, — quatre Tatars, cachés sous un pont, attendaient au passage un riche Arménien qui devait passer sur ce pont. Un pauvre diable passa, qu'ils prirent pour leur riche marchand; ils le tuèrent, fouillèrent dans ses poches, et s'aperçurent seulement alors de la méprise : ce qui ne les empêcha pas de s'emparer des quelques kopeeks qu'il avait sur lui. Après quoi ils jetèrent son corps dans le canal dont l'eau sert à arroser les jardins.

Les jardins des Arméniens de Kisslarr, consignons la chose en passant, fournissent, sous différents noms français, du vin à toute la Russie.

Autre aventure :

Quelques mois auparavant, au moment où ils revenaient de la foire de Derbent, les trois frères arméniens Kaskolth avaient été pris avec un de leurs amis nommé Bonjar. Comme on les savait riches, les brigands ne les tuèrent pas : ils les emmenèrent seulement dans la montagne pour leur faire payer rançon. Mais comme après les avoir dépouillés de leurs habits et les avoir forcés de faire une quinzaine de verstes, attachés à la queue des chevaux et au pas des chevaux, on leur avait fait passer à la nage les eaux glacées du Tereck, deux moururent d'une fluxion de poitrine, et le troisième d'une phthisie pulmonaire, après s'être racheté dix mille roubles.

Le quatrième, moins riche que les autres, et qui s'était déjà tiré d'affaire sous promesse aux Tatars de leur servir d'espion, s'engageant à leur annoncer qu'il y avait un bon coup à faire, lorsque quelque riche Arménien se mettrait en route, ayant, une fois de retour à Kisslarr, manqué tout naturellement à sa parole, n'ose plus sortir de sa maison, et s'attend même à être tué d'un moment à l'autre.

Un an auparavant, le colonel Menden avait été tué, lui et ses trois Cosaques d'escorte, sur la route de Kasafiourte à Kisslarr. Il est vrai que général et Cosaques s'étaient défendus comme des lions, et avaient de leur côté tué cinq ou six Tatars.

Les femmes sont, sous ce rapport, moins exposées que les hommes. Comme les Tatars, pour rentrer dans la montagne, sont obligés de faire traverser deux fois le Tereck à leurs prisonniers, les femmes, en général, ne peuvent pas supporter cette immersion dans l'eau glacée. Une est morte pendant le trajet; deux autres sont mortes de fluxion de poitrine, avant que l'argent de leur rançon fût arrivé, et leur famille, apprenant leur mort, n'a pas jugé à propos de continuer les négociations à l'endroit de leurs cadavres.

La spéculation a donc paru mauvaise aux Tatars, et l'enlèvement des femmes, qui continue de se pratiquer avec succès du côté méridional du Caucase, est à peu près abandonné du côté septentrional.

L'anecdote suivante prouvera au reste qu'il se pratique encore d'une autre façon

Le prince tatar B..., amoureux de madame M..., — il va sans dire que j'ai les deux noms écrits en toutes lettres sur mon album, que je ne les consigne pas ici par pure discrétion, mais que je me déciderais à le faire cependant si le fait était contesté, — le prince tatar B..., amoureux de madame M..., qui, de son côté, le payait de retour, s'entendit avec elle pour l'enlever.

Elle était à Kisslarr. En l'absence de son mari, elle fit demander à M. Polnobokoff des chevaux à une heure où il parut dangereux à celui-ci de lui accorder sa demande.

En conséquence, il refusa tout net.

Madame M... insista en prétextant la maladie d'un de ses enfants. Touché de cette marque de dévouement maternel, le gouverneur délivre un paderodgné, et madame M... part.

Le prince B... l'attendait sur la route, l'enlève, la conduit à son aoul, espèce de nid d'aigle situé sur un rocher, à quelques verstes de Petigorsk, et la garde trois mois sans que son mari sache ce qu'elle est devenue. Au bout de trois mois, le beau prince tatar, moins amoureux, — le prince B... est

très-beau, à ce que l'on dit, — le beau prince tatar, moins amoureux, fit prévenir M. M... qu'il savait où était sa femme, et s'offrait d'être intermédiaire pour son rachat. M. M... accepta. Le prince, au bout d'un mois, écrivit qu'il avait arrangé l'affaire pour trois mille roubles. M. M... envoya les trois mille roubles, et huit jours après reçut sa femme, enchanté d'avoir pu la racheter à si bon marché.

C'était encore meilleur marché que ne le croyait le pauvre mari; car non-seulement il avait racheté sa femme, mais l'enfant dont elle accoucha au bout de six mois.

C'est, au reste une habitude parmi les princes tatars, non-seulement d'enlever les femmes des autres, mais encore d'enlever leurs propres femmes : plus le fait s'accomplit violemment, plus il fait honneur à leur passion. Ensuite on traite de la dot avec le père, qui d'ordinaire passe par les conditions que lui fait son gendre, lequel tenant la femme, a une supériorité sur le père, qui ne tient plus rien.

Parfois cependant le père s'obstine. Voici un exemple de cette obstination :

L'enlèvement se passe aux eaux de Kislowdsky.

Cet enlèvement eut lieu au moment où le comte Woronzoff, lieutenant de l'empereur au Caucase, venait, dans l'espérance de diminuer les meurtres, de faire défense aux princes tatars de porter des armes.

Le père de la jeune fille enlevée ne pouvant pas s'entendre avec son gendre sur le prix de la dot, vint chez le comte pour se plaindre du rapt et demander justice contre le ravisseur.

Par malheur, comme le baron de Nangis, de *Marion de l'Orme*, il était à la tête d'une garde de quatre hommes, et ses quatre hommes et lui étaient armés jusqu'aux dents.

Le comte Woronzoff, au lieu d'écouter sa plainte, donna l'ordre de l'arrêter lui et ses quatre hommes, comme contrevenant à ses décisions.

Le Tatar entendit l'ordre, tira son kangiar, et se jeta sur le comte Woronzoff pour l'assassiner.

Le comte se défendit, et tout en se défendant appela à l'aide; la garde accourut. Le prince tatar fut arrêté; un de ses hommes fut tué sur la place.

Mais les trois autres se sauvent sur la montagne Bastoff, où il y avait une grotte, et se réfugient dans cette grotte.

On les y attaque; ils tuent vingt Cosaques.

Près d'être forcés, ils font une sortie.

L'un d'eux est tué dans la sortie; le second se sauve dans une écurie où un cocher, qui se trouve là par hasard, lui crève la poitrine d'un coup de fourche; le troisième monte comme un chat sur le balcon d'un restaurateur; et de cette galerie soutient un véritable siége, tue douze hommes et finit par tomber criblé des balles qu'on lui envoie des fenêtres voisines.

Les traces des balles de ses adversaires et les taches de son sang sont encore visibles. L'aubergiste s'en fait une espèce de réclame et les montre aux voyageurs qui logent chez lui.

Bien entendu qu'il refuse de les montrer à ceux qui logent chez ses voisins.

Je pourrais raconter une vingtaine d'histoires pareilles à celle-ci, et morts ou vivants en nommer les héros; mais il faut en laisser pour le reste de la route, et Dieu merci, nous n'en manquerons pas.

Nous restâmes une heure à causer avec madame Polnobokoff, qui avait, par parenthèse, sous les pieds un des plus beaux tapis de Perse que j'aie jamais vu. Elle nous invita à venir le soir prendre le thé chez elle, et son mari nous prévint que de crainte d'accident il nous enverrait deux Cosaques.

Nous voulûmes récuser cet honneur.

— En ce cas, nous dit-il, je retire l'invitation de ma femme : je n'ai pas envie qu'il vous arrive malheur en venant chez moi.

Nous nous empressâmes, sur cette menace, d'accepter les deux Cosaques.

A la porte, nous trouvâmes le drosky du commandant qui nous attendait tout attelé. Il n'y a qu'en Russie où l'on ait de ces attentions-là. Le voyageur les rencontre à chaque instant, et lorsqu'il ne croit pas comme M. de Custine qu'elles sont dues à son mérite, il doit être véritablement reconnaissant.

Pour mon compte, j'aurai à les consigner à chaque instant, et comme c'est la seule façon qui m'est offerte de prouver ma reconnaissance à ceux qui les ont eues pour moi, je demande la permission de ne pas m'en faire faute.

Le drosky nous ramena à la maison. Je voulais changer de bottes pour aller chez le maître de police.

Je le trouvai qui m'attendait.

Je lui fis, tout confus, mes excuses de m'être laissé prévenir par lui, et lui montrai mes bottes crottées jusqu'au mollet.

Au reste, j'avais de la marge : sur l'avis des chemins que nous devions rencontrer, j'avais acheté à Cazan des bottes qui me montaient jusqu'au haut de la cuisse.

C'est bien certainement en Russie qu'ont dû être fabriquées les bottes de sept lieues du petit Poucet.

Le maître de police venait se mettre à notre disposition.

Nous avions déjà abusé de lui : nous n'avions plus rien à lui demander, mais seulement des remercîments à lui faire.

Quatre ou cinq bouteilles de vin que je ne connaissais pas et que je trouvai rangées sur le bord de la fenêtre, constataient une nouvelle attention de sa part.

Il nous promit de nous retrouver le soir chez le gouverneur.

Je signalai à Moynet la rue dont j'ai essayé de donner une idée à mes lecteurs. Il prit son album sous un bras, Kalino sous l'autre, passa, sur mes instances, un poignard à sa ceinture et se hasarda à son tour hors de la maison.

Kisslarr est, au reste, pour un artiste, une ville d'un pittoresque merveilleux. C'était la première fois que ce mélange de costumes frappait nos regards. Arméniens, Tatars, Kalmouks, Nogais, Juifs, se pressent dans ses rues, chacun portant sans altération l'habit national. Sa population stationnaire est de neuf à dix mille âmes; elle double les jours de marché. Son commerce, outre celui que font les Tatars en enlevant des hommes, des femmes et des enfants, et en les revendant à leur famille, se compose d'abord de ce fameux vin que récoltent les Arméniens, de l'eau-de-vie qu'ils distillent, de soieries que tissent les habitants du pays, du riz, de la garance, de la sesame, et du safran que l'on récolte dans ses environs.

Moynet rentra au bout d'une heure; il avait de la boue jusqu'aux oreilles, ce qui ne l'empêchait point d'être enchanté de Kisslarr. Ma rue l'avait émerveillé; il en avait fait un croquis charmant.

A sept heures et demie le drosky du commandant était à la porte.

Deux porteurs de lanternes le précédaient. A la lueur des fanaux on voyait reluire à leur ceinture la crosse de leur pistolet et la poignée de leur kangiar.

Deux Cosaques, la schaska au flanc, le fusil sur le genou, se tenaient prêts à galoper de chaque côté du drosky.

Nous prîmes place, et drosky, éclaireurs, Cosaques, partirent au galop, faisant voler l'eau et la boue autour d'eux.

Pendant la route il me sembla entendre quelques coups de fusil.

Nous arrivions des premiers. Madame Polnobokoff nous avait vus le matin sans savoir qui nous étions, mon paderogené et surtout mon costume l'avaient induite en erreur; elle m'avait pris, comme les autres, pour un général français, et par pure hospitalité avait été si gracieuse, qu'il me semblait qu'elle ne pouvait l'être davantage.

Je me trompais. Maintenant qu'elle avait appris que j'étais l'homme auquel elle prétendait devoir ses meilleures distractions, elle ne savait comment me remercier à son tour des bons moments que, disait-elle, je lui avais fait passer.

Cinq ou six personnes arrivèrent parlant toutes, particulièrement les femmes, parfaitement français.

Je cherchais des yeux le commandant. Madame Polnobokoff alla au-devant de ma question.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu des coups de fusil en venant ici? me demanda-t-elle.

— Si fait, répondis-je, trois.

— C'est cela : ils ont été tirés du côté du Tereck, et de ce côté-là, ils ont toujours une sérieuse signification. Mon mari est avec le maître de police. Je crois qu'on a envoyé les Cosaques dans la direction du bruit.

— Alors nous aurons des nouvelles.

— C'est probable : dans un instant.

Les autres personnes ne paraissaient pas s'occuper le moins du monde des coups de fusil : on causait, on riait, on se fût cru dans un salon de Paris.

Le commandant et le maître de police entrèrent et se mêlèrent à la conversation, sans que leur visage indiquât la moindre préoccupation.

On servit le thé avec une foule de confitures arméniennes, plus bizarres les unes que les autres. Il y en avait qui étaient faites avec des mûres de bois, d'autres avec de l'angélique; les bonbons qui les accompagnaient avaient aussi leur caractère oriental. Ils étaient plus remarquables par le parfum que par le goût.

Un domestique, vêtu d'une tcherkesse, vint dire deux mots à l'oreille du gouverneur, qui fit un signe au maître de police et qui sortit.

Le maître de police le suivit.

— Voilà la réponse? demandai-je à madame Polnobokoff.

— Probablement, me répondit-elle. Prenez-vous encore une tasse de thé?

— Volontiers.

Je sucrai ma tasse de thé; j'y étendis un nuage de crème et et je l'avalai à petits coups, ne voulant point paraître plus curieux que les autres.

Cependant mon œil ne quittait point la porte.

Le commandant rentra seul.

Il ne parlait pas français; je fus donc obligé d'attendre que madame Polnobokoff voulût bien satisfaire à mon impatience. Elle comprit cette impatience, quoiqu'elle lui semblât probablement exagérée.

— Eh bien? lui demandai-je.

— On a rétrouvé le cadavre d'un homme percé de deux balles, — me dit-elle, — à deux cents pas de votre maison justement; mais comme il était déjà complétement dépouillé, on ne peut pas savoir à qui il appartient. C'est sans doute celui d'un marchand qui est venu aujourd'hui vendre ses denrées à la ville et qui se sera attardé. — A propos, ce soir, si vous gardez de la lumière chez vous, n'oubliez pas de fermer vos contre-vents; on pourrait très-bien vous envoyer un coup de fusil à travers les vitres.

— A quoi cela servirait-il à celui qui me l'enverrait, si la porte est fermée?

— Par caprice : ce sont de si singulières gens que ces Tatars.

— Vous entendez? dis-je à Moynet, qui faisait un croquis sur l'album de madame Polnobokoff.

— Vous entendez? dit Moynet à Kalino.

— J'entends, répondit Kalino avec sa gravité habituelle.

Je mis des vers sur la page de l'album de madame Polnobokoff, qui suivait celle où Moynet avait fait son croquis, et je ne m'occupai pas plus du mort que les autres ne paraissaient s'en occuper.

Au bout de quinze jours que j'étais au Caucase, je comprenais cette indifférence qui d'abord m'avait si fort étonné.

A onze heures, chacun se retira. La soirée avait dépassé toutes les limites habituelles : depuis un an peut-être, pas une soirée n'avait fini à une pareille heure.

L'antichambre avait l'air d'un corps de garde : chacune des personnes composant la soirée était venue avec un et même deux domestiques armés jusqu'aux dents.

Mon drosky m'attendait à la porte avec mes deux porteurs de lanternes et mes deux Cosaques.

Il m'en coûta trois roubles : un pour le cocher, un pour les deux porteurs de lanternes, et un pour les deux Cosaques; mais, vu l'étrangeté des sensations que je venais d'éprouver, je ne les regrettai pas.

Je n'eus pas besoin de fermer mes contre-vents : notre jeune hôte, qui décidément était plein d'attention pour nous, y avait pourvu.

Je couchai sur mon banc, enveloppé dans ma pelisse, avec ma carsine (1) pour oreiller.

C'était ce qui m'arrivait à peu près chaque nuit depuis que j'avais quitté Jelpativo (2).

CHAPITRE III.

Les Gavriélowvichts.

Quand on s'est couché le soir sur une planche, avec une pelisse pour tout matelas et pour toute couverture, on n'a pas grand'peine à quitter son lit le lendemain matin.

Je sautai en bas du mien au point du jour; je me trempai

(1) Espèce de portemanteau à deux poches, qui a encore plus de la besace que du portemanteau.

(2) Campagne de Dimitri Narichkin où j'ai passé huit ou dix des bons jours de ma vie.

la tête et les mains dans la cuvette de cuivre que j'avais achetée à Kasan pour être sûr d'en trouver une sur mon chemin, — la cuvette étant un des meubles les plus rares de la Russie, — et je réveillai mes compagnons.

La nuit s'était passée sans alerte.

Il s'agissait de déjeuner lestement et de partir le plus vite possible; nous ne devions arriver que tard à Schoukovaïa, notre prochaine halte de nuit, et pour y arriver nous avions à traverser un endroit extrêmement dangereux.

C'est un bois taillis qui serre la route comme un défilé, et qui de la route s'étend à la montagne.

Huit ou dix jours auparavant un officier, très-pressé d'arriver à Schoukovaïa, n'ayant pas trouvé de Cosaques à la station de Novo Outchregdemaïa, avait voulu continuer son chemin, malgré les observations qui lui avaient été faites. Il était en kibick, espèce de télègue recouverte d'une capote de cabriolet.

Au milieu du petit bois dont nous venons de parler, il vit tout à coup un tchetchen à cheval bondir hors du fourré et venir à lui.

Il arma son pistolet, et au moment où le tchetchen n'était plus qu'à quatre pas de la kibick il pressa la détente.

Le pistolet rata.

Le tchetchen, lui aussi, avait un pistolet à la main; mais au lieu de le décharger sur l'officier, il le déchargea sur un des chevaux du kibick.

Le cheval tomba la tête brisée, force fut à la voiture de s'arrêter.

Au coup de pistolet, une dizaine de tchetchens à pied sortirent à leur tour du fourré, et s'élancèrent sur l'officier, qui en blessa un ou deux avec sa schaska, mais qui, en un instant, fut renversé, dépouillé, garrotté et attaché par le cou à la queue du cheval.

Les montagnards sont d'une adresse admirable pour cette opération; ils ont toujours une corde toute prête avec son nœud coulant entre-bâillé; le prisonnier est attaché au cheval et le cheval est mis au galop avant qu'il ait eu le temps de crier au secours.

Par bonheur pour l'officier, les Cosaques, qui n'étaient pas à la station qu'il avait laissée derrière lui, revenaient de la station qu'il avait devant lui; ils virent de loin la lutte, comprirent que quelque chose d'extraordinaire s'accomplissait, mirent leurs chevaux au galop, arrivèrent à la kibick, apprirent de l'hiemchik ce qui venait de se passer, et s'élancèrent à fond de train à la poursuite des tchetchens.

Ceux des bandits qui étaient à pied se jetèrent à plat ventre et laissèrent passer les Cosaques, celui qui était à cheval pressa son cheval du genou et son prisonnier du fouet; mais celui-ci se roidit à la corde et retarda la marche du cavalier.

Le Tatar entendant derrière lui le galop des chevaux cosaques, tira son kangiar; l'officier crut que c'était fait de lui; mais le montagnard se contenta de couper la corde qui retenait le prisonnier à la queue de son cheval.

Celui-ci roula sur l'herbe, à moitié étranglé.

Le montagnard se précipita dans le Tereck avec son cheval.

Les Cosaques firent une décharge sur lui, mais ne l'atteignirent pas.

Le montagnard poussa un cri de triomphe, gagna l'autre bord en brandissant son fusil, et leur envoya une balle qui cassa le bras à l'un d'eux.

Deux Cosaques portèrent secours à leur camarade, et les trois autres à l'officier. Le tchetchen l'avait forcé de passer nu à travers un fourré composé de gergeï-dérévo (1), de sorte que tout son corps n'était qu'une plaie.

Un des Cosaques lui donna son cheval et sa bourka, et il arriva à Schoukovaïa à moitié mort.

Madame Polnobokoff nous avait signalé l'endroit et raconté l'histoire, et nous lui avions promis de traverser ce *malo sitio*, comme on dit en Espagne, en plein jour autant que possible.

Cependant on ne pouvait point partir sans déjeuner.

Au moment où j'ordonnais de plumer un des deux poulets, et où je m'apprêtais à le faire sauter dans la poêle, le maître de police entra.

Il venait nous inviter à déjeuner chez lui. Le déjeuner était prêt, et nous n'avions que la rue à traverser.

Je voulais m'excuser, mais il m'avoua que sa femme, qui comptait aller passer la veille la soirée chez sa sœur madame Polnobokoff, n'ayant point osé y aller faute d'escorte, — on se rappelle que tous les Cosaques avaient été occupés à courir au coup de fusil, — désirait me connaître, et que c'était tout particulièrement en son nom qu'il venait m'inviter.

Il n'y avait plus qu'à obéir.

Kalino resta en arrière pour présider à l'emballement de nos provisions de bouche. Nous étions à la tête de neuf bouteilles d'excellent vin, et il fallait, si nous voulions les boire, ce qui était bien notre intention, les traiter avec le plus de ménagements possibles.

Il viendrait nous rejoindre chez le maître de police avec la tarantasse et la télègue tout attelées.

Moynet et moi suivîmes le maître de police.

Nous trouvâmes deux dames au lieu d'une. Il avait une belle-sœur qui n'avait pas voulu perdre cette occasion de voir l'auteur de *Monte-Cristo* et des *Mousquetaires*, et qui était arrivée au point du jour à cette intention.

Ces deux dames parlaient français.

Une des deux, la femme du maître de police, était excellente musicienne; elle se mit au piano et nous chanta plusieurs mélodies russes charmantes, et entre autres, le *Gornaïa verchini*, de Lermantoff.

J'aurai bientôt l'occasion de parler de ce grand poëte, l'Alfred de Musset russe, dont j'ai publié dans le *Mousquetaire*, alors que Lermantoff était tout à fait inconnu en France, le chef-d'œuvre *Petchorine*, ou *un Héros de notre temps*.

Kalino arriva avec la tarantasse et la télègue; et comme on n'attendait plus que lui pour déjeuner, lui arrivé, on se mit à table.

La conversation tomba naturellement sur les Tatars. La maîtresse de la maison nous confirma ce que nous avait déjà dit son mari : c'est que, quelque envie qu'elle eût de me voir, son mari étant sorti à la suite des coups de feu, elle n'avait point osé aller chez sa sœur sans escorte. Les recommanda-

(1) Mot à mot, *l'arbre qui tient*.

ALEXANDRE DUMAS (édité par Charlieu).

Paris — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46

15 centimes le Numéro — N° 5 — 18 Avril 1859



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cet ouvrage, entièrement inédit, sera complet en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on peut s'abonner à l'avance.
En vente chez Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11

tions, que nous avait faites la veille madame Polnobokoff, nous furent renouvelées avec surcroît d'insistance; ce qui amena ces dames à nous dire que, comme elles ne voulaient point nous retarder, elles nous donnaient congé.

Il s'agissait surtout de traverser de jour le bois de Schoukovaïa.

Ce malheureux bois de Schoukovaïa était la préoccupation de tout le monde.

Nous commençâmes à nous en préoccuper comme les autres, et prîmes congé de nos charmantes hôtesses, qui voulurent nous mettre en voiture.

En conséquence, elles nous accompagnèrent jusqu'au perron.

Nous montâmes dans notre tarantasse; la maîtresse de police regardait avec inquiétude : — notre escorte de six Cosaques ne paraissait pas la rassurer.

— Quelque chose vous préoccupe, madame? lui demandai-je.

— Oui, — me répondit-elle, — est-ce que vous n'avez pas d'autres armes que vos kangiars?

Je relevai une couverture jetée sur la banquette de devant, et mis à jour trois fusils à deux coups, deux carabines, dont une à balles explosibles, et un revolver.

— Oh! bien, dit-elle; seulement sortez de la ville avec vos fusils à la main, afin que l'on voie que vous êtes armés. Parmi ces gens qui vous regardent, — il s'était en effet formé un cercle autour de nous, — parmi ces gens qui vous regardent, il y a peut-être deux ou trois espions des Tatars.

Nous suivîmes le conseil qui nous était si fraternellement donné; nous appuyâmes chacun la crosse d'un fusil à deux coups sur notre genou; nous prîmes congé de ces dames et sortîmes de Kisslarr dans cette formidable attitude, au milieu

du silence profond de quatre-vingts ou cent spectateurs qui nous regardaient partir.

Une fois hors de la ville, nous replaçâmes nos fusils dans une position plus commode.

La chose à laquelle on a le plus de peine à croire, quand on est habitué à la vie de Paris, à la sécurité des routes de France, c'est à un danger pareil à celui dont chacun nous disait que nous étions menacés : notre rencontre de la surveille, les quelques coups de fusils qui en avaient été la suite (1) nous indiquaient cependant que nous étions en pays sinon encore ennemi, du moins déjà douteux.

C'était en effet le lendemain seulement que nous devions entrer en pays véritablement ennemi.

Il en est de la distance comme du danger; il me fallait une grande force de volonté pour me persuader que j'étais au milieu de ces pays presque fabuleux où j'avais voyagé tant de fois sur la carte, pour me convaincre que j'avais à quelques verstes à ma gauche la mer Caspienne, que je traversais les steppes de la Kalmoukie et de la Tatarie, et que ce fleuve sur les bords duquel nous étions forcés de nous arrêter était bien ce Téreck chanté par Lermantoff, — ce Téreck qui prend sa source au pied du rocher de Prométhée, et qui dévaste le sol sur lequel a régné la mythologique reine Daria.

Nous étions en effet arrêtés au bord du Téreck, et nous attendions le bac qui venait nous prendre après avoir passé une caravane de chevaux, de buffles et de chameaux.

Tous les bacs des rivières en Russie, du moins dans la partie de la Russie que nous avons parcourue, sont l'œuvre du gouvernement; on les passe gratis. Sous ce rapport, la Russie est le pays le moins fiscal qu'il y ait au monde.

A l'endroit où nous allions le traverser, le Téreck est large deux fois comme la Seine.

Nous descendîmes de notre tarantasse, à cause de l'escarpement des rives du fleuve, et nous prîmes place sur le bac avec une de nos voitures et notre chef d'escorte : le reste de nos Cosaques gardait l'autre, tant est grande la confiance que l'on a dans la loyauté des habitants.

En effet, nous passés ou nous passant, le second hiemchick pouvait se mettre au galop avec la seconde de nos voitures, et le diable sait, comme disent les Russes, qui n'emploient jamais le mot de Dieu en cette occasion, le diable sait où nous l'eussions rattrapée.

Nous sondâmes le Téreck avec une perche; il avait sept ou huit pieds de profondeur. Les Tchetchens, malgré cette profondeur, le passent à la nage avec leurs prisonniers attachés à la queue de leurs chevaux . c'est à eux de tenir comme ils peuvent la tête hors de l'eau.

C'est là, comme nous le disait la femme du gouverneur de Kisslarr, que les femmes s'enrhument.

En attendant notre télègue et pour montrer à notre chef d'escorte la supériorité de nos armes sur les armes asiatiques, j'envoyai avec ma carabine, qui est, il est vrai, une des meilleures armes de Devisme, une balle à deux mouettes qui pêchaient à six cents pas de nous. La balle frappa juste entre elles deux, à l'endroit que j'avais indiqué d'avance. En ce moment Moynet tuait un pluvier au vol, ce qui n'étonna pas moins notre Cosaque que la portée et la justesse de ma balle. Les peuples caucasiens, comme les Arabes, ne tirent bien qu'à coup posé. Les montagnards ont une fourchette attachée à leur fusil; aussi leur première balle est-elle la seule qui soit réellement dangereuse; les autres vont au hasard.

Notre télègue passa pendant ce temps le fleuve et nous rejoignit. Nous marchions alors dans une contrée marécageuse, enfermée dans un contour du Téreck, que nous rencontrâmes de nouveau, mais que nous traversâmes cette fois à gué, en même temps que les chevaux, les buffles et les chameaux qui nous avaient précédés sur le bac à l'autre passage, et qui, pendant notre passage à nous, avaient gagné du chemin.

Un passage de gué est toujours un tableau des plus pittoresques; mais notre passage à nous, au milieu de notre escorte et de la caravane qui, quoique nous étant étrangère, passait en même temps que nous, était une des choses les plus intéressantes qui se pussent voir. Tout ce qui était cheval et buffle passait assez volontiers; mais les chameaux, qui ont horreur de l'eau, faisaient mille difficultés pour se mettre au fleuve. C'étaient des cris ou plutôt des hurlements qui semblaient bien plus appartenir à une bête féroce qu'au pacifique animal que les poëtes ont nommé le navire du désert, sans doute parce que son trot, comme le tangage d'un vaisseau, donne le mal de mer.

Si pressés que nous fussions d'arriver à cause du mauvais pas que nous avions à traverser, nous ne pûmes nous empêcher d'attendre que tout le passage fût effectué. Enfin, chevaux profitant du passage pour boire, buffles nageant la tête seule hors de l'eau, chameaux montés par les conducteurs et trempant à peine leur ventre dans le fleuve, grâce à leurs longues jambes, arrivèrent à l'autre bord et se remirent en route.

Nous les imitâmes en les précédant, et rien ne nous arrêta plus jusqu'à la station suivante.

Là on ne put nous donner que quatre Cosaques d'escorte; il n'y en avait que six au poste, et c'était bien le moins qu'il en restât deux pour le garder.

D'ailleurs, nous n'étions pas encore à l'endroit dangereux; à partir de ce moment des postes de Cosaques, avec l'espèce de pigeonnier qui leur sert de guérite et au haut duquel un homme reste jour et nuit en faction, étaient placés de cinq verstes en cinq verstes, et dominaient toute la route.

Ces sentinelles ont à la portée de la main une botte de paille goudronnée, à laquelle, la nuit, en cas d'alarme, ils mettent le feu. Ce signal, qui est vu à vingt verstes à la ronde, réunit à l'instant tous les postes voisins sur le point qui demande du secours.

Nous partîmes avec nos quatre Cosaques.

Tout le long de la route nous trouvions occasion de chasser sans descendre de la tarantasse : des quantités de pluviers pâturaient à droite et à gauche de la route.

Seulement les cahots de la tarantasse sur un chemin pierreux rendaient le tir extrêmement difficile.

Quand par hasard l'animal sur lequel nous avions tiré restait sur la place, un de nos Cosaques l'allait chercher, et quelquefois sans descendre de cheval, — on comprend que c'étaient

(1) Dans notre *Voyage des Steppes*, nous raconterons ce petit engagement, qui fut plutôt un avis de nous tenir sur nos gardes qu'un combat sérieux.

les habiles qui faisaient cela, — le ramassait en passant au galop.

Puis on l'apportait au garde-manger. Nous avions baptisé ainsi les deux poches extérieures de notre tarantasse.

Mais bientôt nous fûmes privés de cette distraction ; le temps, qui depuis le matin était brumeux, se couvrit de plus en plus; et un brouillard épais se répandit dans la plaine, nous permettant à peine de voir à vingt-cinq pas autour de nous.

C'était un véritable temps de Tchetchens ; aussi nos Cosaques resserrèrent-ils leur cercle autour de nos voitures, et nous invitèrent-ils à glisser des balles dans nos fusils de chasse chargés de plomb à perdreaux.

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois; en cinq minutes la substitution fut faite, et nous nous trouvâmes en état de faire face à vingt hommes.

Nous avions dix coups à tirer sans avoir besoin de recharger.

A chaque station, du reste, l'ordre était donné aux Cosaques et aux hiemchicks, — et le grade que ceux-ci me supposaient eût servi dans ce cas à me faire obéir ponctuellement, — l'ordre était donné, au moment où l'on apercevrait les Tchetchens, de faire arrêter les deux voitures, de les placer sur la même ligne, à quatre pas l'une de l'autre, les chevaux dételés combleraient les intervalles, et à l'abri de la barricade inanimée et vivante, nous ferions feu, tandis que les Cosaques, de leur côté, prendraient part à l'action en troupe volante.

Comme à chaque changement d'escorte j'avais le soin de faire voir aux Cosaques la justesse et la portée de nos armes, cela leur donnait en nous une confiance que nous n'avions pas toujours en eux, surtout quand nous avions pour défenseurs des *Gavrielowitchs.*

Ce dernier mot demande une explication.

On l'applique aux Cosaques du Don, qu'il ne faut pas confondre avec les Cosaques de la ligne.

Le Cosaque de la ligne, né sur les lieux, en face de l'ennemi qu'il a à combattre, familiarisé dès l'enfance avec le danger, soldat à douze ans, passant trois mois par an seulement à sa stanitza, c'est-à-dire dans son village, restant à cheval et sous les armes jusqu'à cinquante ans, est un admirable soldat, qui fait la guerre en artiste et qui trouve du plaisir au péril.

De ces Cosaques de la ligne, fondés, comme nous l'avons dit, par Catherine, mêlés aux Tchetchens et aux Lesguiens dont ils ont enlevé les filles, — comme les Romains étaient mêlés aux Sabins, — est résultée une race croisée, ardente, guerrière, gaie, adroite, toujours riant, chantant, se battant ; on cite d'eux des traits d'une bravoure incroyable ; d'ailleurs, nous les verrons à l'œuvre.

Le Cosaque du Don, au contraire, pris à ses plaines pacifiques, transporté des rives de son fleuve majestueux et tranquille aux bords tumultueux du Téreck ou aux rives décharnées de la Kouma, enlevé à sa famille d'agriculteurs, attaché à sa longue lance qui lui est plutôt un embarras qu'une défense, attristé par ce bâton qui s'obstine à ne pas le quitter, inhabile à manier le fusil et à conduire le cheval, le Cosaque du Don, qui fait encore un assez bon soldat en campagne, fait un exécrable soldat d'embuscade, de ravins, de buissons et de montagnes.

Aussi les Cosaques de la ligne et la milice tatare, excellente troupe d'escarmouche, se moquent-ils éternellement des *Gavrielowitchs.*

Pourquoi ?

Voici :

Un jour des Cosaques du Don étaient d'escorte, l'escorte fut attaquée par les Tchetchens, l'escorte se sauva.

Un jeune Cosaque mieux monté que les autres, après avoir jeté lance, pistolet, schaska, sans papack, l'œil effaré, éperdu de terreur, rentra dans la cour du poste au grand galop de son cheval, en criant de tout ce qui lui restait de force :

— *Zostoupies za nas, Gavrielowitch.*

Ce qui voulait dire :

— *Sauve-nous, fils de Gabriel.*

Puis après cet effort suprême il tomba évanoui de son cheval.

Depuis ce temps les autres Cosaques et les miliciens tatars appellent les Cosaques du Don, des *Gavrielowitchs.*

Les montagnards, qui rachètent à tout prix leurs compagnons tombés aux mains des Russes, donnent quatre Cosaques du Don ou deux miliciens tatars pour un Tchetchen, un Tcherkesse, ou un Lesguien ; mais ils échangent homme pour homme le Cosaque de la ligne contre le montagnard.

Jamais on ne rachète un montagnard qui a été blessé d'un coup de lance ; s'il a été blessé d'un coup de lance, il a été blessé par un Cosaque du Don ; il ne vaut donc pas la peine d'être racheté, puisqu'il a eu la maladresse de se laisser blesser par un si piètre ennemi. On ne rachète pas non plus l'homme blessé par derrière. Cette mesure s'explique d'elle-même. L'homme blessé par derrière a été blessé en fuyant.

Or, pour le moment, notre escorte se composait de *Gavrielowitchs*, ce qui n'était point rassurant, vu le brouillard qui nous enveloppait.

Nous fîmes ainsi, au milieu du brouillard et le fusil armé, et sur le genou, les dix ou douze verstes qui nous séparaient encore de la station, traversant les deux villages fortifiés et palissadés de Kargatemkaïa et de Scherbakoskaïa.

La première défense de chacun de ces villages, qui s'attend à chaque instant à être attaqué par les Tchetchens, est un large fossé qui l'enceint complétement.

Une haie de gergei-dérévo remplace la muraille des villes de guerre et est au moins aussi difficile à escalader.

Puis en outre, chaque maison qui peut devenir une citadelle est entourée d'un treillis de six pieds de haut ; quelques-uns y joignent un petit mur avec des meurtrières.

A chaque porte du village où est la sentinelle qui se promène devant la porte, est un de ces postes élevés d'où le regard embrasse tout le voisinage. Un factionnaire, que l'on relève toutes les deux heures, veille nuit et jour dans ce poste.

Les fusils sont toujours chargés ; la moitié des chevaux sont toujours sellés.

De douze à cinquante ans, chaque homme de ces sortes de villages est soldat.

Chacun a sa légende sanglante, meurtrière, terrible, qui pourrait rivaliser avec celles que nous raconte si poétiquement Cooper.

Nous arrivâmes à la station de Soukoïposh. Là, un magnifique spectacle nous attendait.

Le soleil, qui depuis quelque temps luttait contre le brouillard, parvint à le transpercer de ses rayons. La vapeur alors se déchira par larges bandes de plus en plus transparentes, et à travers lesquelles on commença d'apercevoir des silhouettes fermes et arrêtées.

Seulement était-ce la montagne, étaient-ce des nuages? Le doute persista encore quelques instants. Enfin le soleil fit un dernier effort; le reste du brouillard se dissipa en flocons vaporeux, et toute la majestueuse ligne du Caucase s'étendit devant nous, depuis le Chat-Abrouz jusqu'à l'Elbrouss.

Le Kassbeck, poétique échafaud de Prométhée, s'élevait au milieu avec son sommet couvert de neige.

Nous restâmes un instant muets en face du splendide panorama. Ce n'étaient ni les Alpes ni les Pyrénées, ce n'était rien de ce que nous avions vu, rien de ce que notre mémoire nous rappelait, rien de ce que notre imagination avait rêvé; c'était le Caucase, c'est-à-dire le théâtre où le premier poëte dramatique de l'antiquité fait passer son premier drame, drame dont le héros est un Titan, et dont les acteurs sont des dieux!

Combien je regrettai mon Eschyle, je me serais arrêté là! j'y aurais couché et j'y aurais relu mon Prométhée depuis le premier jusqu'au dernier vers.

On comprend que les Grecs aient fait descendre le monde de ces magnifiques sommets.

C'est l'avantage des pays historiques sur les pays inconnus. Le Caucase, c'est l'histoire des dieux et des hommes.

L'Himalaya et le Chimborazo sont tout simplement deux montagnes, l'une de vingt-sept mille pieds de haut, l'autre de vingt-six mille.

Le plus haut sommet du Caucase n'en a que seize mille, mais il sert de piédestal à Eschyle.

Je ne pouvais déterminer Moynet à faire un dessin de ce qu'il voyait. Comment rendre une des plus colossales œuvres du Seigneur avec un bout de crayon et une feuille de papier?

Il l'essaya cependant.

Tenter est une des premières preuves que le génie humain donne de son essence divine, réussir est la dernière.

CHAPITRE IV.

Les officiers russes au Caucase.

Les chevaux attelés, le dessin de Moynet fini, nous nous remîmes en chemin.

Nous ne nous étions plus occupés ni des Tchetchens ni des Tcherkesses; on ne nous eût pas donné d'escorte que nous ne nous en fussions probablement pas aperçu, tant nous étions absorbés par ce sublime aspect du Caucase.

Le soleil, comme s'il eût été fier de sa victoire sur le brouillard, brillait de tout son éclat. Ce n'était plus l'automne comme à Kisslarr: c'était déjà l'été avec toute sa lumière et toute sa chaleur.

De grands aigles faisaient des cercles immenses dans le ciel, et les accomplissaient sans battre une seule fois des ailes. Deux s'enlevèrent des steppes et allèrent à une verste se poser sur un arbre, où au dernier printemps ils avaient eu leur nid.

Nous nous étions engagés sur une chaussée étroite et boueuse, avec d'immenses marais de chaque côté de nous. Ces marais étaient peuplés d'oiseaux aquatiques de toute espèce. Pélican, outarde, cane petière, cormoran, canard sauvage; chaque espèce avait là ses représentants. Le danger de l'homme faisait la sécurité des animaux dans ces espaces déserts, peuplés seulement par les larrons de chair humaine; le chasseur risque trop de devenir gibier lui-même pour donner la chasse aux autres animaux.

Tout ce que nous rencontrions de voyageurs sur la route était armé jusqu'aux dents. Un riche Tatar qui venait de visiter ses troupeaux avec son fils, enfant de quinze ans, et quatre noukers, avait l'air d'un prince du moyen âge avec sa suite.

Les piétons étaient rares. Ils portaient tous le kangiar, le pistolet passé dans la ceinture, le fusil en bandoulière sur l'épaule.

Chacun nous regardait passer avec cet air de fierté que donne à l'homme la conscience de son courage. Qu'il y avait loin de ces âpres Tatars aux humbles paysans que nous avions rencontrés de Twer à Astrakkan.

A une station précédente, Kalino avait levé le fouet sur un hiemchick en retard.

— Prends garde, avait dit celui-ci en portant la main à son kangiar, tu n'es plus ici en Russie.

Un paysan russe eût reçu le coup de fouet et n'eût pas même osé pousser un soupir.

Nous-mêmes, cette confiance, disons mieux, cet orgueil de l'homme indépendant nous gagnait. Il semblait qu'ayant à lutter contre un danger inconnu nos sens prenaient plus d'acuité pour le prévoir, notre cœur plus d'énergie pour y faire face.

Le danger est une chose étrange: on commence par le craindre, puis on le brave, puis on le désire, et quand après l'avoir affronté longtemps il s'éloigne de vous, il vous manque alors comme un sévère ami qui vous disait de vous tenir sur vos gardes.

J'ai bien peur que le courage ne soit qu'une affaire d'habitude.

A la station de Novo-Utchergdennaïa, c'est-à-dire à celle qui précédait l'endroit dangereux, on ne put nous donner que cinq Cosaques. Le chef du poste nous avoua lui-même que c'était bien peu, et nous offrit d'attendre le retour de ses hommes.

Je lui demandai si, dans le cas où nous attendrions le retour de ses hommes, nous marcherions de nuit.

Il nous répondit que non, que nous coucherions au poste, et repartirions le lendemain matin avec quinze ou vingt hommes.

— Vos cinq hommes se battront-ils bien dans le cas où nous serions attaqués? demandai-je au chef du poste.

— Je vous réponds d'eux: ce sont des hommes qui font trois fois par semaine le coup de feu avec les montagnards; pas un ne lâchera pied.

— Alors nous serons huit; c'est tout ce qu'il faut. Partons.

Je renouvelai la recommandation aux voitures en cas d'at-

laque; je communiquai le plan de défense à nos hommes et nous partîmes au grand trot.

Le soleil descendait rapidement vers l'horizon. Le Caucase était merveilleusement éclairé; Salvator Rosa, avec tout son génie, n'eût pas atteint à cette magie de tons que les rayons mourants du soleil imprimaient à la gigantesque chaîne.

La base des monts était d'un bleu sombre, les cimes étaient roses, les espaces intermédiaires passaient graduellement par toutes les nuances du violet au lilas.

Quant au ciel, il était d'or fondu.

Il est aussi impossible à la plume qu'au pinceau de suivre la lumière dans ses rapides dégradations. Pendant le temps où le regard se reporterait de l'objet que l'on voudrait peindre au papier, l'objet aurait déjà changé de couleur et par conséquent d'aspect.

A trois ou quatre verstes de nous, nous voyions comme une ligne sombre le bois que nous avions à traverser.

Au delà du bois la route bifurque.

Un des deux chemins allant à Mosdok et à Vladikawkas coupe le Caucase par la moitié, et en suivant le défilé du Darial, conduit à Tiflis.

Celui-là est desservi par des chevaux de poste, et quoique dangereux, il ne l'est pas au point que le danger interrompe les communications.

L'autre, qui empiète sur le Daguestan, passe à vingt verstes de la résidence de Chamyll, et coudoie à chaque pas les peuplades ennemies. Aussi la poste est-elle interrompue pendant soixante ou quatre-vingts verstes.

C'était celui-là que j'avais résolu de prendre. De Tiflis, je reviendrais visiter la gorge du Darial, les défilés de Téreck.

Celui-là me conduisait à la capitale de la Géorgie, par Temir-Kan-Choura, Derbent, Bakou et Schumaka, c'est-à-dire par une route que personne ne suit d'habitude, à cause des difficultés et surtout des dangers du chemin.

Sur ce chemin-là, en effet, tout est danger : on ne peut pas dire l'ennemi est ici ou l'ennemi est là; l'ennemi est partout. — Un massif d'arbres, c'est l'ennemi; — un ravin, c'est l'ennemi; — un rocher, c'est l'ennemi; — l'ennemi n'est pas à tel ou tel endroit, — c'est l'endroit lui-même qui est l'ennemi.

Aussi chaque objet a son nom caractéristique : — c'est le bois du Sang, — c'est le ravin des Voleurs, — c'est le rocher du Meurtre.

Il est vrai d'ajouter que ces dangers diminuaient considérablement pour nous, grâce au blanc seing du prince Bariatinski, lequel nous permettait de prendre autant d'hommes d'escorte que les circonstances nécessiteraient.

Mais, comme on l'a vu, cette permission était souvent illusoire, — ce n'eût pas été trop que vingt hommes d'escorte; mais comment prendre vingt hommes d'escorte lorsqu'il n'y en a que sept au corps de garde.

Nous approchions rapidement du bois. Nos Cosaques tirèrent leurs fusils du fourreau, visitèrent les amorces et celles des pistolets, et nous dirent de prendre les mêmes précautions.

Le crépuscule commençait à tomber.

Les Tatars étaient ailleurs. Nous traversâmes le passage périlleux dans toute sa longueur, et quoique le crépuscule eût succédé au jour et que la nuit succédât bientôt au crépuscule, nous arrivâmes sains et saufs à Schoukovaïa.

Un Cosaque nous précéda de dix minutes pour demander au commandant de la station de nous désigner un logement. Schoukovaïa étant un poste militaire, ce n'était plus, comme à Kisslarr, au maître de police qu'il fallait nous adresser, mais au colonel.

Des avant-postes veillaient sur le village, et quoiqu'il y eût tout un bataillon, c'est-à-dire un millier d'hommes, on voyait que les mêmes précautions étaient prises que pour les simples stanitzas cosaques.

On nous donna deux chambres, déjà occupées par deux jeunes officiers russes. L'un revenait de Moscou, où il avait été en congé chez ses parents; il allait à Derbent, où était son régiment.

L'autre, lieutenant aux dragons de Nidjni-Novogorod, venu de Chériourth pour une remonte, attendait les soldats qui étaient allés dans le voisinage acheter de l'avoine pour le régiment.

Le jeune officier en congé avait grande hâte de retourner à Derbent: mais comme il n'avait aucun droit à une escorte, et qu'en voyageant seul il n'eût pas fait vingt verstes sans être assassiné, il attendait ce que l'on appelle *l'occasion.*

L'occasion est la réunion d'un assez grand nombre de personnes se dirigeant sur le même point, pour qu'un chef de corps prenne sur lui de donner à la caravane une escorte suffisante pour la protéger. Cette escorte se compose ordinairement d'une cinquantaine de fantassins et de vingt ou vingt-cinq cavaliers. Comme parmi les voyageurs il y a presque toujours un certain nombre de piétons, l'occasion marche au pas ordinaire, et fait ses grandes étapes de cinq ou six lieues.

C'était quinze jours à peu près que notre jeune officier devait mettre pour aller de Schoukovaïa à Bakou.

Il était désespéré, étant un peu en retard déjà pour sa rentrée au corps.

Notre arrivée fut donc pour lui une véritable aubaine. Il profiterait de notre escorte, et comme il avait une kibick, il la ferait marcher entre notre tarantasse et notre télègue.

Quant à l'autre officier, il nous fit d'autant plus fête qu'il avait largement dégusté le vin de Kisslarr, et que le vin de Kisslarr est, dit-on, un des vins qui développent au plus haut degré les sentiments philanthropiques.

Si l'on pouvait faire boire du vin de Kisslarr au monde entier, tous les hommes seraient bientôt frères.

Le Caucase produit sur les officiers russes ce que l'Atlas produit sur nos officiers d'Afrique : l'isolement amène l'oisiveté, l'oisiveté l'ennui, l'ennui l'ivresse.

Que voulez-vous que fasse un malheureux officier sans société, sans femme, sans livres, dans un poste avec vingt-cinq hommes?

Il boit.

Seulement ceux qui ont de l'imagination accompagnent cette action, toujours la même, qui consiste à faire passer le vin ou le vodka de la bouteille dans le verre et du verre dans le gosier, de détails plus ou moins pittoresques.

Nous avons, dans notre voyage, fait connaissance avec un capitaine et un chirurgien-major qui nous ont donné sous ce rapport le programme le plus étendu de ces sortes de fantaisies.

Chaque officier a un soldat pour le servir; ce soldat s'appelle demchick. Notre capitaine, après son service du matin achevé, se couchait sur son lit de camp et appelait son demchick. Son demchick avait nom Brisgallow.

— Brisgallow, lui disait-il, tu sais que nous allons partir.

Brisgallow, qui connaissait son rôle, répondait :

— Oui, capitaine, je sais cela.

— Eh bien, alors, comme on ne part pas sans prendre quelque chose, mangeons un croûton, mon ami, buvons un coup, et tu iras chercher les chevaux pour les atteler à la télègue.

— C'est bien, capitaine, répondait Brisgallow.

Et Brisgallow apportait un morceau de pain et de fromage, et une bouteille de vodka. Le capitaine, trop bon prince pour absorber à lui seul le bien du bon Dieu, faisait manger un croûton et boire un verre de vodka à Brisgallow, en faisait autant, seulement, lui buvait plutôt deux verres qu'un, et les deux verres bus :

— Là, disait-il, je crois qu'il est temps d'aller chercher les chevaux : nous avons une longue route à faire, mon ami, ne l'oublions pas.

— Si longue qu'elle soit, la route me sera agréable si je la fais avec vous, capitaine, répondait l'aimable demchick.

— Nous la ferons ensemble, mon ami, nous la ferons ensemble : les hommes ne sont-ils pas frères ? Laisse-moi le vodka et les verres, afin que je ne m'ennuie pas trop en t'attendant, et va chercher les chevaux ; va, Brisgallow, va.

Brisgallow sortait, laissant à son capitaine le temps de boire un ou deux verres de vodka ; puis il rentrait, tenant à la main une sonnette comme on en attache aux dougas (1).

— Voilà les chevaux, capitaine, disait-il.

— C'est bien ; fais atteler et presse les hiemchicks.

— Pour ne pas vous ennuyer pendant qu'ils attelleront, buvez un coup, capitaine.

— Tu as raison, Brisgallow; seulement, je n'aime pas boire seul : c'est bon pour les ivrognes; prends un verre et bois, mon garçon. Attelez, vous autres, attelez.

Les deux verres vides :

— Nous sommes prêts, capitaine, disait Brisgallow.

— Eh bien, alors, partons.

Et le capitaine se couchait, et Brisgallow s'asseyait au pied de son lit, sonnant sa sonnette qui imitait le bruit de la troïcka en marche.

Le capitaine s'assoupissait.

Au bout d'une demi-heure :

— Capitaine, disait Brisgallow, nous sommes arrivés à la station.

— Hum, tu dis ? faisait le capitaine en se réveillant.

— Je dis que nous sommes arrivés à la station, capitaine.

— Alors, il faut boire un coup, Brisgallow.

— Buvons un coup, capitaine.

Et les deux compagnons de voyage trinquaient fraternellement, et vidaient chacun son verre de vodka.

— Partons, partons, disait le capitaine, je suis pressé.

— Partons, disait Brisgallow.

(1) Nom du cercle de bois que porte au-dessus du garol le cheval de milieu d'une troïcka.

On arrivait à une seconde station. où l'on buvait un coup comme à la première. A la quatrième station, la bouteille était vide.

Brisgallow en allait chercher une autre.

A la dernière station, le capitaine et demchick roulaient à côté l'un de l'autre, ivres-morts.

Le voyage était fini pour ce jour-là, seulement il recommençait le lendemain.

Le chirurgien-major procédait d'une autre façon.

Il habitait une maison à l'orientale, avec des niches creusées dans la muraille : il quittait cette maison à sept heures du matin pour faire sa visite à l'hôpital. Selon qu'il avait plus ou moins de malades, sa visite durait plus ou moins longtemps. Puis il rentrait.

En son absence, il avait habitué son demchick à mettre deux verres de punch dans chaque niche.

Alors il commençait sa tournée intérieure.

— Hum ! faisait-il en s'arrêtant devant la première niche, comme s'il parlait à un voisin, quelle bise il fait ce matin !

— Une bise de tous les diables, se répondait-il.

— Cela ne vaut rien pour la santé, de sortir à jeun par un pareil vent.

— Vous avez raison. Prendriez-vous bien quelque chose ?

— Je prendrais volontiers un verre de punch.

— Ma foi, moi aussi : Kaschenko, deux verres de punch, mon ami.

— Voilà, monsieur.

Et le docteur, qui faisait les demandes et les réponses, en se contentant de changer les intonations de sa voix, prenait un verre de punch de chaque main, se souhaitait toutes sortes de prospérités, et buvait les deux verres de punch.

A la seconde niche, la formule changeait ; mais le dénoûment était toujours le même.

A la dernière niche, il avait bu vingt verres de punch. Par bonheur, cette dernière niche aboutissait à son lit.

Le docteur se couchait enchanté de lui : il avait visité toute sa clientèle.

Nous avons fait, à Temir-Kan-Choura, connaissance avec un chef de bataillon qui dans la campagne de 1850 avait eu particulièrement affaire aux Turcs, et qui leur avait gardé une énorme rancune pour une balle qu'ils lui avaient logée dans les côtes, et un coup de sabre dont ils lui avaient balafré le visage.

C'était un excellent homme, brave jusqu'à la témérité, mais sauvage et solitaire, ne frayant avec aucun de ses camarades.

Il avait trouvé moyen de se loger dans une petite maison séparée des autres et presque hors de la ville.

Il vivait là, dans la compagnie d'un chien et d'un chat.

Le chien s'appelait Ruski, et le chat Turki.

Le chien était un méchant roquet blanc et noir, courant sur trois pattes, tenant la quatrième en l'air, avec une oreille couchée et l'autre en paratonnerre.

Le chat était un simple chat gris, pur chat de gouttière.

Jusqu'à la fin du dîner, Turki et Ruski étaient les meilleurs amis du monde ; l'un mangeait à la droite, l'autre à la gauche du chef de bataillon.

Mais après le dîner, le chef de bataillon allumait sa pipe,

prenait Turki et Ruski chacun par la peau du cou et allait s'asseoir sur une chaise que son demchick lui avait préparée à la porte.

Là, il disait au chat :

— Tu sais que tu es Turc.

Au chien :

— Tu sais que tu es Russe.

Et à tous deux :

— Vous savez que vous êtes ennemis et qu'il s'agit de se donner un coup de peigne.

Prévenus ainsi, Ruski et Turki étaient frottés museau à museau, jusqu'à ce que, si bons amis qu'ils fussent, ils se fâchassent l'un contre l'autre.

Alors commençait *le coup de peigne* dont leur avait parlé le chef de bataillon. Le combat durait jusqu'à ce que l'un des deux y renonçât. C'était presque toujours Ruski, c'est-à-dire le roquet, qui recevait la danse.

Lorsque nous eûmes l'honneur de faire connaissance avec notre chef de bataillon, son chat et son chien ; Turki avait le nez mangé et Ruski était borgne.

Je me figure avec tristesse ce que sera la vie de ce brave officier s'il a le malheur, malheur qui ne peut manquer de lui arriver, de perdre un jour Ruski ou Turki.

Il se brûlera la cervelle; à moins qu'il ne se mette à faire des visites comme le docteur, ou à voyager comme le capitaine.

Quant aux simples Cosaques, leurs deux animaux de prédilection sont le coq et le bouc.

Chaque escadron de cavalerie a son bouc ; chaque poste de Cosaques a son coq.

Le bouc a une double utilité : son odeur chasse de l'écurie tous les animaux nuisibles : scorpions, phalanges, mille-pieds.

Voilà pour la chose positive et matérielle.

Maintenant, voici pour la poésie : Il éloigne tous ces lutins qui la nuit entrent dans les écuries, mêlent les crins des chevaux, leur arrachent les poils de la queue, grimpent sur leur dos et les font courir en rêve et sans qu'ils bougent de place, depuis minuit jusqu'au jour.

Le bouc est le maître de l'escadron. Le drôle sait son importance : si un cheval essaye de boire ou de manger avant lui, il tombe sur l'impertinent à coups de cornes ; et le cheval, qui sait être dans son tort, n'essaye pas même de se défendre.

Quant au coq, comme le bouc, il a sa mission matérielle et sa mission poétique.

Sa mission matérielle est de sonner l'heure. Le Cosaque du Don et même de la ligne a rarement une montre, plus rarement encore une horloge.

La mission poétique est de parler du village absent.

Nous assistâmes à la joie de tout un poste de Cosaques, dont le coq avait cessé complétement de chanter, lorsque leur coq retrouva sa voix.

Ils s'assemblèrent en conseil et s'interrogèrent sur les causes qui avaient pu priver le pauvre chante-clair de sa gaieté.

Un d'eux, plus avisé que les autres, hasarda cette opinion :

— Peut-être ne chante-t-il plus de chagrin de n'avoir pas de poules.

Le lendemain, au point du jour, le poste était en quête, les maraudeurs rapportèrent trois poules.

Les poules n'étaient pas posées à terre, que le coq avait retrouvé sa voix.

Ce qui prouve que les coqs et les ténors n'ont aucun rapport entre eux.

CHAPITRE V.

L'Abreck.

Mon premier soin en arrivant à Schoukovaïa fut d'aller mettre mon nom chez le colonel commandant le poste.

Schoukovaïa est pour la boue la digne rivale de Kisslarr.

Puis je revins pour m'occuper du dîner.

Le plus fort était fait. Un de nos deux officiers, celui qui retournait à Derbent, avait un domestique arménien de première force sur le schislick. Il nous faisait non-seulement un schislick de mouton, mais un schislick de pluvier et de perdrix. Quant au vin, nous n'avions pas à nous en occuper, nous en apportions neuf bouteilles, et l'état de béatitude dans lequel était notre jeune lieutenant nous prouvait que le vin ne manquait pas à Schoukovaïa.

Comme nous achevions de dîner, le colonel entra : il venait me rendre ma visite.

Notre première question fut pour l'interroger sur la manière de continuer notre route. On se rappelle que pendant cent cinquante verstes la poste est interrompue, nul maître de poste ne s'étant soucié d'exposer ses chevaux à être enlevés chaque nuit par les Tchetchens et sa personne à avoir le cou coupé.

Le colonel nous assura que pour dix-huit ou vingt roubles nous ferions affaire avec les hiemchicks du pays, et promit de nous envoyer le même soir des loueurs de chevaux avec lesquels nous nous entendrions.

Notre officier de Derbent nous confirma dans la même espérance : il avait déjà entamé des pourparlers pour les trois chevaux de sa kibick, et avait arrêté prix à douze roubles.

Effectivement, un quart d'heure après la sortie du colonel, apparurent deux hiemchicks avec lesquels nous fîmes prix à dix-huit roubles, c'est-à-dire à soixante-douze francs.

C'était fort raisonnable pour trente lieues, d'autant plus raisonnable que, grâce à notre escorte avec laquelle nos hiemchicks pouvaient revenir, leurs chevaux ne couraient aucun risque.

Pleins de confiance dans la parole de nos deux Schoukovaïotes, nous nous étendîmes sur nos bancs et nous nous endormîmes comme si nous eussions été couchés sur les matelas les plus moelleux du monde.

En nous réveillant, nous fîmes dire à nos hommes d'envoyer les chevaux.

Mais au lieu des chevaux, ce furent les hiemchicks qui vinrent eux-mêmes.

Ils s'étaient ravisés, les honnêtes gens : ce n'était plus dix-huit roubles qu'ils voulaient, c'était vingt cinq roubles, c'est-à-dire cent francs.

Ils appuyaient cette prétention sur ce qu'il avait gelé pendant la nuit.

Rien ne me révolte comme le vol maladroit. Celui-ci l'était dans toute la force du terme. Sans savoir comment nous partirions, je commençai par mettre mes hommes à la porte en ac-

compagnant cette action d'un juron russe que j'avais appris pour les grandes occasions, et qu'à force de travail j'étais parvenu, j'ose le dire, à prononcer avec une certaine pureté.

— Eh bien, maintenant, qu'allons-nous faire? me dit Moynet, quand ils furent partis.

— Nous allons voir une chose charmante que nous n'eussions pas vue si nous n'avions pas eu affaire à deux coquins.

— Qu'allons-nous voir?

— Vous rappelez-vous, cher ami, la permission de dix heures de notre ami Giraud?

— Parfaitement.

— Eh bien, il y a au Caucase un joli village cosaque qui a une telle réputation pour la courtoisie des hommes, la complaisance des parents et la beauté des femmes, qu'il n'y a pas un jeune officier au Caucase qui n'ait demandé, au moins une fois dans sa vie, à son colonel, une permission de soixante heures pour le visiter.

— N'est-ce pas le village dont nous a parlé d'André, et qu'il nous a recommandé de voir en passant?

— Justement. Eh bien, nous allions passer sans le voir.

— Comment l'appelait-il donc?

— Tschervelone.

— Et à combien est-ce d'ici?

— Porte à porte.

— Mais enfin?

— A trente-cinq verstes.

— Eh! eh! près de neuf lieues.

— Neuf lieues pour aller, neuf lieues pour revenir, dix-huit lieues.

— Et comment ferons-nous le chemin?

— A cheval, donc.

— Bon! puisque nous n'avons pas de chevaux?

— Des chevaux de voiture, non, mais des chevaux de selle, tant que nous en voudrons. Kalino, exposez à notre officier remonteur le désir que nous avons d'aller à cheval à Tschervelone, et vous verrez qu'il va mettre toute sa remonte à notre disposition.

Kalino exposa la demande à notre lieutenant.

— *Mogeno* (1), répondit Kalino, mais il y met une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'il sera des nôtres.

— J'allais le lui offrir.

— Mais des chevaux pour demain? fit Moynet, l'homme prévoyant de la société.

— D'ici à demain, nos hommes réfléchiront.

— Demain, ils nous demanderont trente roubles.

— C'est probable.

— Eh bien?

— Eh bien, alors, que voulez-vous! nous aurons des chevaux pour rien.

— Ce sera en joué.

— Vous pouvez d'avance parier pour moi.

(1) *Mogeno* en russe est à la fois une demande et une réponse, selon l'intonation que l'on donne au mot. Comme demande il signifie : *peut-on?* comme réponse il signifie : *on peut*.

— Allons donc à Tschervelone.

— Prenez votre boîte d'aquarelle.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous aurez un portrait à faire.

— Lequel?

— Celui de la belle Eudoxia Dogadikha.

— D'où la connaissez-vous?

— De Paris, où j'ai fort entendu parler d'elle.

— Prenons la boîte d'aquarelle.

— Ce qui n'empêchera pas que nous ne prenions chacun notre fusil à deux coups et douze Cosaques d'escorte. Kalino, mon ami, allez réclamer les douze Cosaques.

Au bout d'une demi-heure, les cinq chevaux étaient sellés, les douze Cosaques prêts.

— Maintenant, demandai-je à notre lieutenant, outre le colonel commandant le poste, il y a ici le colonel commandant le régiment, n'est-ce pas?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il?

— Le colonel Chatinoff.

— Où demeure-t-il?

— A dix pas d'ici.

— Mon cher Kalino, soyez assez bon pour porter ma carte au colonel Chatinoff, et pour dire à son demchick qu'à mon retour de Tschervelone, ce soir, ou demain matin si je reviens trop tard, j'aurai l'honneur de lui faire une visite.

Kalino revint.

— L'avez-vous trouvé, cher ami?

— Non, il était encore au lit. Il a conduit hier sa femme à un bal de noces, et ils sont rentrés à trois heures du matin; mais son petit garçon, qui n'a pas été au bal, était levé, lui; et quand il a entendu votre nom, il a dit :

— Je le connais, moi, M. Dumas, c'est lui qui a fait *Monte-Cristo*.

— Charmant enfant! il a dit là douze paroles qui nous vaudront six chevaux demain, entendez-vous, Moynet?

— Dieu le veuille! fit Moynet.

— Dieu le voudra, soyez tranquille. Vous connaissez ma devise : *Deus dedit, Deus dabit*. A cheval!

Nous montâmes à cheval. Je dois dire que je me trouvais fort mal à mon aise sur une selle cosaque, qui est de huit pouces plus haute que le dos du cheval. Il est vrai qu'en échange les étriers étaient de six pouces trop courts.

En une heure et demie nous fûmes à la forteresse de Schedrenskaïa. Nous y fîmes halte pour faire souffler les chevaux et changer d'escorte.

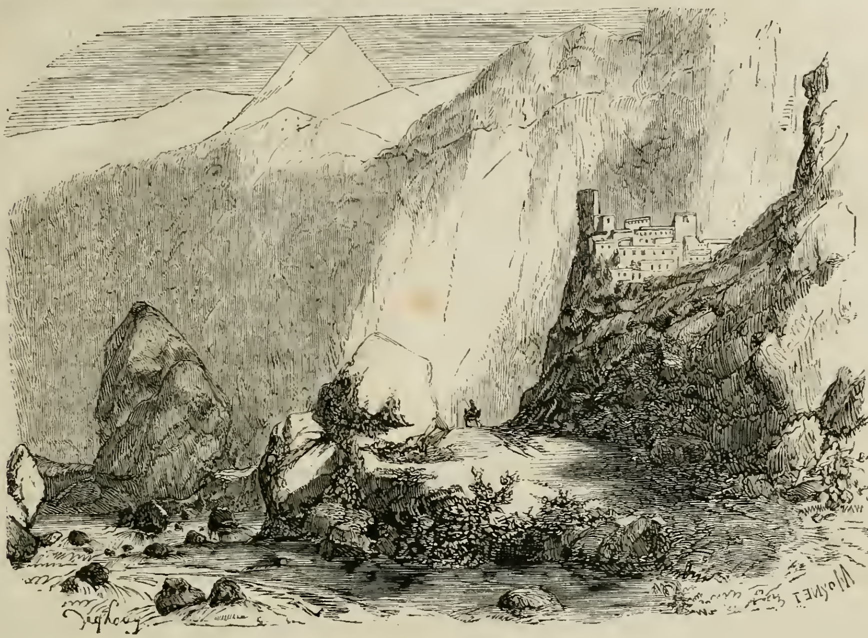
Nous retrouvions encore une fois notre ami le Téreck. Cette belle Cosaque qu'il portait au vieux Caspis, et que le vieux Caspis reçut avec tant de reconnaissance de ses mains, était sans doute native de Tschervelone.

Mais je m'aperçois que je parle à mes lecteurs un langage à peu près inintelligible, ce qui n'est pas dans mes habitudes. Dépêchons-nous donc de devenir clair.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro — N° 4 — 19 Avril 1859



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cet ouvrage, entièrement inédit, sera complet en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on peut s'abonner à l'avance.
En vente chez Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11

Vous connaissez Lermantoff, n'est-ce pas, chers lecteurs? c'est, après Pouschkine, le plus grand poëte de la Russie. Exilé au Caucase pour avoir fait des vers sur la mort de Pouschkine, tué en duel, il fut tué en duel au Caucase.

Lorsque parurent ses premiers vers, le commandant de Pétersbourg, Martynoff, le fit venir.

— On m'assure que vous avez fait des vers, lui dit-il d'un air où le doute se mêlait à la sévérité.

Lermantoff avoua le crime.

— Monsieur, lui dit le commandant, il n'est pas convenable qu'un noble, qu'un officier aux gardes, fasse des vers. Il y a des gens pour faire ces choses-là, que l'on appelle des auteurs. Vous irez passer un an au Caucase.

Au lieu d'un an, Lermantoff y passa cinq ou six ans.

Pendant ce temps-là, il a fait force beaux vers. Quelques-uns de ces vers sont intitulés : *les Dons du Téreck.*

Nous avons encore vingt et une verstes à faire sur les bords du Téreck avant d'arriver à Tschervelone. Nul bruit n'accompagne mieux la cadence poétique que le murmure d'un fleuve. Je vais vous dire *les Dons du Téreck* de Lermantoff, en essayant, autant qu'une traduction le permet, de conserver aux vers du poëte leur couleur originale.

Mugissant, furieux, sauvage,
Roulant ses rochers de granit,
Le Téreck descend tout en nage
Des monts où l'aigle fait son nid.
Sa sueur jaillit en écume;
Mais quand, sur la plaine qui fume,
Il s'est, rusé Circassien,
Répandu comme une onde honnête,
Présentant son humble requête,
Il dit au vieux lac Caspien :

— O vieillard, partage ton onde,
Et reçois mon flot éperdu :
Assez longtemps j'ai, par le monde,
Erré comme un enfant perdu.
Il est temps qu'enfin je me range
Et que d'existence je change.
Près du mont Kassbeck je suis né,
Je viens des cimes inconnues;
Enfant allaité par les nues,
A l'orage prédestiné!

J'ai grandi, faisant dans ma course,
Autant que je l'ai pu, le mal;
A peine sortant de ma source,
J'ai dévasté le Darial;
En rocs arrachés à leur base,
Je t'amène tout le Caucase... —
Mais bercé du bruit de ses flots,
Occupé de quelque merveille,
Le vieillard fit la sourde oreille;
Et Téreck reprit en ces mots :

— Je comprends : tu ris de l'audace
Que j'ai d'offrir si peu, pardon :
Laissons mes rochers à leur place,
Je veux te faire un plus beau don;
C'est le plus brave des Tcherkesses.
La mort, arrêtant ses prouesses,
A pris le hardi cavalier
Au moment où dans sa colère,
Pour mieux frapper son adversaire,
Il se dressait sur l'étrier.

Il a son harnais de bataille,
Qui vaut, à lui seul, un trésor :
Une riche cotte de maille,
Des brassards damasquinés d'or.
Ses cartouches pleines de poudre,
Dont chacune lançait la foudre,
Sont d'argent pur de Téhéran;
Son kangiar était une flamme,
Et porte, gravé sur sa lame,
Un verset tiré du Coran.

Son œil semble, ouvert et farouche,
En face regarder la mort;
Un sang vermeil rougit sa bouche
Sous sa moustache qu'elle mord.
Sa tresse, humide de rosée,
Descend de sa tête rasée
Sous son papack de mouton noir... —
Mais Caspis sur la mer se penche,
Muet, mirant sa barbe blanche
Dans son gigantesque miroir.

Téreck alors : — Écoute, père,
Je vais te faire un don sans prix;
Et cette fois enfin, j'espère,
Tu seras content, vieux Caspis.
J'ai soustrait aux regards du monde
Et je t'apporte sur mon onde
Le corps plein de suavité
D'une Cosaque jeune et belle
Qui pour la mort garda, rebelle,
La fleur de sa virginité.

Sa chevelure déroulée
A les tons du blé qui mûrit;
Son épaule pâle est hâlée,
Sa bouche tristement sourit.
De même qu'un nuage voile
Parfois la splendeur de l'étoile,
Sur son front la pâleur descend,
Et de son cou, sur sa poitrine,
Comme une larme purpurine,
Coule un faible filet de sang. —

Le fleuve se tait. Froide et blanche,
Alors sur le flot mugissant,
La Cosaque aux yeux de pervenche
Apparaît en se balançant.
Sa natte tombe échevelée
Sur sa gorge à demi voilée;
Réseau d'or sur un marbre pur,
Où la mort, artiste suprême,
De sa main décharnée et blême,
Des veines dessina l'azur.

En la voyant, Caspis sur l'onde
Se dresse, le front ruisselant,
Et sous son arcade profonde,
Son œil s'allume étincelant.
Il étend les deux bras vers elle,
Et sur sa poitrine immortelle
Presse le suave contour,
L'entraîne dans l'humide espace...
Et la vague sur tous deux passe
Avec un murmure d'amour.

J'avais fait cette traduction la veille : je l'avais encore tout entière dans l'esprit, et je m'en allais en me la disant à demi-voix, laissant mon cheval prendre l'allure qui lui convenait, sans plus m'inquiéter ni du chemin que nous suivions, ni de l'aspect du paysage, ni de mon escorte, qui, divisée en trois parties, faisait avant-garde, arrière-garde et centre.

Nous avions une douzaine d'hommes en tout, comme je crois l'avoir dit, deux marchaient en avant, deux en arrière, huit m'entouraient.

Une espèce de taillis de trois pieds de hauteur, au milieu duquel, de place en place, s'élevait un massif d'arbres d'une autre essence, s'étendait aux deux côtés du chemin, à ma droite, à perte de vue, à ma gauche, jusqu'au Téreck.

Mon cheval, en appuyant capricieusement à gauche, fit lever, à quinze pas du chemin, une compagnie de perdrix.

Instinctivement j'arrachai mon fusil de mon épaule et mis en joue, mais je me rappelai que, chargé à balles, il était inutile de tirer.

Les perdrix allèrent se poser à une cinquantaine de pas au milieu des dergei-dérévos.

La tentation était trop forte : je substituai à mes cartouches à balles deux cartouches de plomb n° 6 et mis pied à terre.

— Attendez-moi, me dit Moynet, en descendant de cheval à son tour.

— Êtes-vous donc chargé à plomb?

— Oui.

— Alors, marchons à cinquante pas l'un de l'autre, nous prendrons la volée entre nous deux.

— Dites donc, fit Kalino.

— Quoi? demandai-je en me retournant.

— Le chef de notre escorte dit que c'est imprudent, ce que vous faites.

— Bon! les perdreaux sont à cinquante pas à peine; n'étant pas farouches, ils ne gagneront pas au pied. D'ailleurs, que cinq ou six Cosaques nous suivent.

Quatre Cosaques se détachèrent, tandis que l'on faisait signe à l'avant-garde de s'arrêter et à l'arrière-garde de presser le pas pour nous rejoindre.

Nous marchâmes dans la direction des perdrix, et en même temps dans la direction du Téreck.

Les perdrix partirent à vingt pas de moi.

J'en blessai une de mon premier coup, mais voyant qu'elle n'avait que la cuisse cassée, je doublai sur elle et la tuai.

Elle tomba.

— Avez-vous vu où elle est tombée? criai-je à Moynet. J'ai tiré en plein soleil, je sais qu'elle est tombée, voilà tout.

— Attendez, j'y vais, me dit Moynet.

Il n'avait pas achevé, qu'à cent pas devant nous un coup de fusil partit, et en même temps que je vis la fumée, j'entendis la balle qui passait à trois pas de moi, faisant son chemin tout en brisant les cimes des buissons où nous étions noyés jusqu'à la ceinture.

Nous étrennions enfin!

Les Cosaques qui nous accompagnaient firent cinq ou six pas en avant pour nous couvrir.

Un seul resta à sa place, ou plutôt accompagna dans sa chute son cheval qui se couchait.

La balle que j'avais entendue siffler avait atteint la pauvre bête au haut du fémur et lui avait brisé une jambe de devant.

Pendant ce temps, tout en regagnant le chemin, j'avais glissé deux balles dans mon fusil rechargé.

Un Cosaque tenait mon cheval en bride: je remontai dessus et me dressai sur les étriers afin de voir plus loin.

Ce qui m'étonnait, avec ce que je savais déjà des mœurs des Tchetchens, c'était la lenteur de l'agression: d'habitude une charge à fond suit le coup de feu.

En ce moment nous vîmes filer sept ou huit hommes du côté du Téreck.

— Hourra! s'écrièrent nos Cosaques en s'élançant à leur poursuite.

Mais en même temps que ces sept ou huit hommes fuyaient, un homme, un seul, au lieu de fuir, sortait du buisson d'où il avait tiré le coup de feu, et brandissant son fusil au-dessus de sa tête, ait:

— Abreck! Abreck!

— Abreck! répétèrent les Cosaques, et ils s'arrêtèrent.

— Que signifie *Abreck?* demandai-je à Kalino.

— Cela signifie: Un homme qui a fait serment de chercher tous les dangers et de ne fuir devant aucun.

— Et que veut celui-ci? Il ne prétend pas nous attaquer tous les quinze à lui seul?

— Non, mais il propose le combat singulier, probablement.

Et en effet, il avait ajouté quelques mots à ces deux cris: Abreck! Abreck!

— Entendez-vous? me dit Kalino.

— J'entends, mais je ne comprends pas.

— Il défie un de nos Cosaques au combat corps à corps.

— Dites-leur qu'il y a vingt roubles pour celui qui acceptera.

Kalino fit part de mon offre à nos hommes.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel ils se regardèrent entre eux comme pour choisir le plus brave.

Pendant ce temps, à deux cents pas de nous, le Tchetchen faisait faire toutes sortes d'évolutions à son cheval, en continuant de crier: — Abreck! Abreck!

— Sacrebleu! passez-moi donc ma carabine, Kalino, criai-je à mon tour, je meurs d'envie de descendre ce gaillard-là.

— N'en faites rien, vous nous priveriez d'un spectacle curieux. Nos Cosaques se consultent pour savoir qui ils lui enverront. Ils l'ont reconnu, c'est un Abreck très-renommé. Tenez, voilà un de nos hommes qui se présente.

En effet, le Cosaque dont le cheval avait eu la cuisse cassée, après s'être assuré qu'il ne pouvait remettre sa bête sur ses jambes, venait réclamer son droit, comme on demande à la chambre la parole pour un fait personnel.

Les Cosaques se fournissent leurs chevaux et leurs armes de leurs deniers; seulement, quand un Cosaque a son cheval tué, son colonel, au nom du gouvernement, lui paye vingt-deux roubles.

C'est huit ou dix roubles qu'il perd, un cheval passable coûtant rarement moins de trente roubles.

Vingt roubles que j'offrais à celui qui accepterait le combat lui donnaient donc dix roubles de bénéfice net.

Sa demande de combattre l'homme qui l'avait démonté me parut tellement juste, que je l'appuyai.

Pendant ce temps notre montagnard continuait ses évolutions; il tournait en cercle, élargissant le cercle à chaque fois, de sorte qu'à chaque fois il se rapprochait de nous.

Les yeux de nos Cosaques lançaient du feu: ils se regardaient comme défiés tous, et cependant pas un n'eût tiré un coup de fusil sur l'ennemi après le défi porté; celui qui eût fait une pareille chose eût été déshonoré.

— Eh bien, dit le chef de l'escorte à notre Cosaque, va.

— Je n'ai pas de cheval, dit le Cosaque, qui m'en prête un?

Pas un Cosaque ne répondit. Aucun ne se souciait de faire tuer peut-être son cheval entre les jambes d'un autre, le gouvernement eût-il, en pareille circonstance, payé les vingt-deux roubles promis.

Je sautai à bas du mien, excellent cheval de remonte, et le donnai au Cosaque, qui s'élança en selle.

Un autre homme de notre escorte qui m'avait paru très-intelligent, et auquel trois ou quatre fois j'avais fait, par l'intermédiaire de Kalino, des questions pendant la route, s'approcha de moi et m'adressa quelques mots.

— Que dit-il? demandai-je à Kalino.

— Il demande, s'il arrive malheur à son camarade, la permission de le remplacer.

— Il se presse un peu, il me semble; mais, en tout cas, dites-lui que c'est accordé.

Le Cosaque rentra dans les rangs et se mit à examiner ses armes, comme si son tour de s'en servir était déjà arrivé.

Pendant ce temps, son compagnon avait répondu par un cri au défi du montagnard et était parti à fond de train dans sa direction.

Tout en courant, le Cosaque fit feu.

L'Abreck fit cabrer son cheval : le cheval reçut la balle dans les chairs de l'épaule. Presque en même temps le montagnard fit feu à son tour, et enleva le papack de son adversaire.

Tous deux jetèrent le fusil sur leur épaule. Le Cosaque tira sa schaska, le montagnard son kangiar.

Le montagnard manœuvrait son cheval, tout blessé que fût l'animal, avec une adresse admirable, et quoique le sang ruisselât sur son poitrail, il ne paraissait pas le moins du monde affaibli, tant son maître le soutenait des genoux, de la bride et de la voix.

En même temps un torrent d'injures ruisselait de ses lèvres et inondait son adversaire.

Les deux combattants se joignirent.

Je crus un instant que notre Cosaque avait transpercé son adversaire avec sa schaska. Je vis la lame briller derrière son dos.

Mais il avait seulement percé sa tcherkesse blanche.

A partir de ce moment, nous ne vîmes plus rien qu'un groupe de deux hommes luttant corps à corps. Au bout d'une minute un des deux hommes glissa de son cheval.

C'est-à-dire le tronc d'un homme seulement; sa tête était restée à la main de son adversaire.

L'adversaire, c'était le montagnard. Il poussa avec une sauvage et effrayante énergie un cri de triomphe, secoua la tête dégouttante de sang et l'accrocha à l'arçon de sa selle.

Le cheval sans cavalier s'enfuit, et par un instinct naturel, après avoir fait un détour, revint se joindre à nous.

Le cadavre décapité resta immobile.

Puis au cri de triomphe du montagnard succéda un second cri de défi.

Je me tournai vers le Cosaque qui avait demandé à combattre le second. Il fumait tranquillement sa pipe.

Il me fit un signe de la tête.

— J'y vais, dit-il.

Puis à son tour il poussa un cri en signe qu'il acceptait le combat.

Le montagnard, qui faisait de la fantasia, s'arrêta pour voir quel nouveau champion venait à lui.

— Allons, lui dis-je, j'augmente la prime de dix roubles.

Cette fois il me répondit par un simple clignement des yeux. Il semblait faire provision de fumée, l'aspirant et ne la rendant pas.

Puis il partit au galop avant que l'Abreck eût eu le temps de recharger son fusil, arrêta son cheval à quarante pas de lui, épaula et lâcha la détente.

Une légère fumée qui enveloppa son visage nous fit croire à tous que l'amorce seule avait brûlé.

Le croyant désarmé de son fusil, l'Abreck fondit sur lui le pistolet à la main et tira son coup à dix pas.

Le Cosaque, par un mouvement imprimé à son cheval, évita la balle, puis portant rapidement son fusil à son épaule, à notre grand étonnement à tous, qui ne lui avions pas vu mettre une nouvelle amorce, il fit feu.

Un mouvement violent que fit le montagnard prouva qu'il était atteint.

Il lâcha la bride de son cheval et jeta, pour ne pas tomber, ses deux bras au cou de sa monture.

L'animal, ne se sentant plus dirigé, furieux lui-même de sa blessure, l'emporta à travers les buissons dans la direction du Téreck.

Le Cosaque se mit à sa poursuite.

Nous allions lancer nos chevaux dans la même direction que lui, lorsque nous vîmes peu à peu le corps du montagnard perdre son équilibre et rouler à terre.

Le cheval s'arrêta près du cavalier.

Le Cosaque ignorant si ce n'était pas une ruse et si le montagnard ne simulait point la mort, fit un grand cercle avant de s'approcher de lui.

Il cherchait évidemment à voir le visage de son ennemi, mais son ennemi, par hasard ou à dessein, était tombé la face contre terre.

Le Cosaque se rappprocha de lui peu à peu : le montagnard ne bougeait pas. Notre Cosaque tenait à la main son pistolet dont il ne s'était pas servi, prêt à faire feu.

A dix pas du Tchetchen il s'arrêta, visa et lâcha le coup.

Le Tchetchen ne bougea pas. C'était une balle perdue inutilement. Le Cosaque avait tiré sur un cadavre.

Il sauta à bas de son cheval et s'avança, tirant son kangiar, s'inclina sur le mort, et une seconde après se releva, sa tête à la main.

Toute l'escorte cria : Hourra ! il avait gagné les trente roubles et par-dessus le marché sauvé l'honneur du corps et vengé son camarade.

En un instant, le montagnard fut nu comme la main. Le Cosaque plia toute sa défroque sur son bras, puis il saisit par la bride le cheval blessé, qui n'essaya point de fuir, lui mit son butin sur le dos, remonta sur le sien, et revint à nous.

Il n'y eut qu'une question :

— Comment ton fusil, après avoir brûlé l'amorce, a-t-il pu partir ?

Le Cosaque se mit à rire.

— Mon fusil n'a pas brûlé l'amorce, dit-il.

— Bon ! nous avons vu la fumée, crièrent ses camarades.

— Vous avez vu la fumée de ma pipe que j'avais gardée dans ma bouche, dit le Cosaque, et non celle de mon fusil.

— Voilà les trente roubles, lui dis-je, quoiqu'il me semble que tu aies un peu triché.

CHAPITRE VI.

Le renégat.

On laissa, selon l'habitude, le mort tout nu, à la merci des animaux carnassiers et des oiseaux de proie, mais on recueillit avec soin le cadavre du Cosaque, que l'on plaça en travers sur le cheval du montagnard, à l'arçon duquel pendait déjà sa tête; un Cosaque prit le cheval par la bride et le ramena à la forteresse d'où il était parti il y avait une heure à peine.

Quant au cheval du Cosaque qui avait eu la cuisse cassée par la balle qui m'était destinée, il s'était relevé, et sur trois jambes il avait regagné notre troupe.

Comme il n'y avait pas moyen de le sauver, un Cosaque le conduisit près d'un fossé, et d'un coup de kangiar lui ouvrit la carotide. Le sang jaillit comme d'une fontaine.

L'animal se sentit sans doute frappé à mort, car il se cabra sur les pieds de derrière, tourna sur lui-même en faisant jaillir tout autour de lui un cercle de sang, tomba sur le genou de sa jambe intacte, puis lentement se coucha sur le flanc, soulevant encore sa tête pour nous regarder avec des regards d'une expression humaine.

Je détournai les yeux, et m'approchant de notre chef d'escorte, je lui fis quelques observations sur la cruauté qu'il y avait, à mon avis, d'abandonner ainsi aux aigles et aux chacals le corps de ce brave Abreck qui avait succombé bien plutôt à la ruse qu'à la force, et persistai pour qu'on l'enterrât.

Mais le chef me répondit que le soin de sa sépulture regardait ses compagnons, et que s'ils voulaient rendre ce suprême devoir à ce pauvre cadavre où avait battu un si vaillant cœur, c'était à eux de le venir enlever pendant la nuit.

C'était probablement ce qu'ils avaient l'intention de faire, car on les voyait de l'autre côté du Téreck réunis sur une petite éminence, et nous menaçant à la fois de gestes que nous pouvions voir et de paroles dont le bruit, sinon le sens, arrivait jusqu'à nous.

C'était une grande honte pour eux d'avoir laissé leur compagnon seul, une plus grande honte encore d'avoir abandonné son cadavre. C'était à ne pas oser rentrer dans le village.

S'ils avaient eu au moins un cadavre ennemi à présenter en place de celui qui leur manquait!

La coutume des montagnards, en effet, est celle-ci : lorsqu'ils vont en expédition et qu'ils ont un ou plusieurs hommes tués, ils rapportent ces hommes jusqu'aux frontières du village ; là, ils tirent des coups de fusil pour prévenir les femmes de leur retour, puis quand ils les voient paraître à l'extrémité de l'aoul, ils déposent les corps à terre et s'en vont pour ne revenir que quand ils rapportent autant de têtes ennemies qu'ils ont perdu de compagnons.

Lorsque l'engagement a eu lieu à cinq ou six journées du village, ils coupent les corps par quartiers, les salent pour les sauver de la putréfaction et en rapportent chacun un morceau.

Les trois tribus montagnardes chrétiennes qui sont au service de la Russie, Pchaves, Touschines et Tchesvours, pratiquent les mêmes habitudes.

C'est surtout pour leur pristaff qu'ils ont ces sortes d'attention, de ne laisser, sous aucun prétexte, son corps entre les mains de l'ennemi.

Cela les entraîne quelquefois à des propositions qui ne manquent pas d'originalité.

Les Touschines avaient pour pristaff un prince Tschélokaëff.

Leur prince mourut.

On leur envoya un autre pristaff; mais celui-là n'avait pas l'honneur de s'appeler Tschléokaëff, et c'était un Tschélokaëff qu'ils voulaient.

Leurs instances furent si pressantes, que le gouvernement se mit en quête, et découvrit à grand'peine un prince Tschélokaëff, dernier du nom.

Quoiqu'il fût souffrant et d'une santé faible, on le nomma pristaff à la grande joie des Touschines, qui possédaient enfin l'homme de leur choix.

Une expédition fut résolue, les Touschines en faisaient partie; leur pristaff naturellement marchait à leur tête; mais la fatigue de la marche influençant sur sa santé déjà chancelante, il fut facile de s'apercevoir que ce grand courage seul, si naturel aux Géorgiens, qu'il semble n'être plus chez eux un mérite, le soutenait.

Les Touschines jugèrent que c'était un homme perdu, et qu'évidemment un peu plus tôt ou un peu plus tard, il ne pouvait manquer de succomber.

Ils se réunirent en conseil et délibérèrent.

Le résultat de la délibération fut qu'on enverrait une députation au pristaff.

La députation se présenta devant sa tente et fut admise à l'instant même.

Elle salua son chef avec tout le respect qui lui était dû, et l'orateur prit la parole.

— L'avis général, dit-il au prince Tschélokaëff, est que Dieu t'a marqué pour une mort prochaine, et que tu ne peux aller loin ainsi.

Le prince dressa l'oreille, l'orateur continua :

— Si tu meurs dans deux ou trois jours, c'est-à-dire quand nous serons engagés tout à fait dans les montagnes, tu seras un grand embarras pour nous, qui tiendrons, tu le comprends bien, à rapporter ton corps à ta famille; en cas de retraite précipitée même, nous ne pourrions pas répondre, comme nous serons obligés de te couper par quartier, qu'il ne se perdra pas quelque morceau de ta respectacle personne.

— Eh bien, après? demanda le prince Tschélokaëff, en ouvrant des yeux de plus en plus grands.

— Eh bien, nous venons te proposer, pour que ton corps ne coure pas tous ces risques qui doivent te préoccuper, de te tuer tout de suite, et comme nous ne sommes qu'à cinq ou six journées de ta maison, ton corps arrivera sain et sauf à ta famille.

Si caressante que fût la proposition, le prince refusa : il y eut plus; la proposition fit ce que n'avait pu faire le quinine, elle lui coupa subitement la fièvre.

A partir de ce moment, la santé du prince alla s'améliorant. Il fit bravement la campagne sans attraper une égratignure, et se chargea de rapporter lui-même à sa famille un corps parfaitement intact.

Seulement, la proposition de ses hommes l'avait tellement touché, qu'il ne pouvait la raconter sans attendrissement.

Maintenant, comment étant en nombre inférieur, les Tchetchens nous avaient-ils attaqués? S'ils eussent été seuls, ils se fussent bien certainement tenus cois et couverts.

C'était l'Abreck qui se trouvait avec eux, et qui se fût, en vertu du serment qu'il avait fait, regardé comme déshonoré s'il eût laissé passer le danger si près de lui sans le provoquer.

Les Abrecks, nous l'avons dit, font serment, non-seulement de ne reculer devant aucun danger, mais encore d'aller audevant du danger.

Voilà pourquoi, quand ses compagnons évitaient une lutte trop dangereuse, lui provoquait témérairement cette lutte.

Je ne pus me décider à m'éloigner sans aller voir de près le cadavre.

Il était couché la poitrine contre terre. La balle l'avait frappé au-dessous de l'omoplate gauche et était sortie au-dessous du teton droit. A la manière dont il était atteint, on eût pu croire qu'il avait été atteint en fuyant. Cela me faisait une certaine peine; j'eusse voulu que ce brave Abreck ne fût point calomnié après sa mort.

Quant à la balle du pistolet, elle lui avait cassé le bras.

Le Cosaque fit alors la revue de son butin.

Le montagnard avait un assez beau fusil, une schaska à poignée de cuivre prise certainement à un Cosaque, un mauvais pistolet et un assez bon poignard. Quant à l'argent, sans doute un des vœux de l'Abreck était-il le vœu de pauvreté; il n'avait pas un kopeck sur lui.

Il portait en outre en signe d'honneur une plaque d'argent ronde, de la largeur d'un écu de six francs, donnée par Chamyll. Elle était niellée de noir et portait pour inscription : *Chamyll, effendy.*

Les deux mots étaient séparés par un sabre et une hache.

J'achetai au Cosaque ces différents objets pour trente roubles. Par malheur, j'ai perdu dans les boues de la Mingrélie le fusil et le pistolet, mais il me reste le kangiar et la décoration.

J'ai déjà dit que les Cosaques de la ligne étaient d'admirables soldats. Ce sont eux qui font avec les Tatars soumis la police de tous les chemins du Caucase.

Ils se divisent en neuf brigades complétant les dix-huit régiments déjà formés.

Au moment de mon passage, deux autres étaient en formation.

Ces brigades sont ainsi divisées :

Sur le Kouban et la Macta, c'est-à-dire sur le flanc droit, six brigades;

Sur le Téreck et la Songia, c'est-à-dire sur le flanc gauche, trois brigades.

Quand on veut faire un nouveau régiment, on commence par former six stanitzas.

Chaque stanitza fournit son contingent.

Quoique le contingent soit de cent quarante-trois hommes, sans les officiers, de cent quarante-six avec les officiers, on appelle le contingent une *centaine.*

Ces stanitzas nouvelles se forment avec des Cosaques tirés des anciennes, on les déplace du Téreck ou du Kouban qu'ils habitaient, et on les transporte à leur nouvelle destination, jusqu'à concurrence de cent cinquante familles.

On y adjoint cent familles des Cosaques du Don, et de cinquante à cent de l'intérieur de la Russie, et surtout de la petite Russie.

Chaque Cosaque doit faire vingt-deux ans de service, mais il peut être remplacé pendant deux ans sur quatre, par un de ses frères.

A vingt ans, le Cosaque commence son service, qu'il quitte à quarante-deux; à cet âge, il passe du service actif au service de la stanitza, c'est-à-dire qu'il devient garde national ou à peu près.

A cinquante-cinq, il quitte tout à fait le service, et a droit à devenir garde de l'église ou juge de la stanitza.

Dans chaque stanitza, il y a un chef élu par la stanitza et deux juges.

Les élections appartiennent aux habitants.

Chaque Cosaque est propriétaire : le chef a mille arpents de terre, chaque officier deux cents, chaque Cosaque soixante.

Ainsi, les colonies sont agricoles et militaires en même temps.

Chaque Cosaque reçoit quarante-cinq roubles argent de solde annuelle, il se fournit de tout; nous avons dit que pour un cheval tué ou blessé, le Cosaque recevait vingt-deux roubles.

En cas d'attaque, les cent quarante-trois hommes de la garnison sortent, et le reste de la stanitza soutient le siége, rangé contre les haies comme contre un rempart.

Dans ce cas, et de crainte d'incendie, chaque femme doit avoir à portée de sa main un seau plein d'eau. En cinq minutes, chacun est à son poste, un coup de canon et le son des cloches donnent l'alarme.

D'après la façon dont nous avons parlé dans le chapitre précédent de Tschervelone et des pèlerinages que font les jeunes officiers à cette stanitza, on pourrait croire que les femmes de ce charmant aoul n'ont dans leur histoire que des pages dignes, comme eussent dit le poëte Parny ou le chevalier de Bertin, d'être tournées par la main des amours.

Détrompez-vous, l'occasion s'en présentant, nos Cosaques sont de véritables amazones.

Un jour que toute la partie masculine de la stanitza était en expédition, les Tchetchens, sachant le village habité par les femmes seulement, firent une pointe sur Tschervelone.

Les femmes s'assemblèrent en conseil de guerre, et l'on résolut de défendre la stanitza jusqu'à la mort.

On réunit toutes les armes, on réunit toute la poudre, on réunit tout le plomb.

Le village renfermait en farine et en animaux domestiques tout ce qu'il fallait de vivres pour que l'on ne craignît point d'être pris par la famine.

Le siége dura cinq jours, une trentaine de montagnards restèrent, non pas au pied des remparts, mais au pied des haies.

Trois femmes furent blessées, deux tuées.

Les Tchetchens furent obligés de lever le siége et de rentrer dans leurs montagnes, ayant fait, comme disent les chasseurs, buisson creux.

Tschervelone est la plus ancienne stanitza de la ligne des Cosaques Grebenskoï, c'est-à-dire de la crête, ils proviennent d'une colonie russe dont l'origine n'est pas historiquement déterminée; une légende dit que lorsque Yermak partit pour la conquête de la Sibérie, un de ses lieutenants se détacha avec quelques hommes et fonda le village d'Indrè du nom d'André qu'il portait. — Andreiewa derewnia, — ce qu'il y a de certain, c'est que quand Pierre Ier voulut établir la première ligne de stanitzas, le comte Apraxine, chargé par lui de cette mission, trouva dans le pays un certain nombre de compatriotes qu'il établit à Tschervelonnaïa, nom dont, en le francisant, nous avons fait Tschervelone.

Il résulte de ces antécédents que la stanitza de Tschervelone conserve des actes et des drapeaux curieux.

Quant aux hommes, ce sont presque tous des Rascolnits fanatiques, qui ont gardé le type des anciens Russes.

Revenons aux femmes.

Les Tchervelonnaises forment une spécialité qui tient à la fois de la race russe et de la race montagnarde. Leur beauté fait de la stanitza qu'elles habitent une espèce de Capoue caucasienne; elles ont le type du visage moscovite, mais la structure élégante des femmes des hautes terres, comme on dit en Écosse. Quand les Cosaques leurs pères, leurs maris, leurs frères, ou leurs amoureux partent pour une expédition, elles s'élancent debout sur un étrier que le cavalier laisse libre, et prenant le cavalier par le cou ou par la taille, tenant à la main des bouteilles de vin du pays, dont elles leur versent à boire tout en courant, elles font ainsi trois ou quatre verstes hors du village dans une fantasia échevelée.

L'expédition terminée, elles vont au-devant des expéditionnaires et rentrent de la même manière dans la stanitza.

Cette légèreté de mœurs des Tschervelonnaises forme un étrange contraste avec la sévérité des mœurs russes et la rigidité des mœurs orientales; plusieurs d'entre elles ont inspiré à des officiers des passions qui ont fini par le mariage, d'autres ont fourni matière à des anecdotes qui ne manquent pas d'une certaine originalité.

Exemple :

Une femme de Tschervelone donna une fois à son mari, qui l'adorait, de si grands sujets de jalousie que celui-ci, n'ayant pas le courage d'assister au bonheur de rivaux si nombreux qu'il n'en savait plus le nombre, déserta de désespoir et s'enfuit dans les montagnes, où il prit du service contre les Russes.

Fait prisonnier dans un engagement, il fut reconnu, jugé, condamné et fusillé.

Nous avons été présenté à la veuve, qui nous a raconté elle-même sa lamentable histoire, avec des détails qui lui ôtaient quelque peu du dramatique dont elle eût pu l'entourer.

— Ce qu'il y a d'affreux, nous disait-elle, c'est qu'il n'a pas eu honte de me nommer dans la procédure.

Pour le reste, ajouta-t-elle, il s'est conduit en molodetz (1). J'ai été voir le supplice; le pauvre cher homme m'aimait tant qu'il avait désiré que je fusse là, et que je ne crus pas devoir attrister ses derniers moments par mon refus. Il est très-bien mort, quant à cela il n'y avait rien à dire. Il a demandé qu'on ne lui bandât point les yeux, et il a sollicité et obtenu la faveur de commander le feu; lorsqu'il donna lui-même l'ordre de tirer sur lui et qu'il tomba, je ne sais pourquoi cela me fit tant d'effet que je tombai de mon côté.

Seulement, moi, je me relevai, mais il paraît que j'étais restée quelque temps sans connaissance, car lorsque je revins à moi il était déjà enterré presque en entier, si bien que l'on ne voyait plus que les pieds qui sortaient de terre. Ils étaient chaussés de bottes de maroquin rouge toutes neuves; j'étais si émue que j'ai oublié de les lui ôter, de sorte qu'elles ont été perdues.

Ces bottes oubliées étaient pour la pauvre veuve plus qu'un regret, c'était un remords.

Au moment où nous arrivâmes à la stanitza, on eût pu croire qu'elle était déserte. Toute la population s'était portée à la partie opposée à celle par laquelle nous entrions.

Il se passait, en effet, un événement de la plus haute gravité, lequel n'était pas sans analogie avec celui que nous venons de raconter : seulement, dans l'ordre chronologique, au lieu de précéder le récit que l'on va lire, il eût dû le suivre.

Cet événement n'était rien moins qu'une exécution à mort.

Un Cosaque de Tschervelone, marié et ayant une femme et deux enfants, avait, deux ans auparavant, été fait prisonnier par les Tchetchens. Il avait dû la vie aux supplications d'une belle fille des montagnes qui s'était intéressée à son sort. Libre sur parole et sur la caution du frère de la montagnarde, il était devenu amoureux de sa libératrice, qui, de son côté, l'avait complétement payé de retour. Un jour, à son grand regret, le Cosaque apprit qu'à la suite de négociations entamées entre les montagnards et les Russes, il allait, ainsi que ses compagnons, être échangé; cette nouvelle, qui combla de joie les autres prisonniers, le désola, lui. Il n'en revint pas moins à la stanitza et rentra dans la maison conjugale. Mais poursuivi par le souvenir de la belle maîtresse qu'il avait laissée dans les montagnes, il ne put se refaire à la vie de la plaine.

Un jour il quitta Tschervelone, regagna la montagne, se fit musulman, épousa sa belle Tchetchene, et bientôt devint célèbre par la hardiesse de ses expéditions et la férocité de ses brigandages.

Un jour il s'engagea, vis-à-vis de ses nouveaux compagnons, à leur livrer Tschervelone, la stanitza vierge qui, comme Péronne, n'avait jamais été prise.

En conséquence, il pénétra à travers les haies, après avoir fait la promesse à ses compagnons de leur livrer une des portes de la stanitza.

Une fois dans la stanitza il eut la curiosité de savoir ce qui se passait chez lui, il s'achemina vers sa maison, sauta par-dessus un mur et se trouva dans sa cour.

Là il se hissa jusqu'à la fenêtre de la chambre à coucher de sa femme, qu'il vit à genoux et priant Dieu.

Ce spectacle l'impressionna tellement, qu'il tomba à genoux lui-même et se mit à prier.

Sa prière faite, il se sentit pris d'un tel remords qu'il rentra dans la maison.

Sa femme, qui demandait son retour à Dieu, jeta, en le voyant, un cri de joie et de reconnaissance et s'élança dans ses bras.

Lui la prit contre son cœur, la serra tendrement sur sa poitrine et lui demanda à voir ses enfants.

Les enfants étaient dans une chambre à côté; la mère les éveilla et les amena à leur père.

— Maintenant, dit celui-ci, laisse-moi avec eux et va chercher le sotzky.

Le sotzky est le chef de la centaine.

La femme obéit et revint avec le centurion, qui était un ami particulier de son mari.

L'étonnement du centurion fut grand : le Cosaque lui annonça que la stanitza devait être attaquée dans la nuit, et le prévint de se mettre en défense.

Après quoi, déclarant que Dieu lui avait inspiré le repentir de son crime, il se constitua prisonnier.

1) Vaillant gaillard.

Le procès ne fut pas long, le prévenu avouait tout et demandait la mort.

Le conseil de guerre le condamna à être fusillé. Nous étions arrivés justement le jour de l'exécution. Voilà pourquoi la stanitza semblait déserte; voilà pourquoi tous ses habitants étaient réunis à l'extrémité opposée à celle par laquelle nous entrions.

C'était là que devait avoir lieu le supplice.

Une sentinelle placée à la porte et qui enrageait de ne pouvoir quitter son poste, nous donna tous ces détails, en nous disant de nous presser si nous voulions arriver à temps.

L'exécution devait avoir lieu à midi, et il était midi un quart.

Cependant elle n'avait pas eu lieu, puisque l'on n'avait point encore entendu les coups de fusil.

Nous mîmes nos chevaux au trot et traversâmes la stanitza, défendue par les fortifications ordinaires de haies, de treillis et de palissades, mais rehaussée cependant d'une certaine élégance que je n'avais pas remarquée dans les autres villages cosaques, et que je crus remarquer dans celui-ci : nous arrivâmes enfin au lieu de l'exécution : c'était dans une espèce de plaine extérieure attenante au cimetière quelle devait avoir lieu.

Le patient, homme de trente à quarante ans, était à genoux près d'une fosse tout ouverte et nouvellement creusée.

Il avait les mains libres, les yeux sans bandeau; de tout son costume militaire il n'avait conservé que son pantalon.

La poitrine était nue des épaules à la ceinture. Un prêtre était près de lui et écoutait sa confession. Au moment où nous arrivâmes, la confession s'achevait et le prêtre s'apprêtait à donner l'absolution au condamné.

Un peloton de neuf hommes se tenait prêt, à quatre pas de là, les fusils chargés.

Nous nous rangeâmes en dehors du cercle; seulement, montés sur nos chevaux, nous dominions toute la scène, et quoique plus éloignés que les autres nous n'en perdions pas un détail.

L'absolution donnée, le chef de la stanitza s'approcha de lui et lui dit :

— Gregor Gregorewitch, tu as vécu comme un renégat et un brigand, meurs en chrétien et en homme courageux, et Dieu te pardonnera ton apostasie et tes frères ta trahison.

Le Cosaque écouta l'allocution avec humilité; puis, relevant la tête :

— Mes frères, dit-il en saluant ses camarades, j'ai déjà demandé pardon à Dieu, et Dieu m'a pardonné; je vous demande pardon à vous, et à votre tour pardonnez-moi.

Et de même qu'il s'était mis à genoux pour recevoir le pardon de Dieu, il se remit à genoux pour recevoir le pardon des hommes.

Alors commença une scène tout à la fois d'une grandeur et d'une simplicité suprêmes.

Tous ceux qui avaient eu à se plaindre du condamné s'approchèrent de lui à tour de rôle.

Un vieillard s'approcha le premier et lui dit :

— Gregor Gregorewitch, tu as tué mon fils unique, le soutien de ma vieillesse; mais Dieu t'a pardonné, et je te pardonne.

Meurs donc en paix.

Et il alla à lui et l'embrassa.

Une jeune femme vint après lui et dit :

— Tu as tué mon mari, Gregor Gregorewitch, tu m'as faite veuve et tu as rendu mes enfants orphelins; mais puisque Dieu t'a pardonné, je dois te pardonner aussi.

Meurs donc en paix.

Et elle le salua et se retira.

Un Cosaque s'approcha et lui dit :

— Tu as tué mon frère, tu as tué mon cheval et tu as brûlé ma maison; mais Dieu t'a pardonné, et je te pardonne.

Meurs donc en paix, Gregor Gregorewitch.

Et ainsi firent les uns après les autres tous ceux qui avaient un crime ou une douleur à lui reprocher.

Puis sa femme et ses deux enfants s'approchèrent à leur tour et lui firent leurs adieux. L'un des enfants, âgé de deux ans à peine, jouait avec les cailloux mêlés à la terre de la fosse.

Enfin, le juge s'approcha et lui dit :

— Gregor Gregorewitch, il est temps.

J'avoue que ce fut tout ce que je vis de la terrible scène. Je suis de ces chasseurs impitoyables pour le gibier, et qui ne peuvent pas voir couper le cou à un poulet.

Je fis tourner bride à mon cheval et rentrai dans la stanitza.

Dix minutes après, j'entendis une détonation : Gregor Gregorewitch avait cessé d'exister, et la population rentrait silencieuse dans la stanitza.

Un groupe s'avançait plus lent et plus compacte que les autres : c'était celui qui accompagnait ceux que la justice des hommes venait de faire veuve et orphelins.

Quoique peu disposé à la gaieté, je n'en demandai pas moins la maison de la belle Eudoxia Dogadika.

On me regarda comme un homme qui arrive de la Chine. Il y avait quatre ou cinq ans qu'elle était morte. Mais de même qu'on lit sur certaine tombe du Père-Lachaise : « Sa veuve inconsolable continue son commerce, » de même on ajouta : « Sa jeune sœur la remplace, et avantageusement. »

— Et leur respectable père? demandai-je.

— Il vit toujours, et la bénédiction du Seigneur est avec lui.

Et nous allâmes demander à Ivan Ivanowitch Dogadisky, respectable père d'Eudoxia et de Gruscha, une hospitalité qui nous fut accordée dans des conditions rappelant celle qu'Anténor reçut chez le philosophe grec Antiphon.

Notre retour eut lieu sans accident. Pendant la nuit, comme l'avait prévu notre chef d'escorte, le corps de l'Abreck avait été enlevé.

CHAPITRE VII.

Russes et Montagnards.

Le lendemain, à notre retour de Tschervelone, avant de me présenter chez le colonel Chatikoff, j'envoyai chercher nos hiemchicks.

Moynet était dans le vrai : ils dirent que la gelée ayant augmenté, c'était maintenant trente roubles.

Je pris mon papack, je bouclai mon poignard, ce compagnon obligé de toute sortie, et je me présentai chez le colonel Chatikoff.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par Charlieu.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cet ouvrage, entièrement inédit, sera complet en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on peut s'abonner à l'avance.
En vente chez Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11

Il m'attendait depuis le moment où on lui avait remis ma carte. Il s'était couché la veille à près de minuit, comptant toujours que j'allais venir, et s'était levé au jour.

Il parlait à peine français; mais, prévenue de mon arrivée, sa femme entra, et nous servit d'interprète.

C'est une fois de plus à constater, sous ce rapport, la supériorité de l'éducation des femmes sur celle des hommes en Russie.

Le colonel se doutait bien que j'avais quelque demande à lui faire, et se mit de lui-même à ma disposition. Je lui expliquai le besoin que j'avais de six chevaux pour gagner Kasafiourte; une fois à Kasafiourte, le prince Mirski, auquel j'étais recommandé, se chargerait de mes moyens de locomotion jusqu'à Theriourth, où je retrouverais la poste.

J'avais deviné juste, le colonel m'offrit toute son écurie : seulement il prétendit que les chevaux ne seraient prêts à partir que lorsque j'aurais déjeuné avec lui.

J'acceptai, mais à la condition que l'invitation me serait renouvelée par ce charmant bambin de dix ans qui connaissait M. Dumas, et avait lu *Monte-Cristo*.

On ouvrit la porte qui conduisait à ses appartements; il avait l'œil collé à la serrure, on n'eut qu'à le faire entrer.

Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est qu'il ne parlait pas français, et avait lu *Monte-Cristo* en russe.

En déjeunant, la conversation tomba sur les armes. Le colonel vit que j'étais grand amateur; il se leva et alla me chercher un pistolet tchetchen, monté en argent, et qui, outre sa valeur matérielle, avait une valeur historique.

C'était le pistolet du naïb lesgu Meelkoum-Radjah, tué par Prince-Chamisoff, sur la ligne lesghienne.

Pendant le déjeuner, le colonel avait envoyé les six chevaux

prendre notre tarantasse et notre télègue, et commandé une escorte de quinze hommes, dont cinq Cosaques du Don et dix Cosaques de la ligne.

Les voitures et l'escorte vinrent nous recevoir à sa porte.

Je pris congé de lui, de sa femme et de l'enfant, avec une véritable reconnaissance. L'hospitalité russe, au lieu de se démentir, semblait devenir plus large et plus prévenante au fur et à mesure que je m'approchais du Caucase.

Le colonel s'informa si nous étions armés, si nos armes étaient en état, fit de sa bouche un petit discours à notre escorte, et nous nous mîmes en route, nos cinq Cosaques du Don faisant avant-garde, et nos dix Cosaques de la ligne galopant aux deux côtés de nos voitures.

Nos deux hiemchicks nous regardaient partir d'un air consterné; ils étaient revenus proposer de nous conduire pour dix-huit roubles et même pour seize, mais Kalino leur avait répété en excellent russe ce que je leur avais déjà dit en mauvais, et ils se l'étaient, cette fois, tenu pour dit, et bien dit.

Ils s'étaient alors rabattus sur notre jeune officier de Derbent, avec lequel ils avaient d'abord fait prix à douze roubles, puis qu'ils n'avaient plus voulu conduire que pour dix-huit. Craignant qu'il ne leur échappât comme nous, ils en étaient revenus à la somme primitive.

Il en résulta que notre jeune officier, après avoir fait prendre à sa kibick la place intermédiaire qui lui était destinée entre la tarantasse et la télègue, était monté avec Kalino sur la banquette de devant de notre tarantasse, et que notre escorte s'était augmentée, non-seulement d'un brave officier, mais d'un bon compagnon.

Sans compter le cuisinier arménien qui faisait si bien le schislick.

A cinq cents pas des dernières maisons de Schoukovaïa, nous retrouvâmes notre éternel Téreck qui nous barrait la route pour la dernière fois, et qui traçait la limite des États russes entièrement soumis.

De l'autre côté, nous étions en pays ennemi; non pas en pays conquis, mais en pays qu'on est en train de conquérir.

Une fois le pont que nous avions devant les yeux franchi, tout homme que nous rencontrions sur la route pouvait avoir sans remords, dans son fusil, une balle à notre disposition.

Aussi, au bas du pont, bâti par le comte Woronsow, et qui se dresse par une pente extrêmement rapide, existe-t-il une barrière près de laquelle s'élève un corps de garde et veille une sentinelle.

Aucun voyageur ne passe plus seul; si c'est un personnage considérable, il doit avoir une escorte; s'il appartient au commun des martyrs, il doit attendre *l'occasion*.

Au delà du pont, *la ligne* est franchie.

La ligne est tracée par le Kouban et le Téreck, c'est-à-dire par les deux grands fleuves qui descendent du versant septentrional du Caucase, et qui, partis presque de la même base, bifurquent dès leur naissance et vont se jeter, le Téreck dans la mer Caspienne, le Kouban dans la mer Noire.

Figurez-vous une immense accolade s'allongeant à la base d'une chaîne de montagnes, prenant sa source au pied du mont Kouban, et allant aboutir, à l'est, à Kisslarr, à l'ouest, à Taman.

Sur cette double ligne, de quatre lieues en quatre lieues, des forteresses.

Au milieu, c'est-à-dire à la base de la double accolade, formée par les deux fleuves, le passage du Darial.

Puis, au fur et à mesure que la conquête fait des progrès, des fortins se détachant pour ainsi dire des forteresses, et marchant en avant, des postes se détachant des fortins, et marchant en avant encore, enfin, des sentinelles se détachant des postes et marquant cette limite douteuse de la puissance russe, limite qu'à chaque instant quelque excursion montagnarde recouvre comme une sanglante marée. De Schumaka, où les Lesguiens enlèvent trois cents négociants en 1712, jusqu'à Kisslarr, où Kasi-Moullah coupe sept mille têtes en 1831, il n'existe pas une sagène de cette immense ceinture qui n'ait sa tache de sang.

Si ce sont des Tatars qui sont tombés là où vous passez vous-même et où vous risquez de tomber à votre tour, des pierres se dressent, plates, allongées, surmontées d'un turban et surchargées de caractères arabes, qui sont à la fois la louange du mort et l'appel de vengeance fait à sa famille.

Si ce sont des chrétiens, c'est la croix, symbole au contraire de pardon et d'oubli.

Mais croix chrétienne et pierre tatare sont si fréquentes sur la route, que de Kisslarr à Derbent on croirait marcher dans un vaste cimetière.

Les endroits où elles manquent, comme par exemple de Kasafiourte à Theriourte, c'est que le danger est tel, que nul n'a osé aller creuser une fosse aux morts et dresser soit une pierre, soit une croix sur leurs tombes.

Là, les corps ont été abandonnés aux chacals, aux aigles et aux vautours; là, les os humains blanchissent au milieu des squelettes des chevaux et des chameaux, et comme la tête, ce signe caractéristique de la race animale pensante, a été emportée par le meurtrier, ce n'est qu'après un examen, qu'il est toujours dangereux de prolonger, que l'on reconnaît à quels débris on a affaire.

Non pas que les montagnards ne fassent pas de prisonniers; au contraire, c'est là leur grande spéculation, leur principal commerce; les schaskas kabardiennes, les bourkas tcherkesses, les kangiars tchetchens et les draps lesguiens ne sont que des industries tout à fait secondaires.

On garde les prisonniers jusqu'à ce que leurs familles aient payé rançon; s'ils se lassent, s'ils essayent de se sauver, alors les montagnards ont un moyen à peu près sûr pour empêcher que la tentative se renouvelle.

Ils fendent la plante des pieds du prisonnier avec un rasoir, et dans chaque blessure introduisent du crin haché.

Lorsque la famille des prisonniers refuse de payer rançon, ou n'est point assez riche pour satisfaire aux exigences des montagnards, ces prisonniers sont envoyés au marché de Trébizonde et vendus comme esclaves.

Aussi, de part et d'autre, des actions d'un héroïsme merveilleux ressortent elles de cette guerre à mort.

Dans toutes les stations de poste, on trouve une gravure représentant un fait d'armes devenu aussi populaire en Russie que notre défense de Mazagran l'est en France.

Cette gravure représente un colonel se défendant, avec une

centaine d'hommes, derrière un rempart de chevaux tués contre quinze cents montagnards (1).

Le général Soussloff, alors lieutenant-colonel, se trouvait au village de Tschervelone.

Le 24 mai 1846, il fut averti qu'un corps de quinze cents Tchetchens était descendu des montagnes et s'était emparé du village d'Acboulakiourth, mot à mot le village aux lames de fer.

Le général commandant le flanc gauche, le général Freytay, était à Grosnaïa, construction du général Yermoloff.

D'habitude, lorsque les montagnards opèrent en nombre trop considérable pour que les petits postes cosaques s'opposent aux opérations, on avise le général et on attend ses ordres.

L'ordre arriva de Grosnaïa au lieutenant-colonel Soussloff de se porter à la rencontre des Tchetchens, avec promesse d'être soutenu par deux bataillons d'infanterie et deux pièces de canon.

Lorsque cet ordre arriva, déjà soixante-dix chevaux étaient réunis et les Cosaques prêts.

Le lieutenant-colonel partit avec ses soixante-dix Cosaques. Mais après trente et une verstes de course enragée, en arrivant au bac d'Amir-Adjourk, les trente mieux montés restaient seuls, les autres étaient restés en route.

Là on trouva sept Cosaques du Don et quarante de la ligne. Ces quarante-sept hommes joignirent les trente arrivant et passèrent le bac.

L'ennemi avait déjà quitté le village d'Acboulakiourth, emmenant ses prisonniers; il avait passé à une verste du bac, et cinq pièces de gros calibre avaient fait feu sur lui par-dessus le Téreck.

Le lieutenant-colonel passa le bac avec quatre-vingt-quatorze hommes, dont sept officiers, parmi lesquels son aide de camp Fidiouskine et le major Kampkoff, son frère d'armes. Ce qui avait surtout déterminé le colonel à opérer son passage, c'est qu'il avait entendu des coups de canon tirés de Kourinsky, et qu'il avait pensé que ces coups de canon étaient tirés par les deux bataillons d'infanterie et les deux pièces d'artillerie annoncés.

Le lieutenant-colonel Soussloff, quoique la canonnade eût cessé, s'était donc mis à la poursuite de quinze cents Tchetchens avec quatre-vingt-quatorze Cosaques.

Voyant cependant qu'on n'entendait plus le c on, qu'on ne distinguait plus la fumée, il envoya vingt-cinq hommes sur un mamelon dominant la plaine, pour tâcher de découvrir ce qui se passait à l'horizon.

Les Tchetchens, en voyant les vingt-cinq éclaireurs couronner la petite éminence, envoient quatre-vingts hommes qui les culbutent et les ramènent, avec l'officier qui les commandait, au corps principal.

Ce fut alors que les Tchetchens qui poursuivaient les vingt-cinq Cosaques virent à quel petit nombre d'ennemis ils avaient affaire, et rapportèrent cette nouvelle à leurs compagnons.

On résolut d'avaler cette bouchée d'hommes, et le commandant des Tchetchens ordonna de faire volte-face et de débarrasser la plaine de ces imprudents ou de ces curieux.

(1) C'est le lieutenant-colonel, aujourd'hui le général Soussloff.

Le lieutenant-colonel Soussloff vit venir à lui tout ce gros détachement.

Il assembla à l'instant même son petit conseil de guerre; pas un instant il ne fut question de fuir, mais quatre-vingt-quatorze hommes, attendant l'attaque de quinze cents, pouvaient bien se demander de quelle façon ils devaient mourir.

Le résultat du conseil, tenu par l'aide de camp et le major, fut qu'on ferait faire aux chevaux un grand cercle, que les hommes se placeraient derrière les animaux et appuieraient, pour assurer la direction de leur feu, les fusils sur la selle.

La manœuvre fut exécutée; puis, à haute voix, le général cria à ses hommes :

— Ne tirez qu'à cinquante pas!

Les Tchetchens arrivaient comme une trombe. Lorsqu'ils furent à cinquante pas à peu près, le lieutenant-colonel cria : Feu !

L'ordre fut exécuté; la petite troupe se trouva enveloppée d'un nuage de fumée qui s'enleva lentement.

On ne pourrait juger de l'effet que lorsqu'on y verrait clair.

Lorsqu'on put percer le mur de vapeur, on se vit complétement entouré, excepté par un côté : c'est l'habitude des Tchetchens de laisser toujours une issue à la fuite de l'ennemi, pour ne pas le désespérer.

D'ailleurs, avec leurs excellents chevaux, ils sont toujours sûrs de rejoindre les fuyards et, les prenant à la débandade, d'en avoir bon marché.

Personne ne bougea : cette issue ouverte était un piége connu.

On avait affaire à des hommes qui, trouvassent-ils leur salut dans la fuite, ne voulaient pas fuir.

La fusillade alors s'engagea également vive des deux côtés, mais de la part des Tchetchens elle était peu meurtrière, les chevaux des assiégés formant rempart.

Au bout d'une heure et demie, vingt chevaux seulement restaient debout.

Le cercle s'était resserré, et les hommes, enfermés dans le cercle, continuaient de tirer.

Les Tchetchens alors se glissèrent en rampant jusqu'à vingt ou vingt-cinq pas des Cosaques, et visèrent aux jambes des hommes entre les jambes des chevaux.

Ce fut alors que l'aide de camp Fidiouskine reçut une balle qui lui cassa la cuisse.

Soussloff vit, au mouvement que lui arracha la douleur, qu'il était touché.

— Tu es blessé? lui dit-il.

— Oui, j'ai la cuisse cassée, répondit celui-ci.

— N'importe, lui répondit le colonel; accroche-toi à moi, accroche-toi à ton cheval, accroche-toi à quoi ou à qui tu pourras, mais ne tombe pas; on te sait un des plus braves de nous tous; en te voyant tomber on te croirait tué, et cela démoraliserait nos hommes.

— Soyez tranquille, répondit le blessé, je ne tomberai pas.

Et en effet, il resta debout; seulement, ce fut en lui-même qu'il trouva son point d'appui, le courage (1).

(1) L'officier russe est, sous ce rapport, un modèle non-seulement de courage, mais de volonté. Nous lisions cette nuit, dans l'excellent ouvrage de Basancourt sur la campagne de Crimée, le fait suivant :

« Le ravage que causa le premier feu de ces batteries fut immense; la

Dès le commencement du combat, le colonel Soussloff avait reçu une balle dans son fusil : l'arme, brisée entre ses mains, lui était devenue inutile.

Au bout de deux heures de combat, il ne restait plus en moyenne que deux cartouches à chaque homme et quarante que le général avait forcément économisées.

On prit les cartouches des morts et des blessés hors de combat, et l'on fit une nouvelle distribution.

Par un miracle, le colonel Soussloff et le major Kampkoff n'avaient ni l'un ni l'autre aucune blessure.

Les Tchetchens en étaient arrivés à la rage de ne pouvoir entamer, fusiller, exterminer, cette poignée d'hommes.

Ils s'avançaient jusque sur ce rempart de chair, et saisissant les chevaux par la bride, essayaient de briser un anneau de la chaîne vivante et invincible qu'ils formaient. Un ouradnik nommé Vioulkoff coupa le bras d'un Tchetchen avec sa schaska.

Le général Sousloff, réduit à la sienne pour toute arme, défendait, non pas lui, lui s'était complétement oublié, mais son cheval, qu'il aimait beaucoup. L'animal avait reçu sept balles. Le général lui soutenait sa tête dans sa main gauche et frappait de sa main droite avec sa terrible schaska tout ce qui approchait de lui.

Il est vrai que c'était une lame merveilleuse, une de ces lames apportées au seizieme siècle (1) par les Vénitiens au Caucase.

Le colonel, sur ses quatre-vingt-quatorze Cosaques, avait cinq hommes tués et soixante-quatre blessés, qui se pansaient eux-mêmes avec leurs chemises déchirées, et qui, tant qu'ils pouvaient continuer le feu, restaient debout.

Après deux heures huit minutes de cette lutte sans exemple, que suivait le colonel la montre à la main, pour savoir pour combien de temps et de balles il avait encore des hommes et des chevaux, on entendit le canon dans la direction de Kourinsky.

En même temps les Cosaques fatigués, restés en arrière au bac d'Amir-Adjourk, arrivèrent au galop.

Une quarantaine d'hommes environ, entendant cette fusillade et devinant cette résistance, venaient se joindre aux combattants et se jetèrent dans le cercle de fer, ou plutôt dans la fournaise de flammes.

Ce canon que l'on entendait, c'était celui du détachement du général Mudell, qui, jusque-là, s'était trompé de direction.

— Courage, enfants! voilà du secours qui nous arrive de deux côtés, s'écria Soussloff.

En effet, le secours arrivait : il était temps, sur quatre-vingt-quatorze hommes, soixante-neuf étaient hors de combat.

distance était si rapprochée que l'on distinguait parfaitement ce qui se passait dans cette colonne et le désordre qu'y jetait notre artillerie. Un officier russe, se tenant au plus fort du danger, courait de rang en rang, appelant les soldats que cette attaque imprévue avait désunis, les saisissant par les mains et reformant les pelotons avec un acharnement de courage indicible.

» — Le brave officier! s'écria le général Bosquet, emporté par cette admiration que cause toujours au soldat le vrai courage. Si j'étais près de lui je l'embrasserais. »

(1) Le général Soussloff m'a donné cette schaska historique; je dirai où, comment, à quelle occasion, sans connaître l'immense valeur qu'elle avait pour moi, un amateur d'armes, en la voyant entre mes mains, l'estimait deux cents roubles.

Les Tchetchens, voyant poindre la colonne du général Mudell, et entendant les coups de canon d'encouragement qui allaient se rapprochant, firent une dernière décharge et s'envolèrent vers leurs montagnes comme une bande de vautours.

Le général Mudell trouva les braves Cosaques du général Soussloff à bout de poudre et de balles, presque à bout de sang.

Alors seulement ils respirèrent, alors seulement l'aide de camp Fidiouskine, qui était resté debout trois quarts d'heure avec sa cuisse cassée, finit, non point par tomber, mais par se coucher.

Avec les lances des Cosaques on fit des brancards pour les hommes qui, à cause de la gravité de leurs blessures, ne pouvaient supporter le pas du cheval, et l'on se mit en marche pour Tschervelone.

Le cheval du général, son pauvre cheval blanc qu'il aimait tant, et qui avait reçu treize balles, fut ramené à petites journées.

Cinq blessés moururent le lendemain.

Le cheval mourut seulement trois semaines après.

Le colonel Soussloff reçut, pour cette magnifique affaire, la croix de Saint-Georges.

Mais ce n'était point assez, quoiqu'en Russie la croix de Saint-Georges soit beaucoup. Le comte Woronzoff, gouverneur du Caucase, lui écrivit cette lettre :

« Mon cher Alexandre Alexiowitch,

» Permettez-moi de vous féliciter de la réception de la croix de Saint-Georges, et de vous prier d'accepter la mienne, jusqu'à ce que vous receviez la vôtre de Pétersbourg.

» Au rapport du général Freytay sur votre héroïque affaire avec les Cosaques de Grebenskoï qui sont sous votre commandement, la joie et l'admiration ont éclaté dans Tiflis ; — si bien que les chevaliers de Saint-Georges ont demandé à l'unanimité que vous receviez cet ordre si estimé dans les armées russes. Je tâcherai de faire récompenser tous ceux qui sont avec vous, en ayant surtout en vue le respectable major Kampkoff.

» Adieu, mon cher Alexandre Alexiowitch. Ma femme vient d'entrer dans ma chambre, et, apprenant que je vous écris, me prie de vous saluer de sa part avec l'estime la plus profonde. »

J'avais pris et écrit ces détails sur les lieux mêmes; j'avais gravi le petit monticule, le seul qui, à trente verstes à la ronde, domine la plaine; mes Cosaques, enfin, qui gardaient un religieux souvenir de cette brillante affaire, m'avaient montré l'emplacement de cet autre Mazagran, et après avoir visité toute la ligne gauche, j'étais arrivé à Tiflis, après avoir coupé le cap de l'Apcheron, visité Bakou, Schumaka et Tcherské-Kalotzy, lorsqu'au détour d'une rue, le baron Finot, consul de France, auquel je donnais le bras, après avoir salué un officier qui nous croisait, me dit :

— Vous savez qui je viens de saluer?

— Non. Je suis ici depuis avant-hier, comment voulez-vous que je connaisse quelqu'un ?

— Oh! vous connaissez celui-là, j'en suis sûr, de nom au moins; c'est le fameux général Soussloff.

— Comment! le héros de Tschoukovaïa?

— Vous voyez bien que vous le connaissez.

— Je crois bien, que je le connais; j'ai écrit toute son histoire avec les Tchetchens. Dites-moi...

— Quoi?

— Pouvons-nous lui faire une visite? puis-je lui lire ce que j'ai écrit sur lui, et lui demander de rectifier mon récit, si je me suis écarté de la vérité?

— Parfaitement; je vais, en rentrant, lui faire demander son heure et son jour.

Le jour même le baron avait sa réponse; le général Soussloff nous recevrait le lendemain, à midi.

Le général est un homme de quarante-cinq ans, petit de taille, mais trapu, mais vigoureux, très-simple de manières, et qui s'étonna beaucoup de mon admiration pour une chose *aussi simple* que celle qu'il avait faite.

Tout était exact, et le général n'ajouta aux détails que je possédais déjà que la lettre du comte Woronzoff.

Au moment de le quitter je m'approchai, selon ma mauvaise habitude, d'un trophée d'armes qui attirait mes yeux; ce trophée était particulièrement composé de cinq schaskas.

Le général les détacha pour me les montrer.

— Laquelle aviez-vous à Tschoukovaïa, général? lui demandai-je.

Le général me présenta la plus simple de toutes; je la tirai du fourreau, la lame me frappa par son caractère d'antiquité. Elle portait gravée cette double devise, à peu près effacée par le temps et par l'émoulage de la lame: — *Fide, sed cui vide;* — et de l'autre côté: — *pro fide et patria.* — Ma qualité d'archéologue me permit de déchiffrer ces huit mots latins, j'en donnai l'explication au général.

— Eh bien, me dit-il, puisque vous avez déchiffré ce que je n'avais jamais pu lire, la schaska est à vous.

Je voulus refuser; j'insistai, en disant que je n'étais en aucune façon digne d'un pareil cadeau.

— Vous la croiserez avec le sabre de votre père, me dit le général, c'est tout ce que je vous demande.

Force me fut d'accepter.

De leur côté les montagnards ont aussi leurs éphémérides, non moins glorieuses que celles des Russes.

L'une d'elles est cette même prise d'Akhulgo, où Chamyll fut séparé de son fils Djemmal-Eddin, que nous verrons revenir au Caucase en échange des princesses Tchawtchavadzé et Orbéliani.

Chamyll avait compris, avec sa vive et profonde intelligence, la supériorité des fortifications européennes cachées au ras de terre sur les fortifications asiatiques, qui ne semblent élevées que pour servir de but au canon; il avait choisi pour sa résidence l'aoul d'Akhulgo, situé sur un pic isolé, entouré d'abîmes à donner le vertige, et dominé seulement par des rochers dont on regardait l'ascension comme impossible.

Sur ce pic isolé, des ingénieurs polonais, qui étaient allés poursuivre au Caucase la guerre de Varsovie, avaient établi un système de fortifications que Vauban ou Haxo n'eussent point désavoué.

Akhulgo contenait en outre une grande quantité de vivres et de munitions.

Le général Grabbé résolut, en 1839, d'aller attaquer Chamyll jusque dans cette aire d'aigle.

On regardait la chose comme impossible; il fit alors ce que font les médecins aventureux dans les cas désespérés.

Il prit la *responsabilité*.

Il jura par son nom, et Grabbé veut dire tombeau, qu'il prendrait Chamyll mort ou vif.

Puis il partit.

Chamyll fut instruit par ses espions de la marche de l'armée russe, il ordonna aux Tchetchens de la harceler tout le long du chemin, au commandant d'Arguani de la retenir le plus longtemps possible devant ses murailles, et aux chefs des Avares, sur lesquels il croyait pouvoir compter plus sûrement, de disputer pied à pied le passage du Koassou.

Lui attendrait dans sa forteresse d'Akhulgo l'ennemi, qui ne viendrait probablement point jusque-là.

Chamyll se trompait : les Tchetchens retardèrent à peine l'armée d'une marche; Arguani lui fit perdre deux jours seulement, et le passage du Koassou, que l'on croyait inexpugnable, fut forcé à la première attaque.

Du haut de son rocher, Chamyll vit donc venir les Russes. Le général Grabbé fit le blocus de la place, il espérait affamer Chamyll et le forcer de se rendre.

Le blocus dura deux mois, et le général Grabbé apprit que Chamyll avait des vivres pour six mois encore.

Il fallait risquer l'assaut.

Pendant le blocus, le général Grabbé n'avait pas perdu son temps, il avait fait creuser des chemins dans le granit, élevé des bastions sur des saillies de rocher que l'on croyait inaccessibles, jeter des ponts sur des précipices.

Cependant, aucun des points sur lesquels on était parvenu ne dominait encore la citadelle.

Le général avisa une espèce de saillie sur laquelle on ne pouvait arriver qu'en escaladant la montagne du côté opposé, et en y descendant, à l'aide de cordes, canons, caissons et artilleurs.

Un matin, la plate-forme était occupée par les Russes, qui y signalèrent leur présence en foudroyant la citadelle.

Alors l'assaut fut ordonné, et le 17 août, les sapeurs russes franchirent les remparts de l'ancienne Akhulgo.

Les Russes avaient laissé quatre mille hommes au pied de ces remparts qu'ils venaient enfin d'emporter.

Mais restait la nouvelle Akhulgo, c'est-à-dire la forteresse.

Le général Grabbé ordonna l'assaut.

Chamyll, avec son costume blanc, était sur les remparts.

Chacun payait de sa personne, le général d'un côté, l'Imam de l'autre.

Ce jour-là fut un jour de carnage, comme jamais les aigles et les vautours qui planaient sur les cimes du Caucase n'en avaient vu.

On nageait dans le sang; les échelons à l'aide desquels on escaladait la brèche étaient formés chacun d'un cadavre.

Plus de musique guerrière pour encourager les combattants, elle était éteinte.

Le râle des mourants lui avait succédé.

Un bataillon tout entier gravissait un sentier escarpé, un énorme rocher, roulé à force de bras au sommet du sentier, sembla tout à coup se détacher de sa base de granit, comme

si la montagne, de son côté, se mettait à combattre pour montagnards, descendit la pente, mugissant et terrible comme le tonnerre, et emporta un tiers du bataillon.

Ceux qui restaient, accrochés aux saillies du roc, aux racines des arbres, levèrent alors la tête, et virent le sommet de la montagne d'où venait de se précipiter l'avalanche de granit, couronné de femmes échevelées et à demi nues, brandissant des sabres et des pistolets.

L'une d'elles, ne trouvant plus de pierres à faire rouler sur eux, et voyant qu'ils continuaient de monter, leur jeta son enfant après lui avoir brisé la tête contre le rocher.

Puis, avec une dernière imprécation, se précipita elle-même et tomba respirant encore au milieu d'eux.

Les Russes montaient toujours, ils atteignirent le haut du rempart, et la nouvelle Akhulgo fut prise comme l'ancienne.

Sur trois bataillons du régiment du général Paskewitch, que l'on appelait le régiment des petits comtes, il resta de quoi en reformer un, encore lui manqua-t-il une centaine d'hommes.

Le drapeau russe flottait sur Akhulgo, mais Chamyll n'était pas pris.

On chercha parmi les cadavres, Chamyll n'était pas mort.

Des espions assurèrent qu'il s'était réfugié dans une caverne qu'ils indiquèrent, on fouilla la caverne, Chamill n'y était pas.

Par où avait-il fui? comment avait-il disparu? quel aigle l'avait enlevé dans les nuages? quel gnome lui avait ouvert un chemin à travers les entrailles de la terre? nul ne le sut jamais Mais, comme par miracle, il se retrouva à la tête des Avares, à la tête de ses plus fidèles naïbs, et plus que jamais les Russes entendirent répéter autour d'eux :

« Allah n'a que deux prophètes, le premier se nomme Mahomet, le second Chamyll. »

Inutile de dire que les peuplades du Caucase poussent, à peu près toutes sans exception, la bravoure jusqu'à la témérité; aussi, dans cette vie de luttes éternelles, la seule dépense du montagnard est-elle pour ses armes.

Tel Tcherkesse, Lesguien ou Tchetchen qui a ses vêtements en lambeaux, a un fusil, une schaska, un kangiar et un pistolet qui valent deux ou trois mille roubles.

Aussi, canons de fusil, lames de poignard et de schaska portent-ils soigneusement le nom ou le chiffre de leur fabricant.

On m'a donné des poignards dont la lame de fer valait vingt roubles, et dont la monture en argent n'en valait que quatre ou cinq.

J'ai une schaska, échange que j'ai fait pour des revolvers avec Mahammed-Khan, dont la lame, dans le pays même, était estimée quatre-vingts roubles, c'est-à-dire plus de trois cents francs.

Le prince Tarkanoff m'a fait cadeau d'un fusil dont le canon seul, sans la monture, vaut cent roubles, deux fois plus qu'un canon à deux coups de Bernard.

Quelques montagnards ont des lames d'épée droites qui viennent des croisés; ceux-là portent encore la cotte de mailles, la targe et le casque du treizième siècle; ceux-là ont encore sur la poitrine la croix rouge avec laquelle, chose qu'ils ignorent complétement, leurs ancêtres ont pris Jérusalem et Constantinople.

Ces lames font feu comme un briquet, coupent la barbe comme un rasoir.

Mais l'objet pour lequel le montagnard ne néglige rien, c'est son cheval. En effet, le cheval du montagnard est son arme offensive et défensive la plus importante.

Si déchiquetée qu'elle soit, la toilette du montagnard est toujours, sinon élégante, du moins pittoresque. Elle se compose du papack noir ou blanc, de la tcherkesse, avec la double cartouchière sur la poitrine, du pantalon large, serré à partir du genou dans des guêtres étroites et de deux couleurs, de bottes rouges ou jaunes avec des babouches de la même nuance, et d'une bourka, espèce de manteau non-seulement à l'épreuve de la pluie, mais de la balle, jetée sur le tout.

Quelques-uns poussent la recherche jusqu'à faire venir de Linchoran des bourkas en plumes de pélican qui leur reviennent à soixante, à quatre-vingts et même à cent roubles.

J'ai une de ces bourkas, merveille de travail, et qui m'a été donnée par le prince Bagration.

Lorsque le montagnard passe vêtu ainsi, monté sur son infatigable petit cheval, que l'on croirait natif du Nedj ou du Sahara, il est vraiment magnifique à voir.

Plus d'une fois il a été prouvé que des bandes tcherkesses ont fait dans une même nuit cent vingt, cent trente et même cent cinquante verstes. Ces chevaux gravissent ou descendent au galop toujours des pentes qui semblent impraticables, même à un homme à pied. Aussi le montagnard poursuivi ne regarde jamais devant lui. Si quelque ravin traverse son chemin, si profond qu'il craigne que la vue de cet abîme effraye son cheval, il détache sa bourka, lui enveloppe la tête, et criant Allah y Allah, il s'élance presque toujours impunément dans des précipices de quinze à vingt mètres de profondeur.

Hadji-Mourad, dont nous raconterons plus tard l'histoire, fit un de ces sauts de cent vingt pieds.

Il est vrai qu'il se brisa les deux jambes.

Le montagnard, comme l'Arabe, défend jusqu'à la dernière extrémité le corps de son compagnon tué ; mais c'est à tort qu'on dit qu'il ne l'abandonne jamais.

Nous avons laissé, un peu avant de l'aoul d'Helly, le corps d'un chef tchetchen et les cadavres de quatorze des siens dans un fossé.

Je possède le fusil de ce chef, il m'a été donné par le régiment de montagnards indigènes du prince Bagration.

CHAPITRE VIII.

Les oreilles tatares et les queues de loup

Revenons à notre pont.

Grâce à notre escorte, nous le franchîmes sans difficultés, et il ne nous arrêta que le temps nécessaire à Moynet pour en faire un dessin.

Pendant ce temps, nos Cosaques nous attendaient sur son point culminant, et faisaient un excellent effet en se détachant en vigueur sur les cimes neigeuses du Caucase qui formaient le fond du tableau.

Ce pont est d'une hardiesse merveilleuse : il s'élève non-seulement au-dessus du fleuve, mais au-dessus de ses deux rives, à une hauteur de plus de dix mètres. C'est une précaution contre la crue des eaux; en mai, juin et août, tous les fleuves débordent et changent les plaines en lacs immenses.

Pendant ces inondations, les montagnards descendent rarement dans la plaine; mais cependant quelques-uns, plus hardis que les autres, n'interrompent pas leurs excursions.

Alors ils passent, hommes et chevaux, le fleuve débordé sur des outres. L'outre qui soutient le cheval contient les sabres, les pistolets et les poignards.

Le fusil, que le montagnard ne quitte jamais, est porté par lui, en nageant, au-dessus de sa tête.

C'est l'époque la plus dangereuse pour les prisonniers. Attachés par un licol à la queue du cheval, abandonnés par le montagnard qui est obligé de s'occuper de sa propre sûreté, presque toujours ils se noient en traversant le fleuve, qui alors a une verste de large.

Une fois le pont traversé, nous nous trouvâmes dans une vaste plaine inculte, nul n'osant labourer ce terrain, qui n'est plus aux montagnards, mais qui n'est pas encore aux Russes.

La plaine était couverte de perdrix et de pluviers.

Comme la journée était de trente-cinq à quarante verstes seulement, nous crûmes pouvoir nous donner le plaisir de la chasse. Nous descendîmes de notre tarantasse; et, Moynet d'un côté du chemin et moi de l'autre, suivis chacun de quatre Cosaques de la ligne, nous nous mîmes à gagner notre dîner à la sueur de notre corps.

Au bout d'une demi-heure, nous avions quatre ou cinq perdrix et cinq ou six pluviers.

A l'autre bout de la plaine, une petite troupe de dix ou douze hommes armés commençait à apparaître. Quoiqu'elle vînt à trop petits pas pour être une troupe ennemie, nous n'en remontâmes pas moins en voiture, en substituant les balles à notre plomb. Souvent les montagnards, dont le costume est le même absolument que celui des Tatars de la plaine, ne se donnent point la peine de s'embusquer : ils suivent la route, et restent inoffensifs ou deviennent offensifs selon que l'occasion se présente.

La troupe qui venait à nous se composait d'un prince tatar et de sa suite. Le prince pouvait avoir trente ans; les deux noukers qui le suivaient portaient chacun un faucon sur le poing.

Un peu plus loin nous distinguâmes une autre troupe, mais suivant le même chemin que nous. Seulement, comme elle se composait de charrettes et de fantassins marchant au pas, nous gagnâmes sur elle et la rejoignîmes bientôt.

Ceux à qui ces fantassins servaient d'escorte étaient des ingénieurs se rendant à Temir-Khan-Choura pour bâtir une forteresse.

On serre de plus en plus la ceinture de Chamyll, qu'on espère finir par étouffer dans quelque étroite vallée.

En arrivant à Casafiourte, nous allions nous trouver à une demi-lieue de ses avant-postes, à cinq lieues de sa capitale.

Depuis Kisslarr, le chemin, comme le paysage, changeait complétement d'aspect; au lieu d'être uni et tracé en ligne droite comme celui qui nous avait conduits d'Astrakan à Kisslarr, il était plein de détours nécessités par ces mouvements de terrain que l'on rencontre toujours à l'approche des montagnes, et n'était plus que montées et descentes. Seulement, montées et descentes étaient si rapides, si pleines de pierres, qu'un cocher européen eût jugé la route impraticable et fût revenu sur ses pas, tandis que notre hiemchick, sans s'inquiéter des essieux de notre tarantasse et des vertèbres de nos corps, lançait à chaque descente ses chevaux à un tel galop, que du même élan ils se trouvaient remontés de l'autre côté.

Plus la descente était rapide, plus de la parole et du fouet notre hiemchick pressait ses chevaux.

Il faut avoir une voiture de fer et un corps d'acier pour résister à de pareilles secousses.

Vers deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes Kasafiourte. Notre hiemchick redoubla de vitesse. Nous passâmes la rivière Garah-Sou (1) à gué, et nous nous trouvâmes dans la ville.

A quatre ou cinq verstes de Kasafiourte, nous avions dépêché un de nos Cosaques pour s'enquérir de notre logement. Nous le trouvâmes en entrant dans la ville. Il nous attendait avec deux officiers du régiment de Kabarda, qui, ayant su que c'était pour moi que l'on cherchait un gîte, n'avaient pas voulu permettre au Cosaque d'aller plus loin, et avaient déclaré que nous n'aurions pas d'autre logement que le leur.

Il n'y avait pas moyen de refuser une offre faite de si bonne grâce. Ils avaient déjà déménagé leurs effets des deux plus belles chambres pour nous les donner.

J'en pris une; Moynet et Kalino s'établirent dans l'autre.

Ils étaient au désespoir que le prince Mirsky ne fût point à Kasafiourte. Mais en son absence ils ne doutaient point que le colonel ne fît pour nous ce qu'eût fait le prince.

La question était de se procurer des chevaux jusqu'à Tchiriourth. A Tchiriourth, habitait le prince Dondukoff-Korsakoff, dont le nom et la courtoisie m'étaient connus : j'avais eu à Florence un duel avec son frère, mort depuis en Crimée, et c'était, grâce au caractère chevaleresque du prince, une raison de plus d'être sûr de son bon accueil.

Je me brossai la tête tandis que le demchick d'un de nos officiers brossait ma veste et mes bottes; et, accompagné de mon ami Kalino, je me rendis chez le lieutenant-colonel.

Le lieutenant-colonel était sorti. Je lui laissai mon nom.

J'avais remarqué en face de la maison du lieutenant-colonel un fort beau jardin qui, aux cygnes, aux demoiselles de Numidie, aux hérons, aux cigognes et aux canards qui le peuplaient, me parut t une espèce de jardin des Plantes.

La porte à claire-voie n'était point fermée, mais seulement appuyée contre ses supports; je la poussai et j'entrai dans le jardin.

A peine y étais-je qu'un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans vint à moi.

— Vous devez être monsieur Dumas? me demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Je suis le fils du général Grabbé.

— Qui a pris Akhulgo.

— Le même.

(1) L'eau noire.

— Je vous en fais mon compliment.

— Votre père, autant que je puis me le rappeler, a fait dans le Tyrol ce que le mien a fait dans le Caucase. Cela doit nous dispenser de toute cérémonie.

Je lui tendis la main.

— Je vous cherchais, me dit-il. Je viens d'apprendre votre arrivée. Le prince Mirsky sera au désespoir de ne pas s'être trouvé ici. Mais en son absence vous permettrez que nous vous fassions les honneurs de la ville.

Je lui dis alors ce qui m'arrivait, comment j'étais logé, et que je venais de faire buisson creux en allant chez le lieutenant-colonel.

— Avez-vous vu votre hôtesse? me demanda-t-il en souriant.

— Ai-je donc une hôtesse?

— Oui; vous ne l'avez pas vue? C'est une fort jolie Circassienne de Wladikawkass.

— Entendez-vous, Kalino?

— Si vous la voyez, continua M. Grabbé, tâchez de lui faire danser la lesguienne : elle danse d'une façon charmante.

— Vous aurez probablement sous ce rapport plus de puissance que moi, lui dis-je; est-ce indiscret de vous prier de mettre cette puissance à ma disposition?

— Je ferai de mon mieux. Où allez-vous de ce pas?

— Je rentre.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— A merveille.

Nous rentrâmes.

Cinq minutes après on nous annonça le lieutenant-colonel Coignard.

Le nom me parut de bonne augure : c'était celui de deux de mes amis.

Le présage ne m'avait pas trompé. Si quelqu'un pouvait me consoler de l'absence du prince Mirsky dont on m'avait tant parlé et d'une si gracieuse façon, c'était celui qui le remplaçait.

Il nous invita à ne nous inquiéter en rien de notre départ du lendemain; tout le regardait, chevaux et escorte.

Le régiment de Kabarda, commandé en premier par le prince Mirsky, en second par le colonel Coignard, est le poste le plus avancé qu'aient les Russes sur le territoire ennemi.

Souvent les montagnards, même insoumis, demandent la permission de venir vendre leurs bœufs et leurs moutons à Kasafiourte.

Cette permission leur est toujours accordée. Mais celle d'acheter, au contraire, leur est obstinément refusée.

Le jour même de notre arrivée deux étaient venus, munis d'un sauf-conduit du lieutenant-colonel, et avaient vendu trente bœufs.

Outre le bétail, ils apportent à la ville du miel, du beurre et des fruits.

On les paye tout naturellement argent comptant.

C'est du thé surtout qu'ils voudraient bien acheter. Mais il y a défense absolue de leur en vendre.

Aussi, dans toutes les rançons stipulent-ils, outre le prix de rachat, qu'il leur sera donné une prime de dix, quinze et même vingt livres de thé.

Au reste, ils font des incursions jusque dans la ville : peu de nuits se passent sans qu'ils enlèvent quelqu'un.

Vers la fin de l'été, des soldats et des enfants se baignaient dans le Garah-Sou, il était trois heures de l'après-midi; le colonel se promenait sur le rempart.

Une quinzaine d'individus descendent dans la rivière et font boire leurs chevaux au milieu des baigneurs.

Tout à coup quatre d'entre eux allongent la main, attrapent deux petits garçons et deux petites filles, les jettent sur l'arçon de leur selle et partent au galop.

Aux cris des enfants, le colonel s'aperçoit de ce qui se passe et ordonne aux tirailleurs de poursuivre les Tatars.

Les tirailleurs sautent ou se laissent glisser en bas des remparts, et se mettent à la poursuite des Tatars. Mais ceux-ci avaient déjà trop d'avance sur eux.

Seulement, un des petits gamins prisonniers mordit si cruellement la main de l'homme qui l'enlevait, que le Tatar le lâcha.

L'enfant se laissa glisser à terre.

Une fois à terre il ramasse des pierres et se défend.

Le Tatar lance son cheval sur lui, mais il glisse comme un serpent entre ses jambes.

Le Tatar lui tire un coup de pistolet et le manque.

L'enfant, plus adroit, l'atteint d'une pierre au milieu du visage.

Les tirailleurs approchaient. Le Tatar vit qu'il pouvait lui arriver malheur s'il s'obstinait; il tourna bride, abandonnant l'enfant, qui fut recueilli par les tirailleurs.

Les trois autres sont encore prisonniers. Les montagnards ont d'abord demandé mille roubles pour eux trois. C'étaient des enfants de soldats, il n'y avait pas moyen de trouver mille roubles.

Il est défendu de racheter les prisonniers avec l'argent de l'État.

Mais les dames de Kasafiourte quêtèrent; la quête produisit cent cinquante roubles; on offrit les cent cinquante roubles aux montagnards, qui, de mille qu'ils avaient demandés d'abord, sont déjà descendus à trois cents.

Le lieutenant-colonel a la certitude qu'ils finiront par accepter.

Dans ces sortes de négociations, c'est d'habitude un Tatar de la ville qui sert d'intermédiaire. Celui du colonel Coignard s'appelle Zalavat.

Chacun a ses espions. Seulement, de part et d'autre, les espions pris et reconnus sont fusillés.

Dernièrement, un des espions du colonel fut pris; on le conduisit sur un petit monticule en vue du camp russe, et là on lui cassa la tête d'un coup de pistolet.

On retrouva le corps deux jours après à moitié dévoré par les chacals.

C'est de Kasafiourte qu'a été envoyé à Chamyll le chirurgien-major Piotrowski; c'est à une demi-lieue de Kasafiourte qu'a eu lieu l'échange des princesses.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 6 **21 Avril 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cet ouvrage, entièrement inédit, sera complet en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on peut s'abonner à l'avance.
En vente chez Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11

Pendant que le lieutenant-colonel Coignard nous donnait ces détails, on vint lui dire quelques mots à l'oreille.

Il se mit à rire.

— Permettez-vous, me demanda-t-il, que je reçoive ici la personne qui a affaire à moi? Vous serez témoin d'un détail de mœurs qui ne sera pas sans intérêt pour vous.

— Comment donc! répondis-je, faites entrer.

Une femme tatare, enveloppée de manière qu'on ne lui vît que les yeux, descendit de cheval à la porte de la rue et bientôt parut à celle de l'appartement.

Reconnaissant le colonel à son uniforme, elle alla droit à lui.

Le colonel était assis derrière une table.

La femme tatare s'arrêta de l'autre côté de la table, ouvrit un petit sac qu'elle portait à la ceinture et en tira deux oreilles.

Avec le bout de sa canne, le colonel s'assura que les deux oreilles étaient bien deux oreilles droites. Il prit une plume, du papier et de l'encre, et donna un bon de vingt roubles.

Puis, en langue tatare :

— Chez le trésorier, dit-il, en repoussant les deux oreilles du bout de sa canne.

L'amazone remit les oreilles et le billet dans son sac, remonta à cheval et partit au galop pour aller toucher les vingt roubles chez le trésorier.

Il y avait une prime de dix roubles par tête de montagnard coupée. Le prince Mirsky, à qui répugnaient sans doute ces sanglants trophées, décida qu'il suffirait d'apporter désormais l'oreille droite.

Mais il ne put obtenir de ses chasseurs de se conformer à cette innovation ; depuis qu'ils ont affaire aux Tatars, ils ont

eu l'habitude de couper les têtes, et ils continuent, prétextant qu'ils ne connaissent pas leur droite de leur gauche.

Cette prime de dix roubles donnée par chaque oreille droite de montagnard me rappela une histoire que l'on m'avait racontée à Moscou.

La quantité de loups qui désolaient certains districts de Russie avait fait accorder une prime de cinq roubles par chaque loup tué.

La prime se payait sur la présentation de la queue.

Au recensement de l'année 1857, on s'aperçut que l'on avait payé plus de cent vingt-cinq mille roubles en prime.

Cela faisait cinq cent mille francs.

On trouva que c'était beaucoup de loups.

On fit une enquête, et l'on reconnut qu'il y avait à Moscou une fabrique de fausses queues de loups, imitant si bien les véritables, que les gens chargés du payement s'y étaient trompés.

Aujourd'hui la prime est abaissée à trois roubles, et l'on exige la tête tout entière.

Peut-être un jour s'apercevra-t-on qu'il y a, soit à Kisslarr, soit à Derbent, soit à Tiflis, une fabrique de fausses oreilles de Tchetchens.

Le lieutenant-colonel Coignard nous invita à dîner chez lui à cinq heures, et le capitaine Grabbé à monter en passant dans sa chambre.

Il nous montrerait des dessins de lui qui, à coup sûr, disait-il, nous intéresseraient.

CHAPITRE IX.

Les Coupeurs de têtes.

Pendant que nous causions avec le lieutenant-colonel Coignard, Kalino, qui avait sur nous deux grands avantages, celui de la langue et de la jeunesse, avait découvert notre hôtesse circassienne, et la décidait à faire son entrée dans le salon.

C'était une fort jolie personne de vingt à vingt-deux ans, vêtue à la mode de Wladikawkass, et qui, je crois, avait reconnu qu'il y a plus à faire avec une tête que l'on tourne qu'avec une tête que l'on coupe.

Il ignorait que nous avions accepté une invitation à dîner chez le lieutenant-colonel, et avait déterminé notre belle Circassienne à dîner avec nous.

Notre regret fut grand, mais la parole était engagée. Par bonheur, Kalino et notre jeune officier de Derbent n'avaient rien promis. Ils pouvaient rester, et, maîtres du cuisinier, nous remplacer avec avantage.

Nous fîmes agréer nos excuses à la belle Leila, — c'était le nom de notre hôtesse. — Nous lui promîmes de revenir aussitôt le dîner, si, de son côté, elle voulait nous promettre de danser, et, la parole engagée, nous partîmes avec le capitaine Grabbé.

Il habitait un joli petit appartement donnant sur le jardin botanique, et il nous montra ses cartons.

C'était un fort joli talent d'amateur, surtout pour les portraits.

Parmi ces portraits il y en avait trois ou quatre auxquels on voyait qu'il s'était adonné tout particulièrement. Ils se composaient seulement de la tête et du haut du corps. Les têtes, grandes comme des pièces de dix sous, étaient merveilleuses d'expression.

Quant à l'uniforme, il était le même.

— Voilà de belles barbes et de magnifiques figures, lui demandai-je, qu'est-ce que c'est que ces gaillards-là?

— Les meilleurs enfants de la terre, me répondit-il; seulement ils ont une manie.

— Laquelle?

— Ils ont fait serment de couper chaque nuit au moins une tête de Tchetchen; et comme les montagnards abrecks, ils tiennent rigoureusement leur serment.

— Ah! ah! voilà qui devient intéressant. A dix roubles la tête, cela fait trois mille six cent cinquante roubles par an.

— Oh! ce n'est pas pour l'argent, c'est pour le plaisir. Il y a caisse commune, et quand il s'agit de racheter un prisonnier, ils sont toujours les premiers à apporter leur offrande.

— Et les montagnards, que disent-ils de cela?

— Ils leur rendent la pareille du mieux qu'ils peuvent; voilà pourquoi ils ont de si belles barbes et de si beaux cheveux; c'est afin, disent-ils eux-mêmes, que lorsqu'ils ont la tête coupée, les Tchetchens sachent par où la prendre.

— Et vous en avez un régiment comme cela?

— Oh! non. Il faudrait choisir dans toute l'armée russe pour avoir un régiment d'hommes pareils. Nous avons une compagnie seulement. Elle a été fondée par le prince Bariatiwski, pendant qu'il était colonel du régiment de Kabarda. C'est lui qui leur a donné leurs carabines. Vous verrez : ce sont d'excellentes armes de Toula, à deux coups, portant la balle de munition ordinaire, avec une baïonnette de soixante centimètres de long.

— La baïonnette est bien gênante pour un bon tireur; c'est une ligne que l'œil suit malgré lui et qui le fait dévier.

Leur baïonnette se replie sous le canon de leur fusil, et ne se redresse qu'à leur volonté en pressant un ressort.

— A la bonne heure! Et ces portraits-là?

— Sont ceux de trois d'entre eux : de Bajeniock, d'Ignacieff et de Mikaëlouk.

— Vous avez choisi les plus beaux, je présume?

— Non, je vous jure, j'ai pris au hasard.

— Et nous pourrons les voir?

— Je crois que le lieutenant-colonel veut nous donner une petite fête ce soir, à notre club, qui est tout bonnement la boutique du marchand épicier, et comme il n'y a pas de bonne fête sans nos chasseurs, vous les y verrez.

— Mais alors ils ne pourront pas faire leur expédition ce soir?

— Oh! ils la feront de même, un peu plus tard, voilà tout.

A partir de ce moment il me passa par l'esprit une idée qui ne me quitta plus.

C'était de faire l'expédition de la nuit prochaine avec eux.

Je crois que la même idée vint en même temps à l'esprit de Moynet, car nous nous regardâmes et nous mîmes à rire.

Seulement, ni lui ni moi n'en soufflâmes le mot.

En ce moment cinq heures sonnèrent.

— Et le lieutenant-colonel? dis-je.

— J'aurais pourtant bien voulu faire une copie de vos croquis, dit Moynet.

— A quelle heure partez-vous demain? demanda le capitaine Grabbé.

— Mais rien ne nous presse, répondis-je vivement; nous n'avons que trente à trente-cinq verstes à faire d'ici à Tchiriourth.

— Eh bien, dit le capitaine Grabbé, vous verrez nos hommes ce soir, vous désignerez ceux qui vous conviendront, et je vous les enverrai demain matin, vous n'aurez jamais eu de meilleurs modèles; ce sont des gaillards qui vous posent une heure sans cligner une seule fois de l'œil.

Tranquillisé par cette promesse, Moynet ne fit plus aucune difficulté de se rendre à l'invitation du lieutenant-colonel.

Pendant tout le dîner on causa mœurs, usages, légendes : le lieutenant-colonel Coignard, d'origine française comme l'indique son nom, est un homme d'un esprit fort distingué, très-observateur, parlant français comme s'il avait passé toute sa vie à Paris.

Le dîner passa donc aussi rapidement que passaient ces fameux dîners de Scarron où la conversation de sa femme était chargée de faire oublier le rôti.

C'était à huit heures que nous devions nous trouver au club avec les officiers du régiment de Kabarda. Le dîner avait fini à six heures vingt minutes; nous demandâmes au lieutenant-colonel la permission d'acquitter la promesse que nous avions faite à notre hôtesse de venir passer une heure avec elle, qu'elle avait promis de son côté d'employer à nous faire faire connaissance avec la danse tcherkesse et la danse lesguienne.

La permission obtenue, nous fûmes en un instant de retour à notre domicile : nos trois dîneurs en étaient au dessert.

La belle Leila était en grand costume : elle portait sur la tête une petite calotte brodée d'or, avec un long voile de gaze tombant jusqu'aux hanches, une longue robe de satin noir soutachée d'or. Sur cette robe, dont les manches ouvertes dépassaient de beaucoup la main, elle avait passé une petite tunique de soie blanche et rose, serrant les bras, serrant la taille, serrant ou plutôt dessinant les formes inférieures et tombant jusqu'aux genoux. La taille était marquée par une ceinture d'argent soutenant un petit poignard recourbé en ivoire, incrusté d'or, dont le fourreau servait en même temps d'étui à un petit couteau fort élégant. Enfin, cette toilette, que je soupçonnai d'être plus géorgienne que circassienne, se terminait par de petites pantoufles pointues en velours cerise brodé d'or, qui n'apparaissaient que rarement pour montrer un fort joli pied, cachées qu'elles étaient par les longs plis de la robe de satin noir.

On a dit que le Circassien était le plus beau peuple de la création.

Cela est peut-être vrai pour les hommes, cela est contestable pour les femmes.

Cependant, à notre avis, le Géorgien peut lui disputer le prix de la beauté.

Je me rappellerai toujours l'effet que me produisit, au milieu des steppes des Tatars-Nogaïs, la vue du premier Géorgien que nous aperçûmes.

Depuis trois semaines ou un mois l'aspect des Kalmouks au milieu desquels nous avions voyagé, et des Mongols au milieu desquels nous voyagions, faisait passer sous nos yeux les deux types les plus incontestés pour nous autres occidentaux de la laideur humaine : teint jaune, peau huileuse, yeux petits et retroussés, nez épaté ou presque absent, barbe à poils isolés, cheveux incultes, malpropreté proverbiale, voilà ce qui du matin au soir récréait notre vue.

Tout à coup, en arrivant à une station, nous aperçûmes debout, gracieusement appuyé au chambranle de la porte, un homme de vingt-cinq à trente ans, coiffé d'un bonnet à la persane, mais plus bas de forme; sa figure, au teint mat, était encadrée dans de beaux cheveux luisants et doux comme de la soie et une barbe noire au reflet rougeâtre; ses sourcils étaient dessinés comme avec un pinceau; son œil de jais, plein de vaguïté, était ombragé par une paupière de velours; son nez semblait avoir servi de modèle à celui de l'Apollon Pythien; ses lèvres rouges comme du corail, à travers sa barbe noire, faisaient valoir des dents de nacre, et avec tout cela cette espèce de dieu grec descendu sur la terre, ce Dioscure qui avait oublié de remonter à l'Olympe, était vêtu d'une tchoukha déchirée, d'une bechemette en loques et ses pieds nus passaient à l'extrémité d'un large pantalon de drap lesguien.

Nous jetâmes, Moynet et moi, un cri involontaire d'admiration, tant la beauté est en honneur chez les peuples civilisés, tant il est inutile de la contester, tant il est impossible de ne pas la reconnaître, qu'elle apparaisse sous les traits de l'homme ou de la femme.

Je fis demander à notre jeune homme à quelle race il appartenait, il nous répondit qu'il était Géorgien.

Eh bien, à notre avis, le seul avantage, comme beauté, que possède le Tcherkesse sur le Géorgien, c'est celui qu'aura toujours le montagnard sur l'homme de ville, c'est-à-dire l'adjonction du pittoresque à la perfection de la forme.

Le Tcherkesse, avec son faucon sur le poing, sa bourka sur l'épaule, son bachelick sur la tête, son kangiar à la ceinture, sa schaska au côté, son fusil à l'épaule, c'est le moyen âge ressuscité, c'est le quinzième siècle apparaissant au milieu du dix-neuvième.

Le Géorgien, avec son charmant costume, tout de soie et de velours, c'est la civilisation du dix-septième, c'est Venise, c'est la Sicile, c'est la Grèce, c'est ce que l'on a vu.

Le Circassien, c'est ce que l'on rêve.

Quant aux Circassiennes, peut-être leur réputation de beauté trop vantée leur nuit-elle, surtout au premier aspect. Il est vrai que nous avons vu les Circassiens, mais non les Circassiens de la montagne; il est probable que la beauté primitive des femmes s'est abâtardie en descendant vers la plaine. Pour juger d'ailleurs, pour apprécier, pour affirmer, il faudrait avoir pu étudier la beauté des femmes de la Circassie comme l'ont fait certains voyageurs, et comme paraît l'avoir fait Jean Struys, auquel on peut d'autant plus se fier, ce me semble, qu'il appartient à une nation qui ne s'échauffe pas facilement.

Jean Struys, comme l'indique son nom, est Hollandais.

Nous citerons ce qu'il dit des Circassiennes; il est moins difficile et surtout moins embarrassant parfois de citer que d'écrire.

« Les femmes du Caucase, dit Jean Struys, ont toutes de l'agrément et je ne sais quoi qui les fait aimer. Elles sont belles et fort blanches, et cette blancheur est mêlée d'un si beau coloris, que ce n'est que lis et rose aux endroits où il

faut qu'ils soient pour faire une parfaite beauté. Leur front est grand et uni, et, sans le secours de l'art, elles ont si peu de sourcils, qu'on dirait que ce n'est qu'un filet de soie recourbé. Elles ont les yeux grands, doux et pleins de feu ; le nez bien tourné, les lèvres vermeilles, la bouche riante et petite, le menton tel qu'il doit être pour achever un ovale parfait. Le cou et la gorge ont la blancheur et l'embonpoint que demandent les connaisseurs dans une beauté achevée, et sur un dos plein et blanc comme neige tombent de longs cheveux de la couleur du plus beau jais, tantôt flottants, tantôt tressés, et qui accompagnent toujours agréablement le tour du visage. En parlant de leur sein, j'ai passé vite comme on fait des choses communes, et cependant il n'est rien de si rare ni qui mérite plus d'attention. Les deux globes y sont bien placés, bien taillés, d'une fermeté incroyable, et je puis dire sans exagérer que jamais rien ne fut si blanc ni plus propre, un de leurs grands soins étant de les laver tous les jours, de peur, disent-elles, de se rendre indignes par leur négligence des grâces que le ciel leur a faites. Leur taille est belle, grande et aisée, et toute leur personne pourvue d'un air libre et dégagé. Avec de si beaux dons, elles ne sont point cruelles ; elles ne s'effrayent pas de l'abord d'un homme, de quelque pays qu'il soit ; et, soit qu'il les approche ou qu'il les touche, bien loin de le rebuter, elles se feraient scrupule de l'empêcher de cueillir ce qu'il faut de lis et de rose pour un bouquet de juste grosseur. Mais si les femmes sont faciles, de leur côté les hommes sont si bons qu'ils voient d'un air froid cajoler leurs femmes, dont ils ne sont ni fous, ni jaloux, alléguant pour raison qu'il en est des femmes comme des fleurs, dont la beauté serait inutile s'il n'y avait pas d'yeux pour les regarder ni de mains pour les toucher. »

Voici ce qu'écrivait à Amsterdam, en 1661, pendant le commencement du règne de Louis XIV, et dans un style qui, comme on le voit, ne serait pas indigne de Gentil-Bernard, le galant voyageur Jean Struys.

Comme il paraît avoir fait sur les Circassiennes des recherches plus approfondies que les miennes, je me contenterai de me ranger à son avis et d'inviter mes lecteurs à en faire autant.

Au reste, cette réputation de beauté est si bien établie, que sur les marchés de Trébizonde et dans les bazars de Constantinople, le prix d'une Circassienne est presque le double toujours, parfois le triple d'une femme dont, au premier coup d'œil, la beauté nous paraîtrait égale et même supérieure.

Au reste, cette digression, au lieu de nous éloigner de notre hôtesse, n'a fait que nous en rapprocher.

Elle nous avait promis de danser, et nous tint parole. Seulement, comme nous avions négligé de ramener un musicien quelconque, elle fut obligée de danser en s'accompagnant d'un accordéon dont elle jouait elle-même, ce qui enlevait à sa danse l'élégance des bras.

Mais ce que nous voyions de cette danse était si charmant, que nous nous engageâmes après le club à ramener un musicien quelconque, pour que la belle Leila pût avoir un succès complet et digne de son mérite.

A huit heures, le capitaine Grabbé vint nous prendre ; la réunion était complète et nous étions attendus au club.

Comme on nous en avait prévenus, le club était tout simplement la boutique d'un épicier. Sur le comptoir, qui s'étendait dans toute la longueur de la boutique et derrière lequel passaient seuls les privilégiés, étaient rangés des fromages de toutes les espèces, des fruits frais ou confits de tous les pays.

Mais ce qui était formidable à voir, c'était une double rangée de bouteilles de vin de Champagne s'étendant d'un bout du comptoir à l'autre avec une régularité qui faisait honneur à la discipline russe.

Pas une en effet qui dépassât l'autre d'une ligne, pas une qui ne sentît les coudes de sa voisine.

Je ne les comptai pas, mais il devait bien y en avoir soixante à quatre-vingts.

Cela faisait deux ou trois par convive, en supposant que l'on n'envoyât pas chercher de renfort à la cave.

Nulle part on ne boit comme en Russie, si ce n'est ne Géorgie cependant.

Ce serait une lutte sérieuse à voir qu'une lutte entre des buveurs russes et géorgiens. J'offre de parier que le chiffre des bouteilles bues arriverait à une douzaine par hommes ; mais je ne me charge pas de dire d'avance à qui demeurerait la victoire.

J'étais, au reste, déjà aguerri à ces sortes de luttes. Dans la vie habituelle, je ne bois que de l'eau à peine rougie ; quand l'eau est bonne, je la bois pure.

Fort ignorant pour les crus de vin, capable de confondre le vin de Bordeaux avec le vin de Bourgogne, j'ai pour l'eau une extrême finesse de dégustation. Quand j'habitais Saint-Germain, et que par paresse mon jardinier allait puiser l'eau à une fontaine plus rapprochée que celle dont l'eau me désaltérait d'habitude, je reconnaissais la substitution à l'instant même.

Mais de même que tous les hommes qui boivent peu, — ce que je vais dire a l'air d'un paradoxe, — je suis très-difficile à griser.

La facilité à se griser chez les hommes qui boivent beaucoup tient à ce qu'il y a toujours un reste d'ivresse de la veille.

Je fis donc amplement honneur aux quatre-vingts bouteilles de vin de Champagne réunies pour la fête dont j'étais le héros.

Pendant ce temps retentissait dans une pièce voisine le tambourin tatar et la flûte lesguienne. C'étaient nos coupeurs de têtes, les chasseurs du régiment de Kabarda, qui venaient nous donner un échantillon de leur science chorégraphique.

A peine la porte fut-elle ouverte et fûmes-nous introduits comme spectateurs, que je reconnus les originaux des portraits que j'avais vus, Bajeniock, Ignacieff et Mikaëlouk. Ils furent fort étonnés que je les appelasse par leurs noms, et cette prescience de leur individualité ne contribua pas peu à activer la connaissance.

Au bout de dix minutes, nous étions les meilleurs amis du monde, et ils nous faisaient sauter dans leurs bras comme des enfants.

Chacun dansa de son mieux, nos chasseurs de Kabarda, la tcherkesse et la lesguienne ; Kalino un des beaux et surtout un des infatigables danseurs que je connaisse, leur répondit par la trépaka. Peu s'en fallut que je ne me rappelasse les

jours de ma jeunesse et que je ne leur laissasse à mon tour dans le Caucase un échantillon de notre danse nationale.

A dix heures, la soirée finit; nous prîmes congé du lieutenant-colonel, qui fixa notre départ au lendemain, onze heures du matin, voulant avoir le temps de prévenir un prince tatar que nous dînerions en passant chez lui; puis de nos jeunes officiers, parmi lesquels nous remarquâmes trois ou quatre capotes de soldats, dont les habitants,—j'allais dire à tort les propriétaires : le soldat ne possède rien, pas même sa capote,— dont les habitants ne nous parurent ni moins gais ni moins libres avec leurs supérieurs que les autres.

C'étaient de jeunes officiers faits soldats à la suite de condamnations politiques. Aux yeux de leurs camarades ils ne perdent absolument rien par cette dégradation, et par une délicatesse de cœur que devrait admirer, mais que se contente de tolérer, je crois, le gouvernement russe, ils jouissent au Caucase de la position sociale dont ils sont privés à Moscou et à Pétersbourg.

En nous retirant, nous demandâmes au lieutenant-colonel la permission d'emmener chez nous Bajeniock, Ignacieff et Mikaëlouk, ce qui nous fut accordé, à la condition qu'ils seraient libres à minuit.

Il y avait *un secret* d'arrangé pour la nuit.

C'est ainsi que l'on nomme une expédition nocturne contre les voleurs d'hommes, de femmes et d'enfants.

Nous promîmes à nos trois Kabardiens de leur rendre la liberté à l'heure à laquelle ils la réclameraient. Ils échangèrent quelques mots tout bas avec leurs camarades, et nous regagnâmes notre domicile, où nous savions être attendus par notre hôtesse, qui prenait, comme actrice, à la danse autant de plaisir qu'elle nous en donnait comme spectateurs.

CHAPITRE X.

Le secret.

Au nombre des trois Kabardiens que nous ramenions entre nous était non-seulement un danseur remarquable, Bajeniock, mais un musicien distingué, Ignacieff.

Ignacieff, gros, court, bâti en Hercule dans sa taille trapue, avec son papack large comme ses épaules, et dont les frisons lui descendaient jusqu'au nez, sa barbe rousse dont les poils lui descendaient jusqu'à la ceinture, était un des types les plus grotesques et en même temps les plus terribles que j'aie jamais vus.

Il jouait de ses bras courts et robustes du violon, avec cette singularité qu'il tenait le violon de la main droite et l'archet de la main gauche.

Il mettait la même énergie à appuyer son archet sur les cordes de son violon, qu'il eût mis à faire grincer une scie sur un morceau de bois de fer.

Notre hôtesse pouvait désormais danser, non-seulement avec les jambes, mais avec les bras.

Nous avions cru d'abord qu'elle serait un peu effrayée à la vue des trois visages que nous lui ramenions; mais sans doute elle les connaissait, car elle les accueillit avec un charmant sourire, donna une poignée de main à Bajeniock, et échangea quelques mots avec Ignacieff et Mikaëlouk.

Ignacieff tira son violon de dessous sa tcherkesse et se mit à jouer *la lesguinka.*

Sans se faire prier autrement, Leila se mit à danser à l'instant même, et Bajeniock lui fit vis-à-vis.

J'ai déjà parlé de la tristesse profonde de la danse russe : elle ressemble à ces danses des funérailles que les Grecs menaient aux tombeaux des morts. Les danses de l'Orient ne sont guère plus gaies, à moins que, comme celles des almées et des bayadères, elles ne tombent dans les danses expressives.

Et encore sont-elles libertines, cyniques même, mais jamais gaies.

Ce ne sont point des danses, mais une marche lente en avant et en arrière, où les pieds ne quittent jamais le sol, où les bras, beaucoup plus occupés que les jambes, font le mouvement d'attirer ou de repousser, où la mélodie est toujours la même et se prolonge à l'infini, bien sûr qu'est le musicien que danseurs et danseuses peuvent exécuter ces sortes de mouvements tout une nuit sans être le moins du monde fatigués le matin.

Le bal dura jusqu'à minuit, la même danseuse suffisant à Bajeniock, à Miakëlouk et à Kalino, qui de temps en temps, n'y pouvant tenir, changeait la danse lesguienne ou kabardienne en danse russe.

Quant à Ignacieff, qui eût dû être le plus fatigué de tous, attendu que c'était lui qui se donnait le plus de mouvement, il semblait être infatigable.

A minuit, on entendit une certaine rumeur dans la cour, puis dans le corridor : c'étaient les compagnons de nos chasseurs qui les venaient chercher. Ils étaient en costume de campagne, c'est-à-dire qu'au lieu de leurs tcherkesses d'apparat avec lesquelles ils nous avaient reçus, ils étaient vêtus de tcherkesses en lambeaux.

Celles-là, c'était leur costume de guerre : c'étaient celles que les expéditions nocturnes avaient effilées aux ronces et aux épines; pas une qui n'eût sa trace de balle ou de poignard, pas une qui n'eût ses taches de sang.

Si elles avaient pu parler, elles eussent raconté les luttes mortelles, les combats corps à corps, les cris des blessés, les dernières imprécations des mourants.

Au drapeau l'histoire belliqueuse du jour, à elle les légendes sanglantes de la nuit.

Chaque homme avait sa carabine à deux coups sur l'épaule et son long kangiar à la ceinture; pas une de ces carabines dont les balles n'eussent donné la mort, pas un de ces kangiars dont le fil n'ait séparé, non pas une tête, mais dix têtes des épaules.

Pas d'armes intermédiaires.

Les compagnons de Bajeniock, de Mikaëlouk et d'Ignacieff leur avaient apporté leurs tcherkesses de campagne et leurs carabines.

Quant à leurs kangiars, ils ne les quittent jamais, quant à leurs cartouches, elles sont toujours bourrées de poudre et de balles.

Nos deux danseurs et le musicien revêtirent leurs habits de guerre ; pendant ce temps, Moynet, Kalino et moi nous nous armions de notre côté.

Nous fûmes prêts en même temps qu'eux.

— Yedem, dis-je en russe.

Cela voulait dire : Partons.

Les chasseurs nous regardèrent avec étonnement.

— Expliquez-leur, dis-je à Kalino, que nous partons avec eux, et que nous voulons être de l'expédition.

Kalino leur traduisit mes paroles et le signe affirmatif que Moynet fit de la tête.

Bajeniock, qui était le sergent-major, et qui avait d'habitude le commandement de l'expédition, devint sérieux.

— Est-ce bien vrai, demanda-t-il à Kalino, ce que dit le général français et son aide de camp?

Rien ne leur eût pu ôter l'idée que j'étais un général français et que Moynet ne fût mon aide de camp.

— C'est parfaitement vrai, répondit Kalino.

— Alors, continua Bajeniock, il faut que les deux Français sachent quelles sont nos habitudes, libre à eux, du reste, de ne pas s'y conformer, puisqu'ils ne sont pas de la compagnie.

— Les habitudes? demandai-je, voyons cela.

— Jamais deux chasseurs n'attaquent un Tchetchen; un homme vaut un homme, on se bat donc homme contre homme.

Si on appelle au secours, alors seulement deux hommes peuvent se mettre contre un, mais on n'appelle jamais au secours.

Si un chasseur est attaqué par deux, trois, quatre montagnards, autant de chasseurs viennent à son secours qu'il y a de montagnards, pas un de plus, pas un de moins.

Si l'on peut tuer de loin, tant mieux; on a une carabine, c'est pour s'en servir.

Maintenant, comment les Français comptent-ils faire?

Kalino nous transmit la demande.

— Comme vous faites vous-même, pas autrement.

— Vous embusquerez-vous tous les trois ensemble, ou vous placerez-vous comme nous et avec nous?

— Je désirerais, répondis-je, et je crois que c'est le désir de mes compagnons, que chacun de vous pût être près d'un de nous.

— Soit, je me charge du général, Ignacieff se chargera de l'aide de camp; vous, qui êtes Russe, vous ferez comme vous l'entendrez.

Kalino voulait absolument être où il y avait le plus de danger, combattre un Tcherkesse et le tuer en amateur, c'était pour lui la croix de Saint-Georges.

C'est-à-dire la plus belle des croix russes.

Minuit sonna, nous étions prêts, on partit. D'abord la nuit semblait sombre à ne pas voir à quatre pas devant soi, mais au bout de cent pas, nos yeux étaient déjà familiarisés avec l'obscurité; pas un homme, pas une femme n'était dehors; des chiens seulement se levaient de temps en temps sur les seuils des portes ou traversaient la rue, mais sans doute leur instinct leur disait qu'ils avaient affaire à des amis, pas un n'aboya.

Nous sortîmes de la ville, et nous nous trouvâmes sur la rive droite de la rivière Yaraksou; arrivés là, le bruit des cailloux qu'elle roulait avec son eau absorba le bruit de nos pas.

Nous voyions devant nous la montagne comme une masse noire.

La nuit était superbe, le ciel tout brodé de diamants; jamais le beau vers de Corneille, *cette obscure clarté qui tombe des étoiles*, n'avait eu sa plus exacte application.

Nous avions fait un quart de lieue à peu près, quand Bajeniock fit signe d'arrêter.

Il est impossible d'être obéi avec plus de précision qu'il ne le fut.

Il se coucha, mit l'oreille contre terre et écouta.

Puis se relevant :

— Ce sont des Tatars de la plaine, dit-il.

— Comment peut-il savoir cela? demandai-je à Kalino, qui me traduisit sa phrase.

Kalino reproduisit mon interrogation.

— Leurs chevaux marchent l'amble, dit Bajeniock; au milieu de leurs rochers, les chevaux des montagnes sont bien forcés de marcher le pas ordinaire.

En effet, cinq ou six minutes après, nous vîmes passer dans l'obscurité une petite troupe de cavaliers composée de sept ou huit personnes.

Elle ne nous vit pas, Bajeniock nous ayant recommandé de nous cacher derrière la saillie formée par la rive droite de l'Yaraksou.

Je demandai le motif de cet excès de précaution.

Souvent les montagnards ont des espions parmi les gens de la plaine, un des hommes que nous venions de voir passer pouvait être un espion, se séparer de sa petite troupe et donner avis aux Tatars.

Nous attendîmes donc qu'ils fussent tout à fait hors de vue pour nous remettre en route.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous vîmes un bâtiment qui blanchissait à notre gauche.

C'était la forteresse russe de Enezapnaïa, c'est-à-dire le point le plus avancé de toute la ligne.

La pente des montagnes vient mourir au pied de ses murailles, et nous entendions sur ces murailles la voix de la sentinelle qui criait : *Sluchaï*, écoute!

Nous aussi nous écoutâmes, mais cette voix reproduite par une sentinelle, puis par une seconde, puis par une troisième, pour s'éteindre tout à fait, n'eut pas un quatrième écho, et s'évanouit dans l'air, comme le cri d'un esprit de la nuit.

Nous continuâmes de marcher dix minutes encore à peu près, puis presque à pied sec nous traversâmes l'Yaraksou, suivant à travers des buissons épineux la pente de la montagne jusqu'à ce que nous trouvâmes une seconde rivière aussi desséchée que la première; nous la traversâmes comme elle et nous nous engageâmes dans une espèce de chemin frayé par les pâtres, lequel nous conduisit cette fois près d'une troisième rivière plus large et évidemment plus profonde que les deux autres.

C'était l'Axaï, un des affluents du Téreck.

L'autre, que nous venions de traverser presque à sa source, était l'Yamansou.

Avant que je me fusse rendu compte à moi-même de la façon dont nous allions traverser la rivière, Bajeniock m'avait fait signe de monter sur ses épaules.

La même invitation était faite à mes deux compagnons par Ignacieff et Mikaëlouk.

Nous nous fîmes prier juste ce qu'il fallait pour ne pas être indiscrets, et nous enfourchâmes nos montures.

Les chasseurs avaient de l'eau jusqu'au-dessus du genou.

Nos porteurs nous déposèrent sur l'autre rive.

Puis, en silence, Bajeniock reprit sa route en descendant le cours de la rivière cette fois et en suivant la rive gauche de l'Axaï.

Je ne devinais pas grand'chose à la manœuvre, mais je me taisais, comprenant la nécessité du silence et me réservant d'en demander l'explication plus tard.

A mesure que nous descendions, l'Axaï devenait plus large et devait devenir plus profond.

Un de nos hommes échangea un signe avec Bajeniock et s'arrêta.

Cent pas plus loin, un second s'arrêta à son tour.

Cent pas plus loin, un troisième.

Je compris que l'on se plaçait à l'affût.

Pendant tout son cours dans la montagne, la rivière était guéable. Or, en revenant de leurs expéditions nocturnes, les Tchetchens ne s'amusaient pas à la remonter; ils se jetaient avec leurs chevaux où ils se trouvaient, voilà pourquoi de cent pas en cent pas les chasseurs se plaçaient le long de la rivière.

Tous s'arrêtèrent les uns après les autres. Bajeniock, qui marchait en tête, s'arrêta naturellement le dernier.

Moi avec lui.

Il se coucha à terre, me fit signe d'en faire autant. Comme il ne parlait pas français, que je ne parlais pas russe, nous ne pouvions nous entendre que par signes.

Je fis comme il faisait, m'abritant ainsi que lui sous un buisson.

On entendait, pareils à des lamentations d'enfants, les cris des chacals qui rôdaient dans la montagne.

Ces cris et le bruit de l'eau de l'Axaï étaient les seuls qui troublassent le silence de la nuit. On était trop loin de Kasafiourte pour entendre la vibration de l'horloge, et d'Enezapnaïa pour entendre la voix des factionnaires.

Tous les bruits qui venaient à nous à ce point de la montagne où nous étions étaient des bruits ennemis, qu'ils vinssent des hommes ou des animaux.

Je ne sais ce qui se passait dans l'esprit de mes compagnons, mais ce qui me frappait, c'était le peu de temps qu'il faut pour amener dans la vie les plus étranges contrastes.

Il y avait deux heures à peine, nous étions au milieu de la ville dans une chambre bien chaude, bien éclairée, bien amie; Leila dansait en coquetant de son mieux avec ses yeux et avec ses bras; Ignacieff lui jouait du violon; Bajeniock et Mikaëlouk lui faisaient vis-à-vis, nous battions des mains et des pieds, nous n'avions pas une pensée qui ne fût gaie et joyeuse.

Deux heures s'étaient écoulées, nous étions dans une nuit froide et sombre, au bord d'une rivière inconnue, sur une terre hostile, couchés la carabine à la main, le poignard au côté, non pas comme cela m'était arrivé vingt fois à l'affût d'une bête sauvage, mais en embuscade, attendant pour tuer ou être tués des hommes comme nous, faits à l'image de Dieu comme nous, et nous nous étions jetés en riant dans cette entreprise, comme si ce n'était rien de perdre son sang ou de verser celui des autres.

Il est vrai que ces hommes que nous attendions étaient des bandits, des hommes de pillage et de meurtre, laissant derrière eux la désolation et les pleurs. Mais ces hommes étaient nés à quinze cents lieues de nous, avec des mœurs autres que nos mœurs; ce qu'ils faisaient, leurs pères l'avaient fait avant eux, leurs ancêtres avant leurs pères, leurs aïeux avant leurs ancêtres.

Pouvais-je véritablement demander à Dieu de me secourir si je courais un danger que j'étais venu si inutilement, si imprudemment chercher?

Ce qu'il y avait d'incontestable, c'est que j'étais sous un buisson au bord de l'Axaï, que j'y attendais les Tchetchens, et qu'en cas d'attaque ma vie dépendait de la justesse de mon coup d'œil ou de la force de mon bras.

Deux heures s'écoulèrent ainsi.

Soit que la nuit s'éclaircît, soit que mon œil s'habituât aux ténèbres à force de sonder l'obscurité, j'en étais arrivé à voir parfaitement de l'autre côté du fleuve.

Je ne perdais pas de vue la rive opposée, quand il me sembla entendre à ma droite un faible bruit.

Je jetai les yeux sur mon compagnon; soit qu'il n'entendît pas, soit que ce bruit lui parût sans importance, il n'y semblait pas faire attention.

Le bruit devenait de plus en plus perceptible; il me semblait entendre le pas de plusieurs personnes.

Je me rapprochai insensiblement de Bajeniock, lui mis la main gauche sur le bras, et étendis la main droite du côté où cette fois j'entendais bien distinctement le bruit.

— Nicevo, me dit-il.

Je savais assez de russe pour traduire *nicevo*.

— Ce n'est rien, — m'avait répondu Bajeniock.

Je n'en restai pas moins l'œil fixé du côté d'où venait le bruit.

Alors je vis à vingt pas de moi s'avancer un grand cerf à la magnifique empaumure; il était suivi de sa biche et de deux faons.

Il s'approcha sans défiance du cours d'eau et se mit à boire.

Ce n'était rien, avait dit Bajeniock; en effet, ce n'était pas le gibier que nous attendions.

Je ne pus m'empêcher de le mettre en joue. Oh! si j'avais pu lâcher le coup, il était bien à moi.

Tout à coup il releva la tête, tendit les naseaux vers la rive opposée, respira l'air, jeta une espèce de cri d'alarme, et se rejeta dans la montagne.

Je connaissais trop les habitudes des animaux sauvages pour ne pas comprendre que toute cette pantomime de mon cerf indiquait que de l'autre côté de la rivière il se passait quelque chose d'insolite.

Je me retournai vers Bajeniock.

— Smirno, me dit-il.

Je n'avais pas compris la parole, mais je compris le geste; il me disait de ne pas bouger et de m'effacer le plus que je pourrais contre terre.

Je lui obéis.

Lui se glissa comme un serpent le long de la rive du fleuve, continuant de le descendre, et par conséquent s'éloignant de moi.

Tant que je pus, je le suivis d s yeux.

Quand je l'eus perdu de vue, mon regard se reporta naturellement de l'autre côté de l'Axaï.

Alors, en même temps qu'il me semblait entendre le galop d'un cheval, je distinguai dans l'obscurité un groupe plus confus que ne l'eût été celui d'un simple cavalier.

Le groupe s'approchait sans devenir plus explicable. Ce que je compris aux battements de mon cœur, plus encore que par le témoignage de mes yeux, c'est qu'un ennemi était devant nous.

Je regardai du côté d'Ignacieff, personne ne bougeait; on eût dit que la rive du fleuve était déserte.

Je regardai du côté de Bajeniock, il avait disparu depuis longtemps.

Je reportai ma vue de l'autre côté de la rivière, et attendis, immobile.

Le cavalier était arrivé au bord de l'Axaï, il se présentait à moi diagonalement, et je pouvais voir qu'il traînait une personne à pied à la queue de son cheval.

C'était un prisonnier ou une prisonnière.

Au moment où il poussa son cheval dans l'eau, et où celui ou celle qu'il traînait après lui fut obligé de l'y suivre, on entendit un cri lamentable.

C'était un cri de femme.

Tout le groupe était déjà dans le fleuve, à deux cents pas au-dessous de moi.

Que faire?

Au moment où je m'adressais cette interrogation, la rive du fleuve s'éclaira tout à coup, un coup de feu se fit entendre, le cheval battit l'eau convulsivement de ses pieds, et tout le groupe disparut dans la tempête soulevée au milieu du fleuve. Un second cri, cri de détresse comme le premier, poussé par la même voix, retentit.

Cette fois je courus du côté où s'accomplissait le drame. Au milieu de cette espèce de tourbillon qui continuait d'agiter le fleuve une flamme brilla, un coup de feu jaillit.

Puis un troisième coup de feu partit du bord, puis j'entendis le bruit de quelqu'un qui s'élançait à l'eau. Je vis comme une ombre se dirigeant vers le milieu de la rivière. J'entendis des cris, des imprécations, puis tout à coup bruit et mouvement, tout cessa. Je regardai autour de moi, nos compagnons les plus rapprochés m'avaient rejoint et attendaient, immobiles comme moi.

Alors nous vîmes venir à nous quelque chose d'impossible à reconnaître dans l'obscurité, mais qui, cependant, de seconde en seconde se dessina plus clairement.

Lorsque le groupe ne fut plus qu'à dix pas de nous nous distinguâmes et nous comprîmes.

L'agent moteur était Bajeniock; il tenait son kangiar entre ses dents, portait sur son épaule droite une femme évanouie, mais qui n'avait pas lâché son enfant, qu'elle tenait entre ses bras, et de sa main gauche, par la seule tresse de cheveux qu'elle eût au milieu du crâne, une tête de Tchetchen trempant à moitié dans l'eau.

Il jeta la tête sur la berge, y déposa la femme et l'enfant, et dit en russe d'une voix où il était impossible de distinguer la moindre émotion :

— Maintenant, mes amis, lequel de vous a une goutte de vodka?

Au reste, ne croyez pas que ce fût pour lui qu'il la demandât.

C'était pour a жemme et l'enfant.

Deux heures après nous rentrions à Kasafiourte, ramenant en triomphe l'enfant et la mère, parfaitement revenus à la vie.

Mais j'en suis encore à me demander si l'on a le droit de se mettre à l'affût d'un homme comme on se met à l'affût d'un cerf ou d'un sanglier.

CHAPITRE XI.

Le prince Ali-Sultan.

Le lendemain, à onze heures, comme la chose avait été arrêtée la veille, le lieutenant-colonel Coignard vint nous prendre.

Moynet avait employé la matinée à faire un dessin de Bajeniock, qui pendant la première demi-heure avait posé comme un marbre, mais qui tout à coup s'était mis à trembler la fièvre en déclarant que malgré sa bonne volonté il lui était impossible de se tenir debout.

Il avait attrapé un refroidissement.

Nous lui avions fait boire un verre de vodka; nous lui avions donné une dernière poignée de main et l'avions envoyé se coucher.

Pendant qu'il posait, nous lui avions fait demander par Kalino des détails sur son affaire de la veille.

En effet, j'avais bien saisi l'ensemble, mais les détails m'avaient échappé.

Voici comment les choses s'étaient passées :

Dès qu'il avait aperçu le Tchetchen, il avait couru, ou plutôt s'était glissé à l'endroit où il avait présumé qu'il passerait la rivière.

Bajeniock avait parfaitement vu qu'il traînait derrière lui une femme attachée par un licol à la queue de son cheval.

Il avait calculé alors que s'il tuait l'homme d'abord, le cheval, livré à lui-même, s'emporterait et, en s'emportant, étranglerait la femme.

Il avait donc pris le parti de tuer le cheval avant l'homme.

Ainsi avait-il fait. Sa première balle avait porté en plein dans le poitrail de l'animal ; c'était alors que nous lui avions vu battre furieusement l'eau de ses pieds de devant.

Au milieu de l'agonie de son cheval, le Tchetchen avait lâché à son tour son coup de fusil et avait enlevé le papack de Bajeniock, mais sans le toucher.

Bajeniock avait alors lâché son second coup de carabine, et avait tué ou blessé à mort le Tchetchen.

Il s'était aussitôt élancé à l'eau. Il s'agissait de sauver la femme avant qu'elle fût étranglée ou noyée.

Il était arrivé au milieu du fleuve, où le cheval se débattait dans les convulsions de l'agonie.

Il avait d'un coup de kangiar coupé le licol et soulevé la femme hors de l'eau. C'était alors seulement qu'il s'était aperçu qu'elle tenait un enfant entre ses bras.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ de H. S Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46

15 centimes le Numéro N° 7 22 Avril 1859



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31**, et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 15.**

En ce moment il avait éprouvé une vive douleur au mollet : c'était le montagnard à l'agonie qui le mordait à belles dents.

Pour lui faire lâcher prise, il lui avait coupé la tête.

Voilà comment nous l'avions vu revenir son kangiar aux dents, la femme et l'enfant sur une épaule, et la tête du montagnard à la main.

Cela s'était passé bien simplement, comme vous voyez, ou plutôt Bajeniock nous avait raconté cela comme une chose toute simple.

Nous prîmes congé de notre hôtesse, emportant non-seulement le souvenir de son hospitalité, mais encore un portrait d'elle que Moynet avait fait la veille tandis qu'elle dansait la lesguinka avec Bajeniock au son du violon d'Ignacieff.

Pour aller dîner à l'aoul du prince tatar, il nous fallait passer, à moins de faire un long détour, sur les terres de Chamyll. Le lieutenant-colonel Coignard ne nous cacha point que nous avions dix chances d'être attaqués contre une de ne l'être pas. Mais c'était une galanterie qu'il nous faisait : il avait commandé cinquante hommes d'escorte et tout cet état-major de jeunes officiers qui, la veille, nous avaient donné une fête.

En sortant de Casafiourte on entre dans la plaine Koumich, magnifique désert où l'herbe, que personne ne fauche, pousse à la hauteur du poitrail des chevaux. Cette plaine, qui, à notre droite, venait se rattacher au pied des montagnes derrière lesquelles se tient Chamyll, et du haut desquelles ses vedettes nous suivaient de l'œil, s'étendait à gauche à perte de vue et sur une ligne tellement horizontale, que je crus un instant qu'elle était bordée par la mer Caspienne.

Cette plaine, où le vent seul est roi, que nul n'ensemence, que nul ne récolte, foisonne de gibier ; au loin, nous voyions bondir les chevreuils et marcher gravement les grands cerfs,

tandis que sous les pieds des chevaux de notre escorte, devant l'attelage de notre tarantasse, se levaient des vols de perdreaux et fuyaient des troupeaux de lièvres.

Quelquefois le prince Mirsky prend cent hommes, vient avec eux chasser dans cette plaine et tue deux cents pièces de gibier.

A deux lieues de Casafiourte, au détour d'un chemin, nous vîmes tout à coup une troupe d'une soixantaine d'hommes à cheval qui venaient à nous.

Je crus un instant que nous tenions notre escarmouche.

Je me trompais.

Le lieutenant-colonel Coignard mit tranquillement son lorgnon à son œil, et dit :

— C'est Ali-Sultan.

En effet, le prince tatar, se doutant que nous prendrions le plus court, et pensant de son côté que nous pouvions être attaqués, s'était mis à la tête du ban et de l'arrière-ban de sa maison, et venait à notre rencontre.

Je n'ai rien vu de plus pittoresque que cette troupe armée.

Le prince galopait en tête avec son fils, âgé de douze ou quatorze ans, tous deux magnifiquement vêtus, couverts d'armes splendides.

A ses côtés, un peu en arrière, venait un noble Tatar nommé Kouban. A l'âge de douze ans, se trouvant dans une forteresse attaquée par les Circassiens, il avait pris la place du capitaine, qui avait été tué à la première décharge, et avait repoussé l'ennemi.

L'empereur l'avait su, l'avait fait venir, lui avait donné la croix de Saint-Georges... à douze ans!

Derrière eux venaient quatre fauconniers et six pages.

Puis cinquante à soixante cavaliers tatars dans leurs plus beaux accoutrements de guerre, brandissant leurs fusils, faisant cabrer leurs chevaux, criant hourra !

Les deux troupes se mêlèrent, et nous nous trouvâmes avoir une escorte de cent cinquante hommes.

J'avoue que mon plaisir à cette vue monta jusqu'à l'orgueil. Le travail n'est donc pas un vain labeur, la réputation une folle fumée. Trente ans de lutte pour la cause de l'art peuvent donc avoir leur récompense royale.

Qu'a-t-on fait de plus pour un roi que ce qu'on faisait pour moi ?

Oh! luttez, ayez courage, frères! un jour viendra, pour vous aussi, où à quinze cents lieues de la France des hommes d'une autre race, qui vous auront lus dans une langue inconnue, s'arracheront à leurs aouls, bâtis au sommet des rochers comme des nids d'aigle, et viendront, leurs armes à la main, incliner la force matérielle devant la pensée.

J'ai bien souffert dans ma vie ; mais le Dieu bon, mais le Dieu grand m'a parfois, en un instant, fait plus de lumineuse joie que mes ennemis, et même que mes amis ne m'ont fait de mal.

Nous fîmes ainsi deux ou trois lieues au galop. La voiture roulait sur ces grandes herbes comme sur un tapis de mousse, laissant à droite et à gauche des squelettes d'hommes et de chevaux.

Enfin vint une place où la terre sembla manquer sous nos pieds : un immense ravin s'ouvrit devant nous. Au fond roulait la rivière Actache ; au sommet de la montagne, en face de nous s'élevait l'aoul du prince ; au fond, à droite, dans l'atmosphère bleuâtre d'une vallée, on voyait les murailles blanches d'un village ennemi.

Huit jours auparavant, les Tchetchens avaient tenté une attaque sur le village, et avaient été repoussés.

Sur la côte où nous étions, s'élevait la forteresse que le colonel Kouban avait défendue à l'âge de douze ans, et qui n'est autre que cette citadelle de Sainte-Croix élevée par Pierre Ier dans son voyage au Caucase.

Nous commençâmes une rapide descente le long de la falaise. Le village, vu ainsi d'une montagne à l'autre, se présentait sous son point de vue le plus pittoresque.

Nous nous arrêtâmes un instant pour que Moynet pût en faire un croquis.

Pendant ce temps, notre escorte présentait l'aspect le plus pittoresque : des cavaliers descendant deux à deux, d'autres par groupes, d'autres traversant la rivière à gué et laissant leurs chevaux s'y désaltérer; l'avant-garde montait déjà la côte opposée.

Le dessin fini, nous nous remîmes en route, traversâmes la rivière à notre tour, et gravîmes le rapide chemin qui mène à l'aoul.

A l'entrée du village, le commandant de la forteresse nous attendait.

C'était le premier aoul vraiment tatar dans lequel nous entrions.

Rien de plus beau que ces populations qui avoisinent les montagnes ; Mongols de race, c'est-à-dire primitivement laids, toutes les races qui ont approché du Caucase se sont mêlées avec les populations indigènes, et ont, avec les femmes, reçu pour dot la beauté.

Les yeux surtout sont merveilleux ; chez les femmes, où, pour la plupart du temps, on ne voit que les yeux, ces yeux sont deux lumières, deux étoiles, deux diamants noirs. Peut-être, si l'on voyait le reste du visage, les yeux y perdraient-ils; mais vus avec le bas du front et le sommet du nez seulement, ils sont merveilleux.

Les enfants aussi sont magnifiques sous leurs immenses papacks, et avec leurs grands couteaux qu'on leur attache au côté dès qu'ils peuvent marcher seuls. Souvent nous nous sommes arrêtés devant des groupes de bonshommes de l'âge de sept ans à l'âge de douze ans, jouant aux osselets ou à quelque autre jeu, et nous demeurâmes vraiment en admiration.

Quelle différence avec les Tatars des steppes!

Il est vrai que les Tatars des steppes pourraient bien être des Mongols, et les Tatars du pied du Caucase des Turcomans.

Je laisse la chose à décider aux savants. Par malheur, les savants discutent toujours de leurs cabinets, et viennent rarement examiner la question sur le lieu véritable où elle est posée.

Nous entrâmes dans l'aoul du prince Ali-Sultan; là, comme toujours, la beauté de la race nous frappa.

Ce qui nous frappa aussi ce fut l'acharnement des chiens contre nous. On eût dit que ces damnés quadrupèdes nous reconnaissaient pour des chrétiens.

Une autre chose nous frappa encore, ce sont les têtes de

chevaux réduites à l'état de squelettes et posées sur les haies pour effrayer les chevaux.

Nous arrivâmes au palais du prince : c'est une maison fortifiée.

Il avait pris les devants et nous attendait au seuil.

Là il nous détacha lui-même nos armes, ce qui voulait dire :

— Du moment où vous êtes chez moi, c'est moi qui réponds de vous.

La salle de réception était une pièce beaucoup plus longue que large. A gauche, dans les niches pratiquées à cette intention, étaient roulés à la suite les uns des autres six lits complets, matelas, lits de plumes et couvertures; toutes choses que nous n'avions pas vues depuis si longtemps qu'elles nous étaient presque devenues inconnues. A la muraille étaient suspendues des armes; enfin, au compartiment en retour faisant face à la porte opposée étaient deux grandes glaces surmontées d'étagères chargées de porcelaine.

L'intervalle entre les deux miroirs était tendu de drap d'or.

L'aoul porte le nom européen d'Andrew. C'est celui dont nous avons parlé à propos de Tschervelone.

Le prince, en attendant que l'on nous servît le dîner, nous offrit de nous faire visiter l'aoul.

Nous acceptâmes.

Nous sortîmes donc, conduits par le prince et son fils.

A part la maison du prince, toutes les maisons n'avaient qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse; cette terrasse est, en général, aussi peuplée que la rue; c'est la propriété, c'est le domaine, c'est surtout la promenade des femmes. Elles se tiennent là avec leurs grands voiles à carreaux et regardent les passants par l'ouverture que, pareille à une meurtrière, elles ménagent à leurs yeux.

Puis la terrasse sert encore à d'autres usages.

C'est sur la terrasse souvent que l'on amasse la provision de foin pour le bétail; c'est toujours sur la terrasse que l'on vanne le maïs.

Ce maïs est suspendu en guirlandes devant les maisons, à des perches verticales et à des cordes horizontales, et fait un charmant effet avec ses épis dorés.

L'aoul d'Andrew est surtout renommé par ses armuriers : ils font des kangiars; les lames forgées par eux, et qui portent un chiffre particulier, ont une réputation par tout le Caucase. Lorsqu'on en appuie le tranchant sur un kopeck, elles lui font, par la simple pression, une incision assez profonde pour qu'en levant la lame, elle enlève avec elle la pièce de monnaie.

Seulement, jamais les ouvriers du Caucase n'ont rien en magasin, excepté la chose qu'ils fabriquent spécialement.

Ainsi, les armuriers ont des lames, mais n'ont pas de poignées; les monteurs ont des poignées, mais n'ont pas de lames.

Il faut acheter la lame chez un premier ouvrier, la faire monter chez un second et la porter chez un troisième pour qu'il lui confectionne un fourreau.

Le rêve de nos ouvriers en 1848 est réalisé.

Là, pas d'intermédiaires.

Il en résulte que presque jamais l'étranger qui passe ne peut rien acheter. Il faut qu'il commande et attende que la commande soit exécutée.

Il y a plus, s'il commande des objets qui nécessitent une avance de fonds, cette avance de fonds, il doit la faire. L'ouvrier tatar est censé ne pas posséder un kopeck.

Nous visitâmes quatre ou cinq armuriers; un seul avait un poignard monté en argent émaillé de bleu et d'or. Je lui en demandai le prix, quoique, trouvant la monture d'assez mauvais goût, je n'eusse pas grande envie de l'acheter.

Il me répondit qu'il était vendu.

Nous continuâmes notre tournée jusqu'au moment où l'on vint nous dire que le dîner nous attendait.

Nous revînmes à la maison.

Quatre couverts seulement étaient mis.

Celui du lieutenant-colonel Coignard et les nôtres.

Le prince, son fils et les nobles de sa cour se tenaient debout autour de la table, tandis que les pages nous servaient.

Il serait difficile de dire ce que nous mangeâmes : les objets primitifs destinés à la nourriture de l'homme subissent de telles transformations dans la cuisine tatare, que le plus prudent est, quand on a faim, de manger sans s'inquiéter de ce que l'on mange.

Cependant je crois, — je n'affirme pas, — je crois que nous mangeâmes une soupe composée d'une poule et de ses œufs.

Puis vinrent des côtelettes au miel.

Puis des gelinottes aux confitures.

Des pommes, des poires, du raisin, du lait caillé, du fromage; un plat, qu'à une arête avec laquelle je faillis m'étrangler, je reconnus pour un plat de poisson, complétèrent le dîner.

Le dîner terminé, il était deux heures. Nous nous levâmes et voulûmes prendre congé du prince; mais lui nous dit fort gracieusement qu'il ne se croyait pas quitte de ce qu'il nous devait pour être venu au-devant de nous et nous avoir reçus chez lui.

Il lui restait à nous reconduire.

En effet, les chevaux étaient restés sellés. Le prince, son fils, le colonel Kouban, les pages, les fauconniers, reprirent leur rang autour de la voiture, et toute la caravane repartit comme elle était venue, c'est-à-dire au galop.

A cinq ou six verstes de l'aoul on fit halte.

Le moment était venu de nous séparer. Nous trouvâmes une nouvelle escorte de cinquante hommes partis probablement la veille au soir de Kasafiourte, et qui nous attendait.

Ces séparations sont les seules tristesses d'un voyage. Il y avait eu tant de joie dans la réception, tant de franchise dans les moments écoulés ensemble, qu'on se demande comment l'on va faire pour se séparer les uns des autres, après s'être si bien trouvés ensemble.

Avant de me quitter, le jeune prince s'approcha de moi, et me présentant le poignard que j'avais marchandé chez l'armurier, me l'offrit au nom de son père.

C'était au prince qu'il était vendu, et c'était pour moi qu'il était acheté.

Nous nous embrassâmes de grand cœur; le lieutenant-colonel et moi nous nous serrâmes les mains, nous nous fîmes mille promesses de nous revoir, soit à Paris, soit à Pétersbourg, avec le reste de l'état-major, puis nous nous séparâmes pour ne nous revoir probablement jamais.

Nous continuâmes notre route vers Tchiriourth, tandis que

le prince rentrait dans son aoul, et le lieutenant-colonel Coignard dans sa forteresse.

Ce fut vers le soir seulement que nous aperçûmes Tchiriourth.

En même temps que nous apercevions Tchiriourth, nous voyions distinctement au haut d'une montagne, à une demi-verste ou à trois quarts de verste de nous, une sentinelle des Tchetchens.

Elle était placée là comme un vautour est placé sur un arbre, pour tomber sur la proie, si la proie est attaquable.

Mais avec nos cinquante hommes d'escorte nous étions difficiles à digérer.

Notre Tchetchen, qui remplissait à la fois près de ses compatriotes les fonctions de sentinelle et de télégraphe, se mit à marcher à quatre pattes, ce qui voulait probablement dire que nous avions de la cavalerie, et leva cinq fois les deux bras en l'air, ce qui pouvait se traduire ainsi : — cette cavalerie se compose de cinquante hommes.

Nous lui laissâmes faire ses signes et pressâmes notre hiemchick, qui, à son tour, pressa ses chevaux.

Il était sept heures du soir quand nous entrâmes à Tchiriourth.

CHAPITRE XII.

Tatars et Mongols.

Nous nous rappelons avoir commis dans le chapitre précédent une grande imprudence.

Nous avons dit, en parlant des Tatars et des Mongols, — nous aurions dû dire des *Mongals*, on verra pourquoi tout à l'heure, — nous avons dit des Tatars et des Mongols, en signalant la différence qu'il y a entre les types des deux races, que peut-être venaient-elles d'une même source, mais qu'à coup sûr la race tatare s'était modifiée par son contact avec les races caucasiennes, si toutefois les Tatars du Caucase n'étaient pas des Turcomans et non des Mongols.

Puis nous avons ajouté avec une insouciance, nous dirons presque avec un mépris qui sentait son romancier d'une lieue :

— Je laisse la chose à décider aux savants.

Principe général : — il ne faut rien laisser décider aux savants, attendu qu'ils ne décident rien.

Si Œdipe avait laissé l'énigme du sphinx à deviner aux savants de la Béotie, le sphinx dévorerait encore aujourd'hui les voyageurs sur la route de Daulis à Thèbes.

Si Alexandre avait laissé le nœud gordien à dénouer aux sages de la Grèce, le nœud gordien lierait encore aujourd'hui le timon au joug du char du Gordium, et il n'eût point fait la conquête de l'Asie.

Disons donc ce que nous savons sur les Tatars et les Mongols (1).

Ce sont les Chinois qui, au huitième siècle, parlent les premiers des Tatars comme des enfants qui bégayent encore et prononcent mal les noms, ils les appellent des *Tata*.

(1) Voir pour plus amples renseignements l'excellent ouvrage sur les steppes de notre compatriote Hommaire, de Hell.

Pour eux, ces *Tata* sont une branche de la grande famille mongole.

Meng-Koung, — vous ne connaissez pas Meng-Koung, n'est-ce pas, cher lecteur? soyez tranquille, je ne vous en veux pas pour cela; je ne le connaîtrais pas plus que vous si je n'avais pas été forcé de faire connaissance avec lui, — Meng-Koung est, comme Xénophon et comme César, un général historien. Il est mort en 1246, et commandait un corps chinois envoyé au secours des Mongols contre les Kins.

Selon lui, une partie de la horde tatare, autrefois soumise par les Khitans, peuple qui habitait au nord des provinces chinoises de Tschy-li et de Ching-Ching, provinces fertiles jusqu'au miracle, arrosées qu'elles étaient par le Liaho et ses affluents; selon lui, une partie de cette horde, disons-nous, quitta la chaîne des montagnes In-chan, laquelle s'étend de la courbure septentrionale du fleuve Jaune jusqu'aux sources des rivières qui se jettent dans la partie occidentale du golfe de Péking, où elle s'était réfugiée pour rejoindre ses compatriotes, les Tatars blancs, les Tatars sauvages et les Tatars noirs.

Ceci n'est pas très-clair, n'est-ce pas? mais la faute en est à qui? La faute en est à Meng-Koung, historien et général chinois.

Voyons Jean Duplan de Carpin, frère minenr de Saint-François et archevêque d'Aulevois. Cela tombe bien; il est envoyé dans le Khampsack, auprès du kan des Tatars, par Innocent IV, pour le prier de cesser ses persécutions contre les chrétiens, l'an 1246, c'est-à-dire l'année même où meurt Meng-Koung.

Voici ce qu'il dit des Mongols, ou plutôt des *Mongals*.

« Il y a une certaine terre dans cet partie de l'Orient qui est appelée *Mongal*. Cette terre est habitée par quatre peuples : l'un, Yeka-Mongal, ce qui veut dire les grands Mongals; le deuxième, Su-Mongal, ce qui veut dire les Mongals aquatiques, qui eux-mêmes s'appellent Tatars, du nom d'un fleuve qui traverse leur territoire. »

Vous voyez, le jour commence à se faire.

« Le troisième, continue-t-il, s'appelle Merkit; le quatrième Mecrit. Ces peuples, ajoute-t-il encore, présentent un type uniforme et parlent une seule langue, quoiqu'ils soient divisés en différentes provinces et gouvernés par différents princes. »

Maintenant, attendez : Duplan de Carpin arrive dans le Khampsack quatre-vingts ans après la mort de Gengis-Kan. Il va nous dire ce qu'il sait de ce grand remueur de peuples.

« Sur la terre des grands Mongols naquit un certain homme que l'on nomma Chingis (1). Il commença par être un robuste chasseur devant Dieu. Il apprit aux hommes à emporter et à enlever du butin. Il allait sur les autres terres, et tout ce qu'il pouvait prendre il le prenait, ne vendant jamais ce qu'il avait pris. Ce fut ainsi qu'il s'attacha les hommes de sa nation, qui le suivaient volontiers à toute mauvaise action. Il commença bientôt à combattre *contre les Su-Mongols*, c'est-à-dire *contre les Tatars*, et comme plusieurs d'entre eux s'étaient joints à lui, il tua leur chef, et finit par subjuguer et mettre dans sa servi-

(1) Né en 1164.

tude tous les Tatars. Ceux-ci subjugués, il en fit autant des Merkits et des Mecrits. »

Or, voici ce que décide la science moderne :

C'est que les Yeka-Mongals, — dont elle a fait Mongols, — c'est-à-dire les grands Mongols, parmi lesquels était né ce certain Chingis, qui n'est autre que Gengis-Kan, n'étaient rien autre chose que des Tatars noirs, et que les Su-Mongals étaient les Tatars blancs.

Au reste, ce qu'il y a de curieux, c'est que les Yeka-Mongals en anéantissant les Tatars blancs, commencèrent eux-mêmes à prendre le nom des vaincus, et à s'appeler Tatars, ou plutôt à être appelés Tatars, quoiqu'ils aient toujours repoussé cette dénomination comme celle d'un peuple vaincu.

Les Tatars sont inconnus aux auteurs arabes du dixième siècle.

Massoudi, qui écrivait en 950, sous le nom de *la Prairie dorée et les Mines de pierre précieuse*, son histoire générale des royaumes les plus connus des trois parties du monde, ne parle ni des Mongols, ni des Tatars.

Ebn-Haoucal, son contemporain, auteur d'une géographie intitulée *Kitaab Messaalek*, n'en parle pas davantage.

D'Ohson, dans son *Histoire des Mongols*, cite un abrégé d'histoire universelle persane où les Tatars sont appelés un peuple célèbre dans tout l'univers.

Qu'avaient maintenant de commun les Tatars et les Mongols?

C'est ce que le même Duplan de Carpin nous dit en une phrase, et de la façon la plus simple du monde, en commençant son histoire des Mongols par ces mots :

Incipit historia Mongalorum quos nos Tartaros appellamus.

C'est-à-dire :

— Là commence l'histoire des Mongals que nous appelons Tartars.

Il résulte de cette phrase qu'au milieu du treizième siècle, c'est-à-dire à l'époque où écrivait Jean de Carpin, les Mongols étaient déjà appelés Tatars, soit que Mongols et Tatars n'aient jamais fait qu'une seule nation, ou plutôt les deux branches d'une seule nation, comme le prétend Duplan de Carpin ;

Soit que, faisant deux nations différentes, la nation conquérante ait pris le nom de la nation conquise.

Il en résula une chose, probablement due à l'auteur que nous venons de citer, c'est que le nom de Mongols prévalut en Asie, et que le nom de Tatars prévalut en Europe, quoiqu'à partir de la défaite des Su-Mongals ou des Tatars blancs par les Yeka-Mongals, les deux peuples n'en eussent plus fait qu'un.

Maintenant, dans sa marche de l'Orient en Occident, de la Chine en Perse, Gengis-Kan entraîna tout naturellement avec lui les peuples du Turquistan qu'il rencontra sur les bords orientaux de la mer Caspienne. Ces peuples, comme une inondation, allèrent se briser à la base de ce gigantesque rocher qu'on appelle le Caucase, tandis que leur reflux couvrait Astrakan et Kasan d'un côté, Bakou et l'Inchoran de l'autre, s'écoulant par deux grands courants, l'un vers la Crimée, l'autre vers l'Arménie.

Naturellement les Turcomans, venant de moins loin, furent les premiers à s'arrêter.

Mais les peuples envahis ne firent pas, eux, de différence entre les envahisseurs. Tout fut pour eux Mongol ou Tatar; et comme la dénomination Tatar l'avait, pour l'Europe, emporté sur la dénomination Mongol, tout fut Tatar.

Ce furent ces Tatars qui fondèrent, entre le Dniester et l'Emba, le royaume de Kaptschak, qui s'appela *la Horde d'or*, du mot *orda*, qui veut dire tente, et dont nous avons fait par corruption *la Horde d'or*.

Ce fut ainsi que la langue turque resta prédominante dans tout le Kaptschak, chez les Baskirs et les Tchouvaches; que la langue mongole disparut, et que les descendants des conquérants ne savent plus parler et ne peuvent plus lire la langue de leurs pères.

En 1463, au moment où la Russie, sous le règne d'Ivan III, commença de réagir contre l'invasion tatare qui pesait sur elle depuis plus de deux siècles, le royaume de Kaptschak ou *la Horde d'or* était divisé en cinq khanats particuliers :

Le khanat des Tatars-Nogaïs, établi entre le Don et le Dniester. Ne pas confondre avec le Dniéper;

Le khanat d'Astrakan, entre le Volga, le Don et le Caucase;

Le khanat de Kaptschak, entre l'Oural et le Volga;

Le khanat de Kasan, entre Samara et Viatka;

Enfin, le khanat de Crimée.

Le khanat de Crimée devint tributaire des Russes sous Ivan III, en 1474.

Le khanat de Kaptschak fut détruit par le même czar, en 1481.

Le khanat de Kasan fut conquis par Ivan IV, en 1552.

Le khanat d'Astrakan se soumit au même, en 1554.

Enfin, le khanat des Tatars-Nogaïs fut soumis au dix-huitième siècle par Catherine II.

Au reste, que ceux de nos lecteurs qui ne seront pas satisfaits des explications que nous donnons ici consultent :

L'Asia polyglotta, de Klaproth;

Histoire de la Russie, de Lévêque;

Histoire des Cosaques, de Lesur;

Histoire des Mongols, de d'Ohson;

Et par-dessus tout, comme nous l'avons dit, *les Steppes*, de notre compatriote Hommaire, de Hall.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de faire ce chapitre si court; mais notre avis est qu'étant peu amusant, nous l'avouons nous-même, moins long il est, meilleur il est.

Revenons donc à Tchiriourth, où nous allions entrer quand cette malheureuse idée nous a pris de donner à notre tour notre avis sur les Mongols et les Tatars.

CHAPITRE XIII.

Les dragons de Nidjni-Novogorod.

Nous nous informâmes où demeurait le prince Dundukoff-Korsakoff; on nous indiqua la ville haute, c'est-à-dire l'extrémité opposée à celle par laquelle nous abordions Tchiriourth.

Depuis Schoukovaïa nous entendions incessamment nommer le prince Dundukoff-Korsakoff; à tout propos et toujours à sa louange son nom retentissait.

Il y a des noms de fleuves, de villes et d'hommes qui ont leur retentissement avant qu'on les aborde.

Le nom du prince Dundukoff-Korsakoff était un de ces noms-là.

Nous ne lui fîmes pas même demander où nous pouvions descendre. Déjà habitués à l'hospitalité russe, la plus large, la plus splendide des hospitalités, nous allâmes droit chez lui.

Nous vîmes au milieu des casernes du régiment des dragons de Nidjni-Novogorod un grand bâtiment splendidement éclairé; nous devinâmes que c'était le logement du prince et nous nous fîmes conduire au perron.

Les domestiques vinrent à nous comme si nous étions attendus, et de notre côté nous descendîmes comme si nous étions invités.

Au milieu du premier salon un officier supérieur vint au-devant de nous. Ne connaissant pas le prince, je le pris pour lui et lui adressai mon compliment.

Il m'arrêta court: il n'était pas le prince, mais son successeur, le comte Nostitz.

Le prince venait d'être nommé général, et le comte Nostitz le remplaçait comme colonel des dragons de Nidjni-Novogorod.

C'était donc lui qui nous offrait l'hospitalité.

Le prince était prévenu de notre arrivée et allait venir.

Le comte Nostitz n'avait pas achevé, que le prince s'avançait une main tendue et ouverte.

La seconde était en écharpe : une blessure reçue dans la dernière expédition du prince contre les Tchetchens la forçait à l'inaction.

C'était bien l'homme que je m'étais figuré : l'œil fier, la bouche souriante, le visage ouvert.

Nous entrâmes dans le second salon, tout tendu de magnifiques tapis de Perse apportés de Tiflis par le comte Nostitz.

Le prince était prévenu de notre arrivée par un courrier qui lui avait été expédié de Kasafiourte.

La première chose qui attira nos regards dans le grand salon fut un tableau d'assez grande tournure, représentant un chef circassien défendant avec ses hommes la cime d'une montagne.

Je demandai qui il était pour qu'on lui fît les honneurs d'un tableau.

C'était Hadji-Mourad.

Ce même Hadji-Mourad, vous vous le rappelez, cher lecteur, que nous avons vu figurer comme acteur dans le grand drame de la mort de Gamsag-Beg.

En effet, Hadji-Mourad est un des noms les plus populaires du Caucase. C'est un héros de légende. Plus les années s'écouleront, plus son spectre grandira.

Après l'avénement de Chamyll à l'imamat, il se brouilla ou fit semblant de se brouiller avec Chamyll, pour entrer au service de la Russie. En 1835 et 1836, il était officier de milice.

Le commandant de la forteresse de Kuntzack, le colonel Lazareff, crut alors s'apercevoir qu'il avait des communications avec Chamyll. Il le fit arrêter, et ordonna qu'il fût conduit sous bonne escorte à Tiflis.

Arrivé au sommet d'une montagne où l'on faisait halte pour quelques instants, il s'approche à cheval des faisceaux de fusils, arrache un fusil aux faisceaux, une cartouchière à un soldat, et s'élance dans le précipice.

En tombant, il se casse les deux jambes.

Les soldats reçoivent l'ordre de le poursuivre ; quatre s'élancent à leur tour dans le ravin ; lui, tout en rampant, fait feu quatre fois, tue les quatre soldats, et va rejoindre Chamyll.

C'est avec son concours que Chamyll reprit Kuntzack et accomplit cette fameuse campagne de 1843, si fatale aux Russes.

Mais vers la fin de 1851, Chamyll l'ayant accusé d'avoir fait manquer une de ses expéditions, il se brouilla de nouveau avec lui, et alla se mettre, à Tiflis, sous la protection du comte Woronzoff.

Mais là, les mêmes soupçons qui s'étaient élevés contre lui à Kuntzack, se renouvellent. Le comte Woronzoff, convaincu qu'il vient purement et simplement pour étudier le pays, lui donne une escorte d'honneur qui n'est pas autre chose qu'une garde.

La probabilité est que Hadji-Mourad, qui avait de grandes relations avec les Lesguiens, voulait gagner la forteresse de Zaka-Tali, et se faire indépendant tout à la fois des Russes et de Chamyll.

Vers le commencement du mois d'avril 1852, il vint à Nouka. Le prince Tarkanoff, commandant de la ville, était prévenu ; il donna l'ordre de veiller plus sévèrement que jamais sur lui.

Le 29, Hadji-Mourad sortit accompagné d'un soldat, d'un officier de police et de trois Cosaques.

A peine hors de la ville, il tue le soldat d'un coup de pistolet, l'officier de police d'un coup de kangiar, et de la même arme blesse mortellement un Cosaque.

Les deux autres se sauvent et viennent donner l'alarme au prince Tarkanoff.

Aussitôt le prince se met à la tête de tout ce qu'il peut rassembler d'hommes, et poursuit Hadji-Mourad.

Le lendemain, il le rejoint entre Beladjik et Kach.

Hadji-Mourad avait fait halte dans une forêt avec son nouker.

On enveloppe la forêt et l'on fait feu sur lui.

A ce premier feu, le nouker tombe roide mort.

Restait Hadji-Mourad.

Il tue quatre hommes, en blesse seize, brise son sabre contre un arbre et tombe atteint de six blessures.

On lui coupa la tête à la place même; à Zakatan on embauma cette tête, puis on la transporta à Tiflis.

J'ai un dessin de cette tête coupée pris sur nature.

C'était cet homme dont le portrait se trouve dans le salon du comte Nostitz.

Voici à quelle occasion ce portrait fut fait.

Poursuivi par les troupes russes, Hadji-Mourad se retrancha à Kartma-Tala, sur les bords de la mer Caspienne. Il avait huit cents hommes avec lui.

On avait de différents points acheminé des troupes vers Kartma-Tala, et entre autres, les dragons de Nidjni; deux escadrons l'atteignirent, et sans attendre l'infanterie, mirent pied à terre, et conduits par le major Zolotoukine, montèrent à l'assaut et attaquèrent la redoute. Sur cent quarante hommes, quatre-vingts tombèrent avant d'atteindre les montagnards, sur sept officiers, six.

Le major enleva de sa main le drapeau de Hadji-Mourad· Hadji-Mourad se précipita sur lui ; le major le blessa d'un coup de sabre ; Hadji-Mourad le tua d'un coup de pistolet. Mais en mourant, le major eut le temps de jeter le drapeau aux hommes qui le suivaient.

Sur ces entrefaites, l'infanterie arriva. Cinquante dragons seulement étaient encore debout, mais le drapeau leur resta.

J'ai un morceau de ce drapeau, que m'ont donné le comte Nostitz et le prince Dundukoff-Korsakoff.

Hadji-Mourad, un des naïbs les plus aimés de Chamyll, avait été décoré par lui d'une de ces plaques que l'imam ne donne qu'à ses plus fidèles. Cette plaque fut envoyée à Tiflis en même temps que sa tête.

La tête est à Pétersbourg ; la plaque, restée à Tiflis, m'a été donnée par le prince Barriatinski.

Le tableau qui se trouve dans le salon du comte Nostitz représentait justement Hadji-Mourad défendant la redoute de Kartma-Tala contre les dragons de Nidjni.

Ce fameux régiment, qui compte dans ses annales un fait unique, c'est de s'être reformé de lui-même huit fois, et d'avoir chargé huit fois, son colonel et ses principaux officiers tués, date de Pierre le Grand.

En 1701, le tzar donna l'ordre au boyard Scheïne de former un régiment de dragons des provinces de l'Ukraine. En 1708, l'an de la formation de l'armée russe, ce régiment se trouvait à Nidjni-Novogorod ; il prit le nom de la ville où il se trouvait.

Il servit de noyau à six régiments de cavalerie russe qui furent formés de 1709 à 1856.

Il est depuis quarante-six ans au Caucase.

Toute une paroi du salon du prince était tapissée des marques d'honneur que le régiment avait obtenues.

Son étendard, ou plutôt ses étendards, sont ceux de Saint-Georges. Ils lui ont été donnés pour les campagnes contre la Turquie en 1827, 1828 et 1829.

Puis, après les étendards, viennent les casques.

Chaque soldat portait sur son casque une inscription signifiant : *pour distinction*.

Puis, pour l'année 1853, on lui donna des trompettes d'honneur en argent, avec la croix de Saint-Georges à la trompette.

Enfin, en 1854, l'empereur Nicolas ne sachant plus que lui donner, décréta que chaque soldat porterait une broderie au collet de son uniforme.

Le prince Dundukoff et le comte Nostitz nous firent voir toutes ces marques de distinction avec une tendresse vraiment paternelle. L'un était tout triste d'un grade supérieur qui le forçait de quitter le commandement de si braves gens ; l'autre était tout fier d'avoir été jugé digne de lui succéder.

Pendant que nous passions l'inspection de ces musées d'honneur, les salons du comte s'étaient successivement remplis d'officiers. A huit heures, tous les soirs, le prince Korsakoff avait l'habitude de faire servir à souper ; tous les officiers du régiment y étaient invités de fondation : venait qui voulait.

Le comte Nostitz a adopté la même habitude. On annonça que le souper était servi, et nous passâmes dans la salle à manger, où attendait une table de vingt-cinq à trente couverts.

La musique du régiment joua pendant tout le temps du souper.

Puis, quand les musiciens eurent soupé à leur tour, les danses commencèrent.

Ceci était un extra en notre honneur.

Les meilleurs danseurs du régiment avaient été invités, et toutes les danses des montagnes et de la plaine, la kabardienne, la lesguinka, la russe, furent passées en revue.

Pendant ce temps, le comte Nostitz montrait à Moynet tout un album du Caucase, qu'excellent photographe il a recueilli lui-même. Tiflis particulièrement, qu'habitait le comte Nostitz avant de venir à Tchiriourth, avait fourni son contingent de vues pittoresques et de jolies femmes.

Pas une belle Géorgienne avec laquelle nous n'ayons fait connaissance trois semaines avant de faire connaissance avec la capitale de la Géorgie.

Ce fut là surtout que je remarquai la différence qu'il y a entre le soldat russe en Russie et le soldat russe au Caucase.

Le soldat russe en Russie est profondément triste ; son état lui répugne, son esclavage lui pèse ; la distance qui le sépare de ses chefs l'humilie.

Le soldat russe au Caucase est gai, vif, enjoué, farceur même, et se rapproche beaucoup de notre soldat ; l'uniforme lui devient un honneur ; il a des chances d'avancement, de distinction, de danger. Le danger l'ennoblit en le rapprochant de ses chefs, en créant une espèce de familiarité entre lui et ses officiers ; le danger l'égaye, enfin, en lui faisant sentir le prix de la vie.

Si l'on mettait sous les yeux de nos lecteurs français les détails d'une expédition dans les montagnes, ils seraient étonnés de ce que peut souffrir de privations le soldat russe, mangeant son pain noir et humide, couchant sur la neige, passant, lui, son artillerie, son bagage et ses canons, par des chemins où jamais l'homme n'a mis le pied, où jamais le chasseur n'est arrivé, où l'aigle seul a plané au-dessus du granit et de la neige.

Et pour quelle guerre ? pour une guerre sans merci, sans prisonniers, où tout blessé est considéré comme un homme mort, où le plus féroce de ses adversaires coupe la tête, où le plus doux coupe la main.

Nous avons eu pendant deux ou trois ans quelque chose de pareil en Afrique, moins la difficulté des lieux ; mais nos soldats, bien payés, bien nourris, bien couverts, avaient la chance si encourageante, quoique si frivole parfois, d'un avancement illimité.

Mais, je le répète, cela a duré deux ou trois ans.

Chez les Russes cela dure depuis quarante.

Chez nous, il est à peu près impossible de voler le soldat ; en Russie, tout vit de sa pauvre subsistance, sans compter les aigles, les vautours et les chacals, qui dévorent son cadavre.

Ainsi, le gouvernement accorde par mois, à chaque soldat, trente-deux livres de farine et sept livres de gruau.

Le capitaine reçoit ces aliments en nature et du magasin de la couronne. Il doit les rendre au paysan qui nourrit le soldat.

Chaque mois, le capitaine, au moment de régler ses comptes avec le village, engage *le mir*, c'est-à-dire le conseil de la commune, à venir passer la soirée chez lui.

Là, on apporte des cruches de ce fameux vodka dont le paysan russe est si friand.

On boit. Le capitaine, qui n'aime pas le vodka, se contente de verser. Une fois le conseil du village ivre, tout *le mir* signe un reçu.

Le gruau et la farine se sont convertis en quelques cruchons de mauvaise eau-de-vie.

Le lendemain, le capitaine porte les reçus du conseil au colonel. Le soldat a été mal nourri par le paysan, qui sait d'avance qu'il ne sera pas remboursé; mais le reçu de ses trente-deux livres de farine et de ses sept livres de gruau par homme à la main, le capitaine prouve au colonel que le soldat a vécu dans l'abondance.

En campagne, le soldat doit manger tous les jours sa soupe au chou, son *tchi*, et un morceau de viande d'une livre et demie par homme.

Ce *tchi* se fait d'avance comme nos conserves.

Un spéculateur eut l'idée de substituer, dans la confection du *tchi*, à la vache ou au bœuf qui en fournissent la partie la plus substantielle, du bouillon de corbeau.

Les corbeaux abondent en Russie : ils volent par milliers, par millions, par milliards; ils sont devenus un animal domestique comme le pigeon, que l'on ne mange pas; ils se promènent par bandes dans les rues, attaquent les enfants qui mangent et leur arrachent le pain des doigts. Dans certains districts de la petite Russie on les utilise en leur faisant couver des œufs de poules que l'on glisse dans leurs nids à la place de leurs propres œufs.

Le corbeau, tout au contraire du pigeon, qui est regardé comme un oiseau saint, est regardé, lui, comme un animal immonde.

Tout chasseur sait que le corbeau fait d'excellente soupe. Le *tchi* au corbeau était probablement meilleur que ne l'eût été le *tchi* à la vache ou au bœuf.

Mais une indiscrétion fut commise; la vérité sur le potage quotidien fut connue, et pendant toute une campagne le soldat, au lieu de manger son *tchi*, le jeta.

Quant à la livre et demie de bœuf qui lui revient par jour en campagne, voici ce que me racontait un jeune officier qui a fait la guerre de Crimée :

Un bœuf fait à peu près par jour, au chiffre que nous venons de dire, la nourriture de quatre ou cinq cents hommes.

Au gouvernement de Kalouga, le capitaine acheta un bœuf.

Ce bœuf suivait la compagnie.

Quand on rencontrait le colonel :

— Qu'est-ce que ce bœuf-là? demandait-il.

— C'est le bœuf destiné à nourrir mes hommes aujourd'hui, répondait le capitaine.

Et le bœuf alla ainsi du gouvernement de Kalouga jusqu'au gouvernement de Kerson, c'est-à-dire pendant deux mois et demi.

Arrivé à Kerson, vous croyez que le soldat mangea enfin son bœuf.

Point; le capitaine le vendit, et comme le bœuf, tout au contraire du soldat, avait été très bien nourri tout le long de la route, le capitaine gagna dessus.

En avant de chaque compagnie, à deux ou trois étapes environ, marche un officier à qui le colonel donne de l'argent pour acheter du bois, de la farine et faire faire le pain.

On appelle cet officier *klebo pek*, ce qui veut dire faiseur de pain. Mon jeune officier fut chargé un jour, un seul, de cet office tout de faveur et *sans péché*, c'est le mot dont on se sert en Russie quand on fait un bénéfice à peu près honnête; il gagna dans sa journée cent roubles, — quatre cents francs.

Le gouvernement fait en Sibérie de grands achats de beurre; ce beurre, destiné à l'armée du Caucase, se paye jusqu'à soixante francs les quarante livres. En sortant des mains du marchand il est excellent; le fournisseur le sait bien, car il le vend en détail à Tanganrok, et le remplace par ce qu'il peut trouver de plus mauvais en denrée de même espèce. Eh bien, ce beurre, si mauvais qu'il soit, est revendu une seconde fois et n'arrive pas même au soldat comme il a été acheté à Tanganrok.

Qu'on juge donc de la joie et de la gaieté des régiments qui ont le bonheur d'avoir pour colonels des hommes comme le prince Dundukoff-Korsakoff et le comte de Nostitz.

Ce soir-là, je couchai dans un lit. Il y avait à peu près deux mois que la chose ne m'était arrivée.

CHAPITRE XIV.

La montagne de sable.

Ce fut encore une tristesse lorsque, le lendemain matin, il fallut se séparer de ces excellents hôtes. Je ne saurais trop le répéter : l'hospitalité est exercée, en Russie, avec un charme et un abandon que l'on ne rencontre chez aucun peuple.

Moynet emportait cinq ou six photographies. J'emportais un portrait de Hadji-Mourad vivant. Je savais que je trouverais à Tiflis une copie de sa tête coupée.

De plus, nos deux colonels m'avaient, en souvenir et au nom des dragons de Nidjni-Novogorod, donné un fragment du drapeau qu'ils avaient pris au naïb bien-aimé de Chamyll.

Nous partions, de plus, avec des chevaux de la couronne, la poste ne se trouvant réorganisée qu'à Unter-Kale, c'est-à-dire à une quarantaine de verstes de Tchiriourth.

Nous avions vingt-cinq hommes d'escorte, mais qui en valaient cinquante : c'étaient des Cosaques de la ligne.

Nos chevaux allaient comme le vent. Une heure après nous étions à la forteresse.

Les Tatars qui entraient dans cette forteresse laissaient leurs armes à la porte.

Une certaine inquiétude régnait tant dans la population que chez les soldats. Tout ce qu'il y avait de Cosaques de la ligne à la forteresse était en train de battre la campagne; des espions arrivés le matin avaient dit qu'une soixantaine de Lesguiens, — ici nous sommes sur la frontière de la Tchetchenie et du Lesguinstan, — étaient partis de Bourtounaï dans le but de faire une expédition.

De quel côté s'étaient dirigés les pillards, c'est ce que personne ne savait; mais il y avait un fait certain, c'est qu'ils étaient descendus des montagnes.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

On nous donna six Cosaques du Don; avec leurs longues lances comparées aux lestes fusils des Cosaques de la ligne, ces pauvres diables faisaient la plus piteuse mine qu'il se pût voir.

Nous visitâmes de nouveau nos armes; toutes étaient en bon état. Nous partîmes.

Nos chevaux, qui s'étaient reposés chez Ali-Sultan, et qui s'y étaient gorgés d'avoine, suivaient au galop la longue plaine qui longe le bas des montagnes. Sans doute leur allure était trop rapide pour celle des chevaux de nos Cosaques, car un resta en arrière, puis deux autres imitèrent son exemple, puis enfin les trois autres nous abandonnèrent à leur tour, et du haut d'une éminence nous vîmes les chevaux, qui avaient retrouvé leurs jambes pour rentrer à l'écurie, retourner au galop vers la forteresse.

Nous en étions réduits à nos propres forces; mais nous savions trouver un relais de chevaux et un poste de Cosaques au village d'Unter-Kale.

Outre ces chevaux et ces Cosaques, nous savions que nous trouverions à droite, sur notre route, un phénomène des plus curieux.

C'est, dans cette plaine où il n'y a pas un grain de sable, une montagne de sable de six ou sept cents mètres.

Nous commencions d'apercevoir son sommet jaune d'or, se détachant sur la teinte grisâtre du paysage.

A mesure que nous approchions elle semblait sortir de terre, tandis que, de son côté, la terre s'abaissait; elle grandissait à vue d'œil, s'étendant comme une petite chaîne servant de contre-fort aux dernières rampes du Caucase, sur une longueur de deux verstes à peu près.

Elle avait trois ou quatre sommets, dont un plus élevé que les autres; c'était celui-là qui pouvait avoir six à sept cents mètres.

Il faut, du reste, être tout près de cette montagne pour se rendre compte de sa hauteur. Tant qu'elle ne cache pas elle-même le Caucase, elle semble une taupinière.

Je descendis de voiture pour en aller examiner le sable : c'était du plus fin et du plus beau que l'on pût mettre dans un encrier, sur la table d'un chef de division.

Ce sable est mouvant; après chaque tourmente, la montagne change de forme; mais la tourmente, si forte qu'elle soit, n'éparpille pas ce sable dans la plaine, et le sommet de la montagne garde sa hauteur accoutumée.

Les Tatars, qui n'ont pu s'expliquer ce phénomène, et qui ignorent les théories volcaniques d'Élie de Beaumont, ont trouvé plus court d'inventer une légende que d'en rechercher la véritable cause; chez eux, comme chez nous, le poëte est en avance sur le savant.

Voici ce qu'ils racontent :

Deux frères étaient amoureux de la même princesse; elle avait son château bâti au milieu d'un lac; seulement, comme il l'ennuyait de ne pouvoir sortir de chez elle qu'en bateau, et qu'elle aimait les courses à cheval et les chasses au faucon, elle annonça que celui des deux frères qui changerait le lac en terre ferme serait son époux.

Les deux frères eurent chacun une idée différente, mais tendant toutes deux au même but.

L'un s'en alla à Koubatchi commander un sabre d'une telle trempe qu'il pût fendre les rochers.

L'autre s'en alla vers la mer avec un sac d'une telle grandeur qu'il pût l'emplir de sable, et en versant ce sable dans le lac, combler le lac.

L'aîné eut le bonheur de trouver un sabre tout fait, et comme il y avait moins loin du château de la princesse à Koubatchi qu'il n'y avait du château de la princesse à la mer, il était revenu de Koubatchi que son frère cadet était seulement à moitié chemin de son retour de la mer Caspienne.

Tout à coup ce dernier, courbé sous son sac, haletant, en nage, mesurant de l'œil la hauteur de la montagne qu'il avait à franchir avant d'arriver au château, entend un grand bruit, comme eût été celui de cent mille chevaux se précipitant au galop vers la mer.

C'était son frère qui avait fendu le rocher; c'était le bruit des flots du lac qui bondissaient de montagne en montagne.

La douleur du porteur de sable fut telle qu'il s'affaissa sous son sac. Dans sa chute le sac creva, le sable se répandit sur lui, et comme le Titan Encelade il demeura enseveli sous une montagne.

La définition d'un savant sera plus logique : vaudra-t-elle celle-ci ?

Elle vaudra mieux, diront les savants. Elle vaudra moins, diront les poëtes.

Derrière la montagne, et à mesure que nous la dépassions, se dressait et grandissait devant nous Unter-Kale, aoul tatar soumis aux Russes.

Pareil à Constantine, il est bâti au sommet d'un immense rocher coupé en falaise.

Un petit ruisseau presque tari, mais qui devient formidable à la fonte des neiges et qui doit être un affluent du Soulak, roulait au pied de ce gigantesque rempart une eau limpide et bruyante : c'était l'Osen.

Nous nous arrêtâmes sur une île de cailloux. Il était inutile de monter jusqu'à la poste par un chemin qui contourne l'aoul et qui a plus d'une verste de longueur; les chevaux descendraient, viendraient nous trouver, et nous continuerions notre route pour aller coucher au village d'Helly, à Temir-Kan-Choura même si nous pouvions.

Les chevaux qui nous avaient amenés et qui devaient retourner à Kasafiourte sans escorte, — on se rappelle que nos Cosaques nous avaient quittés, — furent donc déliés par les hiemchicks, qui reçurent leur pourboire et partirent au grand galop.

Il était évident que cette expédition de Lesguiens dont ils avaient entendu parler leur trottait par la tête.

Nous restâmes donc dans le lit du ruisseau, Moynet, notre jeune officier, qui avait nom Victor Ivanowitch, le lieutenant Troïsky, ingénieur à Temir-Kan-Choura, avec lequel nous avions fait connaissance à Kasafiourte, Kalino et moi.

Il s'était amassé autour de nous un certain nombre de Tatars d'assez mauvaise mine, regardant nos bagages avec un œil de convoitise qui n'avait rien de rassurant.

Nous décidâmes que Kalino et l'ingénieur monteraient jusqu'à la poste et feraient descendre les chevaux; Moynet, Victor Ivanowitch et moi garderions les bagages.

Nous nous amusâmes pendant quelque temps à regarder les femmes et les jeunes filles tatares descendant par un chemin escarpé pour venir puiser de l'eau au ruisseau, et remontant péniblement avec leurs grandes cruches sur le dos ou sur la tête.

Kalino ni Troïsky ne revenaient.

Je commençai, pour me distraire, par faire un dessin de la montagne de sable; mais comme je ne me suis jamais abusé sur mon talent de paysagiste, je refermai mon album, je le confiai au coussin de la tarantasse et je m'acheminai vers l'aoul.

— Laissez donc votre fusil et votre poignard, me dit Moynet; vous avez l'air de Marco Spada.

— Mon cher ami, lui répondis-je, je ne suis pas énormément flatté de ressembler au héros de mon confrère Scribe; mais je me rappelle l'avis de madame Polnobokoff : « Ne sortez jamais sans vos armes; si elles ne servent pas à vous défendre, elles serviront à vous faire respecter. » Je garde donc mon fusil et mon poignard.

— Et moi, reprit Moynet, je me contenterai de mon album et de mon crayon.

J'étais déjà en avant; d'ailleurs, j'ai pour principe de laisser à chacun, non-seulement toute sa liberté de pensée, mais même d'action.

Moynet déposa son fusil, déboucla son poignard, tira son album de sa poitrine, son crayon de son album et me suivit.

Il me rejoignit aux premières maisons de l'aoul.

Nous nous engageâmes dans une espèce de défilé qui ressemblait à une rue, et nous débouchâmes dans une cour.

Je vis que je m'étais trompé et je revins sur mes pas.

Nous trouvâmes une autre apparence de chemin qui aboutit dans une seconde cour.

Les chiens de la première nous avaient suivis en grognant.

Les chiens tatars ont un prodigieux instinct pour éventer les chrétiens; ceux de la seconde cour se joignirent à eux,

seulement ceux-ci, au lieu de se contenter de grogner, aboyaient.

Aux abois des chiens, le maître sortit de sa maison.

Nous étions dans notre tort, c'est vrai, mais nous y étions par erreur. Je me rappelai comment on disait en russe la station de poste, et je lui demandai :

— Postavaja, stanzia?

Mon Tatar ne savait pas, ou tenait à ne pas savoir le russe.

Il répondit en grondant comme les chiens; s'il eût su aboyer, il eût aboyé ; s'il avait pu mordre, il aurait mordu.

Je ne compris pas plus sa réponse qu'il n'avait compris ma demande, mais je devinai à son geste qu'il nous indiquait le chemin à suivre pour sortir de chez lui.

Je profitai de l'indication, mais en me voyant leur tourner les talons, les chiens crurent que je fuyais et s'élancèrent à ma poursuite.

Je me retournai, j'armai mon fusil et je mis les chiens en joue.

Les chiens reculèrent, mais l'homme fit un pas en avant.

Ce fut lui alors, au lieu des chiens, que je fus obligé de mettre en joue.

Il rentra chez lui.

Nous recommençâmes d'opérer notre retraite par l'endroit qu'il avait indiqué. Effectivement, le passage donnait sur la rue; mais les rues d'un aoul tatar forment un labyrinthe pire que celui de Crète, il faudrait le fil d'Ariane pour s'en tirer.

Nous n'avions pas le fil, je n'étais pas Thésée, et au lieu d'avoir le Minotaure à combattre, nous avions toute une meute de chiens.

J'avoue que le sort déplorable de Jésabel me revint à la mémoire.

Moynet était resté quatre pas en arrière.

— Eh sacrebleu! me dit-il, tirez donc, mon cher, tirez donc; je suis mordu.

Je fis un pas en avant, les chiens reculèrent, mais en montrant les dents.

— Écoutez ceci, dis-je : je viens de fouiller à ma poche, je n'ai que deux cartouches; deux qui sont dans mon fusil, cela fait quatre. Il s'agit de tuer quatre hommes ou quatre chiens. Je crois qu'il est plus avantageux de tuer quatre hommes. Voilà mon poignard, éventrez le premier animal qui vous touchera; je vous réponds de tuer le premier Tatar qui voudra vous éventrer à son tour.

Moynet prit le poignard et fit face aux chiens.

Il eût bien voulu, lui aussi, ressembler à Marco Spada.

Notre mauvaise étoile, dans le mouvement stratégique que nous opérions, nous conduisit près d'un boucher en plein vent.

Les bouchers tatars étalent leur marchandise aux branches d'un arbre factice, autour duquel les chiens forment cercle en regardant la viande avec un regard de convoitise.

Le cercle du boucher se composait d'une douzaine de chiens qui se joignirent aux dix ou douze qui déjà nous faisaient escorte. La chose devenait inquiétante. Le boucher, qui naturellement prenait parti pour les chiens, s'était levé, et les poings sur les hanches, nous regardait d'un air goguenard.

L'air du boucher m'exaspéra encore plus que les aboiements des chiens. Je compris que si nous continuïons de battre en retraite nous étions perdus.

— Asseyons-nous, dis-je à Moynet.

— Je crois que vous avez raison, me répondit-il.

Nous nous assîmes à une porte et sur un banc.

Nous venions, comme Thémistocle, nous asseoir au foyer de nos ennemis.

Le Tatar auquel appartenait la maison sortit.

Je lui tendis la main.

— Kounack, lui dis-je.

Je savais que ce mot voulait dire ami.

Il hésita un instant, puis à son tour nous tendit la main en répétant .

— Kounack.

Dès lors, il n'y avait plus rien à craindre; nous étions sous sa sauvegarde.

— Postovaja stanzia? lui demandai-je.

— Caracho, répliqua-t-il.

Et chassant les chiens, il marcha devant nous.

Dès lors ni chiens ni Tatars ne grondèrent plus.

Nous arrivâmes à la poste. Kalino, le lieutenant, y étaient venus, mais étaient partis avec le smatritel.

La poste était sur ce large chemin que nous n'avions pas voulu faire monter à nos chevaux, mais que nous étions enchantés de descendre.

Quoique la route fût retrouvée, je fis signe à notre Tatar de nous suivre.

Il nous suivit.

Au tournant du chemin, nous aperçûmes au fond du ravin nos compagnons au grand complet, plus le maître de poste.

Nous les joignîmes.

Je voulais faire un cadeau quelconque à mon kounack en échange du service qu'il nous avait rendu. Je chargeai Kalino de lui demander quelle chose lui ferait plaisir.

Comme l'enfant grec, il nous répondit sans hésiter :

— De la poudre et des balles.

Je vidai une grande poire à poudre dans le fond de son papack, pendant que Moynet, fouillant dans le sac aux munitions, en tirait une poignée de balles.

Mon kounack fut enchanté; il mit la main sur son cœur, et plus riche de deux amis qu'il ne reverra jamais, d'une demi-livre de poudre et de deux ou trois livres de plomb, il regagna sa maison, non sans se retourner deux ou trois fois pour nous faire ses adieux.

Nous n'étions pas au bout de nos peines.

Le smatritel venait nous dire qu'il n'avait qu'une troïcka dans son écurie, et il nous fallait neuf chevaux.

L'annonce d'une excursion de Lesguiens s'était répandue dans l'aoul. Les miliciens étaient partis pour battre la campagne et avaient pris ses chevaux. Il ne savait pas quand ils reviendraient.

Je proposai de déployer la tente, de faire un grand feu et d'attendre le retour des chevaux.

Mais la proposition fut repoussée à l'unanimité par Moynet, pressé d'aller en avant, par M. Troïsky, pressé d'arriver à Temir-Kan-Choura, et par Kalino, toujours pressé d'arriver à une ville quelconque pour des raisons que je croirais immoral d'exposer à mes lecteurs.

Victor Ivanowitch garda seul le silence, disant qu'il ferait ce que la majorité déciderait de faire.

La majorité décida de mettre la troïcka du smatritel à ma tarantasse. Nous partirions dans la tarantasse, Moynet, Troïsky, Kalino et moi; quant à Victor Ivanowitch et son domestique arménien, celui qui faisait si bien le schislick, ils resteraient à garder nos bagages et leur propre voiture jusqu'à ce que les chevaux revinssent.

Ils nous rejoindraient à Temir-Kan-Choura, où nous les attendrions un jour.

Une garde de quatre Cosaques resterait avec eux.

Il fallut céder. On attela les chevaux; nous montâmes dans la tarantasse, et nous partîmes.

Nous arrivâmes à la nuit tombante à un poste de Cosaques. Ceux qui nous avaient accompagnés depuis ce malheureux Unter-Kale, repartirent comme d'habitude au grand galop, et Kalino entra dans la cour de la petite forteresse exposer notre demande à l'officier cosaque.

Celui-ci sortit avec Kalino pour parler lui-même au général français.

Il était désespéré, mais il ne pouvait nous donner que quatre hommes d'escorte. Tous ses Cosaques étaient aux champs; six seulement étaient restés près de lui : il en garderait deux pour veiller avec lui sur le poste. Ce n'était pas trop dans un moment où les Lesguiens tenaient la campagne.

Nous acceptâmes ses quatre hommes, qui montèrent à cheval en rechignant, et nous partîmes.

Nous avions pour une demi-heure de jour à peine; une pluie fine commença à tomber; à un quart de verste du poste cosaque, nous trouvâmes à notre droite un petit bosquet sous lequel nous comptâmes vingt-cinq croix.

Nous étions habitués à voir des pierres tatares, mais non des croix chrétiennes. Ces croix, rendues plus sombres d'aspect encore par le crépuscule et par la pluie, semblaient nous barrer le chemin.

— Demandez l'histoire de ces croix, dis-je à Kalino.

Kalino appela le Cosaque et lui transmit la question.

Oh! mon Dieu, l'histoire de ces croix, elle était bien simple.

Vingt-cinq soldats russes venaient d'escorter une occasion. Il était midi, il faisait chaud; le soleil du Caucase, qui donne du côté septentrional ses trente et du côté méridional ses cinquante degrés de chaleur, frappait d'aplomb sur la tête des soldats et du sergent qui les conduisait. Ils trouvèrent ce charmant petit bosquet; l'avis fut ouvert et accepté de faire un somme. On plaça une sentinelle, et les vingt-trois soldats et le sergent se couchèrent à l'ombre et s'endormirent.

Comment la chose se passa-t-elle? car quoiqu'elle se passât en plein jour et à une demi-verste du poste, personne n'en sut rien.

On retrouva, vers quatre heures, vingt-cinq cadavres sans tête.

Ils avaient été surpris par les Tchetchens; et les vingt-cinq croix que nous voyions recouvraient, en attendant qu'on leur fît un monument, les vingt-cinq cadavres décapités.

Nous fîmes encore cent pas à peu près dans la direction de Temir-Kan-Choura, mais sans doute la lugubre histoire trottait dans la tête du Cosaque qui nous avait donné ces détails et de l'hiemchick qui nous conduisait, car sans nous rien dire, l'hiemchick arrêta la tarantasse et entra en conférence avec le Cosaque.

Le résultat de la conférence fut que la route était bien mauvaise la nuit pour la voiture, et bien dangereuse dans l'obscurité pour les voyageurs, n'ayant que quatre Cosaques d'escorte.

Certainement nos quatre Cosaques se feraient tuer, certainement, armés comme nous étions, nous pourrions faire une longue défense, mais la chose n'en serait que plus dangereuse pour nous, puisqu'alors nous aurions affaire à des hommes exaspérés.

En temps ordinaire, un simple Cosaque et un humble hiemchick ne se permettraient point de faire de pareilles observations à Mon Excellence; mais Mon Excellence n'était point sans savoir qu'on avait avis que les Lesguiens étaient en campagne.

Je n'eusse point fait l'observation; mais j'avoue que, venant de notre propre escorte, je l'accueillis sans colère.

— Tu ne quitteras pas le poste pendant la nuit, et nous partirons demain à la pointe du jour? demandai-je à l'hiemchick.

— Boudté Pokoine, répondit-il.

Ce qui signifiait : — Soyez parfaitement tranquille.

Sur cette assurance, je donnai l'ordre de tourner bride, et nous reprîmes le chemin du poste cosaque.

Dix minutes après, nous entrions dans l'enceinte fortifiée, à la porte de laquelle veillait une sentinelle.

Nous étions en sûreté; mais nous nous trouvions dans un simple poste cosaque, et il faut savoir ce que c'est, pour des gens civilisés, qu'un poste cosaque au Caucase.

C'est une maison bâtie en boue et blanchie à la chaux, dans les gerçures de laquelle on trouve l'été, pour peu qu'on se livre à une consciencieuse recherche, de ces animaux sur lesquels nous aurons occasion de revenir, la phalange, la tarente et le scorpion.

L'hiver, ces intelligents animaux, qui se trouvent trop mal logés pour une saison si rude, se retirent dans des retraites connues d'eux seuls, et où ils passent douillettement les mauvais jours pour ne reparaître qu'au printemps.

L'hiver, les puces et les punaises restent seules; pendant quatre mois, les pauvres bêtes n'ont plus à sucer que la rude écorce des Cosaques de la ligne, ou de temps en temps la peau un peu moins coriace des Cosaques du Don.

Les jours, ou plutôt les nuits où elles tombent sur un Cosaque du Don, sont leurs nuits de gala.

Si elles tombent par hasard sur un Européen, c'est la noce, c'est mardi gras, c'est fête générale.

Nous leur préparions une de ces fêtes-là.

On nous introduisit dans la plus belle chambre du poste.

Elle avait une cheminée et un poêle.

Son ameublement se composait d'une table, de deux tabourets et d'une planche scellée dans la muraille, et faisant lit de camp.

Il s'agissait de se nourrir.

Comptant coucher à Helly ou à Temir-Kan-Choura, nous n'avions pris aucune provision.

Nous pouvions envoyer un Cosaque jusqu'à l'aoul; mais

le moyen d'exposer un homme à avoir la tête coupée pour vous donner à votre souper la douceur d'une douzaine d'œufs et de quatre côtelettes.

Kalino en avait déjà pris son parti : en sa qualité de Russe, pourvu qu'il eût ses deux verres de thé, — en Russie, il n'y a que les femmes qui se passent le luxe de prendre du thé dans des tasses; les hommes le prennent dans des verres, — pourvu, dis-je, qu'il eût ses deux verres de thé, cette boisson qui chez les estomacs français creuse un trou même à travers une indigestion, suffisait à endormir ou plutôt à noyer sa faim.

Il en était de même du lieutenant Troïsky. Or, nous avions notre nécessaire de voyage avec thé somavar et sucre.

Nous avions aussi notre cuisine, se composant d'une poêle, d'un gril, d'une marmite à faire le bouillon, de quatre assiettes de fer étamé et d'autant de fourchettes et de cuillers.

Mais une cuisine est bonne quand il y a quelque chose à faire bouillir ou rôtir, et nous n'avions absolument rien à mettre sur le gril ou dans la marmite.

Kalino, qui avait tout à la fois l'avantage et le désagrément de parler la langue, fut envoyé à la recherche d'un comestible quelconque. Il avait un crédit ouvert depuis un rouble jusqu'à dix roubles.

Tout fut infructueux : ni pour or, ni pour argent, on n'eût pu trouver une douzaine d'œufs ni un litre de pommes de terre.

Il rapportait un peu de pain noir et une bouteille de mauvais vin.

Nous nous regardâmes, Moynet et moi; nous nous comprîmes.

Au milieu du crépuscule, à travers la nuit, il nous avait semblé voir un coq se brancher sur une échelle conduisant à un grenier à foin.

Moynet sortit.

Dix minutes après il rentra.

— On ne veut vendre le coq ni pour or, ni pour argent, dit-il, c'est l'horloge du poste.

— L'horloge du poste, c'est bien; mais j'ai dans l'estomac une autre horloge qui sonne la faim au lieu de sonner l'heure. Richard III offrait sa couronne pour un cheval; Kalino, offrez ma montre pour le coq.

Et je m'apprêtais à tirer ma montre de ma poche.

— Inutile, dit Moynet, le voilà.

— Quoi?

— Le coq donc.

Et il tira de dessous son paletot un magnifique coq. Il avait la tête sous son aile et ne faisait pas un mouvement.

— Je l'ai endormi afin qu'il ne criât pas, dit Moynet; maintenant que nous sommes chez nous, nous allons lui tordre le cou.

— Sacristi! vilaine opération : je ne m'en charge pas, dis-je; avec mon fusil, je tuerai tout ce que vous voudrez; mais avec un couteau ou avec les mains... non.

— C'est exactement comme moi, dit Moynet. Voilà la bête, qu'on en fasse ce que l'on voudra. On m'a demandé un coq, voilà le coq demandé.

Et il jeta l'animal à terre.

L'animal ne fit aucun mouvement.

—Ah çà, lui dis-je, il est magnétisé votre coq?

Kalino le poussa du pied; il étendit les ailes, allongea le cou; mais ce double mouvement était dû à l'impulsion donnée.

— Oh! oh! c'est plus que du magnétisme, c'est de la catalepsie; profitons de sa léthargie pour le plumer, il se réveillera cuit; et alors s'il réclame, il sera trop tard.

Je le pris par les pattes; il n'était ni endormi, ni magnétisé, ni en catalepsie, il était mort.

Moynet, en lui tournant le cou pour le lui mettre sous l'aile, avait probablement donné un tour de trop, et, au lieu de le lui tourner, il le lui avait tordu.

Le procès était jugé : le coq avait tort.

En un tour de main, il fut plumé, vidé, flambé.

Il n'y avait pas moyen de le mettre à la poêle : nous n'avions ni beurre, ni huile; pas moyen de le mettre sur le gril : nous avions du feu, mais pas de braise. Nous enfonçâmes un clou dans la cheminée, nous lui attachâmes une ficelle aux deux pattes, nous le suspendîmes au clou, et, après avoir eu le soin de mettre au-dessous de lui une de nos assiettes de fer pour recueillir son jus dans le cas où il aurait du jus, nous lui imprimâmes un mouvement de rotation qui le força de présenter successivement au feu toutes les parties de son corps.

Au bout de trois quarts d'heure il était cuit.

Nous avions retrouvé, au fond d'une bouteille de notre nécessaire à thé, un reste d'huile d'olive achetée à Astrakan, et nous l'en avions arrosé à défaut de beurre.

Le malheureux animal était excellent. Privé de poule, il avait engraissé, et il me rappela le fameux coq vierge dont parle Brillat Savarin.

Ce que c'est que la gloire! ce que c'est que le génie! Nous venions de prononcer le nom du digne magistrat à quatorze cents lieues de la France, au pied du Caucase, et tout le monde connaissait ce nom, même Kalino.

La Russie n'a pas de vrais gastronomes; mais comme les Russes sont très-instruits, ils connaissent les gastronomes étrangers.

Dieu leur donne l'idée de le devenir, gastronomes! et il ne manquera plus rien à leur hospitalité.

Le cop, dévoré du croupion à la tête, on commença de débattre une question non moins grave que celle du souper...

C'était celle du coucher.

Trois de nous pouvaient coucher sur le poêle, à la condition que ce seraient les trois plus minces.

Le quatrième héritait naturellement du lit de camp.

Il va sans dire que le lit de camp me fut dévolu à l'unanimité : j'eusse tenu à moi seul la moitié du poêle.

Les deux premiers montèrent en s'entr'aidant l'un l'autre et hissèrent le troisième. Ce n'était pas chose facile : il y avait dix-huit pouces à peine entre le haut du poêle et le plafond.

Je glissai une botte de paille sous la tête des trois camarades de lit : ce fut le traversin général.

Puis je m'enveloppai dans ma pelisse et me jetai à mon tour sur le banc.

Au bout d'une heure, mes trois compagnons de chambre ronflaient à qui mieux-mieux. Ils étaient probablement à une hauteur où ne parvenaient pas les puces, si bonnes sauteuses

qu'elles fussent, et dans une température qui donnait des congestions cérébrales aux punaises.

Mais moi qui étais resté dans les régions tempérées, je n'avais pu fermer l'œil; je sentais littéralement remuer le poil de ma pelisse sous l'invasion des insectes de toute espèce dont était peuplé notre domicile.

Je me jetai à bas de mon lit de camp; je rallumai la bougie et je me mis à écrire d'une main, tandis que je me grattais de l'autre.

La nuit passa sans que je pusse savoir l'heure. Ma montre était arrêtée et le coq était mort; mais si longue qu'elle soit et qu'elle paraisse, il faut toujours qu'une nuit finisse.

Le jour parut. J'appelai mes compagnons.

Le premier qui se réveilla se cogna la tête au plafond et servit de modérateur aux deux autres.

Tous trois se retournèrent, se laissèrent glisser adroitement sur le ventre et descendirent jusqu'à terre sans accident; seulement, ils avaient l'air de trois pierrots revenant de la Courtille le matin du mercredi des cendres.

On se procura toutes les brosses que l'on put trouver dans les nécessaires; chacun brossa son voisin, et la couleur primitive des vêtements reparut.

On réveilla les Cosaques, on réveilla le hiemchick, on attela et l'on partit sans que personne parût s'apercevoir que le coq avait fait une mauvaise rencontre, et que l'horloge n'avait pas sonné de la nuit.

Le temps était toujours brumeux. Il tombait une pluie fine qui menaçait de se convertir en neige. Je m'enveloppai la tête de mon bachelick en recommandant bien que l'on ne me réveillât qu'à la prochaine poste ou si nous étions attaqués par les Tchetchens.

Je dormais depuis deux heures à peu près, quand on me réveilla. Comme la tarantasse était arrêtée, je crus que nous étions arrivés à la station.

— Eh bien! dis-je, il faut acheter un coq et quatre poules, et les donner à ces braves gens-là en échange du coq que nous leur avons mangé.

— Ah! oui, dit Moynet, il s'agit bien de coq, il s'agit bien de poules.

— Ah! ah! fis-je, les Lesguiens?

— Si ce n'était que cela.

— Qu'y a-t-il donc?

— Vous le voyez bien, ce qu'il y a : nous sommes embourbés.

En effet, notre tarantasse était entrée dans la glaise jusqu'au moyeu.

Il faisait, en outre, une pluie battante.

Moynet, qui n'avait pas peur des Tchetchens, avait une peur effroyable de la pluie. Il avait été, à la suite de refroidissement, pris deux fois de la fièvre : une fois à Pétersbourg et une fois à Moscou, et quoique nous emportassions toutes sortes de préservatifs ou plutôt de curatifs contre la fièvre, il avait toujours peur de se renfiévrer de nouveau.

Je jetai les yeux autour de moi : il me sembla que nous étions dans un paysage magnifique; mais ce n'était pas l'heure de parler paysage à Moynet.

Nous formions le centre de huit ou dix caravanes embourbées comme nous.

Vingt-cinq voitures au moins, la plupart attelées de buffles, stationnaient dans une situation exactement identique à la nôtre.

Il fallait que je dormisse d'un terrible sommeil pour que je n'aie pas été réveillé par les cris féroces qui retentissaient autour de moi.

Ceux qui poussaient ces cris étaient des Tatars. Je regrettai de ne pas connaître la langue de Gengis-Kan. Il me semble que j'eusse enrichi le vocabulaire des jurons français d'un certain nombre de locutions remarquables par leur énergie.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que nous étions au pied d'une montagne, que cette montagne paraissait détrempée de sa base au sommet, et qu'à pied, avec mes grandes bottes, j'avais toutes les peines du monde à me tirer d'affaire.

Kalino prenait la situation avec sa philosophie ordinaire. Il en avait vu bien d'autres, disait-il, dans les dégels de Moscou.

— Mais alors, disait Moynet, comment s'en tire-t-on dans les dégels de Moscou?

— On ne s'en tire pas, répondait tranquillement Kalino.

Pendant ce temps, la pluie se convertissait tout doucement en neige.

La neige tomba bientôt à croire qu'il y en aurait six pieds le lendemain matin.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dis-je à Kalino, c'est d'offrir un rouble ou deux à ces braves gens-là, s'ils veulent atteler quatre buffles à la tarantasse; s'il n'y a pas assez de quatre buffles, on en mettra six; s'il n'y en a pas assez de six, on en mettra huit.

La proposition fut faite et acceptée. On attela quatre buffles, six buffles, huit buffles, tout fut inutile : les malheureux animaux glissaient avec leurs pieds fourchus sur ce terrain, et en poussant des gémissements lamentables tombaient sur leurs genoux.

Au bout d'une demi-heure d'essais infructueux, il fallut y renoncer.

L'ouragan redoublait et devenait un véritable chasse-neige.

Malgré l'effroyable temps qu'il faisait, je ne pouvais détacher mes yeux d'un aoul qui s'élevait de l'autre côté de la vallée.

A travers le rideau de neige que j'avais devant les yeux, il me semblait entrevoir quelque chose d'admirable.

Je voulus faire partager mon admiration à Moynet, mais ce n'était pas le moment : il grelottait, le froid le prenait, disait-il, tout autrement que les froids ordinaires qui pénètrent de l'extérieur à l'intérieur.

Lui, le froid le prenait par la moelle même des os et semblait venir de l'intérieur à l'extérieur.

Que faire! on avait dételé les buffles; tous leurs efforts n'avaient pas fait avancer la tarantasse d'un pas.

Il me vint une idée.

— Kalino, demandez à combien nous sommes de Temir-Kan-Choura.

Ma question fut transmise au hiemchick.

— A deux verstes, répondit-il.

— Eh! vite un Cosaque au galop à la poste de Temir-Kan-Choura, avec notre paderodgné, et qu'il ramène cinq chevaux.

L'idée était si simple que chacun s'étonna de ne pas y avoir pensé.

L'œuf de Cristophe Colomb toujours.

Notre Cosaque partit au galop. Bon gré mal gré il fallait l'attendre.

Pendant une éclaircie, je suppliai Moynet de regarder au moins l'aoul merveilleux.

— Ne voulez-vous pas que j'en fasse un dessin, de votre aoul, me dit-il; je ne sens pas mes doigts : vous ferez plutôt ramasser une aiguille à un homard que de me faire tenir un crayon.

Il n'y avait rien à dire à cela : la comparaison, qui ne laissait rien à désirer sous le rapport du pittoresque, ne laissait rien à espérer non plus sous le rapport de l'exécution.

Cependant il regardait tout en disant :

— Je sais bien que c'est dommage, sacredieu! que cela doit être beau quand c'est bien éclairé; c'est un crâne pays que le Caucase, si la neige n'était pas si froide et les chemins si mauvais. Brrrou!

En effet, au milieu d'une mer de maisons, dont chaque maison faisait une vague, s'élevait un rocher immense, gigantesque, inabordable, et au sommet de ce rocher était bâtie une maison-forteresse dont le propriétaire nous regardait, tranquille, nous débattre dans la crotte, debout sur le seuil de sa porte.

— Demandez donc, dis-je à Kalino, qui est le gaillard qui a eu l'idée de se loger là-haut.

Kalino transmit ma question à l'hiemchick.

— C'est le champkal Tarkoski, me répondit-il.

— Eh! Moynet, un descendant des califes persans de Shah-Abbas, entendez-vous?

— Je me moque pas mal de Shah-Abbas et de ses califes; il faut que vous ayez le diable au corps pour vous occuper de pareilles choses par un pareil temps.

— Moynet, voilà les chevaux qui arrivent.

Il se retourna. Nos cinq chevaux arrivaient effectivement au grand galop.

— Ah! c'est bien heureux, dit-il.

— Holà! les chevaux, holà! dépêchez-vous, criai-je.

Les chevaux arrivèrent. On détela les anciens, on attela les nouveaux venus; ils enlevèrent la tarantasse comme une plume.

Nous montâmes dedans. Un quart d'heure après nous étions à Temir-Kan-Choura, et notre escorte emportait un coq et quatre poules vivants en échange du pauvre animal que nous avions mangé.

Nous trouvâmes un grand feu allumé et nous attendant. Le lieutenant Troïsky demeurait avec un camarade à Temir-Kan-Choura. Il avait prévenu, par le Cosaque qui était venu chercher les chevaux, le camarade de notre arrivée, et le camarade avait mis poêle et cheminée en révolution.

Moynet se réchauffa. A mesure qu'il se réchauffait, l'artiste reprenait le dessus.

— C'était fièrement beau, dites donc, votre aoul.

— N'est-ce pas?

— Qu'est-ce que c'était donc que ce monsieur qui nous regardait du seuil de sa porte?

— C'est le champkal Tarkosky, vous avez demandé, mais j'ai mal entendu.

— Il est bien logé. Kalino, passez-moi donc mon carton.

Kalino lui passa le carton.

— Il faut que je me dépêche de faire un dessin de son pigeonnier avant que la fièvre me prenne.

Et il se mit à dessiner.

Et tout en dessinant il disait :

— Je la sens, la maudite fièvre, la voilà qui vient; pourvu qu'elle me laisse le temps de finir mon dessin.

Et le dessin, comme par magie, apparaissait sur le papier, plus vrai, plus grand, plus majestueux que s'il eût été fait d'après nature.

De temps en temps le dessinateur se tâtait le pouls.

— C'est égal, disait-il, je crois que j'aurai fini, mais il sera temps, je vous en réponds. Est-ce qu'il y a un médecin dans votre ville?

— On est allé le chercher.

— Pourvu que la quinine ne soit pas restée dans la télègue.

— Soyez tranquille; la quinine était dans la tarantasse.

— Ma foi, le voilà fini tout de même, et ce ne sera pas le plus mauvais, encore. Allons, il vaut la peine qu'on le signe.

Et il signa : — Moynet.

— Maintenant, dit-il, lieutenant, si vous avez un lit; mes dents claquent.

On aida Moynet à se déshabiller et à se coucher. A peine était-il au lit que le médecin entra.

— Où est le malade? demanda-t-il.

— Montrez-lui donc le dessin d'abord, dit Moynet, nous verrons s'il le reconnaîtra.

— Reconnaissez-vous cette vue, monsieur? demandai-je au docteur.

Il jeta les yeux dessus.

— Je crois bien, dit-il, c'est l'aoul du champkal Tarkosky.

— Eh bien, je suis content, dit Moynet. Maintenant, tâtez-moi le pouls, docteur.

— Diable! un joli pouls, dit-il; il bat cent vingt fois à la minute.

Malgré ces cent vingt pulsations, et peut-être à cause de ces cent vingt pulsations, Moynet venait de faire le plus beau dessin qu'il eût encore fait pendant tout son voyage.

Décidément, c'est une belle chose que l'art.

CHAPITRE XV

Les Lesguiens.

Une vigoureuse dose de quinine administrée aussitôt l'accès passé coupa la fièvre comme par miracle. Le soir vint sans fièvre, la nuit se passa sans fièvre, et le matin, à son tour, vint sans fièvre.

Je m'étais informé s'il y avait quelque chose à voir à Temir-Kan-Choura, et l'on m'avait répondu que non.

En effet, Temir-Kan-Choura, ou, comme on dit par abréviation, Choura est une création moderne. C'était la station du régiment de l'Apcheron. Le prince Argoulensky, voyant la position de cette station au milieu des peuplades insoumises et guerrières, en fit le quartier général du Daghestan.

Ce quartier général, au moment de notre passage, était commandé par le baron Vrangel.

Par malheur, le baron Vrangel était à Tiflis.

Choura fut bloquée par Chamyll, mais elle fut secourue par le général Scroloff, et Chamyll fut contraint de lever le siége.

Une nuit, Hadji-Mourad entra dans ses rues; mais l'alarme fut donnée à temps, et Hadji-Mourad, repoussé, rentra dans ses montagnes.

La tradition prétend que l'emplacement où est aujourd'hui Choura était autrefois un lac.

Le lendemain de notre arrivée rien n'était plus croyable que la tradition. La ville tout entière n'était littéralement qu'une immense flaque d'eau.

Du moment où il n'y avait rien à voir à Choura et où la fièvre de Moynet était passée, il ne nous restait qu'à prendre congé de notre hôte, à remercier le docteur, à serrer la quinine pour une autre occasion et à partir.

Nous fîmes demander des chevaux et une escorte, et vers les huit heures du matin nous partîmes. J'oubliais de dire que, pendant la nuit, Victor Ivanowitch nous avait rejoints avec les bagages.

Vers dix heures du matin le brouillard s'était levé et il faisait un temps magnifique. Cette neige qui avait donné la fièvre à Moynet avait disparu comme la fièvre. Il faisait un splendide soleil, et quoique nous fussions à la fin d'octobre et sur le versant septentrional du Caucase, on se sentait pénétré d'une bienfaisante chaleur.

Vers midi nous arrivâmes à Paraoul, simple station de poste à laquelle il ne manquait qu'une chose, — des chevaux.

Nous ne nous en rapportâmes naturellement pas au smatritel; nous allâmes voir dans les écuries, elles étaient vides.

Il n'y avait rien à dire. Seulement, c'était dur de ne faire que vingt verstes dans sa journée.

On tira les plumes, le papier et l'encre du nécessaire; on tira les crayons et le bristol du carton, et l'on se mit à travailler. C'était notre grande ressource dans les contre-temps de cette espèce.

Pendant la nuit des chevaux rentrèrent, mais deux troïckas seulement. Force fut encore à notre pauvre Victor Ivanowitch de rester en arrière.

Nous partîmes à dix heures du matin. Seulement, il y avait eu pendant la nuit une alerte dont nous n'avions rien su. Deux hommes s'étaient présentés à la porte du village en disant qu'ils venaient de s'échapper des mains des Lesguiens; mais comme les Lesguiens emploient souvent ces sortes de ruses pour pénétrer dans les aouls, on les avait menacés de tirer sur eux, et ils s'étaient éloignés. On nous donna une escorte de dix hommes; on fit une visite générale des armes, et nous partîmes.

Au bout d'une heure de marche dans les restes d'un brouillard épais qui allait se dissipant de plus en plus, nous fîmes arrêter la voiture à un quart de lieue du village d'Hylly.

C'était le pendant de l'aoul du champkal Tarkosky.

Tout le premier plan, c'est-à-dire celui sur lequel nous nous trouvions, était un charmant bocage, formé d'arbres magnifiques, entre les troncs desquels coulait un véritable ruisseau d'idylle, la Voulsie du pauvre Hégésippe Moreau.

Pendant les chaudes journées d'été, toute cette portion du paysage devait faire une adorable oasis.

Plus loin, sous un rayon de soleil filtrant entre deux masses de vapeur encore mal dissipée, apparaissait le village d'Hylly, magnifique aoul tatar, situé sur une haute colline, entre deux montagnes plus hautes encore, et dont les bases étaient séparées de la sienne par deux charmantes vallées.

Le village, que nous découvrions parfaitement, par sa situation en amphithéâtre, paraissait être dans une grande agitation. La plate-forme d'un minaret qui dominait l'aoul, le sommet de la montagne qui dominait le minaret, étaient couverts d'une foule de gens qui se faisaient des signaux les uns aux autres, et qui tous semblaient avoir les yeux fixés sur un même point.

Nous nous arrêtâmes dix minutes pour que Moynet pût faire un croquis. Le croquis fini, nous reprîmes au grand trot le chemin d'Hylly. Il était évident qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire, et nous avions hâte de savoir ce que c'était que ce quelque chose.

En effet, ce qui se passait était grave.

Nous avions enfin des nouvelles de cette fameuse expédition des Lesguiens, dont on nous parlait depuis trois jours comme d'une chose vague, mais menaçante.

A l'heure qu'il était, les miliciens d'Hylly devaient en être aux mains avec eux. Voici ce que l'on savait déjà, le reste était ignoré.

Au point du jour, deux pâtres étaient venus à Hylly les mains liées, et avaient raconté ceci aux habitants :

Un parti de cinquante Lesguiens, sous la conduite du fameux abreck de Gaubden, nommé Taymas-Goumisch-Bouroun, ayant pris la veille au matin, dans un coutan (1), les moutons qu'il contenait et les deux pâtres qui les gardaient, s'était égaré dans le brouillard, et pendant la nuit avait été en quelque sorte se heurter à Paraoul, où nous étions couchés. Ils s'en étaient écartés vivement, mais étaient tombés sur un autre village nommé Guilley. Alors les montagnards, comprenant le danger de leur position, avaient abandonné bêtes et gens et avaient pris la direction des montagnes couvertes de bois qui relient Hylly à Karabadakent.

C'étaient évidemment nos deux hommes de Paraoul.

Mais à Hylly, comme il faisait jour, comme on se trouvait dans un grand aoul de deux à trois mille âmes, on fit plus d'attention à leur récit.

A l'instant même, l'essaoul (2) Mahomet-Imam Paasaleff avait rassemblé toute la milice tatare d'Hylly, deux cents hommes à peu près, et avait demandé cent hommes de bonne volonté pour l'accompagner. Cent hommes s'étaient présentés.

Il y avait déjà trois heures qu'il était parti. Il était près de midi, et l'on venait de voir une grande fumée s'élever du côté du ravin de Zilly-Kaka, situé à deux lieues à peu près de la ville, à droite de la route de Karabadakent.

C'était notre chemin : c'était justement à Karabadakent que nous allions.

(1) Parc de brebis.
(2) Enseigne qui commande une sotnia de Cosaques ou de miliciens.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par Charlieu.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 9 **24 Avril 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Nous relayâmes avec la plus grande rapidité possible. Quant à notre escorte, douze hommes étaient prêts avant que nous les eussions demandés. Nous en eussions eu cinquante si nous eussions voulu; nous eussions eu tout le village, femmes et enfants.

Les femmes surtout étaient d'une incroyable animation. C'étaient des gestes d'un sauvage, des cris d'une férocité dont on n'a pas idée.

Des enfants, à qui, chez nous, on ne laisse pas un couteau entre les mains, de peur qu'ils se blessent, tenaient des kangiars nus et semblaient prêts à faire le coup de poignard.

Nous partîmes au grand galop au milieu des hurlements de ce troupeau d'hyènes.

En sortant d'Hylly, nous découvrîmes parfaitement toute la plaine et toute la chaîne de montagnes dans laquelle s'accomplissait l'événement. Il nous semblait voir, dans la direction indiquée, s'agiter avec une grande rapidité des êtres quelconques; mais, à la distance où nous étions d'eux, il était impossible de distinguer si c'étaient des hommes ou des animaux, une bande de cavaliers ou un troupeau de moutons ou de bœufs.

On ne voyait que des points noirs.

Il y avait à peu près une lieue de plaine, parfaitement unie, du chemin que nous suivions au pied de la montagne; avec l'autorisation de mes deux compagnons, je donnai l'ordre aux hiemchicks de diriger les voitures à travers cette plaine droit sur le ravin de Zilly-Kaka.

Notre escorte applaudit à cette décision par de grands cris : les hommes qui la composaient avaient leurs frères et leurs amis engagés avec les Lesguiens, et ils avaient hâte de savoir ce qu'ils étaient devenus.

La tarantasse et la télègue abandonnèrent donc le chemin et se lancèrent à travers la plaine.

Mais par un effet de perspective tout simple, à mesure que nous avancions, la première montagne grandissait, tandis que l'autre, la seconde, au contraire, semblait s'abaisser derrière elle.

Arrivés au pied de la première montagne, nous avions donc complétement perdu de vue ce qui se passait au sommet de la seconde.

Ce qui m'étonnait, c'est que nous n'avions entendu aucun coup de feu, aperçu aucune fumée.

Nos Tatars nous expliquèrent cela : montagnards et miliciens font feu l'un sur l'autre quand ils se rencontrent, feu de leurs fusils, feu de leurs pistolets, puis ils tirent kangiars et schaskas, et tout se décide à l'arme blanche.

On avait entendu le feu, on avait vu la fumée; maintenant c'était le tour des kangiars et des schaskas.

L'arme blanche faisait sa besogne.

Les deux voitures étaient arrêtées au pied de la montagne; elles ne pouvaient pas aller plus loin.

Nous proposâmes à nos Tatars de nous donner trois de leurs chevaux; les neuf cavaliers restants gravіraient la montagne avec nous, les trois démontés garderaient la voiture.

Dans le cas où la lutte se prolongerait, un renfort de neuf hommes, — nous avions la modestie de ne pas nous compter, — pouvait être utile aux miliciens.

La proposition fut acceptée. Trois hommes descendirent et nous donnèrent leurs chevaux. Je nommai de ma propre autorité et comme *général*, je nommai, dis-je, commandant celui qui me parut le plus intelligent de tous, et nous partîmes le fusil sur le genou.

En arrivant sur le premier plateau, nous vîmes poindre au-dessus de nous l'extrémité des papacks d'une troupe à cheval qui semblait venir à notre rencontre.

Nos hommes n'eurent besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître les leurs, et avec de grands cris ils mirent leurs chevaux au galop.

Les nôtres les suivirent. Nous ne savions pas trop où nous allions, et si les gens que nous avions devant nous étaient des amis ou des ennemis.

Mais les hommes aux papacks, eux aussi, nous avaient reconnus, ou plutôt avaient reconnu leurs amis. Ils poussèrent de leur côté un hourra! et quelques-uns levèrent les bras en montrant des objets que nous crûmes reconnaître.

Les cris de golovii! golovii! retentirent.

— Des têtes! des têtes!

Il n'y avait plus à chercher ce que les hommes aux papacks tenaient à la main et montraient à leurs compagnons.

D'ailleurs, eux, de leur côté, approchaient avec une rapidité qui, même sans explication, ne nous eût pas laissé de doute.

Nos deux troupes se joignirent; une troisième venait lentement et derrière.

Celle-là, ce n'était pas la troupe victorieuse, c'était la troupe funèbre : elle portait les morts et les blessés.

Au premier moment il fut impossible de rien comprendre aux paroles qui s'échangeaient autour de nous. D'abord, elles s'échangeaient en tatar, et Kalino, notre interprète russe, n'y comprenait absolument rien.

Mais ce qu'il y avait de clair, c'étaient quatre ou cinq têtes coupées et saignantes, et ce qui n'était pas moins pittoresque, des oreilles passées à des manches de fouet.

Sur ces entrefaites, l'arrière-garde arriva; elle apportait trois morts et cinq blessés. Trois autres blessés pouvaient se soutenir sur leurs chevaux et marchaient au pas.

Il y avait eu quinze Lesguiens tués. Les cadavres étaient à une demi-lieue de là, dans le ravin de Zilly-Kaka.

— Demandez au chef de la centaine de nous donner un homme qui puisse nous conduire jusqu'au champ de bataille, et priez-le de nous donner des détails sur le combat, dis-je à Kalino.

Il s'offrit de nous y mener lui-même. Il était décoré de Saint-Georges, et pour son compte avait tué deux Lesguiens dans une lutte corps à corps. Dans l'ardeur du combat il leur avait coupé à chacun la tête et rapportait la paire.

Il ruisselait de sang.

Chaque homme qui avait tué un montagnard, outre la tête et les oreilles, avait toute la dépouille de l'ennemi mort. L'un d'eux avait un magnifique fusil. Je n'osai pas lui demander s'il voulait le vendre, quelque envie que j'eusse de le posséder (1).

La troupe continua son chemin vers l'aoul. J'autorisai le commandant de la centaine à disposer de nos deux voitures s'il en avait besoin pour ses blessés ou même pour ses morts. Il transmit l'autorisation à ses hommes.

Puis nous nous tournâmes le dos; les combattants retournaient au village; nous continuâmes notre route jusqu'au champ de bataille.

Voici ce que Mahomet-Iman-Gazalieff nous raconta :

Après avoir réuni ses cent hommes, il avait pris avec eux le chemin de Guilley, guidé par les pâtres. Près de Guilley il avait trouvé les troupeaux que les montagnards avaient abandonnés pour aller plus vite.

Il avait laissé les pâtres réunir leurs moutons, et avait cherché les traces des montagnards.

Il n'avait point tardé à les trouver.

On fit trois verstes guidé par deux hommes experts dans l'art de suivre les pistes.

On arriva ainsi au ravin de Zilly-Kaka, couvert en ce moment d'un épais brouillard.

Tout à coup, au fond du ravin, on crut voir se mouvoir des hommes, et en même temps une grêle de balles siffla au milieu des miliciens; de cette première décharge, un homme et deux chevaux tombèrent.

Iman-Gazalieff cria alors :

— Pas de fusil, à la schaska et au kangiar!

Et avant que les montagnards, qui se reposaient dans le ravin, eussent eu le temps de monter sur leurs chevaux, ils tombèrent sur eux, et un combat corps à corps s'engagea.

A partir de ce moment, Iman Gazalieff, qui travaillait pour son compte, n'avait pas vu ce qui se passait autour de lui.

Il avait, l'un après l'autre, attaqué deux hommes corps à corps et les avait tués tous les deux.

Mais la lutte avait dû être terrible, car lorsqu'il regarda autour de lui, il compta treize morts et ses deux qui faisaient quinze. Les autres étaient en fuite.

(1) J'ai ce fusil en ma possession. Je dirai plus tard comment il me fut donné.

Tout s'était passé, comme il l'avait ordonné, à l'arme blanche. Les miliciens n'avaient pas tiré un seul coup de fusil.

Il nous faisait ce récit en russe, Kalino me le traduisait au fur et à mesure en français.

Pendant le récit, nous avions fait du chemin. Une large flaque de sang nous indiqua que nous étions arrivés sur le champ de bataille.

A notre droite, dans un pli de terrain, étaient les cadavres, nus ou à peu près. Cinq étaient décapités; à tous ceux à qui restait la tête, manquait l'oreille droite.

Il était terrible de voir les blessures faites par les kangiars. Une balle fait son trou et tue. Une plaie à fourrer le petit doigt, un cercle bleu autour, et tout est dit.

Mais les blessures de kangiar sont de véritables éventrements. Il y avait des crânes complétement ouverts, des bras presque détachés du corps, des poitrines creusées à y voir le cœur.

Comment se fait-il que l'horrible ait un si étrange attrait, qu'une fois que l'on a commencé de regarder on veuille tout voir?

Iman-Gazalieff nous montra ses deux cadavres, qu'il reconnaissait aux blessures qu'il leur avait faites.

Je lui demandai à voir l'instrument qui avait si bien travaillé. C'était un kangiar des plus simples, à poignée d'os et de corne. Seulement il avait acheté la lame à un bon faiseur et l'avait fait solidement monter. Le tout lui revenait à huit roubles.

Je lui demandai s'il consentirait à se défaire de cette arme et combien il la vendrait.

— Ce qu'elle m'a coûté, me dit-il simplement. J'ai maintenant trois kangiars, puisque j'ai ceux des deux Lesguiens que j'ai tués ; je n'ai donc plus besoin de celui-ci.

Je lui donnai un billet de dix roubles, et il me donna son kangiar.

Il fait partie de la collection d'armes que j'ai rapportée du Caucase, et qui presque toutes sont historiques.

Nous attendîmes que Moynet eût fait un dessin du ravin où étaient couchés les cadavres, et abandonnant la place à cinq ou six aigles qui paraissaient attendre notre départ avec impatience, nous descendîmes vers la plaine.

Au bas de la montagne, nous retrouvâmes nos voitures ; on avait jugé inutile de s'en servir.

Nous prîmes congé d'Iman-Gazalieff, et voyant que nos Tatars avaient grande envie de retourner avec lui à Ilylly pour fraterniser avec eux, nous leur donnâmes congé.

Il n'était pas probable qu'après la leçon qu'ils venaient de recevoir, les montagnards se remontrassent de quelque temps dans les environs de l'aoul d'Hylly.

En effet, nous arrivâmes sans accidents à Karbadakent.

Là on nous dit que le prince Bagration venait de passer, nous avait demandés et courait après nous.

Nous n'avions qu'une chose à faire, c'était de courir après le prince Bagration.

En arrivant à Bouinaky, nous vîmes sur le perron un homme de trente à trente-cinq ans, portant avec une admirable élégance le costume tcherkesse.

C'était le prince Bagration.

CHAPITRE XVI.

Le Karanay.

Effectivement il courait après nous.

Je connaissais le prince de nom comme un des plus braves officiers de l'armée russe. Il faut bien que ce soit vrai puisqu'il commande le régiment des montagnards indigènes.

Un Géorgien, c'est-à-dire un homme de la plaine, commandant à des montagnards, doit être plus brave que le plus brave de ses soldats.

Comme noblesse, Bagration descend des anciens rois de Géorgie qui régnèrent de 885 à 1079.

Quant à sa famille, on en trouve trace dans la chronologie du Caucase 700 ans avant le Christ.

Cela, comme vous voyez, rejette bien loin la noblesse du duc de Levis (1).

Je disais donc que le prince Bagration courait après nous.

Il avait, disait-il, des reproches à me faire.

J'étais passé à Choura et ne l'avais pas prévenu de mon passage.

Il y avait une bonne raison pour que je ne le prévinsse pas de mon passage : j'ignorais complétement qu'il fût à Choura.

Puis je lui racontai ce qui nous était arrivé. Le chasse-neige, la ville changée en lac, et enfin la maladie de Moynet et la hâte qu'il avait eue de quitter un endroit où son pouls avait battu cent vingt-cinq fois à la minute.

— C'est fâcheux, dit le prince, mais vous allez y revenir.

— Où cela? à Choura? demandai-je.

— Non, non, non, fit Moynet; merci, je sors d'en prendre.

— Mais ce que vous n'avez pas pris, monsieur Moynet, dit le prince, c'est une vue du Karanay.

— Qu'est-ce que c'est que le Karanay? demandai-je au prince.

— Tout simplement la plus belle chose que vous rencontrerez sur votre chemin.

— Diable! Moynet, écoutez cela.

— Figurez-vous une montagne... Mais non, ne vous figurez rien. Je vous emmènerai, et vous verrez.

Moynet secouait la tête.

— Monsieur Moynet, venez, et vous me remercierez de vous avoir fait violence.

— Est-ce bien loin d'ici, prince? demandai-je.

— A quarante verstes, c'est-à-dire à dix lieues. Vous laissez ici votre tarantasse et votre télègue; mon domestique restera pour les garder; nous prenons ma voiture; en deux heures et demie nous sommes arrivés; nous soupons : le souper est commandé; vous vous couchez immédiatement après souper; on vous réveille à cinq heures; nous montons deux mille mètres, avec de bons chevaux, c'est une bagatelle; et alors, alors vous verrez ce que vous verrez.

— Nous n'arriverons jamais à Tiflis, dit Moynet avec un soupir.

— Mon ami, c'est vingt-quatre heures de retard pour voir

(1) Le duc de Levis avait chez lui un arbre généalogique au pied duquel la Vierge était représentée disant à l'un de ses ancêtres qui lui parlait chapeau bas :

— Couvrez-vous, mon cousin.

la plus belle chose que nous ayons jamais vue. — Et le prince nous conduit jusqu'à Derbent.

— Oui, ma foi, c'est dit; si vous revenez avec moi à Choura, et si vous me donnez la journée de demain, je m'engage même à vous faire coucher demain soir à Karakent.

— Mais vous savez qu'on nous refuse des chevaux passé six heures du soir, prince.

— Avec moi on vous en donnera jusqu'à minuit.

— Coucherons-nous demain à Karakent? demanda Moynet.

— Vous coucherez demain à Karakent, dit le prince.

— Allons, Moynet, allons.

— Allons; mais je vous avertis que je déteste les panoramas.

— Vous aimerez celui-là, monsieur Moynet.

— Eh bien, alors, il n'y a pas de temps à perdre, mon prince; vous avez parlé de souper : nous avons faim.

— En ce cas, ne perdons pas de temps. Cinq chevaux à ma tarantasse, et en route.

Pendant qu'on mettait les chevaux à la voiture, je m'amusai à regarder les armes du prince.

— Vous avez là un magnifique kangiar, prince.

Ne dites jamais pareille chose à un Géorgien, car il fera à l'instant même ce que fit le prince.

Il le tira de sa ceinture.

— Ah! pardieu, dit-il, je suis enchanté qu'il vous plaise; prenez-le : c'est de Mourtazale, le premier armurier du Caucase; il l'a fait exprès pour moi : voyez, voici l'inscription tatare :

Mourtazale a fait ce poignard pour le prince Bagration.

— Mais, mon prince...

— Prenez, prenez donc! il m'en refera un autre.

Je regardai mon poignard : c'était, lui aussi, une fort belle lame du Daghestan; mais la poignée, en ivoire vert damasquiné d'or, n'était point d'uniforme pour le prince.

D'ailleurs, poignard pour poignard, c'était ridicule.

Je pensai à ma carabine à balles explosibles.

C'était une carabine que Devisme, notre grand artiste en armes, m'avait apportée la veille de mon départ avec un revolver.

— Vous allez au Caucase, m'avait-il dit.

J'avais répondu affirmativement.

— C'est un pays d'où l'on ne revient pas sans faire le coup de fusil. Vous aimez les bonnes armes : prenez-moi cela.

Et il m'avait fait cadeau, comme je l'ai dit, d'une carabine à balles explosibles et d'un revolver.

Je pris ma carabine et je la donnai au prince en lui en expliquant le mécanisme. Il avait fort entendu parler de cette nouvelle invention, mais ne la connaissait pas.

— Bon, dit-il en examinant l'arme; nous sommes kounacks, maintenant, comme on dit au Caucase : vous n'avez plus le droit de rien me refuser; et comme je suis évidemment votre débiteur, vous me laisserez apurer nos comptes.

On annonça que les chevaux étaient attelés. L'hiemchick du prince restait, comme la chose était convenue, pour garder nos effets.

Nous montâmes dans la tarantasse, dont l'attelage partit au grand galop.

— Diable! il paraît que vous êtes connu, prince.

— Je crois bien : je suis toujours sur la route de Choura à Derbent, répondit-il.

En effet, le prince était connu de t[illegible] le monde, même des petits enfants; à Karboudakent, pendant qu'on relayait, il interpella deux ou trois de ces derniers en tatar, et en partant il leur jeta une poigné d'abasas (1).

En route, je lui racontai ce qui nous était arrivé le matin, et comment, une heure plus tôt, nous nous trouvions au milieu de la bagarre. Je lui montrai le kangiar que j'avais acheté à Iman-Gazalieff, et lui dis le regret que j'avais de ne pas avoir demandé si le fusil du chef lesguien était à vendre.

— Il est acheté, me dit-il.

— Par qui, prince?

— Par moi, donc; c'est l'appoint de mon kangiar, comptez dessus.

— Mais il est peut-être déjà loin.

— C'est possible, en ce cas on courra après. Je vous dis que c'est comme si vous l'aviez. Que diable! un prince Bagration ne donne pas sa parole en l'air. Vous voyez, ajouta-t-il en riant, que nous allons assez vite pour rattraper un fusil.

— Je crois bien; nous rattraperions la balle.

A huit heures du soir, nous rentrions à Choura, que nous avions quitté la veille à dix heures du matin.

Nous avions refait en trois heures et demie ou quatre heures le chemin que nous avions mis un jour et demi à faire.

Dix minutes après notre arrivée, le souper était servi.

Un souper à la française! Cela nous conduisit tout droit à parler de Paris. Le prince l'avait quitté depuis deux ans seulement. Il y avait connu tout le monde.

Si l'on avait dit aux *demoiselles* dont nous nous entretenions qu'il était question d'elles, à cette heure, sur les bords de la mer Caspienne, au pied du Karanay, entre Derbent et Kisslarr, elles eussent été bien étonnées.

Nous couchâmes dans de vrais lits : c'était la seconde fois depuis Ilpativo.

La première fois, c'était chez le prince Dundukoff-Korsakoff, à Tchiriourth.

A cinq heures du matin, on nous réveilla.

Il faisait nuit encore; mais le ciel étincelait d'étoiles. On entendait piétiner et hennir les chevaux à la porte.

Le prince entra dans notre chambre.

— Allons, nous dit-il, une tasse de thé ou de café, à votre choix; nous voyons se lever le soleil sur la mer Caspienne; nous déjeunons à la forteresse d'Ichkharti, où nous arrivons avec un appétit féroce, et puis, et puis vous verrez... je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise.

Nous avalâmes chacun une tasse de café et nous sortîmes. Cent hommes du régiment du prince Bagration nous attendaient à la porte.

Nous avons dit que ce régiment se composait de montagnards indigènes. Vous pourriez croire que ces montagnards indigènes sont des Lesguiens, des Tchetchens ou des Tcherkesses qui ont fait leur soumission.

Vous seriez dans l'erreur.

Les montagnards indigènes sont, comme on dit en Corse, de pauvres diables qui *ont fait une peau.*

(1) Monnaie tatare correspondant à nos pièces de vingt sous.

Lisez : qui ont troué une peau.

Lorsqu'un montagnard est sous le coup d'une vendetta, il quitte le pays et s'engage dans le régiment de Bagration. Vous comprenez comme ces gaillards-là doivent se battre : ils n'ont jamais la chance d'être faits prisonniers.

Autant d'hommes pris, autant de têtes coupées.

Je n'ai vu que les chasseurs de Kabarda qui puissent être comparés à ces échappés de l'enfer.

Nous marchâmes une demi-heure à peu près au milieu de collines boisées. Le jour se levait peu à peu. Seulement un contre-fort de la montagne nous empêchait de voir la Caspienne, qu'à trois verstes de Temir-Kan-Choura nous avions entrevue comme un grand miroir bleu ; de l'autre côté d'un pli de terrain que nous dominions, on voyait blanchir, aux premières clartés du jour, les casernes badigeonnées d'Ichkharti, que l'on pourrait prendre pour des palais de marbre blanc.

Nous franchîmes la petite vallée en faisant partir sous les pieds de nos chevaux des vols de perdreaux et de faisans.

En arrivant à Ichkharti, il était sept heures et demie du matin, nous avions fait quinze verstes.

Le colonel commandant la forteresse, prévenu la veille par Bagration, nous attendait; le déjeuner était prêt. Cinq cents hommes qui devaient nous accompagner étaient sous les armes.

On déjeuna lestement, ce qui n'empêcha point de bien déjeuner, puis on partit; il était neuf heures.

Jusqu'à midi nous montâmes. Trois fois les fantassins firent halte, dix minutes chaque fois, pour se reposer. Chaque fois le prince leur fit distribuer un petit verre de vodka : un baril suivait l'expédition, porté par un cheval.

Depuis huit ou dix verstes les bois avaient disparu, pour faire place à des collines gazonneuses qui se succédaient les unes aux autres sans interruption et sans fin. En arrivant au sommet de chacune, on croyait arriver au dernier sommet; on se trompait : une côte nouvelle se présentait, qu'il fallait escalader comme les autres.

Cependant, jusqu'aux ruines d'un immense village détruit en 1842 par les Russes, nous avions suivi un sentier à peu près frayé. A peine s'il restait un ou deux pans de murs par maison; un minaret à moitié ruiné s'offrait sous un aspect des plus pittoresques.

A partir de là, plus de sentier, mais cette même succession de collines.

Enfin, nous arrivâmes à la dernière. Là, par un mouvement machinal, chacun tira son cheval en arrière. La terre semblait manquer sous les pieds. Le roc était coupé à pic, à sept mille pieds de hauteur.

Je sautai à bas de mon cheval. Accessible au vertige comme je le suis, j'avais besoin de sentir la terre sous mes pas.

Ce ne fut pas assez, je me couchai à plat ventre et mis mes mains sur mes yeux.

Il faut avoir éprouvé cette inexplicable folie du vertige pour avoir une idée de ce que l'on souffre quand on en est pris. Le frissonnement nerveux qui m'agitait semblait se communiquer à la terre, je la sentais vivre, remuer, palpiter sous moi : c'était mon cœur qui battait.

Enfin, je relevai la tête. Il me fallut un violent effort sur moi-même pour regarder dans le gouffre.

D'abord les détails m'échappèrent. Je ne vis qu'une vallée s'étendant à perte de vue, au fond de laquelle deux filets d'argent serpentaient.

Cette vallée, c'était l'Avarie tout entière; ces deux filets d'argent, c'était le Koassou d'Andi et le Koassou d'Avarie, dont la réunion forme le Soulak.

Sous nos pieds, sur la rive droite du Koassou d'Avarie, on apercevait comme un point Guimry, lieu de naissance de Chamyll, avec ses magnifiques vergers, dont une seule fois les Russes ont mangé le fruit. Ce fut en défendant ce village que Kasi-Moullah fut tué, et que pour la première fois Chamyll apparut.

De l'autre côté du Koassou d'Avarie, sur un plateau assez élevé, vient pour ainsi dire au-devant de vous le village d'Ounzoukoun, dont chaque maison est fortifiée et qui est entouré d'une muraille de pierre.

A l'horizon, les ruines d'Akhulgo sont visibles encore, quoique le village soit complétement abandonné.

C'est dans ce village que fut pris le jeune Djemal-Eddin dont nous raconterons l'histoire, laquelle entraînera avec elle celle de l'enlèvement des princesses géorgiennes.

A gauche, à peine visible, s'élève le village de Kuntzhack. Au delà, au fond d'une vallée, à la source du Koassou d'Avarie, apparaît un point presque imperceptible : c'est le village de Kabada, où se retirera, selon toute probabilité, Chamyll, s'il est forcé dans Véden.

A droite de Kabada, et en suivant le Kaossou d'Andi, on voit à travers une étroite ouverture une gorge bleuâtre où tous les objets se confondent dans la vapeur. C'est le pays des Touschines, peuplade chrétienne alliée à la Russie et en guerre éternelle avec Chamyll.

Quelques fumées qui montent çà et là indiquent des villages invisibles, et dont je demandai inutilement les noms.

Nulle part, comme du sommet du Karanay, on ne peut voir ce prodigieux bouleversement, cette dévastation inouïe que présente la chaîne du Caucase. Aucun pays du monde n'a été plus tourmenté par des soulèvements volcaniques que le Daghestan. Les montagnes semblent, comme les hommes, déchirées par une lutte incessante et acharnée.

Une vieille légende raconte que le diable venait éternellement tourmenter un brave homme d'ermite fort aimé de Dieu et qui demeurait sur la plus haute montagne du Caucase, à une époque où le Caucase présentait une suite de montagnes fertiles, gazonneuses, accessibles. L'ermite demanda à Dieu la permission de faire, une fois pour toutes, repentir Satan de ses obsessions.

Dieu la lui accorda, sans lui demander de quelle façon il comptait s'y prendre pour arriver à son but.

L'ermite fit rougir à blanc ses pincettes, et quand le diable passa, comme il avait l'habitude de le faire, sa tête à travers la porte, le saint homme invoqua le nom du Seigneur et saisit le nez de Satan avec les tenailles brûlantes.

Satan éprouva une telle douleur qu'il se mit à danser tout éperdu sur la montagne, en fouettant le Caucase de sa queue depuis Anapa jusqu'à Bakou.

Chaque fouettement de la queue de Satan creusa ces vallées, ces gorges, ces ravins qui se croisent d'une façon tellement multiple et insensée, que ce qu'il y a de plus raisonnable

encore, c'est de se ranger au parti de la légende et de leur attribuer cette cause.

Nous restâmes une heure à peu près au sommet du Karanay. J'avais fini par m'habituer peu à peu à cette splendide horreur, et j'avouai, avec Bagration, que ni du haut de Faulhorn, ni du haut du Righi, ni du haut de l'Etna, ni du haut du pic de Gavarni, je n'avais rien vu de pareil.

Et cependant, je l'avoue, j'éprouvai un indicible sentiment de bien-être quand je tournai le dos à ce magnifique précipice.

Mais auparavant on nous ménageait une dernière surprise : nos cinq cents fantassins, avec la précision russe, firent une décharge de leurs cinq cents fusils. Jamais orage, jamais tonnerre, jamais volcan ne roula des abîmes du ciel aux profondeurs de la terre un plus effroyable fracas.

On m'amena, bien malgré moi, plus près que je n'avais encore été de l'abîme. Je pus voir, à sept mille pieds au-dessous de moi, les habitants de Guimry, c'est-à-dire des fourmis que l'on m'assura être des créatures humaines, sortir de leurs maisons tout effarés.

Ils avaient dû croire que le Karanay s'abîmait sur eux.

Ce fut le signal de notre départ.

La descente commença. Par bonheur, elle était assez facile pour n'être qu'une jouissance du commencement à la fin.

Cette jouissance, c'était la conscience que chaque pas de mon cheval mettait un mètre de plus de distance entre moi et le sommet du Karanay.

Quand je dis chaque pas de mon cheval, je me trompe, car nous descendîmes jusqu'au village ruiné en tenant nos chevaux par la bride, et ce n'est qu'au delà et sur une pente plus douce que nous nous hasardâmes à nous remettre en selle.

Nous dînâmes à la forteresse d'Ichkharti, et nous eussions pu, à la rigueur, aller coucher à Bouinaky, mais nous étions assez fatigués pour faire de nous-mêmes au prince Bagration la proposition de ne partir que le lendemain matin.

Pendant que nous prenions le thé, je reçus l'invitation de passer dans ma chambre, où, me disait-on, se trouvait quelqu'un qui avait affaire avec moi.

Ce quelqu'un était le tailleur du régiment, qui venait me prendre mesure d'un costume complet d'officier.

J'étais élu à l'unanimité par les soldats, et sur la proposition du colonel, reçu membre honoraire du régiment des montagnards indigènes.

La musique joua toute la soirée pour célébrer ma réception dans le régiment.

CHAPITRE XVII.

Derbent porte de fer.

Nous partîmes au point du jour. Le temps était redevenu superbe; la neige et la gelée avaient disparu, et l'on nous prévenait que nous rencontrerions l'été sur la route de Derbent.

Nous repassâmes par Ilylly. Le prince échangea quelques mots en tatar avec le chef de nos miliciens Iman-Gazalieff, et parut satisfait de sa réponse. Je ne doutais pas qu'il ne fût question de mon fusil, aussi je ne soufflai pas le mot.

A Karabourdakent nous nous arrêtâmes pour déjeuner. La tarantasse était bourrée de provisions. Moynet fit trois dessins.

Nous étions dans le pays du pittoresque. Il eût fallu s'arrêter à chaque pas ; il eût fallu tout prendre.

A Bouinaky, nous retrouvâmes nos voitures et le domestique du prince. Je restai avec Bagration dans sa tarantasse; Moynet et Kalino s'installèrent dans la mienne; en cinq minutes les chevaux furent attelés. On partit.

A deux cents pas de l'aoul, nous fîmes lever une compagnie de perdrix qui alla se remettre à cinquante pas de l'endroit où elle avait pris son vol.

Nous arrêtâmes les tarantasses et nous mîmes à leur poursuite.

J'en tuai une. La bande s'enleva par-dessus une petite colline qui nous interceptait la vue. Je la suivis.

En arrivant au sommet de la colline, j'oubliai mes perdrix; j'étais en face de la mer Caspienne.

Elle était d'un bleu saphir; pas une ride ne courait à sa surface. Seulement, comme la steppe dont elle semblait la continuation, c'était le désert.

Rien n'était plus majestueusement triste que cette mer d'Hyrcanie, comme l'appelaient les anciens, mer presque fabuleuse avant Hérodote, dont Hérodote le premier fixe l'étendue et les limites, et qui n'est pas beaucoup plus connue aujourd'hui que du temps d'Hérodote.

Mer mystérieuse qui reçoit tous les fleuves du nord, de l'occident et du sud, qui de l'est ne reçoit que du sable, qui engloutit tout, ne rejette rien, s'écoule sans qu'on sache par quelle route souterraine se perd son eau, qui se comble peu à peu, et qui finira un jour par être un grand lac de sable, ou tout au moins un de ces marais salés comme nous en avions rencontré dans les steppes Kirghises et Nogaïs.

Au reste, par la disposition du sol, par le tracé de la route, il était évident que nous n'allions plus la perdre de vue jusqu'à Derbent.

Nous descendîmes de notre colline, nous remontâmes dans nos tarantasses, qui franchirent un dernier pli de terrain et qui se retrouvèrent dans les steppes.

Là disparaissaient ces montées impossibles, ces descentes folles, auxquelles ne font pas même attention les hiemchicks du Caucase, et qu'ils montent et descendent au grand galop, sans s'apercevoir qu'entre la montée et la descente passe un fleuve.

Il est vrai que pendant six mois de l'année le fleuve n'est pas chez lui, mais il laisse, pour le représenter, ses cailloux, sur lesquels les voitures dansent avec des bondissements dont on n'a pas idée en France, mais qu'on doit prévoir lorsqu'on examine la construction des tarantasses.

C'est le symbole de la lutte de l'homme contre l'impossible.

Eh bien, l'homme terrasse l'impossible, il arrive : il est vrai, que toujours l'homme est moulu, que souvent la tarantasse est brisée ; mais qu'importe, du moment où le chemin est fait, l'espace franchi, le but est atteint.

Notre but, pour cette fois, était Karakent.

Nous y arrivâmes vers quatre heures de l'après-midi. On tira des provisions de la tarantasse et l'on dîna. En voyage, dans ces sortes de voyages surtout, le dîner devient une grande affaire.

Il est vrai que la plupart du temps c'est une affaire manquée.

Je ne saurais trop le dire et le redire à ceux qui feront le voyage

que j'ai fait, et la recommandation s'étend à tous les peuples, d'Astrakan à Kisslarr il faut tout emporter avec soi, et de Kisslarr à Derbent faire ses provisions quand par hasard on passe dans une ville ou dans un aoul.

En Italie on mange mal ; en Espagne on mange peu, mais dans les steppes on ne mange pas du tout.

Au reste, les Russes ne paraissent pas le moins du monde éprouver le besoin de manger, et par les choses qu'ils mangent pour la plupart du temps, on voit que manger, non-seulement n'est pas chez eux un art, mais pas même une habitude; pourvu que le somavar bouille, pourvu que le thé fume dans les verres, et que ce soit le thé jaune de l'empereur de la Chine, ou le thé kalmouk du prince Tumaine, peu leur importe ; ils font ce que font les Arabes après avoir mangé une datte le matin et une datte le soir : ils serrent d'un cran la ceinture de leur kangiar, et partis avec des corpulences ordinaires, ils arrivent à destination avec des tailles d'amoureuses de vaudeville.

Mais avec le prince Bagration, qui avait habité la France, qui aimait la France et qui appréciait si bien ses produits végétaux et animaux, quadrupèdes et bipèdes, la disette n'était point à craindre.

J'en suis encore à me demander où il s'était procuré le pâté de foie gras que nous entamâmes à Karakent, et que nous ne finîmes qu'à Derbent.

Car enfin nous étions bien, à vol d'oiseau, à quelque chose comme douze cents lieues de Strasbourg.

Il est vrai que nous étions encore plus loin de la Chine, et que nous prîmes d'excellent thé.

Le grand avantage des lits russes, c'est qu'ils ne poussent pas à la paresse. Il y a peu de sybarite prolongeant au delà du réveil sa station sur une planche de sapin qui n'a d'autre matelas pour les os déjà brisés par la tarantasse, qu'une couche de peinture en vieux chêne. Le premier rayon du jour entre sans difficulté, ne trouvant ni volets ni rideaux, joue sur vos paupières, comme disent les poëtes ; vous ouvrez les yeux, vous poussez un gémissement ou un juron, selon que vous avez le caractère mélancolique ou brutal, vous vous laissez glisser au bas de votre planche, et tout est dit : vous êtes chaussé, botté, habillé, brossé, et si vous n'insistez pas énormément pour avoir de l'eau, vous êtes même lavé.

J'avais acheté à Kasan trois cuvettes de cuivre. Lorsque nous les tirions de notre tarantasse, elles faisaient l'étonnement des smatritels, qui, jusqu'au moment où nous faisions nos ablutions, se demandaient inutilement à quoi elles pouvaient servir.

Mais le prince avait sa cuisine, son nécessaire à thé, son nécessaire de toilette ; ce que c'est que d'avoir voyagé en France, où l'on trouve des pots à l'eau et des cuvettes à chaque station !

Nous étions levés au point du jour. Au point du jour, le village de Karakent, noyé dans le brouillard avec un premier plan chaudement éclairé, et les autres plans se dégradant au milieu d'un rayon rose, puis violet, et finissant enfin par se perdre dans un lointain vaporeux et bleuâtre, présentait un si ravissant aspect, que Moynet en fit non-seulement un dessin, mais une aquarelle.

Nous avions le temps. Au reste, Derbent n'était plus qu'à cinquante verstes de nous, et nous étions sûrs, sauf accident, d'y arriver dans la journée.

En route, au Caucase surtout, on peut toujours compter sur un accident. L'accident arriva : à dix-huit verstes de Derbent, à Kan-Mammet-Kalniskaïa, les chevaux manquèrent.

Mais avec Bagration, c'était un petit malheur ; il se plaça au milieu de la route, arrêta les six ou huit premiers Arabas qui passèrent, et moitié riant, moitié menaçant, le tatar à la bouche et l'argent à la main, il convertit leurs conducteurs en hiemchicks et leurs rosses en chevaux de poste.

Nous repartîmes.

Sur la route, au fur et à mesure que nous trouvions des chevaux de retour, nous rendions la liberté à un voiturier tatar et à sa troïcka, et nous reprenions une allure plus rapide.

Vers les deux heures de l'après-midi, l'approche de Derbent, qui nous était caché par un mouvement de la montagne, nous fut signalée par la vue d'un cimetière tatar.

Toute une colline en amphithéâtre, d'une verste de haut, était hérissée de tombes tournées vers l'orient, et dominant la mer.

Bagration, au milieu de cette forêt de pierres funéraires, me fit remarquer un petit monument coquettement peint en rose et en vert.

— C'est la tombe de Seltanetta, me dit-il.

— J'ai honte de mon ignorance, lui répondis-je, mais qu'est-ce que Seltanetta ?

— C'est la maîtresse ou la femme, tout ce que vous voudrez, d'un champkal Tarkowsky. Vous rappelez-vous cette maison, tout au haut d'un rocher ?

— Je crois bien. Et Moynet aussi se la rappelle, n'est-ce pas, Moynet ?

— Quoi ? répondit Moynet de l'autre voiture.

— Rien ; je m'instruis.

Puis à Bagration :

— Vous disiez donc, prince, qu'il y avait une tradition, une légende.

— Mieux que cela, une histoire ; on vous la racontera à Derbent. C'est ce qu'il y a de plus romanesque au monde.

— Bien, j'en ferai un volume.

— Vous en ferez quatre, six, huit, tant que vous voudrez. Mais croyez-vous que vos lecteurs parisiens s'intéressent beaucoup aux amours d'une khanesse d'Avarie et d'un beg tatar, tout descendant qu'il soit des califes persans ?

— Pourquoi pas ? le cœur est le cœur dans tous les pays du monde.

— Oui, mais les passions se manifestent de différentes façons. Il ne faut pas juger tous les Asiatiques sur Orosmane, qui ne voulait pas que Norestan le surpassât en générosité. Ammalat-Beg, — Ammalat-Beg est l'amant de Seltanetta, — assassinant le colonel Verkowsky, lequel l'a empêché d'être pendu, le déterrant pour lui couper la tête, et portant cette tête à Akmeth-Khan, son beau-père, qui a mis à ce prix la main de sa fille, ne serait peut-être pas très-bien compris des comtesses du faubourg Saint Germain, des banquiers de la rue du Mont-Blanc et des princesses de la rue de Breda.

— Ce sera nouveau, mon cher prince, et je compte sur la nouveauté. Mais qu'est-ce que je vois là ?

— Pardieu! c'est Derbent.

C'était Derbent, en effet, c'est-à-dire une immense muraille pélasgique qui nous barrait le passage en s'étendant du haut de la montagne jusqu'à la mer.

Devant nous seulement une porte massive, appartenant comme forme à cette puissante architecture orientale destinée à braver les siècles, s'ouvrait et semblait aspirer à elle et avaler le chemin.

Près de cette porte s'élevait une fontaine qui paraissait bâtie par les Pélasges, et à laquelle des femmes tatares, avec leurs longs voiles à carreaux de couleurs vives venaient puiser de l'eau.

Des hommes armés jusqu'aux dents étaient appuyés à la muraille, immobiles et graves comme des statues.

Ils ne parlaient pas entre eux; ils ne regardaient pas les femmes qui passaient devant eux : ils rêvaient.

De l'autre côté de la route, il y avait un de ces murs ruinés comme il y en a toujours près des portes et des fontaines des villes d'Orient, et qui ont l'air d'être là pour l'effet.

Dans l'intérieur du mur, là où avait sans doute été autrefois une maison, poussaient des arbres énormes, chênes et noyers.

Nous fîmes arrêter les voitures.

C'est si rare de trouver une ville qui réponde à l'idée qu'on s'est faite d'elle d'après son nom, d'après sa naissance, d'après les événements qu'elle a vus s'accomplir!

Mais Derbent, c'était bien cela, c'était bien la ville, non pas aux portes de fer, mais la ville *porte de fer* elle-même; c'était bien la grande muraille destinée à séparer l'Asie de l'Europe et à arrêter contre son granit et son airain les invasions des Scythes, cette terreur du vieux monde, aux yeux duquel ils représentaient la barbarie vivante et dont le nom était emprunté au sifflement de leurs flèches.

Nous nous décidâmes enfin à entrer dans la ville.

C'était bien la ville frontière, la ville limite, la ville placée entre l'Europe et l'Asie, et qui est à la fois européenne et asiatique.

Au haut, la mosquée, les bazars, les maisons à toits plats, les rampes escarpées conduisant à la forteresse.

Au bas, les maisons à toits verts, les casernes, les droskys, les charrettes.

Seulement fourmillait dans les rues le mélange des costumes persans, tatars, tcherkesses, arméniens, géorgiens.

Puis, au milieu de tout cela, lente, froide, glacée, blanche comme un spectre dans son linceul, la femme arménienne avec son long voile drapé comme les plis de la vestale antique.

Ah! c'était beau, très-beau! Mon pauvre Louis Boulanger, mon cher Giraud, où étiez-vous!

Nous étions deux à vous appeler : Moynet et moi.

Les voitures s'arrêtèrent devant la maison du gouverneur, le général Acceiff; il était à Tiflis; mais les domestiques attendaient sur le perron, mais le dîner était servi; Bagration avait étendu son bâton de magicien de Temir-Kan-Choura à Derbent, et tout était prêt.

Nous mangeâmes aussi vivement que possible; nous voulions profiter des derniers rayons du jour pour descendre jusqu'à la mer, dont nous n'étions qu'à deux ou trois cents pas.

Bagration se chargea d'être notre cicerone. Derbent, c'est sa ville, ou plutôt son royaume; tout le monde le connaissait, le saluait, lui souriait; on le sentait aimé de toute cette population comme est aimée, quelle qu'elle soit, la chose prodigue et bienfaisante...

Comme on aime la fontaine qui répand son eau; comme on aime l'arbre qui secoue ses fruits, qui épanche son ombre.

C'est incroyable comme il est facile d'être bon quand on est fort.

La première chose qui nous frappa fut une petite baraque en terre; elle était défendue par deux canons, entourée d'une chaîne, et sur deux piliers de pierre elle portait le double millésime 1722 et 1848, avec cette inscription :

Perroé Otdohnoé nié velikago Petra.

Ce qui signifie :

Le premier repos de Pierre le Grand.

Ce fut en 1722 que Pierre visita Derbent; ce fut en 1848 que l'on mit cette barrière autour de la cabane qu'il avait habitée.

Un troisième canon la défend du côté de la mer.

Ces canons ont été amenés par lui; ils avaient été fondus par lui à Voronége sur le Don; ils portent la date de 1715.

Un des trois, celui qui est placé derrière la petite cabane, est resté monté sur un affût du temps.

C'est encore une des stations de cet homme de génie, consacrée par la reconnaissance des peuples. Les Russes ont cela d'admirable que cent cinquante ans écoulés depuis la mort de Pierre n'ont rien enlevé à la vénération qu'ils portent à sa mémoire.

Son désespoir était de trouver une mer, un littoral et pas de port.

Derbent n'a pas même de rade; on aborde par un canal de quinze pieds de large. Excepté dans cette uverture, la mer brise partout sur des rochers.

Souvent, quand elle est un peu grosse, les hommes sont obligés de se jeter à l'eau pour diriger leur barque à travers cette étroite passe; cette eau monte seulement jusqu'au-dessus de la ceinture.

Une espèce de jetée, que la mer inonde au moindre mouvement de ses vagues, s'étend à une cinquantaine de pas en mer. Elle sert à s'embarquer en dehors de cette ligne de brisants.

Le mur qui défend la ville du côté du midi s'étend le long de cette jetée, qu'il abandonne bientôt, la laissant se projeter seule dans la mer. Seulement, pour qu'il offre moins de résistance aux vagues, il est ouvert à sa base comme par d'énormes meurtrières; par ces meurtrières l'eau, dans les gros temps, peut entrer et sortir; nous ne parlons pas du flux et du reflux, la Caspienne n'ayant pas de marée.

Du rivage de la mer on voit admirablement toute la ville, qui s'étend devant soi en amphithéâtre. C'est une cascade de maisons qui descend du haut de la première chaîne de collines jusqu'à la plage. Seulement, au fur et à mesure que ces maisons descendent elles s'européanisent.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro № 10 **25 Avril 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Au haut de la ville on est dans un aoul tatar.

Au bas de la ville on est dans une caserne russe.

Vue de la plage, la ville présente l'aspect d'un carré long, qui ressemble à un tapis déroulé fléchissant par le milieu. Du côté méridional la muraille présente une espèce de renflement, comme si la ville ayant fait un effort l'enceinte eût cédé.

Partout où la muraille est restée intacte on reconnaît la construction pélasgique; aux endroits où elle s'est écroulée elle a été rebâtie en pierre ordinaire et selon les règles de la maçonnerie moderne.

Cependant je doute que les murailles remontent aux Pélasges; si j'osais émettre une opinion en si délicate matière, je dirais que Kosrou le Grand, que nous appelons Chosroès, la fortifia d'après les traditions pélasgiques vers 562, dans ses guerres contre Justinien.

La porte du sud serait une preuve, selon moi, à l'appui de cette opinion; elle est surmontée du fameux lion persan que le fils de Kobad avait pris pour emblème et qui, parmi toutes les différentes races de lions qu'ont inventées les sculpteurs, présente cette spécialité d'avoir la tête faite comme un grelot.

Au-dessous du lion est une inscription en vieux persan que personne ne peut lire parmi les Persans modernes. Bagration m'a promis d'en faire prendre l'empreinte, et je lui ai promis, moi, de lui en faire faire la traduction par mon savant ami Saulcy.

La nuit seule nous fit rentrer dans notre maison, ou plutôt dans notre palais, et nous adressâmes nos prières à la nuit pour qu'elle se fît rapide comme une nuit d'été.

Nous avions soif de Derbent, qui nous apparaissait avec la magie du crépuscule et qui, bien certainement, devait être la chose la plus curieuse que nous eussions encore vue.

CHAPITRE XVIII.

Oline Nesterzoff.

Avec le jour nous fûmes sur pied. Ne soyons cependant pas ingrat envers les lits du gouverneur de Derbent, et constatons que pour la troisième fois, à Derbent, nous couchâmes sur quelque chose qui ressemblait à un matelas, et dans des serviettes qui ressemblaient à des draps.

L'hospitalité russe avait devancé notre réveil; une calèche, probablement attelée dès la veille au soir, nous attendait à la porte.

Il faut répéter à chaque instant, et on ne le répétera jamais assez, que nul peuple ne comprend comme le peuple russe toutes les délicatesses de l'hospitalité.

Outre ses rues secondaires, Derbent, comme les églises latines, est coupé en croix par deux grandes artères, l'une longitudinale, l'autre transversale.

L'artère longitudinale va de la mer à la ville persane et tatare; seulement elle est forcée de s'arrêter au bazar, les difficultés du terrain l'empêchant de monter plus haut.

L'artère transversale va de la porte du midi à la porte du nord, ou, si l'on aime mieux cette seconde désignation, de la porte du lion à la porte de la fontaine.

Les deux côtés de la rue ascendante sont garnis de boutiques presque toutes de chaudronniers et de forgerons. Au fond de chacune de ces boutiques était creusée une niche, et dans cette niche, avec l'immobile gravité qui caractérise son espèce, était perché un épervier.

Avec cet épervier, chaque jour de fête ou de repos, le forgeron ou le chaudronnier se donne, comme un grand seigneur, la satisfaction d'une chasse aux alouettes ou aux petits oiseaux.

Après avoir visité le bazar, nous gagnâmes la mosquée. Le moullah nous attendait pour nous la faire visiter. Je voulais, selon l'usage oriental, ôter mes bottes, mais il ne le permit point; on se contenta de relever les tapis sacrés et de nous faire marcher sur le carreau.

En sortant de la mosquée, une espèce de cippe funéraire frappa ma vue. Je demandai ce que c'était; il me semblait que cette colonne devait se rattacher à quelque légende.

Je ne me trompais pas, ou plutôt je me trompais; ce n'était pas une légende, c'était une histoire.

Il y a à peu près cent trente ans, lorsque Derbent, ville persane, était sous la domination de Nadir-Schah, les habitants se révoltèrent contre un gouverneur très-doux et très-pacifique que le hasard leur avait donné, et le chassèrent de leurs murs.

Nadir-Schah n'était pas homme à se laisser fermer, à lui maître de l'Asie, la porte de l'Europe; il envoya pour remplacer le gouverneur pacifique le plus féroce de ses favoris, en lui recommandant de reprendre la ville à quelque prix que ce fût, lui laissant le choix de la vengeance qu'il devait tirer des habitants.

Le nouveau khan s'achemina vers Derbent, força ses portes et reprit la ville.

Le lendemain de sa rentrée en possession, le khan donna l'ordre à tous les fidèles de se rendre à la mosquée.

Les bons musulmans s'y rendirent, les mauvais restèrent chez eux.

A chacun de ceux qui se rendirent à son ordre il fit, à leur entrée dans la mosquée, arracher un œil.

Quant à ceux qui étaient restés à la maison, on leur arracha les deux.

On pesa les yeux de tous ces borgnes et de tous ces aveugles; il y en avait, mesure persane, sept batmann; mesure russe, trois pouds et demi; mesure française, cent dix livres.

Tous ces yeux sont enterrés sous la colonne qui s'élève en face de la porte, entre les deux platanes.

J'étais en train d'écouter cette histoire, qui ressemblait assez à un conte de la sultane Scheherazade, lorsque je vis s'avancer vers moi une troupe d'une vingtaine de Persans, conduits par un vingt et unième qui paraissait leur chef.

J'étais loin de me croire l'objet de leur recherche, mais au bout d'un instant il ne me fut plus permis de conserver aucun doute à ce sujet.

C'était bien à moi qu'ils en voulaient.

— Qu'est-ce que cela, mon cher prince? demandai-je à Bagration.

— Mais, me répondit-il, cela m'a tout l'air d'une députation.

— Croyez-vous qu'on ne vienne pas pour m'arracher un œil? Je ne tiens pas du tout à être roi du royaume des aveugles.

— Je ne crois pas que vous ayez rien à craindre de pareil; d'ailleurs, nous serions là pour vous défendre: on n'arrache pas comme cela les yeux à un membre honoraire du régiment des montagnards indigènes. En tout cas, je connais le chef de la députation; c'est un très-brave homme, fils de celui qui a présenté les clefs de la ville à l'empereur de Russie, et que l'on nomme Kavous-Beg-Ali-Bend. Je vais m'informer à lui de ce qu'il vous veut.

Il alla à Kavous-Beg-Ali-Bend et lui demanda ce qu'il voulait.

— C'est bien simple, me dit-il en revenant: ce brave homme, qui parle russe, a lu vos livres traduits en russe; il les a racontés, — vous savez comme les Persans sont conteurs, — il les a racontés à ses compagnons, et les gens que vous voyez là sont autant d'admirateurs des *Mousquetaires*, de *la Reine Margot* et de *Monte-Cristo*.

— Écoutez, mon cher prince, lui dis-je, je ne suis pas venu de Paris à Derbent pour qu'on me fasse poser; dites-moi franchement ce que me veulent ces gens.

— Je vous l'ai dit, parole d'honneur; n'ayez pas l'air d'en douter, vous leur feriez beaucoup de peine; les voilà, prenez un air grave et écoutez.

En effet, le chef de la députation s'approcha de moi, posa la main sur son cœur et me tint le discours suivant en idiome moscovite;

« Illustre voyageur! »

On me traduisit cet exorde. Je m'inclinai le plus gravement que je pus. Kavous-Beg reprit:

« Illustre voyageur!

» Votre nom nous est bien connu par vos œuvres traduites

en russe. Depuis longtemps les journaux ont annoncé l'honneur que vous voulez bien nous faire en venant visiter notre ville. Depuis longtemps nous vous attendions; nous vous voyons maintenant, et nous en sommes heureux. Que Votre Excellence nous permette donc de lui exprimer la joie et la reconnaissance de la population persane de Derbent, et qu'elle nous permette d'espérer encore qu'elle n'oubliera pas notre ville, comme aucun de ses habitants n'oubliera jamais le jour de votre arrivée chez eux. »

Je m'inclinai.

— Recevez, lui dis-je, les remercîments bien sincères d'un homme qui a eu toute sa vie l'ambition d'être l'émule de Saadi, sans jamais avoir eu l'espoir de devenir son rival.

Le prince lui traduisit ma réponse comme il m'avait traduit son discours. Il la répéta à tous ses compagnons, qui parurent on ne peut plus satisfaits.

— Maintenant, me dit le prince, je crois que vous feriez bien de l'inviter à dîner.

— Vous croyez que la plaisanterie n'a pas duré assez longtemps comme cela?

— Mais je vous jure que ce n'est pas une plaisanterie.

— Et où voulez-vous que je l'invite à dîner? Au café de Paris?

— Mais non, chez vous.

— Mais je ne suis pas chez moi : je suis chez le général Acceiff, gouverneur de Derbent.

— Vous êtes chez vous. Écoutez ceci et tenez-le pour dit : Au Caucase, et par tout le Caucase, vous pourrez entrer dans la première maison venue en disant : « Je suis étranger et viens vous demander l'hospitalité. » L'homme à qui vous ferez cette faveur vous abandonnera sa maison, se retirera lui et sa famille dans la plus petite chambre, veillera chaque jour à ce que vous ne manquiez de rien; et quand, au bout de huit jours, quinze jours, un mois que vous serez resté chez lui, vous quitterez la maison, il vous attendra au seuil pour vous dire : « Prolongez d'un jour l'honneur que vous me faites et ne partez que demain. »

— Alors, invitez-le de ma part, mon cher prince; mais c'est à une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'il me donnera son discours en persan, afin que je le fasse encadrer.

— C'est bien de l'honneur pour lui : il vous l'apportera en venant dîner.

Et le prince transmit mon invitation à Kavous-Beg-Ali-Bend, qui me promit de venir dîner et d'apporter son discours.

Pendant que tout cela se passait, on avait amené quatre chevaux.

— Qu'est-ce encore? demandai-je à Bagration; est-ce que les chevaux, par hasard, seraient des chevaux savants, et auraient-ils lu mes œuvres?

— Non, ce sont tout simplement quatre chevaux qu'on nous amène pour monter à la citadelle, où nous ne pouvons pas aller en voiture.

— Est-ce que nous ne pouvons pas aller à pied?

— Si vous voulez laisser vos bottes dans la boue, et après vos bottes vos chaussettes, oui; mais si vous tenez à y arriver de façon à présenter vos compliments au gouverneur de la citadelle, à sa femme et à sa fille, qui vous attendent à déjeuner, montez à cheval.

— Comment! le gouverneur m'attend à déjeuner?

— Du moins, il me l'a fait dire. Mais, après tout, si cela vous ennuie, vous êtes libre de refuser.

— Je n'aurais garde, peste! Êtes-vous sûr que tous ces gens-là ne me prennent pas pour un descendant d'Alexandre le Grand, qui, selon eux, a bâti leur ville?

— Mieux que cela : ils vous prennent pour Alexandre le Grand lui-même. Vainqueur d'Aibelle! voici Bucéphale, montez.

J'enjambai Bucéphale, et priant Bagration de faire tête de colonne, je marchai après lui.

Nous arrivâmes à la forteresse.

Il faut croire que le digne colonel avait suivi nos mouvements avec une lunette d'approche; il m'attendait à la porte avec son adjudant.

Après les premiers compliments échangés, je lui demandai la permission de me retourner.

J'avais la ville à l'envers de la façon dont je l'avais vue la veille, et je n'étais pas fâché de la connaître de ce côté-là.

Au lieu de monter au sommet de la montagne, Derbent, cette fois, descendait à la mer sur une largeur d'un kilomètre et sur une longueur de trois; d'où nous étions, on n'apercevait que des toits de maisons coupés par des rues, puis, dans la totalité de la ville, deux massifs de verdure seulement...

L'un qui était le jardin public,

L'autre les platanes de la mosquée, à l'ombre desquels sont enterrés les yeux des habitants de Derbent.

Moynet fit de la ville un dessin microscopique, qu'il compte bien refaire sur une échelle dix fois plus grande.

J'ai rarement vu quelque chose de plus majestueux que le tableau que j'avais sous les yeux.

Bagration me fit observer que selon toute probabilité le déjeuner refroidissait, et qu'il lui paraissait convenable de faire notre entrée.

Nous trouvâmes toute une famille charmante qui nous attendait : femme, fille, sœur, tout cela parlait français.

Au bord de la mer Caspienne, — comprenez-vous cela? — c'était merveilleux.

Pendant le déjeuner, le gouverneur raconta que Bestucheff Marlinsky avait logé à la citadelle à son retour de la Sibérie.

— Et vous savez? ajouta la femme du gouverneur, Oline Nesterzoff est enterrée à cinq cents pas d'ici.

— Non, répondis-je, je ne sais pas.

En effet, je savais ce que c'était que Bestucheff.

Bestucheff Marlinsky était le frère du Bestucheff qui fut pendu à la forteresse de Pétersbourg avec Pestel, Kakowsky, Releyeff et Mouravieff, pour le complot du 14 décembre.

Décembriste comme son frère, Bestucheff avait comme lui été condamné à mort; mais l'empereur Nicolas lui fit grâce de la peine capitale, et l'envoya aux mines de la Sibérie.

Deux ans après, il eut la permission de revenir comme soldat faire la guerre de Perse. Ce fut alors qu'il logea à la citadelle. Il avait reconquis le grade d'enseigne.

J'avais beaucoup parlé de lui, à Nidjni-Novogorod, avec Aninkoff et sa femme, les deux héros de mon roman du *Maître d'armes*, exilés de décembre tous deux, qui après

trente ans de Sibérie venaient de rentrer en Russie; la comtesse Aninkoff, notre compatriote Pauline Xavier, m'avait montré une croix et un bracelet que Bestucheff lui avait forgés avec un morceau des fers de son mari.

Ces deux bijoux, — car sous les mains de l'habile forgeron un anneau de chaîne s'était transformé en deux véritables bijoux, — ces deux bijoux étaient le symbole matériel de la poésie, qui transforme tout ce qu'elle touche.

Je connaissais donc Bestucheff Marlinsky comme décembriste, comme exilé, comme orfévre, comme poëte et comme romancier.

Mais, je le répète, tout cela ne m'apprenait pas ce que c'était que cette Oline Nesterzoff, dont la tombe était à cinq cents pas de la forteresse.

Je demandai des renseignements sur elle

Nous vous montrerons d'abord sa tombe, me dit la femme du gouverneur, et ensuite nous vous raconterons son histoire.

A partir de ce moment j'eus grande hâte que le déjeuner finît. J'aime fort les bons déjeuners, mais j'aime encore mieux les bonnes histoires, et si j'eusse vécu du temps de Scarron et que j'eusse été de ses dîners, le plat que j'eusse préféré eût été le rôti servi par sa femme.

Le déjeuner fini, ces dames voulurent nous accompagner jusqu'au cimetière chrétien.

Nous gravîmes encore une centaine de pieds à peu près pour sortir de la forteresse, et nous nous trouvâmes sur un plateau dominant d'un côté un immense ravin, de l'autre côté formant au contraire la pente ascendante de la montagne.

De ce côté, les murailles de la citadelle sont criblées de balles; bloquée en 1831 par Kasi-Moullah, elle résista, mais eut énormément à souffrir du voisinage d'une tour prise par les montagnards.

Aussi la tour est-elle rasée aujourd'hui, pour que pareil accident ne se renouvelle pas.

Cette tour faisait partie du système de fortification qui relie cette première citadelle à une seconde; elle se rattache en outre à cette fameuse muraille rivale de celle de la Chine, et qui, au dire de certains historiens, s'étendait de Derbent à Taman, traversait tout le Caucase et séparait l'Europe de l'Asie.

Finissons-en tout de suite avec cette muraille qui a été l'objet de tant de discussions savantes, et disons ce que nous en savons.

Nous l'avons suivie à cheval de la première forteresse à la seconde, c'est-à-dire pendant six verstes.

Là elle s'interrompt, mais pour faire place à un ravin infranchissable dans lequel il eût été impossible de la prolonger; mais de l'autre côté elle reparaît, et nous l'avons, à cheval toujours, suivie pendant vingt verstes; c'est tout ce que nous avons cru consciencieusement devoir faire en l'honneur de la science.

Le prince tatar Khazar-Outzmieff, que nous avons connu à Bakou, l'avait suivie vingt verstes plus loin que nous, c'est-à-dire pendant quarante-sept verstes, et pas un instant il n'avait perdu ses traces.

Les gens du pays lui avaient affirmé qu'elle s'étendait indéfiniment.

Je sais que mon savant et illustre amis M. Jomard a soutenu une thèse là-dessus; si, comme je l'espère bien, je le retrouve en bonne santé à mon retour à Paris, je lui donnerai, sur la fameuse muraille de Derbent, tous les renseignements qu'il pourra désirer.

Mais ce qui m'occupait dans ce moment-là, ce n'était point cette muraille antique, si étendue, si discutée qu'elle soit : c'était la tombe d'Oline Nesterzoff.

Nous nous acheminâmes vers elle en tournant à gauche à notre sortie de la porte des montagnes.

Un peu à part d'un petit cimetière qui domine la mer Caspienne s'élève une tombe d'une forme très-simple.

D'un côté, elle porte cette inscription :

Ici repose le corps de mademoiselle Oline Nersterzoff,
en 1814 *et morte en* 1833.

De l'autre côté, une rose est sculptée; cette rose est brisée, effeuillée, anéantie par la foudre.

Au-dessus est écrit le mot russe,

Soudb , — fatalité.

Voici l'histoire de la pauvre enfant, ou du moins voici ce que l'on raconte :

Elle était la maîtresse de Bestucheff. Depuis un an, ils vivaient heureux sans que rien ait encore troublé leur union.

Dans un repas prolongé outre mesure, et dont les convives étaient Bestucheff et trois de ses amis, la conversation tomba sur la pauvre Oline.

Sûr d'elle, Bestucheff vanta fort sa fidélité.

Un des quatre convives offrit de parier qu'il ferait manquer la jeune fille à cette fidélité, dont Bestucheff était si fier.

Bestucheff accepta le pari : la chose dont l'homme heureux semble le pls las est toujours son bonheur.

Oline, dit-on, succomba; on donna à Bestucheff la preuve de cette défaite.

Le lendemain, la jeune fille entra dans la chambre du poëte. Ce qui s'y passa, nul ne le sait.

On entendit un coup de feu, puis un cri, puis enfin on vit sortir Bestucheff, pâle et effaré.

On entra dans sa chambre.

Oline gisait à terre mourante, ensanglantée : une balle lui avait traversé la poitrine.

Un pistolet déchargé était près d'elle.

La mourante pouvait encore parler; elle envoya chercher un prêtre.

Deux heures après elle était morte.

Le prêtre affirma sous serment qu'Oline Nesterzoff lui avait raconté qu'en voulant arracher un pistolet des mains de Bestucheff, le pistolet était parti par accident.

Elle avait reçu le coup, et elle mourait en pardonnant à Bestucheff ce meurtre involontaire.

Une instruction fut commencée contre Bestucheff; mais sur la déposition du prêtre il fut absous.

Ce fut lui qui éleva la tombe d'Oline, qui fit graver l'inscription et sculpter cette rose frappée de la foudre, terrible symbole de la destinée de la pauvre Oline.

Mais à partir de ce moment, Bestucheff ne fut plus le même; une sombre mélancolie, un besoin de danger, une soif de mort s'empara de lui.

Il s'offrait comme volontaire dans toutes les expéditions, et,

chose étrange, toujours le premier et le dernier au feu, il en revenait toujours sans blessure.

Enfin, en 1841, on fit une excursion chez les Abazertzki; on marchait sur le village Adler; au moment d'entrer dans une forêt on fut prévenu que cette forêt était occupée par un nombre de montagnards trois fois considérable comme celui des Russes.

Les montagnards avaient en outre l'avantage de la position, puisqu'ils étaient retranchés dans une forêt.

Le colonel ordonna de sonner la retraite.

La retraite fut sonnée.

Bestucheff commandait les tirailleurs avec un autre officier, le capitaine Albrand.

Au lieu d'obéir à la voix du clairon, tous deux s'enfoncèrent dans la forêt à la poursuite des montagnards.

Le capitaine Albrand revint, mais Bestucheff ne reparut pas.

Le prince Tarkanoff, de qui je tiens ces détails, renvoya le capitaine Albrand à la recherche de Bestucheff avec cinquante chasseurs de Mingrélie.

Pendant que le capitaine Albrand et ses cinquante chasseurs cherchaient Bestucheff, on apporta au général Espégo une montre.

Cette montre fut reconnue pour celle de l'illustre romancier.

Ce fut tout ce que l'on retrouva, tout ce que l'on sut jamais de lui.

Je laissai à Bagration quatre vers que je le priai de faire graver, comme souvenir de mon passage à Derbent, au pied de la tombe de la pauvre Oline Nesterzoff.

Les voici :

Elle atteignait vingt ans; elle aimait, était belle;
Un soir elle tomba, rose effeuillée aux vents.
O terre de la mort, ne pèse pas sur elle;
Elle a si peu pesé sur celle des vivants.

CHAPITRE XIX.

La grande muraille du Caucase.

J'allais écrire notre course le long de ce problème de granit, lorsque je me souvins que le prince Tarkanoff, chez lequel nous avions logé à Nouka, m'avait donné une lettre autographe de Bestucheff contenant tous les détails de cette même course, faite par lui vingt ans avant moi.

Ce que j'ai raconté dans le chapitre précédent du poëte, romancier, conspirateur, exilé, a dû inspirer aux lecteurs une certaine curiosité pour lui. Je substituerai donc son récit au mien; c'est celui d'un homme qui, au lieu de rester trois mois au Caucase, comme j'y suis resté, y a séjourné cinq ans.

Voici la lettre de l'aventureux officier :

« Daghestan.

» Mon cher colonel,

» J'arrive à l'instant, et tout botté, tout éperonné, je vous écris.

» Je viens de voir les restes de cette grande muraille qui séparait l'ancien monde du monde encore invisible à cette époque, c'est-à-dire de l'Europe.

» Elle a été bâtie par les Perses ou par les Mèdes, pour les garantir des invasions des barbares.

» Les barbares, c'était nous, mon cher colonel.

» Pardon, je me trompe : vos aïeux, princes géorgiens, faisaient partie du monde civilisé.

» Quel changement d'idées ! quelle succession d'événements !

» Si vous aimez aspirer, toucher et cracher la poussière des vieux livres, ce dont toutefois vous me permettrez de douter, je vous conseille d'apprendre le tatar, — bon ! j'oublie que vous le parlez comme votre langue maternelle, — de lire *Derbent namé*, de vous rappeler votre plus vieux latin, — pas celui de Cicéron; c'est inutile, d'ailleurs : c'est le latin qui vient après Cicéron qui est le vieux latin; celui de l'accusateur de Verrès et du défenseur de Milon est toujours jeune et pur, — et vous étant rappelé votre vieux latin, de lire *de Muro Caucasio*, de Baer; de feuilleter un peu Gmélius, pas Georges, — ne confondez point, — mais son neveu Samuel-Théophile, celui qui, après avoir été prisonnier du kan des Kirghis, est venu mourir au Caucase de la même maladie qu'un Prussien qui aurait mangé trop de raisin en Champagne. Je vous conseille toujours de regretter que Klaprott n'en ait rien écrit, et que le chevalier Gamba en ait écrit quelque chose comme une niaiserie, j'en ai grand'peur. Enfin, comparez encore les uns aux autres une douzaine d'auteurs dont j'ai oublié jusqu'aux noms, ou que je ne connais pas, mais qui, eux, connaissaient la muraille du Caucase et qui en parlaient; puis alors, vous appuyant sur les preuves les plus authentiques, vous avouerez :

» 1° Que l'époque de la construction de cette muraille vous est parfaitement inconnue;

» 2° Qu'elle est bâtie, ou par Isfendiar, ou Iskender, — les deux mots veulent dire Alexandre le Grand, — ou par Chosroès, ou par Nouchirvan.

» Et votre témoignage, ajouté à tous ceux que nous avons déjà, rendra la chose claire comme le soleil au moment extrême d'une éclipse.

» Mais ce qu'il y aura de prouvé, si cela toutefois ne reste pas douteux, c'est que cette muraille commençait à la Caspienne et finissait au Pont-Euxin.

» L'affaire en est là, mon cher colonel, et, j'en ai bien peur, en restera là, malgré vous, malgré moi et malgré tous les archéologues, tous les savants, et même tous les ignorants à venir.

» La vérité pure, la vérité vraie, la vérité incontestable, c'est qu'elle existe; mais que ses fondateurs, ses constructeurs, ses défenseurs, autrefois célèbres, sont aujourd'hui couchés sans nom dans des tombeaux sans épitaphe, ne s'inquiétant guère de ce que l'on dit et même de ce que l'on rêve d'eux. Je ne troublerai donc ni leurs cendres, ni votre repos, en vous conduisant à travers l'aride antiquité à la recherche d'une bouteille vide. Non ; je vous invite seulement à vous promener avec moi un beau matin du mois de juin, afin de voir avec moi les vénérables restes de cette muraille du Caucase.

» Ceignez votre sabre, jetez votre grand fusil tatar sur votre dos, poussez un hum! qui rivalise avec ceux de Joseph en

vous mettant en selle, levez votre fouet, et en avant dans les montagnes.

» Les *portes de fer* de Derbent, aujourd'hui des portes de toile, s'ouvrirent pour nous au point du jour, et nous quittâmes la ville. Mes compagnons dans ce voyage pittoresque sont, outre vous, mon cher colonel, le commandant de Derbent, major Cristnikoff Nous avions encore avec nous un capitaine du régiment de Kourinsky, et là se bornait le nombre des Russes curieux.

» Depuis le règne de Pierre le Grand, savez-vous combien de fois les Russes ont visité cette huitième merveille du monde que l'on appelle la muraille du Caucase?

» Trois fois ; et encore je n'aurais pas dû dire depuis Pierre le Grand, mais Pierre le Grand compris.

» La première fois, c'était Pierre le Grand, 1722.

» La seconde fois, c'était le colonel Werkowsky, qui finit si tragiquement de la main d'Ammulat-Bey, 1819.

» Et la troisième fois, nous, 1832.

» Peut-être penserez-vous que le voyage est difficile, lointain, dangereux. Rien de tout cela, mon cher colonel : ayez donc l'esprit en repos sur nous ; il s'agit seulement de prendre une dizaine de Tatars armés, de monter sur son cheval de gauche à droite, ou même de droite à gauche comme font les Kalmouks, et de partir comme nous l'avons fait.

» Le matin était très-beau, quoiqu'il étendît sur nous ses brouillards comme un voile. Mais on sentait que ce voile allait se lever et nous montrer le visage resplendissant du soleil. Le chemin capricieux grimpait tantôt sur la montagne, et tantôt s'enfonçait dans les vides du terrain, rides profondes qui sillonnent le front soucieux du Caucase. Les physionomies sombres des Tatars, avec leurs énormes papacks, leurs armes brillantes d'or et d'argent, leurs beaux chevaux de montagne, les rochers au-dessus de notre tête, la mer sous nos pieds, tout cela était si nouveau, si sauvage, si pittoresque, qu'il fallait arrêter à chaque pas, admirer ou s'étonner.

» Le commandant voulait, avec assez de raison et avant tout, visiter les curiosités des environs. Nous commençâmes donc notre investigation par la caverne des Dives ou des Géants, située à cinq verstes de Derbent, au fond d'un précipice appelé Kogne-Kafe, c'est-à-dire le précipice des Esprits.

» Non loin du village Dach-Kessène les eaux des montagnes se sont réunies et creusé un chemin à leur guise. Au fond de ce chemin coule un charmant petit ruisseau qui conduit à la caverne, où l'imagination des montagnards a placé les Dives, c'est-à-dire les géants de la Bible, fils des hommes et des anges. Remarquez que je dis des anges et non des femmes, la théogonie de l'Orient ayant décidé qu'à cette époque les anges étaient des femmes, souvenir en vertu duquel les poëtes, les inventeurs de l'inversion, ont dit depuis que les femmes étaient des anges.

» Mahomet fut contre cette croyance: et cependant il inventa quelque chose de pareil : il plaça dans son paradis les houris toujours vierges, les houris vertes, bleues et roses, en vertu de ce proverbe que « des goûts et des couleurs il ne faut pas » disputer. »

» Combien de palais de fées n'a point bâtis la poésie indienne avec les brouillards de la fable !

» La poésie orientale, pauvre de légendes, écrasée par la réalité, sans espoir du lendemain, se jeta dans l'abîme de l'incroyable et créa d'imagination un univers impossible mais magnifique et resplendissant : comme le Satan de Milton, qui du bout d'une de ses deux ailes touchait à l'enfer et du bout de l'autre touchait au ciel, Ali a réuni sur la terre l'enfer et le paradis, en y plaçant ces belles et étonnantes créatures qui, malgré leur céleste origine, se livrent à une occupation toute terrestre. Nous ne saurions, nous autres hommes du Nord ou de l'Occident, apprécier la beauté des poëmes arabes : la simplicité y descend jusqu'à l'enfantillage, l'amour y monte jusqu'à la fureur, la haine jusqu'à la férocité. Et tout cela, expliquez la chose, respire cependant une nature puissante, primitive, virginale. D'où vient cela? Ah ! c'est que nous autres nous sommes frottés et arrondis par le courant des siècles, comme les cailloux du Téreck; plus d'aspérités ni dans la forme, ni dans l'esprit; adorateurs de la logique, sectateurs de l'arithmétique, nous ne pouvons, au point de vue de nos idées civilisées, plus rien trouver de beau dans l'univers de l'Hindoustan et du Farsistan. Nos sagas du Nord elles-mêmes, nos fées et nos géants sont devenus, aux mains des conteurs modernes, de curieuses caricatures de l'espèce humaine. Nous n'avons plus de croyance au beau ; dans un conte de fée, nous ne voyons que le cadavre de l'esprit d'une autre époque. L'analyse de ses beautés n'est pour nous qu'une leçon d'anatomie. Avec tout cela, les imaginations qui ne sont pas tout à fait mortes tentent de se tromper elles-mêmes, et à défaut de palais entiers créent des ruines.

» C'est l'histoire de ce qui m'arriva que je vous raconte. Lorsque, resté en arrière de mes compagnons, je descendais ou plutôt je laissais mon cheval descendre un précipice escarpé, je n'avais pas assez d'imagination pour voir autour de moi les créations des poëtes orientaux ; mais je me les rappelais comme ces danseurs habillés de soie, de gaze et de paillettes que j'avais vus dans les ballets de Pétersbourg.

» Et cependant l'aigle traçait de grands cercles au-dessus de ma tête, le torrent de la montagne hurlait sous mes pieds, et par une grande crevasse à l'Orient, je distinguais la Caspienne couverte de vapeurs ; enfin, autour de moi, les flancs du Caucase couverts de verdure, couronnés de neige, émaillés de fleurs couleur de feu.

» Quel plus magnifique cadre pour la fantaisie !

» Notre conducteur s'égara. Que les Tatars sont négligents à l'endroit des respectables vestiges du passé !

» Enfin, lassés d'aller à cheval à travers les buissons, en laissant aux épines des lambeaux de nos habits, — le drap lesguien seul résiste aux ronces lesguiennes, — nous abandonnâmes nos chevaux et descendîmes à pied.

» Bientôt, grâce à cette résolution, nous nous trouvâmes au fond du précipice, dans le lit même du ruisseau.

» C'est le seul chemin qui conduise à la grotte des Dives, ou autrement dit à la tombe du vizir, — un vizir ayant, à ce qu'il paraît, été tué ici dans une des invasions persanes.

» Nous marchions sur des pierres moussues sous un berceau de branches.

» Tout à coup nous nous trouvâmes en face de la caverne.

» Devant la caverne, le ruisseau s'élargit, et un énorme

bloc de rocher, tombé du sommet de la montagne, en garde l'entrée comme une sentinelle.

» Cette entrée, qui peut avoir quinze ou dix-huit pieds d'ouverture sur six pieds de haut, est toute noircie par la fumée.

A l'intérieur, la caverne s'élargit.

» En dehors est creusé un abri pour les chevaux.

» Le sol de la caverne est couvert d'ossements, ce lieu étant un refuge de brigands et de bêtes féroces, races qui, presque toujours, laissent un certain nombre d'os aux endroits qu'elles fréquentent. Un de nos Tatars nous raconta y avoir tué l'an passé une hyène.

» Du reste, la caverne des Esprits trompa complétement notre attente ; les faibles mortels ne peuvent y respirer, tant l'atmosphère en est étouffante. La seule entrée, ornée d'arbres auxquels s'enlacent des ceps de vigne, est digne d'attirer une attention déjà distraite par toutes les beautés de la nature qui seront offertes aux voyageurs avant d'en arriver là.

» Nous continuâmes donc notre course.

» Non loin de la caverne des Dives, et près du village Dgaglani, est la grotte d'Emdjekler-Pir ou des Saintes-Mamelles.

» Mais pour arriver là, il nous fallut de nouveau quitter nos montures et descendre en nous accrochant aux buissons jusqu'au fond d'une profonde vallée où l'on nous montra une petite voûte de cinq ou six pieds de diamètre, du plafond de laquelle pendaient des stalactites ressemblant en effet à des mamelles, et de l'extrémité de chacune de ces mamelles tombaient des gouttes d'eau. Les femmes des villages voisins estiment fort la vertu de cette eau. Lorsqu'une nourrice perd son lait, elle vient dans cette caverne, égorge un mouton, délaye un peu de terre avec l'eau des saintes mamelles, et la boit en grande confiance. La foi est si grande, que si elle n'est pas guérie tout à fait elle sera du moins soulagée. Nous bûmes de cette eau, mais pure ; puis ayant remonté jusqu'à la cime du rocher, nous nous dirigeâmes vers l'occident pour voir l'opposé de ce que nous venions de voir, c'est-à-dire une source sortant de terre au lieu de tomber du plafond.

» — Ah ! celle-là, nous dit notre conducteur en se dressant sur ses étriers et en soulevant son papack, elle a rafraîchi un des plus puissants rois et un des plus grands hommes, double qualité rarement réunie qui ait jamais existé : le padishah russe Pierre le Grand y a bu lorsqu'il a pris Derbent.

» Nous sautâmes à bas de nos chevaux, et nous bûmes respectueusement un large coup à ce ruisseau sacré.

» Il coule toujours par la même ouverture ; mais depuis cent ans nul buveur ne s'est incliné sur sa rive qui ait fait oublier le premier.

» Nous nous étions rapprochés de la muraille du Caucase, qui s'accroche au rocher même duquel sort cette source. Il est curieux de comparer l'œuvre de la nature avec celle de l'art, le travail du temps et celui de l'homme.

» La lutte de la destruction contre la matière était visible, et parfois avait l'air d'être intelligente : une graine de hêtre était tombée dans une gerçure de la pierre où elle avait rencontré un peu de terre végétale, et alors la graine avait poussé et était devenue un grand arbre, dont la racine avait fini par disjoindre et faire éclater la muraille. Le vent, en s'engouffrant dans les ouvertures commencées, avait fait le reste. Seul le lierre, compatissant comme les chantres et les troubadours qui recueillaient et réunissaient les débris du Tasse, seul le lierre rattachait les pierres déjà tombées aux ruines prêtes à tomber de la muraille.

» Cette muraille se dirigeait en droite ligne de la forteresse Narine-Kale à l'occident, sans s'interrompre ni aux montagnes, ni aux précipices ; elle était flanquée de petites tours placées à des distances inégales les unes des autres et de grandeurs inégales elles-mêmes. Elles servaient probablement de postes principaux ; on y renfermait des armes et des vivres ; les commandants y habitaient, et l'on y rassemblait, en cas de guerre, les troupes qui, par le sommet de la muraille, communiquaient d'une tour à l'autre.

» Cette muraille, quoique s'éloignant de Derbent, conserve le même caractère qu'à Derbent : sa hauteur change selon la situation du terrain, et dans les descentes rapides, elle s'abaisse en forme d'escalier. L'intérieur, c'est-à-dire la moelle de la muraille, si l'on peut s'exprimer ainsi, est composé de petites pierres réunies avec de la glaise et du ciment. Les tours dépassent les murailles, mais d'une archine à peine. C'est, au reste, le caractère des forteresses asiatiques, en opposition avec celui des forteresses gothiques de l'Occident, où les tours s'élevaient de beaucoup au-dessus des remparts. Elles sont vides et presque toutes coupées longitudinalement par des meurtrières ; mais ce qu'il y a de plus curieux, ce qui constate la haute antiquité de cette muraille, c'est que la même chose que Denon remarque dans les pyramides des pharaons, je le remarquerai ici : absence complète d'arches.

» Je suis descendu dans tous les passages souterrains de ces tours conduisant à des sources ou à des réservoirs ; nulle part je n'ai retrouvé l'arche. Ma conviction est que les constructeurs de ce gigantesque ouvrage ne la connaissaient pas.

» Il est vrai que l'on trouve des arches dans les portes de Derbent ; mais, selon toute probabilité, les portes de Derbent sont de Chosroès, tandis que la muraille me semble bien antérieure au sixième siècle.

» Contre les règles de l'architecture arabe, qui connaissait l'ogive dès l'antiquité, les portes de Derbent sont en outre en plein cintre.

» Les corridors sont couverts de dalles de pierre, tout à fait à plat ou disposées comme des tuiles sur un toit. On tirait cette pierre, selon toute probabilité, de carrières voisines oubliées et perdues aujourd'hui.

» On a dit qu'on l'apportait du bord de la mer. Je nie le fait, attendu qu'on n'y trouve aucune de ces coquilles marines comme on en rencontre dans les pierres qui avoisinent les rivages.

» Ensuite, il eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'opérer un pareil transport à travers les montagnes, transport inutile, du reste, puisque là on avait la pierre sous la main.

» Après avoir visité Kedgale-Kale, petite forteresse située à vingt verstes de Derbent, nous passâmes de l'autre côté de la muraille. Kasi-Moullah, prophète actuel des montagnards, chassé l'année dernière de Derbent, avait voulu se réfugier à Kedgale-Kale ; mais la forteresse tint bon, et force lui fut de continuer sa retraite.

» Nous dînâmes dans un village situé au haut d'une mon-

tagne et nommé Mstaguy; après quoi nous reprîmes la route de Derbent, ne nous arrêtant que pour jeter un regard sur les tours de la ville historique de Kamack, située sur un des rochers les plus élevés des environs de Derbent.

» La ville a disparu ; les siècles, en passant et en la foulant aux pieds, en ont fait de la poussière. Son ancienne gloire est remplacée par une renommée toute différente. Kamackly, — dans le langage du pays, veut dire un habitant de Kamack, — Kamackly est aujourd'hui synonyme de fou; et en effet on assure que parmi les Kamacklys modernes, comme parmi les Abdéritains antiques, on n'a jamais pu trouver un seul homme d'esprit.

» Maintenant, comment se prolongeait la muraille? de quel côté se dirigeait-elle? jusqu'où allait-elle? s'étendait-elle bien au delà des restes que l'on trouve encore aujourd'hui? Voilà une question qui, selon toute probabilité, restera éternellement obscure. Les nouvelles que l'on envoyait d'une mer à l'autre ne mettaient que six heures à faire le trajet, me disait un Tatar de notre escorte.

» Existait-il autrefois des moyens de communication que nous ne connaissons plus aujourd'hui (1)?

tout cas elle existait, cette preuve de l'énorme puissance des anciens peuples ou plutôt des anciens souverains, et sa grandeur nous étonne aujourd'hui, nous autres pygmées modernes et par la pensée et par l'exécution.

» Quelle devait être, je vous le demande, la population du vieux Caucase? Si les pauvres granits de la Scandinavie ont été appelés la *fabrique* des nations, le Caucase mérite certes le titre de berceau du genre humain.

» Sur ses montagnes ont vu le jour les premiers-nés de l'univers; ses cavernes étaient peuplées d'habitants qui descendaient des montagnes dans les vallées au fur et à mesure que les eaux de la mer universelle se retiraient, et qui, enfin, lorsque ses dernières vagues eurent disparu, se répandirent de là sur la surface virginale de la terre.

» Jusqu'à ce moment la chaîne caucasique était un groupe d'îles dont les sommets s'élevaient au-dessus de l'océan primitif, c'est pourquoi les Kabardiens, la plus vieille famille des montagnards du Caucase, s'appellent encore aujourd'hui *Adigués*, ce qui veut dire dans leur langue, *habitants des îles* (2).

» Maintenant, un dernier mot sur cette muraille qui vous vaut cette longue lettre, mon cher colonel.

» Elle a été bâtie, nous n'en disconvenons pas, par les rois de Perse et de Médie; mais à côté du pouvoir qui ordonnait, il fallait l'agent qui exécutât.

» Cet agent ne pouvait être qu'un peuple ou une armée.

» Si c'était une armée, il fallait la nourrir, et il n'est point probable qu'une armée ait exécuté ce long travail en recevant ses vivres de la Perse.

» N'est-il pas plus simple de penser que le Caucase était énormément peuplé à cette époque, et que cette bâtisse gigantesque est l'œuvre des indigènes dirigés par une volonté étrangère, soit, soutenus par l'argent étranger?

(1) Cette lettre, qui porte la date de 1832, est antérieure à l'invention du télégraphe électrique.

(2) On se rappelle que nous avons dit la même chose dans les premières pages de ce livre.

» Cette opinion, que je hasarde, a donc, à mon avis, un semblant de vérité.

» Mais qu'est-ce que le semblant de la vérité, quand nous ne savons pas ce qu'est la vérité elle-même?

» *Dixi.*

» Bestucheff Marlinsky. »

Vingt-six ans après l'illustre proscrit, nous avons fait la même course qu'il avait faite. Seulement, nous l'avons étendue sept verstes plus loin.

Nous avons visité comme lui la caverne des Dives, comme lui la grotte des Saintes-Mamelles; comme lui nous avons reconnu les réservoirs souterrains auxquels les garnisons des tours puisaient leur eau.

Enfin, en relisant sa description, nous l'avons trouvée d'une telle exactitude, que nous l'avons substituée à la nôtre, sûr que le lecteur n'y perdrait rien.

Et maintenant que sa poussière est allée rejoindre celle des Iskender, des Chosroès et des Nouchirvan, en sait-il plus sur la grande muraille qu'il n'en savait de son vivant?

Ou son âme n'a-t-elle eu d'autre préoccupation que de répondre à cette interrogation du Seigneur :

— Qu'as-tu fait de ta sœur Oline Nesterzoff?

Espérons que là-haut, comme ici-bas, la douce créature avait prié pour lui.

CHAPITRE XX.

Le caravansérail de Schah-Abbas.

Il fallut se quitter; c'est l'heure triste des voyages. Depuis quatre jours nous voyagions avec Bagration, nous ne nous séparions pas pendant une heure de la journée; il était tout pour nous : notre cicerone, notre interprète, notre hôte. Il savait le prix de tout, le nom de tout; en passant devant un faucon, il jugeait de sa race; en regardant un poignard, il appréciait sa trempe; à chaque désir exprimé il se contentait de répondre : « C'est bien, ce sera fait. » De sorte que devant lui on n'osait plus exprimer de désir; c'était le type, enfin, du prince géorgien, brave, hospitalier, prodigue, poétique et beau.

Au moment de partir, j'avais voulu, comme d'habitude, faire quelques provisions; mais Bagration avait répondu : — Vous avez dans votre tarantasse un poulet, des faisans, des œufs durs, du pain, du vin, du sel et du poivre; et en outre, votre déjeuner et votre dîner sont commandés tout le long de la route jusqu'à Bakou.

— Et à Bakou? demandai-je en riant, ne présumant pas que la prévoyance allât plus loin que Bakou.

— A Bakou vous logez chez M. Pigoulewsky, chef de district. Vous y trouvez un homme charmant, une femme charmante, une fille adorable.

— Je n'ose pas vous demander après?

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par Charlieu.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 11 **26 Avril 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

— Après? vous avez à Schumaka une excellente maison de couronne et un excellent homme, le commandant de la ville. A Noukha vous avez le prince Tarkanoff, ce qu'en France vous appelez, je crois, un gaillard à poils. Il vous montrera une bague en diamant que l'empereur lui a donnée en échange de vingt-deux têtes de bandits qu'il a eu l'honneur de lui offrir. Que voulez-vous, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Embrassez en passant pour moi son fils, un enfant de douze ans, qui parle français comme vous, et vous verrez quelle merveille d'intelligence est ce charmant bonhomme-là. A Tsarske-Kalatzi vous avez le prince Mellikoff et le comte Toll, qui vous donneront des chevaux pour aller voir un des cent palais ruinés de la reine Tamara. Enfin, à Tiflis vous descendrez chez votre consul, le baron de Finot. Je ne sais pas si c'est le premier consul que la France ait eu à Tiflis, mais à coup sûr c'est le seul. Là, vous vous trouverez en plein boulevard de Gand. Passé Tiflis, cela ne me regarde plus, c'est l'affaire des autres.

— Et tout ce monde-là est prévenu?

— Il y a trois jours qu'un courrier est parti. D'ailleurs, vous avez avec vous, jusqu'à Bakou, un nouker chargé de veiller à ce que rien ne vous manque sur la route. A Bakou il vous sera renouvelé jusqu'à Schumaka, et à Schumaka jusqu'à Noukha.

Il n'y a vraiment pas de reconnaissance possible pour de pareils soins, et comme le dit si philosophiquement notre ami Nestor Roqueplan, on ne peut s'en acquitter que par l'ingratitude.

J'attendrai une autre occasion pour profiter du conseil.

Enfin nous partîmes. Nos papacks se dirent encore adieu longtemps, quand nos voix ne pouvaient plus échanger de paroles.

Quand nous reverrons-nous? Nous reverrons-nous jamais? Dieu seul le sait!

Enfin nous tournâmes l'angle d'une maison et je ramenai les yeux sur nous, sur les rues, sur la magnifique porte de Derbent, bâtie, selon toute probabilité, par Chosroès le Grand.

Porte de l'Asie.

Nous passions dans la seconde partie du monde.

Kalino, qui ne se doutait pas de la poétique transition que nous étions en train de faire, lisait avec la plus grande attention et autant que le lui permettaient les cahots de la voiture, un petit ouvrage qui paraissait absorber toute son attention.

A la recherche de tout ce qui pouvait compléter le voyage et me donner sur la route des notions historiques, scientifiques ou pittoresques, je me permis de lui demander ce qu'il lisait.

— Rien, me répondit-il.

— Comment, rien!

— Une légende.

— Une légende! sur quoi?

— Sur un fameux brigand.

— Comment! une légende sur un fameux brigand, et vous appelez ça rien, vous?

— Il y en a tant dans ce pays-ci.

— De légendes?

— Non, mais de brigands.

— Voilà justement, cher ami; c'est parce qu'il y a beaucoup de brigands et peu de légendes que je suis à la recherche des légendes. Quant aux brigands, j'y tiens moins; d'ailleurs, je suis toujours sûr d'en rencontrer. Et vous nommez cette légende?

— *La neige du mont Schakh-Dague.*

— Qu'est-ce que c'est que la neige du mont Schakh-Dague?

— Vous devriez me demander d'abord ce que c'est que le mont Schakh-Dague.

— Vous avez raison. Qu'est-ce que c'est que le mont Schakh-Dague?

— C'est une petite montagne un peu plus haute que le mont Blanc, à laquelle on ne fait pas attention, parce qu'elle fait partie du Caucase. Nous la verrons en allant à Kouba. Elle a poussé comme cela un matin, entre les sources du Koussaer et du Koudioul-Tchay; hauteur, 4300 mètres.

— Et quant à la neige dont elle est couverte?

— C'est autre chose : les Tatars lui attribuent un grand privilége. Quand l'été est trop aride, quand un trop long temps se passe sans pluie, on choisit le Tatar qui passe pour le plus brave dans tout le district, et on l'envoie, au milieu des précipices et des brigands, chercher une livre ou deux de cette neige dans une aiguière de cuivre. Il rapporte cette neige à Derbent; il trouve les mollahs rassemblés dans la mosquée où l'on vous a fait un discours; et, de là, en grande cérémonie, avec force prières, on va jeter la neige dans la mer Caspienne.

— Après quoi?...

— Il tombe de l'eau.

— Les idiots, dit Moynet.

— Ce n'est pas beaucoup plus incroyable, cher ami, que la châsse de sainte Geneviève.

— Tiens, c'est vrai. Et c'est l'histoire de la montagne, ou l'histoire de la neige que vous lisez?

— Non, c'est l'histoire du jeune homme qui va la chercher, l'histoire des dangers qu'il court.

— Et qui vous a donné cela?

— C'est le prince, donc. Il a dit : « Tenez, vous traduirez cela pour Dumas : je suis sûr qu'il y trouvera quelque chose. »

— Cher prince! ce n'est point assez qu'il s'occupe de la nourriture du corps, il se met en quête de la nourriture de l'esprit. Kalino, lisez. Je vous raconterai ce que nous avons vu, et traduisez bien vite, mon enfant. Si Bagration a dit que c'était bien, c'est que c'est bien.

— Oui, ce n'est pas mal.

— Vous êtes content?

— Je suis content.

— C'est tout ce qu'il faut. Eh bien, hiemchick, *aïda, aïda!*

Aïda, aïda! en tatar, répond au *scarre, scarre* russe, lequel répond au *vite, vite* français.

Notre hiemchick était d'autant plus impardonnable de s'endormir, que le chemin longeant à gauche les steppes, à droite la base des montagnes, était magnifique. Une bande énorme de pélicans se jouait dans la mer Caspienne avec la grâce, bien entendu, d'une bande de pélicans. Tout à coup un grand trouble se manifesta parmi les estimables volatiles qui la composaient; leur vol, d'habitude si grave, devint désordonné; au lieu de raser l'eau, comme c'est leur coutume, ils montèrent dans le ciel en poussant de grands cris. Cette manœuvre méritait attention. Je m'acharnai à regarder de leur côté, et avec l'œil d'un chasseur, je découvris deux ou trois points noirs presque imperceptibles : ces deux ou trois points noirs étaient cause de toute la révolution.

Les points noirs étaient des faucons qui, à deux ou trois, donnaient la chasse à une centaine de pélicans, lesquels avaient eu la mauvaise idée de prendre le large et de se lancer vers l'orient.

Bientôt les points noirs disparurent tout à fait, et les taches blanches furent seules visibles entre le double azur du ciel et de la mer. Pendant quelque temps encore, elles allèrent s'amoindrissant comme des flocons de neige qui fondent, et enfin elles s'évanouirent dans l'air.

Notre escorte fit à peu près comme les pélicans.

En sortant de Derbent, nous avions cinquante miliciens et six Cosaques de la ligne. Quelques-uns de ces miliciens, qui portent, non pas un uniforme, mais des costumes de fantaisie, étaient d'un pittoresque achevé. Chez les Tatars, tout est pour les armes : tel des hommes de notre escorte, dont les habits étaient en haillons, avait une ceinture de cinquante roubles, un kangiar et une schaska de cent, et une cartouchière de vingt-cinq.

A la seconde station, c'est-à-dire à Koulazé, notre escorte n'était plus que de quinze miliciens et de trois Cosaques.

Au reste, la première escorte était purement et simplement une escorte d'honneur; de Derbent à Bakou, quoiqu'on longe toute la ligne lesguienne, dans laquelle on est entré un peu au-dessus du village d'Andrew, on ne court aucun risque, ce qui n'empêche pas les voyageurs indigènes de voyager armés jusqu'aux dents, et les voyageurs étrangers, quand on ne les décore pas d'une escorte, d'attendre, comme on dit, l'occasion.

Après la troisième station, nous arrivâmes au bord du Samour.

Ce terrible torrent, — nous ne voudrions pas lui faire l'honneur de l'appeler un fleuve, — qui prend un développement gigantesque au mois de mai, et qui couvre, sur huit ou dix pieds de profondeur, une demi-verste de terrain, en était réduit à la largeur d'un ruisseau ordinaire; ce qui ne l'empêchait pas de faire beaucoup de bruit et d'embarras. Nous le coupâmes insolemment en deux avec notre tarantasse et notre télègue. Il bouillonna, rugit, essaya d'escalader nos voitures, mais n'y put réussir.

Nous montâmes au grand galop, et à triple renfort de coups de fouet, sa rive, qui représente un talus de vingt à vingt-cinq pieds à peu près à pic. Nous avons déjà dit que c'était au Caucase la recette pour franchir les difficultés du terrain.

Si les chevaux s'abattaient en descendant, on serait tué.

Si les chevaux reculaient en montant, on serait tué.

Mais les chevaux ne s'abattent pas, mais les chevaux ne reculent pas, de sorte que l'on n'est pas tué.

— Mais quand on le serait? — Bah! la vie d'un homme est si peu de chose en Orient; c'est, comme on me le disait à Constantinople, la marchandise qui coûte le moins cher.

Vers le soir nous arrivâmes à Kouba. Il était déjà nuit sombre lorsque nous entrâmes dans le village juif qui sert de faubourg à la ville.

Ces juifs sont plutôt, chose rare, des cultivateurs que des commerçants. Ils viennent, comme les Juifs guerriers du Lezistan, de la grande proscription de Sennachérib. Leur faubourg conduit à un pont jeté sur un torrent, la Koudioultchay, que Kouba domine de plus de cent pieds.

Cette montée sans parapet, et à laquelle la nuit donnait un aspect fantastique, était des plus effrayantes.

Nous passâmes par une porte étroite et nous entrâmes à Kouba.

Nous crûmes entrer dans un lac dont les maisons formaient les îles : les rues ne ressemblaient pas mal aux canaux de Venise.

Notre tarantasse y enfonça jusqu'aux moyeux.

Décidément j'aimais mieux le Samour, avec toute sa colère et tout son tapage : au moins voyait-on à travers son eau, pure comme le cristal, les cailloux qu'il roulait.

Notre chef d'escorte nous conduisit droit à notre logement, où un souper nous était préparé.

Le khanat de Kouba était un des plus importants du Daghestan. Il renferme à peu près dix mille familles, qui font de soixante à soixante-cinq mille âmes.

La ville elle-même compte une population de mille familles, cinq mille habitants à peu près.

Au reste Kouba, la ville du moins, a la plus mauvaise réputation du monde à l'endroit de l'air qu'on y respire. C'est la Terracine de la mer Caspienne. Ce serait une condamnation à mort pour des soldats russes que d'être trois ans en garnison à Kouba : les cadavres présentent presque tous, à l'autopsie, des foies et des poumons gangrenés : ce qui prouve qu'ils meurent d'empoisonnement paludéens.

Il y a une chose bizarre et qui échappe à toutes les conjectures scientifiques : c'est que les juifs qui habitent la vallée, et qui devraient, par conséquent, être en plus mauvais air que les Koubachis qui habitent la montagne, ne connaissent pas les fièvres dont meurent leurs voisins de la rive droite de la Koudioutchay.

Le grand commerce de Kouba consiste en tapis tissés par les femmes, et en poignards fabriqués par des armuriers qui rivalisent de réputation. Je voulais acheter un ou deux de ces poignards, mais les libéralités du prince Bagration et du prince Ali-Sultan m'avaient rendu difficile, et je n'en trouvais pas d'assez beaux ou d'assez historiques pour les joindre à ma collection.

De Kouba on aperçoit plusieurs des plus hauts sommets du Caucase, et entre autres celui du Chakh-Dague, ce géant neigeux de la tradition que m'avait recommandé le prince Bagration.

A huit heures du matin les chevaux étaient attelés, l'escorte prête : le chef du district, M. Khlziowsky, nous avait fait les honneurs d'un excellent logement, et ne se crut quitte avec nous que lorsqu'il nous eut bouclés dans notre tarantasse.

Une petite fille qui, comme la Galatée de Virgile, ne se cachait que pour être vue, nous accompagna pendant plus de cinquante pas en courant de toit en toit.

Les toits de Kouba remplacent les rues des autres villes. Sur les toits seulement on peut marcher à peu près à pied sec.

En sortant de Kouba nous retrouvâmes une suite de montagnes russes, qu'il nous fallut descendre et monter avec les accompagnements ordinaires de cris et de coups de fouet. Au nombre de ces montées et de ces descentes étaient comprises trois rivières : Kara-tchay, la rivière noire; Akh-tchay, la rivière blanche; et la troisième, Velvélé, la rivière du bruit.

A mesure que nous avancions, l'immense cap de l'Apcheron se prolongeait à notre droite; à chaque verste nous croyions en voir l'extrémité, et toujours un cap plus étendu succédait à celui que nous venions de franchir. Au reste, le temps était magnifique, l'atmosphère d'une douceur tout estivale, les feuilles, au fur et à mesure que nous avancions, semblaient repousser sur les arbres.

Nous arrivâmes à la nuit à la station de Soumguaïd. A cinq cents pas de nous on entendait les lamentations de la mer Caspienne, que nous avions perdue de vue depuis quelque temps. Je montai sur une espèce de falaise de sable pour la voir à la clarté des étoiles.

De la mer, qui était calme comme un miroir, mes yeux se reportèrent sur la steppe qui s'étendait entre nous et la pointe de l'Apcheron. A deux ou trois verstes de la station, cinq ou six feux étaient allumés et indiquaient un campement tatar.

Je redescendis vivement de ma falaise et courus à la poste. Les chevaux n'étaient pas encore dételés. Je proposai à Moynet et à Kalino de faire deux verstes de plus et de profiter de cette belle nuit pour coucher encore une fois sous notre tente, qui nous était devenue inutile depuis notre excursion aux lacs salés des Kirghis, et voir à notre aise un campement tatar.

La proposition fut acceptée. On proposa au hiemchick un rouble de pourboire, deuxième proposition qui fut acceptée avec encore plus d'enthousiasme que la première. On fit main basse sur le souper, que l'on chargea sur la télègue, on remonta dans la tarantasse et l'on partit, accompagné d'un Tatar qui devait nous servir d'interprète avec les nouvelles connaissances que nous allions faire.

Ce Tatar n'était autre que celui qui nous avait été donné à Derbent pour veiller à ce que nous ne manquassions de rien. Il faut dire que si la mission était importante, il s'en acquittait consciencieusement.

Toute la journée il galopait en tête de l'escorte; à trois verstes de la station où nous devions nous arrêter, il doublait le galop et disparaissait, puis nous le retrouvions à la porte de cette station pour nous dire que nous étions servis. Puis il disparaissait de nouveau, et nous ne le voyions que le lendemain, à cheval et de nouveau en tête de l'escorte.

Où et comment avait-il soupé? où et comment s'était-il couché? c'était un mystère dont nous n'avions pas à nous occuper.

Comme les diables de nos surprises, il ne reparaissait que quand on levait le couvercle.

Nous partîmes, et dix minutes après nous avions à notre droite le campement tatar.

Il était établi autour des ruines d'un grand bâtiment, dont la lune doublait encore les proportions, et qui s'élevait au milieu du désert.

Nous nous informâmes du bâtiment d'abord et avant tout. On nous répondit que c'était un des caravansérails laissés par Schah-Abbas derrière lui après sa conquête.

Ces ruines se composaient d'un grand mur flanqué de tours qui, en s'écroulant sur elles-mêmes et en se comblant intérieurement de leurs propres débris, avaient formé des terrasses.

A la lueur de la flamme tremblante des campements on pouvait distinguer sur ce grand mur des espèces de figures hiéroglyphiques creusées dans la pierre, et qui avaient dû servir d'ornement architectural.

Outre ce grand mur et les tours, il restait trois voûtes dont les ouvertures cintrées se trouvaient presque à fleur de terre; on y descendait par une pente couverte de débris, et quelques Tatars éclairés par des feux de branches sèches y avaient établi leur domicile.

Notre arrivée avait été depuis longtemps signalée par les aboiements des chiens; depuis l'aoul de Hunter-Kale, Moynet était complétement brouillé avec ces quadrupèdes, si improprement appelés amis de l'homme. Aussi ne descendîmes-nous de la tarantasse que quand, sur l'invitation de notre Tatar, qui nous signalait comme des amis, ses compatriotes du campement eurent appelé à eux et calmé leurs chiens.

Une fois sur la grande route, bien armés cette fois chacun de notre fusil et de notre kangiar, ce qui du reste était parfaitement inutile, nous fûmes demander aux Tatars deux choses :

La première, de camper auprès d'eux.

Ce à quoi ils répondirent que nous étions les maîtres de nous placer où nous voudrions, et que la steppe appartenait à tout le monde.

La seconde, de les visiter à leur campement.

Ce à quoi ils répondirent que nous serions les bienvenus.

Pendant que quatre Cosaques déchargeaient notre tente de dessus la télègue et la dressaient de l'autre côté de la route, près d'un puits desséché, dont la pierre était ornée des mêmes figures que nous avions déjà remarquées aux murs du caravansérail, nous nous avançâmes vers le campement le plus rapproché de nous, c'est-à-dire de celui qui était adossé aux restes du grand mur.

Il paraissait d'ailleurs le campement principal.

Ceux qui le composaient étaient assis en rond sur les ballots qu'ils transportaient, et qui étaient de la farine venant de Bakou et destinée à l'armée du Caucase. Ils s'occupaient à faire le pain du souper.

C'était une opération vite faite; ils coupaient à un immense morceau de pâte fraîche un morceau de la grosseur du poing, le plaçaient sur une espèce de tambour de fer chauffé par des charbons, l'étendaient sur ce tambour avec un rouleau de bois, comme font nos cuisinières quand elles exécutent une galette ou un flan, le laissaient cuire d'un côté, le retournaient pour qu'il cuisît de l'autre, et se le passaient tout chaud.

Ces galettes avaient la forme et le croustillant de ces pains d'épices nommés croquets, que l'on vend à nos fêtes de village.

A notre approche, celui qui paraissait le personnage principal du cercle, vers lequel nous nous avancions, se leva et vint au-devant de nous, nous présentant un pain et un morceau de sel gemme, symbole de l'hospitalité qu'ils nous offraient.

Nous prîmes le pain et le sel, et nous assîmes autour du foyer sur les sacs de farine.

Alors, comme on pensa sans doute que l'hospitalité du pain et du sel était insuffisante, un des hommes démasqua un quartier de cheval pendu à la muraille, en coupa une tranche de viande qu'il subdivisa en petits morceaux, mit ces morceaux sur le tambour de fer qui venait de servir à cuire le pain; la viande commença à fumer, à crier, à se tordre; au bout de cinq minutes elle était cuite, et l'on nous fit signe que c'était à notre intention.

Nous tirâmes les petits couteaux que les armuriers ajoutent à cet effet au fourreau des kangiars, et nous piquâmes les morceaux de viande, parfaitement rissolés, que nous mangeâmes avec notre sel et notre pain.

Nous avions souvent beaucoup plus mal soupé à des tables beaucoup mieux servies.

Il est vrai que ce bivac avait sa poésie toute particulière. Souper aves les descendants de Gengis-Khan et de Timour le Boiteux, dans les steppes de la mer Caspienne, près des ruines d'un caravansérail bâti par Schah-Abbas; avoir pour horizon, d'un côté, les montagnes du Daghestan, desquelles peuvent descendre à chaque instant des brigands, contre lesquels il faut défendre sa liberté et sa vie; de l'autre côté, ce grand lac si peu fréquenté qu'il est presque aussi inconnu aujourd'hui encore en Europe, malgré Kloprott, qu'il l'était autrefois en Grèce, malgré Hérodote; entendre tout autour de soi tinter les grelots d'une cinquantaine de chameaux qui paissent l'herbe desséchée, ou qui dorment couchés, la tête allongée sur le sable; être seul, ou à peu près, au milieu d'un pays naturellement hostile à l'Europe; voir flotter sa tente isolée comme un point dans l'immensité; dérouler pour la première fois peut-être, aux brises de la nuit, la bannière tricolore qui la surmonte, c'est ce qui ne se représente pas tous les jours, c'est ce qui laisse un profond souvenir dans la vie, c'est ce que l'on revoit en fermant les yeux chaque fois qu'on veut le revoir; tant le cadre d'un pareil tableau est gigantes-

que, tant les lointains en sont poétiques, tant les groupes en sont pittoresques, tant les contours en sont arrêtés.

Nous quittâmes nos hôtes en leur serrant la main. Le principal personnage, qui nous avait déjà donné un pain à notre arrivée, nous en offrit un second à notre départ; car ce n'est pas assez, chez cette tribut nomade, que de pourvoir au souper du soir : il faut encore pourvoir au déjeuner du lendemain.

Je demandai son nom au donneur de pain et de sel; il s'appelait Abdel-Azim.

Que Dieu garde Abdel-Azim!

CHAPITRE XXI.

Bakou.

Au point du jour nous nous réveillâmes et regardâmes autour de nous, cherchant nos Tatars et leurs chameaux : tout avait décampé dans la nuit; la steppe était aussi déserte que la mer.

Je ne sais rien de plus triste que cette mer sans vaisseaux.

Notre Tatar nous avait fait venir nos chevaux pendant que nous dormions encore; nous n'avions plus qu'à faire atteler les voitures et partir.

Une vapeur bleuâtre qui flottait sur la terre nous présageait une magnifique journée. A travers cette vapeur passaient, sans avoir l'air de toucher la terre, des bandes de chèvres sauvages si inquiètes, si farouches, si timides, que je ne pus jamais m'approcher d'une d'elles à portée de fusil. Les montagnes étaient roses à leurs cimes, violâtres dans les parties intermédiaires, avec des ombres azurées; la steppe était jaune d'or; la mer était d'indigo.

Nous allions la quitter pour ne la revoir qu'à Bakou, cette pauvre Caspienne si déserte, si perdue, si oubliée, si inconnue et probablement si calomniée.

En effet, nous étions arrivés à cet endroit du cap de l'Apcheron où le chemin, qui a suivi les bords de la mer depuis Kisil-Bouroun, tourne brusquement à droite, s'enfonce dans la steppe et laise le cap s'allonger comme un fer de lance sur la Caspienne.

Les cinq ou six premières verstes que nous parcourûmes d'abord sont plates et appartiennent à la steppe; puis nous commençâmes à entrer dans ces vagues solides qui constituent les premières ondulations des montagnes; enfin, le mouvement d'ascension et de descente devint plus sensible : nous traversions les dernières croupes du Caucase.

Sur ces plateaux, dans ces vallées dont l'aspect rentre dans celui de nos paysages de Bourgogne, s'élevaient de petits villages dont les cheminées fumaient tranquillement, dont les troupeaux paissaient paisiblement.

Le blé sortait de terre et, de temps en temps, sur la teinte grise de la montagne, jetait un tapis vert irrégulièrement coupé.

Était-ce le caprice qui l'avait coupé ainsi? était-ce l'exigence d'un voisin qui lui avait donné sa forme?

En tout cas, c'était la civilisation qui constatait sa présence.

Je poussai un soupir; depuis si longtemps je n'entendais plus parler d'elle, et je m'en trouvais si bien.

En avions-nous donc fini avec la partie pittoresque et dangereuse du voyage? Notre Tatar, interrogé, nous rassurra sur ce dernier point. Sur l'autre pente du Caucase, entre Schumaka et Noukha, nous serions, sous le double rapport du pittoresque et du danger, servis à souhait.

C'est un étrange compagnon de route que le danger; on le craint d'abord, on ne demande pas mieux que de l'éviter, puis on se familiarise avec son voisinage, puis on désire sa présence : c'est un excitant qui double la valeur de tout. Il vient, et il est le bienvenu; puis, peu à peu il s'éloigne, vous quitte et disparaît, et alors on le regrette, on le rappelle, et, dût-on se déranger de son chemin, on est tout prêt à aller là où il est.

Nous fûmes enchantés de ne pas avoir à lui dire adieu, mais seulement au revoir.

Le chemin resta à peu près le même, flottant entre des montées et des descentes, jusqu'à ce que se présenta à nous une montée plus rapide et plus escarpée qu'aucune de celles qui l'avaient précédée; nous sautâmes à bas de la tarantasse, moins encore pour alléger le tirage des chevaux que pour arriver au sommet de cette dernière colline qui paraissait nous cacher Bakou, et nous escaladâmes sa pente à pied.

Arrivés à son point culminant, nous revîmes la Caspienne, mais entre nous et la mer, que l'on ne voyait, au reste, qu'à une certaine distance de la côte, gisait Bakou, perdu dans un pli de terrain.

Mais bientôt la ville nous apparut comme une surprise : nous avions l'air de descendre du ciel.

Au premier aspect, il y a deux Bakous :

Le Bakou blanc et le Bakou noir.

Le Bakou blanc est un faubourg qui s'est, hors de la ville, presque entièrement bâti depuis que Bakou appartient aux Russes.

Le Bakou noir est le vieux Bakou, la ville persane, la cité des khans, entourée de murailles moins belles, moins pittoresques que celles de Derbent, mais cependant pleines de caractère.

Bien entendu que toutes ces murailles sont faites contre les armes blanches et non contre l'artillerie.

Au milieu de la ville enfermée par les murailles, à leur teinte encore plus foncée que les autres maisons, on distinguait le palais des Khans, le minaret en ruines, la vieille mosquée, et la tour de *la Demoiselle*, qui baigne ses pieds dans la mer.

Une légende se rattache à cette tour, et lui a donné le nom singulier pour une construction de cette taille et de cette ampleur, de la tour de *la Demoiselle.*

Un des khans de Bakou avait une fille très-belle; tout au contraire de la Mirrha antique, qui était amoureuse de son père, ici, c'était le père qui était amoureux de la fille. Celle-ci, pressée par l'auteur de ses jours, et ne sachant comment repousser sa passion incestueuse, fit ses conditions au khan : elle céderait si, comme preuve de son amour pour elle, il voulait lui faire bâtir la plus haute et la plus forte tour de la ville pour qu'elle en fît sa demeure.

Le khan appela à l'instant même des ouvriers et les mit à l'ouvrage.

La tour commença de s'élever rapidement; le khan ne ménageait ni les pierres ni les hommes.

Mais, au gré de *la Demoiselle*, la tour n'était jamais assez haute.

— Encore un étage, disait-elle chaque fois que son père croyait la besogne terminée.

Et les assises s'élevaient les unes sur les autres, et la tour, quoiqu'au bord de la mer, c'est-à-dire dans la partie basse de la ville, s'élevait à la hauteur du minaret qui était dans la partie haute.

Il arriva un moment où il fallut bien avouer que la tour était finie.

Alors il fallut la meubler.

On la meubla des plus riches étoffes de Perse.

Le dernier tapis posé, la fille du khan, suivie de ses dames d'honneur, monta au sommet de la tour, où elle n'était jamais montée, sous prétexte d'y jouir de la vue.

Arrivée sur la plate-forme, elle fit sa prière, recommanda son âme à Allah, et, par-dessus les créneaux, s'élança dans la mer.

Avant d'arriver à ce monument de la pudeur virginale, on en rencontre un autre qui rappelle une trahison.

C'est le monument funéraire du général russe Titianoff.

Le général Titianoff, gouverneur de la Géorgie, assiégeait Bakou.

Le khan, sous prétexte de présenter des conditions pour la remise de la ville aux Russes, demanda une entrevue au général Titianoff.

Des Arméniens, amis des Russes, prévinrent le général que le khan devait le faire assassiner pendant l'entrevue.

Il répondit, comme César : *Ils n'oseraient*, vint à l'entrevue, et fut assassiné.

Les habitants de Bakou, effrayés des représailles qui allaient désoler leur ville à la suite d'une pareille trahison, se révoltèrent et voulurent livrer l'assassin à la Russie.

Mais celui-ci leur échappa et se sauva en Perse. La ville seule fut livrée aux Russes.

Bakou, dont les principaux monuments ont été bâtis par Abbas II, fut, de tout temps, un lieu saint pour les Guèbres. Khanat indépendant d'abord, il devint vassal de la Perse, qui le céda en 1723 à la Russie, se le fit rendre en 1735, et le perdit définitivement à la trahison de son dernier khan.

Le sarcophage du général Titianoff s'élève sur la pente d'une colline, au milieu de l'espace vide qui s'étend entre la ville et le faubourg. Il a été bâti à la place même où le général a été assassiné.

Le corps est à Tiflis.

L'entrée de Bakou est celle des citadelles les plus fortes du moyen âge. On ne traverse trois enceintes de murailles successives que par des portes tellement étroites que l'on est obligé de dételer les chevaux de droite et de gauche des troïckas, et de les atteler en arbalète pour faire passer les voitures. La porte du nord franchie, on se trouve sur une place où l'architecture des maisons accuse à l'instant même la présence des Européens.

L'église chrétienne s'élève à droite de la place.

Nous nous fîmes conduire chez le commandant du district, M. Pigoulewsky, qui accourut nous recevoir à sa porte et nous inviter pour le jour même à un second dîner.

Il ne pouvait nous faire assister au premier, qui s'accomplissait au moment même où nous arrivions, parce qu'il avait à sa table deux princesses tatares, la mère et la fille, qui, selon la coutume religieuse et sociale des femmes mahométanes, ne pouvaient lever leurs voiles devant des étrangers.

Lui-même, M. Pigoulewsky, n'était point admis au repas qu'il donnait, et auquel assistaient seulement sa femme et sa fille. Il se réserverait pour nous.

On nous donna un essaoul, qui prit la tête de colonne, marcha devant notre tarantasse et nous conduisit au logement qui nous était préparé.

Ce logement, situé près de l'église catholique, se composait tout simplement des salons du club, c'est-à-dire formait le plus bel appartement de la ville, dont les membres du club se privaient pour le mettre à ma disposition.

Je ne remercie plus; je constate seulement : pendant toute la route, l'hospitalité eut cette magnificence à notre égard.

Nous étions enchantés du répit qui nous était donné par M. Pigoulewski pour nous passer à l'eau ; mais à peine barbotions-nous dans nos cuvettes que M. Pigoulewsky arriva.

Les deux princesses tatares dérogeaient pour moi aux coutumes nationales et religieuses. Elles voulaient absolument me voir. Le cuisinier s'était immédiatement remis à la besogne; le second dîner se confectionnait et allait être prêt dans un quart d'heure.

Les deux voitures de M. Pigoulewsky nous attendaient à la porte, et lui-même attendait que nous fussions prêts pour nous emmener.

Une mention toute particulière pour M. Pigoulewsky : il la mérite bien.

M. Pigoulewsky, gouverneur du district, chef de police, bailli probablement, est un homme de quarante ans, de cinq pieds huit pouces, taillé en largeur à la mesure de sa hauteur, vêtu de l'uniforme russe et coiffé du papack tatar.

Il est impossible de voir, à travers les poils frisés du bonnet tatar, briller des yeux plus spirituels, plus intelligents et meilleurs.

Le reste de la figure, joues rebondies, dents blanches, lèvres sensuelles, va admirablement avec les yeux.

M. Pigoulewsky ne disait pas un mot de français; mais il dit chaque mot russe avec une telle expression de franchise, avec une telle accentuation de voix, que l'on entend tout ce qu'il veut dire. Il a trouvé, par sa joyeuse et franche physionomie, les premiers éléments de l'alphabet de la langue universelle que nos savants cherchent depuis la destruction de Babel.

Nous montâmes en voiture et nous retournâmes chez lui.

Je n'eus qu'à entrer pour comprendre les causes de l'expression de bonheur répandue sur son heureuse physionomie : une fille de seize ans, une mère de trente-deux ou de trente-quatre au plus qui semble la sœur de sa fille, toutes deux belles à ravir, deux ou trois autres enfants à peine montés sur les degrés ascendants de la vie, telle était la famille qui venait au-devant de nous et nous tendait les deux mains.

Les deux princesses tatares et le mari de la plus jeune des deux princesses complétaient le cercle où nous étions admis avec cordialité, et je dirai presque, à la façon dont nous y fûmes reçus, attendus avec impatience.

Les deux princesses tatares étaient, l'une la femme, l'autre la fille de Mahthikouli Khan, dernier khan de Karabach. La

mère pouvait avoir quarante ans, la fille vingt. Toutes deux portaient le costume national.

La fille était charmante sous ce costume, cependant plus riche que gracieux.

Une petite fille de trois ou quatre ans, vêtue du même costume que sa mère, nous regardait avec ses grands yeux noirs étonnés, tandis qu'entre les genoux de la grand'mère s'était réfugié un petit garçon de cinq ou six ans, qui, à tout hasard et par instinct, avait la main sur le manche de son kangiar.

Un vrai kangiar, ma foi, pointu comme une aiguille, et coupant des deux côtés comme un rasoir, qu'une mère française ne laisserait jamais entre les mains de son enfant, et qui est le premier joujou qu'une mère tatare met entre les mains du sien.

Le père, prince Khaçard-Outznieff, né à ce village d'Andrew où nous avions fait une visite en si bonne et si belle compagnie, était un homme de trente-cinq ans, beau, grave, parlant français comme un Parisien, vêtu d'un beau costume noir et or, portant sur la tête le bonnet pointu des Géorgiens, et à son côté le kangiar à manche d'ivoire et à fourreau doré.

J'avoue que je tressaillis en entendant cette accentuation si pure et si intelligente de la langue française.

Il avait connu à Pétersbourg, je crois, mon bien bon ami Marmier, et tout de suite il se mit à me dire de lui le bien que j'en pense, en me priant, aussitôt mon retour à Paris, de le rappeler au souvenir du savant voyageur.

Comme je ne sais pas si Marmier est à Tanger ou à Tombucktu, à Mexico ou à Damas, comme naturellement il n'est pas à la bibliothèque du ministère de l'instruction publique, je commence par m'acquitter ici de ma commission, non que je sois pressé de m'en débarrasser, mais parce que j'ai hâte de me rappeler au souvenir d'un ami.

Les dames, qui avaient fait leur dîner, assistaient au nôtre. La fille de M. Pigoulewsky, une belle houri bleue, comme l'aurait appelée Mahomet, un bel ange d'azur, comme l'appellera un jour le bon Dieu, fut notre interprète pendant tout le repas.

Le repas fini, nous retrouvâmes les voitures tout attelées.

Il s'agissait d'aller voir les fameux feux de Bakou.

Les feux de Bakou sont connus du monde entier ; mais un peu moins, naturellement, des Français, le peuple le moins voyageur qu'il y ait au monde, que des autres peuples.

C'est à vingt-six verstes de Bakou que se trouve le fameux sanctuaire du feu Artech-Gah, où brûle le feu éternel.

Ce feu éternel est alimenté par le naphte.

Le naphte est de l'huile de pierre, du pétrole, inflammable toujours, léger et transparent quand on l'épure, mais qui, même épuré, répand une fumée épaisse, d'un goût désagréable, ce qui n'empêche pas qu'on ne s'en serve de l'Inkhoran à Derbent. On en enduit les outres qui servent à transporter le vin, ce qui donne au vin un goût tout particulier, très-apprécié des amateurs, mais auquel je n'ai jamais pu m'habituer. On en graisse les roues des chariots, ce qui dispense les charretiers de toucher à la chair de porc, de laquelle ils ont horreur, étant, pour la plupart, musulmans. Enfin, on en fabrique un ciment qui, aïeul du ciment romain, servit à la construction, à ce que l'on assure du moins, de Babylone et de Ninive.

Le naphte est la décomposition du bitume solide, opérée par les feux souterrains. Plusieurs points du globe produisent le naphte; mais le point où il se produit avec le plus d'abondance est Bakou et ses environs. Tout autour de la ville, sur tout le rivage de la mer Caspienne, on a creusé des puits dont la profondeur varie depuis trois mètres jusqu'à vingt; à travers une marne argileuse imbibée de naphte, cent secrètent du naphte noir, quinze du naphte blanc.

On en extrait à peu près cent mille quintaux de naphte par an. Ce naphte est expédié en Perse, à Tiflis et à Astrakan.

En jetant un coup d'œil sur la carte de la mer Caspienne, et si l'on tire une ligne droite le long de la parallèle de Bakou à la rive opposée, on trouvera, tout près de la côte habitée par les peuplades turcomanes nomades, une île du nom de Tchéléken, ou île de naphte.

Du côté opposé, la presqu'île de l'Apcheron s'avance dans la mer, produisant sur la même ligne une grande quantité de sources de naphte et de kir. A l'extrémité de l'Apcheron, formant détroit, se trouve l'île Suatoï, île sainte, appelée ainsi par les Guèbres et les Perses, parce qu'elle-même a des puits de gaz et de naphte.

Il y a donc tout lieu de croire qu'un banc immense de naphte passe sous la mer Caspienne, et s'étend jusque dans le pays des Turcomans.

Une grande société s'établit en ce moment pour faire des bougies avec du naphte. Les bougies les plus pures, comparables à notre bougie de l'Étoile, reviendraient à soixante-quinze centimes la livre, au lieu de deux francs qu'on la vend à Tiflis, et de un franc soixante centimes qu'on la vend à Moscou.

Il n'y a donc rien d'étonnant que les Parsis des Madjous et les Guèbres aient choisi Bakou pour leur lieu sacré.

Voulez-vous que nous disions un mot de ces braves gens, les plus inoffensifs et les plus persécutés de tous les sectateurs d'une religion quelconque?

Guèbres vient de giaour, qui, en turc, veut dire infidèle.

Madjou vient de mage, nom des ministres de la religion de Zoroastre.

Parsis vient de fars ou farsistan, l'ancienne Perside.

Vous voyez que nous avons sur beaucoup d'étymologistes l'avantage d'être court et clair.

Zoroastre, en pehlvi Zaradoh, en zend Zeretochtro, en persan Zerdust, est le fondateur ou plutôt le réformateur de leur religion.

Il naquit en Médie, ou dans l'Adirbaidjan, ou dans l'Atropatène, selon toute probabilité, sous le règne d'Hystaspe, père de Darius Ier.

Voyant la religion des Mèdes chargée de superstitions, il résolut de la réformer : voyagea vingt ans pour conférer avec les plus illustres savants de son époque. De retour de ses voyages et après ses conférences, il s'enferma dans une grotte, fut enlevé au ciel comme Moïse, vit Dieu face à face et reçut de lui l'ordre d'aller prêcher à l'Iran, c'est-à-dire à la Perse, une religion naturelle.

Son premier miracle fut de convertir à sa foi le roi Gouchtasp et son fils Isfendiar, et avec eux tout l'Iran occidental.

Cette conversion émut fort l'Iran oriental, qui envoya contre

Zoroastre une véritable armée de brahmes, quatre-vingt mille, assure-t-on.

Zoroastre les confondit, et à la vue de leur confusion tout le Sind adopta sa doctrine.

Zoroastre mourut sur le mont Adordji, si toutefois il mourut, dans un âge très-avancé et laissant vingt et un livres de doctrine, appelés *les Nosks*, des débris desquels on fit *le Zend-Avesta*, c'est-à-dire la parole vivante.

Le culte du feu régna en Perse jusqu'à la conquête d'Alexandre. Mais sous les règnes de ses successeurs, les Séleucides et les Parthes Arsacides, il fut proscrit. Deux cent vingt-cinq ans après Jésus-Christ il y fut rétabli par Ardochyr-Babukkan, fondateur de la dynastie des Sassanides en Perse. Mais en 625, lors de l'invasion arabe et de la substitution de l'islamisme au magisme, le culte du feu fut proscrit et ses sectateurs dispersés; proscrits, persécutés, les uns passèrent alors dans le Gudzarat et sur les bords du Sind, les autres s'établirent sur les bords de la mer Caspienne.

Aujourd'hui les deux principales patries des malheureux Parsis sont Bombay, où ils vivent sous la protection anglaise, et Bakou, où ils vivent sous la protection russe.

Ils prétendent avoir conservé la vraie tradition du culte de Mithra, sanctionné et perfectionné par Zoroastre, posséder le véritable *Zend-Avesta*, écrit de la main de leur fondateur, et se chauffer au même feu que celui auquel se chauffait Zoroastre.

Vous voyez qu'il y a peu de religion aussi innocente que celle-là.

Aussi y a-t-il peu d'hommes plus doux et plus humbles que les Parsis.

C'était à ces pauvres gens que nous allions faire visite dans leur lieu sacré, dans leur sanctuaire du feu à Artech-Gah.

Après deux heures de marche à peu près, la première heure écoulée en longeant la mer Caspienne, nous arrivâmes au sommet d'un petit monticule d'où nous embrassâmes tout l'ensemble des feux.

Figurez-vous une plaine d'une lieue carrée à peu près, d'où, par cent ouvertures irrégulières, s'échappent des gerbes de flamme que le vent déploie, fait flotter, courbe, redresse, couche jusqu'à terre, élève jusqu'au ciel sans jamais les éteindre.

Puis, au milieu de tous ces foyers, éclairé par eux, paraissant mobile comme la lumière qu'il reflète sur ses murailles, un grand bâtiment carré d'un blanc de chaux, entouré de créneaux, dont chacun brûle comme un énorme bec de gaz, et derrière lesquels s'élève une coupole aux quatre coins de laquelle brûle une flamme ardente, mais moins haute que celles qui s'élèvent de la porte principale tournée vers l'orient.

Comme nous venions de l'occident, nous dûmes faire le tour du monastère, dont la seule entrée donne sur l'orient.

Le spectacle était splendide et inaccoutumé; les jours de fête seulement l'illumination générale du monastère a lieu. M. Pigoulewsky avait annoncé notre arrivée, et c'était jour de fête, ou plutôt nuit de fête pour les pauvres gens qui, persécutés depuis deux mille ans, s'empressent d'obéir aux autorités près desquelles ils trouvent un appui.

Hélas! ceux qui voudront voir après moi les Guèbres, les Parsis et les Madjous doivent se presser; le monastère n'est plus habité que par trois sectateurs du feu, un vieillard et deux hommes de trente à trente-cinq ans.

Et encore, un des deux derniers venait-il d'arriver de l'Inde depuis cinq ou six mois seulement. Avant cette adjonction d'un troisième adorateur du soleil, ils étaient réduits à deux.

Nous descendîmes à la porte tout empanachée de flamme et nous pénétrâmes dans l'intérieur. L'intérieur se compose d'une vaste cour carrée, au milieu de laquelle s'élève un autel surmonté d'une coupole.

Au centre de l'autel brûle le feu éternel. Aux quatre coins de la coupole, comme quatre gigantesques trépieds, flambent quatre foyers alimentés par la flamme souterraine.

On monte à l'autel par cinq ou six marches. Une vingtaine de cellules sont adossées au mur extérieur, mais s'ouvrent intérieurement. Elles sont destinées aux disciples de Zoroastre.

Dans une de ces cellules était une niche creusée dans la muraille avec un rebord, sur lequel étaient posées deux petites idoles indiennes.

Un des Parsis revêtit son costume de prêtre; l'autre, qui était tout nu, passa une espèce de chemise; une messe hindoue commença.

Cette messe consistait en une modulation d'une douceur infinie, en un chant qui n'occupait pas plus de quatre ou cinq notes de la gamme chromatique, à peu près du *sol* au *mi*, et dans lequel le nom de Brahma revenait de minute en minute.

De temps en temps, l'officiant se prosternait la face contre terre, et pendant ce temps, le desservant frappait l'une contre l'autre deux cymbales qui rendaient un son aigu et vibrant.

La messe terminée, l'officiant nous donna à chacun un petit morceau de sucre candi, en échange duquel nous lui donnâmes chacun un rouble.

Après la messe dite, nous allâmes visiter les puits extérieurs. Le plus profond a une soixantaine de pieds; on y puisait autrefois de l'eau. Cette eau était saumâtre, il est vrai; un jour elle disparut. On y jeta une étoupe allumée, pour essayer de voir ce que l'eau était devenue; le puits s'enflamma aussitôt et ne s'éteignit jamais depuis.

Seul, il serait dangereux de trop s'incliner sur ce puits pour regarder au fond; la vapeur pourrait faire perdre la tête, la tête perdue, les pieds pourraient perdre la terre, et l'on irait promptement porter du combustible au feu central.

Aussi ce puits est-il entouré d'un parapet.

Les autres puits sont à fleur de terre. A leur orifice, on pose des grilles, et sur les grilles des pierres qui sont réduites en plâtre en moins de douze heures.

Pendant que nous regardions s'opérer cette transformation, l'officier qui commande le village de Surakani, situé à une verste du monastère, vint nous inviter à prendre le thé chez lui.

Nous acceptâmes, et le suivîmes.

Le thé n'était qu'un prétexte. Il nous donna dans une chambre charmante, toute préparée pour nous servir de chambre à coucher, un excellent souper tatar, composé d'un pilaw, d'un schislick, de poires, de raisins et de melon d'eau.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46

15 centimes le Numéro — N° 12 — 27 Avril 1859



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Nous y restâmes jusqu'à onze heures. J'avais grande envie d'y rester jusqu'au lendemain matin, mais il n'y avait pas moyen de laisser retourner M. Pigoulewsky seul à Bakou.

Nous l'y ramenâmes en repassant par cette *solfaterra*, qui a sur celle de Naples l'immense avantage de n'être pas éteinte.

CHAPITRE XXII.

La ville, les bazars, la mosquée, l'eau et le feu.

Le lendemain de notre excursion chez les Parsis, vers neuf heures du matin, on nous annonça le prince Khaçard-Outzmieff : avec une régularité plus que européenne, il venait nous faire sa visite et se mettre à notre disposition.

Parler d'un prince tatar à des Parisiens, c'est leur parler d'une espèce de sauvage, à moitié enseveli dans une peau de mouton, ou plutôt dans deux peaux de mouton, l'une faisant papack, l'autre faisant bourka; parlant une langue rude, gutturale, incompréhensible, traînant avec lui tout un attirail de sabres, de poignards, de schaskas et de pistolets, ignorant notre politique, notre littérature, notre civilisation.

Point : un prince tatar, quand il s'appelle le prince Khaçard-Outzmieff, ne ressemble à rien de tout cela.

Comme aspect extérieur, je l'ai déjà dit, c'est un fort bel homme de trente-cinq ans, aux traits réguliers, à l'œil vif et intelligent, au fond duquel brille un rayon presque invisible d'inquiétude et de sauvagerie, aux dents blanches splendidement, à la barbe tirant sur le noir acajou, à cause de la teinture de khina dont les Tatars et les Persans ont l'habitude de se colorer la barbe ; portant un bonnet très-fin et très-élégant d'agneau noir frisé et pointu à la manière géorgienne,

une longue tcherkesse noire, avec un simple filet d'or pour tout ornement; à la poitrine, deux cartouchières avec leurs cartouches d'argent, guillochées d'or, une ceinture d'un seul galon d'or, comme on n'en fait qu'en Orient, le pays du monde où l'on travaille le mieux l'or filé, ceinture à laquelle pend un élégant kangiar à la poignée d'ivoire, au fourreau et à la lame damasquinés d'or; un pantalon noir de drap persan, serré au-dessous du genou par la guêtre montagnarde, de l'extrémité de laquelle sort une botte étroite et fine, renfermant ces pieds de cavalier, que la terre n'a point élargis ne les ayant presque jamais touchés, et que l'on croirait des pieds d'enfant, complètent ce costume où plutôt cet uniforme.

Le prince Outzmieff, comme tous les hommes d'Orient, est très-grand amateur d'armes; non-seulement de ces armes aux poignées éclatantes, aux lames noircies qui semblent tirer, en même temps qu'elles, le deuil du fourreau; mais de nos armes d'Europe, simples, solides, sûres de leur coup. Il examina mes quatre ou cinq fusils, distingua très-bien ceux qui venaient de Devisme de ceux qui s'étaient glissés dans leur compagnie, et finit par me demander s'il me serait possible de lui faire passer à Bakou un revolver de notre armurier artiste.

La veille même de mon départ de Paris, Devisme était venu me voir et m'avait apporté, comme je l'ai déjà dit, une carabine à balles explosibles et un revolver, sortant tous deux naturellement de son magasin. J'avais déjà donné la carabine au prince Bagration, je crus le moment venu de placer le revolver.

Je l'allai donc chercher et l'offris au prince.

Une heure après je reçus un petit mot de lui: ce petit mot était conçu en ces termes, et sans une seule faute de français ni d'orthographe :

« Vous avez, monsieur, de trop belles armes pour que je me permette d'ajouter quelque chose à votre collection; mais voici une bourse et deux devants d'Arkalouk que la princesse vous prie d'accepter.

» La bourse est brodée par elle.

» Prince Khaçard-Outzmieff. »

Je sortais au moment où je reçus ce charmant cadeau : j'allais chez madame Freygang.

Lors des fêtes que le prince Tumaine m'avait données dans son palais des steppes, j'avais fait, à bord du bateau à vapeur de l'amiral Machine, le voyage d'Astrakan à la villa du prince Tumaine avec deux charmantes femmes nommées mesdames Petricenkoff et Davidoff, et une jeune fille nommée mademoiselle Vroubel. La pauvre enfant était triste et en deuil au milieu de cette fête : son père, hetman des Cosaques, était mort depuis huit mois.

Madame Petricenkoff, femme d'un officier de marine, avait, pendant deux ans, habité Asterabad en Perse, et pendant cinq ou six mois Bakou, ville aujourd'hui russe, mais restée tout aussi persane qu'Asterabad.

A Bakou, elle avait connu madame Freygang, m'avait beaucoup parlé d'elle; de sorte que la veille, lorsque j'avais rencontré madame Freygang, laquelle parle admirablement français, chez madame Pigoulewsky, je l'avais abordée comme une ancienne connaissance; elle, de son côté, avisée par madame Petricenkoff de mon arrivée, avait saisi l'occasion de me voir et était venue chez madame Pigoulewsky avec son mari, commandant du port.

Là, il avait été convenu que le lendemain M. Freygang viendrait me prendre avec la voiture, que nous nous rejoindrions au bazar.

Madame Freygang nous y attendait.

La population de Bakou se compose tout particulièrement de Persans, d'Arméniens et de Tatars.

Qu'on nous permette de tracer en quelques mots trois types qui seront ceux de ces trois peuples, autant toutefois qu'un type peut représenter un peuple, un homme des hommes.

Puisque nous avons nommé le Persan d'abord, commençons par le Persan. Mais, qu'on le comprenne bien, nous ne parlons pas du Persan de la Perse, nous ne connaissons celui-ci que par un des plus brillants échantillons que l'on puisse voir, je veux dire par le consul de Perse à Tiflis, nous parlons des Persans des provinces conquises.

Le Persan est basané, plutôt grand que petit, assez élancé dans sa taille; il a le visage long naturellement, et encore allongé en haut par son bonnet pointu et frisé, en bas par sa barbe invariablement peinte en noir, de quelque couleur que la nature l'ait faite; il a la démarche plutôt dégagée que vive; il marche vite quelquefois et court au besoin, ce que je n'ai jamais vu faire à un Turc.

Depuis plus d'un siècle, le Persan du Caucase, habitué à voir son pays conquis tour à tour par les Turcomans, par les Tatars et par les Russes, a fini, avec les idées de fatalisme qu'il tenait de la religion mahométane, par se regarder comme une victime vouée à l'esclavage et à l'oppression. Les anciens souvenirs, faute de livres historiques, sont effacés chez lui; les nouveaux souvenirs sont des souvenirs de honte; résister lui semble imprudent et inutile; toute résistance, dans sa mémoire, a été punie; il a vu le pillage de ses villes, la destruction de ses biens, le massacre de ses compatriotes, il a donc pour sauver sa vie, pour conserver sa fortune, pour garder ses biens, été obligé d'employer tous les moyens, aucun ne lui a répugné.

Il en résulte que la première chose que l'on vous dit quand vous entrez à Derbent, l'avant-garde des villes persanes que vous rencontrez sur la route d'Astrakan à Bakou, il en résulte que la première chose que l'on vous dit quand vous entrez à Derbent par la porte du nord pour en sortir par celle du midi, c'est : — Ne vous fiez pas au Persan, ne vous fiez pas à sa parole, ne vous fiez pas à son serment; sa parole, toujours prête à être reprise, suivra les fluctuations de son intérêt; son serment, toujours prêt à être trahi, aura la solidité du fer s'il le mène à une amélioration quelconque dans sa position politique ou commerciale, la fragilité de la paille, s'il est obligé, pour le tenir, de sauter un fossé ou de franchir une barrière; humble devant le fort, il sera violent et dur devant le faible.

Avec le Persan, prenez toutes vos précautions en affaires; sa signature seule ne vous donnera pas une certitude, mais une probabilité.

L'Arménien est à peu près de la taille du Persan; mais il engraisse, ce que le Persan ne fait jamais. Il a, comme le Persan, les traits d'une admirable régularité : des yeux ma-

gnifiques, un regard qui n'appartient qu'à lui, et qui renferme à la fois, comme les trois rayons tordus de la foudre, la réflexion, la gravité, la tristesse ou la soumission, peut-être l'une et l'autre. Il a conservé les mœurs des patriarches. Pour lui, Abraham est mort d'hier et Jacob vit toujours; le père est le maître absolu de la maison; après lui son premier-né; ses frères sont ses serviteurs, ses sœurs ses servantes; mais premier-né, frères et sœurs sont respectueusement courbés toujours sous la volonté indiscutable et inflexible du père. Rarement ils mangent à la table du père; rarement ils s'asseyent devant lui: pour qu'ils le fassent, il leur faut non-seulement une invitation de celui-ci, mais un ordre. A l'arrivée d'un hôte recommandé ou recommandable, ce qui est la même chose pour l'Arménien, il y a fête dans la maison; on tue, non plus le veau gras,—les veaux sont devenus rares en Arménie; est-ce parce que les enfants prodigues y sont communs? je n'en crois rien, — on tue un mouton, on fait préparer un bain et l'on invite tous les amis au repas; et, avec un peu d'imagination, rien n'empêche de croire qu'à ce repas Jacob et Rachel vont venir s'asseoir et célébrer leurs fiançailles.

Voilà, avec une économie rigide, une esprit d'ordre admirable et une immense intelligence commerciale, le côté extérieur et visible des Arméniens.

Maintenant l'autre côté, celui qui reste dans l'ombre, cette seconde face, qui n'est visible qu'à la suite d'une longue fréquentation, d'une profonde étude, rapproche la nation arménienne de la nation juive, avec laquelle elle se lie par les traditions à des souvenirs historiques qui remontent à l'origine du monde. C'est en Arménie qu'était situé le paradis terrestre. C'est en Arménie que prenaient leurs sources les quatre fleuves primitifs qui arrosaient la terre. C'est sur la plus haute montagne de l'Arménie que s'est arrêtée l'arche. C'est en Arménie que s'est repeuplé le monde détruit. C'est en Arménie, enfin, que Noé, le patron des buveurs de tous les pays, a planté la vigne et essayé la puissance du vin.

Comme les Juifs, les Arméniens ont été dispersés, non pas dans le monde entier, mais dans toute l'Asie. Là, ils ont passé sous des dominations de toute espèce; mais toujours despotiques, mais toujours de religions différentes, mais toujours barbares; n'ayant que leurs caprices pour règles, que leurs volontés pour lois. Il en résulte que, voyant que leurs richesses étaient un sujet de persécution, ils ont dissimulé leurs richesses; reconnaissant qu'une parole franche était une parole imprudente, et qu'à cette parole imprudente leur ruine était suspendue, ils sont devenus taciturnes et faux. Ils risquaient leur tête à être reconnaissants envers un protecteur d'hier tombé en disgrâce aujourd'hui, ils ont été ingrats; enfin, ne pouvant être ambitieux, puisque toute carrière leur était fermée, excepté celle du commerce, ils se sont faits commerçants, avec toutes les ruses et toutes les petitesses de l'état. Cependant, la parole de l'Arménien est à peu près sûre; sa signature commerciale est à peu près sacrée.

Quant au Tatar, nous en avons déjà parlé comme type, son mélange avec les races caucasiennes a embelli le galbe primitif. Il a été conquérant, il est resté guerrier; il a été nomade, il est resté voyageur; il est volontiers conducteur de haras, berger, éleveur de bestiaux. Il aime la montagne, la grande route, les steppes, la liberté enfin; pendant qu'au printemps le Tatar quitte son village pour n'y rentrer qu'à l'automne, sa femme file la laine des troupeaux qu'il fait paître, tisse les tapis de Kouba, de Schumaka, de Noukha, qui rivalisent pour la naïveté des ornements, le charme de la couleur, la solidité de la trame, avec les tapis persans, et qui ont sur eux l'avantage de se vendre à moitié du prix de ces derniers. Ce sont encore eux qui font les poignards aux fines trempes, les fourreaux aux riches ornements, et ces fusils incrustés d'ivoire et d'argent pour lesquels un chef montagnard donne quatre chevaux et deux femmes.

Avec le Tatar on n'a pas besoin de signature, la parole suffit.

C'était au milieu de cette triple population, qui commence à Derbent, que nous allions désormais vivre. Il n'y avait donc pas de mal à la bien étudier pour la bien connaître.

Je n'ai point parlé de la population géorgienne, que l'on ne trouve guère hors de la Géorgie, et à laquelle, d'ailleurs, il faut consacrer, — tant elle est belle, noble, loyale, aventureuse, prodigue et guerrière, — une étude toute spéciale.

Le commerce de Bakou est celui de la soie, celui des tapis, celui du sucre, celui du safran, celui des étoffes de Perse, celui du naphte.

Nous avons parlé de ce dernier commerce.

Celui de la soie est considérable, quoique ne pouvant se comparer à celui de Noukha. On récolte à Bakou cinq ou six cent mille livres de soie, qui se vend, selon sa qualité, de dix à vingt francs la livre.

La livre russe n'est que de douze onces.

Le safran vient après; on en récolte seize à dix-huit mille livres par an. Il se vend de huit à douze, et même à quatorze francs la livre.

On le pétrit avec de l'huile de sésame, et l'on en fait des galettes plates faciles à transporter.

On vend à Bakou deux sortes de sucre: l'un très-beau et qui vient d'Europe; l'autre, qui se fabrique dans le Mazanderan, se vend par petits pains et a la valeur de notre grosse cassonade.

On comprend que de toutes ces marchandises, les seules que j'eusse la curiosité de voir étaient les tapis, les étoffes de Perse et les armes.

Mais madame Freygang, en véritable fille d'Ève qu'elle était, commença par me conduire chez son orfèvre. C'était un émailleur persan, très-habile, nommé Youssouff.

Quel bonheur que je n'aie pas commencé mon voyage par Poti et Tiflis, au lieu de le commencer par Stettin et Saint-Pétersbourg: je n'eusse certainement pas été plus loin que Derbent.

Et comment serais-je revenu?

Quelle merveille pour une imagination d'artiste, que ces bijoux, que ces étoffes, que ces tapis, que ces armes d'Orient!

J'eus le courage de résister et n'achetai qu'un chapelet en corail, un rosaire en serdolite et un collier en pièces de monnaie tatare.

Et je me sauvai de chez l'enchanteur à la baguette d'or, sans m'inquiéter si madame Freygang me suivait.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que ces manieurs de perles et de diamants, c'est que ces Benvenuto Cellini à bonnets pointus, demeurent dans des masures, qu'il faut arriver à eux

par des escaliers délabrés, et que le vent de la rue attise leurs fourneaux à travers leurs vitres brisées.

Madame Freygang me rejoignit : elle me croyait mordu par quelque phalange.

— Au bazar, au bazar, lui dis-je : nous ne serons jamais assez loin de votre émailleur.

En effet, il nous avait montré des coupes comme on n'en voit que dans les *Mille et une Nuits*, des coiffures de sultanes, des ceintures de péris.

Tout cela fait avec une simplicité d'instruments merveilleuse, au marteau, au poinçon, au ciseau.

Certes, ce n'est pas fini comme ce qui sort des magasins de Janisset ou de Lemonnier; mais quel caractère !

Et puis, au milieu de cette saleté, de ces taracanes qui courent, de ces souris qui grignotent, de ces enfants qui grouillent, une fumée s'élève d'un brûle-parfums en cuivre, et vous vous croyez transporté chez Chardin.

Or, parfums, pierreries, armes, boue et poussière, voilà l'Orient.

Nous nous dirigeâmes vers le bazar.

Là, c'est une tentation d'un autre genre. Les soieries de Perse, les velours de Turquie, les tapis du Karaback, les coussins de l'Inkhoran, les broderies de Géorgie, les manteaux arméniens, les galons de Tiflis, que sais-je, moi, tout vous attire, tout vous sollicite, tout vous arrête.

Ah ! mes pauvres amis de Paris, vous à qui le bon Dieu a mis tant de lumière dans les yeux que la vue d'une étoffe d'Orient suffit à vous consoler d'avoir vendu un tableau à moitié prix, si j'avais été riche, que de trésors j'eusse suspendus aux murs de vos ateliers, que de merveilles j'eusse déroulées sous vos pieds!

Je ne rentrai chez madame Pigoulewsky qu'à l'heure juste du dîner.

Il avait fait grand vent et la mer avait été fort agitée pendant toute la matinée; mais le vent était tombé, mais la mer était calme, de sorte que M. Freygang avait l'espoir de nous faire voir un spectacle unique et merveilleux qu'on ne voit qu'à Bakou.

Celui des feux de mer.

Nous devions aller en même temps à la mosquée de Fathma.

A cinq heures, on vint nous dire que la barque nous attendait.

Nous nous hâtâmes, car nous avions à la fois des choses qu'il fallait voir au jour et à la nuit.

Il fallait voir au jour les débris du caravansérail, recouvert aujourd'hui par la mer, et dont les tours dépassent d'un pied, dans les temps calmes, la surface de l'eau.

Ces tours sont reliées par un mur resté debout comme elles.

Ces ruines qui plongent à douze, à quinze pieds dans la mer, présentent un étrange problème à résoudre.

Les savants prétendent que la mer Caspienne se retire chaque année, que donnant un tirage de dix-huit à vingt pieds en 1824, elle n'en donne plus, aujourd'hui, un que de douze à quinze.

Que donnait-elle quand ce caravansérail, dont les tours viennent à fleur d'eau, était à sec ?

Certes, il n'a pas été construit au fond de la mer; s'étendant à plus d'une verste, il atteste clairement que la mer qui baigne aujourd'hui les murailles de Bakou en était à une verste autrefois.

Ne serait-ce pas plutôt que les sables apportés par le vent, que les rochers que roulent le Téreck, l'Oural et la Koura font peu à peu hausser le niveau de la mer?

Mais alors elle n'a donc plus cette soupape souterraine qui la met en communication avec la mer Noire et le golfe Persique?

Cela m'est fort indifférent, à moi; mais les pauvres savants! ils doivent en donner leur langue aux chiens.

Nous allumâmes une espèce de fusée à la congrève, préparée avec du naphte et des étoupes, et alourdie par une balle de plomb.

Nous la jetâmes dans une de ces tours dont elle alla illuminer le fond, à la grande terreur d'une douzaine de poissons qui y avaient établi leur domicile, et qu'on voyait se cogner désespérément le nez contre la muraille, ne retrouvant pas la porte par laquelle ils étaient entrés.

Ce feu grégeois est préparé par les Tatars. Il me rappela ce que Joinville rapporte de celui que leur jetaient les Turcs, et qui effraya si fort les croisés en brûlant au milieu des eaux du Nil.

Cette expérience faite, nous continuâmes notre chemin.

Constatons, en passant, chose que nous avions oublié de faire, que nos matelots, avec leurs gaffes et leurs crocs de fer, essayèrent vainement d'arracher une parcelle des tours ou de la muraille.

En nous avançant vers la pleine mer, nous laissâmes à tribord la goëlette du capitaine Freygang. Elle avait été construite à Abo, et si l'on veut avoir une idée de la différence de prix qui existe entre les constructions finlandaises et nos constructions à nous, nous dirons que, doublée et chevillée en cuivre, avec un double jeu de voiles, elle coûtait, lancée à la mer, trois mille roubles, — douze mille francs.

Dix minutes après, nous doublions le cap Baïkoff, et nous abordions près du cap Chikoff.

En passant, le capitaine nous avait fait remarquer l'ébullition de l'eau. C'était un frémissement sur cette mer calme comme un miroir, pareil à celui que lui eût communiqué une fournaise souterraine.

Au moment où nous mîmes pied à terre, nous étions à cent pas de la mosquée. Nous la reconnaissions dans la nuit à son minaret plein d'élégance, et du haut duquel le muezzin appelle les fidèles à la prière.

Quoiqu'il fût six heures du soir et nuit fermée, on nous ouvrit. Quelques abbases nous firent allumer des lampes de naphte qui ont conservé la forme antique; deux derviches nous précédèrent. A la porte, nous voulûmes ôter nos bottes, mais, comme à Derbent, on ne le permit pas, et nos ciceroni se contentèrent de relever les tapis sacrés, afin qu'ils ne fussent pas souillés du contact des pieds infidèles.

On nous conduisit au tombeau de Fathma, qui a donné son nom aux Fathmites ou Fathimites, et qui, lors des persécutions de Yésid, s'est exilée et est venue mourir près de Bakou.

Cet événement donne lieu tous les ans à une fête des plus curieuses, qui va trouver incessamment sa place dans notre récit.

Cette mosquée est un lieu de pèlerinage pour les femmes stériles. Elles y viennent à pied, y font ce que nous appelons

nous autres une neuvaine, et dans l'année obtiennent un enfant.

La princesse Khaçard-Outzmieff, avec laquelle nous avions dîné la veille, était dans ce cas. Elle fit un pèlerinage à la mosquée sainte, et dans la même année eut un garçon.

Le prince, en reconnaissance de ce don du ciel, a fait faire à ses frais un chemin de Bakou à la mosquée.

Malgré cette immense réputation et ce précieux privilége, la mosquée de Fathma ne nous a point semblé très-riche. Il paraît que les femmes tatares de Bakou et des environs ont rarement besoin d'avoir recours à l'influence qu'exerce près d'Allah la petite-fille du Prophète.

Nous remontâmes dans la barque, où nos rameurs nous attendaient, et nous reprîmes le chemin du cap Baïkoff.

La nuit était toujours calme et très-noire. Malgré ce calme, la mer était soulevée par une légère houle venant du large, et qui annonçait que le vent était en route pour venir nous trouver. Cette houle devait ajouter au pittoresque du spectacle, mais nous devions nous hâter, attendu que le vent, en arrivant plus tôt qu'on ne l'attendait, pouvait faire manquer la représentation.

Il nous fallut chercher un instant l'endroit où nous avions remarqué l'ébullition de l'eau. L'endroit, au reste, est facile à trouver; on est guidé par l'odeur du naphte.

Bientôt un des matelots dit à M. Freygang :

— Nous y sommes, capitaine.

— Eh bien, répondit celui-ci, pour nous laisser le plaisir de la surprise, fais ce qu'il y a à faire.

Le matelot prit deux poignées d'étoupe, en alluma une de chaque main à une lanterne que lui présentait son compagnon, et jeta les deux poignées d'étoupe à bâbord et à tribord.

A l'instant même, sur l'étendue d'un quart de verste, tout autour de nous la mer s'enflamma.

Ce dut être une grande terreur, je l'avoue, pour le premier qui, passant à cet endroit, y alluma son cigare avec du papier, et, jetant son papier à la mer, vit la mer prendre feu comme un vaste bol de punch.

Notre barque avait l'air de celle de Caron traversant le fleuve des enfers; la mer était devenue un véritable Phlégéton.

Nous naviguions littéralement au milieu des flammes.

Par bonheur, ces flammes d'une belle couleur d'or étaient subtiles comme celles de l'esprit-de-vin, et à peine en sentions-nous la douce chaleur.

Débarrassés de toute inquiétude, nous pûmes examiner avec plus d'attention encore ce merveilleux spectacle.

La mer brûlait par îles plus ou moins étendues; il y en avait de larges comme une table ronde de douze couverts; d'autres de la dimension du bassin des Tuileries; nous naviguions dans les détroits, et de temps en temps nos rameurs, sur l'ordre du capitaine, nous faisaient traverser une de ces îles de flammes.

C'était évidemment le plus curieux et le plus magique spectacle qui se pût voir, et qui ne se rencontre, je crois, que dans ce coin du monde.

Nous y eussions passé la nuit sans aucun doute, si nous n'avions vu la houle augmenter peu à peu, puis senti arriver un premier souffle de vent.

Les petites îles s'éteignirent les premières, puis les moyennes, puis les grandes.

Une seule persista.

— Allons, nous dit notre capitaine, il est temps de regagner Bakou, ou nous pourrions bien aller chercher au fond de l'eau les causes du mystère que nous venons de voir se développer à sa surface.

Nous nous éloignâmes. Le vent, en effet, soufflait du nord, et nous poussait à la mosquée de Fathma.

Mais les bras de nos huit rameurs le domptèrent, comme lui avait dompté la flamme.

« Bondis, hennis, prends le mors aux dents, mon coursier sauvage, dit Marlinsky, tu portes sur tes reins un animal plus féroce que toi et qui te domptera. »

Ainsi est du vent.

Il dompta et éteignit jusqu'à la dernière île de flamme. Nous la vîmes longtemps lutter contre lui, disparaître dans les vallées liquides, puis remonter au sommet des vagues, puis disparaître de nouveau, puis reparaître encore, puis enfin, comme une âme qui monte au ciel, quitter la surface de la mer et s'évanouir dans l'air.

Mais nous, à notre tour, nous domptâmes le vent.

Décidément, comme le dit Marlinsky, l'homme est le plus féroce de tous les animaux, et je dirai même plus, le plus féroce de tous les éléments.

En approchant du port, un de nos marins alluma une lance à feu.

A ce signal, la goëlette du capitaine Freygang s'illumina.

Ce fut comme un signal donné à tous les bâtiments de l'État à l'ancre dans le port de Bakou. Ils s'illuminèrent à l'instant de la même façon, et nous passâmes à travers une véritable forêt de lances à feu.

Madame Pigoulewsky nous attendait avec une collation de confitures persanes.

Il est évident que le plus riche empereur de la terre, excepté l'empereur Alexandre II, quittant Pétersbourg pour Bakou, ne pourrait pas se donner dans son royaume la soirée qu'on venait de nous donner, à nous, simples artistes.

C'est que l'art est tout simplement le roi des empereurs et l'empereur des rois.

CHAPITRE XXIII.

Tigres, panthères, chacals, serpents, phalanges, scorpions, moustiques, sauterelles, absinthe pontique.

Bakou, dont le nom signifie *niche des vents*, voudrait inutilement se rattacher à la famille des villes européennes : par son sol, par sa mer, par ses bâtisses, par ses productions, par les poissons qui peuplent ses rivières, par les animaux qui rugissent dans ses forêts; par les reptiles qui rampent dans ses steppes, par les insectes qui vivent sous ses rochers, par les atomes qui peuplent son atmosphère, elle est asiatique, et surtout persane.

Commençons par le tigre : à tout seigneur tout honneur.

Là où est le tigre, on ne voit pas de lions : rarement deux tyrans règnent sur le même royaume.

La Koura, que nous appelons le Kour, et que les anciens

appelaient le Cyrus, semble être la limite que s'est imposée le tigre à lui-même.

Il est rare que l'on rencontre un tigre sur la rive gauche du Kour, qui prend sa source dans les montagnes auxquelles s'adosse Akhalzik, passe à Tiflis, à Tchemaky, à Aksabar, fait sa jonction avec l'Aras, — l'Araxe des anciens, — à l'angle septentrional des steppes de Moghan, et va par trois branches, après avoir contourné cette steppe, se jeter à la mer Caspienne dans la baie de Kizil-Agatch.

Une quatrième branche se sépare du fleuve à Salian et va droit à l'est se perdre isolément dans la mer.

Le tigre, très-commun à l'Inkhoran et dans les forêts qui l'avoisinent, traverse donc l'Aras, pénètre dans le Karabach, s'aventure parfois jusqu'en Géorgie ; mais, je le répète, franchit rarement la Koura ou le Kour. — Nous avons déjà dit que c'était le même fleuve.

Cependant on a vu des tigres dans le Caucase; deux ou trois ont été tués en Avarie.

Il y a cinq ou six ans, un tigre de l'Inkhoran s'était rendu célèbre comme détrousseur de passants. Il se tenait d'habitude sur la route de l'Inkhoran à Astarinsk, route qui côtoie la mer et longe le pied des montagnes du Chilan.

Un jour, un Cosaque, qui allait de l'une de ces villes à l'autre, vit un animal couché sur la route; il s'en approcha sans savoir quel animal c'était. L'animal releva la tête, rugit et montra les dents. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un tigre.

Le Cosaque rapportait un pain. Il jeta son pain au tigre ; le tigre allongea la patte, tira le pain à lui et se mit à le manger.

Le Cosaque passa, revint à Astarinsk, prévint ses camarades de ce qui lui était arrivé, et les invita à ne plus se hasarder sur la route d'Inkhoran sans un morceau quelconque à jeter au gardien de la route.

Le lendemain, le tigre était à la même place. Un marchand arménien n'échappa que parce que le tigre se jeta sur son chien.

Dès lors, aucun voyageur ne sortit plus ni d'Inkhoran pour aller à Astarinsk, ni d'Astarinsk pour aller à Inkhoran, sans emporter, comme Enée descendant aux enfers, un gâteau pour le gardien du passage.

On se munit d'abord de pain.

Mais bientôt le pain parut au tigre une nourriture fort insuffisante. Il grogna de façon à indiquer clairement qu'il accepterait peut-être bien encore du pain, mais qu'il demandait quelque chose à mettre dessus.

Ce quelque chose, c'était de la chair saignante.

On emporta dès lors des poules, des dindons, des quartiers de viande, et, toujours bon prince, le tigre laissait passer le voyageur pourvu qu'il payât exactement la contribution.

Mais le bruit de cet événement arriva aux oreilles du gouvernement russe. Un gouvernement, quel qu'il soit, ne peut pas admettre qu'un percepteur quelconque s'établisse sur la grande route sans avoir dans sa poche son brevet signé du ministre des finances.

Le tigre avait oublié de demander le sien au gouverneur du Caucase.

On fit une battue; le tigre ne pouvait croire d'abord qu'on en voulait à lui, mais lorsqu'une balle dans les côtes ne lui eût plus laissé aucun doute à ce sujet, il se jeta sur les imprudents qui venaient le troubler dans le pacifique exercice de ses fonctions, et tua deux chasseurs.

Un troisième, blessé seulement, en revint à grand'peine.

Le gouvernement russe, qui n'a ni cédé devant Kasi-Moullah ni devant Chamyll, ne pouvait pas céder devant un tigre.

Il ordonna une seconde battue, non pas de chasseurs amateurs, mais avec une compagnie tout entière.

Le tigre, après avoir reçu neuf balles, fit encore un bond de quinze pieds de haut pour atteindre un Cosaque qui, monté sur un arbre, venait de lui envoyer la neuvième balle ; pour mettre autant que possible une distance plus grande encore entre lui et l'animal, le Cosaque s'accrocha à une branche qui s'étendait au-dessus de sa tête et s'enleva à la force des poignets ; mais il fut arrêté dans son ascension : un coup de griffe du tigre lui avait ouvert le ventre et arraché la moitié des entrailles.

Le tigre mourut ; mais cette fois il en coûta cinq hommes à l'empereur Nicolas.

Depuis lors, il y a quatre ans à peu près de cela, une femme fit à elle seule et d'un seul coup ce que douze chasseurs d'abord et ensuite une compagnie de soldats avaient eu tant de peine à faire.

C'était dans le village de Djemgamiran, situé au milieu des bois.

Le moindre village russe, ou devenu russe, a son bain russe.

Le Russe, si pauvre qu'il soit, ne saurait se passer de deux choses : de son thé deux fois par jour, de son bain une fois par semaine.

Un homme et une femme tenaient un bain public dans la dernière maison du village.

Cette maison était entièrement perdue dans le bois.

C'était un samedi, jour d'ablution générale. L'homme et la femme avaient commencé de chauffer la chaudière du bain, et fendaient du bois dans la cour afin de lui faire atteindre le plus haut degré de chaleur dont elle fût susceptible.

Pendant qu'ils coupaient leur bois, ils virent un tigre qui entrait dans le bain tranquillement, et de ce pas calme des animaux qui sont sûrs de leur force.

Il alla se coucher sur le degré le plus élevé du bain. Les tigres adorent la chaleur.

Le baigneur, qui n'avait pas chauffé son bain pour le tigre, courut pour le chasser comme il eût fait d'un chat.

Il trouva l'animal couché où nous avons dit, et paraissant jouir de la béatitude la plus parfaite.

Le baigneur prit un seau, l'emplit d'eau bouillante, et le jeta au nez du tigre.

Les tigres aiment la chaleur, mais ils détestent l'eau bouillante : il y a une mesure dans tout.

Il s'élança sur le baigneur.

Mais par bonheur pour celui-ci, sa femme l'avait suivi, tenant à la main la hache dont elle coupait son bois.

Instinctivement, voyant le tigre se jeter sur son mari, elle lui envoya un coup de hache à toute volée.

Elle atteignit le tigre juste au milieu du front et lui fendit la tête comme une pomme.

Le tigre tomba mort, renversant, par l'impulsion donnée, l'homme et la femme dans sa chute, mais ne leur occasionnant d'autre mal que celui qu'ils se firent en tombant.

Le prince Voronzoff, alors gouverneur du Caucase, fit venir la tueuse de tigre à Tiflis. Ce fut d'abord la comtesse qui la reçut.

Mais affectant un air de colère.

— Comment, malheureuse, lui dit-elle, vous avez osé tuer un tigre impérial!

— Ah! madame, s'écria la bonne femme trompée à l'accent de la comtesse, je vous jure que je ne savais pas qui il était.

La comtesse Woronzoff éclata de rire; ce rire rassura la pauvre femme.

Le comte entra à son tour et la rassura tout à fait.

Ce ne fut pas tout, le comte lui donna une gratification de mille roubles et une médaille, qu'elle porte sur sa poitrine comme un soldat la croix d'honneur.

La bonne femme nous raconta elle-même l'aventure. Elle ne revenait pas de l'étonnement et de l'admiration dont elle avait été l'objet. Elle n'avait pas éprouvé plus d'émotion à donner le coup de hache au tigre, que son mari à lui jeter son seau d'eau.

Les tigres se tinrent pour avertis et ne se présentèrent plus désormais aux bains russes.

Un tigre du village de Chanaka se montra meilleur enfant encore.

Une femme lavait son linge dans une fontaine, à cent pas de la maison; elle avait avec elle un enfant de quatorze à quinze mois.

Elle manqua de savon, retourna chez elle pour en chercher, et jugeant inutile d'emmener son enfant, le laissa jouer sur le gazon, près de la fontaine.

Pendant qu'elle cherchait son savon, elle jeta par la fenêtre ouverte les yeux sur la fontaine pour s'assurer si l'enfant ne s'aventurait pas au bord de l'eau; mais sa terreur fut grande lorsqu'elle vit un tigre sortir de la forêt, traverser le chemin, aller droit à l'enfant et poser sur lui sa large patte.

Elle resta immobile, haletante, pâle, presque morte.

Mais sans doute l'enfant prit l'animal féroce pour un gros chien: il lui empoigna les oreilles avec ses petites mains et commença de jouer avec lui.

Le tigre ne fut pas en reste; c'était un tigre d'un caractère jovial, il joua lui-même avec l'enfant.

Ce jeu effroyable dura dix minutes; puis le tigre, laissant l'enfant, retraversa la route et rentra dans le bois.

La mère s'élança, courut, tout éperdue, à l'enfant, et le trouva riant et sans une égratignure.

Les trois faits que je viens de raconter sont aussi populaires au Caucase que l'histoire du lion d'Androclès à Rome.

Les panthères sont assez communes sur les bords de la Koura, et surtout, comme je l'ai dit pour les tigres, sur la rive droite du fleuve. Elles se tiennent dans les roseaux, dans les fourrés, dans les broussailles, s'élancent de là sur les moutons, sur les chèvres sauvages et même sur les buffles qui viennent boire.

Autrefois on dressait les panthères comme on dresse encore aujourd'hui les faucons; seulement, au lieu de chasser le faisan, on chassait la gazelle; au lieu de les porter sur le poing, on les portait à l'arçon de la selle.

L'abolition de la domination persane dans la partie méridionale de la Géorgie, la réunion successive des différents khanats à la Russie, firent tomber en désuétude cette chasse, plaisir princier des khans. M. Tchelaïeff, directeur des douanes de Tiflis, se souvenait avoir fait, tout jeune, cette chasse avec le khan de Karaback.

Depuis il avait assisté à deux ou trois chasses à la panthère. Dans une de ces chasses, le chasseur qui se trouvait le plus proche de lui ayant tiré sur une panthère et l'ayant blessée, l'animal avait bondi sur lui, et avant qu'il eût eu le temps de lui envoyer son coup de fusil, lui avait, d'un coup de patte, littéralement arraché la tête de dessus les épaules.

Quant aux chacals, ils sont communs à ce point, dans les villages un peu enfoncés dans les montagnes, d'empêcher de dormir ceux qui ne sont pas encore habitués à leurs cris. Quoique l'animal soit inoffensif ou plutôt lâche, son cri a quelque chose d'effrayant.

On se rappelle l'histoire racontée par Oléarius:

Envoyé par le duc de Holstein au shah de Perse, le digne Allemand vit le navire qui le portait faire naufrage sur les côtes du Daghestan. Son secrétaire, en herborisant, s'égara dans une forêt, et craignant d'être dévoré par les animaux féroces, monta sur un arbre pour y passer la nuit. Le lendemain, comme on ne le voyait pas revenir, on se mit à sa recherche et on le retrouva sur son arbre. Il avait complétement perdu la raison et jamais ne la recouvra. Seulement, on comprit par ses réponses que cet événement était la suite de la terreur que lui avait fait éprouver les chacals. Il affirmait qu'une centaine de ces animaux s'étaient réunis sous l'arbre où il était posté et avaient gravement causé en allemand, et comme des personnes raisonnables, de leurs affaires particulières.

Quant aux serpents, assez communs aux environs de Bakou, on ne peut faire un pas sans risquer d'en écraser un, ou d'être mordu par lui, ce qui est infiniment plus désagréable, dès que l'on met le pied dans les steppes de Moghan. Un de mes bons amis, le baron de Finot, consul à Tiflis, qui les a traversées avec une escorte de Cosaques, les a vus par centaines; un de ses Cosaques en piqua un avec sa lance; il était du plus beau jaune d'or. Les plus communs sont noirs et verts.

Le comte Zoubow, étant venu en 1800 faire le siége de Salian, séparée des steppes de Moghan par le Koura seulement, résolut de passer l'hiver dans ces steppes. Ses soldats, en creusant la terre pour y placer leurs tentes, amenèrent à la surface du sol des milliers de serpents engourdis par le froid.

L'antiquité elle-même constate le fait.

Voici ce que dit textuellement Plutarque:

« Après cette dernière bataille, — celle qu'il livra près du fleuve Abas, — Pompée, s'étant mis en chemin pour pénétrer jusqu'au pays d'Hyrcanie et gagner la mer Caspienne, fut contraint d'abandonner son projet et de tourner en arrière, par la grande multitude de serpents venimeux et mortels qu'il y trouva, à la distance de trois journées à peu près. Il s'en retourna donc dans la petite Arménie. »

Par bonheur, la morsure de ces serpents, quoique mortelle si on laisse le venin faire des progrès et librement développer son action sur le sang, devient à peu près inoffensive si l'on verse de l'huile sur la plaie et même si on la frotte simplement avec un corps gras.

Chose bizarre, au printemps des troupes de serpents voyageurs viennent de Perse, traversent l'Araxe, et font invasion dans les steppes de Moghan. Qui les amène? est-ce la haine, ou l'amour? — L'amour des serpents ressemble beaucoup à la haine, mais le fait est que pendant un mois ou deux les steppes retentissent de sifflements qui feraient croire à un sabbat d'Euménides, tandis que de place en place on voit d'immenses reptiles, d'un jaune d'or ou d'un vert d'émeraude, exécutant des espèces de polkas debout sur leur queue, et dardant l'un sur l'autre leur triple dard, — noir chez les uns, couleur de feu chez les autres.

Pendant ce temps, nul n'ose se hasarder dans les steppes de Moghan, et la morsure des serpents est presque inguérissable.

Qu'on me permette maintenant de livrer un fait à l'incrédulité de mes lecteurs.

Certaines familles, presque toutes princières ou alliées à des familles princières de la Géorgie ou des différents khanats de Bakou, de Kouba, de Karabach, etc., possèdent une pierre qui jouit des vertus du bézoard fabuleux de l'Inde.

Cette pierre, que les pères transmettaient à leurs enfants parmi les pierres les plus précieuses de leurs écrins, a la propriété de guérir de la blessure de tous les animaux venimeux, serpents, vipères, phalanges, scorpions; il suffit de l'appliquer sur la blessure, pour qu'elle attire à elle le venin comme l'aimant attire le fer. Le colonel Davidoff, allié en France à la duchesse de Grammont, et qui a épousé à Tiflis une princesse Orbéliani, possède une de ces pierres.

Elle est de la grosseur d'un œuf de grive, spongieuse, bleuâtre, sans saveur, noircie à certains endroits comme une fève grillée sur la pelle. On vient, en cas de morsure, la lui emprunter; on l'applique sur la plaie : la pierre change de couleur et prend une teinte d'un gris livide.

Mais aussitôt l'opération terminée, opération analogue à celle des anciens Psylles, on met la pierre dans du lait; elle dégorge son venin et recouvre sa couleur ordinaire.

J'ai fort engagé le colonel Davidoff à prendre avec lui cette pierre à son prochain voyage à Paris, et à la soumettre à l'investigation des savants.

Quant à moi, je ne crois pas cette pierre de formation naturelle. Je la crois plutôt un antidote préparé de main d'homme par les anciens médecins persans.

Nous avons dit que cette pierre était souveraine non-seulement contre la morsure des serpents, mais encore contre celle des phalanges et des scorpions : donnons quelques détails sur ces deux terribles insectes.

La phalange, *phalangium araneoide*, est très-commune à Bakou et dans ses environs.

Son aspect est effrayant. On comprend à la première vue que cet animal doit être un des parias de la création. Son corps est gros comme le pouce et monté sur des pattes assez courtes; mais malgré l'exiguïté de ses pattes, elle court fort vite. Son cou est long; sa gueule est armée de dents dont elle saisit sa proie avec une rage incroyable. Sans doute sa mauvaise réputation lui a donné un mauvais caractère, car c'est l'animal le plus irascible que je connaisse.

Deux phalanges, placées dans le même bocal, se précipitent à l'instant même l'une sur l'autre, et ne se lâchent que lorsque l'une des deux est non-seulement morte, mais en morceaux.

Il en est de même si on l'enferme avec un scorpion. Le scorpion lutte, mais finit presque toujours par être victime.

Le scorpion est connu : c'est le même que le scorpion d'Europe. Seulement, une variété de scorpions rouges est plus dangereuse que les scorpions jaunes, et une autre variété de scorpions noirs est plus dangereuse que les scorpions rouges.

Au moment où nous étions à Bakou, quoique ce fût au mois de novembre, et que par conséquent le temps fût froid relativement, on pouvait se donner le plaisir de trouver un scorpion ou deux sous chaque grosse pierre gisant au midi, au pied des murailles de la ville.

Le plus sûr préservatif contre le scorpion, la phalange et même les serpents, pour les voyageurs obligés de bivaquer en plein air ou de camper sous une tente, est de coucher sur une peau de mouton.

Cela tient à ce que le mouton est l'ennemi le plus acharné de ces animaux.

Le mouton adore le scorpion et la phalange; autant de ces insectes rencontrés par un troupeau de moutons, autant de mangés. L'été on les voit fuir devant les moutons en pâturage, en telle quantité que l'herbe en fourmille et en remue.

Un autre animal, non-seulement presque aussi dangereux, mais encore plus fatigant et plus insupportable que scorpions, phalanges et serpents, en ce qu'on ne peut pas s'en garantir, c'est le moustique.

Pendant cinq mois de l'année, du mois de mai à la fin de septembre, l'atmosphère, à partir de Kasan jusqu'à Astérabad, appartient aux moustiques.

Invisibles à l'œil, impalpables à la main, voletant à l'aide de deux ailes verticales, ils passent à travers les plus fins tissus, pénètrent tout entiers dans la peau, y font naître des démangeaisons aussi douloureuses que les brûlures, lesquelles amènent des pustules qui, pendant trois ou quatre mois, laissent à peu près les mêmes traces que la petite vérole.

Il existe un village de Perse où jamais ne s'arrêtent les voyageurs. Ce village se nomme Meahnié.

Dans ce village seulement, produite on ne sait par quoi, existe une petite punaise dont la piqûre est mortelle pour les étrangers.

Les gens du pays, chose fort étrange, n'éprouvent, lorsqu'ils sont piqués par elle, d'autre effet que celui que leur produirait une piqûre ordinaire.

Maintenant, puisque nous y sommes, un mot des sauterelles, cette septième et dernière plaie de l'Égypte.

Les sauterelles font en Géorgie et en Perse de véritables invasions. On voit tout à coup apparaître à l'horizon un nuage noir au milieu d'un ciel serein.

Il vous semble que c'est un orage.

Mais ce nuage arrive si vite, que vous comprenez bientôt que jamais trombe n'a marché d'un pareil pas, fût-elle fouettée par l'aile du vent.

D'ailleurs, ce nuage est livide.

Ce nuage, ce sont des milliards de sauterelles.

ALEXANDRE DUMAS. (Edité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 13 **28 Avril 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Partout où elles s'abattent, la moisson est faite. Si c'est dans les champs, il ne reste pas un seul épi de blé; si c'est sur une forêt, il ne reste pas une feuille aux arbres.

Par bonheur, ces nuées de sauterelles, si épaisses qu'elles soient, se fondent bientôt; elles sont suivies par des bandes d'oiseaux que les Persans et les Géorgiens vénèrent comme les Hollandais les cigognes, comme les Égyptiens l'ibis.

Ce destructeur de sauterelles s'appelle dans le pays le tarby; c'est le *paradisea tristis* de nos musées.

Maintenant, comme si les animaux, eux aussi, devaient être exposés aux mêmes accidents que l'homme, il existe dans tout le bassin compris entre les deux mers une plante mortelle aux chevaux.

C'est l'absinthe pontique.

Souvent d'un troupeau de quarante, cinquante, cent chevaux qui tombent sur un pâturage où croît cette plante, pas un n'échappe. Le général Titianoff, dont nous avons raconté la mort tragique lors du siége qu'il fit de Bakou, perdit de cette façon tous les chevaux de son artillerie.

Les moutons et les bœufs la mangent impunément.

La saignée, le lait aigre et l'huile sont les meilleurs, mais ne sont pas toujours d'efficaces remèdes contre cet empoisonnement.

Nous invitons les touristes à qui prendrait l'envie de faire le voyage que nous avons fait, à se munir à Pétersbourg ou à Moscou d'un sac de poudre persane.

Cette poudre a la propriété d'éloigner de celui qui la sème autour de lui, la plupart des insectes dont nous venons de raconter les instincts malfaisants.

Au reste, je rapporte en France un sachet de cette poudre. On pourra l'analyser. Mes faibles connaissances botaniques

me laissent croire jusqu'à présent qu'elle se compose tout simplement de pistils de camomille.

CHAPITRE XXIV.

Shah-Houssein.

Nous avons dit, en allant à la mosquée de Fathma, un mot d'une fête tatare qui a lieu à Derbent, à Bakou, à Schumaka, à propos de la mort de Houssein, fils d'Ali et de cette même Fathma dont nous avons visité la mosquée.

La mort de Houssein ayant eu lieu le 10 octobre, le hasard nous fit assister à cette fête anniversaire.

Je ne promets pas d'être très-clair en la racontant; mon défaut de connaissance de la langue m'a forcé d'interpréter presque constamment une pantomime plus imagée que juste, ou de m'en rapporter à ce que des voisins complaisants et estropiant le français ont bien voulu m'en dire.

Quant à Kalino, grâce à la pauvre éducation que l'on reçoit dans les universités russes, il était encore plus ignorant que moi du drame qui se passait sous ses yeux.

Cependant je me hasarderai à une analyse : si défectueuse qu'elle soit, elle marquera pour mes lecteurs le point où en est l'art dramatique chez les successeurs de Gengis-Khan et de Timour-Lang.

Vous savez ou vous ne savez pas, cher lecteur, mais je vais procéder comme si vous ne le saviez pas, que le mahométisme se divise en deux sectes : la secte d'Abou-Beker et Omar-Souni, et la secte d'Ali-Chahi.

Les Turcs sont pour la plupart de la première, c'est-à-dire Sunnites

Les Persans sont de la seconde, c'est-à-dire Chahites.

Avouons, en l'honneur des deux peuples, qu'à cause de cette différence de religion, ils se détestent encore aussi cordialement aujourd'hui que se détestaient, au seizième siècle, les catholiques et les huguenots.

Les Chahites se distinguent particulièrement par leur intolérance : leur haine pour les chrétiens est en général si forte, que pour rien au monde un Chahite, dût-il mourir de faim en ne le faisant pas, ne s'assoirait à la même table qu'un chrétien: et ce dernier mourrait littéralement de soif, qu'un Chahite, de peur de souiller son verre, ne lui offrirait pas un verre d'eau.

Ce sont les véritables vieux croyants, demeurés selon le cœur de Mahomet.

Les Tatares qui habitent Derbent, Bakou et Schumaka, appartiennent particulièrement à cette aimable secte, et ce sont eux surtout qui fêtent avec le plus d'ardeur et de zèle cet anniversaire déplorable pour eux de la mort du fils de Fathma.

Disons quelques mots de Houssein pour rendre, s'il est possible, notre analyse plus intelligible.

Un cousin germain de Mahomet épousa sa fille Fathma, et se trouva dès lors, non-seulement le cousin germain, mais encore le gendre du Prophète. A la mort de son frère aîné Hassan, arrivée l'an 669 de Jésus Christ, Houssein fut considéré comme l'imam ou chef légitime de la religion. Il vécut onze ans ainsi en paix à la Mecque, lorsqu'après la mort de Moaviah, arrivée en 980, il fut appelé à Kouffa par les habitants de cette ville, qui s'engageaient à le saluer calife; il se rendit à cette invitation, mais eut l'imprudence de ne se faire accompagner que par une centaine d'hommes. Il en résulta que Iezid, fils de Moaviah, soupçonnant à tort ou à raison que Houssein n'était pas tout à fait étranger à la mort de son père, résolut de venger le sang par le sang. En conséquence, il attaqua Houssein à quelque distance de Bagdad, dans les plaines de Berbelah, à l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de *Mesched-Houssein*, ou tombeau de Houssein.

Voilà le fait dépouillé de toute fioriture; voyons-le maintenant avec tous les ornements dont l'entoure l'imagination tatare.

Quelques jours avant celui où les représentations doivent commencer, — nous disons les représentations, car le spectacle ne se contente pas de durer deux jours, comme *Monte-Cristo*, ou trois jours, comme *Walenstein*, il en dure dix, — quelques jours, disons-nous, avant celui où le spectacle doit commencer, on dresse un théâtre dans la principale rue de la ville. Ce théâtre est élevé de façon que la rue fasse le parterre, le seuil des maisons l'orchestre, les fenêtres les loges et les terrasses les galeries.

Dès le premier soir où la représentation doit avoir lieu, vers neuf heures, les enfants tatars commencent d'allumer de grands feux et dansent tout autour jusqu'à onze heures, en criant de toutes leurs forces : — Ali ! ali !

Pendant ce temps on orne les mosquées avec des étendards, et les galeries des mosquées avec des glaces, des tapis, des tissus brodés de soie et d'or, que l'on emprunte à cet effet dans les plus riches maisons de la ville.

Lorsque nous passâmes à Derbent, dans la principale mosquée était exposé un tableau peint sur un tissu d'écorce d'arbre et représentant Roustan, le fabuleux fondateur de Derbent, celui qui dispute à Alexandre le Grand l'honneur d'avoir bâti ses murailles, livrant au diable un combat à mort.

Naturellement, Roustan est vêtu en tatar, ou à peu près, c'est une variante de saint Georges et de saint Michel; quant au diable, il porte le costume classique, avec des griffes et une queue, plus, des défenses de sanglier qui nous parurent tout à fait locales. Sur la massue dont le diable est armé il y avait quatre meules de moulin, et entre ses deux cornes était suspendue une cloche.

Le résultat de la lutte fut que malgré sa cloche, ses quatre meules et ses défenses de sanglier, Roustan vainquit le diable et le força de bâtir la ville de Derbent, qui, si l'on en croyait cette légende, serait un spécimen de l'architecture de l'enfer.

Vers onze heures du soir la représentation commence. Le cortége s'ouvre par des enfants portant des chandelles. On choisit pour jouer Houssein le plus bel homme que l'on peut trouver; on l'habille d'un magnifique costume recouvert d'un riche manteau de satin. Il s'avance accompagné de ses deux femmes, de son fils, de ses sœurs, de ses parents et de sa suite. Appelé par la ville de Kouffa, il s'est mis en route; mais ayant appris le voisinage des troupes ennemies, il s'arrête au village de Bania-Sal. Le théâtre est censé représenter ce village.

Là les chefs lui présentent des moutons et lui souhaitent la bienvenue. Cette réception est troublée par l'entrée d'Omar, général d'Iezid. Là la bataille commence.

Cette bataille, avec toutes ses différentes chances de vic-

toire et de défaites, dure dix jours. Selon l'histoire, le combat a duré depuis le lever du soleil jusqu'à midi; mais comme l'image de la guerre est ce qu'il y a de plus récréatif pour les Tatars, ils éternisent la bataille, dans laquelle chacun donne toutes les preuves d'adresse que contient le répertoire des plus habiles cavaliers. Les spectateurs jouissent pour ainsi dire goutte à goutte de cette représentation, qui n'a son dénoûment que le dixième jour.

Le dixième jour les feux sont plus brillants qu'ils n'ont jamais été; la foule bruit comme une ruche qui essaime. Les toits plats des maisons s'encombrent de spectateurs; des enfants en guenilles courent par bandes, suivis de Tatars rangés en cercle, chacun tenant son voisin de la main gauche par la ceinture, et le frappant de la droite à grands coups de poing dans la poitrine, tous en chantant des vers arabes que des souffleurs lettrés disposés parmi eux envoient aux acteurs. Pendant cette espèce de sabbat on apporte de la mosquée le tombeau de Houssein, que l'on a eu la précaution de faire exécuter d'avance; il est construit sur le modèle même de la mosquée, avec ses deux minarets sur le devant, et il est orné de peintures et de dorures qui montent quelquefois à huit ou neuf mille roubles.

Puis, en même temps, un autre cortége arrive d'en bas. Celui-là porte le modèle de la mosquée où Mousselim, cousin germain de Houssein, s'est marié avec la fille de ce dernier. Chaque cortége est accompagné d'un cheval richement caparaçonné, mais tout percé de flèches et sanglant. D'un côté et de l'autre le pauvre animal porte une armure complète, l'une, celle de Hassan, fils de Houssein; l'autre, celle de Mousselim, son gendre, tués tous deux dans la bataille, Lorsque les deux cortéges se rencontrent, les coups donnés sur la poitrine redoublent et les cris deviennent des hurlements.

Alors les deux cortéges, au milieu des détonations des armes à feu, s'acheminent ensemble vers la grande mosquée, on place dans la cour, devant elle, en face l'un de l'autre, les deux tombeaux. Alors se déroule un tableau sauvage, effrayant, grotesque et terrible à la fois, dont rien ne peut donner une idée. Qu'on se figure des milliers de Tatars avec leurs têtes rasées, hurlant, gesticulant, se frappant à la lueur de feux de naphte, dont les reflets rougeâtres se jouent sur les visages réguliers mais sombres de ces Asiatiques, sur ces étoffes aux mille couleurs, sur ces étendards dont les plis flottent au vent, sur ces murailles de la mosquée contre lesquelles s'étayent plusieurs rangées de femmes, les premières accroupies, les autres assises, les dernières debout, avec leurs longues robes qui n'ont d'ouverture qu'aux yeux; tout cela ressortant contre les mousses et le lierre qui tapissent les murailles, et sur les feuillages sombres des grands platanes qui ombragent les balcons. La galerie qui règne autour de la cour resplendit de glaces et de lustres. Un jet d'eau placé au milieu de la cour est entouré d'une foule multicolore de gens qui, puisant avidement le liquide dans le creux de leur main, cherchent à assouvir la soif ardente qui les dévore. Enfin, joignez à tout cela le croissant mélancolique de la lune, ce symbole de l'islamisme, glissant à travers les nuages, à travers la fumée du naphte, et qui semble, plus pâle et plus triste encore que d'habitude, contempler tout étonné ses adorateurs mêlés aux chrétiens.

Tout cela a un aspect bizarre, et qui surprend à la fois par sa nouveauté et son étrangeté.

Si de cet ensemble on passe aux détails, voici ce que l'on voit.

Ici, un enfant dont la tête nue ruisselle de sang : son père lui a fait des incisions sur le crâne en signe de pénitence; à côté de lui est un vieillard septuagénaire, avec sa barbe teinte d'un rouge ardent, gesticulant son kangiar à la main; de l'autre, un Tatar couvert de poussière et de boue, s'aspergeant coquettement avec de l'eau de rose.

Tout à coup la représentation, qui depuis dix jours est un combat, reprend son cours; ce combat n'a été qu'un prélude. Houssein prend Allah à témoin de l'honnêteté de ses intentions. Vainement ses femmes et son fils cherchent à modérer son ardeur. Il n'écoute rien. Il tire son sabre et se jette sur Omar. En ce moment Mousselim, gendre de Houssein, tombe mort. Houssein prend le cadavre sur son cheval et l'apporte à ses femmes, lesquelles se mettent à hurler d'une façon d'autant plus formidable, que ces femmes sont des hommes travestis; au bruit de leurs lamentations les sanglots éclatent à la fois dans tous les rangs des spectateurs.

Enfin, Houssein, qui a tué de sa main dix-neuf cent cinquante ennemis, succombe à son tour à la fatigue. Il éprouve le besoin de se reposer, et d'ailleurs il doit faire boire de l'eau de la fontaine, qui a une puissante vertu curative, à son fils, malade de la poitrine.

Jusque-là il n'avait été aucunement question des dispositions du jeune Hassan à la phthisie; mais les auteurs tatars ne sont pas difficiles sur les moyens préparatoires. Houssein prend à son tour Hassan dans ses bras, comme il a pris Mousselim, et s'élance au grand galop de son cheval vers la fontaine; mais au moment où il va toucher au but, une décharge effroyable de coups de fusil part, et Hassan est frappé à mort dans les bras de son père.

A cette catastrophe inattendue, les cris, les larmes, les sanglots redoublent et ne s'arrêtent un instant que parce qu'un nouveau personnage, complétement inconnu, entre en scène.

C'est un messager venant de Médine et apportant une lettre de la fille de Houssein.

Il vient s'enquérir si tout le monde est en bonne santé. Le moment, comme on voit, est assez mal choisi, aussi Houssein ne répond-il qu'en lui montrant le cadavre du malheureux Hassan et celui de l'infortuné Mousselim.

Tout à coup la foule s'ouvre et fait place à une douzaine de bambins tout barbouillés de noir. Ce sont des djinns qui, révoltés de la férocité des ennemis de Houssein, viennent offrir leurs services au malheureux père. Mais Houssein est trop bon mahométan pour pactiser avec des démons, il répond que grâce à Mahomet, il a assez de son bon droit et de son sabre. Mais à peine a-t-il achevé cette bravade qu'un coup de feu le jette à son tour à bas de son cheval.

Si la désolation a été grande à la mort du fils et du gendre, jugez ce qu'elle doit être à celle du père. D'en haut, d'en bas, de droite, de gauche, du centre, de partout enfin partent des sanglots, des gémissements, des lamentations, et, chose curieuse, ce sont de vraies larmes qui coulent, larmes si émouvantes qu'une panthère descend des rochers voisins pour pleurer, elle aussi, sur le corps de Houssein.

Elle ne fait que précéder deux anges vêtus de blanc, avec de grandes ailes, et coiffés de papacks, qui descendent par deux échelles pour enlever au ciel l'âme du mort.

Cet enlèvement se fait tandis que de grands éventails en plumes de paon s'agitent dans le fond de la scène. Manifestation céleste qui n'empêche point Omar de s'emparer du riche manteau de satin du mort, et d'emmener prisonnières les femmes de Houssein.

Ainsi finit ce drame étrange, qui pendant dix jours entiers occupe la population à un tel point que toutes les affaires sont abandonnées, attendu que comme hommes, femmes, enfants, vieillards passent la nuit entière au spectacle, chacun dort à qui mieux mieux quand vient le matin.

Jusqu'à onze heures ou midi, la ville, pendant ces dix jours, a l'air, chaque matin, du royaume de la Belle au bois dormant.

Il va sans dire que pendant ces dix jours force coups de kangiar donnés, force balles oubliées dans les fusils font un cortége de morts à Houssein et à son fils. Mais il est convenu que les victimes de ces accidents sont des martyrs, et sautent d'un seul bond de cette terre peu regrettable dans l'ineffable paradis de Mahomet.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXV.

Adieux à la mer Caspienne.

Il nous restait deux choses à voir : l'une à Bakou, l'autre aux environs de Bakou.

Le palais des Khans à Bakou, bâti par Schah-Abbas II, roi de Perse ;

Aux environs de Bakou, la porte aux Loups.

Le palais des Khans est d'architecture arabe d'une assez belle époque, ayant été bâti vers 1650 par ce même Abbas II, qui mourut à trente-six ans, après avoir conquis le Candahar et avoir fait les honneurs de son royaume à Chardin et à Taverny, sans lesquels il serait complétement inconnu chez nous.

Le palais est complétement abandonné ; il reste un porche d'une très-belle coupe et d'une magnifique ornementation, et une salle curieuse par un détail.

On l'appelle la salle du Jugement.

Une oubliette est creusée au centre même de cette salle. Autrefois, dit-on, ce trou, d'un diamètre de dix-huit pouces, était recouvert d'une colonne. Lorsqu'un homme était condamné à mort et que son exécution devait être secrète, on le conduisait dans la salle du Jugement, on déplaçait la colonne, on faisait mettre le condamné à genoux, et d'un coup de cimeterre on lui abattait la tête, qui, lorsqu'elle était habilement coupée, tombait dans l'oubliette sans toucher les bords. On emportait le corps, on replaçait la colonne sur le trou, et tout était dit.

Cette oubliette était un souterrain qui, à ce que l'on assure, correspondait avec la mosquée de Fathma.

Quant à la porte aux Loups, c'est autre chose : c'est une ouverture étrange, percée à cinq verstes de Bakou, à travers un rocher, et donnant sur une vallée qui ressemble fort à un de ces coins de la Sicile dévastés par l'Etna. Seul, l'Etna, avec ses laves qui se répandent à tort et à travers, peut donner une idée de la tristesse de ce paysage : des terrains nus, des flaques d'eau stagnante, une vallée, précipice creusé entre deux hautes montagnes, sans trace de végétation ; tel est, non pas la porte aux Loups, mais le paysage que l'on voit de la porte aux Loups.

On avait amené trois chevaux pour faire cette course : un cheval blanc et deux alezans. La couleur du premier m'avait séduit. J'avais commencé par le monter ; mais à peine fus-je sur son dos, que je le sentis faillir sous mon poids. J'en descendis, le donnai à l'essaoul de M. Pigoulewsky, et montai le sien.

Bien m'en prit ; en descendant de la porte aux Loups, le cheval blanc fit un faux pas et envoya son cavalier à dix pas devant lui. Heureusement les Tatars sont si bons cavaliers qu'ils ne se font pas de mal, même en tombant.

Nos voitures nous attendaient, tout attelées et toutes chargées, à la porte de M. Pigoulewsky ; un déjeuner tout servi nous attendait dans la salle à manger. Nous déjeunâmes, fîmes nos adieux à toutes nos connaissances de trois jours qui s'étaient rassemblées pour la séparation, et nous partîmes.

Du moment où nous quittions Bakou nous tournions le dos à cette mer Caspienne, que je n'aurais jamais cru voir quand j'en lisais la description dans Hérodote, le plus exact de tous les auteurs anciens qui en ont parlé, dans Strabon, dans Ptolémée, dans Marco Polo, dans Jenkenson, dans Chardin et dans Struys ; à cette mer Caspienne que je n'aurais, dans tous les cas, jamais cru regretter et que je regrettais cependant ; car la mer a pour moi un attrait irrésistible ; elle m'attire par le sourire de ses vagues, par la limpidité de ses eaux bleues. Elle s'est souvent fâchée contre moi, et je l'ai vue dans ses colères, mais c'est peut-être alors que je la trouve plus belle que jamais et que je lui souris, comme on sourit, même dans ses fureurs, à la femme que l'on aime.

Mais je ne l'ai jamais maudite ; et eussé-je été le roi des rois, eût-elle détruit ma flotte, je n'eusse pas eu le courage de la faire battre de verges.

C'est qu'aussi je me suis fié à elle si complétement parfois, que c'eût été de la trahison de me tromper. Toutes les Dalila ne coupent pas les cheveux de l'amant qui s'endort la tête sur leurs genoux. Quand les autres, avant de s'aventurer sur sa surface capricieuse, prenaient la précaution d'appeler Léviathan à leur aide, moi je me jetais à travers ses vagues comme Arion sur le dos du premier dauphin venu. Combien de fois n'ai-je eu, entre elle et moi, que la planche où s'appuyaient mes pieds, et il est bien rare qu'en me penchant par-dessus le bord du bateau qui m'emportait dans ses horizons illimités et mouvants, je n'aie pas pu caresser de la main la tête de ses flots, dont l'écume était la chevelure. La Sicile, la Calabre, l'Afrique, l'île d'Elbe, la Pianosa, Monte-Cristo, la Corse, l'archipel Toscan, tout l'archipel Lipariote m'ont vu aborder sur leurs rivages avec des canots que l'on prenait pour les nacelles de mon bâtiment, et quand ceux qui m'accueillaient, après avoir interrogé l'horizon vide du regard, étonnés, me disaient : — Sur quel navire êtes-vous donc venu ? et que je leur montrais ma barque, frêle oiseau de mer, se balançant sur les flots, pas un qui ne m'ait dit : — Vous êtes plus qu'imprudent, vous êtes fou !

C'est qu'ils ne savaient point qu'il n'existe pas d'insensibilité complète dans la nature. Les Grecs, ces poëtes de toutes les sensualités, l'avaient bien compris quand ils faisaient enlever Hylas par les nymphes des fontaines, et descendre chaque soir Phébus dans le palais nacré d'Amphitrite.

Eh bien, la Caspienne était une nouvelle amie que je m'étais faite. Nous venions de passer près d'un mois ensemble; on ne m'avait parlé que de ses tempêtes, et elle ne m'avait montré que ses sourires. Une fois seulement, à Derbent, comme une coquette qui fronce le sourcil, elle avait soulevé les ondulations de son vaste sein et frangé son visage d'écume; mais dès le lendemain, elle n'en était que plus belle, plus douce, plus calme, plus limpide et plus pure. Peu de poëtes t'ont vue, ô mer d'Hyrcanie! Orphée s'est arrêté en Colchide; Homère n'est pas venu jusqu'à toi; Apollonius de Rhodes n'a jamais dépassé Lesbos; Eschyle enchaîne son Prométhée sur le Caucase; Virgile reste à l'entrée des Dardanelles; Horace jette son bouclier pour fuir, mais c'est par le chemin le plus court qu'il revient à Rome chanter Auguste et Mécène; à peine si dans son exil Ovide entrevoit le Pont-Euxin; Dante, Arioste, le Tasse, Ronsard, Corneille t'ont ignorée; Racine élève l'autel de son *Iphigénie en Aulide*, et Guimond de la Touche le temple de la sienne en Tauride; Byron jette l'ancre à Constantinople; Chateaubriand puise au Jourdain l'eau qui lavera le front du dernier héritier de saint Louis; c'est sur les côtes d'Asie que Lamartine borne son pèlerinage, au pied d'une croix qui n'est pas celle du Christ; Hugo, immobile comme le roc dont il a la solidité, roule à la mer dans une tempête, mais s'arrête à la première île qu'il rencontre sur son chemin; Marlinsky le premier, cet autre exilé, te voit et t'aime; tu étais de flamme pour lui qui venait des glaces du lac Baikal; aussi, lui, comme moi, au moment de te quitter te regrette et te pleure; ta rive lui avait été hospitalière, il avait aimé et souffert sur tes bords, il t'avait regardée du pied du tombeau d'Oline Nesterzoff avec des yeux trempés de larmes; comme moi, lorsqu'il te quittait, c'était un éternel adieu qu'il t'envoyait; il s'en allait mourir, qui sait, peut-être expier, dans les bois d'Adler, où l'on ne retrouva pas même son cadavre. As-tu gardé un souvenir de ses adieux, mer d'Attila, de Gengis-Khan, de Timourlan, de Pierre le Grand et de Nadir-Schah? Je vais te les redire dans une langue que tu as rarement entendue. Je vais les redire, parce que ce sont ceux d'un poëte, que ce poëte est inconnu chez nous, et que c'est à moi, son frère, de dire: — Salut au spectre! Il est de cette grande génération russe qui tenait à la fois la plume et l'épée, et qui risquait sa vie dans les conspirations et dans les batailles. Elle a voulu ce qui est aujourd'hui, seulement elle est venue trente ans trop tôt.

*
* *

« Je courais le long du rivage, rapide comme le vent, m'abandonnant aux caprices de mon fougueux coursier.

» Place! place! les étincelles volent, la poussière tourbillonne, les alentours disparaissent

» Comme il est doux d'avoir les ailes de l'oiseau, de voler aussi vite que la pensée! Comme le cœur se sent léger en franchissant l'espace et en devançant le temps! Quel enivrement dans la vitesse! quelle poésie dans cette urse où la création disparaît! quelle volupté, quand le souffle nous manque comme dans une extase d'amour!

» La vitesse, c'est la force; la force mécanique de tous les siècles, la force morale du nôtre.

» En avant donc, en avant, mon bon coursier du Karabak! Ah! tu veux te débarrasser de moi! ah! tu m'emportes! Prends le mors aux dents, cabre-toi, bondis; si sauvage que tu sois, je trouverai un animal plus sauvage que toi encore et qui te domptera aisément.

» Et le vent au visage, l'œil ardent, les lèvres serrées, je dirigeai mon cheval du côté de la mer.

» Avez-vous vu quelquefois le tonnerre tomber dans les flots? Pareil à lui, mon cheval s'arrêta, je devrais dire s'éteignit au milieu des vagues, effrayé de leurs mugissements; comme un troupeau de chevaux sauvages, les flots s'élançaient sur lui, abandonnant leur crinière d'écume au vent, et puis ils s'éloignaient comme effarouchés, et lui les regardait s'approcher et fuir avec son grand œil noir, étincelant, étonné, intimidé et défiant; il ouvrait ses narines fumantes, il aspirait l'odeur de ces cavales inconnues, et chaque fois qu'une vague se brisait sur sa poitrine, il secouait la tête pour se débarrasser des gouttes d'écume qui ruisselaient sur ses oreilles et sur sa crinière, frappait le sable de son sabot ferré, et montrait les dents, prêt à mordre ses insaisissables agresseurs; et moi je caressais son cou arqué, et peu à peu il se tranquillisait, frémissant toujours cependant à chaque choc de l'humide ennemi.

» Un puissant souffle du nord poussait les flots vers la rive, comme le ferait un aigle d'une volée de cygnes; le ciel était couvert, les rayons du soleil passaient obliquement à travers les nuages chassés par le vent, et de temps en temps illuminaient l'humide poussière qui s'envolait de leurs crêtes; j'inclinais ma tête au-devant de cette pluie, et j'aspirais à pleins poumons ce vent qui venait de ma patrie. Il me semblait entendre, dans ses sifflements harmonieux, la voix de ces êtres bien-aimés, de cette famille de mon cœur que je n'avais pas vue depuis si longtemps (1): tout y était, et les plaintes des cloches, et les voix des rossignols des bords du Volhof; il me semblait qu'il m'apportait le parfum de l'haleine de celle que j'aimais, la fraîcheur de la neige polaire, et jusqu'à l'indécise senteur des fleurs de ma brumeuse Russie. Il m'entourait des souvenirs de ma jeunesse, et mon cœur évoquait toutes ses illusions mortes, tous ses rêves évanouis, ombres dont les plus tristes avaient le sourire sur les lèvres, fantômes dont les plus gais avaient des larmes dans les yeux; tous ces souvenirs arrivaient comme des hirondelles, brillaient comme des étoiles, s'épanouissaient comme des fleurs. Était-ce vraiment vous, sentiments fougueux, songes brillants, parcelles étincelantes de mon être, divins éclairs d'un passé dont j'ai joui quelques instants et que j'ai perdus pour toujours? Est-ce vraiment vous? Je vous ai souhaités avec ardeur et attendus longtemps. Vous voilà donc enfin! arrêtez-vous un instant près de moi, autour de moi; esprits qui sortez de la

(1) Condamné à mort en 1826, par commutation de peine aux travaux forcés dans les mines de Sibérie, envoyé, en 1827, comme soldat au Caucase, il y avait, à l'époque où Bestoukoff-Marlinsky écrivait ces lignes, neuf ans qu'il était éloigné de sa famille.

nuit, ne vous hâtez pas d'y rentrer. Voyez, je vous ouvre les bras, insaisissable vision ! Oh ! ne me fuyez pas encore, oh ! ne passez pas si vite, et laissez-moi le temps de vous dire adieu.

» Tout a disparu ; la tempête souffle, les vagues mugissent.

» Mais aussi, qu'est-ce donc que les souvenirs, sinon le vent poussant les flots de notre imagination ? Heureux celui qui saisit au vol une parcelle de ces souvenirs, et qui arrache une plume à l'oiseau doré de ses premiers jours !

» Cet oubli du présent était une fête pour mon cœur. C'était un doux sentiment se mêlant à d'amères pensées, comme pousse une pervenche ou une violette entre les rochers.

» Quittant la mer Caspienne, je l'admirais pour la dernière fois ; demain, je lui dirai mon dernier adieu.

» Mer inhospitalière, déserte et triste, je te quitte pourtant à regret. Tu étais la fidèle compagne de mes pensées, l'intime confidente de mes sentiments. Tes ondes amères recevaient mes larmes, et quand j'étais las des hommes, et de moi surtout, je venais vers toi ; le bruit de tes tempêtes pouvait seul assourdir l'orage de mon cœur. La voix de l'homme se taisait devant le majestueux langage de la nature, qui, toujours le même, est cependant toujours différent, et dont le son, bien connu, est cependant resté toujours incompréhensible.

» Mais non, je dis là un blasphème, pis que cela, une banalité. Quelquefois je comprenais la mer, mon âme plongeait dans une espèce de sommeil magnétique : tu me murmurais, ô mer, tes antiques traditions, mon regard allait chercher au fond de tes eaux tes plus mystérieux secrets. Je devinais les merveilles de tes abîmes. Je lisais couramment les hiéroglyphes que tes vagues traçaient sur le sable de ton rivage ou gravaient sur le flanc de tes rochers.

» Flatteuse mais vaine pensée, fille de mon orgueil. Non, je quitterai tes bords sans avoir plus que les autres résolu ton énigme, redoutable Caspienne. Ton sein, à celui qui l'ouvre, ne sert pas de livre, mais de tombe. Ainsi que le ciel tu restes fermée à la science ; ainsi que lui, tu n'es accessible qu'à la pensée, qui nous trahit parfois, qui nous trompe presque toujours. Et encore l'homme a-t-il pu percer l'atmosphère terrestre, et à travers elle, l'œil armé du télescope, explorer la voie lactée, et monter jusque dans l'anneau étincelant de l'énorme Saturne ? Mais quel œil, ô mer ! a pu plonger dans tes abîmes ? Qui a pu soulever ton voile humide ? Pauvre homme, misérable et infime créature ; tu es condamné à ramasser des coquilles aux bords de ses flots, et à te dessécher l'esprit pour deviner où se cachent les atomes de l'ambre et le germe des perles ! Sphinx éternel et sans limite, ô mer ! tu l'engloutis aussitôt qu'il se risque sur ton dos, et Dieu seul sait si même en passant le seuil de l'éternité, il reçoit de la mort le mot de ton énigme.

» Mais qu'importe, partout et toujours j'ai aimé la mer ; j'aime son immobilité, quand sa surface unie comme un miroir reste silencieuse et tranquille, et que les cieux étoilés se reflètent dans ses ondes ; j'aime le mouvement de sa respiration, la lutte de la vie dans son sein bleuâtre, qui ravive et épure tout ; j'aime les brouillards qu'elle envoie à la terre altérée avec l'aide des cieux, où ils perdent leur amertume ; mais encore plus passionnément j'aime ses agitations et ses orages ; je les aime quand le soleil perce ses nuages noirs, et couvre d'une cascade de feu les vagues qui courent sur la steppe humide, tandis que d'autres, comme fatiguées du combat, se rassemblent, s'enflamment, rugissent de colère ou d'épouvante, et plongent dans les profondeurs pour y éteindre leur chevelure enflammée. D'autres encore tentent de dépasser à la course les dauphins, qui à la difformité du morse unissent la vitesse de l'hirondelle. Il y en a qui lancent des gerbes étincelantes aux flancs du navire qui méprise la terre qu'il a quittée, l'eau qu'il sillonne et l'air qu'il fend ; téméraire Titan qui s'élance courageusement au combat, qui coupe, disperse, brise les flots. De sorte que l'on dirait que les vagues qui s'élancent menaçantes contre lui, retombent avec un sourire et se dispersent comme de la poussière sous les pas de leur vainqueur. J'aime aussi l'orage la nuit, quand la lune montre au milieu des nuages son crâne pâle comme celui de la mort planant sur le monde, et que, passant silencieusement à travers les cieux, elle traîne à la surface de la mer son pâle linceul ; les vagues alors s'élèvent comme les spectres des héros d'Ossian dans leurs armures noires, avec leurs cheveux blancs et l'étincelante rosée qui étincelle à leur front comme une couronne de diamants. Elles s'élancent au combat avec acharnement, se poursuivent, se rejoignent, fondent les unes sur les autres, lancent des étincelles, et disparaissent écrasées par des légions d'autres vagues qui les ont rejointes à leur tour. Au milieu d'elles s'élèvent tout à coup les trombes, ces géants de la mort coiffés de nuages, qui trépignent avec fureur, couvrant la mer d'une blanche écume. Un pas encore, le géant écrasera le navire. Mais un éclair part de ses flancs, le bruit du tonnerre éclate, et le géant liquide, coupé en deux par le boulet, s'affaisse sur lui-même, et semble rentrer dans l'abîme d'où il est sorti.

» J'aime encore à voir la colère impuissante de la mer contre les rochers du bord, qui l'empêchent d'envahir son rivage ; elle monte contre eux sifflante comme un serpent et retombe en léchant comme un chien la base du rocher ; mais bientôt elle se relève plus furieuse, s'élance sur lui, et le mord en hurlant et en rugissant comme un tigre. Puis, comme un homme rusé, elle tâche de miner ce qu'elle ne peut abattre ; elle le ronge, le scie ; elle ravive les plaies faites par le temps, et comme un infatigable bélier, le frappe sans cesse de sa tête humide ; elle voudrait, comme aux jours antédiluviens, inonder encore la terre, qui, depuis qu'elle a surgi de son sein, a été si souvent recouverte par elle. Arrière, Saturne ! tu ne dévoreras pas ton propre enfant ; tu ne lui as donné que le corps, Dieu lui a donné l'âme, c'est-à-dire l'homme, c'est-à-dire l'intelligence. Peut-elle donc, après cela, redevenir encore ta proie ?

» Oui, j'ai vu beaucoup de mers ; je les ai aimées toutes. Mais toi, sauvage Caspienne, je t'aimerai plus que toutes les autres ; tu fus ma seule amie dans le malheur ; tu défendis mon corps du trépas, mon âme de la corruption : comme un débris de vaisseau, comme une épave perdue, je fus jeté sur la plage déserte de la nature, et seul, abandonné, je sentis que je ne devais plus compter sur la moisson des champs, ou sur le butin de la forêt. Je ne te fouillais pas, ô mer, pour avoir tes coraux et tes perles ; je ne cherchais en toi ni les richesses, ni l'assouvissement d'un caprice ; non, je te demandais des conseils pour apprendre la vie, pour apaiser mon cœur, pour calmer mes passions. Je souhaitais de me rapprocher des élé-

ments, non pour les soumettre, mais il me paraissait à la fois doux et grand de marier le cœur, qui est le fils de la terre, avec la pensée, qui est la fille des cieux. Sur ton rivage, l'homme ne me masquait pas la création, la foule ne m'empêchait pas de m'unir à l'univers; il apparaissait clairement à mon âme; je m'égarais à loisir dans son cercle immense; les limites entre lui et moi disparaissaient; l'oubli de moi-même réunissait dans une seule jouissance intime et douce la vie particulière et universelle, et la goutte du temps se noyait dans l'océan de l'éternité.

» Mais outre cela, je me sentais attiré vers toi par l'analogie de nos destinées; tes eaux sont plus amères et plus tourmentées que celles des autres océans. Abandonnée, enfermée dans la prison de tes rives sauvages, tu soupires de ne pouvoir réunir tes flots à d'autres flots; tu ne connais ni le flux ni le reflux, et dans tes plus violents accès de rage, tu ne peux pousser tes brisants ni lancer ton écume au delà des limites tracées depuis des siècles; Dieu seul sait ce que tu fais de tant de grands fleuves que tu reçois dans ton sein, payant un si faible tribut à l'air qui ne pénétra jamais dans tes volcans souterrains, qui lancent les uns du feu et les autres de la boue. Qui nous dira combien de peuples, dont les noms sont oubliés, ont longé tes rivages ou sillonné tes flots; combien de victimes inconnues ont été englouties dans tes gouffres? Tu ne gardes de trace ni des uns ni des autres; seulement, de temps en temps un débris jeté sur tes rivages montre combien de trésors sont ensevelis dans tes profondeurs.

» Ce ne sont point les années qui rident ton front, ô mer : ce sont les orages des passions célestes; tu deviens alors terrible, troublée et mugissante; mais quelquefois aussi tu es transparente et tranquille; tu permets aux rayons du soleil et aux regards de l'homme de se baigner dans ton sein et t'endors sur tes rives avec le froissement de tes coquillages, comme un enfant à qui sa mère murmure les chansons du berceau.

» Oui, sombre mer! j'ai beaucoup de passions qui ressemblent aux tiennes; et toi aussi, tu as des similitudes avec moi; mais tu n'as ni ton libre arbitre ni la connaissance des choses. Tu ne peux pas être autrement que tu n'es; mais moi j'aurais pu être autre que je ne suis. Je dirai avec Byron : — Les ronces que j'ai cueillies ont été soignées de mes propres mains. Elles me blessent et mon sang coule; mais c'était à moi de savoir quels fruits portait une pareille semence.

» La couronne d'étoile est rayonnante et majestueuse; celle de laurier est glorieuse; celle de chêne est honorable; celle de fleurs est enivrante, mais moi seul sait ce qu'est la couronne de ronces.

» Adieu donc, mer Caspienne! encore une fois adieu. J'avais souvent souhaité te voir, et je t'ai vue malgré moi. Je te quitte à regret, et ne voudrais cependant plus te revoir, à moins que tu n'étendes tes flots comme une large route jusque dans ma patrie!

» J'ai admiré pour la dernière fois le terrible et imposant tableau de ta colère. Tes vagues roulaient vers le rivage en larges couches soulevant leurs têtes, se courbaient et se brisaient en tourbillonnant contre les murs, les tours du rivage et sautant par-dessus, envahissant le sable de la plage; tes atomes liquides, enlevés par le vent, formaient un nuage de brume étincelante qui s'élevait au-dessus de la mer, et qui, pareille au caméléon, changeait continuellement de couleur, passant du vert au bleu, et devenait sombre après avoir brillé.

» Quand enfin j'eus la force de te quitter, ô mer, il me parut que ton murmure et celui du vent s'étaient réunis pour m'exprimer leurs plaintes; que tes flots mêmes, comme de jeunes frères, me priaient de les prendre avec moi sur ma selle, et mon cheval, satisfait de sentir que je lui rendais la liberté, me porta d'un seul bond hors de l'eau.

» Quand je rentrai dans la ville d'Alexandre et de Chosroès, mes joues étaient humides, mais leur humidité, ô mer, ne venait pas de toi! »

***

Ne dirait-on pas des pages écrites par Byron? Et quand on pense que le nom de l'homme qui les a écrites n'est pas même connu parmi nous!

Autant qu'il sera en moi je réparerai du moins cet oubli, qui est presque un sacrilége.

CHAPITRE XXVI.

Chumaky ou Schumaka.

Ce fut le 11 novembre russe, 23 novembre de notre style, que je jetai, à huit verstes de Bakou à peu près, en me retournant dans la voiture, un dernier adieu à la mer Caspienne.

Nous étions bien décidés à faire une énorme journée, une journée de cent vingt verstes, — par les chemins du Caucase, une journée de trente lieues est une énorme journée, — et à aller coucher à Schumaka, l'ancienne Chumaky.

A moitié chemin nous trouvâmes un officier qui, par ordre du sous-gouverneur de Schumaka, — le gouverneur était à Tiflis, – venait au-devant de nous, accompagné d'une escorte. Depuis quelques jours les Lesguiens descendaient des montagnes. Nous rentrions dans les beaux jours de Kasafiourte, de Tchiriourte et de Kisslarr.

Cet officier, chargé de pleins pouvoirs vis-à-vis des maîtres de poste, nous fit donner des chevaux malgré la nuit. Sans lui nous eussions été forcés de terminer notre journée à six heures du soir. Au lieu de cela nous continuâmes notre route et arrivâmes à minuit à Schumaka.

Une maison nous attendait, cheminée et flambeaux allumés, éclairant d'excellents canapés, de bons tapis et un souper sur table.

Après le souper on me conduisit à ma chambre. Il y avait un bureau préparé avec du papier tout près des plumes vierges, et un canif ouvert.

Les gens qui m'eussent connu depuis vingt ans n'eussent pas fait mieux, ou plutôt n'eussent pas fait aussi bien.

Trois tableaux ornaient mon salon : *les Adieux de Fontainebleau, les Pestiférés de Jaffa, la Bataille de Montereau.*

Je ne couchai pas sur un lit, comme chez Dundukoff et chez Bagration, mais je couchai sur un excellent tapis.

Le lendemain, au point du jour, nous reçûmes la visite du maître de police. Il venait se mettre à notre disposition. Je savais d'avance la ville très-curieuse. Je le priai de nous la faire voir, et nous sortîmes ensemble.

La première chose qui me frappa comme étrangeté, fut de voir un troupeau de moutons paissant sur un toit. Le toit était couvert de terre et représentait une petite prairie où l'herbe poussait ni plus ni moins que dans les rues de Versailles. Les moutons tondaient cette prairie.

Par où montaient-ils, par où descendaient-ils, je n'en sais rien.

La ville se divise en ville basse et ville haute.

Il y a eu peu de villes plus tourmentées que Schumaka.

En bas règne la fièvre pendant trois mois de l'année, fièvre terrible dont on meurt. Au fur et à mesure que l'on gravit la montagne, on échappe à son influence.

Mais on n'échappe pas aux tremblements de terre. Schumaka ne sait jamais aujourd'hui s'il y aura une Schumaka demain.

Il y a seulement cette différence entre la fièvre et les tremblements de terre, que la fièvre est intermittente et le tremblement de terre à peu près continu.

Mais fièvre et tremblements de terre n'ont pas été les plus grands ennemis de Schumaka : il y a l'homme, qui est le pire de tous les fléaux.

Schumaka fut la capitale du Chirvan. C'était alors un riche khanat qui rapportait à son khan des millions de revenu.

Elle avait cent mille habitants, au lieu de dix mille.

— As-tu entendu parler, demandai-je à El-Mokrany, chef arabe qui passait, parmi les tribus des environs d'Alger, pour un savant, de vieilles et nobles cités bâties de bronze et de granit, que l'on appelait Suse, Persépolis, Babylone, Memphis, Balbeck et Palmyre?

— La corde qui soutient ma tente n'est qu'une corde, me répondit-il, et elle leur a survécu ; voilà tout ce que je sais d'elles.

Impossible de mieux résumer une question : c'est là l'apothéose de la vie nomade, la condamnation de la vie sédentaire.

Voltaire, dans son histoire de Pierre le Grand, pauvre histoire d'un médiocre historien, dit que Chumaky a été l'ancienne capitale de la Médie et la résidence de ce Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane, qui rendit l'indépendance à la Perse, vainquit les Mèdes, se fit, par les vaincus mêmes, proclamer roi, battit Crésus à Tymbrée, s'empara de Sarde et de toute l'Asie Mineure, prit Babylone en détournant l'Euphrate, et lorsqu'il eut hérité de son oncle Cyaxares, se trouva si puissant, que lui et ses héritiers prirent le nom de *grands rois.*

C'est qu'alors son empire comprenait la Babylonie, la Syrie, la Médie, l'Asie Mineure et la Perse.

Comment mourut le conquérant? comment s'évanouit le colosse? Xénophon dit qu'il s'endormit de vieillesse dans les bras de ses enfants. Hérodote, au contraire, ce fils de la fable, ce père de l'histoire, dit qu'ayant essayé d'envahir les États de Tomyris, reine des Massagètes, dont il avait tué le fils, il fut pris par elle, et que, par de terribles représailles, cette mère, jouant le rôle de la Némésis antique, lui fit couper la tête et plongea elle-même cette tête coupée dans un vase plein de sang en disant :

— Rassasie-toi enfin de sang, toi qui toute ta vie en as été altéré.

Si cela était, le nom de Cyrus, que les anciens donnaient à la Koura, pourrait bien être un témoignage historique en faveur de l'assertion de Voltaire.

Danville, plus savant que l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, plus positif qu'Hérodote, prétend, et par sa position géographique et par une presque identité de nom, que Schumaka, — nous adoptons la prononciation tatare, — serait l'ancienne Mamachia de Ptolémée.

Oléarius y passa en 1645 avec cette fameuse ambassade du duc de Holstein, dont le secrétaire était devenu fou pour avoir pendant toute une nuit présidé, du haut de sa branche, au club des chacals. Alors Schumaka était dans toute sa splendeur ; ville de transit, elle était le point de jonction avec l'occident, le midi et l'orient ; par malheur, à la suite d'une rixe, des marchands russes furent massacrés par ses habitants. Ce fut un sujet de guerre entre la Russie et la Perse. Pierre le Grand marcha contre Chumaky, prit la ville, la dévasta et fit de tous ses environs une immense ruine.

Puis viennent les invasions dont la Perse fut le théâtre, les guerres civiles, la peste, qui réclame son droit de bourgeoisie dans les empires qui tombent et dans les villes qui s'écroulent, si bien qu'en 1815 ou 1816 il restait à cette ancienne et florissante population vingt-cinq à trente mille âmes à peu près.

Or, voyant cette dépopulation croissante, ces tremblements de terre si fréquents, cette fièvre si acharnée, le dernier khan força les vingt-cinq ou trente mille habitants de Schumaka d'abandonner ces débris de ville, auxquels ils se cramponnaient par habitude, et de le suivre dans la forteresse de Fitay, espèce de nid d'aigle où il espérait qu'aucun des ennemis que nous venons de nommer ne pourrait l'atteindre.

Alors la ville resta complétement abandonnée; lorsque le chevalier Gamba la visita en 1817, pas un des descendants de ces cent mille habitants qui avaient vu entrer Pierre Ier dans Chumaky ne restait plus dans la ville silencieuse et déserte, où les chacals étaient venus établir leur domicile. Il y mangea un mouton qu'il paya quatre francs, et que l'on fut forcé d'aller chercher à huit verstes.

Mais vers la fin de 1819, le khan, qui du haut de son rocher de Fitay inquiétait encore la Russie, fut accusé de tramer des intrigues contre elle, et reçut du général Iermoloff l'ordre de se rendre à Tiflis. Soit qu'il regardât comme indigne de sa dignité princière de donner des explications, soit qu'en effet il ne se sentît pas la conscience bien nette, il se réfugia en Perse, abandonnant aux Russes son khanat, sa forteresse et ses sujets.

Alors le général Iermoloff autorisa ces trente à trente-cinq mille âmes à reprendre possession de la ville abandonnée. Cette caravane d'exilés rentra dans ses murs. Les maisons restées debout furent occupées. On laissa les autres continuer de s'écrouler à leur fantaisie.

Mais si la ville a souffert au milieu de toutes ces révolutions, il en a été bien autrement encore des plaines fertiles qui l'environnaient, et que l'Allemand Guldenstaads vit peuplées de ceps de vigne et couvertes de mûriers. Pas un arbre ne reste auquel puisse s'appuyer un cep de vigne, et dont la feuille nourricière puisse alimenter les vers précieux dont le produit fait à peu près aujourd'hui la seule richesse de Schumaka.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Nous visitâmes le bazar ; il occupe toute une rue. On y vend des tapis et des étoffes de soie d'un goût primitif mais charmant.

J'oubliais de dire que le matin, en montant de la basse ville dans la haute, nous avions rencontré près d'une fontaine en ruine, dont Moynet faisait le dessin, le commandant de la ville. Il avait appris notre arrivée et venait nous chercher pour nous emmener chez lui.

Nous étions attendus par sa femme et par sa sœur : la femme jeune et jolie, la sœur d'un certain âge, excellente personne parlant très-bien le français.

N'est-ce pas curieux, à quinze cents lieues de Paris, de loger dans une maison dont les trois tableaux sont Montereau, Jaffa, Fontainebleau, et de déjeuner au milieu d'une famille russe parlant le français ?

On nous avait bien fait promettre d'être de retour pour dîner. En effet, à trois heures, fidèles à notre promesse, nous rentrâmes. Au reste, notre commandant, M. Ochichinsky, excellent homme, gai et vigoureux vieillard de soixante ans, était venu partout avec nous.

Pendant notre course au bazar, une invitation nous était arrivée : le plus riche Tatar de Schumaka, Mahmoud-Beg, nous conviait à un souper persan et à une soirée de bayadères.

Les bayadères de Schumaka ont conservé une certaine réputation non-seulement dans le Chirvan, mais dans toutes les provinces du Caucase.

Il y avait longtemps qu'on nous parlait de ces belles prêtresses qui desservent deux cultes à la fois. — N'oubliez pas de voir les bayadères à Schumaka, nous avait dit le prince Dundukoff. — N'oubliez pas de voir les bayadères à Schumaka, nous avait dit Bagration. — N'oubliez pas de voir les bayadères à Schumaka, nous avait-on répété à Bakou.

Les bayadères sont un reste de la domination des khans. Elles étaient les danseuses de la cour.

Malheureusement, comme les Parsis, les bayadères sont réduites à trois, deux femmes et *un petit garçon.*

Une *quatrième,* fort belle, a quitté le pays à la suite d'un événement qui fit grand bruit à Schumaka. Elle s'appelait Sona.

Dans la nuit du 1er au 2 du mois de mars, des Lesguiens s'introduisirent pour voler chez la belle Sona. C'était une fille qui aimait fort *son art,* de sorte qu'à minuit, au lieu de dormir, l'infatigable danseuse répétait un pas, son pas favori, celui dans lequel elle avait son plus grand succès. Son répétiteur était un cousin à elle, nommé Nadjiff-Ismaël-Oglou. Les deux jeunes gens, si occupés qu'ils fussent de chorégraphie, entendirent un mouvement inusité dans la pièce voisine. Nadjiff, qui était fort brave, s'y précipita son kangiar à la main; Sona entendit le bruit d'une lutte, un cri auquel il n'y avait pas à se tromper, c'était un de ces cris comme en pousse une âme quand elle sort du corps. Elle s'élança à son tour dans la chambre, trébucha sur le corps de Nadjiff, et tomba aux mains des quatre Lesguiens, dont un était grièvement blessé.

Ils la prirent, la dépouillèrent non-seulement de tout ce qu'elle possédait en bijoux et en meubles précieux, mais encore des vêtements qu'elle avait sur elle, ne lui laissant que sa chemise et son caleçon. Puis, garrottée et bâillonnée, ils la couchèrent sur son lit.

Le lendemain, la porte de la bayadère ne s'ouvrit pas.

Les voisins avaient bien entendu du bruit, des cris même, chez la belle Sona, mais les voisins d'une bayadère ne font pas grande attention à ces sortes de détails dans une maison où parfois on danse toute la nuit. Cependant, vers onze heures du matin, cette porte qui s'obstinait à rester fermée les inquiéta. Ils prévinrent la police; la porte fut enfoncée. On trouva dans la première pièce Nadjiff poignardé de trois coups de kangiar, et dans la seconde, Sona garrottée et bâillonnée sur son lit.

Comme Nadjiff avait la main droite coupée, on avait immédiatement reconnu que le coup avait été fait par des Lesguiens, leur habitude étant, non pas de couper les têtes, comme les Tchetchens et les Tcherkesses, ce qui est quelquefois, presque toujours même, fort embarrassant, mais seulement les mains, qui se mettent plus facilement dans les poches.

Nous reviendrons sur cette habitude des Lesguiens et de presque toutes les peuplades du versant méridional du Caucase, ces peuplades, comme les Touschines, fussent-elles alliées des Russes, fussent-elles même chrétiennes.

Sona acheva de renseigner la police sur l'événement. On cria par la fenêtre : — Aux Lesguiens! aux Lesguiens! A l'instant même, la milice tatare fut sur pied. La milice tatare et les Lesguiens, c'est l'histoire de ce chien et de ce chat que je vous ai racontée, qui représentaient Turcs et Russes, et que dans ses loisirs un officier du Caucase avait dressés à s'entre-déchirer. Les Tatars sautèrent à cheval, prirent leurs fusils, leur schaskas, leurs kangiars, et se mirent, comme des limiers affamés, à la chasse de leurs ennemis mortels, qu'ils découvrirent dans une caverne de la montagne Dachkésan, à une verste de la ville.

Un d'eux, celui qui avait été grièvement blessé par Nadjiff, n'avait même pas pu gagner la caverne : c'était celui-là qui les avait mis sur la trace des autres. Les brigands se défendirent vigoureusement, firent une sortie, repoussèrent les assaillants; mais vivement pressés par eux à leur tour, ils furent obligés de se réfugier dans une autre caverne, celle de Kise-Kala, située à trois verstes de la ville.

Là commença un siége en règle.

Il dura six heures; dix ou douze miliciens furent tués ou blessés; mais enfin les Lesguiens ayant épuisé leurs munitions, un combat à l'arme blanche suivit un dernier assaut, et les assassins furent pris.

Tous les objets furent retrouvés sur eux ou dans la première caverne.

Mais la célébrité que cet événement jeta sur la belle Sona nuisit à sa position. Elle avait dans la ville plusieurs répétiteurs; chacun croyait seul lui donner des leçons. Son cousin, tué chez elle à cette heure avancée de la nuit, ne laissait aucun doute sur le partage d'une faveur qui avait coûté si cher au pauvre Nadjiff.

La belle Sona, perdue de réputation, fut forcée de s'exiler. Un beau matin, sa porte tarda de nouveau à s'ouvrir comme la première fois; la police vint et la poussa devant elle. Cette fois, la maison était vide; nul ne sut ce que Sona était devenue.

Mais comme la troupe se composait de trois femmes, que le nombre trois est, surtout en matière de danse persane, cabalistique et sacré, on remplaça la belle Sona par un petit garçon que l'on habilla en fille. La troupe des bayadères se retrouva au complet, et, chose bizarre, cette transformation, au lieu de nuire à l'entreprise chorégraphique, la raviva et lui donna plus de piquant.

Ce sont de drôles de corps que les Tatars!

La soirée était pour huit heures. On nous fit promettre, chez M. Ochichinsky, qu'à quelque heure que cette soirée finît, nous reviendrions passer la nuit à la forteresse, où nous attendait un bal, non pas à la persane, mais à la française. Madame Ochichinsky, comme directrice honoraire d'un institut de jeunes filles, avait donné congé à tout son pensionnat en honneur de nous, et pour que mon souvenir se gravât encore mieux dans tous ces charmants petits cerveaux de quinze ans, leur donnait un bal le soir.

Vous voyez que l'on me rendait tous les honneurs que l'on fait aux grands personnages, même les congés aux pensionnats.

Nous arrivâmes chez Mahmoud-Beg. Il était propriétaire de la plus charmante maison persane que j'aie jamais vue de Derbent à Tiflis, et j'en ai vu quelques-unes, sans compter même, dans cette dernière ville, celle de M. Archakouni, le fermier des mopses, des veaux marins et des esturgeons de la Caspienne, lequel a déjà dépensé deux millions de roubles pour sa maison, qui n'est pas encore achevée.

Nous entrâmes dans un salon tout oriental, dont la plume serait impuissante à rendre l'ornementation sobre et riche à la fois. Tout le monde était couché sur des coussins de satin à fleurs d'or enfermés dans des chemises de tulle, ce qui donnait aux couleurs les plus vives une douceur et un flou infini; au fond, tout le long d'une immense fenêtre de la plus

fine découpure, étaient assis nos trois danseuses et nos cinq musiciens.

On comprend que pour accompagner une danse si locale, il faut une musique particulière.

L'une des deux femmes était d'une beauté médiocre ; l'autre avait dû être extrêmement belle, mais il y avait déjà longtemps. Sa beauté était cette beauté opulente et plantureuse des fleurs d'automne; elle me rappela beaucoup mademoiselle Georges à l'époque où je la connus, c'est-à-dire en 1826 ou 1827.

Elle pouvait même pousser plus loin la comparaison : elle avait été trouvée belle par un empereur; seulement, sur ce point, la supériorité est à mademoiselle Georges, qui a été trouvée belle par deux empereurs et plusieurs rois.

Il est vrai que mademoiselle Georges a beaucoup voyagé, et que la belle Nyssa, au contraire, est toujours restée à Chumaky.

Chez l'une ce fut la montagne qui alla trouver les prophètes, chez l'autre ce fut le prophète qui vint trouver la montagne.

Nyssa était peinte comme toutes les femmes d'Orient : ses sourcils se touchaient comme une sombre et splendide arcade double sous laquelle étincelaient des yeux magnifiques. Un nez bien fait, et dans des proportions d'une extrême finesse, divisait son visage, et reposait, avec un parfait équilibre, sur une bouche petite, aux lèvres sensuelles, rouges comme du corail, et couvrant des dents petites et blanches comme des perles.

Une forêt de cheveux noirs, luxuriante sinon vierge, sortait avec furie de sa petite calotte de velours.

Des centaines de pièces de monnaie tatare, après avoir circulé comme un pactole autour du petit bonnet, retombaient en cascade le long de la chevelure, inondant les épaules et le sein de la moderne Danaé d'une véritable pluie d'or.

Sa veste était de velours rouge, brodée d'or, ses longs voiles de gaze, sa robe de satin blanc à palmes.

On ne voyait pas ses pieds.

La seconde bayadère, inférieure en beauté et en importance, était inférieure aussi en toilette.

Je fus prévenu à temps, de sorte que je ne remarquai point celle du petit garçon, ce que j'aurais bien pu faire sans cela, attendu qu'il avait l'air d'une fort jolie fille.

La musique donna le signal.

La musique se composait d'un tambour posé sur des pieds de fer, et qui ressemble à un œuf gigantesque coupé par la moitié;

D'un tambour de basque assez semblable au nôtre;

D'une flûte ressemblant à la tibicine antique;

D'une petite mandoline à cordes de cuivre dont on joue avec une plume;

Enfin, d'une tchianouzy reposant sur un pied de fer, dont le manche tourne dans la main gauche du musicien, ce qui fait que ce sont ses cordes qui vont chercher l'archet, et non l'archet qui va chercher ses cordes.

Tout cela fait un bruit enragé, peu mélodieux, mais cependant assez original.

Ce fut le petit garçon qui se leva le premier, et qui, avec des castagnettes de cuivre aux mains, commença le ballet.

Il eut près des Tatars et des Persans, c'est-à-dire près de la majorité de l'assemblée, un fort grand succès.

Puis vint la seconde bayadère.

Puis vint Nyssa.

La danse orientale est la même partout. Je l'ai vue à Alger, à Constantine, à Tunis, à Tripoli, à Schumaka. C'est toujours un piétinement de pieds plus ou moins rapide, un mouvement de reins plus ou moins accentué, deux qualités qui, chez la belle Nyssa, me parurent portées à la perfection.

J'eus l'indiscrétion de demander la danse de l'abeille; mais on me répondit que cette danse ne se dansait qu'en petit comité.

Je retirai ma proposition, qui, du reste, ne parut pas le moins du monde avoir choqué Nyssa.

Le ballet fut interrompu par le souper. Le plat le plus original était un pilaw au poulet et aux grenades, avec du sucre et de la graisse.

Le malheur de toutes les cuisines, excepté de la cuisine française, c'est d'avoir l'air d'une cuisine de hasard. La cuisine française seule est raisonnée, savante, chimique.

La cuisine a ses lois générales comme l'harmonie. Les peuples barbares seuls ne connaissent et ne pratiquent pas nos lois musicales.

La plus sauvage de toutes les musiques est, je crois, la musique kalmouke. Mais la plus terrible de toutes les cuisines est la cuisine russe, parce qu'avec les apparences d'une cuisine civilisée elle a le fond barbare.

Non-seulement elle ne prévient pas, mais elle dissimule, mais elle défigure.

On croit mordre dans de la chair, on mord dans du poisson; on croit mordre dans du poisson, on mord dans du gruau ou dans de la crème.

Le savant Greeth a fait une grammaire pour la langue russe, qui jusqu'à Greeth s'était passée de grammaire.

Je voudrais qu'un gastronome de la force de Greeth fît un dictionnaire de cuisine russe.

Après le souper, où le vin de toutes les espèces fut prodigué, mais où le maître de la maison et quelques rigides observateurs de la loi de Mahomet ne burent que de l'eau, le ballet recommença.

Mais je dois le dire, il ne sortit pas des règles de la plus stricte convenance.

J'ai vu à Paris des bals de notaire plus mouvementés quand on sortait du souper et que sonnaient trois heures du matin, que ne l'était à Schumaka notre bal de bayadères.

Il est vrai qu'à Paris tout le monde boit du vin, même les houris.

Nous revînmes à minuit chez le commandant; nous trouvâmes le bal en train, mais languissant; à part deux cavaliers imberbes, ces demoiselles dansaient entre elles.

Nous ramenions cinq ou six cavaliers, et entre autres un beau prince géorgien, frère du gouverneur absent.

Les Géorgiens sont non-seulement les plus beaux hommes de la terre, je crois, mais encore leur costume est ravissant.

Il se compose d'un bonnet pointu d'agneau noir, mais dont on fait rentrer la pointe en dedans : il a ainsi la forme du bonnet persan, mais c'est moitié plus bas;

D'une jupe venant aux genoux, avec de longues manches ouvertes et pendantes qui s'agrafent au poignet;

D'un ou d'une bechmettë, — si vous adoptez le féminin, ajoutez un *e* à la fin, — de satin brodé d'or, dont les manches pliées sortent des manches ouvertes de la jupe;

D'un large pantalon de soie dont le bas entre dans une botte à la poulaine, avec des ornements de velours et d'or assortis au costume.

Notre prince géorgien avait la jupe grenat doublée de taffetas bleu clair; la bechmette de satin blanc passementée d'or; un pantalon de couleur indécise, entre la feuille morte et la gorge de pigeon.

Une ceinture à écailles d'or serrait sa taille; un kangiar à fourreau d'argent niellé d'or et à poignée d'ivoire incrusté d'or pendait à cette ceinture.

Et avec cela, des cheveux, des sourcils et des yeux d'un noir de jais; un teint de femme; des dents d'émail.

Il *nous recommanda* son oncle et son cousin, habitant Noukha. Nous leur étions, au reste, déjà *recommandés*.

Son oncle était le colonel prince Tarkanoff, gouverneur de Noukha, la terreur des Lesguiens.

Son cousin était le prince Jean Tarkanoff. Bagration, on se le rappelle, nous avait déjà parlé de tous deux.

A trois heures du matin je me glissai du salon dans l'antichambre, et de l'antichambre dans la rue.

Une fois là, je me mis à courir, de peur d'être rattrapé, jusqu'à ma maison de couronne.

Il y avait longtemps qu'il ne m'était arrivé de rentrer d'un bal à trois heures du matin.

Quant à Schumaka, je présume que c'était la première fois qu'elle voyait un Européen si attardé.

CHAPITRE XXVII.

Chamyll, ses femmes, ses enfants.

On présume bien qu'en me sauvant si vite, je ne fuyais pas une maison où j'avais été si bien reçu et des hôtes à qui je garde une profonde reconnaissance; mais en ma qualité de doyen de la société voyageante, je pensais au lendemain.

Le lendemain, ou plutôt le jour même, en partant de très-bonne heure, en surmenant les chevaux et en excitant par tous les moyens possibles les hiemchicks, no pouvait arriver à Noukha pendant la nuit.

L'homme propose, Dieu dispose.

A peine étais-je rentré, que l'on frappa à ma porte. Je me rappelai les Lesguiens de la belle Sona, pensant qu'il n'y avait qu'eux qui pussent avoir l'idée de me rendre visite à une pareille heure.

Je pris mon poignard, je jetai l'œil sur ma carabine, et j'attendis.

Point, c'était notre commandant; il s'était aperçu de ma disparition et s'était mis à ma poursuite.

Il venait m'adjurer, au nom de sa femme et de sa sœur, de ne point partir le lendemain sans avoir déjeuné avec eux. J'objectai mon désir d'arriver à Noukha dans la même soirée; mais il me répliqua par une victorieuse réponse : il voulait me faire déjeuner avec un officier qui avait été prisonnier des montagnards et qui pouvait me donner sur Chamyll, qu'il avait vu, des détails précis et incontestables.

Ceci rentrait dans les séductions auxquelles il est impossible de ne pas céder.

Puis après celle-là venait une autre; Mahmou-Beg, à qui j'avais parlé de ma passion pour la chasse au faucon, avait prévenu tout bas notre gouverneur qu'il me prêtait pour le lendemain ses deux meilleurs fauconniers et ses deux meilleurs faucons. A vingt verstes de Schumaka, nous trouverions le canton le plus giboyeux en faisans et en lièvres de tout le district. Là nous nous arrêterions et chasserions deux heures.

Notre digne et excellent commandant ne savait quelle chose inventer pour nous garder un jour de plus.

Cependant un scrupule me retenait.

J'objectai à ce plan, qui me souriait fort, je l'avoue, la hâte que Moynet avait d'arriver à Tiflis; mais le commandant me répondit que la chose était déjà arrangée avec Moynet.

Dès lors, je n'avais plus d'objections à faire. Il fut convenu que l'on déjeunerait à neuf heures, que l'on partirait à onze et que l'on chasserait d'une heure à trois.

Ce jour-là on se contenterait d'aller coucher à Tomenchaïa.

Le lendemain, à neuf heures du matin, nous étions chez notre commandant. Nous y trouvâmes notre officier russe; c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, parlant parfaitement français.

Pris du côté de Kouba, il avait été emmené dans la montagne et conduit chez Chamyll. On avait d'abord demandé douze mille roubles pour sa rançon, puis enfin on en avait abaissé le prix jusqu'à sept mille.

La famille et les amis de l'officier avaient fait trois mille cinq cents roubles et le comte Woronzoff, alors gouverneur du Caucase, le reste.

Pendant les cinq mois qu'avait duré sa captivité, il avait vu Chamyll à peu près deux fois par semaine.

Voici ce qu'il nous en dit.

Chamyll peut avoir aujourd'hui de cinquante-six à cinquante-huit ans. Comme tous les musulmans, qui ne tiennent pas de registres de l'état civil et qui ne calculent leur âge qu'approximativement et à l'aide des grands événements de leur vie, Chamyll lui-même ignore son âge.

Il paraît quarante ans à peine.

C'est un homme d'une taille élevée, d'une physionomie douce, calme, imposante, et dont le caractère principal est la mélancolie. Cependant on comprend que les muscles de ce visage, en se roidissant, peuvent atteindre à l'expression de la plus vigoureuse énergie. Son teint est pâle et fait ressortir des sourcils bien marqués et des yeux d'un gris presque noir, qu'à la mode des Orientaux ou du lion qui repose, il tient à demi fermés; sa barbe est rousse, lissée avec soin, et laisse entrevoir sous des lèvres vermeilles des dents bien rangées, petites, blanches et pointues, comme celles du chacal; sa main, dont il semble avoir un grand soin, est petite et blanche; sa marche lente et grave. Au premier aspect, on devine l'homme supérieur, on sent le chef fait pour commander.

Son costume ordinaire est une tcherkesse de drap lesguien verte ou blanche. Il porte sur sa tête un papack de poil de mouton blanc comme la neige. Sur ce papack est enroulé un turban de mousseline blanche dont le bout retombe par der-

rière. Le haut du papack est en drap rouge avec un gland noir. Il porte à ses jambes des *serre-pieds;* nous sommes obligé de nous servir de ce mot russe, celui de guêtre rendant très-imparfaitement notre pensée ; le reste de sa chaussure est en maroquin rouge ou jaune. Lorsqu'il fait par trop froid, il passe sur ce costume une pelisse de drap cramoisi, doublée de mouton noir.

Les vendredis, jour où il se rend solennellement à la mosquée, il revêt une longue robe blanche ou verte; le reste de son costume demeure le même.

Il monte à cheval avec une rare élégance et passe à travers les chemins les plus difficiles avec une insouciance à donner le vertige aux plus résolus. Si l'on est en guerre, il est armé du kangiar, de la schaska, de deux pistolets chargés et armés, d'un fusil chargé et armé.

Deux de ses murides marchent à ses côtés, portant chacun deux pistolets et un fusil, chargés et armés; si l'un de ces deux hommes est tué, un autre le remplace.

Chamyll est d'une extrême pureté de mœurs, et ne tolère autour de lui aucune faiblesse. On cite ce fait qui vient à l'appui de ce que nous disons :

Une femme tatare, veuve sans enfants, et par conséquent libre de sa personne, vivait avec un Lesguien qui avait promis de l'épouser. Elle devint enceinte, Chamyll le sut, s'assura du fait et leur fit couper la tête à tous deux.

J'ai vu chez le prince Bariatinski, gouverneur du Caucase, la hache qui avait servi à cette exécution, et qui a été prise dans la dernière campagne.

Sa sobriété dépasse toute croyance. Du pain fait de farine de froment, du lait, des fruits, du riz, du miel et du thé, forment toute sa nourriture. Il est extrêmement rare qu'il mange de la viande.

Chamyll a trois femmes. Il en avait une quatrième, mère de son fils aîné, Djemmal-Eddin; mais l'enfant ayant été pris par les Russes au siége d'Akhulgo, en 1839, la mère mourut de chagrin.

Elle se nommait Patimate.

Elle lui laissa, en outre, un second fils, Hadji-Mohammed, qui peut avoir aujourd'hui vingt-trois ou vingt-quatre ans; Mohammed-Chabé, âgé de quinze ans; Napizette, âgée de quatorze ans; enfin, une dernière fille s'appelant, comme elle, Patimate, et âgée de douze ans.

Tout cela avait vieilli de quatre ou cinq ans depuis que notre officier a été à Véden.

Ses trois autres femmes, — il vient de renvoyer la dernière pour cause de stérilité, — sont : Zaïdée, Chouanète et Aminette.

Zaïdée est la fille d'un vieux Tatar qui, dit-on, a élevé Chamyll, et pour lequel, en tout cas, il a une grande affection. Ce vieux Tatar se nomme Djemmal-Eddin; c'était le nom que Chamyll avait donné à son fils bien-aimé.

Zaïdée a vingt-neuf ans. Depuis que Patimate est morte, c'est la première femme de Chamyll, ce qui lui donne la suprématie sur les autres. Tous les enfants et serviteurs de l'imam lui obéissent comme à l'imam lui-même. C'est elle qui tient les clefs et fait les distributions de vivres et de vêtements.

Chamyll a d'elle une petite fille, dont le visage est d'une beauté parfaite, âgée de douze ans, et dont l'intelligence est très-développée ; mais ses jambes sont tournées en dedans et entièrement difformes; elle se nomme Navajate.

L'amour de l'imam pour tous ses enfants est extrême; mais peut-être à cause de l'infirmité de celle-ci, a-t-il pour Navajate une tendresse miséricordieuse plus grande que pour tous les autres. Quoiqu'elle coure comme un garçon et bondisse avec une extraordinaire agilité sur ses jambes torses, il la porte d'ordinaire dans ses bras. Un jour Navajate mettra le feu à l'aoul. Son plus grand plaisir est de voler un tison enflammé au foyer ou au four, et de courir sur le balcon le tison à la main. Lorsque Zaïdée la gronde :

— Laisse-la faire, dit Chamyll; Dieu est avec ceux qu'il frappe, lorsque ceux qu'il frappe sont innocents, il n'arrive rien.

Chouanète, la seconde femme de Chamyll, a trente-six ans; elle est plutôt petite que grande, très-jolie, mais commune de formes; elle a une bouche charmante, des cheveux d'une grande finesse, une peau blanche, mais la main grosse et le pied large. Elle est fille d'un riche Arménien de Masdok. Il y a vingt ans, Chamyll s'empara de la ville, l'enleva avec toute sa famille, et la conduisit avec père, mère, frères et sœurs à Dargo, alors sa résidence. Depuis, Dargo a été pris et brûlé par le général comte Woronzoff, et Chamyll s'est retiré à Veden. Le marchand arménien offrait pour lui et sa famille une rançon de cent mille roubles. Chamyll aimait Chouanète, qui alors s'appelait Anna. Il refusa le demi-million, mais offrit, en épousant la jeune fille, de rendre la liberté à toute la famille. Anna, de son côté, n'avait aucune répugnance pour l'imam, elle consentit au marché. Elle avait seize ans.

Toute la famille fut mise en liberté. Anna étudia le Coran pendant deux ans, abjura la religion arménienne et devint la femme de Chamyll, qui lui donna le nom de Chouanète.

Depuis, ayant perdu son père et sa mère, elle a fait réclamer sa part d'héritage pour la donner à Chamyll.

Chouanète est l'ange gardien des prisonniers et surtout des prisonnières que fait Chamyll. Lors de la captivité de la princesse Tchawtchavadze et de la princesse Orbeliani, ces deux illustres prisonnières trouvèrent en elle une protectrice à laquelle elles durent tous les adoucissements qu'il fut au pouvoir de Chouanète d'apporter à leur position.

La troisième femme de Chamyll est, où plutôt était Aminette; elle est âgée de vingt-cinq ans, et est restée stérile; c'est le crime de la pauvre créature, plus jolie, et surtout plus jeune que les deux autres; elle fut l'objet de leur jalousie et surtout de celle de Zaïdée, qui lui reprochait sans cesse sa stérilité, qu'elle attribuait, dans sa malice, à un défaut d'amour pour l'imam. Elle a le visage d'un ovale parfait, la bouche grande, mais meublée de véritables perles, des fossettes aux joues et au menton, et une de ces mêmes fossettes, qu'un poëte du dix-huitième siècle n'eût pas manqué de comparer à des nids d'amour, donne une expression de malice plus grande encore à son nez retroussé.

Elle est d'origine tatare; elle a été prise à l'âge de cinq ans, et sa mère, qui n'avait pu la racheter, a demandé à venir partager la captivité de son enfant, faveur qui lui a été accordée.

Le harem de l'imam renferme, de plus, une vieille femme nommée Bacco; c'est la grand'mère de son fils Djemmal-Eddin, que Chamyll a perdu aujourd'hui pour la deuxième fois, et la mère de Patimate. Elle a son appartement particulier, sa viande, son riz, sa farine, et mange seule, tandis que les autres femmes mangent en commun.

Les trois femmes de Chamyll, non-seulement n'ont entre elles aucune distinction, mais encore ne se distinguent en rien des femmes des naïbs. Elles ont seules le droit d'entrer chez lui lorsqu'il est en prières ou en conseil avec ses murides. Ceux-ci viennent de toutes les parties du Caucase conférer avec Chamyll, restent ses hôtes tout le temps qu'il leur convient, mais il ne mange pas avec eux.

Il va sans dire que l'hôte, quel qu'il soit, n'a jamais l'indiscrétion de franchir l'enceinte des femmes.

L'amour des trois femmes de Chamyll pour leur maître, — ce mot, dans tout l'Orient, convient mieux que celui de mari, — est extrême, quoiqu'il se manifeste selon les différents caractères. Zaïdée est jalouse comme une Européenne, elle n'a jamais pu s'habituer au partage, elle déteste ses deux compagnes, et les rendrait malheureuses si l'amour, ou plutôt si la justice de l'imam n'était là pour veiller sur elles.

Quant à Chouanète, son amour est véritablement de l'amour, et va jusqu'au dévouement dans ses plus larges limites : lorsque Chamyll passe, son œil s'enflamme; lorsqu'il parle, son cœur semble suspendu à ses lèvres; lorsqu'elle prononce son nom, son visage rayonne.

La grande différence d'âge qu'il y avait entre Chamyll et Aminette, trente-cinq ans, faisait que celle-ci l'aimait plutôt comme un père que comme un mari : c'était sur elle surtout, à cause de sa jeunesse et de sa beauté, que s'exerçait la jalousie de Zaïdée. Comme elle n'avait pas d'enfant, celle-ci la menaçait sans cesse de la faire répudier. Aminette riait de cette menace, qui cependant s'est accomplie depuis; le sévère imam, quoique son cœur en souffrît, a craint qu'on ne regardât son amour pour une femme stérile comme du libertinage, il y a quelques mois qu'il l'a éloignée de lui.

Chamyll suivait avec régularité le précepte de Mahomet, qui ordonne à tout bon musulman de visiter sa femme au moins une fois la semaine. Le matin de la soirée destinée à cette visite, il fait dire à celle qu'il veut visiter :

— Zaïdée, Chouanète ou Aminette, j'irai chez toi ce soir. Louis XIV, moins indiscret, se contentait de planter une épingle sur la pelote de velours brodée d'or posée à cet effet sur la table de nuit.

Le lendemain de la nuit où il a visité une de ses femmes, Chamyll passe la journée et la nuit en prières.

Aminette, prise à cinq ans, comme nous l'avons dit, a été élevée avec les enfants de Chamyll; séparée à l'âge de huit ans de Djemmal-Eddin, l'amitié qu'elle avait pour lui s'est reportée sur Hadji-Mohammed, dont l'âge d'ailleurs se rapprochait du sien.

Hadji-Mohammed a épousé depuis deux ans une femme charmante et qu'il adore; c'est la fille de Daniel-Beg, dont nous retrouverons le neveu à Noukha. Cette bonne naissance se fait remarquer dans les manières, dans la démarche et jusque dans la voix de Karnuate; elle est Lesguienne, et porte toujours un costume riche et élégant, élégance et richesse qui lui valent de grands reproches de la part de Chamyll, qui, moitié riant, moitié grondant, chaque fois qu'elle le vient voir, brûle quelques-uns de ses plus beaux ajustements.

Lorsque Hadji-Mohammed vient à Veden, il loge et couche dans la chambre de son père, et Karnuate, de son côté, loge tantôt chez Zaïdée ou Chouanète; pendant tout ce temps, Chamyll ne rend aucune visite à ses femmes, ni Hadji-Mohammed à la sienne; c'est un sacrifice de pudeur paternelle et de respect filial que chacun fait à l'autre.

Hadji-Mohammed passe pour le plus beau et le plus habile cavalier de tout le Caucase. Peut être égale-t-il Chamyll lui-même, dont, sous ce rapport, la réputation est incontestée.

En effet, et je l'ai dit, rien, assure-t-on, n'est beau comme Chamyll lorqu'il part pour une de ses expéditions. L'aoul est entouré de trois enceintes, chacune d'elles formant une ligne de défense qui n'est ouverte que par une porte sous laquelle il est impossible à un cavalier de passer la tête haute.

Chamyll traverse ces trois enceintes au galop, se courbant sur le cou de son cheval chaque fois qu'il doit franchir une de ces portes; mais aussitôt la porte franchie, il se redresse pour se courber à chaque obstacle et se redresser de nouveau lorsque l'obstacle n'existe plus.

En un instant il se trouve ainsi hors de Veden.

Lorsque Hadji-Mohammed fait une de ces visites à son père, on convoque, pour lui faire honneur, tous les cavaliers de Veden. Le rendez-vous est d'habitude dans la plaine la plus rapprochée de l'aoul. Là, tout ce que la fantaisie de l'Orient invente d'exercices élégants, difficiles, impossibles, est exécuté avec une adresse et une agilité qui feraient l'admiration et exciteraient l'envie des plus habiles écuyers de nos cirques, par les cavaliers tcherkesses, tchetchens et lesguiens.

Ces fêtes durent deux ou trois jours; un beau fusil, un cheval renommé ou une riche selle, sont d'ordinaire le prix gagné par celui qui a fait les exercices les plus difficiles.

Tous les prix seraient pour Hadji-Mohammed s'il ne les abandonnait pas généreusement à ses compagnons, sur lesquels il a la conscience de sa supériorité.

Malgré la pénurie de l'argent et la rareté des munitions, la poudre et les balles ne sont jamais épargnées dans ces sortes de fêtes.

Il est vrai que depuis quelque temps Chamyll a établi une fabrique de poudre dans la montagne.

Lorsqu'une des jeunes filles attachées aux femmes de l'imam se marie, c'est fête non-seulement au harem, mais dans l'aoul. Toutes les femmes de la maison reçoivent, en cette circonstance, des boucles d'oreille, des chapelets, des bracelets de corail ou d'ambre, et un habillement complet.

Quant aux cérémonies du mariage, voici ce que racontait notre prisonnier, qui avait assisté à une ou deux de ces fêtes :

On habille la mariée d'un pantalon, d'une chemise et d'un voile neufs, on la chausse de bottines de maroquin rouge, par-dessus ces bottines on lui met des sandales à hauts talons.

Puis un repas se donne.

Seulement, au lieu d'y prendre part, la mariée est assise

cachée derrière un épais tapis. Elle doit être à jeun, et pour elle comme pour son mari ce jeûne doit durer trois jours.

Le repas se sert à terre sur un tapis. Il se compose de schislick, — c'est le seul plat de viande qui y paraisse, — d'un pilaw aux raisins, de miel, de pâte, d'eau miellée et d'eau claire.

Le pain est de froment, souvent pétri avec du lait.

Nous avons dit ailleurs ce que c'est que le schislick et comment s'apprête ce plat, le meilleur que j'aie rencontré dans tout mon voyage, le seul qui vaille la peine d'être ajouté aux plats déjà connus en France.

Pour les chasseurs surtout, le schislick sera une précieuse importation.

Revenons à la noce tatare.

Tout le monde mange avec des doigts aux ongles rougis par le hennah, dont on retrouve la coutume dans l'Orient du nord comme dans l'Orient du midi.

Quelques femmes cependant, avec une adresse merveilleuse, mangent le riz à l'aide de petits bâtons pareils à ceux dont se servent les Chinois.

Le repas commence vers six heures du soir.

A dix les femmes se lèvent.

Les compagnes de la mariée s'avancent pour recevoir les présents du mari.

C'est une cruche pour aller à la fontaine, une tasse de cuivre pour puiser de l'eau, une espèce de tapis de laine d'agneau qui sert en même temps de matelas, une cuve pour faire la lessive, un petit coffre construit dans les montagues, il est peint en rouge avec des fleurs grossièrement dessinées; s'il vient de Makarieff il est fait de tôle vernie, jaune, blanche, couverte avec des cercles en fer-blanc qui, tant qu'ils sont neufs ou bien entretenus, simulent des cercles d'argent.

A ces objets sont ajoutés d'habitude un second voile, un miroir, deux ou trois tasses en faïence, un foulard, des soies à coudre et à broder.

La mariée monte à cheva, ldes femmes portent des lanternes, éclairent la marche, et elle est conduite dans sa nouvelle famille et dans sa future demeure; sur le seuil son mari l'attend et la reçoit.

Mais la mariée a grand soin de ne pas quitter la maison paternelle sans avoir reçu sa dot, qui lui appartient en toute propriété.

Cette dot, pour une jeune fille, est de vingt-cinq roubles;

Pour une veuve en premières noces, de douze roubles;

Et pour une veuve en secondes noces, de six.

Il va sans dire qu'il n'y a rien d'absolu, que les prix varient selon la richesse et la réputation de beauté; on marchande, surtout lorsqu'il s'agit d'une veuve.

Chamyll adore les enfants, et pendant tout le temps que dura la captivité de la princesse Tchawsawadzé et de la princesse Orbeliani, il se fit tous les matins apporter les petits princes et les petites princesses.

Il passait alors une heure à jouer avec eux, et ne les renvoyait jamais sans leur faire quelques présents.

Les enfants, de leur côté, s'étaient habitués à Chamyll et pleuraient en se séparant de lui.

Maintenant reste Djemmal-Eddin, dont notre officier ne put rien nous dire. Djemmal-Eddin étant à cette époque prisonnier des Russes, il ne le vit point.

Mais nous, soyez tranquilles, nous le verrons lorsque nous raconterons l'enlèvement et la captivité des princesses géorgiennes.

CHAPITRE XXVIII.

Route de Schumaka à Noukha.

A midi précis, comme la chose avait été arrêtée la veille, nous prenions congé de notre excellent commandant et de sa famille.

Il nous avait donné une escorte de douze hommes commandée par le plus brave de ses essaouls, Nourmat-Mat.

Nourmat-Mat devait nous accompagner jusqu'à Noukha. Les Lesguiens étaient en campagne. On parlait de bestiaux volés, de gens de la plaine emmenés dans la campagne. Nourmat-Mat répondait de nous corps pour corps.

Notre sortie de Schumaka avait, grâce aux deux fauconniers qui nous précédaient, l'oiseau au poing, un petit air moyen âge qui eût fait plaisir à tout ce qui reste encore en France de l'école historique de 1830.

De Schumaka à Axous, — la nouvelle Schumaka, — il y a une apparence de chaussée: la route n'est donc pas absolument mauvaise; en outre, aux deux côtés du chemin commencent à reparaître les djergey-derevos, c'est-à-dire ces fameux buissons épineux auxquels résistent les seuls draps lesguiens.

Depuis Bakou nous n'avions pas vu un arbre.

Sur la route de Schumaka nous revoyions non-seulement des arbres, mais encore des feuilles.

La température était tiède, le ciel pur, les horizons d'un bleu charmant. Nous fîmes en une heure et demie les vingt verstes qui nous séparaient du rendez-vous de chasse.

Ce rendez-vous, nous le reconnûmes de loin. Deux Tatars nous attendaient avec deux chevaux de main et trois chiens en laisse.

C'était pour suivre la chasse du faucon.

Nous mîmes pied à terre. Mais comme tout le long de la route j'avais vu folâtrer des lièvres, je me jetai à pied dans les djergey-derevos pour commencer ma chasse par le poil, me faisant suivre par mon Tatar et mon cheval.

Moynet en fit autant.

Nous n'avions pas fait cent pas que nous avions tué chacun notre lièvre.

En outre, j'avais fait lever un vol de faisans dont j'avais suivi la remise.

Je montai à cheval et appelai nos fauconniers.

Ils accoururent avec leurs chiens.

Je leur montrai l'endroit où les faisans s'étaient abattus. Nous lâchâmes les chiens et nous nous acheminâmes vers la remise.

Arrivés au point que j'avais indiqué, nous nous trouvâmes au beau milieu de la bande de faisans, qui partirent tout autour de nous. Nos deux fauconniers lâchèrent leur deux faucons.

Je suivis l'un, Moynet l'autre.

Au bout de deux cents pas, le faisan que je suivais était dans les serres de mon faucon.

J'arrivai à temps pour le lui prendre tout vivant. C'était un coq magnifique, n'ayant qu'une légère blessnre à la tête.

Notre fauconnier tira d'un sac de cuir un petit morceau de viande saignante, et le donna à son faucon comme indemnité.

L'animal était évidemment volé par l'homme ; mais il n'en parut pas moins parfaitement satisfait et prêt à recommencer la chasse aux même conditions.

Nous revînmes à notre hanno. Moynet avait été aussi heureux que moi, et il revenait avec un beau coq encore vivant, mais plus endommagé que le mien.

On lui tordit immédiatement le cou, et on le mit dans la caisse de la voiture avec les deux lièvres morts.

Puis, ayant trouvé un point culminant qui dominait tout le paysage, nous nous y établîmes comme deux statues équestres et envoyâmes nos deux fauconniers en quête.

Ils partirent avec leurs faucons sur le poing et leur meute fouillant les buissons.

Un faisan isolé partit : un des fauconniers lança son oiseau dessus, mais le faisan lui échappa.

Un autre faisan se leva : le second faucon se lança dessus. Le faisan venait droit à nous, quand tout à coup le faucon, qui n'avait plus que trois ou quatre coups d'aile à donner pour l'atteindre, s'abattit au milieu des broussailles comme si un coup de fusil venait de lui casser les deux ailes.

Je levai les yeux pour chercher la cause de cette faiblesse subite. Un grand aigle passait à cent mètres au-dessus de ma tête. Mon faucon l'avait aperçu, et se regardant sans doute comme un braconnier en face d'un si puissant seigneur, il s'était laissé tomber au milieu des buissons.

L'aigle continua sa route sans s'inquiéter de lui.

Je courus à la place où s'était abattu le faucon, et j'eus quelque peine à le retrouver ; il s'était glissé sous une touffe d'herbe où il tremblait de tous ses membres.

Je le pris, le tirai de sa cachette bien malgré lui ; mais il avait les pattes tellement crispées qu'il ne put se tenir ni sur mon poing, ni sur mon épaule. Je fus obligé de le coucher sur mon bras replié.

Il regardait de tous côtés avec terreur.

Mais l'aigle était déjà loin et le ciel vide.

Le fauconnier arriva ; il le prit de mes mains et le rassura, mais ce ne fut qu'une demi-heure après qu'il se décida à reprendre son vol sur un faisan qu'il manqua.

Malgré cet incident inattendu, mais qui, à cause de l'observation morale qu'il me permettait de faire, m'était plutôt agréable que déplaisant, au bout de deux heures nous eûmes nos trois faisans.

La journée s'avançait ; nous avions encore une trentaine de verstes à faire pour arriver à Tourmanchaïa, où nous devions coucher ; de plus une énorme montagne à grimper, à redescendre, et qu'il était important de redescendre de jour ; nous mîmes donc fin à la chasse, donnâmes quelques roubles à nos fauconniers, et prîmes congé d'eux en emportant le produit de la journée, qui nous assurait des vivres pour le reste de notre route.

Notre escorte s'était renouvelée, mais Nourmat-Mat nous restait. Il prit le commandement de nos douze Cosaques, en envoya deux en avant, en laissa deux en arrière, et avec les huit autres galopa autour de notre tarantasse.

C'était la précaution que l'on prenait en général lorsque la route n'était pas tout à fait sûre.

Nous visitâmes donc notre arsenal, diminué de la carabine à balles explosibles donnée à Bagration, et du revolver donné au prince Khazard-Outzmieff. Nous changeâmes les charges de plomb en balles, et nous partîmes.

Arrivée au bas de la montée, la tarantasse fut forcée d'aller au pas. Nous en profitâmes pour rechanger nos balles en plomb, et accompagnés chacun de deux Cosaques, nous nous lançâmes aux deux côtés du chemin.

Un faisan et un touraccio furent le résultat de cette excursion.

Un coup de feu tiré d'un endroit inaccessible et une balle qui vint frétiller entre nos jambes furent une invitation de regagner notre tarantasse et de nous tenir sur nos gardes.

Cependant rien ne parut, et nous atteignîmes, après une heure de montée à peu près, le sommet de la montagne.

Cette montagne semblait coupée à pic ; seulement, comme il arrive à certains endroits du mont Cenis, la route, comme un immense serpent, commença de se tordre sur le versant rapide, et nous descendîmes en côtoyant.

Le chemin était effrayant, quoique large partout à donner passage à deux voitures, mais l'horizon était magnifique.

Il en résultait que l'horizon distrayait du chemin.

Nous descendions entre deux chaînes du Caucase : celle de droite à la base boisée, au centre nu et aride, au sommet neigeux ;

Celle de gauche plus basse, azurée à sa base, dorée à son sommet ; une immense vallée, ou plutôt une plaine entre les deux.

C'était splendide.

Mais en regardant verticalement au-dessous de nous et en mesurant la distance qui nous séparait de cette plaine, je ne pouvais m'empêcher de sentir, à chaque tournant du chemin, un frisson passer par mes veines. Quant à notre hiemchick, on eût véritablement dit qu'il avait le diable au corps ; du moment qu'il avait commencé à descendre, il avait, avec la louable habitude de ses pareils, stimulé encore par le coup de feu qu'il avait entendu, mis son attelage au galop, si bien que les Cosaques qui faisaient notre arrière-garde avaient été distancés, que ceux qui nous accompagnaient étaient restés en arrière, et que ceux de notre avant-garde avaient été rejoints et dépassés.

Nous avions beau lui crier par l'organe de Kalino de calmer ses bêtes, il ne nous répondait même pas, et au contraire redoublait de coups pour les maintenir à la même allure, et les presser même s'il était possible. Avec tout cela conduisant comme Néron, conservant son milieu de route avec une régularité mathématique, et, chose plus rassurante encore, devant nécessairement, perché qu'il était sur le siége, se tuer dix fois s'il nous tuait une.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 15 **30 Avril 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31**, et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Cette descente enragée, que nous eussions dû accomplir en deux heures, fut accomplie en cinquante minutes; nous nous rapprochions de la plaine avec une vélocité qui n'avait d'égale que notre satisfaction. Enfin nous nous trouvâmes à peu près de plain-pied avec le fond de la vallée, ayant, au lieu du serpent dont nous venions de suivre tous les détours, une longue ligne droite qui aboutissait aux premières maisons d'Axous. Tout à coup, au moment où nous nous croyions complétement tirés d'affaire, notre hiemchick se mit à crier à Kalino, assis près de lui sur le siége :

— Prenez les rênes et conduisez, je perds la tête, je perds la tête.

Nous ne comprenions rien à ce que disait notre hiemchick; seulement nous voyions s'accomplir une pantomime des plus inquiétantes.

Nos chevaux, au lieu d'enfiler par un angle obtus la ligne droite qui se présentait devant eux, continuaient leur course en diagonale, laquelle les conduisait droit à un fossé dans lequel on descendait par une pente inclinée comme un toit.

Kalino saisit les rênes des mains de l'hiemchick, mais il était trop tard.

Puis, de son côté, il avait quelque peu perdu la tête.

Ce qui se passa fut rapide comme l'éclair.

L'hiemchick disparut le premier; il glissa ou plutôt s'abîma et disparut entre les chevaux.

Kalino, au contraire, fut lancé en l'air; la tarantasse avait rencontré un rocher.

Ce rocher jeta Moynet hors de la voiture, mais douillettement, coquettement, sur une jolie couche d'herbe détrempée par un petit ruisseau.

Quant à moi, j'eus la chance de m'accrocher des deux mains

à une branche d'arbre, de sorte que je fus tiré de ma tarantasse comme une lame est tirée de son fourreau.

La branche plia sous mon poids ; je me trouvai à un pied de terre.

Je me laissai tomber, et tout fut dit.

Moynet était déjà debout.

Mais il n'en était pas ainsi des deux autres.

L'hiemchick était resté sous les pieds des chevaux. Il avait la tête et la main ensanglantées.

Kalino était allé tomber dans la terre labourée et ne s'était pas fait grand mal.

Seulement, il était préoccupé d'une chose.

C'était lui qui était porteur de ma montre, bijou assez précieux confectionné par Rudolfi.

Il était, à toute réquisition, chargé de nous dire l'heure.

Par coquetterie, il avait, au lieu de l'assurer au bouton de son gilet, accroché le bout de la chaîne de ma montre à sa redingote.

Or, dans le saut auriolique qu'il venait d'accomplir, une branche vigoureuse et flexible en même temps avait, de son côté, accroché la chaîne, avait tiré la montre du gousset et l'avait fait sauter, le diable sait où.

Il restait au bouton la chaîne brisée, mais de la montre il n'en était plus question.

Il m'exposa son embarras.

Portons secours à notre postillon d'abord, lui dis-je, nous nous occuperons de la montre après.

Kalino ne comprenait pas qu'un hiemchick pût passer avant une montre; — lui, tout au contraire : — la montre d'abord, — l'homme après. — Mais j'insistai. D'ailleurs, Moynet était déjà aux rênes des chevaux qu'il dételait.

Mais les chevaux, au Caucase, sont attelés d'une façon toute particulière ; ce qui est une courroie chez nous est une corde là-bas ; ce qui est une boucle est un nœud. Je tirai mon kangiar et coupai les traits.

Au même moment, les Cosaques arrivèrent. Ils nous avaient vus de loin exécuter nos cabrioles, et ne sachant pas à quels exercices nous nous livrions, ils accouraient à notre secours. Ils furent les bienvenus; nous avions grand besoin d'eux.

Enfin on parvint, ne pouvant pas tirer l'homme de dessous les chevaux, à tirer les chevaux de dessus l'homme. Il était blessé à la tête et à la main.

L'eau d'une source et nos mouchoirs de poche confectionnèrent un appareil suffisant, les blessures n'étant pas autrement dangereuses.

Pendant que je le pansais, Kalino cherchait la montre.

Quand mon homme fut pansé, il me prit l'envie de savoir de quelle mouche il avait été piqué. Je l'interrogeai, en faisant remonter l'interrogatoire au moment où il avait mis ses chevaux au galop et avait cessé de nous répondre.

Alors il nous avoua qu'à partir de ce moment-là la tête lui avait tourné; instinctivement il avait maintenu ses chevaux au milieu de la route, ou, mieux encore, ses chevaux s'y étaient maintenus eux-mêmes. Le bon Dieu avait voulu que tout allât bien jusqu'au bas de la montagne; mais arrivé là, il avait senti que la force et la volonté lui échappaient tout à la fois; c'était alors qu'il avait crié à Kalino : — Prenez les rênes, je perds la tête.

L'explication était nette, il ne nous restait plus qu'à remercier Dieu du miracle qu'il avait fait en notre faveur.

Dieu se contenta d'un seul, ce qui au reste était bien assez, et ne nous fit pas, au grand désespoir de Kalino, retrouver notre montre.

Une fois nos douze Cosaques réunis autour de la tarantasse, elle ne fut pas longtemps à être remise sur pied; elle avait admirablement supporté le choc, et était prête à faire un second saut du double de hauteur.

On y rattela les chevaux; ils la traînèrent sur le milieu de la route. Nous remontâmes à l'intérieur; l'hiemchick et Kalino reprirent leur place sur le siége, mais en changeant de place l'un avec l'autre, de manière que Kalino pût conduire. On abandonna la montre où la branche l'avait envoyée, et l'on se remit en route.

Un quart d'heure après nous étions à Axous, la nouvelle Schumaka.

Axous, qui a eu autrefois trente-cinq ou quarante mille âmes, en a aujourd'hui trois ou quatre mille à peine, et ne vaut pas la peine que l'on s'y arrête; aussi ne fîmes-nous que relayer et continuâmes-nous notre chemin.

A huit heures du soir nous arrivions à la station de Tourmanchaïa, où ce que nous vîmes de plus remarquable dans la chambre de l'officier du poste, fut une tapisserie faisant le fond de son lit, et représentant la Rebecca de Coignet enlevée par le templier Bois-Guilbert.

A sept heures du matin nous étions en route.

A mesure que nous avancions, la végétation reparaissait. Un soleil doux et charmant nous enveloppait de ses caresses; nous faisions enfin une route des plus pittoresques par une belle journée d'été.

Et cela au mois de novembre.

A onze heures nous arrivions à la station de poste.

Maintenant, qu'allions-nous faire? Allions-nous coucher là et traverser le lendemain Noukha sans nous arrêter?

Allions-nous aller coucher à Noukha et stationner un jour chez le prince Tarkanoff?

J'obtins que l'on coucherait à Noukha, quitte à en partir le lendemain sans voir le prince Tarkanoff, ou après l'avoir vu.

Je donnai donc l'ordre aux hiemchicks de continuer leur chemin, malgré l'heure avancée, et de nous conduire à la maison de la couronne de Noukha.

La tarantasse repartit au galop, et un quart d'heure après, après avoir traversé des rivières, coupé des ruisseaux, vu fuir à notre droite et à notre gauche des arbres, des maisons, des moulins, des fabriques, nous nous engageâmes entre une double haie et nous arrêtâmes en face d'une bâtisse aux fenêtres mornes et éteintes, à la porte fermée.

Cela ne nous promettait pas une bien succulente hospitalité.

CHAPITRE XXIX.

LA MAISON DE LA COURONNE

Le prince Tarkanoff.

Notre hiemchick entra dans une grande maison en face de celle qu'il venait de nous annoncer devoir être notre loge-

ment, pour prévenir que des voyageurs étaient arrivés et demandaient la clef.

J'avais défendu que l'on dît mon nom, craignant qu'il ne fît révolution chez le prince et qu'il se levât malgré l'heure indue, ce qui n'eût pas manqué d'arriver.

L'hiemchick revint avec un nouker du prince,—celui-là ne dormait pas, mais bien plutôt avait l'air de veiller comme veille une sentinelle. — Il avait l'ornement complet : schaska et poignard au côté gauche, pistolet au côté droit.

Il vit nos armes et nous demanda si elles étaient chargées et à quoi elles étaient chargées; nous lui répondîmes que deux fusils étaient chargés à gros plomb et trois à balles.

Cette réponse, — sans que je me rendisse compte de la satisfaction qu'il paraissait en éprouver, — sembla lui faire un sensible plaisir.

— Karacho, Karacho, dit-il à deux ou trois reprises; ce qui signifiait : très-bien, très-bien.

Je m'inclinai en signe d'adhésion, n'ayant aucun motif pour contrarier ce brave homme qui, au moment même où mon estomac se rappelait à mon souvenir, me demandait si j'avais besoin de quelque chose.

— Trois voix au lieu d'une répondirent affirmativement.

Le nouker sortit pour aller à la recherche d'un souper quelconque.

Pendant ce temps nous visitâmes notre nouveau domicile. — Il se composait de cinq ou six chambres; mais dans aucune il n'y avait d'autres meubles que trois planches sur deux tréteaux.

En revanche, force niches dans les murailles C'était la première fois que je remarquais cet ornement architectural, dont d'André m'avait signalé l'existence, en me racontant l'histoire du médecin qui faisait, en rentrant de sa tournée de l'hôpital, visite à ses niches et à chacune d'elles prenait un verre de punch. — Par malheur aucune des nôtres n'était ornée de cet appendice.

Nous nous assîmes tous les trois sur un de nos lits, à défaut de siége, et attendîmes, nous promettant bien de faire atteler le lendemain dès le matin, et de ne faire notre visite au prince que pour repartir de chez lui à l'instant même.

Le domestique, ou plutôt le nouker, — il y a une grande différence entre ces deux qualifications, — rentra avec un plat de poisson fumé, un plat de viande, du vin et du vodka.

Nous mangeâmes en grelottant, tandis que l'on fourrait dans nos poêles des troncs d'arbres qui refusaient de s'allumer, sous le prétexte assez concluant qu'ils avaient été coupés dans la journée; mais, comme dans toutes les circonstances où l'homme met de l'entêtement, la chose obstacle finit par céder.

Pendant ce temps, le samavar bouillait, et de son côté contribuait de son mieux par sa vapeur au chauffage de l'appartement.

En somme, ces appartements vides et inanimés s'animaient et se peuplaient. Le bien-être qui suit toujours après la faim, la fatigue et le froid, l'alimentation, le repos et la chaleur succédaient au malaise primitif. Le thé, cette liqueur brûlante que l'on boit à flots en Russie et qui semble destinée à infiltrer son calorique dans les membres engourdis des peuples du nord et n'être venue de l'orient à travers les déserts que dans ce but, concourait efficacement à notre amélioration physique et morale, et nous commençâmes à faire entendre ces ah! ah! — ces eh! eh! — et toute cette suite d'exclamations qui n'est que la preuve extérieure que l'homme commence à rentrer dans cette tranquille et joyeuse possession de lui-même qui se termine et se manifeste par ces quatre mots, dits sur une joyeuse intonation.

— Ah! cela va mieux.

Cela alla tout à fait bien lorsque nous rentrâmes dans nos chambres et que nous trouvâmes des tapis de feutre sur nos lits et des bougies dans les niches de nos murailles, en même temps qu'à travers l'épaisse cloison de nos poêles se répandait une douce et caressante chaleur dans l'appartement tout entier.

Alors nous nous rappelâmes qu'en venant, et autant que la chose avait de possible, à travers l'obscurité, nous avions distingué des maisons perdues dans d'immenses jardins, des rues bordées d'arbres superbes, des eaux courantes à travers tout cela, avec le bruit joyeux et indépendant des cascades naturelles.

— Ce doit être, au bout du compte, un beau pays que Noukha, me hasardai je à dire.

— Oui, l'été, répondit Moynet.

J'étais habitué à la réponse. C'était l'objection de son caractère frileux, — je désire appliquer, pour mieux faire comprendre ma pensée, à une chose toute morale cette épithète toute physique, — c'était l'objection que son caractère frileux faisait à tous mes éloges des localités que nous parcourions.

Il est vrai qu'il parlait en paysagiste et qu'il y avait autant de regrets de ne pas voir de feuilles que de malaise de sentir le froid, dans cette plainte incessante, poussée par lui depuis son arrivée à Pétersbourg, et qui était excusée, si toutefois elle avait besoin d'excuse, par trois ou quatre attaques de fièvre.

Tout ce que peut donner de soins l'hospitalité à une visite aussi inattendue et aussi nocturne que la nôtre nous étant prodigué, le nouker entra dans notre chambre et nous demanda si nous avions tout ce qu'il nous fallait.

— Parfaitement, répondis-je, nous sommes ici comme dans le palais de Mahmouth-Beg.

— Il ne nous manque qu'une bayadère, dit en riant Moynet.

Le nouker demanda l'explication des paroles du Français, — Kalino les lui traduisit en russe.

— *Sitchass*, répondit le nouker, et il sortit.

Nous ne fîmes aucune attention à ce mot duosyllabique, qui, en russe, et par extension au Caucase, est devenu comme un écho de chaque demande.

Le nouker sorti, chacun s'installa.

Moynet et Kalino prirent la plus grande chambre, et moi la plus petite.

La lune venait de se lever, et je voyais ses rayons effleurer mes fenêtres, effarouchés qu'ils semblaient être par ma lumière intérieure. Un grand balcon régnait tout autour de la maison. Je sortis pour tâcher de prendre sur le lendemain un à-compte de paysage.

A mon grand étonnement, la première chose qui me frappa dans le paysage fut une sentinelle se promenant sous mes fenêtres.

Ce ne pouvait être pour nos bagages : nos bagages étaient rentrés.

Ce ne pouvait être pour mon *tchin:* on se rappelle que mon paderodgne me donnait le rang de général. Nul, à Noukha, n'avait vu mon paderodgne.

Étais-je arrêté et prisonnier sans m'en douter? Cette supposition était la moins probable de toutes.

Or, comme c'était la seule inquiétude, et qu'elle n'était pas probable, je rentrai, me couchai, éteignis ma bougie et m'endormis du sommeil de l'homme qui n'a à se reprocher que quelques articles sur l'empereur Paul, et qui ne se les reproche pas.

Je dormais depuis dix minutes ou un quart d'heure peut-être, lorsque j'entendis ma porte s'ouvrir : c'est un bruit qui, si léger qu'il soit, m'éveille immédiatement.

Je tournai les yeux du côté d'où venait le bruit, et je vis notre nouker servant de conducteur à une femme enveloppée d'un grand voile tatar, et dont les yeux, à travers l'ouverture du voile et à la lueur de sa bougie, brillaient comme deux diamants noirs.

— Bayadère, me dit-il.

J'avoue que je ne compris pas le moins du monde.

— Bayadère, répéta-t-il, bayadère.

Je me rappelai alors la réponse de Moynet à cette phrase prononcée par moi : Nous sommes ici dans le palais de Mahmouth-Beg.

— *Il ne nous manque qu'une bayadère.*

Phrase à laquelle le nouker avait répondu :

— *Sitchass.*

Le brave homme avait pris la réclamation au sérieux; il nous amenait, avec plus de rapidité certes que ne nous le promettait le *sitchass* traditionnel, le seul objet qui nous manquait pour nous croire dans le palais de Mahmouth-Beg ou dans le paradis de Mahomet.

Ce n'était point moi qui avais demandé la bayadère. Je n'avais donc aucun droit sur elle.

Je remerciai le nouker, et du plus creux de mes poumons je criai :

— Qui veut une bayadère?

— Moi, répondit la voix de Kalino.

— Alors, ouvrez votre porte et tendez vos bras.

La porte en face de la mienne s'ouvrit, et ma porte se referma.

Les bras de Kalino s'ouvrirent-ils comme s'était ouverte la porte? c'est probable. Quant à moi, je me retournai de nouveau vers la muraille et m'endormis pour la seconde fois, trouvant que saint Antoine avait gagné la canonisation à bon marché.

Il est vrai que, s'il faut en croire Callot, les bayadères qui le tentaient étaient beaucoup moins voilées que la mienne.

Vers une heure du matin, je fus réveillé par le chant du coq.

Rien d'extraordinaire à cela, si ce n'est que ce chant retentissait si près de mon oreille, que j'aurais pu croire que le chanteur était perché dans la niche à laquelle s'appuyait le chevet de mon lit.

Je crus que mon nouker, qui avait eu l'idée de faire entrer une bayadère dans ma chambre, n'avait pas eu celle d'en faire sortir un coq, lequel, vu la solitude du domicile, s'en était probablement rendu principal locataire, et je regardai tout autour de moi, avec l'intention de faire de gré ou de force déloger ce voisin incommode, qui n'avait pas les mêmes raisons de s'attacher à moi qu'à saint Pierre.

Autant que j'en pus juger à la clarté de la lune, la chambre était parfaitement vide.

S'il y avait eu dans ma chambre des armoires au lieu d'y avoir des niches, j'aurais cru que l'un ou l'autre de mes compagnons m'avait fait la charge d'enfermer un coq dans une de ces armoires; mais cette fois la supposition était encore plus improbable que celle de mon arrestation, elle était impossible.

En ce moment le chant retentit pour la seconde fois, et fut répété de cent pas en cent pas sur une étendue incommensurable, jusqu'à ce qu'il se perdît dans l'éloignement.

Le chant était extérieur, mais aussi rapproché que possible de ma fenêtre.

Était-ce mon factionnaire qui donnait ainsi une preuve de la rigidité avec laquelle il remplissait les fonctions de gardien, et ce cri, qui semblait s'être perdu dans les profondeurs de l'infini, était-il la réponse de ses compagnons, qui, en hommes de la nature qu'ils étaient, ayant remarqué que le coq était le symbole de la vigilance, signalaient la leur par le chant du coq?

Chacune de mes suppositions sortait de plus en plus du cercle du possible. Je nageais en plein fantastique.

Il y a certains moments, certaines dispositions d'esprit où rien ne nous apparaît sous son véritable aspect. J'étais dans une disposition pareille; j'étais dans un de ces moments-là.

Cette fois, je résolus d'approfondir la question. Je sautai à bas de mon lit tout habillé, — façon de dormir qui du moins a l'avantage de ne pas ôter à vos mouvements leur spontanéité, — et je sortis sur mon balcon.

Mon factionnaire était appuyé contre un arbre, enveloppé dans sa bourka et son papack enfoncé jusqu'au menton, et ne paraissait aucunement disposé à imiter le chant du coq.

D'ailleurs ce chant s'était fait entendre à la hauteur de mon chevet.

Je levai les yeux sur un arbre appuyé à la maison, et tout le mystère me fut révélé.

Mon chanteur, qui avait une magnifique voix de basse, dormait ou plutôt veillait, perché sur cet arbre avec tout son harem.

Les poulaillers n'ont pas encore été inventés à Noukha. Chaque coq choisit un arbre dans la forêt dont l'ombre couvre les maisons, s'y perche lui et ses poules, y passe la nuit et n'en redescend que le matin.

Peut-être ont-ils lu la fable de la Fontaine : *le Renard et les Raisins*, et ils ont pris la place des raisins pour être trop verts à leur tour.

Les habitants de Noukha sont habitués à ce chant qui m'avait éveillé, comme les habitants du faubourg Saint-Denis et de la rue Saint-Martin sont habitués au bruit des voitures, et ils n'y pensent plus.

Je me recouchai, résolu de faire comme eux.

Je ne saurais dire que, grâce à ma résolution, je n'entendis plus le chant du coq, mais je l'entendis du moins sans qu'il me réveillât.

Au jour j'ouvris les yeux.

En un instant je fus sur pied. Quant à l'eau, il y en a dans les cascades. Mais à partir de Moscou, c'est bien le liquide

auquel les chambres à coucher sont le plus antipathiques.

L'absence d'eau et la lutte que j'ai chaque jour été obligé d'entamer, de poursuivre et de mener à bout pour m'en procurer, a certes été, de Moscou à Poti, quelques maisons exceptées, ma plus grande fatigue et mon plus constant désespoir.

Je reviendrai plus d'une fois là-dessus, car je ne saurais assez prémunir mes lecteurs, si jamais il leur prenait l'envie de faire un voyage pareil au mien, à l'endroit de certains besoins de notre civilisation absolument inconnus en Russie, excepté dans les grandes villes, et même inconnus dans certaines grandes villes.

En Espagne j'avais un dictionnaire espagnol. J'y cherchai et j'y trouvai le mot *broche*, que j'avais cherché et n'avais pas trouvé dans les cuisines. Il est vrai que dans les cuisines je cherchais la chose et pas le mot.

Je n'avais pas de dictionnaire russe. Mais j'invite ceux qui ont le bonheur d'en posséder un à y chercher le mot *cuvette*.

S'ils l'y trouvent, que cela ne les empêche pas, en cas de voyage, à enrichir leur nécessaire d'une cuvette.

J'en ai trouvé une cependant chez le prince Tumaine, la cuvette et le pot étaient en argent. On les avait tirés du nécessaire où ils étaient enfermés, et on les avait mis avec grand soin sur ma table. Seulement, il n'y avait pas d'eau dans le pot. Le soir en me couchant j'en demandai, mais on fit semblant de ne pas me comprendre. Le lendemain au matin j'insistai, un Kalmouk prit le pot et se décida à l'aller emplir au Volga. Dix minutes après j'eus un plein pot d'eau que j'économisai de mon mieux, afin de ne pas donner la peine à ce brave homme de faire deux ou trois voyages de quatre ou cinq cents pas chacun.

Tenez-vous donc ceci pour dit, c'est qu'en Russie, j'excepte toujours Pétersbourg et Moscou, il n'y a guère d'eau que dans les rivières, et encore certaines d'entre elles, comme la Kouma, ne jouissent-elles de ce privilége qu'à la fonte des neiges.

Ce qui ne les empêche pas de se faire porter sur les cartes comme de vraies rivières.

Et notez bien que j'en dirai presque autant du fameux Volga, avec ses trois mille six cents verstes de parcours, avec ses trois, quatre, cinq verstes de largeur, avec ses soixante-douze embouchures : c'est un faux fleuve qu'il faut sonder à chaque instant, sur lequel on n'ose pas se hasarder la nuit, de peur de s'ensabler, et qui, par aucune de ses soixante-douze bouches, ne peut porter un navire de six cents tonneaux d'Astrakan à la mer Caspienne.

Il en est des fleuves russes comme de la civilisation russe : de l'étendue, pas de profondeur.

On a dit que l'empire turc n'était qu'une façade.

La Russie n'est qu'une surface.

Peut-être les Russes, confondant le sol avec les habitants, diront-ils que je suis un ingrat de parler ainsi d'un pays qui m'a si admirablement reçu. Je repondrai à ceci, que ce sont les hommes qui m'ont bien reçu et non le pays. Je suis l'obligé des Russes, mais non de la Russie.

Établissons la différence entre des hommes qui sentent si bien la vérité de ce que nous disons ici, qu'ils vont faire leur éducation à l'étranger et qu'ils parlent une langue étrangère, comme si la leur était insuffisante au besoin d'une éducation poussée jusqu'à la rhétorique, et d'une civilisation poussée jusqu'au confort et à la propreté.

Il en aurait coûté bien peu au gouvernement, qui a ordonné à toutes les stations de poste d'avoir deux canapés de bois, une table, deux tabourets et une horloge, d'ordonner en même temps qu'elles auraient un pot, une cuvette, et de l'eau dans cette cuvette.

Cinq ou six ans après, il aurait introduit les essuie-mains : il ne faut pas demander trop de choses à la fois.

Je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que je n'eus qu'un signe à faire à notre nouker, à son poste à six heures du matin comme il y était à onze du soir, pour qu'il allât me chercher de l'eau dans une aiguière de cuivre d'une forme charmante, mais contenant à peine quatre ou cinq verres.

La manière de se servir de cette aiguière est de tendre les mains ; le domestique vous verse de l'eau sur les mains et on les frotte sous ce robinet improvisé.

Si vous avez un mouchoir, vous essuyez vos mains avec votre mouchoir. Si vous n'en avez pas, vous les laissez sécher naturellement.

Vous me demandez, avec ce système, comment on fait pour le visage?

Voilà comment font les gens du peuple :

Ils prennent de l'eau dans leur bouche, la crachent dans leurs mains, et avec leurs mains se frottent le visage, renouvelant l'éjaculation toutes les fois que les mains passent devant la bouche et tant qu'il reste de l'eau dans la bouche.

Quant à s'essuyer, ils n'y songent pas, c'est l'affaire du grand air; voilà comme font les gens du peuple. Mais comment font les gens comme il faut ?

Les gens comme il faut sont des personnes pleines de pudeur, qui s'enferment et se cachent pour faire leur toilette. Je ne saurais donc vous dire comment elles font.

Mais les étrangers?

Les étrangers attendent qu'il pleuve. Et quand il pleut, ils ôtent leurs chapeaux et lèvent le nez en l'air.

Et puis, comment aborder une autre question ? Mais, ma foi, tant pis, j'ai juré de tout aborder. Foin de cette vaine pudeur de mots, comme dit Montaigne, qui fait que le voyageur qui vous suit votre voyage à la main jette à chaque instant le volume de côté, en disant : — Que diable ai-je besoin de savoir sous quelle latitude je suis ! J'avais besoin de savoir que sous cette latitude-là je ne trouverais ni cuvette, ni...

Eh bien, voilà que malgré la citation de Montaigne, je m'arrête tout court, retenu par cette *vaine pudeur de mots* qui ne l'arrête pas, lui, et qui lui permet de raconter comment, après s'être fait tisser un lacet d'or et de soie pour se pendre, après s'être fait creuser une émeraude pour y renfermer du poison, après avoir fait forger un glaive et damasquiner la lame pour se poignarder, après avoir fait paver une cour de marbre et de porphyre pour se précipiter, le tout en cas de victorieuse révolte contre lui, Élagabale, surpris, sans aucun de ses moyens de destruction, dans le water-closett de l'époque, fut forcé de s'y étrangler avec l'éponge dont, — c'est Montaigne qui parle et non pas moi, — dont les Romains se *torchoyaient* le derrière.

Le mot de Montaigne lâché, je crois pouvoir aborder la question.

Il n'y a pas un de mes lecteurs de France qui n'ait, au chevet de son lit, non-seulement pour y poser sa chandelle, sa bougie ou sa veilleuse au moment où il se couche, mais encore dans un autre but, un petit meuble de forme indéterminée, rond chez les uns, carré chez les autres, ayant l'air d'une table à ouvrage chez ceux-ci, d'une bibliothèque portative chez ceux-là, en noyer, en acajou, en palissandre, en citronnier, en racine de chêne, capricieux enfin dans son essence comme dans sa forme ; vous connaissez le meuble, n'est-ce pas, chers lecteurs?

Je ne m'adresse pas à vous, belles lectrices; il est convenu que vous n'avez aucun besoin d'un pareil meuble, et que s'il se trouve dans vos chambres à coucher, c'est comme objet de luxe.

Eh bien, ce meuble n'est qu'un étui, une armoire, un écrin quelquefois, tant l'objet qu'il renferme peut, s'il sort des vieilles manufactures de Sèvres, être ravissant de forme et riche d'ornements.

Ce meuble en contient un autre qu'il dissimule, mais qui contribue à vous donner un sommeil tranquille par la conscience qu'il est là, et qu'on n'a qu'à étendre la main et le prendre.

Hélas! ce meuble manque complétement en Russie, contenant et contenu, et, comme le water-closett, manque également sans doute depuis que Catherine seconde a eu le malheur d'être frappée d'apoplexie dans le sien, il faut aller, à quelque heure que ce soit et par quelque froid qu'il fasse, faire à l'extérieur une étude astronomico-météorologique.

Mais, disons-le, ceci ce n'est point la faute, il faut leur rendre cette justice, des marchands quincailliers de Moscou. Leurs boutiques ont des piles entières de récipients en cuivre d'une forme tellement douteuse, qu'achetant un samavar avec une dame de mes amies, qui habite la Russie depuis quinze ans, je la priai de demander au marchand quels étaient ces vases et à quoi ils pouvaient servir.

Elle adressa la question en langue russe, et se mit à rire en rougissant quelque peu sur la réponse que lui fit le marchand.

Puis, comme elle gardait la réponse pour elle :

— Eh bien! lui demandai-je, qu'est-ce que cette espèce de cafetière?

— Je ne saurais vous le dire, me répondit-elle; mais je puis vous donner un conseil, c'est d'en acheter une, ou plutôt un.

— L'objet est donc du genre masculin?

— On ne peut plus masculin, cher ami.

— Et vous ne pouvez me dire son nom?

— Je puis vous l'écrire, à condition que vous ne le lirez que quand je ne serai plus là. C'est une condition *sine qua non*.

— Soit, écrivez.

— Donnez-moi votre crayon et un quart de feuille de votre album.

Je déchirai un quart de feuille dans mon album et le lui présentai avec un crayon.

Elle y écrivit quelques mots et me rendit le papier plié.

Je le plaçai entre deux pages blanches de mon album.

Puis nous fîmes nos emplettes, courûmes de magasin en magasin, si bien que j'oubliai ce petit papier, et, par conséquent, n'achetai point l'objet en question.

Ce ne fut que deux mois après, à Sarratoff, qu'en arrivant à la page où j'avais inséré le petit papier plié, je le retrouvai et l'ouvris sans savoir ce qu'il contenait, ayant oublié complétement l'incident du magasin de quincaillier.

Il contenait cette simple ligne :

« Ce sont des pots de chambre de voyage; ne pas oublier d'en acheter un. »

Hélas! il était trop tard. A Sarratoff on n'en vend plus.

C'est avant de s'embarquer sur le Nil ou de se risquer dans le désert, que l'on fait ses provisions au Caire ou à Alexandrie.

Les Russes auront beau dire : il y a loin de leur civilisation à celle du peuple qui, il y a cent ans, ne voulant pas perdre un mot des sermons du père Bourdaloue, qui étaient fort connus et fort longs, inventait, pour aller à l'église, des objets d'une forme différente, c'est vrai, mais d'un usage pareil à celui qu'ils ont inventé pour aller de Moscou à Astrakan.

Je cite cette anecdote pour les étymologistes qui, dans cinq cents ans, mille ans, deux mille ans, chercheront l'étymologie des noms Bourdaloue et Rambuteau; appliquez l'un à un vase, l'autre à une guérite.

Le premier leur sera un guide pour arriver au second.

Nous voilà bien loin de Noukha. Revenons-y; ce serait fâcheux de le quitter sans que je vous en dise ce que j'ai à vous en dire.

CHAPITRE XXX.

Le prince Tarkanoff.

Le nouker attendait pour nous dire que le prince Tarkanoff en était aux regrets de ne pas avoir été réveillé la veille et de nous avoir laissés passer la nuit dans la maison de la couronne. Il voulait qu'à partir de ce moment nos effets fussent portés chez lui et que nous n'eussions pas d'autre maison que la sienne. Il nous attendait pour prendre le thé.

J'ai déjà dit que la maison du prince était en face de la maison de la couronne. Le déménagement n'était donc ni long ni difficile à opérer.

Nous commençâmes au reste par déménager nos personnes, laissant aux noukers et aux domestiques le soin du transbordement de nos effets.

L'entrée de la maison du prince était des plus pittoresques : la grande porte placée de biais pour donner plus de facilité à la défense, une petite porte ouverte dans la grande et taillée de façon qu'un seul homme pût passer à la fois par l'étroite ouverture, indiquaient les précautions prises contre un assaut.

Cette grande porte donnait sur une cour immense plantée de platanes gigantesques; au pied de chacun de ces arbres piaffaient deux ou trois chevaux tout harnachés pour le combat. Une vingtaine d'Essaouls allaient et venaient au milieu des chevaux; ils avaient le bourka sur l'épaule, le papack pointu sur l'oreille, la schaska et le kangiar au côté gauche, le pistolet au côté droit.

Le chef de ces Essaouls, homme de quarante ans, petit de taille, mais vigoureusement bâti, causait avec un enfant de

dix à douze ans, vêtu du costume tcherkesse et armé d'un poignard.

L'enfant était d'une charmante figure ; on y reconnaissait le type géorgien dans toute sa pureté : les cheveux noirs et plantés proche des sourcils, comme ceux de l'Antinoüs, les sourcils et les cils noirs, des yeux de velours, un nez droit, des lèvres rouges et sensuelles, des dents magnifiques.

En m'apercevant, il vint droit à moi.

— N'est-ce pas, me dit-il en excellent français, que vous êtes M. Alexandre Dumas ?

— Oui, répondis-je, et vous, n'est-ce pas que vous êtes le prince Ivan Tarkanoff?

Je l'avais reconnu au portrait que m'en avait fait Bagration.

Il se retourna vers le chef d'Essaouls et lui parla vivement en géorgien.

— Puis-je vous demander ce que vous dites à cet officier, prince?

— Certainement : je lui dis que je vous avais bien reconnu au portrait que l'on m'avait fait de vous. Ce matin, quand on nous a annoncé qu'il y avait des voyageurs à la maison de la couronne, j'ai dit à mon père : — Bien sûr, c'est M. Alexandre Dumas. Nous étions prévenus de votre arrivée; seulement, comme vous tardiez beaucoup, nous craignions que vous eussiez pris la route d'Elisabethpol.

— Papa, papa, cria-t-il à un homme de cinquante ans, vigoureusement bâti et portant le petit uniforme de colonel russe, papa, c'est M. Alexandre Dumas.

L'officier fit un signe de tête et prit le chemin de l'escalier du balcon qui débouchait dans la cour.

— Voulez-vous me permettre d'embrasser un jeune hôte qui me reçoit si cordialement? demandai-je à l'enfant.

— Je crois bien, me dit-il, et il me sauta au cou.

— Je n'ai encore rien lu de vous, me dit-il, parce que je suis un paresseux, mais maintenant que je vous connais, je vais lire tout ce que vous avez fait.

Pendant ce temps, son père était sorti de la maison dans la cour et s'approchait de nous.

Ivan alla au-devant de lui en sautant, et frappant les mains l'une dans l'autre en signe de joie.

— Eh bien! quand je te le disais, papa, que c'était M. Alexandre Dumas! c'est lui; il va passer huit jours avec nous.

Je souris.

— Nous partons ce soir, mon prince, lui dis-je, ou demain matin au plus tard.

— Ah! ce soir, si c'est possible, dit Moynet.

— D'abord, nous ne vous laisserons pas partir ce soir, parce que nous n'avons pas envie que vous soyez égorgé par les Lesguiens. Quant à demain, c'est ce que nous verrons.

Je saluai le père du jeune homme. Il m'adressa ses compliments en russe.

— Mon père ne parle pas français, me dit l'enfant, mais je vous servirai d'interprète. Mon père vous dit que vous êtes le bien venu sous notre toit, et je réponds pour vous que vous acceptez l'hospitalité qu'il vous offre. Démétrius dit que vous avez de très-beaux fusils. J'aime beaucoup les fusils. Vous me montrerez les vôtres, n'est-ce pas?

— Avec le plus grand plaisir, mon prince.

— Allons, montons, le thé vous attend.

Il dit en géorgien deux mots à son père, qui nous indiqua le chemin en s'efforçant de nous faire passer devant lui.

Nous arrivâmes à l'escalier. A droite et à gauche de l'escalier s'étendait une galerie ouverte.

— Voici la chambre de ces messieurs, dit l'enfant, la vôtre est là-haut. On mettra vos bagages dans une troisième, afin qu'ils ne vous gênent pas. Passez donc ; mon père ne passera jamais devant vous.

Je passai, montai l'escalier et me trouvai sur le balcon. L'enfant courut devant nous pour nous ouvrir la porte d'un salon.

— Maintenant, dit-il en nous saluant, vous êtes chez vous.

Et tout cela était dit avec la tournure que j'essaye de conserver aux phrases et avec un gallicisme incroyable dans un enfant né à quinze cents lieues de Paris, en Perse, dans un coin du Chirvan, et qui n'avait jamais quitté son pays natal.

J'étais émerveillé, et en effet c'était miraculeux.

Nous nous assîmes à une table où bouillait un samavar.

Tout en prenant notre verre de thé, — je crois avoir déjà dit qu'en Russie, et par conséquent dans tous les pays qui dépendent de la Russie, le thé se prend dans des verres, les femmes seules ont droit à des tasses, — tout en prenant notre verre de thé, j'adressai quelques remercîments et quelques questions de politesse au prince. L'enfant traduisait mes paroles au fur et à mesure qu'elles sortaient de ma bouche, avec une facilité admirable et comme s'il eût fait le métier d'interprète toute sa vie.

Tout à coup le souvenir de mon factionnaire me revint à l'esprit.

— A propos, dis-je au prince Ivan, était-ce de peur que nous ne nous sauvions que l'on avait mis cette nuit une sentinelle à notre porte?

— Non, dit en riant le jeune homme, — je n'ose plus l'appeler un enfant; — non, c'était pour notre sûreté.

— Comment, pour notre sûreté? Notre sûreté était-elle menacée?

— Oui et non. On nous a prévenus que les Lesguiens devaient faire une entreprise sur la fabrique de soie de Noukha, et l'on a ajouté...

— Qui cela? demandai-je en interrompant le jeune prince.

— Nos espions. Nous avons des espions chez eux, comme ils en ont chez nous.

— Et qu'a-t-on ajouté? demandai-je.

— Qu'ils ne seraient pas fâchés de m'enlever. Mon père leur a fait beaucoup de mal : il leur a coupé de sa main une trentaine de têtes. A la vingt-deuxième, l'empereur Nicolas lui a envoyé une bague. — Papa, montre donc ta bague à M. Dumas.

Ces derniers mots furent dits en géorgien. Le colonel se leva en souriant et sortit. Il semblait heureux, lui, le vieux lion, d'obéir à cette jeune voix et à cette bouche fraîche.

— Comment, ils veulent vous enlever, ces brigands-là, mon cher prince?

— Il paraît que oui, répondit l'enfant.

— Et couper cette jolie tête-là en façon de représailles?

Je pris l'enfant par le cou et l'embrassai de tout cœur, frissonnant à l'idée que je venais d'émettre.

— Oh! me couper la tête! ils ne seraient pas si bêtes. Ils aimeraient mieux une bonne rançon, et ils savent que s'ils me prenaient, mon père m'aime tant qu'il vendrait, pour me racheter, jusqu'au dernier bouton de son uniforme. D'ailleurs les Lesguiens ne coupent pas les têtes : ce sont les Tchetchens.

— Et que coupent-ils donc? Car enfin il est impossible qu'ils ne coupent pas quelque chose.

— Ils coupent la main droite.

— Ah! très-bien. Et qu'en font-ils des mains qu'ils coupent?

— Ils les clouent à leurs portes. Celui qui en a le plus est le plus considéré dans son aoul.

— Et il est nommé maire?

— Qu'appelez-vous maire?

— Bailli.

— Oui, justement.

Le colonel rentra tenant sa bague.

C'était une réunion de quatre très-beaux diamants, avec le chiffre de l'empereur au milieu.

— Quand j'aurai coupé trois têtes, dit le jeune prince du même ton dont il aurait dit : quand j'aurai cueilli trois noisettes, mon père a promis de me la donner.

— Attendez que vous en ayez coupé vingt-deux, mon cher prince, et écrivez alors à l'empereur Alexandre : il vous enverra une bague pareille à celle que l'empereur Nicolas a envoyée à votre père, et cela fera qu'il y en aura deux dans la famille.

— Oh! qui sait? dit l'enfant avec la même insouciance qu'il avait dit les autres paroles; qui sait si j'aurai les mêmes occasions? Ça devient de jour en jour moins rude, et beaucoup de villages font leur soumission. Je m'en tiendrai donc à mes trois têtes. Je suis bien sûr de tuer trois Lesguiens dans ma vie. Qui est-ce qui n'a pas tué trois Lesguiens?

— Moi, par exemple, mon prince.

— Oh! vous n'êtes pas du pays, cela ne vous regarde pas. Tenez, celui avec qui je causais quand vous êtes entré dans la cour, il en est à son onzième, et il compte bien, si les espions ne nous ont pas menti, compléter sa douzaine d'ici à trois ou quatre jours. Aussi, il a la croix de Saint-Georges, comme mon père. Moi aussi j'aurai un jour la croix de Saint-Georges.

Et les yeux de l'enfant jetèrent une flamme.

A l'âge de ce petit prince, menacé à chaque instant d'être enlevé par des bandits, et qui parlait de couper des têtes comme de la chose la plus naturelle du monde, nos enfants à nous jouent avec des polichinelles et se sauvent entre les jambes de leurs mères quand on leur annonce Croquemitaine.

Il est vrai qu'à ces enfants-là on attache un kangiar au côté à l'âge où l'on coupe aux nôtres les morceaux sur leurs assiettes pour ne pas les laisser toucher à un couteau.

J'ai vu le fils du prince Mellikoff avec un papack blanc plus gros que lui, un costume tcherkesse irréprochable, des cartouches avec leur poudre et leurs balles sur la poitrine, et au côté un kangiar qui coupait comme un rasoir.

Il n'avait pas encore deux ans, et il tirait son kangiar pour montrer la lame qui portait le cachet du fameux Mourtazale, dont il disait fièrement le nom.

Une mère française se serait évanouie en voyant une pareille arme aux mains d'un marmot qui disait à peine papa et maman.

La princesse Mellikoff souriait et lui disait la première :

— Montre ton poignard, Yorghi.

Aussi, vous le voyez, à dix ans ces enfants-là sont des hommes.

Je revins sur les Lesguiens. Ce détail des mains coupées était nouveau pour moi.

Le prince me dit qu'il y avait à Noukha une douzaine de personnes à qui manquait la main droite, comme aux trois calenders borgnes des *Mille et une Nuits* manquait l'œil droit.

Pour un Lesguien, la main gauche ne compte pas, à moins qu'il n'ait la mauvaise chance de rencontrer un ennemi manchot de la main droite.

Les Lesguiens firent une descente à Childa, et attaquèrent la maison du chef de district Dodaëff. Il avait pour secrétaire un Arménien nommé Soukiazoff-Effrem. Au milieu du combat, et espérant se sauver par cette ruse, il tomba comme s'il était mort. Un Lesguien, au milieu de l'obscurité, se heurta à son corps, et le reconnaissant pour ennemi, lui coupa la main gauche. L'Arménien eut, je ne dirai pas le courage, mais la force de ne pas pousser un cri; par malheur, une fois dehors, le Lesguien s'aperçut de son erreur : la main qu'il venait de couper était plutôt une honte qu'un triomphe.

Il rentra et lui coupa l'autre.

Soukiazoff-Effrem survécut à cette double amputation. Il est aujourd'hui maître de police à Telavi.

Comme le jeune prince achevait de me raconter cette histoire, un grand homme, maigre et pâle, entra. Le prince Tarkanoff l'accueillit avec affabilité, comme on accueille un familier de la maison.

Je fis de la tête un signe interrogateur à Ivan, qui comprit parfaitement ma demande.

— C'est Mirza-Ali, me dit-il, un Tatar interprète de mon père. Vous aimez les histoires, n'est-ce pas?

— Surtout quand c'est vous qui les racontez, cher prince.

— Eh bien, demandez-lui pourquoi il tremble.

En effet, j'avais remarqué, lorsque Mirza-Ali avait donné la main au prince, que cette main tremblait visiblement.

— Parle-t-il français? demandai-je à Ivan.

— Non.

— Comment voulez-vous donc que je lui fasse cette question?

— Alors je vais la lui faire pour vous.

— Et la réponse?

— Je vous la traduirai.

— A cette condition-là j'accepte.

— Alors prenez votre crayon et votre album.

— C'est donc tout un roman?

— Non pas, c'est une histoire. — N'est-ce pas, Mirza-Ali?

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 16 **1er Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Le Tatar se retourna, et regardant l'enfant avec un sourire triste, il lui adressa à son tour quelques paroles qui avaient évidemment pour but de lui demander le sens de celles qu'il venait de prononcer dans une langue étrangère.

L'enfant lui expliqua mon désir, ou plutôt le désir qu'il m'avait suggéré, de savoir pourquoi Mirza-Ali tremblait.

Le Tatar obéit sans question, sans périphrase, sans préambule.

Voici pourquoi Mirza-Ali tremblait.

Le général Rosen bloquait Guimry, la patrie de Chamyll; nous avons raconté le blocus et le siége de cette ville au commencement de notre récit. Le baron Rosen avait trente-six mille hommes, Kasi-Moullah en avait quatre cents. Le blocus dura trois semaines; l'assaut douze heures. Kasi-Moullah et ses quatre cents hommes furent tués. Chamyll seul se sauva miraculeusement. Nous avons dit que de là date son influence sur les montagnards.

Mais on n'en était pas encore à la prise de Guimry; on n'en était qu'au blocus. Kasi-Moullah, qui était d'un caractère jovial, fit demander au général Rosen s'il lui permettrait de passer pour aller faire à la Mecque un pèlerinage qu'il avait voté.

Le général Rosen répondit qu'il ne pouvait prendre sur lui de donner aucune autorisation de ce genre, mais qu'il pouvait en référer au prince Paskevitch, lieutenant de l'empereur au Caucase.

Le lendemain, nouveau message de Kasi-Moullah.

Il demandait cette fois si, dans le cas où il obtiendrait la permission de faire ce pèlerinage, il pourrait le faire avec une escorte.

Le surlendemain, troisième message.

Cette fois il demandait si, dans le cas où cette escorte s'élèverait à cinquante mille hommes, elle serait nourrie et logée aux frais du gouvernement russe.

Le général Rosen, sans trop comprendre le but ni la finesse de la plaisanterie, commença de s'apercevoir que Kasi-Moullah plaisantait. Il lui envoya alors son interprète Mirza-Ali pour savoir définitivement de lui ce qu'il désirait.

Mirza-Ali est musulman de la secte sunnite.

Mirza-Ali fut introduit devant Kasi-Moullah et lui exposa la demande du général Rosen.

Sans lui répondre Kasi-Moullah fit venir deux exécuteurs, les fit placer, une hache à la main, l'un à droite, l'autre à gauche de Mirza-Ali, ouvrit le Coran et lui fit lire le chapitre de la loi où il est dit que tout musulman qui portera les armes contre un musulman sera puni de mort.

C'était tellement le cas de Mirza-Ali, servant le général chrétien Rosen contre le prophète Kasi-Moullah, qu'il n'y avait point à s'y tromper.

Aussi commença-t-il de trembler et de défendre sa tête par les meilleures raisons qu'il put trouver.

Il était, disait-il, un pauvre Tatar qui n'était pas maître de servir qui il voulait, mais qui devait servir celui entre les mains duquel le sort l'avait placé.

Il était tombé aux mains des Russes, et de force il servait les Russes.

Kasi-Moullah ne répondait rien, mais sans doute toutes ces raisons lui paraissaient-elles médiocres, car il fronçait de plus en plus le sourcil ; et plus il fronçait le sourcil, plus le tremblement de Mirza-Ali augmentait.

Mirza-Ali redoubla d'éloquence.

Son plaidoyer dura un quart d'heure.

Au bout d'un quart d'heure Kasi-Moullah trouva la punition suffisante et annonça au pauvre interprète que pour cette fois il lui pardonnait, mais qu'il eût garde de jamais se présenter devant lui.

Mirza-Ali en fut quitte pour la peur ; mais la peur avait été telle, que le tremblement dont il avait été pris à ce terrible froncement de sourcil du Jupiter caucasien lui est resté jusqu'aujourd'hui et lui restera probablement jusqu'à sa mort.

Aussi est-ce un bonheur pour Ivan de lui faire raconter son histoire, et n'avait-il pas laissé échapper une aussi bonne occasion que celle qui se présentait de renouveler les transes et de redoubler le tremblement du pauvre Mirza-Ali.

Le thé était pris ; il y avait deux histoires racontées. Je devais une récompense à mon excellent interprète. Je lui offris non-seulement de lui faire voir mes fusils, mais de les lui faire essayer dans la cour.

Alors il redevint enfant, bondit de joie, frappant des mains, et descendit le premier, et tout en courant, l'escalier.

Des six fusils que j'avais emportés, il m'en restait quatre. Les deux autres étaient partis en cadeaux ou en échange.

Deux étaient de simples fusils à deux coups : l'un de Zaoué, de Marseille, et l'autre de Perrin-Lepage.

Les deux autres étaient deux excellentes armes de Devisme.

L'un, dont je me sers depuis plus de vingt ans, est un des premiers fusils du système Lefaucheux que Devisme ait faits.

L'autre est une carabine pareille à celle qui fut donnée à Gérard, le tueur de lions, par le *Journal des Chasseurs.*

La portée de la carabine est prodigieuse, sa justesse admirable.

Mais carabines et fusils à deux coups ordinaires, mon jeune prince connaissait tout cela. Ce qu'il ne connaissait pas et ce qui poussa son étonnement jusqu'à l'admiration, ce fut le fusil qui se chargeait par la culasse.

Avec une admirable intelligence, il comprit à l'instant même le mécanisme de la bascule et la fabrication de la cartouche.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est qu'il écoutait la démonstration appuyé à un grand cerf privé qui semblait de son côté y prendre intérêt, tandis qu'un énorme bélier noir, couché quatre pas de là, moins curieux que le cerf, ne paraissait prêter qu'une attention secondaire à notre conversation, se contentant de lever de temps en temps la tête et de nous regarder dédaigneusement.

De peur qu'il arrivât quelque accident au jeune prince, je voulus faire avant lui l'expérience du fusil à bascule. Je fis dresser une planche, ou plutôt une poutre, à l'extrémité de la cour opposée à celle où nous étions. J'introduisis les deux cartouches à balles dans les deux canons, je refermai la bascule, et, tout en me promettant de regarder du coin de l'œil le bond qu'allaient faire le cerf et le mouton noir, je lâchai mes deux coups.

A mon grand étonnement, ni le cerf ni le bélier ne bougèrent. Tous deux étaient dès longtemps habitués aux coups de fusil, et en prenant un peu de peine à compléter leur éducation guerrière, ils eussent, comme ces lièvres que l'on montre aux foires, battu le tambour et tiré des coups de pistolet.

Pendant que j'admirais le courage des deux animaux, Ivan poussait des cris de joie ; il avait couru à la poutre : une des balles l'avait écornée, l'autre avait porté au beau milieu.

— Oh ! à mon tour, à mon tour, cria-t-il.

C'était trop juste.

Cette fois je lui donnai les cartouches et le laissai charger le fusil lui-même.

Il y arriva non-seulement sans erreur, mais sans hésitation. Il lui suffisait de m'avoir vu faire une fois pour m'imiter en tout point.

Mais le fusil chargé, il chercha un point d'appui. Je voulus le dissuader de tirer de cette façon, mais il n'y voulut pas consentir. Les Orientaux tirent bien, mais presque toujours ne tirent bien qu'à cette condition.

Il trouva un tonneau, — on trouvait de tout dans cette cour, — et s'appuya dessus.

Malgré cet appui, les deux coups passèrent l'un à gauche, l'autre à droite de la planche, l'effleurant presque, mais ne la touchant pas.

Il rougit de dépit.

— Puis-je tirer encore ? me demanda-t-il.

— Je crois bien ! tant que vous voudrez, cartouches et fusil sont à votre disposition. Seulement, laissez-moi vous mettre un point de mire à la cible : vous ne l'avez manqué que parce que rien ne fixait votre œil.

— Bon, vous dites cela pour me consoler.

— Non, je dis cela parce que c'est la vérité.

— Comment l'avez-vous touchée, vous, alors, sans point d'appui ?

— Parce que je m'en suis fait un.

— Lequel ?

— Un clou que vous voyez à peine, mais que je vois, moi.

— Je le vois aussi.

— Eh bien, à ce clou je vais attacher un morceau de papier, et cette fois je vous réponds que vous mettrez une balle au moins dans la planche.

Il secoua la tête en tireur qu'une première expérience manquée a rendu défiant.

Pendant le temps qu'il tirait du canon les vieilles cartouches et en mettait de nouvelles, j'allai placer contre la poutre un morceau de papier rond de la dimension de la paume de la main.

Puis je m'écartai d'une dizaine de pas en lui disant :

— Tirez.

Il s'agenouilla de nouveau, s'appuya une seconde fois à son tonneau, visa longtemps et fit feu une première fois.

La balle porta en pleine poutre, en droite ligne, à six pouces au-dessous du papier.

— Bravo! lui criai-je; mais vous avez donné en tirant une légère secousse à la détente, cela a fait baisser le coup.

— C'est vrai, dit-il, j'y ferai attention cette fois-ci.

Il lâcha son second coup. La balle porta franchement dans le papier.

— Eh bien! quand je vous le disais! m'écriai-je.

— Est-ce que je l'ai touché? demanda-t-il tout tremblant d'espoir.

— En plein; venez voir.

Il jeta le fusil et accourut.

Je n'oublierai jamais cette belle figure enfantine jusque-là, prenant tout à coup l'expression de la virilité sous le rayonnement de l'orgueil.

Il se retourna vers le prince, qui avait suivi jusque dans ses moindres détails cette scène du balcon.

— Eh bien! père, lui cria-t-il, tu peux me laisser aller en expédition avec toi, maintenant que je sais tirer un coup de fusil.

— Et d'ici à trois ou quatre mois, mon cher prince, lui dis-je, vous recevrez de Paris, pour le jour où vous ferez vos premières armes, un fusil pareil au mien.

L'enfant me tendit la main.

— C'est vrai ce que vous me dites là ?

— Je vous en donne ma parole, mon prince.

— Je vous aimais déjà avant de vous connaître, me dit-il, mais je vous aime encore bien plus, depuis que je vous connais.

Et il me sauta au cou.

Pauvre cher enfant! certainement que tu l'auras, ton fusil, et puisse-t-il te porter bonheur!

CHAPITRE XXXI.

Noukha. — Les rues, les Lesguiens, le bazar, les orfèvres, les selliers, la soie, l'industrie, le palais des khans.

Après le déjeuner, je demandai au jeune prince s'il voulait bien me faire voir la ville, et surtout me conduire au bazar.

Il demanda d'un regard la permission à son père, qui la lui accorda d'un signe de tête.

Il y avait une admirable sympathie entre ces deux nobles créatures. Elles tenaient, on sentait cela, l'une à l'autre par le cœur.

Seulement le prince donna un ordre à Nicolas, — Nicolas était l'Essaoul particulier du jeune prince, — et quatre noukers, Nicolas non compris, resserrèrent leurs ceintures, rajustèrent leurs kangiars, enfoncèrent leurs papacks et s'apprêtèrent à nous accompagner.

Le petit prince, outre son kangiar, prit un pistolet, regarda s'il était bien amorcé, et le passa à sa ceinture.

Les douze ou quinze Essaouls (1), toujours sous la conduite de leur chef Badridze, échangèrent quelques paroles entre eux, et Badridze dit au prince Tarkanoff que son fils pouvait sortir sans danger.

Depuis deux nuits il veillait avec ses hommes dans les bois qui environnent Noukha, et n'avait rien vu.

D'ailleurs il n'était pas probable que ce serait en plein jour que les Lesguiens tenteraient une entreprise quelconque sur une ville de douze à quatorze mille âmes.

Nous sortîmes. Nicolas marchait le premier, à dix pas de nous; nous venions ensuite avec les princes, Moynet, Kalino et moi; enfin la marche était fermée par les quatre noukers.

Nous étions dans toutes les conditions d'une armée qui ne saurait être surprise, ayant son avant-garde et son arrière-garde.

La sécurité que nous inspirait cette disposition stratégique nous permit d'examiner la ville tout à notre aise.

Cette ville était un charmant village de deux ou trois heures de tour.

A part, au centre de la ville, dans les rues marchandes, chaque maison avait son enclos, ses arbres magnifiques, sa source.

Beaucoup de ces sources s'élançaient en bouillonnant hors des haies et traversaient le chemin.

Le prince habitait, relativement au reste de la ville, une maison de campagne. De là venaient les grandes précautions qu'il était obligé de prendre.

Nous fîmes à peu près une verste avant d'arriver à la rue principale. Cette rue principale servait de lit à une petite rivière qui couvrait un sol de gravier de deux pouces d'eau.

On marchait dans cette rue de trois façons : en gagnant une espèce de trottoir pratiqué de chaque côté, mais semblant n'être à l'usage que des chèvres et des acrobates;

En sautillant de pierre en pierre, comme font les hochequeues;

(1) Je devrai dire essouli; mais je fais des noms indéclinables, pour éviter la confusion.

Ou en marchant bravement au beau milieu de l'eau.

C'était ce dernier parti que prenait le commun des martyrs. Les délicats avaient le choix entre les deux autres.

Ce passage traversé, le ruisseau s'encaissait entre deux rives assez élevées. La rive gauche était bordée de maisons dont quelques-unes trempaient leurs pieds dans l'eau ; la rive droite formait un boulevard élevé, garni de boutiques. Les deux rives étaient couvertes d'arbres qui, en se joignant, formaient berceau au-dessus de l'eau bouillonnante. D'une rive à l'autre on passait sur des ponts composés de planches juxtaposées, ou de troncs d'arbres abattus dont le pied portait sur un bord et la tête sur l'autre, dont on n'avait abattu que les branches gênant la circulation, et dont les autres branches, grâce à un reste de racines persistant à vivre et à s'enfoncer dans la terre, continuaient à se couvrir de feuilles, tout horizontal qu'était le tronc qui les alimentait.

Au fond, des montagnes escarpées, abruptes, pittoresques, faisaient un de ces lointains assortis au paysage, comme la nature seule en ose inventer.

Je n'ai jamais rien vu de plus charmant que cette vue, qui, dans des proportions plus grandioses, rappelait un peu celle de Kisslarr.

Enfin, on arrivait au vrai bazar en tournant brusquement à gauche par une pente, ou plutôt par un escalier brut que jamais voiture n'avait franchi.

Là se tenait la foule compacte des passants, des curieux, des acheteurs et des vendeurs.

Outre les marchands en boutique bordant les deux côtés de la rue dans ces échoppes si misérables et cependant si pittoresques de l'Orient, il y avait, si l'on peut se servir de cette expression, les marchands marrons faisant leur commerce en parcourant les groupes, chacun vendant une chose, jamais deux : les uns des sabres, des poignards ou des pistolets et des fusils de Kouba; les autres, des tapis de Schumaka; les autres, des soies écrues et encore en écheveaux, venant de la montagne. Au milieu de tous ces marchands fantaisistes circulaient les Lesguiens avec de grandes carcines pleines de pièces de draps fabriqués par leurs femmes. Ces draps de couleur blanche, chamois ou jaunâtre, sont les plus estimés du Caucase, inusables qu'ils sont, et résistant aux épines, qu'ils arrachent de leurs tiges plutôt que de se laisser entamer. Chaque pièce de ce drap, dans laquelle il y a de quoi faire une tcherkesse et un pantalon pour un homme d'une taille ordinaire, se vend de six à douze roubles, c'est-à-dire de vingt-huit à quarante-huit francs, selon sa qualité. Les uns comme les autres sont imperméables, et, malgré leur souplesse, ils semblent plutôt un tricot qu'un tissu. L'eau glisse sur eux sans les traverser jamais.

J'achetai deux pièces de ces draps. Peut-être nos négociants de Louviers et d'Elbeuf ont-ils quelque chose à gagner en les étudiant.

En opposition à ces marchands vagabonds qui sollicitent humblement la pratique, les marchands en échoppe, quel que chose qu'ils vendent, se tiennent gravement assis et attendent le client, sans faire aucuns frais pour l'attirer ou le retenir. Aucun de ces dédaigneux commerçant ne semble avoir envie de vendre. — Voilà ma marchandise : prenez-la, payez-la et emportez-la si elle vous convient; sinon, passez : je puis parfaitement vivre sans vous, et si j'ouvre boutique sur rue, c'est pour avoir un cadre avec de l'air et du soleil, et fumer tranquillement ma pipe, en regardant circuler les passants.

Ils ne disent pas précisément cela; mais c'est écrit mot pour mot sur leur visage.

Là on fait de tout, là on vend de tout. Les trois bazars les plus beaux que j'aie vus, et je n'excepte pas celui de Tiflis, que je leur trouve inférieur de beaucoup, sont ceux de Derbent, de Bakou et de Noukha.

Quand je dis : là on fait de tout, là on vend de tout, entendons-nous bien : on fait de tout et l'on vend de tout dans la mesure des besoins d'une ville persane, russe d'hier, et qui ne sera jamais européenne.

Là on fait et l'on vend des tapis, des armes, des selles, des cartouches, des coussins, des couvertures de table, des papacks, des tcherkesses, des chaussures de toutes les façons, depuis la sandale montagnarde jusqu'à la botte à la poulaine de la Géorgie. Là on fait et l'on vend des bagues, des bracelets, des colliers à un, deux et trois rangs de pièces de monnaie tatare, des coiffures qu'envieraient nos bohémiennes de théâtre, et avec lesquelles on ferait faire des bassesses à la belle Nyssa elle-même, des épingles, des corsages d'où pendent des fruits d'or ou d'argent, emblèmes des fruits plus précieux encore qu'ils sont destinés à renfermer.

Et tout cela reluit, miroite, grouille, se dispute, se bat, tire les couteaux, frappe du fouet, crie, menace, injurie, s'envoie des salamalecs, se salue en croisant les mains sur la poitrine, s'embrasse, et vit entre la dispute et la mort, entre le bout du canon d'un pistolet et la pointe d'un kangiar.

Nous entendîmes des cris, nous regardâmes : trois ou quatre Lesguiens soumis, de ceux qui viennent vendre leurs draps, avaient arrêté, en le retenant, un cavalier par la bride. Que voulaient-ils de lui ? je n'en sais rien. Que leur avait-il fait? je l'ignore. Lui menaçait, eux criaient. Il prit son fouet et frappa à la tête un homme qui tomba; en même temps son cheval s'abattit et il disparut dans le tourbillon. Mais en ce moment un nouker qui le suivait arriva et se mêla de la partie : à chaque coup de poing qu'il donnait un homme tombait; le cavalier alors se releva, reparut à cheval, frappa à droite et à gauche de son terrible fouet comme d'un fléau, la foule s'ouvrit devant lui, son nouker sauta en croupe, et tous deux s'éloignèrent au galop, laissant derrière eux deux ou trois Lesguiens sanglants et à moitié assommés, sur le carreau.

— Qu'est-ce que cet homme, et que lui voulaient donc ces Lesguiens? demandai-je au jeune prince.

— Je n'en sais rien, me répondit-il.

— Et vous ne désirez pas le savoir ?

— Pourquoi faire? pareille chose arrive à chaque instant. Les Lesguiens l'ont insulté, il les a battus. C'est à lui maintenant de se bien tenir. Une fois loin de la ville, gare au poignard et aux coups de fusil.

— Et dans la ville ils ne se servent pas de leurs armes?

— Oh ! non, ils savent bien que celui qui donnerait un coup de couteau ou tirerait un coup de pistolet à Noukha, mon père le ferait fusiller.

— Mais si un homme en assomme un autre d'un coup de fouet?

— Oh ! le fouet est autre chose. Le fouet n'est pas une arme

défendue. Tant mieux pour celui à qui la nature a donné de bons bras : il s'en sert, il n'y a rien à dire. Tenez, voilà de jolies selles, je vous conseille, si vous êtes pour en acheter, d'en acheter ici : vous les trouverez à meilleur marché que partout ailleurs.

J'achetai deux selles brodées pour vingt-quatre roubles. On ne les aurait pas en France pour deux cents francs, ou plutôt on ne les aurait en France à aucun prix.

Nous fûmes rejoints en ce moment par un bel officier portant le costume tcherkesse. Il présenta ses compliments au jeune prince.

Le prince se retourna de mon côté et me le présenta à son tour.

— Mohammed-Khan, me dit-il.

— Ce n'était pas me dire grand'chose. Je saluai. Le jeune officier avait la croix de Saint-Georges et de magnifiques armes.

La croix de Saint-Georges est toujours une grande recommandation personnelle pour celui qui la porte. Elle ne se donne qu'à la suite d'une action d'éclat et dans un conseil de chevaliers.

— Vous me direz ce que c'est que Mohammed-Khan, n'est-ce pas, mon prince? dis-je à Ivan.

— Oui, tout à l'heure.

Il adressa quelques mots à Mohammed-Khan, dans lesquels je compris qu'il lui parlait de mes armes; puis il revint à moi, et Mohammed-Khan marcha derrière lui.

— Il a été question de mes fusils, n'est-ce pas, mon prince?

— Oui, il connaît de nom l'armurier qui les a faits. Il a la réputation de notre kérim. Vous permettrez qu'il les voie, n'est-ce pas?

— Avec grand plaisir.

— Maintenant, voici ce que c'est que Mohammed-Khan : d'abord, c'est le petit-fils du dernier khan de Noukha. Si la ville et les provinces n'étaient pas aux Russes, elles seraient à lui. On lui a fait une pension, et on lui a donné, ou plutôt il a gagné le grade de major. C'est le neveu du fameux Daniel-Sultan.

— Comment! du naïb bien-aimé de Chamyll, le beau-père de Hagg-Mohammed?

— Justement.

— Comment l'oncle sert-il Chamyll, et le neveu les Russes?

— Il y a eu un malentendu dans tout cela : Daniel-Sultan a été au service russe comme khan d'Elissou; le général Schawrtz, commandant à cette époque la ligne lesguienne, le traita, à ce qu'il paraît, un peu légèrement. Daniel-Sultan se plaignit tout haut, menaça peut-être. — Vous comprenez, on ne sait jamais à quoi s'en tenir positivement sur toutes ces choses-là. — Daniel-Khan avait un secrétaire arménien; le secrétaire arménien écrivit au général Schawrtz que son maître voulait passer à Chamyll. La lettre, au lieu d'être portée à son adresse, fut remise à Daniel-Khan : il tua son secrétaire d'un coup de poignard, monta à cheval et passa effectivement à Chamyll. C'était en 1845. S'il faut l'en croire, mon père l'a beaucoup connu, il avait été poussé à bout; il avait été à Tiflis et avait demandé un congé pour aller à Pétersbourg, voulant parler à l'empereur lui-même. Mais on lui avait refusé le congé qu'il demandait, et on lui avait donné une escorte, non pas pour lui faire honneur, mais pour le surveiller. En 1852, il essaya de se rallier et vint à Garnei-Magalli. Là, par l'entremise du baron Vrangel, il fit demander au prince Woronzoff à rentrer au service russe. Il y mettait pour seules conditions de rester à Magalli. Il était trop près de Chamyll et pouvait entretenir des relations avec lui. On lui offrit de lui rendre son grade, mais à la condition qu'il habiterait Tiflis ou le Karabach. Il refusa et retourna près de Chamyll. Depuis ce temps il est à la tête de toutes ses expéditions et nous fait le plus grand mal.

— Est-il arrivé que l'oncle et le neveu se soient rencontrés dans un combat?

— Cela est arrivé deux fois.

— Et dans ce cas-là que font-ils?

— Ils se saluent et vont chacun de son côté.

Je regardai avec un nouvel intérêt ce beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, qui me rappelait l'Amalat-Beg de Marlynsky, moins son crime, bien entendu.

Il était né au palais que nous allions visiter et qui n'est au pouvoir des Russes que depuis 1827. Je proposai au jeune prince, de peur de réveiller dans Mohammed-Khan de tristes souvenirs, de remettre ma visite à un autre moment. Il fit part à celui-ci de ma crainte, mais Mohammed-Khan s'inclina en disant :

— J'y suis déjà rentré lors du passage des grands-ducs.

Et nous continuâmes notre chemin.

Le palais des khans est, comme sont d'habitude ces sortes de constructions, bâti sur le point le plus élevé de la ville. Seulement il est d'architecture moderne et date de 1792.

Il fut élevé par Mohammed-Assan-Khan. La dynastie à laquelle il appartenait avait commencé en 1710. L'homme remarquable de toute cette dynastie avait été son fondateur, Hadji-Djelabi-Khan, de 1735 à 1740. Il livra plusieurs batailles à Nadir-Schah, et le vainquit dans toutes les rencontres. Il soumit tout le Chirvan, poussa ses conquêtes jusqu'à Tawriz, la prit, y laissa un lieutenant et étendit sa domination jusqu'à Tiflis.

Quand les deux frères géorgiens, Alexandre et Georges, se disputaient, en 1798, la couronne de leur père Héraclée, qui n'était pas mort, Alexandre, proscrit, se sauva à Noukha, et, reçu par Mohammed Assan-Khan, fut caché dans la forteresse, où, tout musulman qu'il fût, Assan-Khan lui permit de se faire dire la messe par un prêtre grec. Cette tolérance fit croire aux Tatars que leur khan voulait se faire chrétien. Ils se révoltèrent contre lui, et Alexandre fut obligé de s'enfuir en Perse. En 1825, il revint. C'était Hassan-Khan, neveu de Mohammed-Khan, qui le reçut à son retour, fidèle aux traditions de la famille. Il le reconnut comme roi de Géorgie, quoique la Géorgie appartînt aux Russes depuis vingt-deux ans; mais en 1826 les victoires des Russes sur les Perses forcèrent le khan et son protégé de s'enfuir à Erivan, encore ville persane à cette époque.

Alexandre y mourut en 1827. En 1828, les Russes occupèrent Noukha et ne l'ont point abandonné depuis.

Le château est une ravissante construction que le pinceau seul peut reproduire avec ses inextricables entassements et ses interminables arabesques. L'intérieur a été remis à neuf sur les dessins anciens, pour le passage des grands-ducs, qui y ont logé. Seulement la restauration n'a pas monté l'escalier

et s'est arrêtée au rez-de-chaussée. Tout se fait ainsi en Russie: jamais un travail ne s'étend au delà de la nécessité du moment, de la nécessité absolue; puis, le besoin passé, on laisse d'elle-même, au lieu de l'entretenir, de la poursuivre, de la compléter, retomber la chose dans l'état ou elle était auparavant.

La Russie est un élément: elle envahit, mais pour détruire. Il y a dans ses conquérants modernes un reste de la barbarie des Scythes, des Huns et des Tatars; on ne comprend pas à la fois, avec la civilisation et l'intelligence modernes, ce besoin d'envahissement et cette insouciance d'amélioration.

Un jour la Russie prendra Constantinople, c'est fatalement écrit, — la race blonde a toujours été la race conquérante, — les conquêtes des races brunes n'ont jamais été que des réactions de peu de durée, — alors la Russie se brisera, non pas, comme l'empire romain, en deux parties, mais en quatre morceaux. Elle aura son empire du nord avec sa capitale sur la Baltique, et qui restera le véritable empire russe; elle aura son empire d'occident, qui sera la Pologne avec Varsovie pour capitale; son empire du midi, c'est-à-dire Tiflis et le Caucase; enfin son empire d'orient, qui comprendra les deux Sibéries.

Si l'on pouvait pousser plus loin les prévisions, on dirait:

L'empereur régnant, au moment où arrivera ce grand cataclysme, conservera Pétersbourg et Moscou, c'est-à-dire le vrai trône de Russie;

Un chef, soutenu par la France et populaire à Varsovie, sera élu roi de Pologne;

Un lieutenant infidèle fera révolter son armée, et, profitant de son influence militaire, se couronnera roi de Tiflis;

Enfin quelque proscrit, homme de génie, établira une république fédérative entre Ikoursk et Tobolsk.

Il est impossible qu'un empire qui couvre aujourd'hui la septième partie du globe reste dans la même main: trop dure, la main sera brisée; trop faible, elle sera ouverte, et, dans l'un ou l'autre cas, forcée de lâcher ce qu'elle tiendra.

Voyez, sur une petite échelle, le roi Guillaume forcé de laisser glisser la Belgique entre ses doigts. Et cependant il avait pour devise: *Je maintiendrai.*

En attendant, Dieu garde des vandales le charmant petit palais des khans de Noukha.

Nous revînmes par le bazar. Il n'y a pas deux chemins pour aller au palais ou pour en revenir. Il y a une rue, il faut la prendre ou faire le tour de la ville.

Mohammed-Khan nous accompagna jusque chez le prince Tarkanoff; ce qu'Ivan lui avait dit de mes armes lui trottait évidemment par l'esprit. En arrivant, ce fut la première chose qu'il demanda.

On apporta les fusils, qui furent de nouveau l'objet d'un long et curieux examen. Pour donner une idée au jeune prince de notre manière de tirer au vol, si supérieure à la leur de ne tirer qu'à coup posé, je pris mon fusil, je jetai en l'air un kopeck et le touchai de cinq ou six grains de plomb.

Ivan crut que c'était un coup de hasard et me pria de recommencer.

Cette fois je pris deux kopecks, les jetai tous deux ensemble en l'air et les touchai de mes deux coups.

Le pauvre enfant n'en revenait pas. Il était tout près de croire que mon fusil était enchanté, comme la lame d'Astolfe, et que la réussite dépendait de l'arme bien plus encore que du tireur.

Il ne cessait de me répéter:

— Eh! j'aurai un fusil comme celui-là, j'aurai un fusil pareil au vôtre.

— Oui, mon cher prince, lui répondais-je en riant, soyez tranquille.

Cela enhardit Mohammed-Khan. Il prit le jeune prince à part et lui dit quelques mots tout bas.

Ivan revint à moi.

— Mohammed-Khan, me dit-il, voudrait bien avoir une paire de revolvers, mais de Devisme. Il demande comment il doit faire pour se les procurer.

— C'est bien simple, mon cher prince: Mohammed-Khan n'a qu'à me dire qu'il les désire, et je les lui enverrai.

Ma réponse fut transmise à l'instant même.

Mohammed-Khan s'approcha en s'excusant de l'embarras qu'il me donnait; puis il me demanda combien pouvait coûter une paire de revolvers de Devisme.

Je lui dis que je le priais de ne point s'inquiéter de cela, que j'en ferais mon affaire; qu'il recevrait les revolvers, et qu'à la première occasion qu'il aurait, en échange d'une arme de France il m'enverrait une arme du Caucase.

Il s'inclina en signe d'adhésion, et détachant sa schaska et tirant son pistolet, il me les présenta tous deux, s'excusant de ne pas y joindre son poignard; mais son poignard venait d'une personne à laquelle il avait promis de ne pas s'en défaire.

L'échange était si avantageux que j'hésitais à l'accepter; mais Ivan me dit que je blesserais Mohammed-Khan en le refusant.

Je m'inclinai donc à mon tour, et pris la schaska et le pistolet.

L'un et l'autre sont des modèles de goût et d'élégance.

Au reste, la schaska était connue, et comme je la portai à partir de ce moment-là jusqu'à Tiflis, elle fit partout, sur le chemin, retourner les officiers tatars que je rencontrai.

Quand le sabre a une telle réputation, cela fait bien augurer de celle du maître.

Durandal était connue, mais parce qu'elle était l'épée de Roland.

CHAPITRE XXXII.

Les Oudiouks. — Combat de béliers. — Danse et lutte tatares. Le messager de Badridje.

Le matin, en déjeunant, on avait parlé des Oudiouks.

Qu'est-ce que les Oudiouks? me demanderez-vous. — Je voudrais bien le savoir, je vous le dirais. — En attendant, je vais vous raconter le peu que j'en sais.

Les Oudiouks sont une des tribus du Caucase, mais si peu importante, numériquement parlant, que je doute qu'elle soit portée sur le calendrier, au tableau des différentes races.

Et cependant leur race n'est pas la moins curieuse de toutes.

Ils viennent on ne sait d'où, parlent une langue que personne ne comprend et qui n'a d'analogie avec aucune langue.

Eux-mêmes nagent et se perdent dans l'obscurité qui les environne.

Ils se nomment *Oudi* au singulier, *Oudiouks* au pluriel.

Moïse Khoressatzi, dans son histoire de Géorgie, parle des Oudiouks, mais il ignore leur origine et ne sait à quelle race rattacher leur famille.

Un historien arménien, Tchamtchiantz, les cite dans son histoire de l'Arménie, édition de Venise.

Enfin, l'année dernière, un membre de l'Académie des sciences russes fut envoyé de Pétersbourg au Caucase pour réunir tout ce qu'il pourrait de chansons ou de monuments de la langue oudine. Il y perdit, non pas son latin, mais son russe, et revint à Pétersbourg sans avoir rien fait qui vaille.

Les Oudiouks sont au nombre de trois mille à peu près ; ils ne se rappellent pas avoir jamais été ni beaucoup plus, ni beaucoup moins.

Ils habitent deux villages, l'un nommé Wastachine, à quarante verstes de Noukha ; il se compose de cent vingt maisons géorgiennes, de cent arméniennes et soixante-neuf tatares.

Le second est à trente verstes de Wastachine, dans la direction de Schumaka. Il a trois cents maisons arméniennes.

Nous désignons leurs maisons selon le rit religieux qu'ils professent. Les Oudiouks, n'ayant point de religion à eux, adoptent les uns la religion grecque, les autres le mahométisme.

J'avais désiré voir un Oudi. Le prince Tarkanoff s'était aussitôt mis en quête et m'avait trouvé mon homme.

Un Oudi m'attendait.

C'était un petit homme brun, aux yeux vifs, à la barbe noire, d'une trentaine d'années à peu près. Il exerçait la fonction de maître d'école à Noukha.

Je lui demandai quelle était l'idée communément reçue parmi les Oudiouks sur eux mêmes. Il me répondit que l'opinion générale était qu'ils descendaient d'un des petits-fils de Noé, resté en Arménie après le déluge, et que la langue qu'ils parlaient, inconnue des modernes à cause de son ancienneté même, était probablement celle des patriarches.

Il s'appelait Sorghi-Bejanoff.

Je lui demandai de me dire en langue oudine quelques-uns de ces mots primitifs qui, presque toujours, ont des racines dans des langues antérieures ou voisines, et commençai par le mot *Dieu*.

Dieu, — j'écris, non selon l'orthographe, mais selon la prononciation oudine, — se dit *Bikhadzhung*, — pain, *schoum*, — eau, *xhé*, — terre, *khoul*.

Ils n'ont pas de mot pour *ciel*, et se servent du mot tatar *gauk*.

Etoile se dit *khaboum*, — soleil, *bêg*, — lune, *khâs*.

Les deux autres mots, qui ont causé les premières guerres de l'Inde, et qui se disent en hindou *lingam* pour le masculin, *jouni* pour le féminin, se disent en langue oudine, au masculin, *khol*, au féminin, *khout*.

Homme se dit *adamar*, femme, *tchebouckh*.

Maintenant, j'ai fait ma tâche d'ignorant; j'ai cueilli la noix, c'est à mon savant ami de Saulcy de l'éplucher.

Je tins mon Oudi jusqu'au dîner, mais sans en pouvoir tirer autre chose que ce que j'ai dit.

Après le dîner, qui avait été interrompu deux ou trois fois par des conférences que le prince avait eues avec des hommes qui arrivaient à cheval, nous voulûmes retourner faire encore un tour au bazar; mais le prince nous pria, si nous y allions, de ne pas emmener son fils.

— Au reste, nous dit-il, je préfère que vous remettiez, pour mille raisons que je ne puis vous dire, cette promenade à demain matin Je vous ai préparé une soirée toute tatare.

Nous nous doutâmes que ces messagers qui avaient dérangé le prince étaient venus lui annoncer quelques nouvelles des Lesguiens, et nous n'insistâmes point.

A la fin du dîner, Badridze arriva à son tour; il paraissait fort joyeux et se frottait les mains. Il prit le prince à part, tous deux passèrent dans une chambre voisine; le prince rentra seul.

Badridze était sorti par une porte de cette chambre donnant sur le balcon.

Nous nous levâmes de table et allâmes prendre le café sur la terrasse. Un homme se tenait dans la cour avec un magnifique bélier roux, autour duquel tournait avec un air de défi le bélier noir du prince.

La soirée tatare, en effet, devait commencer par un combat de béliers.

Puis, trahissant le secret de son père, Ivan nous annonça que le combat devait être suivi d'une danse tatare et d'une lutte, laquelle serait suivie d'un bal à l'intérieur, bal auquel étaient invitées les principales dames de la ville, qui danseraient la lesguinka.

En effet, les invités commençaient à arriver, les plus voisins à pied, les autres en voiture; cinq ou six hommes vinrent à cheval, ils demeuraient à cent pas du prince; mais les Orientaux ne vont à pied que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Tous les arrivants et les arrivantes prenaient, après les salutations d'usage, place sur le balcon, qui commençait à prendre l'aspect d'une galerie de théâtre.

Quelques-unes des femmes étaient fort belles. C'étaient des Géorgiennes et des Arméniennes.

Vers six heures du soir, tout le monde à peu près fut réuni.

Alors entrèrent quarante hommes de la milice. C'était la garde qui, tous les soirs, entourait la maison du prince Tarkanoff et veillait dans sa cour et à sa porte.

On posa les sentinelles ; les autres se groupèrent autour de l'homme au bélier.

Le signal fut donné; on fit place pour laisser la lice libre aux combattants. Nicolas, le domestique du jeune prince, ou plutôt son nouker, qui ne le quitte jamais, qui couche à sa porte pendant la nuit et qui, du matin au soir, ne le perd pas de vue, prit le bélier noir par une corne et l'écarta de dix pas à peu près du bélier roux.

De son côté le maître du bélier roux flatta, caressa, embrassa sa bête et la conduisit en face du bélier noir.

Là on anima les deux combattants par des cris.

Ils n'avaient pas besoin de ces encouragements : à peine furent-ils libres, qu'ils s'élancèrent l'un sur l'autre comme deux chevaliers à qui les juges du camp viennent d'ouvrir la barrière.

Ils se rencontrèrent au milieu de la lice et se heurtèrent du front ; le coup retentit violent et sourd, rappelant celui que devait porter la machine antique qui portait aussi le nom de bélier.

Les deux combattants plièrent sur leurs jarrets de derrière, mais sans reculer d'un pas.

Puis d'eux-mêmes ils revinrent à leur première place, gardée par leurs maîtres, le bélier noir la tête haute, le bélier roux en secouant les oreilles.

Le cercle d'en bas, qui se formait des miliciens, de tous les serviteurs de la maison et des passants qui avaient voulu entrer pour assister au spectacle, commença de railler l'homme au bélier roux : ce secouement d'oreilles avait paru aux assistants de mauvais augure.

La cour, vue d'où nous étions, c'est-à-dire d'un point dominant, présentait un spectacle des plus pittoresques. Au nombre des passants qui étaient entrés se trouvait un chamelier avec trois chameaux; les chameaux, se croyant arrivés sans doute au caravansérail, s'étaient couchés, allongeant leurs cous, et leur conducteur, monté sur la charge de l'un d'eux, s'était fait une des meilleures places pour ce spectacle gratis.

D'autres, qui passaient à cheval, étaient entrés avec leurs chevaux, et après avoir salué le prince, étaient restés en selle, et se penchaient sur le cou de leurs montures pour mieux voir.

Des femmes tatares, dans leurs grands voiles à carreaux, des femmes arméniennes, dans leurs longues draperies blanches, se tenaient debout, silencieuses comme des statues.

Une trentaine de miliciens, avec leurs costumes pittoresques, leurs armes éclatantes aux derniers rayons du jour, leurs poses naïvement artistiques, formaient un cordon au-devant duquel s'étaient glissés quelques enfants, et qu'entr'ouvrait çà et là une tête de femme plus curieuse que les autres.

Il pouvait y avoir en tout une centaine de spectateurs.

C'était, comme on le voit, plus qu'il n'en fallait pour encourager le vainqueur et huer le vaincu.

Quand je dis le vaincu, j'anticipe : le bélier roux était loin d'être vaincu. Il avait secoué les oreilles, voilà tout; et il faut avouer que, si bélier que l'on soit, on secouerait les oreilles pour moins que cela.

Il était si peu vaincu que son maître avait toutes les peines du monde à le retenir : on eût dit qu'il comprenait que l'on commençait à douter de lui.

Un second choc eut lieu, plus retentissant que le premier. Le bélier roux plia sur ses jarrets, se releva et recula d'un pas.

Décidément il y avait supériorité de la part du bélier noir.

Au troisième choc cette supériorité se décida : le bélier roux secoua non-seulement les oreilles, mais la tête.

Alors le bélier noir s'élança sur lui avec une furie dont on n'a aucune idée, le frappant à la croupe, dans les flancs, au front, chaque fois qu'il se retournait, et à chaque coup de tête le culbutant.

Le pauvre vaincu, en perdant sa confiance, semblait avoir perdu son équilibre.

Il fuyait de tous les côtés, et parvint à faire une trouée dans le cercle, le bélier noir le suivit. Le parterre tout entier suivit le bélier noir avec des acclamations.

Alors, noyée dans les premières vagues de l'obscurité, toute cette foule ondula dans la cour, suivant le combat ou plutôt la déroute partout où elle l'entraînait. Enfin, le bélier roux se réfugia sous une voiture. Non-seulement il s'avouait vaincu, mais demandait grâce.

En ce moment on entendit dans la rue les premiers sons du tambour tatar et de la zourna géorgienne. Il se fit tout à coup un grand silence : chacun voulait s'assurer qu'il ne se trompait pas.

Puis quand on eut reconnu l'air, que l'on fut bien convaincu que la musique allait se rapprochant, chacun se précipita vers la porte de la rue, et en un instant la cour fut vide.

Mais elle fut bientôt plus pleine qu'auparavant. A la porte apparurent deux porteurs de torches. Ils précédaient quatre musiciens que suivaient deux autres porteurs de torches.

Après ceux-ci venaient trois danseurs.

Puis la foule, non-seulement la foule qui avait assisté au combat des deux béliers, mais celle qui s'était agglomérée à la suite des danseurs au fur et à mesure qu'ils avaient traversé la ville, s'approchant de la maison du prince.

Les danseurs vinrent droit au balcon et saluèrent le prince. La foule cria hourra et fit cercle; les quatre porteurs de torches se placèrent de manière à éclairer de leur mieux le ballet.

Deux des danseurs portaient des espèces de massues courtes mais pesantes; le troisième tenait un arc tendu presque en demi-cercle, et dont la corde était garnie d'anneaux de fer qui par leurs froissements accompagnaient les musiciens.

Deux des musiciens jouaient de la zourna, les deux autres d'une espèce de tambour.

Quand je dis : deux des musiciens jouaient de la zourna, je me trompe; tous deux en jouaient, c'est vrai, mais en jouaient alternativement. Cette espèce de musette fatigue effroyablement le musicien qui souffle dedans; il n'y a qu'une poitrine géorgienne qui ne se lasse jamais de souffler dans son instrument national.

Nous avions affaire à des poitrines tatares, et, quoique d'une certaine solidité, elles étaient forcées de se relayer.

Les premiers sons de la musique, les premiers pas de la danse furent tout à coup interrompus par une effroyable fusillade qui semblait venir d'une demi-verste à peine. Les danseurs restèrent la jambe en l'air, le souffle manqua aux joueurs de zourna, les tambourins s'arrêtèrent, les miliciens sortirent des rangs et coururent à leurs armes, les Essaouls sautèrent sur leurs chevaux tout sellés, les spectateurs du parterre comme ceux de la galerie se regardèrent en s'interrogeant des yeux.

— Ce n'est rien, mes enfants, ce n'est rien, cria le prince; c'est Badridze qui s'amuse à faire faire l'exercice à feu à ses miliciens. Allons, les danses, allons.

— Ce sont les Lesguiens? demandai-je au jeune prince.

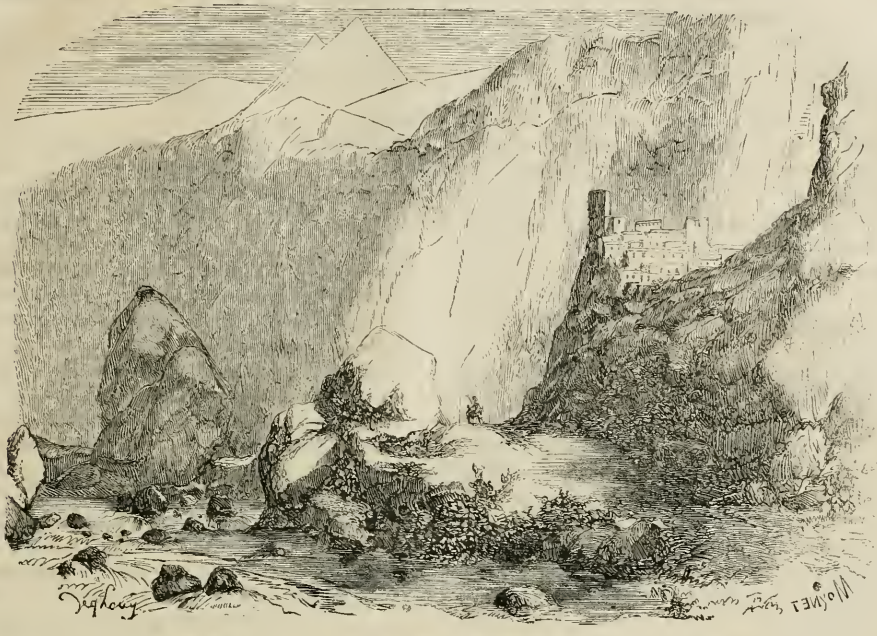
— C'est probable, dit-il, mais Badridze est là; il ne faut donc pas y faire attention.

Puis à son tour il cria quelques mots d'encouragement aux danseurs et aux musiciens.

Les musiciens se remirent à souffler dans leurs zournas et à battre sur leurs tambours, et les danseurs à danser.

ALEXANDRE DUMAS. (Edité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Puis, insensiblement, chacun reprit sa place, et quoique en réponse à la première décharge on entendît quelques coups de fusil isolés, personne n'y fit plus où ne parut plus y faire attention.

En effet, cette danse était vraiment bizarre et méritait bien que l'on s'occupât d'elle : deux des danseurs, ceux qui portaient les massues, s'étaient placés aux deux extrémités d'un cercle dont le troisième danseur, l'homme à l'arc, formait le centre. Ils faisaient, avec une agilité et une adresse qui ne peuvent se comparer qu'à celles du joueur de bâtons des Champs-Élysées, tourner ces massues autour de leur tête, les passant d'une main à l'autre sous leurs bras, entre leurs jambes, tandis que le troisième danseur opérait dans son arc toutes sortes d'évolutions, en faisait sonner les anneaux, et renforçait la musique déjà passablement sauvage d'un plus sauvage accompagnement.

Les deux joueurs de zourna se relayaient, faisant entendre ces sons criards et irritants qui mettent les Géorgiens hors d'eux-mêmes, et qui sont pour eux ce que la cornemuse est pour les Highlanders. Cette musique semblait doubler les forces des danseurs et les porter au delà des mesures humaines. Cet exercice, que le plus vigoureux d'entre nous n'eût pu exécuter pendant deux ou trois minutes, dura plus d'un quart d'heure, et cela, soit habitude, soit adresse, sans que les danseurs parussent éprouver la moindre fatigue.

Enfin les musiciens s'arrêtèrent et les danseurs aussi.

Comme toute la chorégraphie orientale, la danse des massues est fort simple ; elle consiste en des pas en avant et en arrière exécutés, non point d'après des figures arrêtées d'avance, mais au caprice du danseur. Jamais, comme chez nous, l'acteur ne cherche à s'enlever de terre, et les bras jouent en général dans cet exercice un plus grand rôle que les jambes.

Après la danse devait venir la lutte. Deux de nos chorégraphes dépouillèrent leurs vêtements supérieurs, ne gardant que leurs larges pantalons, saluèrent le prince, frottèrent leurs mains de poussière, et prirent l'attitude de bêtes fauves qui vont s'élancer l'une sur l'autre.

La lutte, au reste, spectacle tout primitif, est le moins varié des spectacles. Qui a vu Mathevet et Rabasson, *l'homme qui n'a jamais été tombé*, a vu les lutteurs tatars et peut se figurer avoir vu Alcidamas et Milon de Crotone.

Ce spectacle eût donc été assez insignifiant pour nous surtout, si un incident tout local ne fût venu lui donner une couleur splendidement terrible.

Au moment où la lutte était le plus acharnée, sous le balcon, où le cercle était le plus pressé et le plus attentif autour des lutteurs, on vit s'avancer, des profondeurs obscures de la cour, un homme portant un objet informe au bout d'un bâton.

Cet homme s'approcha curieusement du cercle.

A mesure qu'il approchait, à la lumière mouvante des torches qui jetaient sur toute la cour des lueurs avivées par chaque bouffée d'air, on pouvait distinguer le contour d'une tête, et comme on ne voyait pas le bâton, cette tête sans corps semblait s'avancer toute seule pour prendre, elle aussi, sa part de spectacle.

L'homme entra dans le cercle, et oubliant le trophée qu'il portait, se pencha en avant.

On put alors tout voir parfaitement.

L'homme était couvert de sang, et portait au bout d'un bâton une tête fraîchement coupée, aux yeux ouverts et à la bouche tordue.

Son crâne rasé indiquait une tête de Lesguien ; une large blessure ouvrait ce crâne.

Moynet, sans rien dire, me poussait du coude et me montrait la tête.

— Je vois pardieu bien, lui dis-je.

Et à mon tour je poussai le bras du jeune prince.

— Qu'est-ce donc que cela ? lui demandai-je.

— Ah ! dit-il, c'est Badridze qui nous envoie sa carte de visite par son nouker Halim.

Pendant ces quelques mots tout le monde avait vu cette tête. Les femmes avaient fait un pas en arrière, les hommes un pas en avant.

— Holà, Halim ! cria le prince Tarkanoff en tatar, que nous apportes-tu là, mon fils ?

Halim leva la tête et entra dans le cercle.

— C'est la tête du chef de ces bandits de Lesguiens que vous envoie M. Badridze, dit-il ; il vous fait ses excuses de ne pas être venu lui-même, mais il sera ici dans un instant : il faisait chaud là-bas et il est allé changer de chemise.

— Quand je vous disais qu'il ne tarderait pas à compléter sa douzaine, me dit le jeune prince.

— Comme c'est moi qui l'ai coupée sur l'homme mort, continua Halim, M. Badridze me l'a donnée. C'est donc à moi, mon prince, que vous devez les dix roubles.

— C'est bien, c'est bien, dit le prince, tu me feras bien crédit jusqu'au soir. Mets ta tête quelque part où les chiens ne la mangent pas ; il faut qu'elle soit exposée demain sur le marché de Nouka.

— C'est bien, mon prince, dit Halim, et il disparut dans l'escalier qui conduisait au balcon.

Un instant après nous le vîmes sortir les mains libres ; il avait mis sa tête en sûreté.

Cinq minutes après Badridze arriva dans une toilette irréprochable.

Les Lesguiens étaient tombés dans l'embuscade qu'il leur avait tendue ; il avait commandé à ses hommes de faire feu sur eux, et à l'exécution de ce commandement trois hommes étaient tombés ; c'était cette fusillade que nous avions entendue.

Les Lesguiens avaient riposté, mais Badridze s'était élancé sur leur chef, et un combat corps à corps s'était engagé, combat dans lequel, d'un coup de kangiar, Badridje avait ouvert le crâne de son adversaire.

En voyant leur coup manqué et leur chef frappé à mort, les Lesguiens avaient pris la fuite.

Rien n'empêchait donc la fête de continuer, et ces dames de danser la lesguinka.

C'est ce qui eut lieu : seulement vers onze heures advint un incident.

Nous vîmes Halim, qui paraissait fort inquiet, aller deçà et delà.

Il cherchait évidemment quelque chose qu'il semblait fort regretter d'avoir perdu.

— Que cherche donc Halim, demandai-je au jeune prince.

Il interrogea le nouker, puis revint en riant.

— Il ne sait pas où il a mis sa tête, dit-il en riant ; il croit qu'on la lui a volée.

Puis se retournant vers le nouker :

— Cherche Halim ; cherche, lui dit-il ; comme il eut dit à son chien.

Et Halim sortit pour chercher en effet.

A force de chercher il trouva.

Il avait mis sa tête dans l'antichambre, sur un banc dans un coin obscur.

Les invités au bal seulement avaient, sans voir cette tête, jeté manteaux et pelisses sur le banc.

Sa tête avait été ensevelie sous les pelisses et les manteaux.

Chacun en partant avait enlevé ou manteau ou pelisse.

Enfin, sous la dernière pelisse, Halim avait retrouvé sa tête.

— Vous êtes-vous bien amusé ? me demanda Ivan en me reconduisant à ma chambre.

— Incroyablement, mon prince, lui répondis-je.

Le lendemain, la tête du chef lesguien fut exposée dans la rue du bazar, avec une inscription contenant son nom et les circonstances dans lesquelles il avait trouvé la mort.

CHAPITRE XXXIII.

Le départ.

Noukha, nous l'avons dit, est une charmante ville, ou plutôt, à notre point de vue, un ravissant village ; c'est le centre

d'une villégiature qui fait monter, du mois d'avril au mois d'octobre, sa population de douze mille à soixante mille âmes.

Et, en effet, c'est à qui viendra chercher un abri sous ses fraîches ombres, s'asseoir près de ses charmants ruisseaux.

Le principal commerce de Noukha est celui de la soie. Elle a une fabrique, non pas de tissage, mais de dévidage; elle vend par an, pour six millions de soie écrue.

Une portion de ces beaux arbres qui ombragent ses maisons sont des mûriers, dont les feuilles servent à nourrir les milliards de vers dont les cocons font la richesse du pays.

Il y a tantôt quinze mois que deux ou trois marchands italiens sont venus, après cette épidémie qui avait détruit les trois quarts des vers à soie du midi du Piémont et du Milanais, pour acheter de la semence à Noukha; mais à Noukha on refusa de leur en vendre : c'était alimenter une concurrence.

Ils furent obligés de recourir aux Lesguiens.

Un jeune décorateur du théâtre de Tiflis, nommé Ferrari, qui parle à peu près tous les dialectes du Caucase, se risqua dans l'aventureuse excursion; il s'habilla en montagnard, et partit avec deux cent mille francs en or et en argent.

Les Lesguiens insoumis ne connaissent que l'or et l'argent, et ne font aucun cas des roubles en papier.

Il réussit dans sa négociation, et les Italiens quittèrent le Caucase en emportant assez de semence pour réparer, et au delà, les pertes que l'on avait faites en Europe.

On comprend que parmi les Lesguiens soumis, qui viennent vendre à Noukha leurs draps, leurs vers à soie et leurs moutons, se glissent facilement des Lesguiens insoumis. Entre eux, les hommes de la plaine et de la montagne se reconnaissent facilement, mais ils ne se dénoncent pas.

Ces Lesguiens insoumis viennent pour brigander, piller, couper des mains, aviser quelquefois au moyen de faire sur la ville, ou plutôt contre la ville, des expéditions dans le genre de celle dont nous venions d'être témoin.

Cette tête exposée sur la place de Noukha, c'était la cinquième de l'année.

Par malheur les Lesguiens sont musulmans, conséquemment fatalistes. Que voulez-vous que fasse sur des fatalistes une tête coupée?

« C'était écrit, » disent-ils, et voilà tout.

Le lendemain, lorsque nous fîmes notre promenade au bazar, à peine faisait-on attention à cette tête.

C'est ce mélange éternel, dans les rues de Noukha, de Lesguiens insoumis aux Lesguiens soumis, qui fait craindre sans cesse au prince Tarkanoff pour la sûreté de son fils.

En effet, une rixe, comme celle que nous avions vue la veille, peut être simulée : au milieu de la bousculade inévitable qu'elle amène, un homme vigoureux peut prendre l'enfant par son collet, le jeter en travers sur son cheval et partir au galop avec lui.

L'enfant vaut cent mille roubles, et des bandits comme les Lesguiens risquent bien des choses pour cent mille roubles.

Au nombre des échoppiers des rues de Noukha, j'ai oublié les marchands de schislick, qui correspondent à peu près à nos marchands de pommes de terre frites.

On a beau en faire chez soi, — je parle des pommes de terre frites, — avec le plus grand soin possible, elles ne vaudront jamais celles que l'on achetait sur le pont Neuf.

Il en est de même du schislick de Noukha. Il sentait si merveilleusement bon, ce maudit schislick, que je ne pus résister à la tentation et que je demandai au prince la permission de prendre un à-compte sur son déjeuner.

Voyageurs qui passez par Noukha, mangez du schislick en plein vent; on mange mal généralement au Caucase, je vous offre une occasion de manger bien, ne la négligez pas.

Oh! si j'avais, à l'heure où j'écris ces lignes à Poti, dans une mauvaise chambre de l'arrière-boutique d'un boucher-épicier, un plat de ce bon schislick de Noukha, quelle fête je lui ferais! Par malheur, je ne l'ai pas.

Il était décidé que nous ne partirions qu'à une heure de l'après-midi. Nous ne comptions faire qu'une station, deux au plus, et aller coucher le lendemain à Tzarke-Kalotzy, notre dernière station avant Tiflis; nous avions donc du temps devant nous.

Aussi fîmes-nous une visite prolongée au bazar. Un pressentiment nous disait que nous ne verrions rien de si beau que Noukha.

Et puis, quels hôtes que ce prince et son fils, que cet homme et cet enfant que l'on rencontre par hasard, près desquels on reste vingt-quatre heures et que l'on aimera toute la vie!

J'avais voulu acheter au bazar un tapis de table, mais Ivan m'en avait empêché.

— Mon père compte vous en donner un très-beau, m'avait-il dit.

Je savais donc qu'un très-beau tapis m'attendait à mon retour du bazar.

En effet, je trouvai étendu sur mon lit un tapis magnifique et, près du tapis, un fusil tatar de la plus grande beauté; c'était le remercîment d'un simple présent promis à son fils.

Ou plutôt c'était le tempérament géorgien qui se faisait jour. Le peuple géorgien aime à donner, comme les autres peuples aiment à recevoir.

— Quelle est votre opinion sur les Géorgiens? demandai-je au baron Finot, notre consul à Tiflis, et qui habite au milieu d'eux depuis trois ans.

— Pas un défaut, toutes les qualités, me répondit-il. Quel éloge dans la bouche d'un Français, naturellement frondeur et exclusif, comme nous sommes tous.

Un Russe qui se connaît en courage, Schéréméteff, me disait :

— C'est au combat qu'il faut les voir; quand ils entendent leur maudite zourna, qui n'est pas bonne à faire danser des poupées, ce ne sont plus des hommes, ce sont des Titans prêts à escalader le ciel.

— C'est à table qu'il faut les voir, me disait un digne Allemand qui se rappelait avec orgueil avoir bu dans la taverne d'Heydelberg ses douze choppes de bière pendant que midi sonnait; ils vous avalent leurs quinze, dix-huit, vingt bouteilles de vin sans qu'il y paraisse.

Et Finot disait vrai, et le Russe disait vrai, et l'Allemand disait vrai.

J'avais débuté par Bagration, et j'avais cru que le prospectus m'avait gâté; non, le prospectus n'était pas exagéré, voilà tout.

A Tiflis, je marchandais un poignard à la boutique d'un armurier. Un prince Eristoff passe avec ses quatre noukers. Je ne le connaissais pas, il ne m'avait jamais vu.

On lui dit qui je suis.

Alors, s'approchant de moi, et s'adressant à mon jeune interprète russe :

— Dites à M. Dumas de ne pas acheter à ces gens-là; ils le voleront et lui donneront de mauvaise marchandise.

Je remerciai le prince Eristoff de son conseil, et je continuai mon chemin en jetant un regard sur le poignard qu'il portait à sa ceinture.

En rentrant chez moi, j'y trouvai la carte et le poignard du prince Eristoff. Le poignard valait quatre-vingts roubles; la carte n'a pas de prix.

Et remarquez bien qu'à un Géorgien qui offre, c'est tout le contraire des Espagnols, il n'y a pas moyen de refuser : le refus serait une insulte.

Dans tous les cas, je n'avais garde de refuser le tapis et le fusil du prince Tarkanoff; c'etaient de trop belles choses offertes de trop bon cœur.

Nous déjeunâmes. Hélas! le temps marchait. Il était midi; nous devions partir à une heure. Le prince ne savait que nous promettre et que nous offrir pour nous faire rester. Il n'y avait pas moyen : les délices de Pétersbourg et de Moscou avaient été pour moi ce qu'avaient été celles de Capoue pour Annibal, elles nous avaient perdus.

J'étais maintenant, comme le Juif errant, condamnés à une locomotion perpétuelle; une voix nous criait incessamment : — Marche, marche, marche!

Le prince avait réuni à ce déjeuner d'adieu toutes les personnes que nous avions vues depuis notre arrivée à Noukha : un jeune médecin charmant, dont j'ai eu l'ingratitude d'oublier le nom, et un officier que je voyais pour la première fois, et qui venait me supplier de lui commander un fusil de chasse chez Devisme.

S'il y avait un nom de la popularité duquel je dusse être jaloux au Caucase, ce serait celui-là. Je m'en garde bien; j'aime trop Devisme, et je le trouve trop artiste pour ne pas reconnaître que jamais popularité ne fut mieux méritée.

Je pris la commande de l'officier.

Si je reviens au Caucase, comme je l'espère bien, avec un petit bâtiment à moi, je fais un chargement de fusils Devisme, et je reviens en France millionnaire.

On se leva de table; la tarantasse et la télègue étaient attelées.

En outre, on avait mis les chevaux à la voiture du prince.

Contre toutes ses habitudes, Ivan renonçait à monter à cheval et consentait à aller en voiture, et cela pour être avec moi quelques instants de plus. Ce charmant enfant m'avait pris dans une grande amitié que je lui rendais bien.

Tous les Essaouls et tous les noukers étaient sur pied. Badridze, avec quinze miliciens, devait nous faire escorte jusqu'à la prochaine station.

Je montai dans la calèche avec le prince et son fils; Moynet, Kalino et le jeune médecin montèrent dans la tarantasse; tous les autres montèrent à cheval.

La caravane se mit en route. La calèche, plus légère, marchait en tête, et gagna vite du chemin sur les autres voitures, lourdement chargées.

Nous arrivâmes à la partie de la ville de Noukha qui se nomme Kintak, et qui se trouvait sur notre chemin.

C'était là qu'avait eu lieu la veille la rencontre avec les Lesguiens.

A certaines places il y avait du sang comme dans un abattoir.

Badridze nous y raconta le combat dans tous ses détails. — Ces détails, on les connaît.

Depuis quelque temps, je regardais avec inquiétude derrière moi : je ne voyais pas venir la tarantasse.

J'en fis l'observation à Ivan, lequel dit un mot à Nicolas.

Nicolas partit au triple galop et, cinq minutes après, revint nous dire qu'une roue de la tarantasse s'étant brisée, ces messieurs étaient restés en chemin.

En même temps nous vîmes poindre Moynet et Kalino à cheval.

L'accident était vrai; par bonheur il n'y avait eu de mal que pour la voiture.

On demandait vingt-quatre heures pour raccommoder la roue.

Ivan était au comble de la joie : nous allions rester vingt-quatre heures de plus à Noukha.

Mais en échange j'étais fort contrarié et Moynet était au désespoir.

Le prince Tarkanof s'en aperçut, donna tout bas un ordre à Nicolas, qui partit au galop.

Puis, comme tout le monde était réuni, on tira de la calèche des bouteilles et des verres.

Les bouteilles contenaient du vin de Champagne, bien entendu. — Au Caucase comme en Russie, c'est avec le vin de Champagne que l'on souhaite le bon voyage et que l'on célèbre le bon retour.

Ce qui se consomme de vin de Champagne vrai ou faux en Russie est incalculable; s'il était vrai, toute la France, devenue Champagne et convertie en vignoble, n'y suffirait pas.

On but, on causa, on vida une trentaine de bouteilles de vin de Champagne, à trois roubles la bouteille; une demi-heure se passa.

Au bout d'une demi-heure, nous vîmes apparaître la tarantasse, elle arrivait triomphalement au galop.

Un miracle s'était-il opéré?

Non, le prince avait tout simplement donné l'ordre de détacher une roue de sa tarantasse et de la mettre à la nôtre.

Il prenait notre roue cassée troc pour troc. — Décidément les princes géorgiens ne sont pas nés pour les affaires.

Le moment terrible était arrivé. Je tendis les deux mains au petit prince : il fondit en larmes.

Son père le regardait avec une espèce de jalousie.

— Il n'en fait pas autant pour moi, quand je pars, dit-il.

— Je le crois bien, répondit l'enfant; toi, je suis sûr de te revoir; tu ne me quitteras jamais, toi; mais monsieur Dumas!...

Les larmes lui coupèrent la parole.

Je le pris dans mes bras et le serrai contre mon cœur, comme j'eusse fait de mon propre fils.

— Oh! si fait, je te reverrai, pauvre enfant, si fait, je t'embrasserai encore; je te serrerai encore sur mon cœur. Autant

que l'homme, cette plume au vent, peut promettre une chose, je te le promets.

Puis nous nous embrassâmes avec le prince, nous nous embrassâmes avec Badridze, nous nous embrassâmes avec Ivan, nous montâmes dans la tarantasse et nous partîmes.

Dans tout ce magnifique voyage de Russie, je n'eus le cœur serré que deux fois, au moment de deux départs.

Que mon cher petit prince Ivan prenne pour lui une de ces fois; qui a de la mémoire prenne l'autre.

Nous nous fîmes longtemps des signes, tant que nous pûmes nous voir.

Puis le chemin fit un détour, et adieu!

J'emportais un peu en passant quelque chose à tout le monde.

J'emportais un fusil et un tapis au prince Tarkanoff; j'emportais une schaska et un pistolet à Mohammed-Khan; j'emportais des fontes et une couverture de lit au prince Ivan.

Enfin, j'emportais le pantalon de Badridje et la ceinture du jeune médecin.

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier fait: il est curieux.

On dit chez nous d'un prodigue :

« Il donnerait jusqu'à sa culotte; » mais c'est une métaphore (1).

Cette métaphore française venait de se convertir en réalité géorgienne.

J'ai dit que j'avais acheté à Noukha deux pièces de drap lesguien.

Ces pièces de drap, une fois arrivées en France, étaient destinées à être converties en pantalons géorgiens.

Je n'avais pas besoin de m'inquiéter de la tcherkesse et de la béchemette, Bagration m'avait promis de me les envoyer à Tiflis.

Mais nous n'avions pas parlé de pantalon.

Comment faire faire à Paris un pantalon géorgien sans modèle?

Cette idée me préoccupait.

Badridze avait un pantalon géorgien sous sa tcherkesse.

— Priez donc Badridze, dis-je au prince Ivan, de me laisser regarder son pantalon : j'en veux faire faire un pareil, de retour en France, et pour cela j'ai besoin d'étudier le sien en détail.

Le prince transmit ma demande à Badridze.

Badridze, à l'instant même, desserra la ceinture de son pantalon, se haussa sur la jambe droite et tira la jambe gauche de son pantalon, puis se haussa sur la jambe gauche, mit sa jambe droite à l'air, et définitivement, après avoir tiré la partie inférieure de dessus la selle, il me le présenta.

J'avais suivi la manœuvre des yeux avec un étonnement croissant.

— Mais que fait-il donc? demandai-je au jeune prince.

— Il vous l'offre.

— Quoi? que m'offre-t-il?

— Son pantalon.

— Il m'offre son pantalon?

— Oui; n'avez-vous pas désiré le voir?

— Le voir, mais non pas l'avoir.

— Prenez, puisqu'il vous l'offre.

— Mais non, mais non, mon cher prince; je n'irai pas prendre le pantalon de ce brave Badridze.

— Vous savez que vous le désobligerez beaucoup en le refusant.

— Mais, enfin, je ne puis pas prendre son pantalon, c'est impossible.

Badridze, qui avait resserré sa tcherkesse et qui s'était raffermi sur sa selle, intervint dans la discussion et prononça quelques paroles.

— Que dit-il? demandai-je.

— Il dit que c'est un pantalon neuf que sa femme lui a fait faire et qu'il a mis ce matin pour la première fois; seulement, il regrette que la ceinture soit vieille.

— Oh! qu'à cela ne tienne, dit le jeune médecin, j'en ai justement une neuve que j'ai achetée hier au bazar.

— Prenez, prenez, me dit le prince; vous voyez bien que vous lui faites de la peine.

Et, en effet, la figure de Badridze se décomposait.

— Mais, sacrebleu! m'écriai-je, il ne peut cependant pas rentrer à Noukha sans pantalon.

— Bon, me dit le prince, avec ses bottes et sa tcherkesse, qui s'en apercevra?

J'hésitais.

— Est-ce parce que je l'ai mis, que M. Dumas refuse mon pantalon? dit Badridze d'un air profondément peiné; dites-lui que chez nous c'est un honneur de boire dans un verre où un ami a bu.

— Eh bien, soit, dis-je à Badridze, je boirai dans ton verre.

Et je pris son pantalon, orné de la ceinture du jeune médecin.

Voilà comment je partais avec la ceinture du jeune médecin et le pantalon de Badridze.

Seulement, lorsque je voulus le mettre, il était de six pouces trop exigu.

Il court la poste dans ce moment sur la route de Moscou, avec Kalino.

C'est Kalino qui boit à ma place dans le verre de Badridje.

A propos, il va sans dire que Badridze, n'ayant plus de pantalon, céda le commandement de notre escorte à un officier inférieur.

CHAPITRE XXXIV.

Le château de la reine Tamara.

A mesure que l'on s'éloigne de Noukha, le panorama se développe et se présente dans toute sa majesté.

Noukha, à peine visible au milieu des arbres qui l'enveloppent et la couvrent, s'enfonce dans un angle formé par la chaîne du Caucase, à laquelle elle s'appuie.

Ces montagnes étaient robustes et magnifiques de forme, splendides de couleur sous la neige qui couvre leur sommet.

Nous longions la plus belle vallée du Caucase, et deux fois nous avions été obligés de traverser à gué la rivière qui l'arrose, l'Alazan.

(1) Jamais prodigue chez nous n'a donné sa culotte. Saint Martin, qui était Français, je crois, a été canonisé pour avoir donné la moitié de son manteau à un pauvre, ce qui n'est pas un grand mérite à la façon dont les peintres le représentent vêtu sous son manteau.

Jusqu'au jour où les Lesguiens firent une descente à Tsinondale, et firent prisonnières les princesses Tchawtchawadzé et Orbéliani, les Lesguiens n'avaient jamais osé traverser la rivière.

Nous raconterons en temps et lieu cette terrible surprise, où deux princesses de sang royal furent traînées à la queue des chevaux de misérables bandits, comme ces captives antiques dont parle Homère et que chante Euripide.

Nous avions à notre gauche la Kakhétie, ce jardin du Caucase, ce vignoble de la Géorgie, où l'on récolte un vin qui rivalise avec celui de Kisslarr, et qui rivaliserait avec celui de France si les habitants savaient le faire et surtout le conserver.

On le conserve dans des peaux de bouc ou de buffle qui, au bout d'un certain temps, lui donnent un goût que l'on dit apprécié des amateurs, mais que je trouve détestable.

Celui qui ne se conserve pas dans des peaux de bouc ou de buffle se conserve dans d'immenses jarres que l'on enterre, comme les Arabes font du blé, dans des espèces de silos. On garde mémoire d'un dragon russe sous les pieds duquel le terrain se défonça, et qui, étant tombé dans une de ces jarres, s'y noya, comme Clarence dans son tonneau de malvoisie.

Nous avions à notre droite une chaîne de montagnes âpres et rudes, aux sommets couverts de neige, aux flancs inaccessibles, dans les plis desquelles se cachent les Lesguiens insoumis.

C'est là qu'il faut les aller chercher.

On n'a pas idée, même en Algérie, même dans l'Atlas, de ce que c'est comme fatigue et comme danger, à part ceux que vous font courir les ennemis, qu'une expédition au Caucase.

J'ai vu le col de Mouzaïa; j'ai vu le passage du Saint-Bernard : ce sont des routes royales relativement aux sentiers militaires de la ligne lesguienne.

Le chemin fait un immense circuit à cause de l'Alazan, qui prend des airs de méandre, et qu'il faudrait sans cela traverser de verste en verste, de sorte qu'après trois heures de course nous avions à peine fait deux lieues à vol d'oiseau.

Nous nous arrêtâmes à la station. Noukha se présentait sous un si charmant aspect, que Moynet en fit un dessin qui est en ce moment aux mains du prince Bariatinsky.

Nous nous remîmes en route vers trois heures de l'après-midi, et à la nuit tombante nous arrivâmes, après avoir suivi pendant quatre ou cinq heures la charmante vallée de l'Alazan, à la station de Babaratminskaïa.

Deux canapés en bois, une table en bois, deux tabourets de bois nous y attendaient; nous y étions faits depuis longtemps, mais la chose à laquelle nous ne pouvions nous faire, c'était de ne trouver absolument rien à manger.

Par bonheur nous avions notre buffet garni : deux faisans et un lièvre rôti, reste ou plutôt commencement de notre chasse de Schumakha.

Nous partîmes d'aussi grand matin que nous pûmes. Nous voulions, coûte que coûte, arriver le soir même à Tzarki-Kalotzi. J'avais sur mon album trois lignes de la main du général Dundukoff-Korsakoff pour le comte de Toll, commandant le régiment de Pereiosloff.

Nous passâmes la plus grande partie de la journée à longer les steppes d'Oussadaï, en passant dans un angle de la Kakhetie; enfin, vers les sept heures du soir nous arrivâmes à Tzarki-Kalotzi.

C'est une ville de construction moderne, un camp plutôt qu'une ville. Nous vîmes une grande maison sur une éminence, nous nous arrêtames devant la porte et fîmes demander le colonel Toll.

Le domestique auquel Kalino s'adressait alla parler au maître de la maison, et revint en disant.

— C'est ici.

Nous entrâmes. Un officier supérieur aux charmantes manières vint au-devant de nous.

— Monsieur Alexandre Dumas? me demanda-t-il.

Je m'inclinai et lui présentai mon album où étaient les quelques lignes du prince Dundukoff-Korsakoff.

— Monsieur le comte Toll? lui demandai-je lorsqu'il les eut lues.

— Non, me dit-il; le prince Mellikoff, qui est trop heureux de vous offrir l'hospitalité, pour permettre que vous l'alliez demander à un autre que lui. Vous verrez le comte Toll, mais chez moi; je vais lui faire dire de venir souper avec nous.

L'escamotage était trop galant pour ne pas nous laisser faire. On descendit nos bagages que l'on installa dans l'antichambre, et l'on nous conduisit dans d'excellentes chambres chauffées comme si l'on nous eût attendus.

Une demi-heure après, le comte Toll arriva.

Il avait longtemps habité Paris, et parlait très-bien le français, que le prince Mellikoff parlait avec une certaine difficulté.

Il y avait au billet du prince Dundukoff un post-scriptum :

« Faire voir à M. Dumas le château de la reine Tamara. »

La reine Tamara est la popularité géorgienne la plus incontestée. Elle était contemporaine de saint Louis, et comme lui, mais plus heureusement que lui, fit une guerre acharnée aux musulmans.

De même qu'en Normandie tous les vieux châteaux sont des châteaux de Robert le Diable, en Géorgie tous les vieux châteaux sont des châteaux de la reine Tamara.

Elle a ainsi cent cinquante châteaux peut-être, qui sont aujourd'hui, à quelque roi, à quelque reine, à quelque prince qu'ils aient appartenu, la demeure des aigles et des chacals. Seulement une chose à remarquer, c'est qu'ils sont tous dans une position pittoresque et dans une situation ravissante.

J'ai cherché partout, j'ai demandé à tout le monde une histoire de la reine Tamara.

Je n'ai rien pu trouver que des traditions vagues, et une pièce de vers de Lermontoff.

Mais des châteaux de la reine Tamara, j'en ai trouvé à chaque verste.

A neuf heures nous déjeunâmes, et, en sortant de table, nous trouvâmes nos chevaux tout sellés.

La matinée s'était passée à regarder des dessins d'un vieil artiste parlant très-bien français. A quelle nation appartenait-il? je l'ignore; quant à sa religion, c'était bien certainement un tamariste.

Il faisait un album sur une grande échelle avec du jaune, du bleu et du vert : ces trois couleurs paraissaient lui suffire à tout, et il semblait avoir pris à tâche de recueillir sous tous leurs aspects les châteaux de la reine Tamara.

Il avait dessiné celui que nous allions voir de sept côtés différents.

Nous montâmes à cheval, et nous fîmes en vingt minutes les quatre ou cinq verstes qui nous séparaient des ruines royales.

Tout à coup, au détour d'une montagne, nous le vîmes se détacher et majestueusement grandir devant nous.

Il était sur un pic isolé, dominant la vallée de l'Alazan. Il avait pour horizon cette magnifique chaîne caucasique que nous avions longée la veille.

Nous dominions sa base, et sa cime nous dominait; ses déchirures étaient superbes et grandioses; on sentait que par ses brèches avaient passé non-seulement le temps, mais les révolutions.

Moynet en prit une vue de l'endroit même où nous nous étions arrêtés; c'était peut-être le seul point qui restât vierge du pinceau de notre vieil artiste.

A six verstes du château de la reine Tamara s'élève une autre montagne et existe une autre tradition.

Cette montagne que nous avions longée au coucher du soleil, nous l'avions remarquée à cause de sa belle forme et parce qu'elle était magnifiquement éclairée.

C'est la montagne d'Élie.

Un lac salé en baigne la base.

Une chapelle très-fréquentée est bâtie dans une grande grotte creusée au centre de la montagne.

La tradition dit que c'est dans cette grotte que le prophète Élie fut nourri par un corbeau, et du sommet de la montagne qu'il monta au ciel en laissant son manteau à son disciple Élisée.

C'était la première légende biblique que nous rencontrions sur notre chemin. On sentait que nous approchions de l'Arménie.

En rentrant chez le prince, nous trouvâmes son aide de camp qui nous attendait avec son album. Lui aussi dessinait. Il avait fait partie de la dernière expédition lesguienne et avait pris plusieurs vues fort curieuses.

L'une était celle de Gorouck-Meyer, c'est-à-dire de la montagne que la dernière expédition avait dû gravir pour pénétrer chez les Lesguiens.

Une seconde était un dessin de Bogitle, aoul pris après un siége qui s'était perpétué de maison en maison.

Il fallut démolir chaque maison pour y entrer; la dernière maison prise, l'aoul était rasé.

Enfin la troisième était un dessin de l'aoul de Kitturi, en flammes. C'est devant cet aoul, pris le 21 août 1858, que le général Wrewsky avait été blessé de deux balles, l'une à la poitrine, l'autre à la jambe.

Au bout d'une dizaine de jours il succomba à ces deux blessures.

Le colonel Kanganoff prit le commandement de l'expédition, la continua, emporta et rasa Dido.

Les habitants, au nombre de mille, firent leur soumission.

Un quatrième dessin était celui d'une porte lesguienne, avec sa décoration de mains coupées; les mains étaient clouées comme sont clouées aux portes de nos fermes les pattes de loups.

Ces mains se gardent longtemps fraîches et pour ainsi dire vivantes, grâce à une préparation dans laquelle on les fait bouillir.

Cette porte, qui était celle d'une maison de Dido, était ornée de quinze mains. D'autres plus pieux les clouent dans les mosquées. Il y avait peut-être deux cents mains clouées dans la mosquée de Dido.

Au reste, les Touschines, peuplade chrétienne, ennemis mortels des Lesguiens et en général de tous les mahométans, et qui rend de grands services dans les expéditions, a les mêmes habitudes, toute chrétienne qu'elle est; autant d'ennemis pris par les Touschines, autant de mains coupées.

Dans la dernière expédition, un chef touschine qui marchait dans les rangs russes avec ses trois fils, eut son fils aîné blessé. Il adorait ce jeune homme, mais se fit un point d'honneur de ne donner aucun signe de faiblesse, quoique en réalité son cœur fût brisé.

Le père se nomme Chette. Peut-être est-ce une corruption du mot chaïtan, qui veut dire diable.

Le fils se nommait Grégory.

On indiqua au père la maison où le blessé avait été transporté.

Chette s'y rendit.

Vaincu par la souffrance, le jeune homme se plaignait.

Chette s'approcha du tapis sur lequel il était couché, s'appuya sur son fusil, et regardant le blessé en fronçant le sourcil :

— Est-ce un homme ou une femme que j'ai engendré? demanda-t-il.

— C'est un homme, mon père, répondit Grégory.

— Eh bien! alors, demanda Chette, si c'est un homme, pourquoi cet homme se plaint-il?

Le blessé se tut et expira sans pousser un soupir.

Le jeune homme mort, le père prit le cadavre, le dépouilla et le posa sur une table.

Puis, il fit avec la pointe de son kangiar soixante-quinze crans contre la muraille.

Après quoi il coupa son fils en soixante-quinze morceaux.

C'était autant de morceaux qu'il avait de parents et d'amis en état de porter les armes.

— Que fais-tu? lui demanda le colonel qui le voyait se livrer à cette horrible besogne.

— Je venge Grégory, dit-il; dans un mois j'aurai reçu autant de mains lesguiennes que j'aurai envoyé de morceaux.

Et en effet, au bout d'un mois il avait reçu de ses parents et de ses amis soixante-quinze mains auxquelles il en joignait quinze récoltées par lui.

En tout quatre-vingt-dix.

Grégory était vengé.

Jamais dans un combat un Touschine n'ira au secours d'un de ses amis, à moins que celui-ci ne l'appelle, et il est rare qu'un Touschine appelle du secours, fût-il seul contre trois.

Un Touschine aimait une jeune fille du village de Tiarmeth.

Il la demande en mariage.

— Combien as-tu de mains lesguiennes à m'apporter en dot? lui demande celle-ci.

Le jeune Touschine se retire tout honteux : il n'avait pas encore combattu.

Il va trouver Chette et lui conte son malheur.

— Demande-lui d'abord combien elle veut de mains, lui dit Chette.

— Trois au moins, répondit la jeune fille.

Le Touschine rapporta la réponse à Chette.

— Suis-moi dans la prochaine expédition, lui dit celui-ci.

— Ce sera peut-être bien long, répond le jeune homme.

— Eh bien, alors, suis-moi tout de suite, je suis toujours prêt.

Ils partent, et quinze jours après reviennent avec douze mains. Chette en avait coupé sept et l'amoureux cinq.

Il apportait deux mains de plus qu'on ne lui avait demandé; aussi ce mariage se fit-il à grande pompe, et le village tout entier fut-il de la fête.

Au nombre des mains de Chette était une main d'enfant.

Pourquoi cette main d'enfant?

Je vais vous le dire.

Chette est le croquemitaine des Lesguiens; les mères, pour faire taire leurs enfants, disent :

— Je vais appeler Chette.

Et les enfants se taisent.

Un plus entêté que les autres, ou qui ne croyait pas à Chette, continuait de pleurer.

C'était la nuit.

La mère prit l'enfant et ouvrit la fenêtre.

— Chette! Chette! Chette! cria-t-elle, viens couper la main de ce petit enfant qui ne veut pas se taire.

Et pour effrayer l'enfant, elle le passait par la fenêtre.

L'enfant poussa un cri.

C'était un cri de douleur et non d'effroi : une mère ne s'y trompe pas.

Celle-ci tira vivement son fils en arrière : il avait la main droite coupée.

Le hasard avait voulu que Chette fût embusqué contre la maison; il avait entendu l'appel imprudent de la mère et l'avait exaucé.

Quelles bêtes féroces que de pareils hommes!

Nous avions encore cent vingt verstes à peu près à faire pour arriver à Tiflis. Il ne fallait pas, avec les exécrables chemins qui nous attendaient, compter être à Tiflis avant le lendemain midi ou une heure, encore fallait-il pour cela marcher toute la nuit.

Pendant les deux premières stations, c'est-à-dire à la station de Tcheroskaïa et de Tsaignaskaïa, tout alla bien et nous trouvâmes des chevaux.

Cela tenait sans doute à l'absence d'escorte après la deuxième station, où la route devenait sûre, nous n'avions pas cru devoir conserver la note.

Cette absence d'escorte nous fit prendre, à la troisième station, c'est-à-dire à Magorskaïa, pour des gens de médiocre importance; il en résulta que, malgré notre paderodgne, sans se donner même la peine de se retourner, le smatritel nous répondit qu'il n'y avait pas de chevaux.

Nous connaissions ces réponses-là; mais comme nous avions à dîner avant de nous remettre en route, ce qui devait nous prendre une bonne heure, nous répondîmes que nous attendrions.

— Attendez, nous dit le maître de poste avec la même impertinence, mais il n'en rentrera pas de la nuit.

Quand les maîtres de poste en Russie prennent ces airs-là, c'est comme s'ils vous disaient avec les trente et une lettres de leur alphabet : Nous sommes des voleurs qui voulons vous rançonner.

Or, à cette déclaration il n'y avait qu'une manière de répondre, c'est de préparer son fouet.

— Prenez mon fouet, dis-je à Kalino.

— Où est-il?

— Dans ma malle.

— Pourquoi l'avez-vous mis là?

— Parce que, vous le savez bien, c'est un fouet charmant qui m'a été donné par le général Lahn et auquel je tiens beaucoup.

— Et que ferai-je avec votre fouet?

— Ce que font les enchanteurs avec leur baguette : Je vous ferai sortir des chevaux de terre.

— Oh! je crois qu'aujourd'hui ce sera bien inutile.

— Comment cela?

— Cet homme n'a pas de chevaux, véritablement.

— C'est ce que nous verrons après dîner, tirez toujours le fouet de la malle.

Pendant que Kalino tirait le fouet, Moynet et moi entrâmes dans la salle des voyageurs.

Elle était encombrée.

A tout le monde on avait fait la même réponse qu'à nous, et tout le monde attendait.

Un prince géorgien et son fils, assis au coin d'une table, mangeaient une poule bouillie et buvaient un verre de vodky.

A notre vue ils se levèrent, vinrent à nous et nous offrirent une part de leur souper.

Nous acceptâmes, mais à la condition qu'ils prendraient de leur côté leur part du nôtre.

C'était trop juste pour qu'ils nous refusassent.

Nous avions un lièvre en terrine et deux faisans rôtis, que nous avait préparés, sur notre chasse de Schumaka, le cuisinier du prince Mellikoff; de plus, une énorme gourde pleine de vin.

Deux ou trois voyageurs, qui n'avaient pas cru s'arrêter à Mayorskaïa, prenaient tristement leur verre de thé : c'était tout ce qu'ils avaient trouvé à la station.

Nous demandâmes à nos deux princes la permission d'inviter ces voyageurs à partager notre repas, et les priâmes de leur transmettre notre invitation.

L'hospitalité est chose si simple au Caucase, que tout le monde s'assit à la même table, tira à qui mieux mieux à notre plat, but à qui mieux mieux à notre gourde.

La terrine, les trois faisans et les six ou huit bouteilles de vin de Kakéthie que contenait notre gourde, y passèrent : les comestibles jusqu'à la dernière miette, le liquide jusqu'à la dernière goutte.

Après quoi, Kalino, ayant pris sa part du liquide et du solide, et ayant la tête juste au point où la chose était nécessaire, reçut invitation de se munir du fouet et de me suivre.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro — N° 18 — 3 Mai 1859



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Le smatritel était dans sa cour, appuyé à l'une des colonnes de bois qui soutiennent l'avant-corps des stations de poste.

Nous nous arrêtâmes près de lui; il nous regarda pardessus son épaule.

— Kalino, demandez des chevaux, lui dis-je.

Kalino demanda des chevaux.

Le maître de poste fit un mouvement d'impatience.

— Est-ce que vous n'avez pas entendu? répliqua-t-il.

— Quoi?

— Que je vous ai dit qu'il n'y en avait pas.

— Dites-lui que nous avons parfaitement entendu, Kalino, mais que nous sommes sûrs qu'il ment.

Kalino transmit ma réponse au smatritel, qui ne bougea pas.

— Faut-il frapper? demanda Kalino.

— Non, il faut d'abord s'assurer qu'il ment.

— Et s'il ment?

— Alors, Kalino, il faudra frapper.

— Et comment s'assurer s'il ment ou s'il ne ment pas?

— Rien de plus simple, Kalino: en visitant les écuries.

— Je vais avec vous, dit Moynet.

Je restai près de notre homme qui ne bougeait pas.

Cinq minutes après être parti, Kalino revint furieux et le fouet levé.

— Il y a quatorze chevaux à l'écurie, dit-il, faut-il frapper?

— Pas encore. Demandez, mon cher Kalino, comment il se fait qu'il y ait quatorze chevaux à l'écurie, quand on nous dit qu'il n'y a pas de chevaux.

Kalino transmit ma question au smatritel.

— Ce sont des chevaux des autres postes, répondit-il.

— Allez les tâter sous le ventre, Kalino, et s'ils sont en

sueur, c'est vrai ; mais s'ils ne sont pas en sueur, il a menti.

Kalino revint tout courant.

— Il a menti, dit-il, les chevaux sont parfaitement secs.

— Alors, frappez, Kalino.

Kalino frappa; au troisième coup :

— Combien vous faut-il de chevaux? demanda le maître de poste.

— Six.

— Vous allez les avoir ; seulement ne dites rien aux autres.

Par malheur, il était trop tard : les autres avaient entendu le bruit de la discussion, étaient accourus, et l'on ne pouvait plus leur cacher que mes six chevaux pris, il en restait encore huit autres.

Les voyageurs s'en emparèrent par rang d'ancienneté. Quant aux miens, comme c'était à moi que l'on était redevable de la découverte, on ne songea pas même à les réclamer, quoique en réalité je fusse le dernier venu.

Au bout de cinq minutes, la tarantasse et la télègue étaient attelées; on but un dernier coup à notre bon voyage; le prince géorgien et son fils promirent de me venir voir à Tiflis; nous montâmes dans nos charrettes, et nous partîmes au grand galop.

Nous voyageâmes toute la nuit, à part deux heures que nous passâmes à la station de Sarticholskaïa; au point du jour nous la quittâmes. Il nous restait encore trente-cinq verstes avant d'arriver à la capitale de la Géorgie; mais les chemins étaient si affreux, que ce ne fut que vers deux heures seulement que du haut d'une montagne notre hiemchick, en nous montrant une vapeur bleuâtre à travers laquelle on distinguait quelques petits points blancs, nous dit :

— Voilà Tiflis.

Autant eût valu nous dire : Voilà Saturne, ou voilà Mercure.

Nous avions fini par croire que Tiflis était une planète et que nous n'y arriverions jamais, d'autant plus que rien n'annonçait l'approche d'une ville, et surtout d'une capitale.

Pas une maison, pas un arbre, pas un champ cultivé.

Une terre nue et brûlée, le désert.

Cependant, à mesure que nous approchions, la montagne qui était devant nous se dentelait, et cette dentelure ressemblait aux ruines d'une fortification.

Puis, une seconde preuve que nous entrions dans un pays civilisé se manifestait à nos regards : à notre droite étaient dressées trois potences.

Celle du milieu était vide : les deux autres étaient occupées.

Mais occupées par des sacs. Nous discutâmes longtemps sur ce qui devait être pendu là. Moynet soutenait que ce ne pouvait être des hommes. Je soutenais que ce ne pouvait être des sacs.

Notre hiemchick nous mit d'accord : c'était des hommes dans des sacs.

Quels étaient ces hommes? Là-dessus notre hiemchick était aussi ignorant que nous.

Seulement, il était évident que ce n'était pas des lauréats du prix Monthyon.

Nous continuâmes notre chemin, présumant qu'à Tiflis le mystère s'éclaircirait.

Cependant la ville se découvrait peu à peu. Les deux premières bâtisses qui nous crevèrent les yeux furent, comme en arrivant à Pétersbourg, deux mauvais bâtiments, des casernes selon toute probabilité, qui nous firent secouer tristement la tête.

Est-ce que ce Tiflis si longtemps attendu, ce Tiflis si promis comme le paradis géorgien, serait une déception?

Un soupir partit et alla rejoindre ceux qui nous étaient déjà échappés en occasion pareille.

Mais tout à coup nous jetâmes un cri de joie : à l'angle du chemin nous venions d'apercevoir au fond d'un abîme la bouillonnante Koura; puis penchée sur cet abîme, étagée aux flancs de la montagne, descendant jusqu'au fond du précipice, la ville effarouchée, avec ses maisons pareilles à une volée d'oiseaux qui s'est posée où elle a pu et comme elle a pu se poser.

Par où allions-nous descendre dans ce précipice? on ne voyait pas de chemin.

Ce chemin se découvrit à son tour, si toutefois cela peut s'appeler un chemin.

A chaque pas, au reste, nous poussions des cris de joie : — Regardez donc là, voyez donc ici, cette tour! ce pont! cette forteresse! et là-bas, et là-bas!...

Et, en effet, là-bas c'était un magnifique lointain qui venait de se découvrir à nous.

Notre tarantasse roulait comme le tonnerre au milieu des cris de nos hiemchicks : — Kabarda! kabarda! Prends garde! prends garde!

Sans doute il y avait eu fête le matin, car les rues étaient pleines de monde.

En effet, on avait pendu deux hommes.

Nous traversâmes un pont de bois suspendu, je ne sais comment, à soixante pieds au-dessus du fleuve.

Au-dessous de nous, sur un grand banc de sable que contournait la Khoura, étaient une centaine de chameaux couchés.

Nous passions du faubourg dans la ville.

Nous étions enfin à Tiflis; et, d'après ce que nous venions d'en voir, Tiflis répondait à l'idée que nous nous en étions faite.

— Où faut-il conduire ces messieurs? demanda l'hiemchick.

— Chez le baron Finot, consul de France, répondis-je.

Et la tarantasse, au milieu d'une foule effroyable, monta aussi vite qu'elle était descendue.

CHAPITRE XXXV.

Tiflis; ceux qu'on pend.

Le baron Finot demeurait ville haute, rue du Roi, au-dessous de l'église de Saint-David.

Il dînait chez la princesse Tchawtchawadzé; mais en partant, nous attendant de jour en jour, il avait donné l'ordre à son domestique de nous conduire au logement qui nous était préparé.

On nous conduisit dans un magnifique palais de la place du théâtre, où deux chambres et un immense salon étaient mis à notre disposition par M. Ivan Zoubalow, riche Géorgien.

Moynet et Kalino prirent une des chambres, je pris l'autre. Le salon fut destiné à devenir atelier commun.

De la fenêtre de ma chambre je voyais parfaitement les deux potences, et les sacs se balançant à l'extrémité de leurs bras décharnés.

C'était bien des pendus, comme j'avais eu la hardiesse de l'avancer, et des pendus tout frais; ils avaient été exécutés le jour même.

Je m'informai, afin de savoir de quel crime ils portaient la punition.

Ils avaient assassiné les deux garçons horlogers de M. Georgeaïeff, afin de pouvoir voler dans son magasin les montres pendues aux caureaux et l'argent enfermé dans les tiroirs.

C'étaient des Arméniens. Chose extraordinaire! les Arméniens, avec leur caractère humble et doux, sont souvent voleurs, quelquefois filous, mais bien rarement meurtriers.

Le hasard faisait que de la même fenêtre, en regardant à gauche, je voyais les deux pendus, et en regardant à droite la boutique de M. Georgeaïeff.

Voici comment les choses s'étaient passées.

M. Georgeaïeff avait deux commis qui, tout en restant pendant la journée au magasin, le soir sortaient pour leur plaisir ou leurs affaires.

Ils emportaient d'habitude avec eux la clef du magasin, afin de rentrer à l'heure qu'ils voulaient et d'ouvrir la boutique avant que M. Georgeaïeff fût levé.

Ils s'étaient liés avec deux Arméniens nommés l'un Schubachoff, l'autre Ismaël.

Ces deux hommes résolurent de voler M. Georgeaïeff.

Voici leur plan :

Ils emmèneraient souper leurs deux amis, les griseraient, les tueraient, leur prendraient la clef, et avec la clef ouvriraient le magasin.

Tout se passa selon la prévision des assassins, moins un détail.

Les deux commis furent emmenés, grisés, tués, seulement les assassins eurent beau les fouiller, ils n'avaient pas la clef.

Alors ils adoptèrent un autre moyen.

C'était de revêtir les habits des deux morts, de se présenter à la porte de M. Georgeaïeff, d'y frapper; la nuit était sombre; la personne qui viendrait leur ouvrir, venant probablement sans lumière, les prendrait pour les deux commis; ils entreraient, et, une fois entrés, ils agiraient selon le premier plan.

Mais avant tout il fallait se débarrasser des cadavres.

Ils réveillèrent un pauvre diable de portefaix qui dormait sur sa besace, l'emmenèrent, lui montrèrent les deux cadavres, et lui promirent quatre roubles s'il voulait les enterrer. les nuits.

Un moucha, — c'est le nom des portefaix à Tiflis, — un moucha ne gagne pas quatre roubles tous les jours et surtout toutes

Il chargea les deux cadavres sur son dos, descendit jusqu'à la Khoura, traversa le pont d'Alexandre, monta le versant de la colline du faubourg de Tchoukour, et les enterra sur ce que l'on appelle la petite colline rouge.

Mais c'était la nuit; le pauvre diable y voyait mal ou avait envie de dormir; il les enterra tout de travers, les pieds de l'un d'eux passaient.

Il s'en retourna coucher à l'endroit où on l'avait pris; la place était bonne, il espérait qu'on l'y reviendrait chercher.

Pendant ce temps les deux meurtriers s'étaient présentés à la porte de M. Georgeaïeff, avaient frappé; mais c'était M. Georgeaïeff qui était venu ouvrir lui-même, et qui était venu ouvrir une chandelle à la main.

Il n'y avait point à essayer de tromper l'horloger. Schubachoff et Ismaël s'étaient enfuis.

M. Georgeaïeff, en ouvrant la porte, avait vu fuir deux hommes.

Il avait cru à une plaisanterie, avait refermé la porte et s'était recouché de mauvaise humeur, trouvant la plaisanterie des plus médiocres.

Le lendemain, les deux commis n'étaient pas rentrés; c'était la première fois qu'ils manquaient de façon si flagrante à leur devoir, M. Georgeaïeff s'inquiéta.

Vers midi, un pâtre qui faisait pâturer des bœufs sur la montagne vit, à une place où la terre lui parut fraîchement remuée, un pied qui sortait de terre.

Il tira ce pied; il en vint un second, puis une jambe, puis deux, puis un corps, puis deux corps.

Il descendit tout courant à la ville et vint faire sa déposition.

On alla relever les cadavres; les cadavres relevés, on reconnut que c'étaient ceux des deux commis de M. Georgeaïeff.

On les avait vus sortir le soir avec les deux Arméniens; les soupçons se portèrent donc naturellement sur ceux-ci.

On les arrêta; on arrêta le moucha; on leur fit leur procès à tous trois; on les condamna tous trois à mort, Schubachoff et Ismaël comme fauteurs du crime, le moucha comme leur complice.

Le crime avait fait grand bruit, avait inspiré une grande terreur; le prince Bariatinsky, lieutenant de l'empereur au Caucase, pressa l'instruction, elle fut rapide : les preuves étaient accablantes.

Comme *loco tenens* de l'empereur, le prince Bariatinsky a droit de vie et de mort; lui seul est juge, dans certains cas, de l'opportunité d'en référer à l'empereur.

Aucune circonstance extraordinaire ne demandait un sursis; seulement il lui sembla qu'une commutation de peine devait avoir lieu en faveur du moucha. Il était Persan.

Il le condamna à recevoir mille coups de battogs et aux mines de la Sibérie pour huit ans, s'il en revenait.

Il était probable qu'il en reviendrait : un Géorgien, un Arménien, un Persan peuvent supporter mille coups de battags; un montagnard quinze cents.

Un Russe deux mille.

Nul criminel, de quelque nation qu'il soit, n'a pu supporter les trois mille coups qui équivalent à la peine de mort.

Seulement il fut arrêté que jusqu'au dernier moment on lui laisserait croire à son exécution.

Trois potences furent donc dressées à l'endroit même où les cadavres des deux commis avaient été retrouvés.

La localité présentait un double avantage.

L'exécution se faisait à l'endroit où avait abouti le crime.

Secondement ce calvaire, infâme pour cette fois, était visible à toute la ville.

Le matin même de notre arrivée, à midi précis, les trois condamnés avaient été conduits sur une charrette au lieu de leur exécution; ils étaient en caleçon blanc, la casaque du condamné sur le dos, les mains liées devant la poitrine, têtes découvertes.

A leur cou, ils portaient pendue la teneur de leur sentence.

Arrivés au pied des trois potences, on leur lut leur jugement.

L'un d'eux, nous l'avons dit, avait obtenu une commutation de peine.

La sentence lue, le bourreau et son aide s'emparèrent du plus jeune, lui glissèrent un sac sur la tête de manière que les pieds passassent seuls par l'ouverture du bas.

Les pieds étaient libres.

Le sac, dont le fond posait sur le crâne, dérobait entièrement le visage.

Le bourreau et l'aide le soutinrent pour monter à la potence.

Deux échelles étaient placées à côté l'une de l'autre, appuyées aux bras de la potence.

L'une, la plus proche de l'extrémité où se balançait la corde, pour le condamné.

L'autre pour l'exécuteur et son aide.

Arrivé au neuvième échelon, le condamné s'arrêta.

L'exécuteur alors, par-dessus le sac, lui passa la corde autour du cou, lui fit monter encore deux échelons, et le poussant avec la main, le lança dans l'éternité.

Aussitôt, et tandis que le premier pendu se balançait, les échelles furent portées d'une potence à l'autre.

Celle du milieu resta vacante. On se rappelle que, quoiqu'il n'y eût que deux condamnés à mort, il y avait trois gibets.

La cérémonie eut lieu dans les mêmes conditions pour le second pendu que pour le premier. Le premier n'avait pas encore repris sa ligne verticale, que le second se balançait à son tour dans l'espace.

La mort fut lente, d'abord à cause des sacs qui empêchaient la corde de serrer aussi étroitement qu'elle eût fait sur le col nu.

Puis, parce que le bourreau, peu au fait de son art, sans doute ne tira point les patients par les pieds, et ne leur monta point sur les épaules.

Ce sont des délicatesses de l'Occident dont on se dispense en Orient.

On leur vit agiter convulsivement les coudes pendant près de trois minutes, puis le mouvement s'allanguit et enfin cessa.

Alors vint le tour du moucha.

C'était un garçon de dix-neuf ans, basané de teint, mince et grêle de corps ; on put voir tout ce corps frissonner lorsqu'on lui enleva sa chemise.

Comme Bailly, était-ce de froid? je ne crois pas.

Mille soldats placés sur deux rangs, cinq cents par cinq cents, chaque soldat tenant à la main une baguette fine et pliante de la grosseur du petit doigt, et laissant entre leur deux rangs un intervalle de cinq pieds, attendaient.

On lia les mains du patient à la crosse d'un fusil ; un sergent prit ce fusil, s'apprêtant à marcher à reculons pour régler le pas du patient sur le sien, deux soldats, devant marcher également à reculons, lui mirent la baïonnette sur la poitrine, deux autres se placèrent également derrière lui, lui appuyant la baïonnette contre les reins.

Lié ainsi par les mains et enfermé entre quatre baïonnettes, il ne pouvait ni accélérer le pas ni le ralentir.

Un commandement donna un premier signal.

Alors les mille soldats, avec la précision d'une manœuvre, firent siffler leurs baguettes en l'air.

Ce sifflement est, dit-on, le détail sinon le plus terrible, du moins le plus effrayant de l'exécution.

Au centième coup, le sang jaillissait par vingt gerçures de la peau, au cinq centième le dos n'était plus qu'une plaie.

Si la douleur dépasse la force du patient et qu'il s'évanouisse, on suspend l'exécution, on lui fait prendre un cordial quelconque, et l'on continue.

Le moucha reçut ses mille coups bravement, sans s'évanouir. Cria-t-il? on ne sait : les tambours qui suivent le patient, en battant la marche, empêchent que l'on n'entende ses cris.

On lui rejeta la chemise sur le dos, et il revint à pied à Tiflis.

Quinze jours après il n'y pensait plus, et il partait faire ses huit ans de mines en Sibérie.

La moralité pour lui a été celle-ci : que si jamais il enterrait encore un cadavre, il aurait grand soin que le pied ne sortît plus de terre.

CHAPITRE XXXVI.

Ceux que l'on ne pend pas.

Pendant que nous étions en train d'organiser notre aménagement, le baron Finot, prévenu chez la princesse Tchawtchawadzé de notre arrivée, entra avec cette bonne humeur et ce joyeux entrain que lui savent ceux qui l'ont connu en France.

Le consulat l'a rendu sérieux pour les affaires du gouvernement, grave pour les intérêts de ses compatriotes; mais dans les relations habituelles, c'est toujours le même cœur ouvert et le même esprit charmant.

Je ne l'avais pas vu depuis 1848. Il me trouva grossi, je le trouvai blanchi.

Il est tout simplement adoré à Tiflis. Sur cent cinquante-trois Français ou Françaises qui composent la colonie, pas un seul ou pas une seule, chose inouïe, qui n'en ait fait l'éloge, pas cet éloge fade commandé par les convenances, mais l'éloge du cœur.

Quant aux Géorgiens, c'est bien autre chose : ils n'ont qu'une peur, c'est qu'on leur enlève leur baron Finot.

Je ne suis pas resté assez longtemps à Tiflis pour savoir ce qu'en pensent les Géorgiennes.

Il accourait pour nous dire qu'il comptait bien que tant que nous serions à Tiflis nous n'aurions pas d'autre table que la sienne.

Je voulus m'en défendre.

— Vous venez ici pour combien de temps? me demanda-t-il.

— Mais pour y passer un mois, lui répondis-je.

— Avez-vous trois mille roubles à y dépenser pendant ce mois-là?

— Non.

— Eh bien, je vous le conseille, acceptez ma table comme vous avez accepté l'hospitalité de Zoubalow. Moi, j'ai une

maison tout organisée, où je m'apercevrai à peine de votre présence, excepté par le plaisir qu'elle me causera, tandis que vous, de quelque façon que vous viviez, ne mangeassiez-vous que du pain et du beurre,— et le beurre serait mauvais, —vous serez ruiné en quittant Tiflis.

Et comme je paraissais douter :

— Exemple, dit-il, et il tira de sa poche une facture.

— Tenez, voilà ce qu'a dépensé, en soixante-six jours, une de nos compatriotes dont j'ai réglé les comptes avant-hier. C'était une pauvre femme de chambre, amenée ici par la princesse Gagarine. Elle a quitté la princesse, n'a pas voulu aller à l'hôtel parce que c'est trop cher; en conséquence, elle s'est installée chez un charcutier français afin d'y vivre le plus économiquement possible.

En soixante-six jours elle a dépensé cent trente-deux roubles argent, cinq cent vingt-huit francs.

Tout ceci ne me paraissait pas une raison de lui causer pendant un mois un pareil embarras, lorsque parut un coiffeur que j'avais envoyé chercher pour me couper les cheveux.

— Bon, me dit Finot, qu'allez-vous vous faire faire?

— Me faire couper les cheveux et par la même occasion la barbe.

— Dites donc, après vous le coiffeur, hein! fit Moynet.

— Vous l'aurez.

— Combien payez-vous à Paris pour une coupe de cheveux et une barbe? me demanda Finot.

— Mais, un franc, un franc cinquante dans les grandes occasions.

— Eh bien, vous allez voir le prix que cela coûte à Tiflis.

Le coiffeur me coupa les cheveux et me fit la barbe, coupa les cheveux à Moynet; quant à Kalino, qui, en sa qualité d'étudiant, attend sa barbe, et en l'attendant porte ses cheveux en brosse, le coiffeur ne le toucha même pas.

— Combien vous devons-nous? demandai-je à mon compatriote, lorsque tout fut fini.

— Oh! mon Dieu, monsieur, c'est trois roubles.

Je lui fis répéter.

— Trois roubles, répéta-t-il effrontément.

— Comment, trois roubles argent?

— Trois roubles argent. Monsieur doit savoir qu'un ukase de l'empereur Nicolas a aboli les roubles assignats.

Je tirai trois roubles de ma poche de voyage, et les lui donnai. C'était douze francs de notre monnaie.

Il me salua et sortit, en me demandant la permission d'en faire une pelote à épingles pour sa femme, qui était ma grande admiratrice.

— Et si sa femme n'avait pas été ma grande admiratrice, demandai-je à Finot quand il fut parti, combien cela m'aurait-il coûté?

— On ne peut pas savoir, dit Finot; devinez combien un perruquier m'a demandé pour m'envoyer trois fois la semaine un garçon coiffeur, vous entendez bien, attendu que je porte une barbe dans tout son développement.

— A Paris, j'ai un barbier qui, pour six francs, m'arrive tous les deux jours de Montmartre.

— Quinze cents francs par an, mon cher ami.

— Finot, je mange chez vous.

— Et maintenant, dit Finot, comme j'ai obtenu ce que je voulais et que je n'étais point venu à autre fin, je retourne achever mon dîner chez la princesse Tchawtchawadzé, à laquelle je vous présente demain.

Finot ne pouvait pas me faire à la fois un plus grand honneur et un plus grand plaisir.

Comme honneur, les princes Tchawtchawadzé descendent d'Andronic, l'ancien empereur de Constantinople, et la princesse Tchawtchawadzé, née princesse de Géorgie, était la même personne enlevée par Chamyll et échangée à Tchériourth contre son fils Djemmal-Eddin.

— A propos, dit Finot que je croyais déjà loin, en ouvrant la porte et en reparaissant, je viens vous chercher, vous et ces messieurs, pour vous conduire ce soir au théâtre; nous avons troupe italienne, on joue *les Lombards*, et vous verrez notre salle.

— Votre salle? lui demandai-je en riant; êtes-vous devenu provincial à ce point que vous disiez *notre* salle à Tiflis, comme on dit notre salle à Tours et à Blois?

— Vous avez vu bien des salles dans votre vie, mon cher ami.

— Mais oui, j'ai vu toutes les salles de France, toutes celles d'Italie, toutes celles d'Espagne, toutes celles d'Angleterre, toutes celles d'Allemagne et toutes celles de Russie; il me restait à voir celle de Tiflis.

— Eh bien, vous la verrez ce soir, et soyez tranquille, vous y ferez beaucoup d'effet; seulement votre diable de coiffeur vous a coupé les cheveux bien court. Mais, bah! cela ne fait rien : on croira que c'est une nouvelle mode que vous apportez de Paris. A ce soir, huit heures.

Il partit.

Cela me donna l'idée de me regarder dans un miroir, afin de voir ce que pour trois roubles on peut faire de ma tête.

Je poussai un cri de terreur ; j'avais les cheveux coupés en brosse, mais pas même en brosse à brosser les habits, en brosse à cirer le parquet.

J'appelai Moynet et Kalino pour qu'ils jouissent de mon aspect sous ma nouvelle forme.

Ils éclatèrent de rire en me voyant.

— Eh bien, voilà une ressource, dit Moynet; si nous manquons d'argent, nous vous montrons à Constantinople comme un phoque pêché dans la mer Caspienne.

Moynet, en sa qualité de peintre, avait trouvé du premier coup ma véritable ressemblance ; je ne puis nier que quand j'ai les cheveux coupés très-court, ma physionomie n'ait quelque analogie avec celle de cette intéressante bête.

Chaque homme, dit-on, a sa ressemblance dans le genre animal.

Eh bien, en y réfléchissant, j'aime autant ressembler à un phoque qu'à tout autre amphibie ; celui-là est fort doux, fort inoffensif, fort tendre, et l'on fait de l'huile avec son corps.

— Je ne sais si je suis doux, inoffensif et tendre; mais ce que je sais, c'est que même de mon vivant on a fait pas mal d'huile avec mon corps.

— Vous êtes un véritable panier percé, mon cher vicomte, disait Charles X à Chateaubriand.

C'est vrai, sire, répondit l'illustre auteur du *Génie du chris-*

tianisme, seulement ce n'est pas moi qui fais les trous au panier.

Le baron vint me prendre à l'heure convenue.

— Eh bien, êtes-vous prêt? me demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Alors, prenez votre chapeau et allons.

— Mon chapeau, cher ami, j'en ai fait hommage à la Volga entre Sarratoff et Tzaritzin, vu que dans le voyage il avait pris des formes tellement fantastiques, qu'il me rappelait le gibus de Giraud en Espagne; mais soyez tranquille, je vais en acheter un.

— Vous savez ce que va vous coûter un chapeau?

— Seize à dix-huit francs, je présume.

— Allez toujours.

— Ce sont donc des castors première qualité?

— Non, ce sont de simples chapeaux de soie; rien ne fait si vite le tour du monde qu'une mauvaise invention.

— Alors, vingt à vingt-cinq francs?

— Allez toujours.

— Trente, trente-cinq, quarante?

— Soixante-dix livres tournois, mon ami; vous en avez pour vos dix-huit roubles.

— Baron, pas de mauvaise plaisanterie.

— Mon cher, depuis que je suis consul je ne plaisante plus; comment, d'ailleurs, voulez-vous que je plaisante à Tiflis avec quatre mille roubles d'appointement, quand un chapeau coûte dix-huit roubles.

— Voilà pourquoi vous portez une casquette?

— Justement, j'en ai fait une question d'uniforme diplomatique; partout, excepté chez le prince Bariatinsky, je vais en casquette. De cette façon j'espère que mon chapeau me fera trois ans.

— Ah çà! et moi?

— Comment, et vous?

— Un chapeau.

— Tout ce que vous voudrez; demandez-moi ma maison, demandez-moi ma table, demandez-moi mon cœur, mais ne me demandez pas mon chapeau: mon chapeau, c'est pour moi ce que ses appointements étaient pour le maréchal Soult, je ne m'en séparerai qu'avec la vie.

— Est-ce que je ne puis pas aller en casquette?

— A quel titre, je vous prie? Êtes-vous seulement élève consul?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Êtes-vous attaché de première, de seconde, de troisième classe?

— Ah! mon cher ami, j'ai toujours été détaché de toutes les classes, au contraire.

— Alors un chapeau...

— Mais, demandai-je timidement, est-ce que je ne pourrais pas hasarder le papack? J'ai un très-beau papack.

— Avez-vous un uniforme quelconque?

— Aucun, pas même celui de l'Académie.

— C'est malheureux, parce qu'avec un uniforme d'académicien surtout, un papack ferait un excellent effet.

— Mon ami, j'aime mieux renoncer au théâtre.

— C'est très-bien; mais moi je ne renonce pas à vous. Diable, je vous ai promis à toutes mes princesses; tout le monde connaît déjà à Tiflis le malheur qui vous est arrivé; on sait que vous êtes à mourir de rire; vous comprenez, j'ai mieux aimé exagérer un peu, et l'on vous attend. Au reste, vous savez comment la chose est advenue.

— Quelle chose?

— La dénudation de votre crâne.

— Non.

— C'est votre faute; depuis un mois on vous attend à Tiflis; nos princesses sont comme la femme de votre coiffeur, très-grandes admiratrices de ce que vous écrivez. Eh bien, elles ont pensé qu'après un long voyage vous ne pouviez échapper à une coupe de cheveux quelconque. Vous êtes dans la situation de Pipelet, mon pauvre ami, vous êtes tombé juste entre les mains de celui qui avait le plus grand nombre de demandes, il ne vous a pas coupé les cheveux, il vous a tondu. Dieu apaisera pour vous la rigueur du vent. Tirez vos dix-huit roubles et allons acheter un chapeau.

— Non, cent fois non, mille fois non; j'aime mieux me faire faire un uniforme et porter mon papack; d'ailleurs, avec mon papack, on ne verra pas que je n'ai plus de cheveux.

— Alors, c'est autre chose: un uniforme vous coûtera deux cents roubles.

— Allons, je vois qu'il n'y a pas moyen de s'en tirer; vous êtes logique comme une règle de trois.

— Si fait, il y en a un. Tenez, continua Finot en me montrant mon hôte qui entrait, voilà Zoubalow qui est un élégant et qui a une collection de chapeaux; il vous en prêtera un, et avec vos dix-huit roubles vous achèterez un bibelot quelconque.

— Volontiers, dit Zoubalow; mais M. Dumas a la tête plus grosse que la mienne.

— Avait, vous voulez dire, cher ami; mais depuis le malheur qui lui est arrivé, il peut mettre les chapeaux de tout le monde.

— Mais cependant... fis-je, incertain si je devais accepter.

— Laissez donc, me dit Finot, le chapeau que vous aurez porté deviendra une relique, de père en fils, dans la famille, et on l'accrochera à la muraille entre *Regrets* et *Souvenirs* de M. Dubuffe.

— Sous ce point de vue, je ne saurais refuser à un hôte si gracieux ce témoignage de ma reconnaissance.

M. Zoubalow m'apporta en effet un chapeau qui m'allait comme s'il eût été fait pour moi.

— Allons, dit Finot, maintenant en drosky et au théâtre.

— Comment, en drosky pour traverser la place!

— D'abord, vous oubliez que je viens de chez moi; puis vous n'avez pas remarqué que, pendant votre aménagement dans le palais Zoubalow, il est tombé une légère ondée; elle suffit pour qu'on ait de la boue jusqu'à la cheville; si elle continue, on en aura demain jusqu'au genou; si elle persiste, on en aura après-demain jusqu'à la ceinture. Vous ne savez pas ce que c'est que la boue de Tiflis, cher ami; mais avant de quitter la capitale de la Géorgie vous le saurez: il y a des moments où le rez-de-chaussée de votre drosky ne suffit plus, et où vous êtes obligé de monter sur la banquette comme Automédon. Alors on vous jette une planche de la maison où vous allez, et vous faites vos visites en passant sur un pont suspendu. Imaginez-vous donc que le 28 août 1856 il y a eu un

orage : je vous cite celui-là, parce que c'est le dernier. Eh bien, il est descendu de telles cataractes de boue de la montagne, — ici, outre la boue autochthone qui appartient aux rues proprement dites, nous avons la boue voyageuse, — eh bien, je vous disais donc qu'il était descendu de telles cataractes de boue de la montagne, que trente maisons ont été rasées par le pied, soixante-deux personnes noyées, et je ne sais combien de droskys emportés à la rivière. Voyons si le nôtre est encore à la porte.

Il y était; nous y prîmes place; dix secondes après nous entrions sous le vestibule du théâtre.

CHAPITRE XXXVII.

La salle de spectacle, l'orpheline, les bazars.

J'avoue que dès le vestibule je fus frappé de la simplicité et en même temps du goût de l'ornementation : on eût cru entrer dans le corridor du théâtre de Pompéia.

Au corridor supérieur, l'ornementation changea et devint arabe.

Enfin nous entrâmes dans la salle.

La salle est un palais de fée, non pas pour la richesse, mais pour le goût; peut-être n'y entre-t-il pas pour cent roubles de dorures; mais je n'hésite pas à dire que la salle de Tiflis est une des plus charmantes salles de spectacle que j'aie vue de ma vie.

Il est vrai que de jolies femmes embellissent beaucoup une jolie salle, et que sous ce rapport, comme sous celui de son architecture et de sa décoration, la salle de Tiflis n'a, Dieu merci, rien à désirer.

La toile est charmante : au milieu s'élève un socle de statue, sur lequel est peint un groupe représentant à gauche du spectateur, la Russie, à droite, la Géorgie.

Du côté de la Russie, et allant se perdre dans ce que nous appelons le manteau d'Arlequin, Petersbourg et la Néva, Moskou et son Krelm, les ponts, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, la civilisation.

Du côté de la Géorgie, en fuyant de la même façon, Tiflis avec ses ruines de forteresses, ses bazars, ses escarpements de rochers, sa Khoura furieuse et insoumise, son ciel pur, sa poésie enfin.

Au pied du socle, du côté de la Russie, la croix de Constantin, la châsse de saint Vladimir, les fourrures de Sibérie, les poissons du Volga, les blés de l'Ukraine, les fruits de la Crimée, c'est-à-dire la religion, l'agriculture, le commerce, l'abondance.

Du côté de la Géorgie, les étoffes splendides, les armes magnifiques, les fusils aux montures d'argent, les kangiars d'ivoire et d'or, les schaskas damasquinées, les goulas de vermeil, les mandolines incrustées de nacre, les tambours aux grelots de cuivre, les zournas d'ébène, c'est-à-dire la parure, la guerre, le vin, la danse, la musique.

La Russie, sombre souveraine que sa grandeur ne peut égayer.

La Géorgie, joyeuse esclave que sa servitude ne peut assombrir.

Ma foi, il est beau de descendre de Rurick, d'avoir eu des aïeux souverains régnants à Starodonte, de tirer son nom de Gagara le Grand, de se faire annoncer à la cour et dans les salons sous le nom de prince Gagarin; mais si aujourd'hui on disait au prince Gagarin : — Il vous faut renoncer à votre principauté, à vos aïeux, à votre noblesse couronnée ou à votre pinceau, — je crois que le prince Gagarin garderait son pinceau et s'appellerait M. Gagarin, ou plutôt Gagarin sans autre titre ni avant ni après. Les artistes de sa force travaillent pour que l'on dise Michel-Ange, Raphaël et Rubens tout court.

Cette charmante toile se leva sur le premier acte des *Lombards*, médiocre et ennuyeux opéra s'il en fut, admirablement chanté par mademoiselle Stolz, jeune prima donna de vingt ans, qui passe par le théâtre de Tiflis pour arriver à ceux de Naples, de Florence, de Milan, de Venise, de Paris et de Londres, par Massini et par Briani.

C'est une chose merveilleuse que de voir une pareille troupe à Tiflis. Il est vrai qu'avec des gouverneurs comme le prince de Woronzoff et le prince Bariatinsky, les vice-royautés deviennent des royautés et les colonies des métropoles.

Je ne regrettai que deux choses, c'est qu'on ne jouât pas *Guillaume-Tell* au lieu des *Lombards*, et que le prince Gagarin, pendant qu'il y était, n'eût pas fait les décorations en même temps que la salle.

Après avoir exécuté ce vestibule de l'enfer qu'on appelle un théâtre, le prince Gagarin ornementa ce portique du paradis qu'on appelle une église.

La cathédrale de Tiflis est entièrement peinte par ce grand artiste, et, de même que le théâtre de Tiflis est, sinon le plus charmant, du moins un des plus charmants théâtres du monde, l'église de Saint-Sion est bien certainement une des plus élégantes églises de la Russie.

Le mot élégant paraîtra peut-être étrange à nos lecteurs, habitués à la sombre et mystérieuse majesté des églises catholiques; mais les églises grecques, toutes d'or, d'argent, de malachite et de lapis-lazuli, ne peuvent pas avoir de prétention au côté grave et triste du culte catholique.

A Tiflis on ne fait point, comme en Italie, de visite dans les loges; cela tient à ce qu'à part les avant-scène et les trois loges du gouverneur qui tiennent le milieu de la galerie et font face au théâtre, toutes les loges sont ouvertes.

C'est le seul défaut, non pas d'architecture, mais de galanterie du noble constructeur; une femme est toujours plus jolie quand son visage se détache sur un fond rouge ou grenat et possède un encadrement d'or; mais sans doute l'artiste a pensé que les dames géorgiennes n'avaient pas besoin de cet artifice.

Finot, le spectacle terminé, me ramena chez moi. Il avait raison, l'ondée avait continué, et la boue montait à mi-jambe.

Il me quitta en m'annonçant qu'il viendrait me prendre le lendemain pour me faire faire le tour des bazars et me présenter dans deux ou trois maisons.

Le lendemain, à dix heures du matin, Finot, exact comme le canon qui à Tiflis tonne midi, était avec son drosky au perron de la maison Zoubalow.

Nous avions inscrit la veille au soir nos noms chez le prince Bariatinsky, et le lieutenant de Sa Majesté impériale au Caucase nous faisait dire qu'il nous recevrait le lendemain à trois heures.

Le messager avait recommandé de n'y pas manquer, le prince Bariatinsky ayant une lettre très-pressée à remettre à M. Dumas.

Nous avions tout le temps de voir le caravansérail, de courir les bazars, de faire nos deux ou trois visites et de revenir nous habiller pour nous rendre à l'invitation du prince.

Le principal caravansérail de Tiflis a été bâti par un Arménien, qui en a payé le terrain seul quatre-vingt mille francs, huit toises de large sur quarante de long. On voit qu'à Tiflis, où le terrain ne manque pas cependant, le terrain n'est pas meilleur marché que le reste.

C'est un spectacle curieux que la vue de ce caravansérail, par toutes les portes duquel entrent, conduisant des chameaux, des chevaux et des ânes, des députations de toutes les nations de l'Orient et de l'Europe du nord, Turcs, Arméniens, Persans, Arabes, Hindous, Chinois, Kalmouks, Turcomans, Tatars, Tcherkesses, Géorgiens, Mingréliens, Sibériens, que sais-je, moi!

Chacun avec son type, son costume, ses armes, son caractère, sa physionomie et surtout sa coiffure, dernière chose qu'abandonnent en général les peuples dans les révolutions de la mode.

Deux autres caravansérails servent de succursales à celui-ci, mais ont beaucoup moins d'importance; on ne paye rien pour le logement dans ces hôtelleries, où le Sibérien, venu d'Irskous, coudoie le Persan, venu de Bagdad, et où tous ces députés du commerce des peuples orientaux semblent vivre dans une espèce de communauté; mais les propriétaires perçoivent un pour cent sur les marchandises emmagasinées et vendues.

A ces bazars, se rattache le réseau des rues commerciales, complétement séparé du quartier aristocratique.

Chacune de ces rues est affectée à un genre d'industrie.

Je ne sais pas comment ces rues s'appellent à Tiflis, je ne sais pas même si elles ont des noms, mais pour moi elles n'en peuvent porter d'autres que la rue des orfévres, la rue des fourreurs, la rue des armuriers, la rue des fruitiers, la rue des chaudronniers, la rue des tailleurs, la rue des cordonniers, et je dirai même la rue des babouchiers et des pantoufliers.

A Tiflis, c'est-à-dire dans le commerce indigène, et j'appelle les commerces indigènes les commerces tatars, arméniens et persans aussi bien que géorgiens; à Tiflis, un bottier ne fait pas de souliers, un cordonnier ne fait pas de pantoufles, un pantouflier ne fait pas de babouches, et un babouchier ne fait que ses babouches.

Il y a plus: le bottier qui fait les bottes géorgiennes ne fait pas les bottes tcherkesses. Il y a presque une industrie pour chaque portion du vêtement de chaque peuple. Ainsi, vous voulez faire faire une schaska, vous achetez une lame, vous lui faites mettre une poignée et un fourreau en bois, vous faites recouvrir ce fourreau de cuir ou de maroquin, enfin vous faites ciseler la poignée et les ornements d'argent; tout cela à part, tout cela par différents ouvriers, tout cela en allant de magasin en magasin. L'Orient a résolu le grand problème commercial de la suppression de l'intermédiaire; sans doute c'est meilleur marché, mais cette économie n'existe que dans un pays où le temps n'a aucune valeur.

Un Américain mourrait d'impatience à la fin de la première semaine de son séjour à Tiflis.

Tous ces magasins ont une devanture ouverte, tous ces marchands travaillent à la vue des promeneurs; ceux qui auraient des secrets ou des artifices seraient bien malheureux en Orient.

Rien de plus curieux qu'un voyage à travers ces rues: l'étranger ne s'en lasse pas; j'y allais presque tous les jours.

Aussi restâmes-nous plus longtemps que nous ne comptions rester dans cette pittoresque excursion; il était près de deux heures lorsque nous songeâmes à nos visites.

Nous revînmes changer de bottes et de pantalons, — je recommande mon costume à grandes bottes aux voyageurs qui visiteront Tiflis après moi, — et nous allâmes frapper à la porte du prince Dmitry Orbéliani.

J'ai dit ce que c'étaient que les princes Orbéliani comme origine; ce sont des princes non pas du saint-empire, mais du sublime empire: leurs aïeux vinrent de la Chine en Géorgie vers le cinquième siècle, je crois.

Un tableau de famille représente le Déluge: un homme nage à la surface de l'immense nappe d'eau, et montre à Noé, afin d'être admis dans l'arche, une grande pancarte.

Cet homme, c'est l'un des aïeux des princes Orbéliani.

Sa pancarte, ce sont ses lettres de noblesse.

Le prince Dmitry Orbéliani connaît une prière pour charmer les serpents, et possède cette fameuse pierre ou plutôt ce talisman qui fait une vérité de la fable du bézoard miraculeux de l'Inde.

Cette pierre lui vient du roi Héraclée, avant-dernier prince régnant en Géorgie, dont sa mère était la fille, précieux héritage avec lequel il a sauvé bien des existences.

La princesse Orbéliani est une femme de quarante ans, ayant passé volontairement, et bien avant l'époque assignée par la nature, à l'état de matrone. Elle a dû être une des plus belles femmes de Tiflis; la poudre qu'elle met par coquetterie, je présume, donne le caractère du dix-huitième siècle à sa physionomie. Je n'ai jamais vu à personne un si grand air de grande dame.

Rencontrez la princesse Orbéliani dans la rue et à pied, et vous la saluerez sans la connaître, tant vous comprendrez, rien qu'en la voyant, que tout respect lui est dû.

Elle est la mère d'une des plus jolies, des plus sémillantes, d'une des plus spirituelles, d'une des plus ravissantes jeunes femmes de Tiflis, de madame Davidoff-Grammont.

Au milieu de toute cette belle famille princière courait une petite fille, traitée comme l'enfant de la maison.

— Regardez cette petite fille, me dit tout bas Finot, je vous raconterai quelque chose de curieux sur elle.

Peut-être le désir de savoir ce quelque chose de curieux abrégea-t-il ma visite. Je me levai, rappelant à Finot que nous devions être à trois heures chez le prince, et je sortis.

— Eh bien! lui demandai-je, la petite fille?

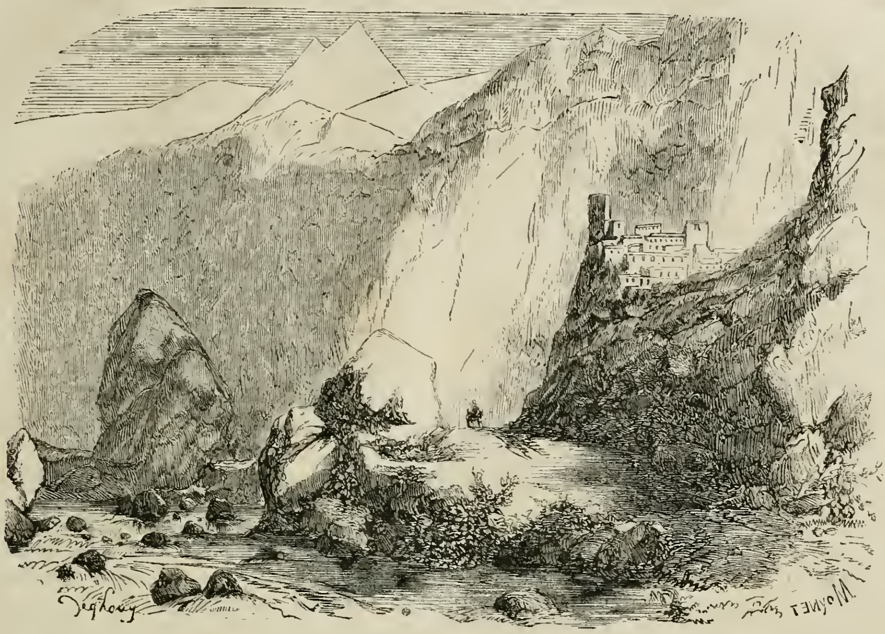
— Vous l'avez bien regardée?

— Oui, c'est une gentille enfant; mais elle m'a semblé d'extraction vulgaire.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 19 **4 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

— Vulgaire, oui, si toutefois certaines qualités sublimes ne rachètent pas la vulgarité.

— Diable! cher ami, vous me faites venir l'eau à la bouche; voyons, vite l'histoire de l'enfant.

— Eh bien, voici l'histoire : elle est courte et a besoin d'être racontée avec la plus grande simplicité. Sa mère, enceinte d'elle, et sa grand'mère, âgée de soixante-dix ans, avaient été prises par les Lesguiens. Grâce aux efforts de toute la famille, on parvint à réunir la somme demandée par Chamyll pour la rançon. Les deux femmes partirent, la mère allaitant une enfant âgée de quatre mois, dont elle était accouchée pendant sa captivité. Au moment de quitter le pays ennemi, la grand'mère mourut, et en mourant supplia sa fille, dans une prière suprême, de ne pas laisser son corps abandonné sur une terre infidèle. Sa fille croyait que c'était chose toute simple, et qu'ayant racheté sa mère vivante, elle avait droit à emporter sa mère morte. Les ravisseurs en jugèrent autrement, et estimèrent le cadavre de la vieille femme six cents roubles.

La fille eut beau prier, supplier, elle n'obtint rien.

Alors elle demanda à emporter le corps de sa mère, jurant, sur ce qu'elle avait de plus sacré, d'envoyer la rançon demandée ou de venir se remettre comme esclave aux mains des montagnards. Ceux-ci refusèrent, déclarant qu'ils ne consentiraient à lâcher le corps de la vieille femme qu'à une seule condition, c'est que la mère leur laisserait son enfant.

La piété filiale l'emporta sur l'amour maternel; la mère laissa son enfant avec des cris, des sanglots, des larmes, des angoisses, mais enfin elle la laissa.

Puis elle revint à Tiflis, fit enterrer sa mère en terre sainte, comme la bonne femme l'avait désiré, et comme la famille s'était épuisée à la racheter, toute vêtue de deuil, elle se mit à quêter de maison en maison pour réunir les six cents roubles

qu'exigeaient d'elle les Lesguiens pour lui rendre son enfant.

Ces six cents roubles furent faits en huit jours.

Ces six cents roubles réunis, elle ne voulut pas attendre une heure; elle partit à pied et arriva jusqu'au village où elle avait laissé son enfant. Mais là, le cœur brisé de douleur, le corps brisé de fatigue, elle tomba pour ne plus se relever.

Trois jours après son arrivée, la martyre était morte.

Fidèles à leur promesse, cette fois les Lesguiens prirent les six cents roubles et rendirent la mère et l'enfant au chef des postes russes, la mère pour être enterrée, l'enfant pour être remise à l'exarque.

C'est cette petite orpheline que vous avez vue, et que la princesse Orbéliani a adoptée.

Vous voyez que j'avais raison de vous dire tout bas : — Regardez bien cette petite fille.

CHAPITRE XXXVIII.

Une lettre.

A trois heures précises nous entrions chez le prince Bariatinsky.

Quoique le prince Bariatinsky porte un des plus grands noms de la Russie, — il descend de saint Michel de Tchernigow, issu de Rurick au douzième degré, et de saint Vladimir au huitième, — le prince Bariatinsky doit tout à lui-même.

Sous l'empereur Nicolas il fut longtemps en disgrâce, malgré l'amitié et peut-être à cause de l'amitié que lui portait le prince héritier. Il vint au Caucase, dont il était destiné à être un jour le roi,— le lieutenant de l'empereur à Tiflis est le roi du Caucase,— il vint au Caucase comme lieutenant, commanda cent Cosaques de la ligne, puis un bataillon, puis le régiment de Kabardinsky. Ce fut pendant qu'il était colonel de ce régiment qu'il créa ces fameux chasseurs de Kabarda, avec lesquels, à Kasafiourte, nous fîmes l'expédition nocturne que nous avons racontée, devint chef de l'état-major de Mouravieff, puis général en chef à son tour, donna sa démission, retourna à Pétersbourg, et enfin, à l'avénement du nouvel empereur, revint à Tiflis comme gouverneur du Caucase.

C'est un homme de quarante à quarante-deux ans, d'une charmante figure, ayant une voix très-douce, avec laquelle il raconte très-spirituellement, soit ses propres souvenirs, soit des anecdotes étrangères ; affable et gracieux, quoique très-grand seigneur, je devrais dire parce qu'il est très-grand seigneur.

Cette douceur n'exclut pas une prodigieuse énergie, comme on va le voir, lorsque l'occasion s'en présente.

Lorsqu'il était colonel, le prince Bariatinski dirigea une expédition sur un aoul, — d'habitude ces expéditions se font l'été.

Le prince fit la sienne l'hiver, par quinze degrés de froid; il avait ses raisons pour cela.

L'été, les montagnards se retirent dans la forêt et attendent tranquillement que les Russes évacuent leur village, ce que les Russes finissent toujours par faire; puis, le village évacué, ils en reviennent prendre possession, quitte à le rebâtir si les Russes l'ont brûlé ou démoli.

Mais l'hiver, par quinze degrés de froid, il n'en fut pas ainsi. Au bout de huit jours de bivac dans la forêt, les montagnards se lassèrent et proposèrent de faire leur soumission.

Le prince Bariatinski accepta la soumission. Les montagnards rendirent leurs fusils, leurs poignards et leurs schaskas, dont on fit un énorme tas sur la place de l'aoul.

Puis on les amena sur cette place et on leur fit prêter serment de fidélité à l'empereur de Russie.

Le serment prêté, le prince leur fit rendre leurs armes.

Les armes rendues :

— Ce n'est pas tout, leur dit-il, voilà huit jours que, par votre faute, ni mes hommes ni moi ne dormons; je vais dormir, et comme mes hommes sont fatigués, c'est vous qui veillerez sur moi.

Et le prince Bariatinski renvoie les sentinelles russes, fait poser à sa porte et dans son intérieur des sentinelles tchetchènes, et dort ou fait semblant de dormir pendant six heures, sous la sauvegarde de ses ennemis.

Pas un n'eut même l'idée de trahir le serment qu'il venait de faire.

Le prince nous reçut dans un charmant petit salon persan, arrangé avec un goût infini par le comte Salahoub, un des auteurs les plus distingués de la Russie, garni d'armes merveilleuses, de vases d'argent de la plus belle forme et du plus grand prix, d'instruments de musique géorgiens adorables d'incrustation, et tout resplendissant de coussins et de tapis brodés par les dames géorgiennes, ces belles paresseuses qui ne prennent l'aiguille que pour consteller d'or et d'argent les selles des chevaux et les fourreaux à pistolets de leurs maris.

Le prince m'attendait depuis longtemps. J'ai dit que des ordres avaient été donnés par lui tout le long de la route pour que je fusse reçu en prince, ou en artiste, comme on voudra.

Mon arrivée lui avait été annoncée par la comtesse Rostopchine, dont il me remit une lettre, ou plutôt tout un paquet.

Le prince nous garda une heure et nous invita à dîner pour le même jour.

Il était quatre heures; on dînait à six. Je n'avais que le temps de rentrer chez moi et de voir ce que me disait la pauvre comtesse.

J'avais été en correspondance artistique avec elle avant de la connaître à Moscou. Lorsqu'elle sut que j'étais arrivé, elle vint exprès de sa campagne et me fit dire qu'elle m'attendait.

J'accourus chez elle et la trouvai très-souffrante, très-frappée, surtout, que la maladie dont elle souffrait était mortelle.

J'avoue que ce fut aussi l'effet qu'elle me fit; son visage, toujours si charmant, avait déjà reçu ce premier coup de griffe dont la mort marque longtemps à l'avance ses victimes, victimes dont elle semble d'autant plus avide que leur vie est plus précieuse. J'étais venu avec un album et un crayon chez elle, pour prendre des notes politiques et littéraires; politiques sur son beau-père, le célèbre comte Rostopchine, qui s'est débattu toute sa vie sous l'accusation d'avoir brûlé Moscou, accusation qu'il repoussa sans cesse, et qui sans cesse, comme le rocher de Sisyphe, retomba sur lui; mais au

lieu de prendre des notes, je causais; la conversation de l'adorable malade était entraînante; elle me promit de m'envoyer tout ce qu'elle croyait digne de ma curiosité; et comme je me retirais au bout de deux heures, la sentant fatiguée de cette longue conversation, elle prit mon album, et sur la première page écrivit cette ligne :

« Ne jamais oublier les amis de Russie, et entre autres,

» EUDOXIE ROSTOPCHINE.

» Moscou, 14/26 août 1858. »

Et en effet, elle m'avait envoyé, quelques jours après, ses notes de la campagne où elle était retournée le lendemain du jour où je l'avais vue.

Ces notes étaient accompagnées de cette lettre que je cite tout entière, pour donner une idée de l'esprit de cette bonne, spirituelle et poétique amie d'un jour, dont je garderai le souvenir toute ma vie, et qui écrivait en français, soit en vers, soit en prose, comme nos plus charmants génies féminins.

« Woronowo, lundi 18/30 août 1858.

» Douschinka Dumas ! » (Ce que signifie ce petit mot patois, je ne le vous dirai certes pas, ne fût-ce que pour vous obliger à le chercher.)

Je répète donc ma parenthèse, — coupant en deux le sens de ma phrase :

« Douschinka Dumas ! vous voyez que je suis femme de parole, en même temps que de plume, car voilà déjà ma nouvelle et la justification de mon beau-père à l'endroit de l'incendie de Moscou, dont la flamme l'a si fort brûlé dans ce monde, que j'espère qu'elle lui aura valu d'échapper à celle de l'enfer.

» Le reste viendra en temps et lieu.

» A mon retour ici, j'ai été reçue un peu comme Caïn après l'accident d'Abel. La famille m'a couru sus, en me demandant où vous étiez, ce que j'avais fait de vous et pourquoi je ne vous avais pas ramené. Tellement on était sûr que cet enlèvement désiré avait dû être comploté et mené à bien par moi. Mari et fille sont inconsolables de ne pas vous voir; on ne m'avait laissé partir, je vous l'avoue maintenant, tant était déplorable l'état de ma santé, qu'à la condition que je vous ramènerais. On m'a demandé tous les détails possibles sur votre chère personne; on veut savoir si vous ressemblez à vos portraits, à vos livres, à l'idée que l'on s'est faite de vous; enfin la famille est toute comme moi, fort préoccupée de notre illustre et cher voyageur, que nous remercions d'avance d'être si fort de nos amis. Je suis très-brisée de ma route, et la fièvre va son train, ce qui ne m'empêche pas de serrer de toutes mes petites forces cette vigoureuse main qui, en s'ouvrant, a fait de si bonnes actions, et qui, en se refermant, a écrit de si belles choses, et de rendre au confrère et même au frère le baiser qu'il m'a mis sur le front.

» Absolument au revoir, car si ce n'est pas en ce monde, ce sera dans l'autre.

» Votre amie depuis trente ans,

» EUDOXIE ROSTOPCHINE. »

Cette lettre qu'elle me promettait, cette note qu'elle devait m'envoyer *en temps et lieu*, c'était le prince Bariatinski, c'est-à-dire un vice-roi, qui, se faisant l'intermédiaire entre deux artistes, me les avait remises avec une charmante simplicité.

Voici la seconde lettre ; elle est plus mélancolique encore que la première.

Entre les deux dates du 18/30 août et du 27/10 septembre, la pauvre comtesse avait fait quelques pas de plus vers la tombe.

« Woronowo, 27/10 septembre 1858.

» Voici, cher Dumas, les notes promises: dans un *tout autre temps*, c'eût été pour moi un plaisir de les rédiger pour vous et de remettre à un nouvel ami mes souvenirs sur deux anciens ; mais en ce moment, il faut que ce soit *vous*, et que ce soit *moi*, pour que je sois parvenue à finir ce barbouillage. Figurez-vous que je suis plus malade que jamais, d'une faiblesse à ne presque plus quitter le lit, et d'une bêtise qui me laisse à peine la connaissance de moi-même. Pourtant ne doutez pas de la véracité du moindre des détails que je vous donne ; ils ont été dictés par la mémoire du cœur, et celle-là, croyez-moi, survit à celle de l'intelligence. La main qui vous remettra cette lettre vous sera une preuve que je vous ai recommandé.

» Adieu ! ne m'oubliez pas.

» EUDOXIE.

» Je relis ma lettre et la trouve stupide. Peut-on vous écrire si platement ! Mais j'aurai probablement une excellente excuse à vos yeux.

» C'est que je serai morte ou bien près de mourir quand vous la recevrez. »

J'avoue que cette lettre me serra douloureusement le cœur. J'avais dit en rentrant aux bons amis chez lesquels je logeais à Pétroski Parc :

Pauvre comtesse Rostopchine ! dans deux mois elle sera morte.

Prophète de malheur ! ma prédiction s'était-elle si ponctuellement accomplie !

Je poussai un gros et triste soupir à l'adresse de la pauvre comtesse, et je jetai les yeux sur les notes qu'elle m'envoyait.

Ces notes concernaient spécialement Lermantoff, le premier poëte de la Russie, après Pouschkine, quelques-uns disent même avant.

Comme Lermantoff est surtout le poëte du Caucase, qu'il y a été exilé, qu'il y a écrit, qu'il y a combattu, qu'il y a été tué enfin, nous allons saisir cette occasion, où, pour la seconde ou troisième fois, son nom passe sous notre plume, de vous dire quelques mots d'un homme de génie que le premier j'ai fait connaître en France en publiant dans *le Mousquetaire* une traduction de son meilleur roman : *Petchorin, ou un Héros de notre temps*.

Je donne textuellement la notice envoyée à Tiflis par la comtesse Rostopchine ; seulement les vers que je citerai seront traduits par moi.

LERMANTOFF, MICHEL YOURIEWITCH.

« Lermantoff naquit en 1814 ou 1815, d'une famille riche et honorable Ayant perdu père et mère en bas âge, il fut élevé par sa grand'mère maternelle, madame Arsénieff, femme d'es-

prit et de mérite qui lui avait voué un amour aveugle, un véritable amour d'aïeule. Rien ne fut épargné pour son éducation. A quatorze ou quinze ans il faisait déjà des vers, mais qui étaient loin d'annoncer son brillant et robuste talent. Mûri de bonne heure, comme toute la génération de ses contemporains, il avait rêvé la vie avant de la connaître, et la théorie lui en gâta la pratique. Il n'eut ni les grâces ni les bonheurs de l'adolescence ; une chose influa dès lors sur son caractère et continua d'exercer une triste et énorme influence sur tout son avenir. Il était très-laid, et cette laideur qui plus tard céda au pouvoir de la physionomie, et disparut presque quand le génie eut transformé ses traits vulgaires, cette laideur était frappante dans sa grande jeunesse.

» Elle décida de la tournure d'esprit, des goûts, des allures du jeune homme à la tête ardente et aux ambitions démesurées. Ne pouvant plaire, il voulut séduire ou effrayer, et se drapa dans le byronisme alors à la mode. Don Juan fut son héros, plus que cela, son modèle ; il visa au mystérieux, au sombre, à l'ironie. Ce jeu d'enfant laissa des traces ineffaçables dans cette imagination mobile et impressionnable ; à force de se poser en Lara et en Manfred, il s'habitua à le devenir. Je l'ai vu deux fois à cette époque à des bals d'enfants où je sautais, moi, en vraie petite fille que j'étais, tandis que lui, de mon âge ou même un peu plus jeune que moi, s'occupait de tourner la tête à une cousine à moi, très-coquette, et avec laquelle il était, comme on dit, à deux de jeu. Je me rappelle encore l'étrange effet que produisit sur moi ce pauvre enfant grimé en vieux et devançant l'âge des passions par leur laborieuse imitation. J'étais la confidente de cette cousine. Elle me montrait les vers que Lermantoff écrivait sur son album. Je les trouvais mauvais, mais surtout parce qu'ils n'étaient pas vrais. J'étais alors toute en enthousiasme pour Schiller, Joukowsky, Byron, Pouschkine. J'essayais moi-même de la poésie. J'avais fait une ode à Charlotte Corday que j'eus le bon esprit de brûler plus tard. Enfin, je ne demandai même pas à faire la connaissance de Lermantoff, tant il me paraissait peu sympathique.

» Il était alors dans la pension des nobles attachés comme école préparatoire à l'université de Moscou. Plus tard, il entra à l'école militaire des porte-enseigne de la garde. Là sa vie et ses goûts prirent un autre aspect. Caustique, railleur, adroit, les niches, les farces, les plaisanteries de toute espèce furent son occupation la plus assidue. Avec cela, pétri de l'esprit le plus brillant en conversation, riche, indépendant, il devint l'âme de cette réunion de jeunes gens de bonne famille. Il fut le boute-en-train des plaisirs, des causeries, des parties folles, de tout ce qui fait enfin la vie à cet âge.

» Au sortir de l'école, il passa au régiment des chasseurs de la garde, un des plus brillants et des mieux composés ; et là encore la vivacité, l'esprit, l'ardeur du plaisir mirent Lermantoff à la tête de ses camarades. Il leur improvisait des poëmes entiers sur les sujets les plus ordinaires de leur existence de camp ou de caserne. Ces pièces, que je n'ai pas lues et qui ne sont pas faites pour les femmes, brillent, dit-on, de toute la verve et de toute la fougue étincelante de l'auteur. Donnant des sobriquets à tout le monde, il était juste qu'il attrapât le sien : un type vulgaire avec lequel il avait beaucoup de ressemblance nous était venu de Paris, d'où tout nous vient, c'était le bossu Mayeux. On appela Lermantoff Mayeux, à cause de sa petite taille et de sa grosse tête qui lui donnaient certain air de famille avec le célèbre gobbo. La joyeuse vie de garçon, qu'il menait à grandes guides, ne l'empêchait pas d'aller dans quelque société, où il s'amusait à tourner les têtes, pour les laisser se morfondre ensuite dans l'abandon, à troubler des mariages en herbe en se jetant au travers avec une passion feinte pendant quelques jours. Enfin, il semblait chercher à se prouver à lui-même que les femmes pouvaient l'aimer malgré sa petite taille et sa laideur. J'ai eu l'occasion de recevoir les confidences de plusieurs de ses victimes, et je ne pouvais m'empêcher de rire, même en face, des larmes de mes amies, de la tournure originale et des dénoûments comiques qu'il donnait à ses expériences donjuanesques et scélérates. Une fois, je me rappelle, il s'amusa à supplanter un riche promis, et quand celui-ci fut parti, quand on crut Lermantoff prêt à prendre sa place, les parents de la promise reçurent tout à coup une lettre anonyme qui les adjurait de mettre Lermantoff à la porte, et qui racontait de lui un millier d'horreurs.

» Cette lettre, c'était lui-même qui l'avait écrite, et il ne remit plus les pieds dans la maison où il l'avait expédiée.

» La mort de Pouschkine arriva sur ces entrefaites. Lermantoff, indigné comme toute la jeunesse russe contre cette partie mauvaise de la société qui avait excité l'un contre l'autre les deux adversaires, Lermantoff, dis-je, fit une pièce de vers médiocre, mais brûlante, où il s'adressait à l'empereur lui-même en lui demandant vengeance. Dans la surexcitation générale des esprits, cet acte si naturel dans un jeune homme reçut une autre interprétation. Le nouveau poëte qui prenait fait et cause pour le poëte défunt fut mis aux arrêts, passa au corps de garde, et finalement fut envoyé dans un régiment du Caucase. Cette catastrophe si déplorée par les amis de Lermantoff tourna grandement à son avantage. Arraché aux futilités de la vie de Pétersbourg, mis en présence d'un devoir sévère, d'un danger permanent, transporté sur le théâtre d'une guerre incessante, dans un pays nouveau, beau jusqu'à la magnificence, forcé enfin de se replier sur lui-même, le poëte grandit tout à coup et se développa avec énergie. Jusqu'alors ses essais, quoique nombreux, n'avaient été que des tâtonnements ; dès ce moment il travailla, et par inspiration et par amour-propre, afin de pouvoir montrer quelque chose de lui au monde qui ne le connaissait que par son exil, et qui n'avait encore rien lu de lui. C'est ici qu'il faut placer le parallèle entre Pouschkine et Lermantoff pris spécialement dans ce sens de poëte et d'auteur.

» Pouschkine est tout élan, tout premier jet ; la pensée sort, ou plutôt jaillit de son âme et de son cerveau armée de pied en cap. Alors il la remanie, il la corrige, il la polit, mais elle reste toujours bien entière et bien définie.

» Lermantoff cherche, compose, arrange ; la raison, le goût, l'art, lui indiquent le moyen d'arrondir sa phrase, de perfectionner son vers ; mais sa première pensée est toujours informe, incomplète et tourmentée ; même aujourd'hui, dans l'édition complète de ses œuvres, on retrouve le même vers, la même idée, le même quatrain intercalé dans deux pièces tout à fait différentes.

» Pouschkine se rendait compte tout de suite de la

marche et de l'ensemble de la plus petite de ses pièces détachées.

» Lermantoff jetait sur le papier un vers ou deux qui lui venaient à l'esprit sans savoir ce qu'il en ferait, et les plaçait ensuite dans telle ou telle pièce à laquelle ils lui paraissaient convenir. Son principal charme consistait surtout dans les descriptions de paysage ; bon paysagiste lui-même, le peintre complétait le poëte, mais pendant longtemps l'abondance des matières qui fermentaient dans sa pensée l'empêcha de les coordonner, et ce n'est guère que de ses loisirs forcés du Caucase que datent son entière possession de lui-même, la connaissance de ses forces et l'exploitation stratégique, pour ainsi dire, de ses diverses capacités; à mesure qu'il avait achevé, revu, corrigé un cahier de vers, il l'envoyait à ses amis de Pétersbourg. Cet envoi est cause que nous avons à déplorer la perte de quelques-uns de ses meilleurs ouvrages. Le courrier de Tiflis, souvent attaqué par les Tchetchens ou les Kabardiens, exposé à tomber dans les torrents ou les abîmes qu'il traverse sur des planches, ou bien à franchir des gués où parfois, pour se sauver lui-même, il abandonne les paquets qu'il porte, égara deux ou trois des cahiers de Lermantoff. Cela arriva particulièrement au dernier que Lermantoff envoyait pour être remis à son éditeur, et qui se perdit de cette façon, de sorte que nous n'avons que les ébauches des pièces achevées qu'il contenait.

» Au Caucase la gaieté de la jeunesse fit place, chez Lermantoff, à des accès de mélancolie noire qui, creusant plus profondément sa pensée, marquèrent d'un cachet plus intime toutes ses poésies. En 1833 il lui fut permis de revenir à Pétersbourg, et comme son talent, joint à son exil, lui avait déjà élevé un piédestal, le monde s'empressa de lui faire accueil. Quelques succès près des femmes, quelques *flirtations* de salon (1), lui attirèrent des inimitiés d'hommes; une discussion sur la mort de Pouschkine le mit en présence de M. de Barante, fils de l'ambassadeur de France; un duel fut arrêté pour la seconde fois en bien peu de temps entre un Russe et un Français; des femmes bavardèrent, le duel transpira avant la réalisation, et, pour couper court à ces inimitiés internationales, Lermantoff fut renvoyé au Caucase.

» De ce second séjour dans ce pays de guerres et de splendides beautés datent les meilleures et les plus mûres productions de notre poëte. Par un bond prodigieux il se dépasse lui-même tout à coup, et sa magnifique versification, ses grandes et profondes pensées de 1840, ne semblent plus appartenir au jeune homme qui s'essayait encore l'année précédente. On voit en lui plus de vérité, plus de bonne foi avec lui-même. Il se connaît plus et se comprend mieux; les petites vanités s'évanouissent, et, s'il regrette le monde, c'est pour les affections qu'il y a laissées.

» Au commencement de l'année 1841, sa grand'mère, madame Arsénieff, obtint qu'il lui fût permis de venir à Pétersbourg pour la voir et recevoir la bénédiction que l'âge et la faiblesse la pressaient de déposer sur la tête de son enfant chéri. Lermantoff arriva à Pétersbourg le 7 ou le 8 de février, et, par une amère raillerie du sort, sa parente, madame Arsénieff, qui habitait un gouvernement éloigné, ne put le joindre à cause du fâcheux état des routes défoncées par un dégel intempestif.

» C'est à cette époque que je fis la connaissance personnelle de Lermantoff et que deux jours suffirent à nous lier d'amitié. C'était un de plus qu'avec vous, cher Dumas ; ne soyez donc pas jaloux; nous appartenions à la même coterie, nous nous rencontrions donc sans cesse et du matin au soir; ce qui acheva de nous mettre en confiance, c'est que je lui révélais tout ce que je savais des méfaits de sa jeunesse, de sorte qu'après en avoir ri ensemble, nous fûmes tout à coup comme si nous nous étions connus depuis ce temps-là ; les trois mois que Lermantoff passa à cette époque dans la capitale furent, je crois, les trois mois les plus heureux et les plus brillants de sa vie. Fêté dans le monde, aimé, choisi dans le cercle de ses intimes, il faisait quelques beaux vers le matin et venait nous les lire le soir. Son humeur joviale se réveillait dans cette sphère amie; tous les jours il inventait une niche ou une plaisanterie quelconque, et nous passions des heures entières dans de fous rires, grâce à sa verve intarissable.

» Un jour, il annonce qu'il va nous lire un roman nouveau dont il nous donne le titre; il s'appelle *Stoss*. Il calcule qu'il lui faut pour cela une séance de quatre heures au moins. Il exige que l'on se réunisse de très-bonne heure dans l'avant-soirée, et surtout que l'on ferme la porte aux étrangers. On s'empresse d'obtempérer à ses désirs ; les élus sont au nombre d'une trentaine ; Lermantoff entre avec un énorme manuscrit sous le bras, la lampe est apportée, les portes sont closes, la lecture commence; un quart d'heure après, elle était finie. Le mystificateur incorrigible venait de nous allécher par le premier chapitre d'une histoire effrayante qu'il avait commencée la veille, et qui remplissait une vingtaine de pages.

» Le reste du cahier était du papier blanc.

» Le roman en resta là ; jamais il ne fut achevé.

» Cependant son congé expirait, et sa grand'mère n'arrivait pas. Des délais furent sollicités, refusés d'abord, puis emportés d'assaut par de hautes et bienfaisantes influences.

» Lermantoff ne se consolait point de partir : il avait toutes sortes de mauvais pressentiments.

» Enfin, vers la fin d'avril ou le commencement de mai, nous nous réunîmes dans un souper d'adieux pour lui souhaiter un bon voyage. Je fus une des dernières à lui serrer la main. Nous avions soupé trois à une petite table avec lui et un autre ami, qui, lui aussi, a péri de mort violente dans la dernière guerre. Tout le long du souper, et en nous quittant, Lermantoff ne fit que nous parler de sa fin prochaine. Je le faisais taire en essayant de rire de ses vains pressentiments, mais ils me gagnaient malgré moi et pesaient sur mon cœur.

» Deux mois après ils étaient réalisés, et un coup de pistolet venait pour la seconde fois d'enlever à la Russie une de ses plus chères gloires nationales.

» Ce qu'il y a de cruel, c'est que le coup mortel partait cette fois d'une main amie.

» Arrivé au Caucase, et en attendant l'expédition, Lermantoff alla aux eaux de Piétigorsk. Il y rencontra un de ses amis, qu'il avait longtemps pris pour la victime de ses plaisanteries

(1) Ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient pas la signification et l'étendue du verbe *flirter* peuvent s'adresser, pour en avoir l'explication, à toutes les jeunes filles anglaises ou américaines de quinze à dix-huit ans; si l'on dépassait cet âge, l'extension donnée au verbe pourrait devenir trop grande.

et de ses mystifications. Il recommença, et pendant quelques semaines, Martinoff fut le point de mire de toutes les folles inventions du poëte. Un jour, devant des dames, voyant Martinoff affublé d'un poignard et même de deux, à la mode des Tcherkesses, ce qui n'allait point avec l'uniforme des chevaliers-gardes, Lermantoff vint à lui et lui cria en riant :

» — Ah ! que vous êtes bien ainsi, Martinoff ! vous avez l'air de deux montagnards.

» Le mot fit déborder la coupe trop pleine ; un défi s'ensuivit, et le lendemain les deux amis se battaient. En vain les témoins avaient tenté de concilier la chose ; la fatalité s'en mêla : Lermantoff ne pouvait croire qu'il se battait contre Martinoff. — Est-ce qu'il est possible, dit-il aux témoins, au moment où ils lui remettaient son pistolet tout chargé, que je vise sur ce garçon-là ?

» Visa-t-il ? ne visa-t-il point ? Le fait est que les deux coups partirent et que la balle de son adversaire atteignit mortellement Lermantoff.

» C'est ainsi que finit à vingt-huit ans, et de la même mort, le poëte qui seul pouvait adoucir la perte immense que nous avions faite dans Pouschkine.

» Chose étrange ! Dantès et Martinoff appartenaient tous deux au régiment des chevaliers-gardes.

» Eudoxie Rostopchine. »

J'achevais cette lecture lorsque Finot vint me prendre. Il était six heures. Nous montâmes en drosky, et nous arrivâmes chez le prince.

Nous étions en tout petit comité.

— Ah ! mon prince, lui dis-je en tirant la lettre de la comtesse Rostopchine de ma poche, il faut que vous m'aidiez à lire le nom de la campagne de notre amie.

— Pourquoi faire ? me demanda le prince.

— Mais pour lui répondre, mon prince, elle m'a écrit une lettre charmante.

— Comment ! vous ne savez pas ?... me dit le prince.

— Quoi ?

— Elle est morte !

CHAPITRE XXXIX.

Citations.

Donnons au lecteur une idée du génie de l'homme dont la plume pittoresque de la pauvre comtesse Rostopchine nous a tracé le portrait physique et moral.

Les hommes peuvent être appréciés et traduits par les hommes, mais ils devraient toujours être *racontés* par les femmes.

Nous ne faisons pas de choix ; nous prenons au hasard dans les poésies de Lermantoff, regrettant de ne pouvoir faire connaître à nos lecteurs son poëme capital, *le Démon*, comme nous leur avons fait connaître son meilleur roman, *Petchorine ;* mais son génie est partout, et peut-être l'appréciera-t-on mieux en voyant les variations qu'il peut subir, les formes qu'il peut prendre.

Commençons par la pièce intitulée *la Pensée*, lamentation dans laquelle il apprécie un peu misanthropiquement peut-être la génération dont il fait partie.

Pensée.

Oh ! que des yeux je suis tristement sur sa route
Ce siècle, à l'avenir ou vide ou ténébreux ;
Sous le poids écrasant du savoir et du doute
Il vieillit inactif et cependant fiévreux.

Nous pourrions, éclairés des fautes de nos pères,
Nous faire des radeaux de leurs vaisseaux brisés ;
Mais comme un repas pris aux fêtes étrangères,
La vie est insipide à nos palais blasés.

Athlètes énervés avant d'entrer en lutte,
Le bien comme le mal nous trouve indifférents.
Nous voyons s'accomplir les grandeurs et les chutes
Sans plaindre les proscrits, sans haïr les tyrans.

C'est ainsi qu'un fruit maigre éclos dans une serre,
Pour les yeux sans attraits, pour le goût sans saveur,
Rongé secrètement d'un invisible ulcère,
Meurt de vieillesse alors qu'il devrait être en fleur.

Nous avons, par les longs frottements de l'étude,
Usé le velouté de nos illusions,
Et notre cœur a pris cette triste habitude
De se moquer de tout, même des passions.

Notre main touche à peine à la coupe remplie
Où la bonté des dieux versa la volupté,
Qu'un impuissant désir, changeant le vin en lie,
En place de l'amour boit la satiété.

La poésie est morte et l'art est un fantôme ;
Admirer est stupide, et si dans notre cœur
D'enthousiasme encor vit un dernier atome,
Vite il faut l'étouffer sous un rire moqueur.

Jusqu'au bout de nos dents ce rire monte à peine ;
Nos pleurs sont desséchés avant d'atteindre aux yeux ;
Nous ne connaissons plus ni l'amour ni la haine,
Robustes sentiments morts avec nos aïeux.

Nous craignons d'imprimer nos traces dans l'histoire,
Nous raillons ces grands noms qui laissaient un grand deuil,
Et nous hâtons nos pas vers un tombeau sans gloire
En jetant sur la vie un dédaigneux coup d'œil.

En foule taciturne et bientôt effacée
Nous traversons le monde où nous n'avons planté
Ni travail fructueux, ni fertile pensée,
Qui fasse une moisson pour la postérité.

Mais aussi dans la tombe, inutile refuge,
Nous fuirons l'avenir... Sévère historien,
Il nous condamnera comme poëte et juge ;
Il nous méprisera comme homme et citoyen.

Faites la part de la faiblesse de la traduction, et Byron et de Musset n'auront rien écrit de plus amer.

Voici maintenant une pièce d'une touche toute différente : c'est une conversation entre deux montagnes, le Chath-Abrouz et le Kasbeck, les deux plus hauts sommets du Caucase après l'Elbrouss, je crois.

Le Chath-Abrouz, situé dans la partie la plus imprenable du Daghestan, a échappé jusqu'ici à la domination de la Russie.

Le Kasbeck, au contraire, est depuis longtemps soumis. C'est la porte du Darial. Ses princes, depuis sept cents ans, ont reçu un tribut des différentes puissances qui se sont successivement emparées du Caucase, et ont ouvert et fermé leur passage selon que le tribut leur a été exactement ou inexactement payé.

De là vient le reproche que fait Chath-Abrouz au Kasbeck, reproche qui, sans l'explication que nous venons de donner, serait peut-être incompréhensible à la majorité de nos lecteurs.

Ceci posé, passons à *la Dispute*.

Chath-Abrouz un matin s'éveilla dans la brume;
Il était d'humeur sombre, ayant très-mal dormi;
Il apostropha donc d'un ton plein d'amertume
Le mont Kasbeck, son vieil ami.

— Ah! dit-il, quelle faute as-tu faite, mon frère,
De te soumettre à l'homme et d'accepter sa loi,
Quand dans ta liberté tu pouvais, au contraire,
Vivre loin de lui comme moi!

Il fera pâturer ses bœufs dans tes vallées,
Tressaillir les échos aux accents de son cor,
Et dans tes profondeurs par la sonde ébranlées
Il descendra chercher de l'or.

Il bâtira ses tours sur ta plus haute cime,
S'ouvrira dans tes rocs un chemin inconnu;
Et foulera ton front où, dans son vol sublime,
L'aigle seul était parvenu.

Prends garde! tout se peut dans le siècle où nous sommes;
Tu te trouveras pris un jour en t'éveillant.
J'ai déjà vu venir tant de chevaux et d'hommes
Par la route de l'Orient!

*
* *

— L'Orient! dit Kasbeck en secouant sa tête;
D'un fantôme tu fais un épouvantement.
De lui je ne crains rien : sur sa couche muette
L'homme y dort trop profondément.

La Perse, dont la main jadis donnait des chaînes,
Sous des berceaux de fleurs, dans un air attiédi,
En écoutant couler l'onde de ses fontaines,
Chante les vers de Saadi.

Byzance, en qui longtemps Rome vécut encore,
Oubliant les exploits par ses princes rêvés,
Aujourd'hui sur les flots transparents du Bosphore
Berce ses sultans énervés.

Immobile, muette, au bord du Nil assise,
L'Égypte, du regard suivant son flot bénit,
Comme le sphinx qui veille au tombeau de Cambyse,
Semble être changée en granit.

L'Arabe voyageur, dans sa course inconstante,
Sans tourner vers Grenade un regard envieux,
A l'étoile du soir, en dépliant sa tente,
Dit les hauts faits de ses aïeux.

Jérusalem, pleurant sur son saint mausolée,
Voit, veuve des chrétiens vaincus par Soliman,
Décroître chaque jour sur sa plaine brûlée
L'ombre du pouvoir musulman.

Tout ce que mon œil voit, si loin qu'il puisse atteindre,
Désireux du repos, au sommeil souriant,
Se couche pour toujours. Je n'ai donc rien à craindre
Du paralytique Orient.

*
* *

— D'avance, mon ami, ne chante pas victoire,
D'une moqueuse voix répondit le vieillard.
Ne vois-tu pas grandir comme une ligne noire...
Au nord, là-bas, dans le brouillard ? —

Le Kasbeck se tourna vers l'horizon polaire;
Il y vit s'agiter, de son regard perçant,
D'hommes et de chevaux comme une fourmilière,
Avec un bruit toujours croissant.

Du Danube à l'Oural ce n'était que poussières
S'élevant sous les pas des rouges cavaliers,
Que bataillons suivant le courant des rivières,
Froissements de fers et d'aciers.

Des drapeaux précédaient la colonne géante;
Puis venaient les tambours aux roulements confus,
Puis les canons de bronze à la gueule béante
Galopant sur leurs lourds affûts.

Puis enfin s'avançait, au milieu des fumées,
Des sabres reflétant le rayon augural,
Des fusils reluisants, des mèches allumées,
Yermoloff le vieux général.

Et tous ces forts guerriers qu'en chemin rien n'arrête,
Pareils au tourbillon orageux et bruyant
Que pousse devant lui le vent de la tempête,
Marchaient du nord à l'orient.

Kasbeck, épouvanté de la vision sombre,
Le matin, aussitôt que le soleil eut lui,
Se mit à les compter voulant savoir leur nombre;
Mais autant eût valu pour lui

Essayer de compter les atomes de poudre
Que chasse le simoun au désert libyen,
Ou, quand ils sont battus de l'aile de la foudre,
Les flots du vieux lac Caspien.

Alors il murmura : — Que le ciel me protége!
Jeta sur le Caucase un regard attristé,
Et tirant sur ses yeux son bachelik de neige,
S'endormit pour l'éternité.

Là le poëte trouve moyen d'être à la fois railleur et grand, chose difficile, la raillerie et la grandeur étant presque toujours des qualités exclusives l'une de l'autre.

Dans les trois ou quatre pièces que nous allons citer, il sera seulement mélancolique. Toutes ces pièces ont précédé sa mort de bien peu de temps. La comtesse Rostopchine nous a raconté qu'il en avait le pressentiment; ce pressentiment, nous allons le retrouver presque à chaque vers.

Le rocher qui pleure.

Un nuage dormait sur le sein d'un rocher,
Le soir il avait pris sa poitrine pour gîte,
Le vent en fut jaloux et vint l'en arracher.
— Adieu, dit le nuage, il faut que je te quitte.

J'aurais voulu pourtant demeurer près de toi,
Mais nul de son destin ici-bas n'est le maître;
Adieu, mon bon rocher, pense souvent à moi,
Qui ne repasserai jamais ici peut-être.

Sans sourire et sans pleurs jusque-là dans les cieux
L'égoïste géant levait son crâne aride;
Mais de ce jour on vit sous son front soucieux
Une larme briller dans le creux d'une ride.

Les nuages.

Nuages qui voguant sur le ciel solitaire,
Dans les steppes d'azur passez silencieux;
Ainsi que moi, qui suis un proscrit de la terre,
Êtes-vous les proscrits des cieux?

Qui vous chassa du nord? Vers le sud qui vous mène?
Est-ce l'orgueil d'un Dieu, la colère d'un roi?
Coupable d'un forfait subissez-vous la peine?
Êtes-vous martyrs comme moi?

Non, vous êtes partis un jour de la prairie,
Ouvrant votre aile blanche à l'élément subtil,
Et libres dans les cieux, n'ayant pas de patrie,
Vous n'avez pas non plus d'exil.

Nous avons copié sur un album la pièce suivante, qui ne se retrouve pas dans les œuvres de Lermantoff. Peut-être faisait-elle partie de ce dernier envoi qui fut perdu par le courrier.

Le blessé.

Voyez-vous ce blessé qui se tord sur la terre?
Il va mourir ici près du bois solitaire,
Sans que de sa souffrance un seul cœur ait pitié;
Mais ce qui doublement fait saigner sa blessure,
Ce qui lui fait au cœur la plus âpre morsure,
C'est qu'en se souvenant il se sente oublié.

Sur le même album était inscrit ce quatrain, que nous ne citons que pour mémoire.

Boutade.

Dieu nous garde dans sa pitié
Des moustiques et des vestales
D'une trop fidèle amitié,
Et des vieilles sentimentales.

Les vers suivants sont tellement populaires en Russie qu'on les trouve sur tous les pianos, et qu'il n'y a peut-être pas une jeune fille ou un jeune homme en Russie qui ne les sache par cœur.

Ils sont, je crois, un souvenir de Gœthe ou de Heine.

Gornaïa-Verchina.

La montagne s'endort dans le ciel obscurci,
Les vallons sont muets et trempés de rosée,
La poussière s'éteint sur la route embrasée,
La feuille est immobile et le vent adouci,
— Attends encore un peu, tu dormiras aussi.

En effet, le poëte dormit bientôt; mais comme si cette mort souhaitée ne venait pas assez vite, parfois il la provoquait, comme faisaient ces anciens chevaliers qui, las de leur inaction, sonnaient du cor pour faire apparaître un adversaire.

Voici une de ces provocations. Elle a pour titre *les Mercis*. Elle pourrait s'appeler *les Blasphèmes*.

Les Mercis.

Eh bien, soit, je te rends grâce pour toute chose,
O Dieu! qu'en mon erreur je tremble d'accuser
Pour l'impur limaçon qui rampe sur la rose,
Pour le poison amer qui coule du baiser;
Je te rends grâce aussi pour la trempe de l'arme
Dont l'assassin dans l'ombre atteint son ennemi;
Je te rends grâce encor pour la sanglante larme,
Que tire de nos yeux l'abandon d'un ami;
Grâce, enfin, pour la vie, énigmatique aurore
Que le monde maudit de Werther à Didon;
Mais fâche que ma voix n'ait pas longtemps encore
A te remercier de ce terrible don.

Le vœu du blasphémateur fut exaucé : huit jours après il était tué, et l'on retrouva cette pièce parmi d'autres papiers sur sa table, après sa mort.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 20 **5 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.

Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

CHAPITRE XL.

Les bains persans.

Toute la journée Finot nous avait dit qu'il nous ménageait une surprise pour le soir.

La nouvelle que je venais d'apprendre de la mort de la comtesse Rostopchine me rendait peu curieux de surprises, et j'eusse mieux aimé les garder pour un autre jour.

Mais je n'étais pas seul et laissai Finot maître du reste de ma soirée; nous montâmes en drosky.

— Au bain, dit-il en russe.

Je savais assez de russe pour comprendre ce que Finot venait de dire.

— Au bain? lui demandai-je, nous allons au bain?

— Oui, me répondit-il, avez-vous quelque chose contre?

— Contre les bains? pour qui me prenez-vous? Seulement, vous m'avez parlé d'une surprise, et je trouve assez impertinent que vous trouviez que c'est une surprise pour moi d'aller au bain.

— Connaissez-vous les bains persans?

— De réputation.

— En avez-vous pris jamais?

— Non.

— Eh bien, voilà où est la surprise.

Nous échangions ces paroles en allant comme le vent dans les rues plus que accidentées de Tiflis, qui ne sont éclairées que par les lanternes des faiseurs de whist attardés, rentrant chez eux.

Pendant mon séjour de six semaines à Tiflis, j'ai vu à peu près quinze personnes ou boitant ou portant leurs bras en

écharpe, que j'avais rencontrées la veille parfaitement ingambes ou jouissant joyeusement de leurs deux mains.

— Que vous est-il donc arrivé? leur demandais-je.

— Imaginez-vous que hier soir, en rentrant chez moi, j'ai rencontré un pavé et j'ai été jeté hors de mon drosky.

C'était la réponse invariable.

Aussi, à la fin ne faisais-je plus la question que par politesse, et quand la personne interrogée avait répondu :

— Imaginez-vous que hier soir, en rentrant chez moi...

Je l'interrompais.

— Vous avez rencontré un pavé.

— Oui.

— Et vous avez été jeté hors de votre drosky.

— Parfaitement! Vous savez cela?

— Non, mais je le devine.

Et l'on admirait ma perspicacité.

Nous allions donc comme le vent, au risque que l'on nous fît le lendemain la question sacramentelle.

Par bonheur, en arrivant à une place dont la descente rapide m'inquiéta, nous la trouvâmes encombrée de chameaux. Force fut donc à notre hiemchick d'aller au pas.

Cette rapidité des courses de nuit dans les rues de Tiflis a l'inconvénient que je viens de dire pour ceux qui sont en drosky; mais il a encore un bien autre inconvénient pour ceux qui sont à pied.

Comme les rues ne sont pas éclairées, comme les droskys ne sont pas éclairés, comme le pavé est remplacé l'été par une couche de poussière, l'hiver par une couche de boue plus ou moins épaisse, à moins d'être éclairé lui-même, le piéton a le drosky sur le dos avant qu'il s'en doute, et comme le drosky est attelé de deux chevaux, s'il échappe au choc de l'un, il n'échappe pas à celui de l'autre.

Nous mîmes un quart d'heure à passer à travers nos chameaux, qui avaient dans la nuit cet aspect fantastique qui n'appartient qu'à eux.

Cinq minutes après nous étions à la porte des bains.

Nous étions attendus : dès le matin Finot avait fait prévenir que l'on nous gardât *un cabinet*.

Un Persan à bonnet pointu nous fit suivre une galerie suspendue sur un précipice, et traverser une salle pleine de baigneurs.

Du moins à ce qu'il me parut au premier abord, mais en y regardant mieux je m'aperçus que je faisais erreur.

C'était une salle pleine de baigneuses.

— J'ai choisi le mardi, jour des femmes, dit Finot; quand on fait une surprise à ses amis, il faut la leur faire complète.

En effet, la surprise y était, non pas pour ces dames, qui ne paraissaient pas surprises du tout, mais pour nous.

Je vis avec une certaine humiliation que notre passage au milieu d'elles ne les préoccupait pas le moins du monde; deux ou trois, par malheur c'étaient les vieilles et les laides, déplacèrent la serviette, que l'on donne en entrant au bain à tout baigneur, de l'endroit où elle était, pour se couvrir le visage.

Je dois dire que celles-là me firent l'effet d'affreuses sorcières.

Il y avait bien dans cette salle commune une cinquantaine de femmes en chemise ou sans chemise, debout ou assises, s'habillant ou se déshabillant; tout cela noyé dans une vapeur pareille à ce nuage qui empêchait Énée de reconnaître sa mère.

Au reste, si notre nuage nous cachait des Vénus, elles étaient bien cachées.

Il eût été imprudent de s'arrêter, d'ailleurs je n'en avais aucun désir. Notre porte était ouverte, notre homme au bonnet pointu nous sollicitait d'entrer.

Nous entrâmes.

Notre appartement se composait de deux chambres : la première à trois lits assez grands pour qu'on pût s'y coucher à six; la seconde... Nous entrerons tout à l'heure dans la seconde.

Cette première chambre est le vestibule du bain.

On s'y déshabille avant d'y entrer, on s'y couche en en sortant, et l'on s'y rhabille au moment de s'en aller.

Nous étions magnifiquement éclairés par six bougies posées sur un grand candélabre de bois dont le pied posait à terre.

Nous nous déshabillâmes, et munis de nos serviettes pour nous en cacher le visage, sans doute, s'il passait des femmes, nous entrâmes dans le bain.

J'avoue que je fus obligé d'en sortir immédiatement, mes poumons étaient impuissants à respirer cette vapeur. Je dus les y habituer peu à peu en laissant la porte du vestibule entr'ouverte et en me faisant une atmosphère mixte des deux atmosphères.

L'intérieur du bain était d'une simplicité biblique : il était tout en pierre, sans aucun revêtement, avec trois cuves de pierre carrée chauffées à différents degrés, ou plutôt recevant des eaux naturellement chauffées à trois températures différentes. Trois lits en bois attendaient les baigneurs.

Je me crus un instant ramené dans une station de poste.

Les grands amateurs vont directement à la cuve chauffée à quarante degrés et s'y plongent bravement.

Les amateurs médiocres vont à celle chauffée à trente-cinq.

Les novices, enfin, se plongent timidement et honteusement dans celle chauffée à trente.

Puis successivement, de celle chauffée à trente ils passent à celle chauffée à trente-cinq, et de celle chauffée à trente-cinq à celle chauffée à quarante.

De cette manière ils s'aperçoivent à peine de la progression.

Le Caucase a des eaux qui montent naturellement à une température de soixante-cinq degrés; elles sont efficaces pour les rhumatismes.

Celles-là, on n'en prend que la vapeur.

Le baigneur est maintenu au-dessus de la cuve, couché sur un drap, dont quatre hommes tiennent les quatre coins. Ce bain est de six, de huit et de dix minutes; dix minutes, c'est tout ce que le plus robuste baigneur peut supporter.

Un archevêque périt cette année dans un de ces bains d'une façon fort malheureuse. Sa pudeur ne lui avait pas permis de confier aux hommes habitués à cet exercice les quatre coins du drap sur lequel il prenait son bain. Il leur avait substitué quatre diacres. Un des diacres eut la maladresse ou la distraction de lâcher le coin qui lui était confié. Sa Grandeur glissa sur la pente et tomba dans la cuve bouillante.

Les quatre diacres jetèrent de grands cris, essayèrent de

l'en tirer, se brûlèrent les doigts en essayant. Ils crièrent plus fort; les hommes du bain accoururent. Plus aguerris aux brûlures, ils parvinrent à tirer monseigneur de sa cuve. Mais il était trop tard : monseigneur était cuit.

Au risque d'être cuit comme monseigneur, Finot se précipita dans les quarante degrés.

Avis à Satan :

— Préparer une chaudière à part pour le jour où l'on recevra en enfer le consul de France à Tiflis.

Je m'acheminai vers les trente degrés et y descendis timidement. Puis des trente degrés je passai progressivement et sans trop de douleur aux trente-cinq et aux quarante.

C'était à ma sortie des quarante que m'attendaient les baigneurs.

Ils s'emparèrent de moi au moment où je m'y attendais le moins. Je voulus me défendre.

— Laissez-vous faire, me cria Finot, ou ils vous casseront quelque chose.

Si j'avais pu savoir ce qu'ils me casseraient, peut-être me serais-je défendu ; mais dans l'ignorance de ce qu'ils pouvaient me casser, je me laissai faire.

Mes deux exécuteurs me couchèrent sur un des lits en bois, en ayant le soin de me passer un tampon mouillé sous la tête, et me firent allonger les jambes l'une contre l'autre et les bras le long du corps.

Alors chacun me prit un bras et commença de m'en faire craquer les articulations.

Le craquement commença aux épaules et finit aux dernières phalanges des doigts.

Puis des bras ils passèrent aux jambes.

Quand les jambes eurent craqué, ce fut le tour de la nuque, puis des vertèbres du dos, puis des reins.

Cet exercice, qui semblait devoir amener une dislocation complète, se faisait tout naturellement, non-seulement sans douleur, mais même avec une certaine volupté. Mes articulations, qui n'ont jamais dit un mot, semblaient avoir craqué toute leur vie. Il me semblait qu'on aurait pu me plier comme une serviette, et me placer entre les deux planches d'une armoire, et que je ne me serais pas plaint.

Cette première partie du massage terminée, mes deux baigneurs me retournèrent, et tandis que l'un me tirait les bras de toute sa force, l'autre se mit à me danser sur le dos, laissant de temps en temps glisser sur mon râble, — ma foi, je ne trouve pas d'autre expression, — ses pieds qui retombaient avec bruit sur la planche.

Cet homme, qui pouvait peser cent vingt livres, chose étrange, me paraissait léger comme un papillon. Il remontait sur mon dos, il en descendait, il y remontait, et tout cela formait une chaîne de sensations qui menaient à un incroyable bien-être. Je respirais comme je n'avais jamais respiré ; mes muscles, au lieu d'être fatigués, avaient acquis ou semblaient avoir acquis une incroyable énergie : j'aurais parié lever le Caucase à bras tendus.

Alors mes deux baigneurs se mirent à me claquer du plat de la main les reins, les épaules, les flancs, les cuisses et les mollets. J'étais devenu une espèce d'instrument dont ils jouaient un air, et cet air me paraissait bien autrement agréable que tous les airs de *Guillaume Tell* et de *Robert le Diable*. D'ailleurs, cet air avait un grand avantage sur ceux des deux estimables opéras que je viens de citer ; c'est que moi, qui n'ai jamais pu chanter un couplet de Marlborough sans détonner dix fois, je suivais leur air en battant la mesure avec ma tête et sans m'écarter un instant du ton. J'étais exactement dans l'état de l'homme qui rêve, qui est assez éveillé pour savoir qu'il rêve, mais qui, trouvant son rêve agréable, fait tous ses efforts pour ne pas se réveiller tout à fait.

Enfin, à mon grand regret, l'affaire du massage fut terminée, et l'on passa à la dernière période, à celle du savonnage.

Un des deux hommes me prit par-dessous les bras et m'assit sur mon derrière, comme fait Arlequin à Pierrot quand il croit l'avoir tué. Pendant ce temps, l'autre chaussait sa main d'un gant de crin et me frottait tout le corps, tandis que le premier, puisant de pleins seaux d'eau dans la cuve à quarante degrés, me les jetait à toute volée par les reins et sur la nuque.

Tout à coup l'homme au gant, trouvant que l'eau ordinaire ne suffisait plus, prit un sac; je vis aussitôt ce sac s'enfler et suer une mousse savonneuse dans laquelle je me trouvai enseveli.

A part les yeux, qui me piquèrent un peu, je n'ai jamais éprouvé plus douce sensation que celle produite par cette mousse me ruisselant sur le corps. Comment Paris, cette ville des délices sensuelles, n'a-t-elle pas de bains persans ? Comment un spéculateur ne fait-il pas venir deux baigneurs de Tiflis? Il y aurait là bien certainement une philanthropique idée à accomplir, et, chose bien autrement déterminante, une fortune à faire.

Tout couvert d'une mousse tiède et blanche comme du lait, légère et fluide comme de l'air, je me laissai conduire au bassin, où je descendis avec une attraction aussi irrésistible que s'il eût été peuplé des nymphes qui enlevèrent Hylas.

On en avait fait autant à chacun de mes compagnons, mais je ne m'étais occupé que de moi. Ce ne fut que dans la cuve que je semblai me réveiller et que je me remis, non sans quelque répugnance, en contact avec les objets extérieurs.

Nous restâmes cinq minutes à peu près dans les cuves, et nous sortîmes.

De longs draps parfaitement blancs avaient été étendus sur sur les lits du vestibule, dont l'air froid nous saisit d'abord, mais pour nous donner une nouvelle sensation de bien-être.

Nous nous couchâmes sur ces lits, et l'on nous apporta des pipes.

Je comprends que l'on fume en Orient, là où le tabac est un parfum, là où la fumée passe à travers une eau embaumée et à travers des tuyaux d'ambre; mais notre caporal dans une pipe de terre, mais notre faux cigare de la Havane qui vient d'Alger ou de Belgique et que l'on chique au moins autant qu'on le fume, pouah !

Nous eûmes le choix entre le khalian, la chibouk et le houka, et chacun à sa fantaisie se fit Turc, Persan ou Hindou.

Alors, pour que rien ne manquât à la soirée, un des baigneurs prit une espèce de guitare à un pied, tournant sur ce pied, de sorte que ce sont les cordes qui cherchent l'archet et non l'archet qui cherche les cordes, et il se mit à jouer un air plaintif servant d'accompagnement à des vers de Saadi.

Cette mélodie nous berça si bien et si doucement que nos yeux se fermèrent, que le khalian, la chibouk et le houka nous échappèrent des mains et, ma foi, que nous nous endormîmes.

Pendant les six semaines que je restai à Tiflis j'allai tous les deux jours aux bains persans.

CHAPITRE XLI.

La princesse Tchawtchawadzé.

Finot avait promis de me conduire chez la princesse Tchawtchawadzé, que nous n'avions pas trouvée chez elle à une première visite.

Il vint nous prendre le lendemain de notre bain persan, à deux heures de l'après-midi.

Elle y était cette fois, et nous reçut.

La princesse Tchawtchawadzé passe pour avoir les plus beaux yeux de toute la Géorgie, le pays des beaux yeux; mais ce qui frappe avant tout à la première vue, c'est un profil d'une pureté grecque, disons mieux, d'une pureté géorgienne, qui est la pureté grecque, plus la vie.

La Grèce, c'est Galatée encore marbre; la Géorgie, c'est Galatée animée et devenue femme.

Et avec ce profil ravissant, un air de mélancolie profonde.

D'où vient cette mélancolie? C'est une épouse heureuse; c'est une mère féconde. Est-ce une beauté que la nature s'est plu à lui donner en plus, comme à certaines fleurs assez belles pour se passer de parfum elle se plaît à donner le parfum? Est-ce la suite, le souvenir, le résultat de l'immense catastrophe qui la sépara près d'un an de sa famille?

Et ce qu'il y a de bizarre, c'est que l'illustre captive a gardé pour Chamyll une réelle admiration.

— C'est un homme fort supérieur, me disait-elle, et dont la réputation est plutôt amoindrie qu'exagérée.

Racontons dans tous ses détails cet enlèvement préparé de longue main par Chamyll pour ravoir son fils Djemmal-Eddin, prisonnier, comme nous l'avons dit au commencement de ce livre, à la cour de Russie.

Mais prisonnier heureux de l'être; le pauvre jeune homme est mort de chagrin d'être redevenu libre.

La princesse Tchawtchawadzé possède, à quarante ou quarante-cinq verstes de Tiflis, une magnifique campagne nommée Tsinondale.

Ce bien princier est situé sur la rive droite de l'Alazan, cette même rivière dont nous avions longé les bords en venant de Noukha à Tzarke-Kalotzy, dans un des plus beaux sites de la Kakhétie, à quelques verstes de Telavi.

Tous les ans, la princesse avait l'habitude de partir au mois de mai de Tiflis, de s'installer à Tsinondale et de n'en revenir qu'au mois d'octobre.

En 1854, quelques bruits qui coururent sur une descente de Lesguiens retinrent la princesse plus longtemps que d'habitude à Tiflis. Le prince lui avait demandé le temps de faire prendre des renseignements; ces renseignements, qu'il croyait venir de bonne source, le rassurèrent. Il fut donc décidé que l'on partirait le 18 juin russe, 30 juin de notre calendrier français.

C'est une grande affaire qu'un déménagement en Asie, où, chez les plus riches, tout semble fait pour les besoins du moment; on n'a pas maison à la ville et château à la campagne meublés tout à la fois. Si on quitte la ville pour aller à la campagne, on démeuble la maison pour meubler le château; si on quitte le château pour la maison, on rapporte à la maison les meubles du château.

Puis, à peine si l'on trouve ce qu'il faut pour manger à Tiflis, à plus forte raison à la campagne. Il faut donc tout emporter de Tiflis: thé, sucre, épicerie, étoffes pour les gens de la suite, et l'on charge tout cela dans des arabas, en tête desquelles on marche dans une tarantasse.

Les tarantasses et les arabas passent seules dans les chemins du Caucase.

On devait partir le dimanche, mais la poste n'avait pas de chevaux. La poste n'a jamais de chevaux en Russie. Dans un voyage de quatre mois en poste, je répondrais que nous avons perdu un mois à attendre des chevaux.

Le gouvernement russe est un singulier gouvernement. Au lieu de dire à ses smatritels: Vous ferez payer vos chevaux un kopeck de plus, mais vous aurez toujours des chevaux, il laisse les smatritels rançonner les voyageurs, ou les voyageurs qui ne veulent pas être rançonnés, battre les smatritels.

On n'eut donc pas de chevaux le dimanche. On eût pu partir le lundi, mais le lundi russe est le vendredi français: jour de malheur.

On partit donc le mardi seulement.

Le premier jour, deux arabas cassèrent; le second jour, la tarantasse cassa. On bourra une télègue de foin et de tapis, la princesse s'y coucha avec ses trois plus jeunes enfants, Tamara, Alexandre et Lydie, les deux derniers à la mamelle, tous deux, le petit Alexandre n'ayant que quatorze, la petite Lydie que trois mois, Tamara avait quatre ans. Les deux autres enfants aînés, Salome et Marie, venaient dans une seconde télègue avec une gouvernante française nommée madame Drançay (1). Le prince, à cheval, surveillait toute la caravane.

Le second jour, à deux heures, on arriva au château, situé sur une hauteur accessible d'un côté par une pente assez rapide, mais coupée de l'autre par un précipice à pic.

Que l'on juge de la rapidité tant vantée de la locomotion en Russie: une princesse avait mis dix-huit heures à faire onze lieues.

Vous me direz peut-être que la Géorgie n'est pas la Russie. Je me reprends: en Russie, au lieu de dix-huit heures, elle en eût mis trente-six.

Tsinondale, au mois de juin, est un palais de fée: les fleurs, les raisins, les grenades, les citrons, les oranges, les chèvrefeuilles, les roses y poussent, y éclosent, y mûrissent pêle-mêle; l'atmosphère y est un immense parfum composé de vingt parfums réunis.

Les enfants et les femmes se répandirent donc avec avidité

(1) Madame Drançay a donné, sous le titre de *Souvenirs d'une Française captive de Schamill*, une relation de l'événement pleine de simplicité, mais en même temps d'exactitude et de détails saisissants dus à cette faculté d'observation que les femmes possèdent au plus haut degré. — Paris, F. Sartorius, 9, rue Mazarine.

dans ces beaux et immenses jardins, comme des fleurs et des fruits de la ville qui venaient se mêler aux fleurs et aux fruits de la campagne.

Tsinondale était un rendez-vous donné par la princesse Annette Tchawtchawadzé à sa sœur la princesse Varvara Orbéliani. Elle arriva deux jours après elle avec son fils, le prince Georges, enfant de sept ans, et sa nièce, la princesse Baratoff. Elle amenait deux nourrices et deux femmes de chambre. Elle était en grand deuil : son mari, le prince Ellico Orbéliani, venait d'être tué dans un engagement contre les Turcs.

Une vieille tante de la princesse Tchawtchawadzé, la princesse Tine, les accompagnait.

Sur ces entrefaites, le prince reçut l'ordre d'aller prendre le commandement d'une forteresse située à deux journées de Tsinondale. Cet ordre inspira quelque crainte à la princesse, qu'il isolait; mais il la rassura en lui disant que l'ordre venait d'être donné d'envoyer de Tiflis des troupes à Telavi; d'ailleurs, il avait énormément plu depuis quelques jours, l'Alazan était débordé, et il était impossible aux Lesguiens de traverser la rivière.

Le prince partit.

Trois jours après la princesse reçut une lettre de son mari; les Lesguiens, au nombre de cinq ou six mille, avaient attaqué la forteresse qu'il défendait; mais il lui disait d'être parfaitement tranquille : la forteresse était bonne, la garnison brave, il n'avait rien à craindre.

S'il pensait qu'elle dût quitter Tsinondale, il le lui ferait savoir.

Le danger que pouvait courir son mari fit oublier à la princesse Tchawtchawadzé celui qu'elle pouvait courir elle-même.

Tout alla bien jusqu'au 1er juillet russe, 13 juillet français. Le soir on aperçut une immense lueur dans la direction de Telavi. On monta *si haut que l'on put monter*, et l'on vit toutes les maisons en feu.

C'était l'œuvre des Lesguiens, il n'y avait point à en douter. Malgré les prévisions du prince, ils avaient donc passé l'Alazan.

Vers onze heures du soir les paysans vinrent au château. Ils avaient leur costume de guerre au grand complet. Leur visite avait pour but de déterminer la princesse à gagner les bois avec eux. La princesse refusa : son mari lui avait dit de ne quitter Tsinondale que sur son avis.

Au matin les paysans s'enfuirent.

Vers deux heures les voisins de campagne parurent à leur tour. Ils venaient, comme les paysans, supplier la princesse de quitter le château et de les accompagner dans les bois.

Eux ne pensaient pas même avoir le temps de sauver leur mobilier ; ils abandonnaient tout, tenant la vie pour plus précieuse que tout ce qu'ils abandonnaient.

Le soir on monta sur la terrasse et l'on vit l'incendie plus proche et plus intense. Ce cercle de flamme était effrayant. La princesse céda aux instances de ceux qui l'entouraient, et l'on commença d'emballer l'argenterie, les diamants et les objets les plus précieux.

Vers minuit un paysan du prince, nommé Zourca, offrit d'aller à la découverte. La princesse accepta; il partit, revint trois heures après ; les Lesguiens avaient tiré sur lui ; quatre ou cinq balles avaient percé ses vêtements.

Cependant les Lesguiens n'avaient point passé le fleuve, comme on avait cru. Ils étaient campés de l'autre côté de l'Alazan. Ces moissons qui brûlaient étaient celles de la rive gauche.

Il y avait du bon et du mauvais dans le rapport de cet homme, puisque le prince avait dit que les Lesguiens ne pourraient point passer l'Alazan, et qu'en effet ils ne l'avaient point passé.

Une heure à peu près avant le retour de Zourca, un marchand arménien s'était présenté au château; porteur d'une somme considérable, il n'osait, disait-il, traverser le pays; mais cet homme parlait l'arménien avec un accent qui sentait la montagne. La princesse ordonna aux domestiques de le désarmer, et s'il essayait de fuir de tirer sur lui. Puis, comme au bout du compte elle pouvait se tromper, elle ordonna que l'on eût soin de lui et qu'on lui donnât à souper.

La fuite fut résolue vers six heures du matin.

On envoya deux messagers successifs à Telavi pour avoir des chevaux. Mais à chacun il fut répondu que les chevaux manquaient absolument et qu'il n'y en aurait que le lendemain dimanche, à sept heures du matin.

Toute la journée on continua d'entasser des effets dans les coffres. Zourca insistait pour que la princesse partît toujours, fût-ce à pied ; les effets partiraient le lendemain et la rejoindraient.

Pendant la journée, deux ou trois paysans revinrent exprès du bois pour décider la princesse à se joindre à eux. Elle répondit que l'on aurait des chevaux le lendemain matin, et qu'aussitôt les chevaux arrivés l'on partirait.

Ce serait un bien grand malheur si, justement pendant cette nuit, les Lesguiens tentaient quelque chose sur le château.

Le soir tout était prêt pour le départ du lendemain.

On sentait le besoin d'être ensemble au lieu de se séparer et d'attendre isolés les événements; on se réunit dans la chambre de la princesse Varvara, on coucha les enfants sur les tapis et l'on éteignit toutes les lumières. Puis, comme on se sentait étouffer dans cette espèce de captivité et dans ces ténèbres, on gagna le balcon, d'où l'on pouvait voir les feux se rapprochant de plus en plus.

La clarté que l'incendie répandait était si grande, qu'en cas d'une attaque lesguienne elle enlevait aux princesses toute chance de fuite.

Vers quatre heures du matin un coup de fusil retentit. Il venait du côté du jardin, et son explosion fut suivie du plus grand silence. Ce n'était point une attaque, puisqu'il était isolé, mais ce pouvait être un signal.

La gouvernante française, madame Drançay, se risqua : elle descendit au jardin, gagna la chapelle perdue au milieu des vignes; de là elle vit dans un bosquet, s'étendant jusqu'au bord du précipice, un homme qui tenait un fusil à la main. C'était évidemment lui qui avait tiré le coup que l'on venait d'entendre. Était-ce un ami ou un ennemi? Madame Drançay ne pouvait le dire ; mais elle ne le reconnut pas pour être des domestiques du prince.

Il se glissait du côté du château.

Elle, alors, s'avança jusqu'au bord du précipice. De là on

embrassait un horizon assez étendu ; elle ne vit rien d'abord, mais en ramenant ses yeux de l'horizon à elle, elle vit que le torrent qui coulait au pied du rocher était fort diminué.

Deux hommes à pied, tenant chacun deux chevaux de main, suivaient l'autre bord, et à leurs regards il était facile de juger qu'ils cherchaient un endroit où traverser le torrent.

Madame Drançay revint au château le cœur plein d'angoisse. Il n'y avait pas à s'y tromper : tous ces signes présageaient une attaque prochaine. Elle demanda la princesse Annette ; écrasée de fatigue, elle s'était endormie un instant ; elle entra chez la princesse Varvara, et la trouva priant : la pauvre veuve ne pouvait pas faire plus.

— Que voulez-vous, ma chère ! dit-elle, il faut attendre des chevaux ; aussitôt les chevaux arrivés, nous partirons.

A cinq heures, les femmes de la princesse se mirent à préparer le thé. Le thé, c'est l'affaire importante pour tout ce qui tient à la Russie ; la flamme du samavar est la première qui brille dans toutes les maisons ; le samarav est le premier mot que prononce un domestique en s'éveillant.

De Pétersbourg à Tiflis on peut se passer de déjeuner, pourvu que l'on ait ses deux verres de thé le matin ; se passer de dîner, pourvu que l'on ait ses deux verres de thé le soir.

Vers cinq heures, un médecin de Telavi arriva. C'était le médecin de la maison. Il accourait en toute hâte et à grande course de cheval dire à la princesse de fuir, de fuir comme elle pourrait : à cheval, il lui offrait son cheval ; à pied, il lui offrait son bras, mais de fuir.

Mais comment fuir à cheval ou à pied avec six ou sept enfants, dont trois à la mamelle, et une vieille tante, la princesse Tine, qui, malgré sa bonne volonté et surtout à cause de sa terreur, ne pouvait faire une verste à pied ?

Et cependant on achevait de charger les voitures, et l'on venait d'y porter les diamants de la princesse, lorsque ce cri terrible se fit entendre :

Les Lesguiens !

Ce fut un moment de terreur et de désordre impossible à décrire. Le docteur prit un fusil et s'élança, avec quelques domestiques restés près de la princesse, au-devant de l'ennemi. Les femmes s'enfermèrent au grenier. On espérait que les Lesguiens, trouvant à piller dans les étages inférieurs, ne penseraient pas à y monter. On s'entassa dans l'angle le plus obscur, et l'on entendit la princesse qui disait d'une voix grave :

— Prions, la mort s'avance.

En effet, les Lesguiens venaient d'entrer au château.

Vous savez maintenant ce que c'est que ces hommes, ces bêtes, ces hyènes, ces tigres, ces coupeurs de mains qu'on appelle les Lesguiens.

Figurez-vous maintenant trois princesses, dont une sexagénaire, dix ou douze femmes, dont une centenaire, c'était la nourrice du père du prince Tchawtchawadzé, sept ou huit enfants, dont trois à la mamelle, entassés dans l'angle d'un grenier.

Rappelez-vous le *Massacre des innocents* de Coignet, avec ces mères serrant leurs enfants sur leur poitrine.

Les uns priaient, les autres pleuraient, les autres se lamentaient. Les enfants assez grands pour comprendre, pareils à cette fille du *Jugement dernier* de Michel-Ange, qui, de terreur, veut rentrer dans le sein de sa mère, se serrant contre les princesses, les autres regardant avec ces grands yeux étonnés de l'enfance naïve et ignorante.

On entendait les cris des Lesguiens, le bruit des vitres et des glaces brisées, de l'argenterie bondissant sur le parquet, des meubles mis en morceaux. Deux pianos criaient sous des mains sauvages, comme épouvantés de ces inartistiques caresses. Par une lucarne, la vue plongeait dans le jardin. Le jardin se remplissait d'hommes à figures féroces en turban, en papack, en bachelik ; on voyait, par l'escarpement du précipice cru inaccessible jusque-là, monter des hommes tirant après eux leurs chevaux.

Les chevaux comme les hommes semblaient appartenir à une race de démons.

Tout le monde était à genoux : la princesse Tchawtchawadzé tenait dans ses bras, serrait contre son cœur sa plus jeune fille, la petite Lydie, une enfant de trois mois, la plus aimée, étant la plus faible.

Quelques femmes, en entendant les pas des Lesguiens qui montaient, coururent à la porte du grenier et s'y appuyèrent.

La princesse Orbéliani se leva alors, bénit son enfant le prince Georges, et avec une admirable solennité alla se placer debout devant la porte : la première en vue, elle devait être la première frappée. Comme les martyrs antiques, elle voulait montrer à sa sœur et aux autres femmes comment on meurt en invoquant le nom de Dieu.

La chose lui était plus facile qu'à une autre : séparée depuis trois mois d'un mari qui l'adorait, l'heure suprême n'était point pour elle la mort, c'était la réunion.

Les pas des Lesguiens se rapprochaient de plus en plus. Bientôt ils firent crier les escaliers de bois qui conduisaient au grenier ; leurs coups de poing ébranlent la porte ; la porte résiste ; ils s'en étonnent, devinent l'obstacle, lâchent deux ou trois coups de pistolet à travers les remparts de bois, une femme roule dans son sang, les autres se jettent du côté opposé, la porte cède.

On est en face de la mort, — pis que cela, de l'esclavage.

Alors chaque Lesguien choisit au hasard sa prisonnière, la saisit par où il peut, par le bras, par les cheveux, par la gorge, et tire à lui ; l'escalier par lequel on entraîne les princesses craque sous le poids, se brise ; une cascade de Lesguiens, de femmes, d'enfants, se précipite : — on est tombé du second au premier.

Là une lutte s'engage : les hommes qui sont restés en bas à piller comprennent que le bon lot est à ceux qui ont fait des prisonniers : le butin vivant est le plus riche, car on sait que parmi ces prisonniers il y a des princesses qui valent cinquante mille, cent mille, deux cent mille roubles. Les poignards brillent, les pistolets s'enflamment, les pillards se pillent, les égorgeurs s'égorgent.

Quand les acteurs de cette scène terrible, ravisseurs, assassins et victimes, purent regarder autour d'eux, voilà ce qu'ils virent :

La princesse Tchawtchawadzé étendue à terre, les cheveux épars comme la Cassandre antique, — de magnifiques cheveux noirs, doux et soyeux ; — elle serrait contre sa poitrine sa petite Lydie, l'enfant de trois mois.

La mère, à peu près nue, — tous ses vêtements avaient été arrachés, hors son jupon et un pantalon ; — l'enfant était en che-

mise, sans linge, sans maillot. Les chevaux des Lesguiens l'entouraient de si près, qu'à chaque instant on pouvait craindre qu'ils ne la foulassent aux pieds.

La gouvernante française, prisonnière elle-même d'un Tatar, remise aux mains de deux noukers, s'élança à cette vue et courut à la pauvre femme en criant.

— Princesse ! princesse !

Celle-ci leva la tête avec un mouvement désespéré.

— Les enfants ! les enfants ! cria-t-elle.

— Marie est là, sur un cheval, répondit madame Drançay, Salome est plus loin.

En ce moment, un des noukers à la garde desquels elle était confiée la prit par le bras et la tira violemment en arrière.

A ce cri : *Princesse ! princesse !* poussé par la gouvernante française, on avait reconnu l'importance de la captive couchée à terre. Alors quatre ou cinq hommes s'élancèrent pour s'emparer d'elle. Les kangiars sortirent du fourreau et entrèrent dans les poitrines. Deux Lesguiens tombèrent. Le vainqueur demanda en géorgien :

— Qui es-tu ? Es-tu la princesse ?

— Oui, répondit celle-ci. Mon fils, mon fils ?

L'homme lui montra l'enfant assis sur un cheval. Alors la pauvre mère, heureuse de le voir vivant, prit à ses oreilles ses boucles en diamants et les lui donna.

Puis elle retomba en arrière, évanouie, presque morte.

Sur un autre coin de la cour, la princesse Baratoff, cette belle jeune fille de dix-huit ans, était montée sur un cheval. Rien n'était dérangé dans sa toilette, ni sa robe, ni son bonnet géorgien, ni son voile : on eût dit qu'elle sortait de la messe.

La vieille tante, la princesse Tine, au contraire, était dans le plus grand désordre. Elle était dépouillée de tous ses vêtements à peu près ; ses cheveux tombaient sur son visage.

Quant à la centenaire, à la vieille nourrice du père du prince, elle était à moitié nue, garrottée à un arbre, dont elle ne fut détachée que le lendemain.

Comme elle, la vieille princesse Tine fut abandonnée. Chez ces hommes sauvages et tout primitifs, la vieillesse était probablement sans valeur.

Puis, après le terrible et l'atroce, le grotesque. Le pillage s'organisa : chacun emportait ce qu'il pouvait, sans savoir ce qu'il emportait ; l'un des châles, l'autre de la vaisselle, celui-ci des diamants, celui-là des dentelles. Les pillards mangeaient ce qu'ils trouvaient, de la craie pour marquer les points à la préférence, de la pommade ; ils buvaient à même les bouteilles : huile de rose ou huile de ricin, tout leur était indifférent. Un Lesguien brisait de magnifiques plats d'argent pour les faire entrer dans sa carcine ; un autre s'approvisionnait de sucre, de café et de thé, abandonnant pour ces objets de peu de valeur des objets bien autrement précieux ; un troisième serrait minutieusement un bougeoir de cuivre et une paire de vieux gants.

C'était barbare, horrible et burlesque.

Enfin, au bout d'une heure, les chefs donnèrent le signal du départ. On fit monter les femmes en croupe. La princesse Tchawtchawadzé, on ne sait pourquoi, resta seule à pied, sa petite Lydie entre ses bras.

On sortit du château.

CHAPITRE XLII.

Les captives.

On descendait du château par un chemin étroit qui conduisait au torrent. Sur la route se trouvaient les équipages du prince.

On y avait mis le feu, et ils brûlaient.

On arriva au bord du torrent. Tout le monde le traversa à cheval, excepté la princesse Tchawtchawadzé, toujours à pied, portant toujours sa petite fille dans ses bras.

Au milieu de l'eau, la violence du courant la renversa ; elle roula un instant parmi les pierres, mais sans lâcher la petite fille. Deux hommes descendirent de cheval, l'aidèrent à se remettre sur ses jambes.

Alors on la força de monter en croupe derrière un Lesguien.

C'était ce qu'elle craignait. Obligée, pour se tenir à cheval, d'envelopper le cavalier d'un de ses bras, il ne lui en restait plus qu'un pour soutenir la petite Lydie, et quelle que soit la force maternelle, elle sentait que ce bras s'engourdissait. Peu à peu ce bras fatigué s'abaissa, l'enfant se trouva en contact avec la selle, meurtrie à chaque secousse du cheval.

— Au nom du ciel ! au nom de Dieu ! au nom de Mahomet ! s'il le faut, criait la pauvre mère, donnez-moi quelque chose pour attacher mon enfant ! Mon enfant va tomber !

Pendant ce temps, le frère aîné de la petite Lydie, Alexandre, âgé de treize ou quatorze mois, avait été arraché des bras de sa nourrice et jeté au milieu de la cour, mais il avait été recueilli par une femme de chambre de la princesse, fille vigoureuse, nommée Lucie ; ne sachant que lui donner à manger, la brave fille lui donna de l'eau d'abord et ensuite de la neige.

Si peu nourrissantes que fussent ces deux substances, elles suffirent à l'empêcher de mourir de faim.

Quant au prince Georges Orbéliani, on le laissa à sa nourrice. Il était fort et vigoureux, il plut aux Lesguiens par cette force et cette vigueur ! Sa nourrice obtint une corde et l'attacha fortement autour d'elle.

Salome et Marie avaient été séparés de leur gouvernante française, madame Drançay. Les deux caractères des deux enfants se manifestaient : violente et hautaine, Salome menaçait, frappait même de sa petite main l'homme qui l'avait enlevée ; douce et timide, Marie pleurait : elle avait faim.

Un jeune Lesguien de quatorze ans eut pitié d'elle.

— Tiens, lui dit-il en lui donnant une pomme, prends : vous autres Géorgiens vous êtes habitués à manger tous les jours.

Elle prit la pomme et la mangea.

Un petit paysan de son père, nommé Ello, avait été fait prisonnier en même temps que tout le monde. Le hasard rapprocha les deux enfants. Ello était en croupe derrière un Lesguien ; il appela Marie ; les deux enfants se reconnurent et se mirent à causer et à rire.

La petite Tamara, âgée de trois ans, habituée à la princesse Orbéliani, qui s'était constituée sa seconde mère, criait et pleurait d'être séparée d'elle, appelant continuellement sa bonne Varvara. Ses cris fatiguèrent les Lesguiens : ils la four-

rèrent la tête la première dans un sac, et attachèrent ce sac à la selle de l'un d'eux. Une fois dans le sac, l'enfant s'y accommoda et s'y endormit.

La troupe était considérable : elle se composait de trois mille Lesguiens à peu près. Les chevaux ne suivaient aucun chemin tracé, on passait à travers vignes et à travers champs, brisant la vendange, foulant aux pieds la moisson.

Enfin on arriva au bord du fleuve, dont la crue avait rassuré le prince. Les eaux étaient toujours très-hautes, et un instant les captives eurent l'espoir que les Lesguiens n'oseraient le passer; mais, sans hésitation aucune, les premiers arrivés y lancèrent leurs chevaux avec une audace et une adresse admirables. Ceux qui avaient des enfants derrière eux les prirent, et d'une main conduisant leurs chevaux, de l'autre les soutinrent au-dessus de l'eau. Quant aux femmes, on se contenta de leur dire :

— Tenez-vous solidement.

Les chevaux avaient de l'eau jusqu'au cou, et dès le tiers du fleuve avaient été obligés de se mettre à la nage pour gagner l'autre rive. Au milieu du courant, la petite Marie cria à sa gouvernante ;

— Ma bonne Drançay, tu perds ton jupon.

C'était vrai : la pauvre femme arriva à l'autre bord en chemise et en corset, glacée de froid, les eaux de l'Alazan étant grossies par la fonte des neiges. Un Lesguien eut pitié d'elle et lui donna sa bourka.

L'Alazan passé, on fit une halte d'un instant, mais le repos fut de peu de durée. Des coups de fusil se firent entendre. Une poignée de Géorgiens, avec ce courage immodéré qui les caractérise, venaient, dans l'espoir de délivrer la princesse, attaquer les Lesguiens, dix fois supérieurs en nombre; mais au lieu de repousser l'attaque, les Lesguiens craignant que cette poignée d'hommes ne fût une avant-garde, mirent leurs chevaux au galop à travers plaine, blés, fossés, rocs, criant : *Chamyll-Imam! Chamyll-Imam!* poussant leurs chevaux à grands coups de fouet, et dévorant l'espace avec une telle rapidité, que la respiration en manqua aux prisonniers.

Ce fut l'heure terrible pour la princesse Annette. Ce fut le détail qui va suivre qu'elle ne put me raconter; ce fut sa sœur qui parla à son tour. Et de même que dans *l'Enfer*, de Dante, Paolo pleure lorsque Francesco raconte, la princesse Tchawtchawadzé pleura tandis que la princesse Orbéliani racontait.

Au moment où eut lieu l'alerte, au moment où commença cette fuite rapide, la princesse Annette ne soutenait plus qu'à peine sa fille de son bras épuisé. Elle réunit toutes ses forces; elle crispa ses nerfs dans un dernier effort; elle poussa des cris inarticulés, ne sachant plus que dire ni que faire; elle essaya de rapprocher l'enfant de sa bouche pour la soutenir avec ses dents; elle était brisée. Une secousse plus violente que les autres lui arracha l'enfant de la main. Elle essaya de se jeter à bas de son cheval : l'homme la retint. Le cheval, frappé du fouet, fit un bond, la mère était à dix pas de son enfant; elle se tordit désespérée, tout fut inutile; d'ailleurs, il était déjà trop tard : les chevaux suivaient les chevaux; l'enfant fut foulée aux pieds, et criant et respirant encore; un Tchetchen lui ouvrit la poitrine avec son kangiar; l'enfant se tut; elle était morte.

Ce fut longtemps après seulement que la princesse connut l'atroce vérité.

Le corps de l'enfant fut retrouvé, reconnu et rapporté à son père.

Mais la petite Lydie n'avait pas été la seule victime. Au moment où les Lesguiens décidèrent de fuir au lieu de combattre, ils résolurent de se débarrasser de tout ce qui entravait leur fuite. Sur une centaine de prisonniers qu'ils emmenaient, soixante, qu'ils jugèrent moins importants que les autres, furent poignardés. On retrouva leurs cadavres marquant le chemin suivi.

Trois de ces cadavres seulement appartenaient à la maison Tchawtchawadzé : la fille de la princesse, la femme de l'intendant du prince et la femme du pope.

Et tout en fuyant, les Lesguiens mettaient le feu aux villages géorgiens qu'ils rencontraient sur leur route, et ils remplaçaient par d'autres prisonniers les prisonniers égorgés pour rendre leur course plus rapide.

A la nuit, on entra dans un de ces bois qui couvrent la base des montagnes, et dont, plus d'une fois, j'ai essayé de donner une idée à mes lecteurs. Ces bois, composés d'un arbuste épineux dont le nom russe signifie *le buisson qui tient*, sont impénétrables; il fallut, à coups de schaska et de kangiar, s'ouvrir un chemin. Ce n'était encore rien pour les montagnards, vêtus de ce drap lesguien, le seul qui résiste à ces poignardantes épines; mais les femmes étaient en sang, et à tous moments leurs cheveux s'accrochaient aux rameaux obstinés.

N'importe, il fallait avancer. On craignait les Géorgiens ; on avança donc. Ce fut une terrible nuit.

Vers dix heures on commença de monter. A minuit on aperçut des feux dans les montagnes et l'on se dirigea vers ces feux. On n'entendait que ce cri poussé par des voix mourantes : De l'eau, de l'eau, de l'eau !

Près de ces feux on fit une halte de deux heures. On distribua un peu d'eau aux prisonniers, et l'on se remit en marche.

La route devenait presque impossible; il fallait des chevaux et des hommes, des montagnards, pour passer par de pareils chemins. Celles qui marchaient à pied avaient les jambes et les pieds en sang. De temps en temps une femme se couchait à terre en disant : J'aime mieux mourir; mais à coups de fouet on la remettait sur ses pieds, et il lui fallait continuer sa route.

Enfin on arriva à un terrain plat, et les cavaliers reprirent leur allure ordinaire, interrompue par la montée trop rapide, le galop. De temps en temps, sur la route, on trouvait un pâtre, espion, qui ne disait que ces mots en lesguien.

— Vous pouvez passer, la route est libre. Et l'on passait.

Vers onze heures on fit une seconde halte. Les cavaliers jetèrent quatre bourkas à terre et y firent asseoir les princesses. Un Naïb nommé Hadji-Kerrat ôta sa tcherkesse déchirée et la fit raccommoder à la princesse Varvara.

En ce moment la gouvernante française arriva.

— Avez-vous vu Georges? lui demanda la princesse Orbéliani.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46

15 centimes le Numero N° 21 6 Mai 1859



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.

Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31**, et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

— Oui, princesse, jusqu'à l'entrée du bois, répondit celle-ci. Il était avec sa nourrice.

La princesse Annette souleva la tête avec effort; on eût dit une morte se remuant dans sa bierre.

— Lydie? murmura-t-elle.

— Je ne l'ai pas vue, balbutia la Française.

La princesse Tchawtchawadzé laissa retomber sa tête.

— Mais que faites-vous donc là? demanda la gouvernante à la princesse Varvara.

— Vous le voyez, ma bonne Drançay, je raccommode la tcherkesse de mon maître, répondit-elle avec un triste sourire.

La Française la lui prit des mains malgré elle, et se mit au travail à sa place.

En ce moment on amena la bonne des enfants de la princesse Annette. C'était une Géorgienne nommée Nianuka. La pauvre fille avait reçu trois coups de sabre sur la tête. Ses cheveux, qu'elle avait fort épais, avaient seuls empêché qu'elle eût le crâne fendu; mais elle était couverte de sang, il ruisselait de ses épaules sur son dos.

Un coup de kangiar lui avait en outre mutilé la main; un de ses doigts pendait, retenu seulement par le filet nerveux. La princesse Orbéliani déchira son col et ses manches, et pansa la main de la pauvre Nianuka.

Quant à la tête, mieux valait la laisser comme elle était; les caillots qui s'y étaient formés avaient arrêté le sang : la nature avait elle-même posé l'appareil.

On se remit en chemin. Cette fois les deux princesses seules furent placées sur des chevaux, encore les sépara-t-on l'une de l'autre.

Les autres prisonnières marchaient à pied.

La gouvernante française et Nianuka faisaient route à côté

l'une de l'autre. La blessée, affaiblie par la perte de son sang, marchait avec lenteur et difficulté; mais chaque fois qu'elle s'arrêtait, épuisée, un Lesguien lui rendait des forces à grands coups de fouet.

A la fin, n'en pouvant plus, sentant l'impossibilité d'aller plus loin, comprenant qu'elle allait expirer sous les coups, elle se mit à crier à la princesse Orbéliani d'une voix désespérée : *Douschka! douschka!* — mon âme! mon âme! La princesse entendit les cris, reconnut la voix, et, malgré le Lesguien qui la conduisait, arrêta son cheval. Son rang lui valait toujours quelques égards que l'on ne croyait pas devoir aux autres. Elle mit pied à terre, fit monter Nianuka à sa place et essaya de marcher.

Et en effet, elle marcha deux ou trois heures ainsi; mais la boue l'empêchant d'avancer aussi vite que l'eussent désiré ses conducteurs, on la força de remonter à cheval; seulement on permit à Nianuka de demeurer en croupe. Au bout de quelques pas, la princesse s'évanouit. Dans l'état de faiblesse où elle était, le bras de Nianuka, qui se cramponnait à elle, avait suffi pour provoquer cet accident.

Alors on fit descendre de cheval un Tatar et l'on donna son cheval à la princesse.

Sur la route on rencontrait et l'on dépassait des groupes de prisonniers. Dans un de ces groupes, la princesse reconnut une jeune fille du village de Tsinondale. Sa mère avait été abandonnée mourante sur la route; elle était avec sa grand'-mère et son frère. Celui-ci portait dans ses bras le plus jeune enfant de la famille. C'était une petite fille de quatre mois, appelée Éva.

Depuis la veille à midi, l'enfant n'avait pas pris une goutte de lait.

On arriva au bord d'un torrent qui barrait le chemin.

Ce fut alors à qui ne se chargerait pas de la blessée; déjà se tenant à peine à cheval dans les chemins ordinaires, il était évident qu'elle n'arriverait pas à l'autre bord.

La princesse Orbéliani arrêta son cheval.

— Faites-la monter derrière moi, dit-elle.

Les Lesguiens paraissaient ne pas comprendre.

— Je le veux, dit la princesse, retrouvant, pour accomplir une bonne action, la force de commander.

La pauvre blessée fut mise en croupe derrière la princesse, qui poussa son cheval à l'eau; mais au milieu du torrent, l'animal s'arrêta et fit mine de vouloir se débarrasser du poids qui le surchargeait.

Évidemment, si les deux femmes tombaient à l'eau elles étaient perdues. Le torrent roulait sur une pente rapide, et au bout de dix pas elles étaient précipitées.

Un Tatar s'élança, prit le cheval de la princesse par le mors et le força de marcher; mais arrivé à l'autre bord, afin que pareil embarras ne se présentât plus, on força Nianuka de descendre.

C'était vers la forteresse de Pokhalsky que l'on cheminait. On devait y trouver Chamyll : il était venu là de Veden pour surveiller en quelque sorte l'expédition du haut de son rocher. Tout ce que l'on avait gravi, monté, escaladé jusque-là n'était que les premières marches qui conduisaient à l'aire de l'aigle.

On monta pendant cinq heures. La princesse Orbéliani seule était à cheval, sa faiblesse l'avait forcée d'y rester. A chaque pas sa monture menaçait de rouler avec elle dans un précipice; mais elle semblait insensible au danger comme à la fatigue. C'est le fait d'une grande douleur d'être insouciant à ses propres maux : la princesse n'avait de pitié que pour ceux des autres. Elle dépassait le précepte de l'Évangile : elle aimait plus son prochain qu'elle-même.

Enfin on aperçut la forteresse, mais à une hauteur telle qu'il était impossible de comprendre comment on y arrivait; de tous côtés, pour voir les prisonniers, accouraient des bergers lesguiens, bondissant de rocher en rocher au-dessus de précipices à donner le vertige à leurs chèvres. On avait quitté la Géorgie; on avait traversé les terrains neutres; on entrait chez les montagnards.

La solitude se peuplait.

On était arrivé à un point de la montagne où la verdure se déroulait comme un splendide tapis; on eût dit cette verdure éternelle comme est éternelle la neige qui s'étend au-dessus d'elle. Seulement le chemin devenait de plus en plus difficile : à chaque instant on était obligé de s'arrêter, car à chaque instant les prisonnières tombaient et ne se relevaient plus, même sous les coups. De tous côtés accouraient des Lesguiens qui entouraient les prisonnières et les regardaient avec curiosité. L'un d'eux étendit la main vers la gouvernante française, et sans rien dire, la prit et la tira à lui. Madame Drançay jeta un cri; elle craignit d'être devenue une chose que chacun se croirait le droit de prendre; mais celui qui l'avait conquise dans la cour du château intervint et repoussa le Lesguien.

— Sait-elle coudre et faire des chemises? demanda celui qui avait porté la main sur elle.

— Oui, répondit une femme russe, qui savait par cette réponse lui faire un mauvais parti, mais qui lui en voulait par la seule raison qu'elle était Française.

— Alors j'en donne trois roubles, dit le Lesguien.

La princesse Orbéliani intervint.

— C'est la femme d'un général français, dit-elle, elle payera rançon.

— Alors, dit son premier maître, pour Chamyll-Imam.

A ce nom chacun s'arrêta.

On approchait de la forteresse; sur la plate-forme qui s'étend au pied de l'escalier qui y monte, était une troupe de dix mille hommes à peu près, rangée sur deux lignes. Ils étaient presque nus.

Les prisonnières durent passer entre ces deux lignes. Ces hommes regardaient les captives avec des yeux qui n'avaient rien de rassurant; ils voyaient pour la première fois des femmes à visage découvert, et quelles femmes! des Géorgiennes! Ils poussaient des cris rauques, qui ressemblaient à des cris de loups en amour; les femmes se voilaient de leurs mains, autant pour ne pas voir que pour ne pas être vues.

Au milieu de ces hommes, les naïbs de Chamyll étaient reconnaissables à leurs plaques. Ils maintenaient ces montagnards, qui, sans eux, se fussent jetés sur les femmes; à chaque instant ils étaient obligés de repousser quelqu'un d'entre eux dans les rangs, en les frappant du poing et du fouet, ou en les menaçant du poignard.

Enfin Hadji, l'intendant de Chamyll, arriva : il venait de la

part de l'imam chercher les princesses, les enfants et leur suite.

La princesse Orbéliani, marchant la première, monta l'échelle par laquelle on arrive à la forteresse; mais une fois entrées, fit descendre aux prisonnières plusieurs étages, et elles se trouvèrent dans une espèce de souterrain à peine éclairé. Cependant, au milieu de ces demi-ténèbres elles commencèrent à se reconnaître. Quatre des enfants étaient là: Georges Orbéliani, Salome, la petite Tamara et le petit Alexandre.

Une demi-heure après arriva, demi-morte, la princesse Tchawtchawadzé. Son premier mot fut:

— Lydie! qui de vous a vu Lydie?

Personne ne lui répondit, et elle tomba sur le sol plutôt qu'elle ne s'assit.

Elle était à demi morte de fatigue et presque morte de douleur.

En ce moment, un enfant de l'âge de la petite Lydie se mit à pleurer.

— Ma fille! s'écria la princesse, ma fille!

— Non, dit une voix, ce n'est point votre fille, princesse. C'est ma petite sœur, qui, elle aussi, n'a que quatre mois, et qui depuis hier matin n'a rien pris: elle va mourir.

— Non, dit la princesse, donnez-la-moi.

Et elle prit la petite Éva et lui donna son sein en sanglotant.

En ce moment Hadji-Khérieh entra.

— Chamyll demande la princesse Tchawtchawadzé, dit-il.

— Que lui veut-il? demanda la princesse.

— Il veut lui parler.

— Qu'il vienne, alors; quant à moi, je n'irai pas.

— Il est imam, dit Hadji-Khérieh.

— Et moi princesse, répondit la prisonnière.

Hadji-Khérieh se retira.

Lorsqu'il rapporta le refus de la princesse à l'imam, celui-ci réfléchit un instant;

Puis,

— C'est bien, dit-il, conduisez-les à Veden: là je les verrai.

CHAPITRE XLIII

Le prince Ellico Orbéliani.

Cependant le souterrain se remplissait de curieux. Ce qui les attirait particulièrement, c'était le bruit qui s'était répandu que la veuve et le fils du prince Ellico Orbéliani venaient d'arriver à Pokhalsky.

Or, le prince Ellico Orbéliani était populaire chez les Lesguiens. C'était pour eux un de ces ennemis que tout à la fois on craint, on estime et on admire.

Il avait été prisonnier de Chamyll, conduit à Veden et amené à l'imam. Celui-ci s'était réjoui en apprenant qui il était: dans chaque prisonnier d'importance qu'il faisait il voyait un moyen d'échange contre son fils Djemmal-Eddin.

Aussi Chamyll avait-il fait venir devant lui le prince Ellico.

— Ta liberté dépend de toi, lui avait-il dit.

— Mets-y un prix, avait répondu le prince, et s'il n'est pas au-dessus de ma fortune, je te le payerai.

— Il ne s'agit point d'argent.

— De quoi s'agit-il donc?

— Tête pour tête.

— Je ne te comprends pas.

— Écris à l'empereur Nicolas de me rendre mon fils, et contre mon fils je t'échange.

— Tu es fou, lui avait répondu le prince; est-ce que l'on écrit de ces choses-là à l'empereur Nicolas?

Et il avait tourné le dos à Chamyll.

Chamyll fit reconduire le prince à sa prison sans ajouter une parole. Six mois se passèrent.

Au bout de six mois, Chamyll le fit revenir devant lui et renouvela la même proposition.

Le prince fit la même réponse.

— C'est bien, dit Chamyll, qu'on le mette au trou.

Le trou, à Veden, c'est quelque chose comme la prison Mamertine à Rome. On y descend par une échelle, et l'échelle retirée, la trappe fût-elle ouverte, il est impossible d'en sortir.

Une cruche d'eau et du pain noir complètent la ressemblance qu'il y a entre la prison Mamertine et le trou.

Dans l'un comme dans l'autre, c'est la mort au bout de quelque temps, et cela sans que le bourreau s'en mêle: on n'a qu'à laisser faire l'humidité.

De temps en temps on venait de la part de Chamyll demander au prince s'il consentait à écrire à l'empereur. Le prince avait fini par ne plus même répondre.

Il est vrai que sa faiblesse était arrivée au point qu'à peine pouvait-il parler. On prévint Chamyll qu'un séjour d'une semaine encore dans l'horrible prison, c'était la mort du prince.

Il l'en fit tirer.

On le conduisit alors dans la cour qui précède le harem. D'une des cellules entourant cette cour, Chamyll pouvait voir tout ce qui allait se passer.

Un naïb vint à la rencontre du prince Ellico avec neuf hommes armés de fusil.

— Ellico Orbéliani, lui dit le naïb, Chamyll, irrité de tes refus, a décidé que tu allais mourir. Seulement, il te donne le choix de la mort.

— Je choisis celle qui me débarrassera le plus vite de l'ennui d'être son prisonnier. Tu as des hommes armés, qu'on me fusille.

On place le prince contre la muraille, en face de la cellule par laquelle le regarde Chamyll, on arme les fusils, on le met en joue, on va faire feu.

En ce moment Chamyll paraît, fait un signe, les fusils s'abaissent.

— Ellico, lui dit Chamyll, on m'avait dit que tu étais brave; maintenant, j'ai vu de mes yeux que l'on m'avait dit la vérité. Je n'exige plus rien de toi, que ta parole de ne pas fuir. A cette condition tu es libre.

Le prince donna sa parole.

Le prince fut échangé contre des prisonniers tatars, et Chamyll se montra très-facile dans les arrangements.

Le prince Ellico quitta Veden après un séjour de neuf

mois; mais il laissa chez les montagnards un éternel souvenir.

Il n'y avait donc rien d'étonnant que les Lesguiens, sachant qu'il avait été tué dans la guerre contre les Turcs, voulussent voir sa femme et son enfant.

Il y avait plus : ces hommes féroces, retrouvant une certaine délicatesse au souvenir d'un grand courage, essayaient de la consoler à leur manière.

Les uns lui disaient que le petit Georges était le portrait vivant de son père, et qu'ils l'eussent reconnu quand même on ne leur eût pas dit son nom.

Les autres lui affirmaient, comme s'ils l'eussent su, que son mari n'était pas tué, mais seulement prisonnier, et qu'elle le reverrait un jour revenant de chez les Turcs, comme elle l'avait vu revenant de chez eux.

Tous, enfin, à cette femme qui venait de subir deux jours de fatigue, de faim, de mauvais traitements, faisaient leur cour comme à une reine.

La princesse Orbéliani profita de ces dispositions pour s'informer à ces hommes du prix que Chamyll mettait à sa rançon, à celle de sa sœur et à celle des personnes de leur maison qui avaient été prises avec elles.

Un naïb se détacha, alla parler à l'imam, et revint dire que Chamyll voulait que l'empereur Nicolas lui rendît son fils et que le prince Tchawtchawadzé lui envoyât une araba pleine d'or.

Les pauvres princesses baissèrent la tête : elles regardaient les deux conditions comme à peu près impossibles.

Maintenant qu'allaient-elles devenir? Elles ignoraient l'ordre donné par Chamyll de les diriger sur Veden. Daniel-Beg, cet oncle de Mohammed-Khan dont j'ai déjà parlé et qui avait servi les Russes, comme je l'ai dit, avait connu le père du prince David Tchawtchawadzé. Il avait vécu à Tiflis. Il connaissait ces besoins de luxe des grandes dames géorgiennes qui deviennent des nécessités. Il comprenait ce que devaient souffrir les deux princesses, manquant de tout au milieu de leurs hôtes sauvages. Il offrit à Chamyll de les conduire chez lui, répondant d'elles sur sa propre tête.

L'imam refusa.

— Elles viendront chez moi, dit-il, et elles seront traitées comme mes propres femmes.

Que pouvaient désirer de plus les princesses? Elles allaient être traitées comme les femmes du prophète.

On rapporta cette réponse aux deux captives, avec invitation d'écrire à Tiflis afin de faire connaître les conditions de Chamyll.

Ce fut la princesse Tchawtchawadzé qui écrivit. Une lettre fut adressée à son mari, l'autre lettre au lieutenant-gouverneur. Les deux lettres furent portées à Chamyll, qui se les fit traduire, pesa longuement chaque phrase et finit par les faire porter à Tiflis par un Tatar.

Mais en attendant la réponse, il donna l'ordre de partir pour Veden.

Les princesses alors lui firent demander quelques vêtements; elles étaient à peu près nues.

On leur apporta un pantalon de femme, un mouchoir de cou et un vieil habit de cocher.

Un instant après arriva un paletot d'homme.

La princesse prit pour elle le pantalon, donna le fichu et le paletot à sa sœur, et l'habit de cocher à la gouvernante française.

La princesse Nina Baratoff n'avait besoin de rien ; à part son voile déchiré par les épines, elle était comme au moment de la sortie de Tsinondale. La faiblesse de la femme avait eu à souffrir, mais la pudeur de la jeune fille n'avait rien à reprocher aux ravisseurs.

Le lendemain matin les prisonnières sortirent de la forteresse par le même chemin qui leur y avait donné entrée, c'est-à-dire par l'échelle. Chamyll avait donné l'ordre de les conduire à Veden par le chemin le plus sûr, lisez le plus difficile; il s'agissait de les soustraire à toute tentavive d'enlèvement. Lui partait de son côté sans leur avoir parlé, sans même les avoir vues.

Nous ne suivrons pas les pauvres femmes pas à pas dans ce voyage, où chaque pas fut un danger, où elles passaient tantôt par des sentiers qui eussent fait reculer des chèvres, où tantôt, au mois de juillet, elles marchaient ayant de la neige jusqu'au poitrail de leurs chevaux, où tantôt enfin elles foulaient de splendides prairies tout émaillées de rhododendrons et de marguerites roses et blanches, où il leur fallait descendre des pentes de trois ou quatre cents pieds en se laissant glisser sur les mains, en monter d'autres en s'appuyant à des pierres qui tremblaient sous leurs pieds, en s'accrochant à des broussailles qui leur déchiraient les mains.

En route la caravane fut rejointe par un nouveau prisonnier. C'était le jeune prince Nicod Tchawtchawadzé, petit-cousin du prince David. Il avait été pris dans une forteresse où il avait, avec trente Géorgiens, soutenu un siége de trois jours contre cinq cents Lesguiens. N'ayant plus une cartouche, il avait été obligé de se rendre.

Il eut la garde d'une des filles de la princesse, de la petite Marie, qui monta en croupe derrière lui.

Parfois, malgré les ordres de Chamyll, malgré l'insistance du mollah qui conduisait les prisonnières, on refusait de les recevoir. Le fanatisme défendait à ces dignes musulmans tout contact avec les giaours. Alors on couchait où l'on pouvait, dans une maison en ruine si l'on avait le bonheur d'en trouver une, sinon à l'air, dans l'eau ou dans la neige.

Les deux nourrices étaient épuisées. La princesse Tchawtchawadzé donnait tour à tour le sein au petit Alexandre et à la petite Éva, cette enfant dont la mère avait été laissée pour morte le jour de l'enlèvement sur la route de la première halte.

La fatigue de la marche était si grande que ceux qui conduisaient les prisonniers jugèrent eux-mêmes qu'il fallait leur donner un peu de repos. On fit halte dans un aoul où l'on avait été mieux accueilli que d'habitude. Un vieux mollah reçut les princesses et les femmes de leur suite dans sa maison. Elles eurent une seule petite chambre pour dix ou douze personnes, mais au moins elles furent à couvert.

Le luxe de la réception alla même jusqu'à leur étendre des nattes de jonc sur le parquet.

Le vieux mollah chez lequel elles étaient logées était un très-brave homme. Il avait fait tuer des moutons, et pour la première fois depuis leur enlèvement les femmes mangèrent de la viande. Il avait été neuf ans prisonnier en Russie et par-

lait russe. Les enfants surtout étaient l'objet de ses soins et de ses caresses. Un jour que le petit Alexandre pleurait de faim sur les genoux de sa mère, ne pouvant à quinze mois se contenter d'un lait tari, ni entamer cette viande de mouton que l'on ne mâche pas, que l'on déchire, ni manger ce pain noir ou ce gâteau sans sel, insupportable pour nous, il s'approcha de l'enfant et lui mit dans la main une pièce de vingt kopecks.

La princesse rougit et avança la main pour reprendre la pièce et la lui rendre; mais le mollah l'arrêtant :

— C'est pour lui acheter une poule, dit-il, et lui faire du bouillon.

La princesse serra la main du brave homme et le remercia.

Mais un autre jour, au lieu de ces soins et de ces attentions, c'étaient des injures et des menaces, de la part des femmes surtout. Un jour, une vieille Tatare qui avait eu son fils tué par les Russes, s'approcha, suivie d'un groupe de femmes, de la princesse Orbéliani, et lui montrant le poing :

— Jour de la vengeance, dit-elle, tu es un beau jour. J'avais un fils, l'amour et l'orgueil de ma vie, les Russes l'ont tué, Allah est grand, Allah est juste, Allah me venge.

Pour cette femme les prisonnières étaient des Russes.

La princesse Orbéliani demanda ce que lui disait cette vieille femme.

On lui traduisit ses paroles.

— Eh bien, traduisez-lui ma réponse, dit-elle :

— La mort ne peut rendre la vie ; tue-moi, et ton fils n'en sera pas moins mort. Les Turcs ont tué mon mari, qui était le cœur de mon cœur. Mon fils est prisonnier; ma sœur, mes nièces et moi-même sommes au pouvoir de Chamyll : qui de toi ou de moi a le plus à se plaindre du sort? Va donc, pauvre femme, oublie ta colère et abjure ta haine : nous avons un autre Allah que le tien, qui est l'Allah des mères : celui-là ne connaît que la miséricorde et le pardon (1).

Les paroles de la princesse furent traduites mot à mot à la vieille femme, qui les écouta, tira son voile sur ses yeux pour cacher ses larmes et se retira lente et silencieuse.

Quinze jours après le départ de la forteresse de Pokhalsky, comme la caravane faisait halte dans une de ces oasis comme la montagne en cache dans ses replis, sur un tapis de verdure semé de pensées et de violettes jaunes, émaillé de marguerites blanches et mauves, un Tatar apparut à cheval : il paraissait être à la recherche des princesses, et dès qu'il les aperçut mit son cheval au galop.

En effet, c'était le messager qui avait porté les lettres à Tiflis; il rapportait la réponse.

Cette réponse était du beau-frère de la princesse Varvara, du prince Orbéliani.

La lettre était aussi consolante que possible : « Croyez, attendez et espérez, disait-elle ; tout ce qu'il sera possible de faire pour vous rendre la liberté, on le fera. »

Cette lettre rendit des forces aux plus épuisées.

Enfin, un soir, on arriva dans un aoul distant de dix à douze verstes à peine de Veden. Une des femmes de cet aoul, amenée par le mollah, prévint alors les princesses qu'elles arriveraient le lendemain chez Chamyll, et le même jour recevraient sa visite. Le prophète les invitait à se tenir voilées, la loi de Mahomet défendant à toute femme de se montrer à visage découvert devant un homme, à moins que cet homme ne soit son mari.

En même temps le mollah faisait porter chez les princesses des pièces de mousseline, des aiguilles et de la soie à coudre.

Les princesses passèrent une partie de la nuit à faire leurs voiles.

L'ordre avait été donné que, pour l'étape du lendemain, chaque prisonnière, quelle que fût sa position, eût un cheval et un guide.

Après deux heures de marche on arriva. Déjà depuis deux ou trois verstes le cortége s'était grossi de curieux et surtout de curieuses.

Les princesses cherchaient des yeux la demeure de l'imam, lorsque tout à coup elles se trouvèrent en face d'une construction de six à sept pieds de haut entourée de palissades, et ressemblant bien plus à un parc à moutons qu'à une demeure humaine.

On franchit trois portes fermant sur autant de cours.

Dans la troisième cour était le harem.

Avant d'y entrer, tout le monde se déchaussa.

Un feu clair et bien alimenté attendait les prisonnières; elles en avaient grand besoin, venant d'être trempées par un orage. Les murs étaient enduits d'une glaise jaunâtre délayée dans de l'eau ; de vieux tapis usés laissaient voir, à travers leurs trous, les planches mal jointes du plancher. Le plafond était bas à forcer un homme de haute taille à s'y tenir courbé.

La pièce tout entière, longue de dix-huit pieds, large de douze à peu près, n'était éclairée que par une ouverture de la grandeur d'un mouchoir.

On apporta un pilaw, le mets tatar par excellence. Le plat qui le contenait était flanqué de miel et de fruits.

Avec cela du pain sans sel et de l'eau pure.

C'était un festin, relativement aux repas que les princesses faisaient depuis leur enlèvement.

Chamyll se fit excuser. C'était tout ce que pouvait faire, disait-il, le chef d'un pays pauvre, plus pauvre encore que le pays.

Les trois femmes de Chamyll faisaient les honneurs du repas (1).

Le repas fini, l'on prévint les princesses de baisser soigneusement leurs voiles. Le prophète allait venir.

Alors on apporta devant la porte une chaise de bois et de jonc. Trois interprètes tatars se placèrent sur le seuil, mais sans entrer dans l'appartement. L'un était Hadji, l'homme de confiance de Chamyll ; les deux autres traduisaient l'un le russe, l'autre le géorgien.

Chamyll parut.

Il portait une longue tunique blanche ouverte sur une tunique verte, avec un turban blanc et vert.

Nous avons essayé de tracer son portrait au commencement de ce livre, inutile de nous répéter.

(1) Encore une fois, je renvoie ceux de mes lecteurs qu'une relation plus étendue de la captivité des princesses pourrait intéresser, au petit volume publié chez Sartorius, rue Mazarine, 9, par madame Drançay. — Lorsque le souvenir de ce que je vous raconte vous fera défaut, m'a dit la princesse Tchawtchawadzé, recourez à la narration de Drançay : elle est toujours dans le vrai.

(1) Ces trois femmes, nos lecteurs les connaissent, grâce aux renseignements que nous a donnés sur elles l'officier de Schumaka.

Il s'assit sur le siége placé en dehors de l'appartement. Un serviteur lui tenait un parasol sur la tête.

Ce fut à la princesse Orbéliani qu'il adressa la parole, mais sans la regarder, elle plus que les autres, et en fermant d'ailleurs, selon son habitude, ses yeux à demi, comme fait le lion au repos.

— Varvara, dit-il, sans donner à la princesse aucun titre, on dit que tu es la femme d'Ellico, que j'ai connu et que j'ai aimé. Il fut mon prisonnier; c'était un homme au cœur noble et courageux, à la bouche incapable de dire un mensonge. Je dis cela parce que, moi aussi, j'ai horreur de la duplicité. N'essayez donc pas de me tromper; vous auriez tort et vous n'y réussiriez pas. Le sultan russe m'a pris mon fils, je veux qu'il me rende mon fils. On dit, Nina et Varvara, que vous êtes les petites-filles du sultan de Géorgie, écrivez donc au sultan russe qu'il me rende Djemmal-Eddin, et à mon tour je vous rendrai à vos parents et à vos amis.

Il faudra aussi, outre cela, donner de l'argent à mon peuple; moi, je ne demande que mon enfant.

Les interprètes traduisirent les paroles de Chamyll. L'imam ajouta :

— J'ai des lettres pour vous; mais l'une de ces lettres n'est ni en russe, ni en tatar, ni en géorgien. Elle est en caractères que personne ne connaît ici. Il est inutile qu'on vous écrive dans une langue inconnue. Je fais tout traduire, et ce que l'on ne pourra pas me traduire ne sera pas lu. Allah recommande la prudence à l'homme; je suivrai les recommandations d'Allah.

La princesse Varvara répondit :

— On n'a pas voulu te tromper, Chamyll. Parmi nous est une Française : elle appartient à une nation avec laquelle tu n'es pas en guerre, et qui, au contraire, est en guerre avec la Russie. Je te demande la liberté pour elle.

— C'est bien, répondit Chamyll; si son village est près de Tiflis, je l'y ferai conduire.

— Son village est une grande et belle ville qui a un million et demi d'habitants, répondit la princesse Varvara, et il faut passer les mers pour y aller.

— Alors, répondit Chamyll, elle sera libre en même temps que vous; ce sera à elle de regagner son pays comme elle l'entendra.

Puis se levant :

— On va, dit l'imam, vous donner les lettres écrites en russe; mais souvenez-vous que tout mensonge est une offense faite à Allah et à son serviteur Chamyll. J'ai le droit de faire tomber les têtes, et je ferai tomber la tête de celui qui essayera de me tromper.

Et après ces paroles, il se retira avec une suprême dignité.

CHAPITRE XLIV.

Djemmal-Eddin.

Nous avons dit que le fils de Chamyll, Djemmal-Eddin, avait été pris au siége d'Akhulgo, nous aurions dû dire qu'il avait été donné en otage.

Sa mère Patimate, on se le rappelle, en était morte de douleur.

L'enfant avait été emmené à Saint-Pétersbourg, présenté à l'empereur Nicolas, qui ordonna de l'élever en prince et de lui donner la meilleure éducation possible.

Longtemps Djemmal-Eddin resta sauvage et effarouché comme un chamois de ses montagnes; mais enfin il s'apprivoisa, et déjà excellent cavalier à sept ans, son éducation fut complétée par l'usage et l'habitude de tous les exercices du corps, auxquels vint se joindre une éducation intellectuelle.

Djemmal-Eddin apprit à lire et à écrire les caractères européens, et parla bientôt le français et l'allemand comme le parlent les Russes eux-mêmes, c'est-à-dire comme des langues maternelles.

Le jeune Caucasien, aide de camp de l'empereur, colonel d'un régiment, était devenu complétement Russe, lorsqu'un jour il fut mandé au palais.

Il trouva l'empereur Nicolas grave, presque triste.

— Djemmal-Eddin, lui dit-il, vous êtes libre d'accepter ou de refuser la proposition que je vais vous faire. Je ne veux forcer en rien votre volonté, mais je crois qu'il serait digne de vous d'accepter. Deux princesses de Géorgie, la princesse Tchawtchawadzé et la princesse Orbéliani, ont été faites prisonnières par votre père, qui ne veut les rendre qu'à la condition que vous retournerez auprès de lui. Si vous dites oui, elles seront libres; si vous refusez, elles demeureront éternellement prisonnières. Ne répondez point emporté par un premier mouvement, je vous donne trois jours pour réfléchir.

Le jeune homme sourit tristement.

— Sire, dit-il, il ne faut pas trois jours pour apprendre au fils de Chamyll et à l'élève de l'empereur Nicolas ce qu'il a à faire. Caucasien de naissance, je suis Russe de cœur. Je mourrai là-bas dans les montagnes, où rien ne sera plus en harmonie avec l'éducation que j'ai reçue, mais je mourrai en me disant que j'ai accompli un devoir.

Les trois jours que me donne Votre Majesté ne serviront pas à me décider, mais à faire mes adieux.

A partir de ce moment, je suis à la disposition de Votre Majesté, je partirai quand elle l'ordonnera.

Il partit de Pétersbourg avec le prince David Tchawtchawadzé, le mari de l'une des princesses captives, vers le commencement de février.

Vers la fin du même mois, les deux voyageurs étaient à Kasafiourte.

On envoya à l'instant même un messager porteur d'une lettre du jeune prince à Veden; la lettre était datée de Wladikawkass.

Pendant ce temps, il demeurait à Kasafiourte, dans la maison même du prince Tchawtchawadzé, habitant la même chambre que lui, mais parfaitement libre; il avait donné sa parole, et l'on se fiait à sa parole. Il dînait à la table du général Nicolaï. Il y eut un bal donné à l'occasion du rachat des princesses; il y alla et en fut le héros.

Il resta à Kasafiourte jusqu'au 10 mars, jour indiqué par Chamyll pour l'échange.

Au moment de rendre le jeune homme, une difficulté s'éleva. Outre la rentrée de Djemmal-Eddin chez son père, une somme de quarante mille roubles devait être payée par le prince. Chamyll exigea non-seulement que cette somme fût payée en argent, mais encore en petite monnaie.

Il fallut le temps de se procurer des pièces de cinquante,

de vingt-cinq et de dix kopecks, et encore la veille de l'échange ne s'en était-on procuré que pour cinq mille roubles.

Le prince pria Djemmal-Eddin de prendre sur lui de faire accepter à son père cinq mille roubles en or. Djemmal-Eddin s'en chargea.

Le 10 mars, le général Nicolaï prit un bataillon, deux divisions d'infanterie, neuf cents Cosaques et six canons, et s'avança vers les bords de la rivière Mitchik, où devait se faire l'échange.

La rive droite de la rivière, qui appartient aux Russes, est découverte; sur la rive gauche, au contraire, qui appartient à l'imam, des forêts s'étendent jusque dans la montagne.

Une verste seulement de terrain est à jour entre le cours d'eau qui va de l'est à l'ouest et la forêt, sur la largeur d'une verste à peu près.

Chamyll avait fait dire au baron Nicolaï de s'arrêter à une verste de la rive droite du Mitchik, lui s'arrêterait à une verste de la rive gauche.

Lorsque le baron Nicolaï arriva à l'endroit convenu, Chamyll était déjà à son poste; on reconnut de loin sa tente au drapeau noir placé derrière, et qui la dépassait en hauteur.

On envoya aussitôt à Chamyll un Arménien nommé Gramoff, et qui devait servir d'interprète. Il allait s'informer du mode d'échange.

Voici ce qui fut arrêté par Chamyll.

Son fils Hadji-Mohammed, accompagné de trente-deux Tcherkesses, amènerait les dames près d'un arbre situé sur la rive droite, c'est-à-dire sur la rive russe.

Il y rencontrerait son frère et les quarante mille roubles, amenés par une escorte semblable, commandée par un officier russe. L'officier russe ne quitterait Djemmal-Eddin que lorsque celui-ci serait remis à son père.

Un officier, les trente-deux soldats, les caisses contenant l'argent, seize prisonniers tcherkesses et Djemmal-Eddin, accompagnés du baron Nicolaï et du prince Tchawtchawadzé qui, au bout d'une cinquantaine de pas, restèrent en arrière, s'avancèrent donc vers le Mitchik.

Ils conduisaient une voiture où les dames devaient monter.

A mesure qu'ils avançaient, s'avançaient du côté opposé Hadji-Mohammed, ses trente-deux hommes et les arabas conduisant les dames.

Hadji-Mohammed et son escorte arrivèrent les premiers et attendirent les arabas, qui les rejoignirent bientôt.

Les arabas arrivées, ils continuèrent leur chemin jusqu'à l'arbre, où les Russes arrivèrent en même temps qu'eux.

A la tête du groupe de Chamyll était un beau jeune homme, à la figure pâle, monté sur un cheval blanc; il était vêtu d'une tcherkesse blanche et coiffé d'un papack blanc.

C'était Hadji-Mohammed.

Derrière lui venaient, sur deux lignes, les trente-deux Tcherkesses, richement vêtus, splendidement armés.

Les deux troupes s'arrêtèrent à dix pas l'une de l'autre.

Alors Hadji-Mohammed et Djemmal-Eddin descendirent de leurs chevaux et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; en voyant les deux frères s'embrasser, tous les Murides de Hadji-Mohammed crièrent : Allah ! il Allah !

Pendant ce temps, le prince Tchawtchawadzé et le général baron de Nicolaï s'approchèrent à leur tour.

Les princesses, les jeunes princes et les femmes de la suite des princesses furent alors rendus par Hadji-Mohammed au prince Tchawtchawadzé.

Par un mouvement inverse, les caisses contenant les quarante mille roubles passaient aux Murides.

Alors Djemmal-Eddin fut présenté aux princesses, qui le remercièrent comme leur libérateur, puis il fit ses adieux au prince et au baron Nicolaï, et, en essuyant les deux dernières larmes qu'il lui fût permis de verser au souvenir de la Russie, sa mère adoptive, il s'avança vers son père, accompagné des officiers qui, selon les conventions, devaient le remettre à son père.

A une demi-verste de Chamyll, la troupe s'arrêta au milieu d'un groupe d'arbres. Jusque-là, Djemmal-Eddin était vêtu du costume militaire russe. Là, il dépouilla son uniforme et passa la tcherkesse que Chamyll lui envoyait.

Un cheval noir, couvert d'une schabraque rouge, piaffait à quelques pas, conduit par deux noukers. Djemmal s'élança sur son dos en véritable cavalier des montagnes, et l'on s'avança vers Chamyll.

A peine avait-on fait quelques pas, qu'un enfant de treize ans, qui s'était échappé du groupe de Chamyll et qui accourait à perdre haleine, les bras ouverts, se jeta au cou de Djemmal-Eddin.

C'était son troisième frère, Mohammed-Chabé.

Enfin on rejoignit le groupe de Chamyll.

Sa dignité orientale, son impassibilité religieuse ne lui avaient point permis, quelque désir qu'il en eût, de venir au-devant de son fils. Il attendait, immobile, assis entre deux vieillards murides. Au-dessus de sa tête on tenait un parasol.

Il était si parfaitement beau, si simplement majestueux, que les officiers russes s'arrêtèrent étonnés.

Djemmal-Eddin, pendant ce temps, s'était approché de son père, et avait voulu lui baiser la main. Mais celui-ci n'avait pu se contraindre plus longtemps ; il lui avait ouvert ses bras, l'avait serré sur son cœur, et sa poitrine, prête à se briser d'émotions, s'était fondue en sanglots.

Après ces premières caresses, Djemmal-Eddin s'assit à la droite de son père; Chamyll continua de le regarder en lui serrant la main. On eût dit que ses yeux rattrapaient, en le dévorant, le temps qu'ils avaient été sans le voir.

Les deux officiers témoins de ce spectacle restaient immobiles et sans prononcer un mot, tant cette scène leur inspirait une respectueuse émotion. Cependant, comme une trop longue absence de leur part eût pu inquiéter le général, ils firent dire à Chamyll qu'ils étaient les deux officiers envoyés pour lui remettre son fils.

Leur mission était achevée, ils demandaient congé.

Chamyll les salua et dit :

— Jusqu'à présent j'avais douté que les Russes tinssent parole. A partir de ce moment, je change d'opinion ; remerciez pour moi le baron Nicolaï, et dites au prince Tchawtchawadzé que je me suis comporté envers sa femme et sa belle-sœur comme si elles eussent été mes propres filles.

Puis il remercia les deux officiers à leur tour.

Ils s'approchèrent de Djemmal-Eddin pour lui dire adieu.

Celui-ci se jeta dans leurs bras et leur donna à chacun, selon l'habitude russe, un triple baiser.

Chamyll, au lieu de se fâcher de ces démonstrations de regret, les regardait au contraire avec bienveillance.

Les officiers saluèrent alors Chamyll pour la dernière fois ; on leur approcha les chevaux et, accompagnés de cinquante Murides, ils regagnèrent les bords du Mitchik.

Là, ils entendirent retentir une fusillade, mais cette fusillade était toute pacifique : c'était un témoignage de joie que les hommes de Chamyll donnaient à Djemmal-Eddin de le revoir au milieu d'eux après une si longue absence.

Pendant cette fusillade, les deux officiers russes et les cinquante Murides se disaient adieu et se séparaient : les Murides pour retourner près de Chamyll, les deux officiers pour venir rendre compte au général baron de Nicolaï de la remise de Djemmal-Eddin à son père.

***

Au mois de février 1858, le colonel, prince Myrsky, commandant le régiment de Kabarda, à Kasafiourte, fut averti qu'un homme des montagnes, se disant envoyé de Chamyll, voulait lui parler; le prince mit un pistolet à portée de sa main et ordonna de faire entrer.

L'homme fut introduit.

Il venait en effet de la part de Chamyll; son fils Djemmal-Eddin, atteint d'une maladie inconnue aux médecins tatars, s'en allait mourant : il en appelait à la science européenne.

Le prince Myrsky appela le meilleur chirurgien du régiment, le docteur Piotrowsky, et le mit en communication avec le montagnard.

Aux symptômes qu'essaya de lui transmettre le Tchetchen, le docteur reconnut les signes d'une maladie de langueur. Il prépara des potions, écrivit sur chacune d'elles la façon dont elle devait être employée et remit le tout au messager.

Le messager était en outre chargé de dire à l'imam que s'il désirait que le médecin y allât en personne, le prince Myrsky y consentirait, mais à certaines conditions.

Le 10 juin, le même messager reparut. La maladie de Djemmal-Eddin faisait des progrès rapides. Chamyll consentirait à tout ce que demanderait le prince Myrsky. Seulement, il demandait que l'on envoyât le plus tôt possible le docteur offert par le prince.

Ces conditions étaient de donner trois naïbs en otage, en échange du médecin.

Cinq naïbs attendaient à deux lieues de là ; trois d'entre eux, avertis, vinrent se mettre entre les mains du prince Myrsky.

Le prince envoya chercher le docteur Piotrowsky et lui fit part de la demande de Chamyll, mais tout en lui disant qu'il ne le forçait aucunement à faire le voyage, et qu'il était parfaitement libre de refuser.

Le docteur n'hésita pas un instant.

Il emporta avec lui une pharmacie, contenant toutes les drogues dont il pouvait avoir besoin, et, accompagné des deux autres naïbs et du montagnard qui avait servi de messager, il partit de Kasafiourte le 12 juin, à sept heures du matin.

Le chemin longea d'abord la rive droite du Jaraksou. Tout en gravissant les hauteurs de Juidabach, sur les terres d'Aneh, non loin de la rivière Ach-ta, sur la rive gauche ils purent remarquer deux cents Cosaques du Don qui regagnaient la forteresse Wensapnaïa, probablement en revenant d'escorte.

A midi, ils entrèrent dans une petite vallée pleine de buissons épineux et s'y arrêtèrent pour faire reposer leurs chevaux. Un des naïbs détacha sa bourka et y fit asseoir le docteur.

Les autres s'assirent sur l'herbe.

On déjeuna.

Le docteur invita ses conducteurs à suivre son exemple. Mais, à l'exception d'un morceau de pain, ils ne voulurent rien prendre.

Ils refusèrent le fromage, disant qu'ils ne savaient pas ce que c'était, n'en ayant jamais vu de pareil.

D'où ils étaient, on pouvait voir les piquets circassiens près d'une forêt qui s'étendait aux bords de la rivière Akh-Tache. Il y avait beaucoup de mouvement parmi les montagnards. Le fusil sur l'épaule, ils couraient vers un point où l'on voyait une épaisse colonne de fumée.

A peine le docteur avait-il terminé son déjeuner, qu'un Tchetchen sortit d'un buisson avec un fusil à la main; il s'arrêta à cinquante pas et échangea, en langue tchetchène, quelques paroles avec les naïbs. Il leur annonçait que les Cosaques que l'on avait vus avaient tué un montagnard et pris deux chevaux : la fumée que l'on apercevait, c'était un signal de réunion; mais il était trop tard; tandis que les Tchetchens se rassemblaient, les Cosaques étaient déjà rentrés dans la forteresse.

Pendant que le montagnard et les naïbs causaient de l'événement, le docteur voulut s'écarter pour cueillir des framboises, mais les naïbs le rappelèrent, l'invitant à rester près d'eux : son voyage dans la montagne était un secret, et son costume, en le trahissant, pouvait lui attirer quelques coups de fusil.

On se remit en marche à quatre heures de l'après-midi. On traversa l'Akh-Tache; on laissa à gauche deux aouls : le premier portant le même nom que la rivière, l'autre s'appelant Jourt-Ank. A une verste à peu près du dernier aoul, l'Akh-Tache reçoit la Sala-sa et fait un grand détour au nord-ouest. Au centre de ce circuit s'élève une montagne, et sur les deux versants de la montagne sont bâtis les deux aouls Argar-Yourt et Bellar-Garganche.

Le chemin, qui avait été à peu près passable jusqu'à Argar-Yourt, devint complétement impraticable après ce village; il fallut descendre dans la rivière et la suivre. Vers le soir, on quitta le lit de l'Akh-Tache, et l'on entra dans une forêt qui s'étendait sur la rive gauche.

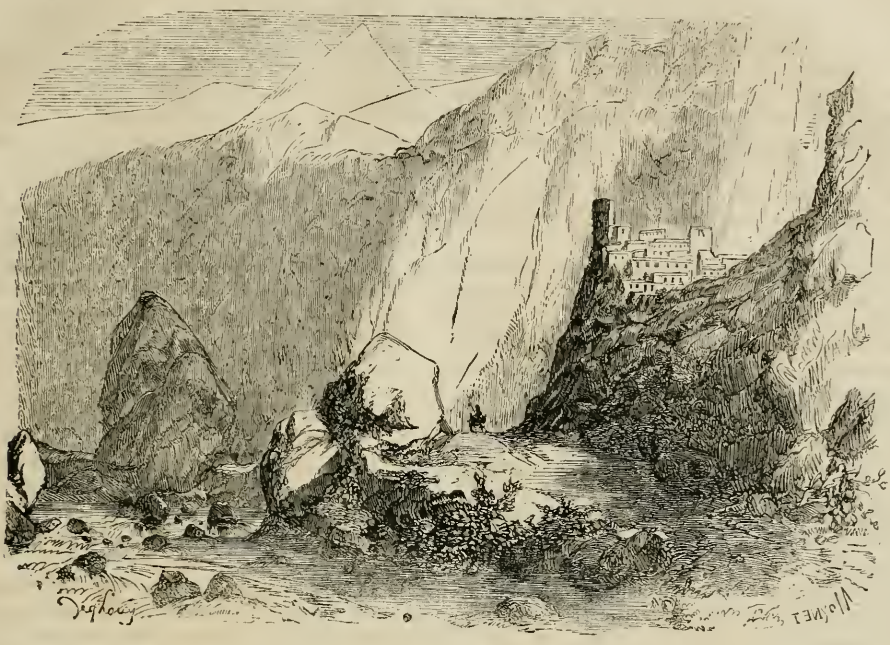
A neuf heures, on vit briller quelques lumières dans l'obscurité : c'étaient celles de l'aoul Oniek.

On se dirigea vers les lumières, et l'on s'engagea dans les rues de l'aoul.

La principale rue était pleine de monde. Un espion avait donné avis qu'un Russe, accompagné de trois montagnards, s'avançait vers l'aoul, et tous les habitants étaient sur pied.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Les cris *Giaour! giaour!* retentirent aussitôt et prenaient déjà une expression menaçante, lorsque les naïbs parvinrent à faire comprendre aux habitants que la mission du docteur était toute pacifique.

On arriva à la maison où l'on devait passer la nuit; le maître de cette maison vint au-devant du docteur, et après avoir causé avec les naïbs, fit signe à M. Piotrowsky de le suivre.

Il le conduisit dans une chambre, lui indiqua un coin en lui disant assez brutalement : — Assieds-toi là ; puis il sortit fermant la porte et emportant la clef.

Dans cette chambre se trouvait déjà, au grand étonnement du docteur, une femme avec un enfant de quatre ans. Le feu devant lequel cette femme était assise permettait au docteur de voir qu'elle était jeune et jolie.

Le docteur resta à peu près une heure avec cette femme; mais, soit qu'elle n'entendît pas le russe, soit qu'il lui eût été ordonné de rester muette, elle ne répondit à aucune des questions du docteur.

Enfin, le maître de la maison rentra accompagné d'un des naïbs. Ils firent signe au docteur de les suivre. On eût dit que ces hommes ne parlaient que lorsqu'ils ne pouvaient absolument pas faire autrement que de parler.

Après avoir traversé la cour, le docteur entra dans une autre chambre qui n'était point éclairée. Son hôte referma la porte derrière eux, puis, s'approchant de la cheminée, où le bois était préparé d'avance, il alluma le feu. — A la lueur qu'il répandit autour de lui, le docteur reconnut qu'il était dans l'appartement où les Orientaux reçoivent leurs visites.

Le feu éclairait un lit où le docteur, écrasé de fatigue, se coucha et s'endormit à l'instant.

En s'éveillant, le matin, il vit un de ses naïbs qui causait avec un autre naïb qui lui était inconnu. Ce dernier avait deux

plaques qu'il reconnut pour des décorations de Chamyll. En effet, le nouveau venu était envoyé par l'imam pour servir de guide au docteur pendant le reste du voyage. Il conseilla au docteur de prendre un autre costume, et de médecin militaire, de devenir un simple Tcherkesse ; au reste, il n'y avait point d'embarras, l'habit était là, préparé d'avance.

On déjeuna avec du thé, du fromage et des galettes tatares.

A neuf heures du matin, on amena les chevaux et un guide : ni les chevaux ni le guide n'étaient les mêmes de la veille.

Le chemin, jusqu'au village d'Amavi, continuait de longer la rive de l'Akh-Tache. A Amavi, on changea de nouveau de conducteur ; le nouveau conducteur était à pied.

D'Amavi on gagna la crête du Gombet, où l'on arriva après une demi-heure de marche. Pour y arriver, les voyageurs avaient laissé derrière eux de grands troupeaux de moutons et de bœufs. De la crête du Gombet on voyait la mer Caspienne et la ligne du Caucase jusqu'à Georgiewsk, Masdok seul était dans le brouillard. Le panorama était magnifique et fit un instant oublier au docteur la fatigue du chemin.

On continua de monter un sommet succédant à un autre, et enfin on parvint au point culminant de la chaîne. Arrivé là, le docteur fit malgré lui trois pas en arrière ; la montagne était coupée à pic sur un précipice de deux mille pieds.

— Où est le chemin? demanda le docteur épouvanté.

Alors le montagnard se penchant sur l'abîme, de sorte que la moitié de son corps était dans le vide :

— Là, dit-il.

Et il montra au-dessous de lui un sentier qui rampait le long du roc.

Il était impossible de le suivre de l'œil ; à certains endroits on le perdait complétement de vue.

Il ne fallait pas songer à descendre à cheval par une telle route ; le docteur quitta le sien, qui se mit à paître l'herbe, et dont on ne s'occupa plus, puis, rappelant tout son courage, il se hasarda dans l'abîme.

Il frissonnait encore en me racontant cette terrible descente. Le guide marchait le premier, puis venait le docteur, puis derrière lui le naïb. Pour ne pas être pris de vertige, le docteur était obligé de tourner la tête du côté du rocher; mais à chaque instant son regard était malgré lui ramené à l'étroit chemin plein de cailloux roulant sous ses pieds et tombant avec un bruit sourd dans des profondeurs où la vue n'osait les suivre.

Pendant toute la descente, le docteur ne trouva pas un seul point d'appui, pas un endroit où il pût s'asseoir; l'agonie dura six heures.

Lorsqu'il arriva au bas de la montagne, la sueur inondait son visage, ses jambes tremblaient comme des roseaux battus du vent.

On était arrivé à ce qu'on appelle la porte d'Andy.

Sur tout le chemin parcouru on n'avait pas vu un seul buisson, mais seulement quelques fleurs jaunes et blanches.

Le côté sud-est de ce passage continue d'être vertical; à son sommet se dresse un groupe de rochers que les soldats russes appellent la Noce du Diable.

A gauche, à une verste des portes d'Andy, on distingue l'aoul de Feliki, et à une verste au delà se trouve Agatly. Cet aoul est lui-même en avant d'un autre nommé Ounh. Les maisons de ces deux derniers villages sont faites de pierres sans chaux. A une demi-verste d'Ounh on voit le grand bourg d'Andy, qui donne son nom au passage que l'on venait de franchir, et devant lequel le chemin se déroulait comme un serpent. Enfin, derrière Andy se trouvait un dernier aoul que le guide montra au docteur comme le but du voyage; il s'appelait Soul-Kadi.

Il était temps, le docteur, près de s'évanouir, s'assit ou plutôt se coucha la face contre terre.

Au bout de quelques instants, il se releva et se remit en route, mais les jambes du docteur continuèrent de trembler par un mouvement nerveux et indépendant de sa volonté.

On arriva à Soul-Kadi à une heure très-avancée de la nuit.

Les maisons de Soul-Kadi sont en pierre et à deux ou trois étages; le rez-de-chaussée est destiné aux chevaux et aux bœufs, le premier étage au maître de la maison, les autres étages sont loués comme dans les villes.

Au centre de l'aoul s'élève une mosquée.

Une sentinelle marchait devant la porte de la maison où était Djemmal-Eddin. Le maître dormait sur un banc de pierre.

On conduisit le docteur, par un escalier étroit, à un grand perron. Sur ce perron donnait la porte de la chambre du malade.

Le maître de la maison, que le naïb avait réveillé et qui servait de guide, introduisit le docteur dans cette chambre, illuminée seulement par une chandelle de suif.

Cette chandelle éclairait un lit de fer sur lequel était couché le malade, et sur le parquet un autre lit tout prêt et qui indiquait au docteur qu'il était attendu.

Djemmal-Eddin dormait. On le réveilla. Il parut fort content de voir le docteur, qu'il invita à se reposer d'abord et avant tout : le docteur lui fit quelques questions sur sa santé; mais, comme il tombait de fatigue, il céda aux instances du malade et se coucha.

La chambre était pauvre, presque sans meubles, et n'offrait pour tout ornement qu'un fusil, un revolver, une schaska garnie en argent et une caisse à thé.

En s'éveillant, le premier soin du docteur fut de questionner le malade sur son état.

La maladie du jeune homme était plutôt morale que physique. C'était l'éloignement de la ville, c'était l'absence des plaisirs de sa jeunesse qui le tuait. Les rudes et sauvages montagnes qui entouraient son père n'avaient pu lui rendre ses compagnons de Pétersbourg et de Varsovie. Les plus belles filles des Tchetchesses et des Kabardiens, qui passent pour les plus belles filles du monde, n'avaient pu lui faire oublier les belles Russes de la Néva, les belles Polonaises des bords de la Vistule. Il s'en allait mourant, parce qu'il aimait mieux mourir que vivre.

Au reste, les forces physiques l'avaient déjà quitté, il ne se levait plus de son lit. Remis aux mains des médecins tatars lorsque la maladie avait commencé à prendre un certain degré de gravité, leurs remèdes, au lieu de s'opposer aux progrès du mal, les avaient activés. La distraction eût pu le soutenir, mais toutes distractions, du moins celles qui avaient autrefois nourri son esprit, lui étaient défendues. Aucun livre, aucun journal russe ne lui était permis. C'eût été un scandale

pour un Tchetchen, qui regarde tout ce qui venait de la Russie comme un poison physique ou moral.

Le docteur resta trois jours près de Djemmal-Eddin. Pendant ces trois jours, il le soigna de son mieux, mais avec la conviction que ses soins étaient perdus et que la maladie était mortelle.

En quittant Djemmal-Eddin, il recommanda, toujours sans espoir, de suivre le même traitement qu'il avait appliqué lui-même. Mais sa croyance bien positive était que le malade était le premier à ne pas désirer sa guérison.

Cependant, pas une plainte, pas une récrimination n'échappa au pauvre jeune homme. La victime était résignée. Le dévouement était complet.

C'est le 17 juin que le docteur prit congé de Djemmal-Eddin. Au commencement de septembre, on apprit qu'il était mort.

Chamyll n'avait retrouvé son fils que pour le reperdre une seconde fois.

CHAPITRE XLV.

Tiflis.

Emporté que nous avons été par le cours de notre narration, à peine avons-nous pu dire un mot de Tiflis.

Le véritable nom de Tiflis est Tphilis-Kalaki, c'est-à-dire la ville chaude.

Ce nom lui vient des eaux thermales, grâce auxquelles elle peut offrir aux voyageurs ces fameux bains persans dont nous avons dit deux mots à nos lecteurs.

Une chose curieuse est l'analogie euphonique qu'ont entre elles certaines villes célèbres par leurs eaux thermales. L'antiquité avait en Numidie sa ville de *Tibilis*, et outre Tiflis la Géorgienne, nous avons en Bohême aujourd'hui *Tœplitz*, dont la racine pourrait bien être *tepida*.

A l'époque où commence notre ère chrétienne, Tiflis n'était qu'un village, Mskett étant alors la capitale de la Géorgie; mais en 469, le roi Wakhtang-Gourgaslan, le *loup-lion*, bâtit la ville de *Tphilissi*, mère de la moderne Tiflis.

La ville nouvellement née fut dévastée par les Khazars, rebâtie par l'émir Agarian, et devint la résidence de la famille des Bagratides, souche des modernes Bagration, après la destruction de Mskett.

La Koura sépare la ville en deux parties, ou plutôt sépare la ville proprement dite du faubourg d'Awlabari, du faubourg d'Isni et du village des Allemands.

En septembre 1795, la ville fut complétement détruite par Aga-Mohammed. A cette époque, au reste, la ville était si étroite, dit Klaprott, qu'à peine une araba pouvait passer par les rues les plus larges: Tiflis alors avait quinze mille habitants.

En 1820, lorsque le chevalier Gamba, notre consul à Tiflis, y passa, toutes les rues étaient encore obstruées de décombres, traces de la dernière invasion persane, et sur lesquels on passait en risquant de se rompre le cou, pour arriver à des portes de quatre pieds de hauteur qui donnaient entrée à des maisons à peu près souterraines, servant de demeure aux habitants.

Certes, celui qui ne connaîtrait Tiflis que par les descriptions de Klaprott et du chevalier Gamba, ne devinerait pas aujourd'hui, en entrant à Tiflis, qu'il entre dans la même ville décrite par ces deux voyageurs.

En effet, Tiflis compte aujourd'hui soixante à soixante-quinze mille habitants; elle a des rues de soixante pieds de large, des palais, des places, des caravansérails, des bazars, enfin un théâtre et une église qui sont, grâce au prince G-agarin, des chefs-d'œuvre d'art.

Il est vrai que depuis que Tiflis, en appartenant aux Russes, a été sauvegardé des invasions des Persans et des Turcs, trois hommes se sont succédé qui ont beaucoup fait pour Tiflis:

Le général Yermoloff, le comte Woronzoff, le prince Bariatinski.

Le général Yermoloff est aujourd'hui le doyen des généraux russes. Il a quatre-vingts ans : c'est un des héros de la Moskowa.

Il a repris sur nous, et nous avons repris sur lui, la grande redoute. Comme Condé jeta son bâton de commandement dans les rangs espagnols, lui jeta au milieu des rangs français une poignée de croix de Saint-Georges que les soldats, conduits par lui, vinrent y ramasser.

Marlinsky, dans un de ses romans sur le Caucase, a esquissé cette grande figure, c'est d'Yermoloff qu'il a dit :

> Fuis, Tchetchen, celui dont la bouche
> Ne menaça jamais en vain,
> S'est réveillé sombre et farouche
> En disant : Nous partons demain.
> Le plomb qui siffle dans la plaine,
> C'est le souffle de son haleine;
> Sa parole prompte et hautaine,
> C'est le tonnerre des combats.
> Autour de son front qui médite
> Le sort des royaumes s'agite,
> Et le trépas se précipite
> Vers le but où s'étend son bras.

Ces vers peignent à merveille l'impression laissée par Yermoloff sur les montagnards. — Grand, magnifique de stature, vigoureux comme un homme du Nord, agile et adroit comme un homme du Midi, ils lui avaient vu abattre d'un seul coup de sa schaska la tête d'un buffle, soumettre en quelques minutes un cheval sauvage, et toucher à balle un rouble jeté en l'air; cela suffisait pour laisser une profonde empreinte sur ces natures primitives.

Yermoloff, au Caucase, personnifia donc la terreur, mais c'était à une époque où la terreur pouvait être salutaire, la guerre sainte n'ayant pas encore soudé les montagnards de toutes les races.

Yermoloff était la plus puissante individualité dont on ait gardé mémoire au Caucase.

Une faute qu'il commit au début de la guerre avec la Porte lui fit perdre sa place; au lieu de se mettre à la tête du détachement qui devait se porter à la frontière, il en laissa le commandement au général Paskewitch, et posa ainsi la première pierre de sa fortune.

Lui resta à Tiflis, et l'on ne sait par quelle faiblesse jusque-là inconnue de ce grand cœur, indécis et hésitant.

Une anecdote donnera une idée de la pénétration des Asiatiques.

Un des petits sultans des provinces tatares soumises vint le voir. — Yermoloff le reçut d'une façon très-affable, — trop affable même, — lui faisant signe de s'asseoir près de lui.

Le petit sultan s'assit, et immédiatement se mit à rassurer le général en chef sur les éventualités de la guerre.

Alors Yermoloff, comme un lion piqué par une abeille, releva la tête.

— Et d'où penses-tu, lui demanda-t-il, que je suis inquiet?

— Oh! répondit le petit sultan, si tu n'étais pas inquiet, tu ne m'aurais jamais permis de m'asseoir devant toi.

Yermoloff vit encore. J'ai vu son portrait chez le prince Bariatinsky. Ses longs et épais cheveux blancs lui donnent l'aspect d'un vieux lion. Il fait de l'opposition, se cramponne à sa popularité, et ne peut se consoler de s'être arrêté à mi-chemin de son admirable carrière.

L'empereur Alexandre mourut, l'empereur Nicolas monta sur le trône, et tout changea.

L'empereur Nicolas, au milieu de grandes qualités trop exaltées autrefois, trop contestées aujourd'hui, avait un besoin de despotisme qu'il voulait exercer n'importe à quel prix : toute l'Europe, pendant trente ans, dut plier selon son caprice, et ce fut une des plus reprochables erreurs du règne de Louis-Philippe, de s'être laissé imposer par sa fausse puissance. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on prêtait à l'autocrate des plans d'ambition qu'il n'avait jamais eus, et que toutes ses roideurs n'avaient pour but que de satisfaire son capricieux orgueil. Toute résistance à son pouvoir était un crime impardonnable à ses yeux. Aussi, sous l'empereur Nicolas, les montagnards ne furent plus des ennemis, mais des *rebelles*.

A partir de son avénement au trône, il fut défendu de traiter avec eux; ils durent se soumettre sans restriction; leur bien-être ressortirait de leur soumission du moment qu'ils deviendraient les sujets de l'empereur Nicolas.

Beaucoup se soumirent, néanmoins; mais le bien-être ne vint pas.

Tout au contraire, des employés ignorants, grossiers, concussionnaires, leur rendirent odieuse la domination russe. De là les défections de Hadji-Mourad, de Daniel-Beg et de tant d'autres ; de là les soulèvements des deux Tchetchenias, la grande et la petite, de l'Avarie, d'une partie du Daghestan. Quand un peuple s'est soumis une fois de son propre gré, et qu'il se révolte, on ne doit plus accuser que l'administration qu'il avait acceptée, et dont le poids l'étouffe.

Le grand malheur de la Russie au Caucase est de n'avoir jamais eu de système général procédant dans un seul but. Chaque nouveau gouverneur arrive avec un nouveau plan, qu'il suit tant qu'il est gouverneur, en supposant, toutefois, qu'il ne lui prenne pas la fantaisie d'en changer. De sorte qu'il y a en réalité au Caucase autant de désordre dans les idées que dans la nature.

Paskewitch remplaça Yermoloff, mais ne resta au pouvoir que quelque temps et fut remplacé lui-même par le général Rosen.

Ce dernier fut, sans contredit, le meilleur administrateur du Caucase. Il avait un coup d'œil admirable, et l'on retrouve des traces de sa sollicitude dans tout ce qui a été commencé de véritablement sage pour la pacification du pays.

Il faudrait une histoire tout entière du Caucase, ou plutôt des gouverneurs du Caucase, du prince Tsizianoff au prince Bariatinsky, pour donner l'explication de cette guerre désastreuse que la Russie soutient sans résultats depuis soixante ans. La Transcaucasie était peuplée de treize tribus chrétiennes constituant la minorité de la population. Les Arméniens en étaient les Juifs.

Le reste de la contrée se partageait en khanats tatars : Ganja, *Elisabethpol*, Schekin, *Noukha*, Karabach, Schumaka, Bakou. Aux portes mêmes de Tiflis, de petits pays comme Bortschala, Sham, Schedill, également tatars, conservaient, en même temps que la vie nomade, des habitudes de brigandage inacceptables pour un gouvernement constitué. Toute la Transcaucasie se composait de plaines et de montagnes. Les larges vallées de la Koura, de l'Arax et de l'Alazan offraient un sol des plus fertiles pour la culture des vignes, des mûriers, de la garance et des céréales de toute espèce. De grandes exploitations eussent pu y trouver leur place; l'industrie, en amenant le bien-être, aurait donné la civilisation, et à la suite de la civilisation la paix. Le programme était simple à poser, mais difficile à suivre. Il est plus aisé de tuer les hommes que de faire leur éducation : pour les tuer il ne faut que de la poudre et du plomb; pour les instruire il faut une certaine philosophie sociale qui n'est point à la portée de tous les gouvernements. La conquête de la plaine fut effectuée en peu de temps, mais la plaine ne contracta point une alliance, elle accepta tout simplement un joug. La plaine, soumise en apparence, resta hostile en réalité. Les droits et les conditions de la propriété n'y furent point déterminés. Impuissante dans la vallée, la haine gagna à reculons le refuge inaccessible de la montagne; le secret de la résistance de la montagne est dans l'oppression de la plaine; la guerre n'est que l'écho de ses soupirs ou de ses murmures. Trouvez le moyen de fusionner dans des intérêts matériels la race musulmane avec un gouvernement chrétien, rendez la plaine heureuse de son repos, anxieuse de le perdre, et la montagne descendra toute seule faire sa soumission.

Voilà la marche qu'avait commencé de suivre le général Rosen. Malheureusement, l'empereur Nicolas eut la fatale idée de venir faire un voyage au Caucase. Il arriva par un mauvais temps, fut constamment malade et de mauvaise humeur. Il blessa cruellement le général Rosen en faisant brutalement arracher, pendant une revue, au prince Dadian, son gendre, les aiguillettes d'aide de camp de l'empereur. Les indigènes attendaient un soleil éblouissant, répandant autour de lui la vie, la lumière, la chaleur, ils virent un caporal maussade. Une seule impression fut plus fâcheuse que celle que l'empereur emporta, ce fut celle qu'il laissa.

Rosen perdit sa place et s'en alla mourir à Moscou, mécontent et incompris.

Son absence seule donna la mesure de ce que l'on avai perdu.

Le général Neidhart le remplaça.

C'était un Allemand pédant, têtu, formaliste, sans position sociale, sans fortune, sans crédit; son administration fut courte et désastreuse; les troupes russes essuyèrent des échecs sérieux : la Tchetchenia et l'Avarie se révoltèrent. Le pays était menacé d'un embrasement général. Ce fut alors que l'empereur Nicolas pensa au compte Woronzoff, qui avait tout ce qui manquait au général Neidhart : grand nom, grande fortune, grande réputation, grand air.

Disons quelques mots du prince Michel Woronzoff, feld-maréchal, lieutenant de l'empereur au Caucase, gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie.

Ce fut peut-être, avec le prince Bariatinski,—mais la chose était plus difficile pour le premier que pour le second,—ce fut le seul peut-être des hommes d'État russes qui sut garder, au milieu des hautes fonctions qu'il occupait, une certaine indépendance. Il avait ce culte traditionnel chez le Russe pour l'élu du Seigneur. Il voyait dans l'empereur la consécration du droit divin; mais hors de cette croyance, ou plutôt de cette habitude, il n'accordait rien aux menées et aux bassesses qui constituent la vie des cours.

Il dut cette indépendance à trois causes :

Sa fortune, son éducation, son caractère.

Fils du prince Siméon Woronzoff, ambassadeur de Russie à Londres, il fut élevé en Angleterre et conserva toute sa vie ces habitudes minutieuses d'ordre, cette régularité dans les détails de la vie, ce soin de la dignité personnelle où les Anglais puisent leur grandeur. Riche d'un patrimoine immense, le comte Woronzoff devait encore hériter de son oncle Alexandre, grand dignitaire de l'empire.

A vingt ans, le jeune Michel Woronzoff était lieutenant aux gardes et chambellan. Son père et son oncle, voulant en faire un homme, l'envoyèrent au Caucase; c'était le moment où la Géorgie venait d'être incorporée à l'empire russe par l'empereur Alexandre.

Le prince Tsizianoff était alors gouverneur du Caucase.

C'était un homme irascible et capricieux, mais doué d'un véritable génie militaire et administratif. Il fut médiocrement flatté de se voir gratifié d'un jeune chambellan, qu'il supposait un héros de salon, un lion à la mode. — Il écrivit, pour s'en débarrasser, une lettre qui devait prévenir l'arrivée du jeune homme. Comme la lettre d'Agamemnon — qui se croisa avec Clytemnestre, — celle du prince Tsizianoff se croisa avec le comte Michel.

Une fois arrivé, il était impossible de le renvoyer : la chose se passait en 1803.

Le nouveau venu fit ses premières armes au siége du chef-lieu du khanat de Ganja, qui fut depuis Élisabethpol. Il s'y distingua par son courage, et emporta de la mêlée le jeune Kosliareffski, qui venait d'être blessé, et qui devint plus tard le héros du Caucase.

Le prince Tsizianoff comprit à la première vue que ce jeune chambellan était un homme, et un homme qu'il fallait conserver à la Russie. Craignant qu'il ne se fît tuer au siége de Ganja, il l'envoya à la ligne lesguienne, en le confiant au brave général Goulianoff, qui y commandait un détachement. Mais quelques jours après l'arrivée du jeune homme, il y eut avec les Lesguiens, dans une vallée au-dessus de Zakalaty, un engagement désastreux. Goulianoff fut tué, et une partie des troupes russes fut poussée dans un précipice.

Michel Woronzoff fut précipité comme les autres, et perdit dans sa chute une boussole à son chiffre, et qui lui fut rendue cinquante ans plus tard, lorsqu'il était vice-roi du Caucase.

Après l'échauffourée de Zakalaty, dont il se tira par miracle, Michel Woronzoff prit part à une campagne contre Erivan, en qualité de brigadier-major; il fut en outre employé par le prince Tsizianoff, qui avait fini par le prendre en grande amitié, dans une mission épineuse auprès du roi d'Imérétie Salomon, qui, tantôt abdiquait au profit de la Russie, et tantôt prenait ouvertement les armes contre elle.

Le prince Tsizianoff ayant été assassiné, le comte Woronzoff revint en Russie.

Ici le Caucase le perd de vue.

A Borodino, il commandait une division qui fut écharpée; lui-même fut blessé et se retira dans un de ses châteaux dont il fit à ses frais un grand hôpital, et où il se fit soigner avec les autres blessés russes.

En 1815, il commanda le corps d'armée qui resta en France, et paya de ses deniers deux millions de dettes contractées par ses officiers.

On *ignore* si cet argent lui fut jamais remboursé par l'empereur Alexandre.

Quelque temps après, il épousa la fille de la comtesse Braniska, nièce du fameux Potemkin, qui mourut au bord d'un fossé entre ses bras, et devint, par ce mariage, un des plus riches propriétaires de la Russie.

En 1826, — je cite de mémoire, et peut-être me trompé-je d'un an ou deux, — en 1826, je crois, il fut nommé gouverneur général de la Nouvelle-Russie et s'établit à Odessa, que le duc de Richelieu avait créée, et dont il fit la cité commerciale et florissante telle qu'elle est aujourd'hui. Ce fut lui qui créa les magnifiques établissements vinicoles de la Crimée méridionale, qu'il convertit en un vaste jardin rempli de villas délicieuses.

Distrait de ses occupations administratives par un commandement qu'il reçut pendant la guerre de Turquie, en remplacement du prince Menchikoff blessé devant Varna, le comte Woronzoff prit Varna et revint à son poste.

Enfin, en 1845, il fut nommé vice-roi du Caucase. — Et toute la Russie acclama sa nomination.

Il débarqua à Redoute-Kalé et fut reçu avec enthousiasme par les pittoresques populations des bords de la mer Noire.

Son premier mot, en arrivant, fut de promettre des routes.

Il promettait ce que tout nouveau vice-roi promet, — mais ce que nul, malheureusement, ne tient.

Et en effet, deux choses s'opposent à l'établissement de ces routes.

La première, — mais on comprendra que nous n'admettions pas une pareille raison, — la première est la configuration du sol.

La seconde, la réelle, l'attention exclusive donnée à la question militaire.

Avouons cependant que la fougueuse énergie du système des eaux est, au Caucase, un fléau terrible.

Un pont en granit, pont dont la première pierre avait été solennellement posée par le grand-duc héritier, aujourd'hui em-

pereur, auquel on travailla pendant trois ans, et qui coûta cinq cent mille roubles, fut élevé dans le défilé du Darial et inauguré en grande pompe.

Un matin, il fut enlevé comme un fétu de paille.

Deux autres ponts près de Gori, sur la Koura, subirent le même sort. Ces deux ponts avaient été confiés à un Anglais nommé Keill, moitié menuisier, moitié mécanicien.

Lorsque nous passâmes à Gori, il n'en restait plus de vestiges.

Ajoutons que le gouvernement n'alloue aux communications qu'une somme assez faible, soixante ou quatre-vingt mille roubles.

On travaille beaucoup, mais sans résultats, et j'ai à peu près entendu dire à tout le monde, à Tiflis, que si l'on réunissait l'argent dépensé depuis cinquante ans pour le chemin de Wladikawkass à Tiflis, on pourrait paver ce chemin en roubles.

Au reste, nous allons faire ce chemin, et nos lecteurs jugeront de l'état dans lequel il se trouve.

Disons, en attendant, que chaque année trois sortes d'avalanches battent cette route : avalanches de neige, avalanches de pierres, avalanches d'eau.

Dans la plaine, ce sont des inondations, toujours capricieuses et inégales, qui délayent le sol et submergent des provinces entières.

J'ai littéralement laissé un cheval dans les boues de la Mingrélie, et de peu s'en fallut que j'y restasse moi-même.

Pour établir des communications dans un pareil pays, il faudrait des travaux romains et des constructions cyclopéennes; il faudrait de grandes mises de fonds, des ingénieurs d'une véritable science et surtout encore, chose qui manque en Russie, d'une scrupuleuse probité.

On a toujours voulu la conquête, et l'on a toujours reculé devant le vrai, le seul moyen de conquérir.

La guerre coûte à la Russie plus de cent millions.

Et trois cent mille francs sont alloués aux communications.

Aussi ne communique-t-on pas.

Le comte Woronzoff avait jugé les routes chose de première nécessité, mais l'on jugea la guerre plus nécessaire que les routes.

Il reçut l'ordre de pousser la guerre contre *les rebelles* avec activité, et cela selon un plan de campagne élaboré à Pétersbourg sous les yeux mêmes de l'empereur.

Il ne s'agissait de rien moins que d'une expédition définitive ayant pour but de cerner Chamyll, de pénétrer dans sa résidence, d'écraser la révolte et de soumettre tous les montagnards du Daghestan.

Sur le papier c'était un plan admirable.

Mais on avait compté sans la nature.

— Dites à Chamyll, avait crié de sa voix toute-puissante l'empereur Nicolas, que j'ai assez de poudre pour faire sauter le Caucase.

La gasconnade avait produit son effet, elle avait fait rire Chamyll.

L'empereur n'avait pas voulu en avoir le démenti, il avait ordonné cette fatale expédition connue et célèbre aujourd'hui encore sous le nom de l'expédition de Dargo. C'était d'autant plus insensé que jamais le comte Woronzoff n'avait été du côté du Caucase, et que les points sur lesquels il devait agir lui étaient complétement inconnus.

Cette expédition est tout une Iliade, qui eût eu son Homère si Pouschkine et Lermantoff n'eussent pas été tués. Les assauts de Gergeleil et de Salty, la marche dans les forêts sauvages de l'Avarie, l'occupation de Dargo, résidence de Chamyll, le massacre d'un régiment de trois mille hommes envoyé pour chercher du biscuit, enfin le salut de la troupe expéditionnaire, au moment où elle allait succomber jusqu'au dernier homme, tout cela constitue les phases d'une épopée tout à la fois terrible et admirable.

L'expédition de Dargo n'eut qu'un résultat, celui de faire comprendre et apprécier le caractère du prince Woronzoff; les soldats, qui l'appelaient *Porto-Franco*, à cause des idées libérales et progressives qu'on lui connaissait, à cause du port franc d'Odessa, sans savoir, d'ailleurs, le sens d'un mot qu'ils répétaient pour l'avoir entendu dire, s'enflammèrent pour lui d'enthousiasme quand ils virent ce noble vieillard, toujours calme, égal, affable, supportant les privations de tout genre et les dangers les plus imminents, et tout cela d'un visage non-seulement impassible, mais riant. Il fut assailli avec son escorte à la lisière d'un bois, et lui qui, à la Moskowa, avait tenu tête à Napoléon Ier, fut obligé de mettre la schaska à la main pour repousser des bandits tchetchens. Au bivac, entouré d'ennemis, au milieu des coups de fusil qui éclataient à chaque instant et qui venaient tuer des soldats à dix pas de lui, il dictait des lettres à son secrétaire, soutenant, selon son habitude, une volumineuse correspondance; écrivant en France qu'on lui envoyât des ceps de vigne de la Bourgogne, demandant des robes et des chapeaux pour sa femme, faisant jouer la musique, pour couvrir le bruit de la fusillade et tâcher de faire oublier aux soldats leur faim, faisant enfin brûler tous les bagages de l'armée, en commençant par les siens, et mordant, comme Charles XII, dans un morceau de pain sec et dur.

Tout son corps d'armée allait périr de famine, lorsqu'après des efforts inouïs, il opéra sa jonction avec le détachement du général Freytag, qui apportait des vivres et le salut.

Aussi commença-t-il son rapport par ces mots :

Les ordres de Votre Majesté ont été exécutés.

Puis venait la liste des désastres arrivés en exécutant ces ordres.

C'était surtout de la colonie française que le comte Woronzoff était adoré. Il savait le nom, il connaissait la profession de tous nos compatriotes, et jamais il n'en rencontrait un seul sans l'arrêter et lui demander, avec un accent d'intérêt qui allait au cœur du pauvre exilé, des nouvelles de ses affaires et de sa famille.

Aussi, comme nous l'avons dit, le nom du comte Woronzoff est-il au Caucase dans toutes les bouches.

J'ai été trop bien reçu par le prince Bariatinsky pour entreprendre de faire son éloge, ou même de dire sur lui la simple vérité; on croirait que je veux essayer de m'acquitter envers lui, tandis qu'au contraire je tiens à lui être reconnaissant.

CHAPITRE XLVI.

La Géorgie et les Géorgiens.

Lorsque j'arrivai à Tiflis, je crus, je l'avoue, arriver dans un pays à demi sauvage, à quelque chose en grand comme Noukha ou comme Bakou.

Je me trompais.

Grâce à la colonie française, composée en grande partie de couturières, de marchandes de modes et de lingères de Paris, les dames géorgiennes peuvent, à quinze jours près, suivre les modes du Théâtre-Italien et du boulevard de Gand.

Au moment où j'arrivai dans la capitale de la Géorgie, on s'occupait fort d'une chose. La princesse G... avait rapporté un corset plastique, et sa taille, déjà charmante, avait tellement gagné à cette nouvelle invention, que c'était chez madame Blot une véritable queue pour qu'elle écrivît à madame Bonvalet, afin d'en faire venir tout un chargement.

En ma qualité de Parisien, je fus interrogé sur cette curieuse invention, qu'il était impossible, m'assurait-on, que je ne connusse pas.

Ne me demandez pas, chers lecteurs, comment je connaissais les corsets de madame Bonvalet, car je ne pourrais pas vous le dire; mais tant il y a, qu'au milieu des études que le hasard m'avait fait faire quelque temps avant mon départ, se trouvait celle des corsets plastiques.

Je crus que je serais obligé de faire un cours public.

J'en fus quitte pour une note que je redigeai et que je fis mettre dans le journal *l'Aurore*. J'expliquais dans cette note qu'au moyen du moulage sur nature de quatre ou cinq cents femmes, on en était arrivé à obtenir une classification méthodique du torse féminin, se réduisant à huit types, dans chacun desquels les femmes de tous les pays et de toutes les races trouvaient un corset suivant les règles les plus rigoureuses de la statuaire.

Cette note, insérée dans ce journal, eut des suites graves : toute la rédaction en corps vint m'inviter à un dîner géorgien.

Or, si l'on sait à Tiflis ce que c'est que les corsets de Paris, je doute que l'on sache à Paris ce que c'est qu'un dîner à Tiflis...

Un dîner géorgien, bien entendu.

Un dîner géorgien, c'est un repas où l'on mange n'importe quoi. La nourriture est la partie la moins importante du repas, qui se compose surtout d'herbes fraîches et de racines.

Quelles sont ces herbes et ces racines? je n'en sais rien : des salades sans huile et sans vinaigre, des ciboules, de la pimprenelle, de l'estragon et des radis.

Mais quant à la partie liquide, c'est autre chose.

Là-dessus je puis vous renseigner.

Un dîner géorgien est un repas où les petits buveurs boivent leurs cinq ou six bouteilles de vin, et les grands leurs douze ou quinze.

Quelques-uns ne boivent même pas à la bouteille, ils boivent à l'outre ; ceux-là vont à vingt ou vingt-cinq bouteilles.

C'est en Géorgie une gloire de boire plus que son voisin. Or, la moyenne du voisin, c'est toujours une quinzaine de bouteilles.

Dieu, qui mesure la rigueur du vent en faveur de l'agneau nouvellement tondu, a donné aux buveurs géorgiens le vin de Kakhétie, c'est-à-dire un vin charmant, qui ne grise pas, ou plutôt, entendons-nous bien, qui ne monte pas au cerveau.

Aussi les Géorgiens ont été humiliés de pouvoir boire leurs dix ou douze bouteilles sans se griser. Ils ont inventé un récipient qui les grise malgré eux, ou plutôt malgré le vin.

C'est une espèce d'amphore que l'on appelle une goulah.

La goulah, qui est en général une bouteille à gros ventre et à long goulot, emboîte le nez en même temps que la bouche, de façon qu'en buvant on ne perde non-seulement rien du vin, mais rien de sa vapeur.

Il en résulte que tandis que le vin descend la vapeur monte, de sorte qu'il y en a pour tout le monde : pour l'estomac et pour le cerveau.

Mais à part la goulah, les buveurs géorgiens ont encore une foule d'autres vases des formes les plus fantastiques :

Ils ont des courges à longs tuyaux ;

Des cuillers à soupe au fond desquelles, je ne sais pourquoi, il y a une tête de cerf en vermeil dont les bois sont mobiles : elles s'appellent *quabi ;*

Des coupes larges comme des soupières;

Des cornes montées en argent, longues comme la trompe de Roland.

Le moindre de ces récipients contient une bouteille, qu'il faut toujours boire d'un seul coup et sans se reprendre.

D'ailleurs, le convive géorgien ou étranger qui s'assied, je me trompe, qui s'accroupit à une table géorgienne, toujours maître de ce qu'il mange, n'est jamais maître de ce qu'il boit.

C'est celui qui lui porte un toast qui décide de la capacité de son estomac.

Si le toast est porté avec une goulah pleine, avec une courge pleine, avec une quabi pleine, avec une coupe pleine, avec une corne pleine, celui qui accepte le toast doit vider jusqu'à la dernière goutte la goulah, la courge, la coupe, la quabi ou la corne.

Celui qui porte le toast dit ces paroles sacramentelles :

— *Allah verdi.*

Celui qui accepte le toast répond :

— *Yack schioldi.*

Ce défi lancé, il faut boire ou crever.

Un Géorgien regarde comme un grand honneur d'être cité comme un ivrogne de première force.

Lorsque l'empereur Nicolas vint au Caucase, le comte Woronzoff lui présenta un prince Eristoff, en lui disant :

— Sire, j'ai l'honneur de vous présenter le premier ivrogne de toute la Géorgie.

Le prince s'inclina modestement, mais plein de satisfaction.

Qu'on juge donc, moi qui ne bois que de l'eau, de quelle torture j'étais menacé en acceptant un dîner géorgien.

Je n'en pris pas moins bravement mon parti.

J'arrivai à l'heure dite.

Pour me faire honneur, on avait rassemblé deux ou trois buveurs renommés, — et entre autres le prince Nicolas Tchawtchawadzé et un Polonais nommé Joseph Penerepsky.

Nous avions, en outre, un poëte et un musicien. Le poëte se nommait Evangoul-Evangouloff.

Notre hôte se nommait Jean Kérésélidsé.

Nous étions à peu près douze à table.

La première chose qui me frappa en entrant dans la salle à manger fut une immense jarre, spécimen de celles des quarante voleurs d'Ali-Baba, contenant quatre-vingts à cent bouteilles.

Il fallait la vider.

Un grand tapis était étendu à terre : sur ce tapis étaient posées des assiettes, avec fourchettes, cuillers et couteaux, pour nous habitués à ces délicatesses.

Les convives du pays devaient, selon la vieille coutume patriarcale, manger avec les doigts.

On me donna la place d'honneur au milieu de la table. Le maître de la maison se plaça en face de moi, on mit à ma droite le prince Nicolas, à ma gauche M. Penerepsky.

Le musicien et le poëte se placèrent à l'un des bouts de la table, et le dîner commença.

J'ai pour habitude d'éviter le danger aussi longtemps que je le puis, mais lorsque le moment est venu d'y faire face, je m'arrête et je tiens résolûment aux chiens.

Ce fut ce qui m'arriva dans cette circonstance.

L'homme qui ne boit pas de vin, — ce que je vais avancer aura d'abord l'air peut-être d'un paradoxe, mais deviendra une vérité pour quiconque approfondira la question,—l'homme qui ne boit pas de vin a, au moment de la lutte, un grand avantage sur celui qui en boit.

C'est que celui qui en boit a toujours au fond du cerveau un reste d'ivresse de la veille à laquelle se soude l'ivresse du jour.

Tandis que celui qui ne boit que de l'eau arrive avec une tête ferme et saine qu'il faut d'abord que le vin mette au niveau de celles des buveurs.

Eh bien, avec le vin de Kakhétie, c'est toujours l'affaire de cinq ou six bouteilles.

Combien en vidai-je pour mon compte, au milieu des gammes du musicien et des gargouillades du poëte, qui mangeaient et buvaient entre leurs improvisations?

Je ne saurais le dire, — mais il paraît que ce fut majestueux, — car, le dîner fini, il fut question de me délivrer un certificat constatant ma capacité non pas intellectuelle, mais métrique.

La proposition fut acclamée, on prit un morceau de papier où chacun mit son attestation et sa signature.

Le maître de la maison ouvrit la marche par ces trois lignes :

« M. Alexandre Dumas est venu dans notre pauvre rédaction, et y a accepté un dîner où il a pris du vin plus que les Géorgiens.

» 1858, 28 novembre (vieux style).

» JEAN KÉRÉSÉLIDSÉ,

» Rédacteur du journal géorgien *l'Aurore.* »

Après l'attestation de l'amphitryon venait celle du prince Nicolas, conçue en ces termes :

« J'ai assisté et je suis témoin que M. Dumas a pris plus de vin que les Géorgiens.

» Prince NICOLAS TCHAWTCHAWADZÉ. »

Quant au poëte, ce fut un simple madrigal qu'il me fit, et non une attestation qu'il me donna.

Voici la traduction du madrigal géorgien :

« Notre adoré poëte est venu,
» C'est comme si l'empereur était arrivé.
» Civilisateur de l'esprit,
» Il est la gaieté de la Géorgie. »

Quant aux autres certificats, je renvoie mes lecteurs à l'original que je tiens à leur disposition, attendu qu'ils sont en géorgien, en russe et en polonais.

Nous avons dit que les Géorgiens étaient, sous le rapport des charmants défauts dont les avait doués la nature, les élus de la création.

Nous avons dit qu'ils étaient prodigues. Ils portent avec eux la preuve de cette prodigalité : tous les Géorgiens sont ruinés ou à peu près.

Il est vrai que le gouvernement russe les a puissamment aidés dans cette œuvre.

Nous avons dit qu'ils étaient les premiers buveurs du monde. La politesse qu'ils ont eue de me signer un certificat ne saurait nuire à leur réputation : leur certificat, comme beaucoup des nôtres, est probablement un certificat de complaisance.

Nous avons dit qu'ils étaient braves.

Quant à cela, nul ne le leur conteste, même les plus braves d'entre les Russes. On cite d'eux des traits de bravoure d'une simplicité merveilleuse.

Dans une des expéditions que faisait le comte Woronzoff, on arriva en vue d'un bois que l'on croyait gardé par les montagnards.

— Qu'on pointe deux canons chargés à mitraille sur le bois, dit le comte, que l'on fasse feu, et nous verrons bien si le bois est gardé.

— A quoi bon perdre du temps et de la poudre, Excellence? dit un prince Eristoff qui se trouvait là ; je vais y aller voir.

Et il mit son cheval au galop, traversa le bois dans un sens pour aller, le traversa dans l'autre pour revenir, et, en revenant, dit avec une simplicité antique :

— Il n'y a personne, Excellence.

Mais outre les qualités que nous venons d'énumérer, les Géorgiens en ont une dont nous n'avons pas parlé, et dont nous ne voulons pas leur faire tort.

Ils ont des nez comme on n'en a dans aucun pays du monde.

Marlinsky a fait une espèce d'ode sur les nez géorgiens. Nous la citerons, n'ayant pas l'espoir de faire mieux que lui.

***

Avez-vous jamais réfléchi, chers lecteurs, à l'admirable chose qu'est un nez?

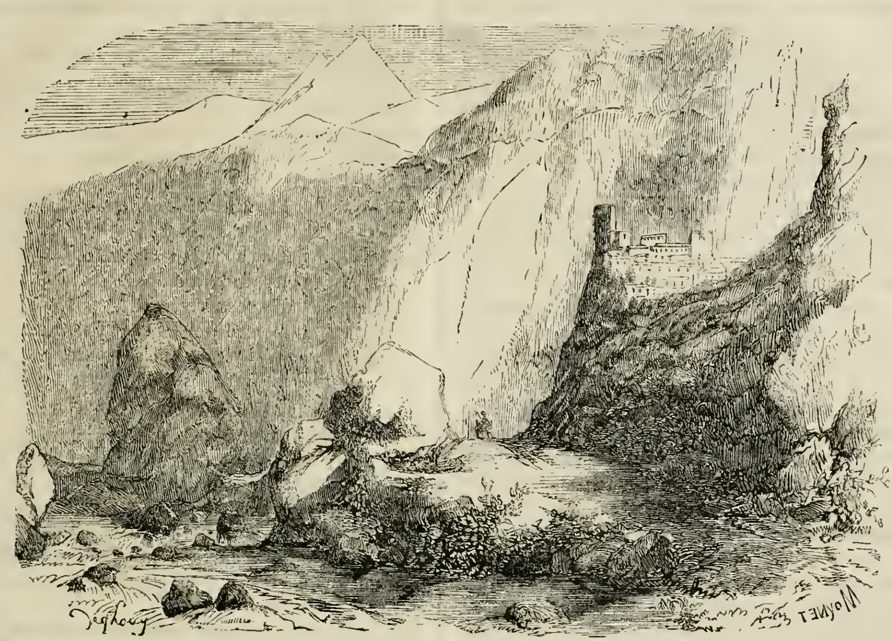
Un nez ? — Oui, un nez.

Et comme un nez est utile à tout individu qui lève, comme dit Ovide, son visage au ciel ?

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro — N° 23 — **8 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Eh bien, chose étrange, ingratitude inouïe : pas un poëte n'a encore eu l'idée de faire une ode au nez.

Il faut que ce soit à moi, qui ne suis pas poëte, ou qui du moins n'ai la prétention que de venir après nos grands poëtes, qu'une idée comme celle-là pousse.

En vérité, le nez a du malheur.

Les hommes ont inventé tant de choses pour les yeux...

On a fait pour eux des chansons, des compliments, des kaléidoscopes, des tableaux, des décorations, des lunettes.

Et pour les oreilles,

D'abord les boucles d'oreille, *Robert le Diable*, *Guillaume Tell*, *fra Diavolo*, les violons de Stradivarius, les pianos d'Érard, les trompettes de Sax.

Et pour la bouche,

Carême, la *Cuisinière bourgeoise*, l'*Almanach des gastronomes*, le *Dictionnaire des gourmands;* on lui a fait des soupes de toute espèce, depuis la batwigne russe jusqu'à la soupe au chou française; on lui fait manger la réputation des plus grands hommes, depuis les côtelettes à la Soubise jusqu'au boudin à la Richelieu. On a comparé ses lèvres à du corail, ses dents à des perles, son haleine à du benjoin. On lui a servi des paons avec leurs plumes, des bécasses sans être vidées. On lui promet enfin pour l'avenir des alouettes toutes rôties.

Qu'a-t-on inventé pour le nez?

L'essence de rose et le tabac à priser.

Ah! c'est de l'ingratitude, philosophes mes maîtres, poëtes mes confrères.

Et cependant, avec quelle fidélité ce membre... — Ce n'est pas un membre, me crieront les savants. — Pardon, messieurs, je me reprends, avec quelle fidélité cet appendice, ah! — et cependant, disais-je, avec quelle fidélité cet appendice ne nous sert-il pas!

Les yeux dorment, la bouche se ferme, les oreilles s'assourdissent.

Le nez, lui, fait toujours bonne garde.

Il veille sur notre repos, contribue à notre santé; toutes les autres parties de notre corps, les mains, les pieds, font des bêtises. Les mains se laissent prendre dans le sac comme des sottes qu'elles sont; les pieds buttent et font tomber le corps comme des maladroits qu'ils sont.

Et dans ce dernier cas, qui souffre encore la plupart du temps? Les pieds font la faute, et c'est le nez qui est puni.

Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire :

— Monsieur un tel s'est cassé le nez?

Il y a eu bien des nez cassés depuis le commencement du monde.

Que l'on me cite un nez, un seul, qui ait été cassé par sa faute.

Non, sur ce pauvre nez tout retombe.

Eh bien, il supporte tout avec une patience évangélique ; quelquefois, il est vrai, il pousse la hardiesse jusqu'à ronfler, mais où, mais quand l'avez-vous entendu se plaindre?

Oublions que la nature l'a créé instrument admirable, trompette parlatoire pour augmenter ou diminuer à notre volonté le volume de notre voix. Ne disons rien du service qu'il nous rend en se faisant l'intermédiaire entre notre âme et l'âme des fleurs. Repoussons son utilité et prenons-le seulement de son côté esthétique, la beauté.

Cèdre du Liban, il foule sous ses pieds l'hysope des moustaches. Colonne centrale, il sert de base au double arc des sourcils; sur son chapiteau se pose l'aigle, c'est-à-dire la pensée; autour de lui fleurissent les sourires. Avec quelle fierté le nez d'Ajax se dressait-il contre l'orage, quand il disait: J'échapperai malgré les dieux! Avec quel courage le nez du grand Condé, qui n'a jamais été nommé grand qu'à cause de son nez, avec quel courage le nez du grand Condé entrait-il avant tout le monde, et avant le grand Condé lui même, dans les retranchements des Espagnols, où le vainqueur de Lens et de Rocroy avait eu la hardiesse ou plutôt l'imprudence de jeter son bâton de commandement! Avec quelle assurance se présentait au public le nez de Dugazon, qui avait trouvé quarante-deux manières de se mouvoir, et toutes plus comiques les unes que les autres !

Non, je ne crois pas que le nez soit condamné à l'obscurité dans laquelle l'ingratitude des hommes l'a laissé jusqu'ici.

Peut-être aussi est-ce parce que les nez d'Occident sont en général de petits nez, qu'ils ont subi cette injustice.

Mais il n'y a pas que les nez d'Occident, que diable !

Il y a les nez d'Orient, qui sont de jolis nez.

Doutez-vous de la supériorité de ces nez-là sur les vôtres, messieurs de Vienne, de Paris ou de Pétersbourg?

En ce cas, Viennois, prenez le Danube; Parisiens, le bateau à vapeur; Pétersbourgeois, le Péricladnoi, et dites ces simples mots :

— En Géorgie !

Ah! seulement, je vous annonce d'avance une humiliation profonde : apportassiez-vous en Géorgie un des plus grands nez de l'Europe, le nez d'Alcide Touzé ou celui de Schiller, à la barrière de Tiflis on vous regardera avec étonnement, et l'on dira :

— Voilà un monsieur qui a perdu son nez en chemin, quel malheur !

Dès la première rue de la ville, que dis-je dès la première rue la ville! dès les premières maisons du faubourg, vous serez convaincus que tous les nez grecs, romains, allemands, français, espagnols et même napolitains, doivent s'enfoncer de honte dans les entrailles de la terre à la vue des nez géorgiens.

Ah ! vrai Dieu ! les beaux nez que les nez de la Géorgie, les robustes nez, les magnifiques nez !

D'abord, il y en a de toutes les formes :

De ronds, de gros, de longs et de larges.

Il y en a de toutes les couleurs :

De blancs, de roses, de rouges et de violets.

Il y en a de montés avec des rubis, d'autres avec des perles. J'en ai vu un monté avec des turquoises.

Vous n'avez qu'à les presser entre les deux doigts, et du plus petit coulera une pinte de vin de Kakhétie.

En Géorgie, une loi de Wachtany IV a aboli la toise, le mètre, l'archine, il n'a conservé que le nez.

Les étoffes se mesurent au nez.

On dit : J'ai acheté dix-sept nez de tarmalama pour me faire une robe de chambre, sept nez de kanaos pour me faire un pantalon, un nez et demi de satin pour me faire une cravate.

Et disons-le, les dames géorgiennes trouvent que cette mesure vaut beaucoup mieux que toutes les mesures de l'Europe.

CHAPITRE XLVII.

Route de Tiflis à Wladikawkass.

Dès mon arrivée à Tiflis j'avais décidé que je prendrais, sur mon séjour dans la capitale de la Géorgie, une semaine pour faire une excursion à Wladikawkass.

Ce n'était pas assez d'avoir passé par les portes de fer de Derbent, je voulais passer par celles du Darial.

Ce n'était point assez d'avoir fait le tour du Caucase, il fallait le couper par la moitié.

Malgré la menace du temps, — que l'on n'oublie pas que nous étions en décembre, — nous montâmes en tarantasse.

Moynet restait à Tiflis, Kalino seul venait avec moi.

Dès la porte de la maison de notre hôte nous trouvâmes un spécimen de chemin que nous allons suivre pendant toute la route. Il longe la rive droite de la bruyante et rapide Koura en suivant la base d'une chaîne de montagnes peu élevées, puis il tourne brusquement à gauche au moment où la rivière fait un coude appelé *le Genou du Diable*, nom qui lui vient de ce que sa partie inférieure a la forme d'un genou immense.

A partir du Genou du Diable, le chemin devient plus effondré et plus cahoteux que jamais. Notez qu'on est à deux verstes à peine de la ville.

La seule chose remarquable dans cette première partie de la route, c'est, à une hauteur où aucun escalier ne conduit,

où aucune échelle ne peut atteindre, une multitude d'excavations dont l'entrée présente toujours une forme carrée.

Les cavernes, je l'avoue, excitaient vivement ma curiosité ; par malheur, si j'étais curieux, Kalino ne l'était pas : il eût passé près des sept châteaux du roi de Bohême sans s'informer qui les avait bâtis. Ce n'était qu'avec un fabuleux travail que j'arrivais à monter son intelligence à la hauteur de la question que je voulais lui faire faire.

Au reste, la situation était mauvaise : notre hiemchick était le seul à qui nous pussions demander des renseignements, et le brave homme, qui faisait depuis quinze ans trois ou quatre fois par semaine le chemin que je faisais pour la première fois, n'avait jamais remarqué les ouvertures dont je lui demandais l'explication.

J'en étais donc réduit à mes conjectures.

Les excavations sont-elles creusées de main d'homme ou par la nature?

Pour être creusées par la nature, elles sont évidemment trop régulières. Les cristallisations que l'on rencontre au Caucase affectent parfois des formes d'une incroyable régularité, mais des cristallisations ne sont pas des ouvertures.

Ce qui est plus probable, c'est que les cavernes sont les habitations des premières races d'hommes qui ont habité le Caucase. S'il en est ainsi, inclinons-nous avec respect devant ces vénérables restes de l'architecture primitive.

Quand je dis primitive, je crois que je me trompe : les premières habitations des hommes durent être des arbres à l'ombrage épais. L'hiver les força de quitter l'arbre hospitalier et de chercher un abri contre le froid, et alors force leur fut de se retirer dans des cavernes, ou d'en creuser quand ils n'en trouvèrent pas de toutes faites.

En tout cas, si ces cavernes ont eu la destination que nous leur prêtons, elles datent de quelque chose comme soixante-dix siècles, ce qui est une fort honorable antiquité, et ce qui prouve tout simplement qu'il ne faut pas moins que sept mille ans pour nous apprendre que nous ne savons rien.

Peut-être aussi ces excavations sont-elles les tombeaux où des anciens Guèbres déposaient les cendres de leurs morts ; en Perse, et particulièrement dans la province de Yezdé, près de Téhéran, on trouve dans la montagne des cavernes exactement pareilles à celles que nous avions devant les yeux, et que les gens du pays regardent comme les tombeaux des sectateurs de Zoroastre.

Il n'y aurait rien de trop hasardé à cette dernière supposition, le culte des adorateurs du feu ayant dominé en Géorgie, et surtout dans sa capitale, Mskett, jusqu'à l'introduction du christianisme.

La tradition populaire veut que la route que nous suivions soit la même qu'ait suivie Pompée en poursuivant Mithridate. Près du pont bâti sur la Koura en 1840 par le père de notre hôte, M. Zoubaloff, ingénieur du gouvernement, sont des ruines d'un pont en briques que l'on attribue au vainqueur du roi de Pont.

Ce pont traversé, on entre dans Mskett, c'est-à-dire dans l'ancienne capitale de la Géorgie, aujourd'hui un pauvre village situé sur l'emplacement de l'ancienne ville, dans un angle formé par le confluent de l'Aragwi et de la Koura.

Si l'on remonte aux traditions nationales, Mskett fut bâtie par Msketos, fils de Kartlos, qui vivait six générations seulement après Moïse. Quelques siècles après sa fondation, elle était devenue une ville considérable, que les rois de Géorgie choisirent pour leur résidence. Un de ses gouverneurs, Persan de naissance, nommé Ardam, l'entoura de murailles, bâtit près du pont de la Koura une forteresse dont on voit encore les ruines et une autre du côté nord.

Au temps d'Alexandre le Grand, lors de la persécution des Guèbres, les murailles de Mskett furent démolies par Aron, puis relevées par Pharnavaz. Le roi Mirian, qui régna de 265 à 318 de Jésus-Christ, fit bâtir à Mskett une église en bois dans laquelle on conservait une tunique déchirée du Christ. Mirdat, vingt-sixième roi de Géorgie, qui florissait vers la fin du même siècle, substitua des colonnes de pierre aux colonnes de bois.

C'est la même église qui s'appelle aujourd'hui Samironé.

Au nord de celle-ci, le même roi fit bâtir celle Ghthaëbissa-Sansthawro, ornée d'une belle coupole. Le quarante-troisième roi de Géorgie, Mir, qui vécut vers la fin du septième siècle, y est enterré. Vers 1304, la ville, dévastée, fut rebâtie sous le règne de Ghiorghi, soixante-onzième roi, mais ce ne fut que pour être de nouveau ruinée par Timourlang, que les Géorgiens appellent Langtimour. Mskett se releva de nouveau de ses ruines sous Alexandre, soixante-seizième roi de Géorgie, qui fit bâtir une église en pierre, avec une coupole. Enfin, Wachtang fit à cette même église de grands embellissements vers 1722. Plusieurs rois y sont enterrés, et entre autres le dernier, Yorghi, mort, je crois, en 1811 seulement.

A l'est de Mskett est le mont Djivar-Zedatseni, au sommet duquel est bâtie l'église de la Cuarisse. La tradition raconte qu'une chaîne de fer s'étendait du sommet de cette dernière église au sommet de celle de Mskett, et que les saints des deux églises se rendaient la nuit visite en marchant sur cette chaîne.

Elles avaient été bâties l'une par un architecte et l'autre par son élève ; mais le maître, se voyant surpassé par son élève, se coupa la main droite de désespoir.

En 469, Mskett cessa d'être la capitale des rois de Géorgie, Wachsang-Gourgaslan ayant fait bâtir Tiflis et y ayant transporté sa résidence.

La ville abandonnée avait, assure-t-on, au moment de cet abandon, six verstes du nord au sud.

Aujourd'hui, la seule célébrité de Mskett est la qualité de ses poulardes, qui pourraient, assure-t-on, rivaliser avec celles du Mans, et de ses truites, qui ne le cèdent en rien aux fameuses truites de Ropscha.

Deux ou trois verstes au delà de Mskett, on rencontre le mont Zadeni, sur lequel sont les restes d'un fort bâti par Phavnadje, quatrième roi de Géorgie. Il éleva sur cette montagne l'idole Zadan, de là le nom de Zadeni.

Nous continuâmes notre route tout en interrogeant avec inquiétude le temps : d'épais nuages gris allaient s'abaissant, et semblaient n'être empêchés d'arriver jusqu'à nous que par les pics des montagnes qui les maintenaient à distance ; mais nous voyions ces pics de montagnes se couvrir peu à peu de neige, et le blanc linceul aller toujours en descendant vers nous.

A une dizaine de verstes après Mskett, nous quittâmes la base de la montagne pour suivre à travers la vallée les rives

de l'Aragwi. A partir de ce moment, et tant que nous suivîmes le fleuve, le chemin s'était fort amélioré : d'exécrable il était tout simplement redevenu mauvais. Il redevint exécrable à trois verstes avant Douchett, où nous arrivâmes à la nuit noire, ou plutôt à la nuit blanche, car la neige, qui pendant toute la journée s'était arrêtée aux montagnes, commençait à descendre dans la vallée.

Tout le monde était couché à Douchett. Une seule lumière brillait, pâle et prête à s'éteindre : celle de la station.

A cette lumière on alluma notre feu et celui du samavar. Nous tirâmes nos provisions, et, tant bien que mal, nous soupâmes.

Après le souper Kalino s'étendit voluptueusement sur son banc de bois et s'endormit avec cette charmante insouciance qui le caractérisait, sans s'inquiéter le moins du monde du lendemain.

Ce lendemain ne laissait pas cependant de me donner quelques inquiétudes; la neige tombait à flots.

Je me mis à travailler. J'écrivais tout courant mon voyage au Caucase, et contre toute contrariété le travail est ma grande ressource.

Vers trois heures du matin je me jetai sur mon banc, m'enveloppai de ma pelisse et m'endormis à mon tour.

A sept heures je me réveillai; il commençait à faire jour, si toutefois on peut appeler cela le jour.

Le brouillard était presque palpable : on eût dit un mur mobile et qui reculait à mesure que l'on avançait.

Kalino se réveilla et demanda des chevaux. Cette prétention de continuer notre route par un pareil temps ébouriffa notre smatritel. Nous pourrions encore arriver à Ananour, mais à coup sûr nous n'irions pas plus loin.

Je répondis que puisque c'était une question qui ne pouvait être résolue qu'à Ananour, il fallait d'abord aller jusqu'à Ananour.

Notre thé, notre déjeuner, la mauvaise volonté du maître de poste, nous conduisirent jusqu'à neuf heures et demie.

Nous partîmes enfin.

Trois heures après, c'est-à-dire vers midi, nous étions à Ananour.

Une petite éclaircie de lumière qui s'était faite vers midi nous avait permis d'entrevoir le fort d'Ananour, situé sur la rive droite de l'Aragwi. C'était autrefois une forteresse commandée par les *eristaws argaves;* elle fut prise à la suite de l'événement que nous allons raconter.

D'abord, établissons ceci : c'est que le mot *eristaw* ou *eristoff*, devenu aujourd'hui un nom propre, était autrefois un titre de commandement et voulait dire *chef du peuple.*

La plupart des noms des princes géorgiens ont cette origine. Les noms de famille ont disparu sous les titres, qui sont devenus les noms aujourd'hui en usage. Cela tient à ce que les commandements étant héréditaires, on s'habitua peu à peu à appeler les commandants par leurs titres, au lieu de les appeler par leurs noms.

En 1727, l'eristaw de l'Aragwi, — celui qui habitait le fort d'Ananour se nommait Bardsig, — un jour qu'il venait de faire un copieux repas avec ses frères et ses parents, l'un d'eux, en s'approchant de la fenêtre, vit au loin sur la route une noble dame qui, selon la coutume d'alors, qui est encore celle d'aujourd'hui, cheminait à cheval accompagnée de son aumônier, de deux fauconniers et d'une suite de serviteurs.

Il appela les autres convives.

Un de ces convives, qui avait une meilleure vue que les autres, reconnut la voyageuse pour la femme ou la sœur, je ne sais pas trop laquelle des deux, de l'eristaw de Ksani, avec lequel l'eristaw de l'Aragwi était pour le moment en délicatesse.

Une proposition fut faite, c'était d'enlever la jeune et belle voyageuse, car à mesure qu'elle approchait, on reconnaissait qu'elle était jeune et belle.

L'état de gaieté auquel étaient arrivés les convives de l'eristaw fit paraître cette proposition la plus naturelle du monde. On appela les noukers, on fit seller les chevaux, on descendit de la forteresse, on mit en fuite aumônier, fauconniers et serviteurs de la princesse, on la fit prisonnière et on l'emmena au château.

Une heure après le caleçon cerise de la pauvre princesse flottait sur le fort en manière d'étendard.

Que lui était-il arrivé à elle ?

Il faut croire que ce qui lui était arrivé était fort grave, car lorsqu'elle rentra chez elle, sans caleçon, l'eristaw de Ksani, qui avait nom le prince Chanche, fit le serment d'exterminer, depuis le premier jusqu'au dernier, tous les eristaws de l'Aragwi.

Ce n'était pas un serment facile à tenir, mais le prince Chanche fit ce qu'avait fait le comte Julien après le viol de dona Florinde : il se lia avec les infidèles.

Les infidèles du Caucase sont les Lesguiens.

Aidé des Lesguiens, l'eristaw de Ksani prit d'abord le fort de Khamchistsikhi, puis marcha sur Ananour, où étaient renfermés, comme dans un fort imprenable, l'eristaw de l'Aragwi et ces mêmes frères et parents qui avaient pris part à l'offense faite au prince Chanche.

Celui-ci, en arrivant en vue d'Ananour, vit le fameux caleçon cerise qui flottait au bout d'un bâton.

Il greffa alors un second serment sur le premier, ce fut de remplacer le caleçon, symbole de honte, par la tête de l'eristaw.

Le siége fut long, mais enfin, grâce aux Lesguiens, la forteresse fut prise, les eristaws égorgés depuis le premier jusqu'au dernier, et le caleçon cerise, conservé, dit-on, encore aujourd'hui comme une relique par la famille des vainqueurs, remplacé par la tête du prince Bardsig.

Dans le fort d'Ananour il existait deux églises, toutes deux consacrées à un saint fort inconnu chez nous, mais fort en honneur en Géorgie, à saint Khitobel. Aujourd'hui, il n'en reste que les ruines; toutes deux furent pillées et ruinées par les Lesguiens, qui ont crevé avec leurs kangiars les yeux des apôtres et des saints peints sur la muraille.

Ananour était autrefois le lazaret où faisaient quarantaine ceux qui entraient en Géorgie venant de Russie.

Nous n'avions qu'une prétention, celle d'aller coucher à Passanaour, c'est-à-dire de faire encore vingt-deux verstes dans notre journée.

A partir d'Ananour, le chemin devient non-seulement mauvais, mais encore dangereux; il s'escarpe aux flancs d'une

montagne roide et couverte de bois, et est large à passer deux voitures à peine.

L'Aragwi, à cinq cents pieds au-dessous du voyageur, bouillonne dans un précipice.

A quinze verstes d'Ananour, un ruisseau, le Menesaou, je crois, se précipite d'une vingtaine de pieds et forme une belle cascade.

Ananour est un simple poste de Cosaques d'une quarantaine d'hommes, ne présentant aucune ressource. Par bonheur nous avions avec nous assez de provisions pour atteindre Kobi, en supposant que nous l'atteignissions, ce qui devenait problématique à cause du changement de climat; depuis Ananour nous étions entrés dans l'hiver, et notre tarantasse roulait sur un pied, un pied et demi, et même deux pieds de neige.

Le prince Bariatinsky, en nous racontant une anecdote qui lui était arrivée, nous avait prévenus de l'obstacle que nous rencontrions.

Un jour qu'il suivait le chemin opposé au nôtre, c'est-à-dire qu'il venait de Wladikawkass à Tiflis, il se trouva arrêté un peu au-dessus de Passanaour par une avalanche qui avait barré le chemin. Pendant qu'on déblayait la route pour faire passer ses équipages, il descendit impatient de son traîneau, et, vêtu d'une simple capote d'officier, une badine à la main, il se mit bravement en route, décidé à marcher tant que ses voitures ne le rattraperaient pas, et, s'il le fallait, à faire toute la route à pied.

La route est un peu longue; elle est, comme nous l'avons dit, de vingt-deux verstes.

Le prince en avait déjà fait une dizaine et commençait à regarder, mais inutilement, derrière lui si ses voitures arrivaient, lorsqu'il vit déboucher par un des sentiers de la montagne un joyeux Géorgien au nez rouge dénotant le beau buveur, qui s'en venait chantant sur un petit mais vigoureux cheval.

Le prince jeta un regard d'envie sur l'homme, et surtout sur l'animal.

Tout au contraire du Géorgien, le prince venait à pied; il s'était refroidi dans la neige et il n'avait pas, pour lui souffler une chanson à l'oreille, ce joyeux compagnon qu'on appelle l'ivresse.

Nous sommes obligé de nous servir de ce mot n'en trouvant pas d'autre; un Géorgien n'est jamais ivre.

Un Géorgien boit à dîner, et sans qu'il y paraisse autrement que par une gaieté plus expansive, ses huit ou dix bouteilles de vin.

Le prince Bariatinsky m'a donné une goulah magnifique ayant appartenu à l'avant-dernier roi de Géorgie : elle contient quatre bouteilles. Le roi la vidait sans reprendre haleine.

Or notre Géorgien eût été bien embarrassé de dire combien de goulahs il avait vidées, mais ce qu'il pouvait affirmer, c'est qu'il était dans cet état de béatitude où le vrai buveur suit le précepte de l'Évangile en aimant son prochain comme lui-même.

Aussi, voyant son prochain qui se promenait dans la neige, une badine à la main, s'approcha-t-il de lui et débuta-t-il par le *gamar djoba* sacramentel, c'est-à-dire *que la victoire soit avec vous.*

Le prince répondit : *gaghi mardjos,* c'est-à-dire *avec vous aussi.*

Mais comme le prince ne savait guère que ces deux mots de la langue géorgienne, il demanda à l'homme à cheval s'il parlait russe.

— Oui, un peu, répondit le Géorgien.

Et la conversation s'engagea.

Un Géorgien marche toujours la main ouverte et le cœur ouvert, aussi commença-t-il par se raconter des pieds à la tête à son compagnon de voyage.

C'était un tout petit propriétaire comme il y en a tant en Géorgie depuis que les grands ont disparu ; il avait un cheval et six ou huit arpents de vigne. Il avait été invité à une noce dans la montagne, et il venait de la noce. Avant de partir on avait bu le coup de l'étrier, après quoi il s'était remis en route pour retourner à Tiflis.

Le prince le laissa dire; puis, quand il eut fini :

— Mon ami, lui dit-il, vous devriez bien faire une chose.

— Laquelle? demanda le Géorgien.

— Vous devriez me louer votre cheval jusqu'à Ananour. Il reste huit ou dix verstes à faire ; ce n'est rien pour vous qui n'êtes pas fatigué, c'est beaucoup pour moi qui en ai déjà fait dix ou douze.

— Louer! allons donc! dit le Géorgien, vous prêter, oui.

Et il mit pied à terre en chantant une chanson géorgienne dont le sens est :

Il faut bien s'aider entre frères.

— Mais non, mais non, dit le prince en tirant un billet de dix roubles de sa poche et en essayant de le faire accepter au Géorgien.

Celui-ci le repoussa avec un geste d'une majesté royale, et remettant d'une main la bride au prince et de l'autre lui tenant l'étrier :

— Faites-moi la grâce de monter, dit-il.

Le prince savait que lorsqu'un Géorgien offre, c'est de bon cœur, il monta; puis, une fois monté, se mit à marcher au pas à côté du cavalier démonté.

— Que diable faites-vous ? lui demanda le Géorgien.

— Vous le voyez, répondit le prince, je vous tiens compagnie.

— Je n'ai pas besoin de votre compagnie, et vous avez besoin, vous, d'un bon feu et d'un verre de vin. Piquez droit sur Ananour, et dans une heure vous y serez.

— Mais votre cheval ?

— Vous le laisserez dans une écurie quelconque, et vous direz : — Ce cheval appartient à un bonhomme qui me l'a prêté et qui vient derrière. Voilà tout.

— Alors vous permettez ?

— Comment donc ! je vous en prie.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois et partit aussi vite que le chemin permettait au cheval d'aller.

Une heure après, en effet, il était à Ananour.

Là, son dîner l'attendait; là, toute la garnison était sur pied; là enfin, il retrouvait tous les honneurs dus à son rang.

Le prince se mit à table en recommandant de guetter le Géorgien et de donner double ration d'avoine à son cheval.

Puis il dîna en homme qui a fait douze verstes à pied et dix à cheval.

Au dessert, la porte s'entre-bâilla doucement, et il vit passer la tête joyeuse de son Géorgien, précédée du nez qui lui servait de phare.

— Ah ! dit-il, vous voilà, mon bon ami ; asseyez-vous, et mangez et buvez.

Le Géorgien balbutia quelques mots, se mit à table, mangea et but.

Il mangeait depuis une heure, il buvait depuis deux et ne se levait pas.

Le prince se leva.

Le Géorgien en fit autant.

Le prince était fatigué et désirait se coucher ; mais, tout levé qu'il était, le Géorgien restait debout.

Le prince lui donna la main et lui souhaita le bonsoir.

Le Géorgien alla jusqu'à la porte, mais à la porte il s'arrêta.

Décidément il avait à dire au prince quelque chose qu'il n'osait lui dire.

Le prince alla à lui.

— Voyons, lui demanda-t-il, parlez franc, vous voulez me dire quelque chose ?

— Oui, Votre Excellence, je voulais vous dire que lorsque je vous ai rencontré, je vous ai pris pour un pauvre officier russe, mon égal, alors j'ai repoussé les dix roubles que vous m'avez offerts ; maintenant, voilà que vous êtes prince, grand seigneur, riche comme le padishah, il me semble que c'est tout autre chose et que je puis recevoir de vous ce que vous voudrez bien me donner.

Le prince trouva la réclamation juste, seulement, au lieu de dix roubles, il en donna vingt au joyeux Géorgien.

Nous avons raconté cette anecdote, parce que nous la trouvons d'une simplicité charmante et peignant à merveille les mœurs du pays.

J'ai parlé de la route de Tiflis à Wladikawkass, et *vice versa*, traversant le Caucase dans toute sa largeur, et j'ai répété le dicton commun :

« Avec l'argent dépensé pour cette route, on pourrait paver en roubles le chemin qui conduit de Tiflis à Wladikawkass. »

C'est à Passanaour que commence la nouvelle route qui doit aller directement de Passanaour à Kassbeck, en laissant de côté Kaïchaour et Kobi, c'est-à-dire les deux stations sur lesquelles ou plutôt entre lesquelles tombent les avalanches. Il serait difficile de dire depuis combien d'années on travaille à cette route, qui peut s'étendre aujourd'hui sur une longueur de quinze ou dix-huit verstes, mais qui probablement sera complétement ruinée d'un côté tandis qu'on achèvera l'autre.

Si jamais cette route s'achève, elle sera large, unie, accessible ; elle serpentera au milieu de montagnes dont la hauteur n'est point effrayante, dont les rampes ne sont point escarpées, et où, par conséquent, l'on aura peu à craindre les avalanches de neige et les éboulements de roches.

A cinq ou six verstes de Kassbeck, le vallon que suit cette nouvelle route est brusquement coupé par une haute colline qu'il a été impossible de tourner ; on la franchira en faisant des zigzags, comme au mont Axous, ce qui ne raccourcira point la route, mais seulement la fera plus commode.

Pendant la nuit, des nouvelles de la route nous étaient arrivées : depuis trois jours la neige tombait sur les hauteurs, et l'on nous assurait qu'il devait y en avoir au moins cinq à six pieds. Il était impossible de continuer notre voyage en tarantasse ; à peine si la chose serait possible en traîneau.

Nous troquâmes donc notre tarantasse contre un traîneau auquel nous attelâmes cinq chevaux ; on nous prévint que, selon toute probabilité, nous serions obligés de troquer à Kvichett ces chevaux contre des bœufs.

Tout alla bien jusqu'à Kvichett ; nous traversions un pays assez plat, ayant l'Aragwi à notre droite et des coteaux boisés à notre gauche. Bientôt nous traversâmes la rivière et eûmes, au contraire, l'Aragwi à notre gauche et les coteaux à notre droite.

Au delà de Kvichett commençait une montée de six verstes, presque à pic, on dételа nos chevaux, et l'on attela douze bœufs à notre traîneau. Ces bœufs enfonçaient à chaque pas dans la neige jusqu'au ventre, et tiraient à grand'peine notre traîneau, qui était obligé, pour passer, de déplacer sa largeur de neige.

Cette neige, sur laquelle nous passions les premiers, était extrêmement friable.

Nous n'avions que vingt-deux verstes à faire, c'est-à-dire cinq lieues et demi, et nous mîmes plus de six heures à les faire. Deux fois, nous rencontrâmes des traîneaux. La route était si étroite, qu'il fallait prendre toutes sortes de précautions pour que l'un des deux traîneaux ne tombât point dans le précipice, dont la pente était dissimulée par la neige. Par bonheur, notre position nous autorisait à prendre la droite, et au lieu de pencher sur l'abîme, nous nous collions contre le rocher.

Une fois, les deux premiers bœufs du traîneau qui nous croisait perdirent pied, et les voyageurs furent obligés de s'élancer sur la route ; le conducteur retint ses bêtes je ne sais comment. Leur terreur avait été si grande, que lorsqu'ils se retrouvèrent sur un terrain solide, les pauvres animaux se mirent à trembler de tout leur corps, un des deux même se coucha.

Au fur et à mesure que nous montions, la neige nous paraissait plus éclatante ; aussi, tous ceux que nous rencontrions portaient-ils de grandes visières pareilles à des abat-jour de lampes, qui leur donnaient les plus ridicules aspects.

Finot nous avait prévenus de ce phénomène, et, par son conseil, nous nous étions munis de voiles de tulle vert, comme les amazones en portent chez nous pour aller au bois, et les commis voyageurs, à Londres, pour aller aux courses d'Epsom. Ceux qui ne prennent pas cette précaution, ou celle d'allonger leurs chapeaux avec la visière dont nous avons parlé, risquent d'attraper des ophthalmies.

Une fois arrivé à Kaïchaour, il faut s'arrêter et regarder autour de soi, et surtout derrière soi.

Autour de soi l'on a les neiges éternelles, derrière soi les plaines de la Géorgie.

Je ne sais pas quel aspect le paysage prend l'été : l'hiver, il est triste et grandiose ; tout est d'une blancheur éclatante. Nuages, ciel, terre, c'est un vide immense, une monotonie sans fin, un silence de mort.

Les seules taches noires que l'on aperçoive sont des fragments de rochers dont les pics trop aigus ne laissent pas de

point d'appui à la neige, ou les parois de quelque cabane solitaire bâtie sur des rochers escarpés et inaccessibles. Ces taches noires, au reste, sont le seul moyen qu'aient les voyageurs de se rendre compte des distances, qui autrement se confondent dans le vague. En regardant ces cabanes isolées, en les voyant aux trois quarts couvertes par la neige, sans apercevoir aucune cheminée ni aucun sentier qui y conduise, on pourrait croire qu'elles sont abandonnées par leurs habitants.

Au bas, dans la profonde vallée, lorsqu'on trouve quelque point d'appui, ou que l'on parvient à s'accrocher à quelque chose pour regarder au-dessous de soi, on voit serpenter l'Aragwi, non pas reluisant comme en été, long ruban d'argent déroulé sur le fond sombre de la terre, mais cours d'eau noirâtre, dont la couleur d'acier bruni tranche vivement avec la blancheur de la neige.

La station de Kaïchaour et tous les bâtiments qui l'entouraient étaient complétement couverts de neige ; les toits, du même ton que le reste du paysage, bosselaient cette neige comme des tumuli. Quant aux fenêtres, que le niveau de la neige eût dépassées de plus d'un mètre, il avait fallu faire des tranchées pour que la lumière du jour et l'air arrivassent jusqu'à elles. On eût pu se croire en pleine Sibérie.

Nous nous arrêtâmes à Kaïchaour. Il ne fallait pas songer à aller plus loin ce jour-là ; nous aurions été obligés de passer la montagne de la Croix de nuit, et l'on n'osait nous promettre que nous la passerions, même de jour.

Il était trois heures de l'après-midi.

On détela, et comme personne n'osait se hasarder dans la montagne par un pareil temps, nous eûmes pour nous seuls la meilleure chambre de la station. Ce qui n'est pas beaucoup dire.

Le lendemain, nous nous mîmes en route vers neuf heures du matin. Deux ou trois traîneaux étaient passés depuis l'heure de notre arrivée, de sorte qu'il y avait une espèce de chemin tracé.

Grâce à mon paderogni et à un ordre particulier donné par le prince Bariatinsky, on mit à ma disposition une douzaine de bœufs, dix soldats d'infanterie et dix Cosaques.

A peine avions-nous fait deux verstes en sortant de Kaïchaour, que nous rencontrâmes un seigneur ingonche, avec une suite de quatre noukers.

Quatre autres hommes, à cheval comme le seigneur et les noukers, venaient après eux, tenant en laisse six grands et magnifiques lévriers.

Le prince, on m'a dit que c'était un prince, portait l'ancien costume de nos croisés, c'est-à-dire le casque posé à plat sur la tête, avec un réseau de fer pendant tout autour, excepté par devant, la cotte de mailles, la schaska droite et le petit bouclier de cuir.

En effet, nous entrions dans le district ossète de Gouda.

A moins d'être un savant de la force de Klaprott ou de Dubois, il est difficile de reconnaître les Ossètes des Ingonches, leurs vainqueurs.

Les Ingonches ne sont ni mahométans ni chrétiens; ils ont une religion très-simple.

Ils sont déistes.

Leur dieu s'appelle Dale, mais il n'a autour de lui ni saints ni apôtres. Le dimanche, ils se reposent, et ont un grand et petit carême ; ils font des pèlerinages à certains lieux saints, qui sont presque tous des églises du temps de la reine Tamara. Leur prêtre est un vieillard qu'ils appellent Isanin-Stag (l'homme pur) ; il n'est point marié et fait les sacrifices et les prières.

Les missionnaires russes de la commission ossète se sont donné beaucoup de peine pour essayer de les convertir, mais ils n'ont pu y parvenir.

D'un autre côté, deux frères Ingonches ayant été vendus en Turquie, y embrassèrent le mahométisme et firent un pèlerinage à la Mecque, puis revinrent dans leur pays ; ils y trouvèrent leur mère encore vivante et la convertirent à l'islamisme, qu'ils prêchèrent ensuite à leurs compatriotes.

Mais ceux-ci leur dirent :

— Vous prêchez une religion que vous avez apprise dans votre esclavage ; nous n'en voulons pas. Allez-vous-en, et que l'on ne vous revoie plus dans le pays.

Les deux frères s'en allèrent, et on ne les revit plus.

Les Ingonches empruntent, comme les Kalmouks, leurs noms à des animaux ; les uns s'appellent *Poë*, ce qui veut dire *chien; Oust*, ce qui veut dire *bœuf; Kaka*, ce qui veut dire *cochon*.

Ils épousent cinq, six et même sept femmes, plus à l'aise encore sur ce point que les musulmans, qui n'en peuvent épouser que quatre.

Ils sont divisés en grands et petits Ingonches : les premiers habitent la plaine, les autres la montagne.

Quant aux Ossètes, dont nous avons dit quelques mots, et qui portent, chose qui me frappa tout particulièrement, des bonnets absolument semblables à ceux de nos pierrots, nous fîmes bientôt connaissance avec eux. Ils avaient été mis en réquisition pour déblayer la route, ce qu'ils faisaient en criant, en chantant, en se querellant, en se jetant des pelletées de neige.

Plusieurs voyageurs anciens et modernes ont écrit sur les Ossètes. Dubois a consacré la moitié d'un volume à la recherche de leur origine, mais il avoue qu'il n'a absolument rien trouvé sur eux que dans les auteurs russes, qui n'en savaient pas plus que lui à ce sujet.

Il est incroyable dans quel labyrinthe sans fil s'égarent les savants pris de la rage de prouver une origine. Selon Dubois, les Osselins ou Ossètes sont les anciens Méothes, ou les mêmes qui étaient autrefois connus sous les noms de *Assas*, de *Jases*, de *Alasses*, et plus tard de *Comanes*. Il trouve, avec cette persistance de l'homme qui ne peut pas trouver, une certaine analogie entre la langue, les coutumes et les mœurs des Ossètes et des Finnois ; il en déduit que les Estoniens descendent des Ossètes ou du moins sont très-proches parents. Pour arriver à ce résultat, Dubois se lance dans les citations historiques et dans les étymologies probables, et il déclare que les *Osselins* sont des *Scythes*, comme il a prouvé que les *Mèdes* descendent de *Midaï*, fils de Japhet.

Les Ossètes, qui habitent près de la grande route stratégique de la Géorgie, gagnent beaucoup d'argent. Mais dépensiers, joueurs et ivrognes, ils sont toujours très-mal vêtus, ou plutôt pas vêtus du tout. Ils vivent dans des cabanes de terre, dans les vieilles ruines des tours, dans des angles de fortifica-

tion. Tout ce qu'ils gagnent se dépense en tabac et en eau-de-vie. Pendant les grandes gelées, ils se chauffent à quelques minces tisons faisant de la fumée, mais jamais du feu, et il est impossible de distinguer parmi eux les riches des pauvres, les uns étant aussi mal mis que les autres.

Les Ossetins, comme les Ingonches, furent jadis, sous la reine Tamara, les adorateurs du Christ, mais aujourd'hui eux-mêmes ne sauraient dire ce qu'ils sont. Ils ont accommodé à leur caprice toutes les religions dont ils ont entendu parler, leur empruntant ce qui pouvait flatter leurs désirs et repoussant ce qui contrariait leurs caprices. Par toute la terre, même en Océanie, même chez les fétichistes de l'intérieur de l'Afrique, on chercherait inutilement un pareil amalgame d'idées sauvages et de croyances disparates.

Cela tient aussi à une cause historique. Une centaine d'années après la mort de la reine Tamara, un siècle, en conséquence, après que les Ossètes s'étaient faits chrétiens, les Mogols se répandirent comme un double torrent dans les plaines de la Ciscaucasie et de la Transcaucasie; devant ces flots de barbares inconnus, les Ossètes reculèrent et rentrèrent dans la montagne, qu'ils ne quittèrent plus.

Une fois là, ils perdirent tous rapports avec la Géorgie, et se replongèrent peu à peu dans leur ancienne ignorance, ne gardant de la religion chrétienne que certaines cérémonies, une idée de Dieu et de Jésus-Christ, auxquels ils donnent Mahomet pour prophète; avec cela, croyant aux anges, aux esprits, à la magie, pratiquant la bigamie et faisant des sacrifices païens.

Mais la prépondérance du christianisme sur l'islamisme se fait surtout sentir à l'endroit des femmes. Les femmes, chez les Ossètes, ne se dérobent point à la vue des hommes dans des demeures particulières et ne sortent pas voilées, tandis qu'aujourd'hui encore la Géorgie chrétienne, et surtout l'Arménie, subissant l'influence politique et morale de la Perse, laissent les femmes presque aussi esclaves et aussi recluses que si elles vivaient sous la loi de Mahomet.

D'un autre côté, dans les montagnes, où règne le brigandage armé, où les habitants comptent plus sur le vol que sur le travail, les femmes doivent faire une complète abnégation de leur volonté, porter tout le poids des travaux domestiques, pourvoir à la nourriture et à l'habillement de leurs maris, qui, pendant ce temps, cherchent les aventures et courent la montagne. L'Ossetin, en conséquence, achète une, deux, trois et même quatre femmes si ses moyens le lui permettent; il en paye l'ourvat, les traite sévèrement, et leur laisse tous les travaux de la maison et de la campagne.

S'il est mécontent d'elles, il les chasse de chez lui.

Les filles n'ont aucun droit à l'héritage; il ne leur donne pas de dot, au contraire, il les vend comme un animal domestique élevé dans la maison; aussi s'attriste-t-on à la naissance d'une fille et se réjouit-on à celle d'un garçon. Il en résulte que dans leurs cérémonies nuptiales on apporte toujours un garçon nouveau-né devant lequel les époux se prosternent plusieurs fois, priant leur dieu, quel qu'il soit, de leur accorder pour premier enfant un enfant mâle.

Le meurtre d'une femme, par suite de ces mêmes principes, est considéré comme moitié moins grave que le meurtre d'un homme.

La seule loi et la seule coutume qui n'aient jamais varié chez eux, c'est la loi du sang : œil pour œil, dent pour dent, loi des sociétés primitives, loi pour ainsi dire de la nature, la dernière que parviennent à détruire les civilisations quelles qu'elles soient. Et en effet, sans la stricte observance de cette loi, nul ne serait sûr de son existence au milieu de ces nations sauvages, qui n'obéissent qu'à l'entraînement de leurs passions.

Nous nous apercevons que nous nous sommes arrêté à une verste ou deux de Kaïchaour pour jeter un coup d'œil sur ces braves Ossetins qui, la pioche à la main, s'occupaient de nous faire une route. Mais les Ossetins et les avalanches sont les deux choses les plus intéressantes dont on puisse s'occuper, non pas à Paris lorsqu'on se promène rue de la Paix, ou boulevard de Gand, ou aux Champs-Élysées, mais au Caucase, de la station de Kaïchaour à celle de Kobi, et lorsqu'on monte la montagne de la Croix.

Les avalanches surtout.

Sur les pentes rapides du Caucase, bien plus encore que sur les inclinaisons moins rapides de la Suisse, la neige glisse par couches immenses et couvre des verstes entières de chemins; ou bien encore, si les avalanches restent par leur base soudées à la terre, le vent à leur surface soulève d'épaisses nuées de neige, les jette dans toutes les directions, et là où elles vont couvre avec elles les abîmes, nivelle les précipices, de sorte que le chemin réel disparaît, et que comme aucun poteau ne l'indique, le voyageur assez téméraire pour voyager au Caucase, du mois de décembre au mois de mars, est exposé à chaque instant à s'engloutir dans un ravin de deux ou trois mille pieds, alors qu'il se croit au beau milieu de sa route.

Deux ou trois jours de neige, et le chemin devient impraticable.

C'était justement le cas où nous nous trouvions, et ce qui avait nécessité l'emploi des Ossètes que nous venions de rencontrer sur notre route.

Mais les Ossètes sont trop bien avec la neige pour lutter sérieusement contre elle. Ils ne remuent en réalité les bras que lorsqu'ils sont directement surveillés par le smatritel ; aussitôt que celui-ci leur tourne le dos pour aller à une verste plus loin surveiller d'autres travailleurs, la bêche et la pioche rentrent dans le repos, d'où leurs propriétaires ne les tirent qu'à leur corps défendant.

A trois verstes de Kaïchaour, nous rencontrâmes la malle-poste de Russie, c'est-à-dire la simple caisse de la voiture démontée de ses roues et assujettie sur des traverses ; parfois même, et quand les chemins sont impraticables aux traîneaux, la malle-poste russe prend la forme d'un simple cavalier, qui lui-même en est réduit parfois à se métamorphoser en piéton.

Elle était conduite par trois chevaux attelés à la file, et comme elle descendait sur une pente rapide, celle de la montagne de la Croix, elle était maintenue en arrière par cinq ou six hommes qui l'empêchaient d'aller trop vite.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par Charlieu.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro — N° 24 — **9 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Nous interrogeâmes le courrier sur l'état du chemin, mais le courrier se contenta de nous répondre par une moue des moins engageantes ; enfin, poussé à bout par nos questions, il nous apprit qu'à trois ou quatre verstes de l'endroit où nous nous trouvions, il avait entendu un grand bruit, et que son avis était que ce grand bruit était celui d'une avalanche qui aurait coupé le chemin derrière lui.

Ces renseignements donnés, il continua sa route, nous laissant assez inquiets sur notre avenir.

En effet, à peine avions-nous fait quatre verstes depuis Kaïchaour : — et nous avions mis plus de deux heures à franchir cette distance, attendu que nos six chevaux, à la seconde verste, avaient menacé de ne pas nous conduire plus loin, de sorte qu'on leur avait adjoint quatre bœufs, lesquels traînaient non-seulement le traîneau, mais les chevaux.

Notre hiemchick, ou plutôt nos hiemchicks marchaient à pied du côté de l'abîme, sondant le chemin avec des bâtons ferrés. A midi nous n'avions pas fait moitié du chemin que nous avions à faire, et nous montions toujours.

Nos hiemchicks doutaient que nous arrivassions avant la nuit à Kobi...

— Si nous y arrivions. —

Ce *si nous y arrivions* méritait explication.

Cette explication, nous la demandâmes.

Kalino, à grand'peine, tira des hiemchicks ce pronostic assez fâcheux.

— Vers deux heures nous aurons du brouillard, et probablement avec le brouillard un chasse-neige.

Je savais par théorie ce qu'était un chasse-neige, mais je l'ignorais encore comme pratique, celui de Temir-Khan-Choura ne pouvant pas compter pour un vrai chasse-neige. Cette fois j'étais dans de bonnes conditions pour faire connaissance avec lui.

Il me passa cette mauvaise pensée que nos hiemchicks nous disaient cela pour nous effrayer, de sorte que je leur ordonnai d'aller en avant.

Ils obéirent, mais en nous faisant une dernière recommandation : c'était de garder le silence le plus complet.

Comme je tenais à m'instruire, je leur demandai la raison de cette recommandation.

Ils craignaient, si nous parlions haut, que la vibration produite dans l'air par notre voix ne détachât quelque fragment de neige, lequel, en roulant sur la pente, pouvait rapidement se transformer en une avalanche, laquelle avalanche venant naturellement sur ceux qui l'avaient éveillée, nous engloutirait sans miséricorde.

Il me parut qu'il y avait là dedans un peu plus de superstition que de réalisme ; mais j'avais entendu dire la même chose en Suisse, et retrouvant la même croyance à un autre bout du monde, elle me frappa.

D'ailleurs, la croyance plus ou moins profonde, même à une superstition, dépend des circonstances où l'on se trouve. Tel qui ne croit pas au coin de son feu, dans son salon, les pieds sur ses chenets, sa robe de chambre sur le dos et son journal à la main, croit dans une gorge du Caucase, sur une pente de quarante-cinq degrés, au bord d'un abîme, avec de la neige sur la tête et de la neige sous les pieds.

Que nous crussions ou que nous ne crussions pas, nous n'en gardâmes donc pas moins le silence.

Au reste, la prédiction de nos hiemchicks se réalisa ; seulement, sans doute pour ne pas nous faire attendre, ce fut vers une heure et non vers deux que le brouillard apparut. Ce fut l'affaire de cinq minutes.

Au bout de cinq minutes, nous ne vîmes plus que le derrière des deux chevaux attelés à notre traîneau.

Les quatre autres chevaux et les quatre bœufs avaient disparu dans la vapeur.

Il faisait sombre et froid; le vent sifflait avec rage à nos oreilles, et au milieu de cette nuit et de ce sifflement, la seule chose que l'on entendît était le tintement doux et argentin de la sonnette pendue à la dossière du cheval des brancards.

Un instant nous fûmes obligés de nous arrêter. Nos hiemchicks ne répondaient plus de rien s'ils n'allaient pas sonder le chemin.

Le tintement de la sonnette cessa, mais nous entendîmes alors celui d'une cloche d'église qui, du fond de la vallée, montait jusqu'à nous.

Je demandai à l'un de nos hommes d'escorte d'où cette sonnerie si triste, si mélancolique, et en même temps si consolante au milieu du désert de neige où nous étions, pouvait venir.

Il nous répondit qu'elle venait d'un village situé au bord de la petite rivière Baïdara.

J'avoue que j'éprouvai une sensation inouïe aux vibrations de cette cloche venant nous trouver au milieu de ce vide affreux, de cet effroyable néant, au milieu duquel nous étions aussi perdus, aussi immergés que si nous eussions été au milieu des vagues roulantes de l'océan.

Mais à ce doux et triste appel de la pitié humaine à la miséricorde divine, le vent répondit par un sifflement plus aigu que jamais; une épaisse nuée de neige s'abattit sur nous : nous étions en plein orage, au milieu du tourbillon.

Ce qui restait de lumière disparut tout à fait.

Notre escorte se serra autour de notre traîneau. Était-ce pour nous défendre contre la tempête? était-ce parce que, dans le danger, l'homme cherche naturellement le voisinage de l'homme?

Je demandai combien de verstes nous restaient à franchir jusqu'à Kobi.

Il nous en restait neuf : c'était désespérant.

Le vent soufflait avec une telle violence, la neige s'abattait sur nous avec une telle intensité, qu'en moins d'un quart d'heure elle avait monté jusqu'aux genoux des chevaux. Il était évident que si nous restions là une heure nous en aurions jusqu'à la poitrine, et deux heures, par-dessus la tête.

Nos hiemchicks ne revenaient pas. Malgré la recommandation qu'ils nous avaient faite de ne point parler, je les appelai à haute voix, mais inutilement; ils ne répondirent point. Étaient-ils égarés, étaient-ils tombés dans quelque précipice?

Il est vrai qu'au milieu d'un pareil vacarme, où toutes les lamentations de la nature se mêlent, la voix humaine est bien faible.

Je résolus de voir si ma carabine se ferait mieux entendre que ma voix; mais à peine eus-je manifesté mon intention, que dix bras s'étendirent vers moi pour m'empêcher d'exécuter mon projet.

Si la voix pouvait déterminer la chute d'une avalanche, à plus forte raison la commotion d'un coup de fusil.

J'expliquai ma crainte à l'endroit de nos hiemchicks, et je demandai s'il y avait dans l'escorte un homme qui, moyennant trois ou quatre roubles, consentît à se mettre à leur recherche.

Deux hommes s'offrirent. J'aimais mieux deux qu'un : l'un au moins, en cas d'accident, pouvait porter secours à l'autre.

Au bout d'un quart d'heure, ils revinrent ramenant les hiemchicks.

Une effroyable avalanche coupait le chemin : c'était celle dont le courrier de la poste avait entendu le bruit.

Il était impossible de conserver même l'espoir d'aller plus loin.

Un conseil fut tenu entre Kalino et moi.

La délibération ne fut pas longue.

A la suite du possible, j'irai où l'on voudra.

En face de l'impossible, l'obstination devient absurdité.

Je donnai l'ordre de retourner à Kaïchaour.

Trois jours après j'étais à Tiflis : on me croyait englouti dans la neige, et l'on ne comptait me retrouver qu'au printemps.

Quant à Tiflis, le temps n'y avait pas changé une minute : la chaleur y était toujours à vingt degrés, le ciel y était toujours d'azur.

Une députation de la colonie française était venue en mon absence demander si j'accepterais de mes compatriotes un dîner et un bal.

Je répondis que dîner et bal seraient accueillis avec reconnaissance.

Le tout eut lieu à la grande satisfaction des invitants et de l'invité, le dimanche 2 janvier 1859, — de notre style.

Les Russes et les Géorgiens sont, comme on sait, de douze jours en retard sur nous.

Je comptais partir le jeudi suivant ; mais l'homme propose, et Dieu dispose.

CHAPITRE XLVIII.

La rencontre de la nouvelle année. — La bénédiction des eaux.

Nous avions arrêté notre départ pour le 29 décembre russe, 10 janvier français, lorsqu'en allant prendre, le 28, congé du prince Bariatinsky, je reçus de lui la déclaration formelle qu'en sa qualité de gouverneur général du Caucase, il s'opposait à mon départ jusqu'au moment où j'aurais été avec lui *au-devant de la nouvelle année.*

On appelle aller au-devant de la nouvelle année, en Russie, passer dans le même salon la nuit du 31 décembre au 1er janvier, et se trouver l'un près de l'autre quand minuit sonne.

Le prince me priait de transmettre l'invitation à Moynet.

J'objectai le voyage d'Érivan. Le général Kouloubiakine nous attendait pour le 5.

Finot se chargea d'écrire au général Kouloubiakine que j'étais retenu par le prince Bariatinsky, et, charmé de la violence qui m'était faite, je m'inclinai en promettant au prince de rester.

Ce retard compromettait fort mon voyage d'Érivan et la visite que je comptais faire au mont Ararat. Depuis mon arrivée à Tiflis, le temps avait été trop constamment beau pour qu'à l'époque de la saison où nous étions une pareille sérénité du ciel persistât, et un ou deux jours de neige rendraient le voyage impossible, à cause du défilé de Dilegent et des mauvais chemins d'Alexandropol.

Mes prévisions ne me trompaient pas. Le 31 décembre, dans la journée, ce beau ciel d'azur qui nous souriait depuis cinq semaines commença de pâlir et de s'abaisser.

Ce n'était qu'une menace, peut-être serait-elle sans résultat.

A dix heures du soir, heure indiquée pour la réunion, nous descendions à la porte du prince.

L'escalier d'entrée, à droite et à gauche, avait sur chacune de ses marches deux sous-officiers des Cosaques du prince.

Je n'ai jamais rien vu de plus élégant que cette double haie d'uniformes.

Chaque sous-officier était coiffé d'un papack blanc, vêtu d'une tcherkesse blanche, avec des cartouchières or et cerise, et portait à la ceinture poignard et pistolet à poignée d'argent, avec schaska dans son fourreau de maroquin rouge brodé d'or.

Une pareille haie à traverser eût rendu bien triste et bien incolore une de nos réunions en habit noir, mais là elle n'était que la magnifique préface d'un poëme merveilleux.

Les salons du gouverneur général étaient remplis de Géorgiens dans leur costume national, costume magnifique de coupe, de couleur et d'élégance; de femmes aux robes éclatantes, avec leurs longs voiles brodés d'or, tombant gracieusement du bandeau de velours qui ceint leur tête.

Les armes brillaient à la ceinture des hommes, les diamants au front des femmes. C'était une entrée à reculons dans le seizième siècle.

D'élégants uniformes d'officiers russes, de charmantes toilettes de dames, venues de Paris par l'entremise de madame Blot, complétaient l'éblouissant ensemble.

Quelques costumes noirs seulement faisaient tache sur le brillant bariolage.

Nous étions naturellement, Moynet et moi, deux de ces taches.

Le prince Bariatinsky faisait les honneurs de ses salons avec cette affabilité de grand seigneur que, depuis mille ans, il tient de ses aïeux. Il portait l'uniforme russe, le grand cordon et la plaque de Saint-Alexandre Newski, et la croix de Saint-Georges.

Il était un des plus simplement vêtus de la réunion, et cependant il n'y avait qu'à entrer pour voir qu'il en était le roi, moins encore peut-être par la façon dont les hommages lui étaient rendus que par celle avec laquelle il les recevait.

Inutile d'ajouter que les plus jolies et les plus gracieuses femmes de Tiflis étaient là. Mais disons en passant que, malgré la réputation de beauté des Géorgiennes, il y avait là deux ou trois Européennes, dont je citerais le nom, si je ne craignais pas d'effaroucher la modestie allemande, qui ne le leur cédaient en rien, malgré le désavantage de leurs toilettes modernes.

Jusqu'à minuit, l'on se promena et l'on causa dans les salons. Quelques familiers de la maison s'étaient retirés dans le cabinet persan et y admiraient les belles armes et la magnifique argenterie du prince.

A minuit moins quelques minutes, des domestiques entrèrent avec des plateaux chargés de verres à vin de Champagne, où le vin doré de la Kakhétie étincelait comme de la topaze liquide. C'eût été une profanation de boire à la santé de l'année au-devant de laquelle on allait avec un vin étranger, fût-ce un vin de France.

Je remarquai qu'il y avait à peine un verre pour dix personnes. C'est une habitude en Géorgie de n'avoir qu'un verre ou qu'une goulah pour une seule table, fût-on dix convives; on boit en général dans de grandes coupes d'argent, dans des cuillers rondes à long manche, comme nos cuillers à servir le potage, au fond desquelles, je l'ai déjà dit, je ne sais pourquoi, est une tête de cerf dont les bois sont dorés et mouvants.

Le premier coup de minuit sonna, le prince Bariatinsky prit un verre, dit quelques mots en russe, qui me parurent un souhait à la longue vie et à l'heureux règne de l'empereur, trempa ses lèvres dans le verre et le passa à la femme qui se trouvait la plus proche de lui.

Ceux qui se trouvaient près des plateaux allongèrent la main, prirent des verres, y trempèrent leurs lèvres à leur tour, et le passèrent à un voisin ou à une voisine, en accompagnant cette action d'un souhait de bonne année.

Puis les amis et les parents s'embrassèrent.

Dix minutes après, on annonça que le prince était servi.

Il y avait à peu près soixante tables dressées; le prince avait fait lui-même les invitations aux hommes qu'il voulait avoir à sa table, en leur indiquant à quelle femme ils devaient donner le bras. J'avais reçu l'invitation, accompagnée du nom de madame Cap-Her, femme du gouverneur de Tiflis.

C'était une des trois ou quatre Européennes dont je ne ci-

tais pas le nom tout à l'heure de peur de blesser leur modestie; mais puisqu'il ne s'agit plus de beauté, je le cite comme celui d'une des plus spirituelles et des plus gracieuses personnes qu'il y ait au monde.

La même invitation avait été faite à Moynet qu'à moi, mais ne connaissant point la dame qui lui était destinée, il laissa à un autre cavalier le soin de la conduire à table, et comme il avait vu dans un coin notre prince Outsmieff de Bakou, il avait fait table à part avec lui.

Vers deux heures du matin on se sépara. Le prince porte le deuil de sa mère qu'il adorait, et n'a plus de réunions officielles que les réunions obligées.

En le quittant, je pris congé de lui malgré ses instances pour me faire rester jusqu'au 6, jour de la bénédiction des eaux, mais ma résolution était bien prise de partir le lendemain matin.

Deux choses empêchèrent cette résolution de s'accomplir.

La première fut qu'il neigea toute la nuit.

La seconde fut que Moynet, qui s'était levé avant le jour, avait la tête prise par une composition représentant le salon du prince Bariatinsky au moment où minuit sonne, où chacun boit à la santé de la nouvelle année et s'embrasse.

Je pensai qu'une esquisse rappelant cette brillante entrée dans l'année 1859 ferait plaisir au prince, et qu'il ferait plaisir à Moynet de la lui offrir, et je fus le premier à proposer de rester.

Moynet, qui n'avait jamais eu un grand enthousiasme pour le voyage de l'Ararat, accepta la proposition et continua son travail.

Le même jour, son aquarelle était esquissée et les deux cents personnages renfermés dans son cadre étaient à leurs places.

Vers dix heures, — nous devions partir à midi,— le colonel Davidoff vint nous dire adieu. Il apprit avec joie notre résolution et y applaudit. Moynet avait besoin, pour donner plus d'intérêt à son dessin, des portraits des principaux personnages. Davidoff se chargea de les lui procurer, et emmena avec lui Moynet pour qu'il fît, séance tenante, un croquis de sa femme.

Je crois avoir déjà dit que madame Davidoff était bien la plus jolie et la plus mignonne princesse Orbéliani qu'il y eût au monde. Quand on la voit si petite, si légère, si brillante, on croirait quelle a eu pour berceau un nid de colibri.

Moi, je me remis au travail.

J'avais profité de mon séjour à Tiflis et du bien-être dont m'enveloppait l'hospitalité de Zoubaloff, — le voisinage d'un charmant jeune Milanais, nommé Torriani, les mélodies dont me berçait le baryton du théâtre, qui n'était séparé de moi que par une cloison,—pour écrire une partie de mon voyage et pour puiser deux ou trois romans dans les légendes caucasiennes et dans les travaux trop méconnus, à mon avis, de Bestouje Marlinsky, auquel on n'osa point trouver de talent sous l'empereur Nicolas, parce qu'il eût été irrévérent, sans doute, de trouver du talent à un coupable de haute trahison.

Je tâcherai de réparer en France cet oubli de la Russie, et ce sera à la fois pour moi un devoir et un bonheur.

Je vécus donc en travaillant et dans l'attente de la bénédiction des eaux.

Je dois constater en passant, qu'ayant à peu près tout vu à Tiflis et dans ses environs, je fis là une des plus belles séances de travail que j'eusse faites de ma vie.

Elle était d'autant plus prolongée, que le cuisinier de Finot, maître Paolo le Bergamasque, étant tombé malade, défense absolue lui avait été faite par le médecin de s'approcher de ses fourneaux. C'était nous faire défense en même temps de nous approcher de la table consulaire.

Finot lui-même, par cette consultation, était exilé de chez lui à l'heure des repas. Il les prenait avec Moynet, Kalino et Torriani, chez un Français qui venait d'ouvrir, place du Théâtre, un hôtel et un restaurant du *Caucase*. — Alors, c'était lui à son tour qui nous faisait visite à onze heures du matin et à quatre heures de l'après-midi.

Ces messieurs s'en allaient déjeuner ou dîner, me laissant à mon travail, et m'envoyaient un plat quelconque de leur table. On me posait, sans me déranger, le plat sur un coin de mon bureau avec un morceau de pain et un verre de vin; je mangeais et je buvais alors, quand j'y songeais, — entre deux chapitres.

Oh ! la bonne, l'admirable chose que le travail, quand on en a été violemment séparé pendant deux ou trois mois par la locomotion! J'ai subi bien des privations dans mon voyage; j'ai manqué de tout quelquefois, même de pain, eh bien, la privation la plus difficile à supporter pour moi a toujours été celle du travail.

Aussi, je nageais en pleine encre; ce fut au point que bientôt le papier me manqua, mon grand papier bleu de France, celui sur lequel j'écris depuis vingt ans.

C'est une terrible chose pour moi quand ce papier me manque, tant j'en ai pris la sotte habitude. Je suis comme les philologues douteux qui ne savent pas mettre l'orthographe avec une plume d'auberge : je ne sais pas avoir d'esprit sur un autre papier que sur mon papier bleu.

Je courus tout Tiflis pour trouver quelque chose qui se rapprochât de mon format et de ma couleur habituels; mais le besoin de grand papier bleu ne s'était pas encore fait sentir à Tiflis. Les Géorgiens, plus heureux que moi, n'ont pas besoin de cela pour avoir de l'esprit.

Donc, chers lecteurs, si le roman de *Seltanella* et la légende du *Schak-Dague* ne vous plaisent pas, prenez-vous-en au papier d'un blanc jaune, et maladif, sur lequel ils ont été écrits, et non pas à moi.

Je commence à croire que le travail est non-seulement endémique, comme le choléra, mais contagieux comme la peste. Lorsque j'avais pris Kalino à Moscou, j'avais certainement pris, sans lui faire de tort, ou plutôt sans faire de tort aux autres, un des plus paresseux écoliers de l'Université.

Eh bien, peu à peu Kalino avait gagné la maladie du travail. On ne pouvait plus arracher Kalino de sa table, même aux heures des repas. Il prenait la plume au point du jour, la quittait à minuit, traduisant avec acharnement du Lermantoff, du Pouschkine, du Marlinsky, traduisant de l'allemand par occasion et quand il lui en tombait sous la main ; il eût traduit du chinois s'il en eût rencontré. Il n'y avait que deux choses pour lesquelles il était toujours prêt et pour lesquelles

il quittait tout, même le travail, la première, c'était quand je lui disais : — Allons, Kalino, au bain.

La seconde, c'était quand Torriani l'appelait pour l'emmener... où ? je ne l'ai jamais su.

Les journées s'écoulaient, la neige continuait de tomber tous les matins, fondait à midi, sous un soleil de douze à vingt degrés se congelait le soir sous un froid de huit à dix.

Tout le monde nous disait qu'il nous faudrait renoncer au voyage d'Érivan.

Au fond de mon esprit, ne voulant pas tenir Moynet plus longtemps éloigné de la France, où je lui avais fait manquer son hiver et son exposition, la renonciation était faite, j'étais décidé à gagner directement le Sourham, à traverser l'Imérítie et la Mingrélie, c'est-à-dire l'ancienne Colchide, et à m'embarquer le 21 janvier, style russe, à Poti.

Or, de Tiflis à Poti il y a à peine trois cents verstes, soixante-quinze lieues. J'avais donc pensé qu'en partant le 11 et en ayant dix jours devant moi pour faire soixante-quinze lieues, j'arriverais à temps à Poti.

C'était quelque chose comme sept lieues et demie par jour, et en France, sept lieues et demie se font en une heure.

Nous avons une exécrable habitude à l'étranger, nous autres Français, c'est de toujours dire : *en France.* Il est vrai que les Anglais disent encore bien plus que nous: *en Angleterre.*

Il n'y avait donc plus de question que nous assisterions à la bénédiction des eaux, qui avait lieu le 6.

Le 6 arriva, il menait à sa suite une jolie petite gelée de quinze degrés et une brise venant du Kassbeck, laquelle rappelait agréablement ce vent qui coupait le visage d'Hamlet sur la plate-forme d'Elseneur.

J'enfonçai mon papack sur mes oreilles, je mis ma bechemette doublée de peaux de moutons mort-nés de Stararenko (1), je m'enveloppai, par-dessus tout cela, de mon caban russe, et, suivi de Kalino et de Torriani, je m'acheminai vers le pont Woronzoff, seul pont en pierre, ou plutôt en briques, de Tiflis.

Je ne sais pas si c'est ainsi qu'il s'appelle, mais c'est ainsi qu'il doit s'appeler, puisque c'est le prince Woronzoff qui l'a fait bâtir.

Il y a cela d'agréable à Tiflis, comme dans toutes les villes d'Orient, au reste, c'est que, quel que soit le costume dont on s'affuble, si excentrique que soit ce costume, personne ne fait attention à vous. C'est tout simple : Tiflis, rendez-vous de tous les peuples de la terre, paresseuse en vraie Géorgienne qu'elle est, Tiflis aurait trop à faire de s'occuper d'une irrégularité quelconque dans l'accoutrement d'un des cent mille voyageurs turcs, chinois, égyptiens, tatars, kalmouks, russes, kabardiens, français, grecs, persans, anglais ou allemands, qui sillonnent les rues.

Malgré le froid, tout Tiflis s'en allait, descendant des hauteurs et roulant comme une avalanche bariolée vers la Koura.

Tiflis, vaste amphithéâtre, s'élevant sur les deux rives de son fleuve, semblait bâtie pour la solennité qui se préparait. Toute la berge de la rivière était couverte de monde, tous les toits étaient émaillés de toilettes de toutes couleurs; la soie, le satin, le velours, les voiles blancs brodés d'or, flottaient à ce vent aigu comme s'il eût été une brise du printemps. Chaque maison avait l'air d'une corbeille de fleurs.

La Koura seule protestait contre ces épanouissements printaniers : elle charriait des blocs de glace.

Malgré ces blocs de glace, malgré ce vent qui soufflait de Wladikawkass, malgré enfin les dix ou douze degrés de froid qui faisaient grelotter les spectateurs, quelques fanatiques intrépides, comme doivent l'être des fanatiques, se déshabillaient au bord du fleuve pour s'y précipiter au moment où le métropolitain y plongerait la croix, et pour y laver leurs péchés dans cette eau sainte et glacée.

D'autres, qui voulaient faire participer leurs chevaux au bénéfice de la purification, tenaient leurs chevaux en bride, prêts à monter dessus au moment donné et à se précipiter avec eux dans la Koura.

Toute la garnison de Tiflis, infanterie et artillerie, était rangée en bataille sur l'espace laissé libre par la décrue du fleuve, prête à célébrer par des feux de peloton et une canonnade le moment de la bénédiction des eaux.

Tout à coup on entendit les sons d'une musique militaire, et nous vîmes, du haut du pont, passer sous une des arches délaissées par le fleuve toute la procession.

Elle se composait du clergé et des autorités militaires et civiles. Elle était conduite par le métropolitain sous un dais; il portait la croix destinée à être plongée dans le fleuve.

Le clergé russe est magnifique à la surface, étole et aumusse. Dans le commencement de notre voyage, nous avons dit ce que nous pensions de lui. — Il s'avançait à pas lents sur les bords de la rivière, où, trempant ses pieds dans l'eau, un pavillon d'azur étoilé d'or s'élevait entre les deux ponts.

Le métropolitain, en longeant le front de l'infanterie, qui présentait les armes à la croix, alla prendre sa place sur le plancher du pavillon, distant de l'eau de vingt-cinq à trente centimètres.

Tout le clergé se rangea autour de lui.

La musique joua un air sacré. Midi sonna. Aux derniers retentissements de la cloche, le métropolitain trempa la croix dans le fleuve.

A l'instant même l'artillerie tonna, la fusillade petilla, un hurra immense retentit : les nageurs s'élancèrent dans le fleuve, les cavaliers y poussèrent leurs chevaux.

Les eaux étaient sanctifiées, et tous ceux qui avaient eu le courage de se jeter dans le fleuve étaient lavés de leurs péchés.

Aussi je déclare d'avance être décidé à mourir dans l'impénitence finale.

Nous avions été à la rencontre de la nouvelle année, nous avions vu la bénédiction des eaux, Moynet avait fini son dessin, moi, le roman auquel j'étais en train de travailler, le prince Bariatinsky nous invita à dîner pour le 10. Nous résolûmes de partir le 11, dix jours, je le répète, nous paraissant suffisants pour faire soixante-quinze lieues.

Pauvres innocents que nous étions : nous connaissions

(1) Stararenko, romancier distingué et riche propriétaire de la petite Russie, m'avait donné à Pétersbourg, pour me faire une robe de chambre, quatre-vingts peaux de moutons mort-nés.

les bas-fonds du Volga, les tempêtes de la mer Caspienne, les plaines de sable des Tatars-Nogaïs, les fondrières de Kasabiourte, les rochers de Derbent, les volcans de naphte de Bakou, les guéages de l'Alazan, mais nous ne connaissions pas encore les neiges du Sourham et les boues de la Mingrélie.

Nous allions faire à nos dépens connaissance avec elles.

Dès six heures du matin, c'est-à-dire avant le jour, nous étions levés; à sept heures, les chevaux étaient arrivés de la poste.

J'avais un regret ou plutôt une inquiétude en partant : je laissais mon pauvre voisin Torriani très-malade d'une fièvre qui, au second jour, me parut prendre les symptômes d'une fièvre pernicieuse.

Dès les premières atteintes du mal, il était venu se coucher sur mon divan, et depuis vingt-quatre heures refusait absolument de voir un médecin. Il en était à son second accès, et ce second accès était suivi d'une prostration complète.

Nous allions partir et le laisser dans cet état inquiétant.

Kalino nous accompagnait jusqu'à Poti. Un instant j'avais eu l'espoir de l'emmener avec moi en France, mais trois lettres qu'il avait écrites à son recteur étaient restées sans réponse, et sans congé il ne pouvait me suivre.

Il y allait pour lui, à son retour en Russie, d'être envoyé soldat au Caucase.

Donc, à Poti, jusqu'où il venait pour nous servir d'interprète, il nous quitterait pour revenir à Tiflis, et de Tiflis il regagnerait Moscou.

J'avais bien eu l'idée de recourir à la toute-puissance du prince pour obtenir un congé; mais le prince m'avait répondu que, pareille à notre ancienne Université française, l'Université russe avait ses priviléges, et que lui, le premier surtout, devait les respecter.

A midi nous étions prêts à monter en voiture, lorsque nous nous aperçûmes que le soin de faire charger nos voitures nous avait tellement absorbés, qu'aucun de nous n'avait mangé.

Nous courûmes à l'hôtel du *Caucase*, distant d'une centaine de pas de la maison Zoubaloff, et nous commençâmes à déjeuner en toute hâte.

J'en étais au milieu de mon repas, lorsque le maître de la maison vint me dire que deux jeunes Arméniens demandaient à me parler.

Je passai dans la chambre à côté.

Ils m'étaient complétement inconnus.

D'un air un peu embarrassé et d'une voix fort émue, l'aîné m'exposa le motif de sa visite.

Son frère cadet avait fait de telles instances près de sa famille, que celle-ci avait consenti à le laisser venir en France pour y étudier le commerce de commission.

Le jeune homme parlait l'arménien, le persan, le russe, le turc, le géorgien, l'allemand et le français.

Il avait dix-huit ans. C'était un beau grand jeune homme, brun, ressemblant à l'Antinoüs antique, et ayant, comme lui, les cheveux plantés jusque sur les sourcils.

Il devait faire ce voyage avec un de ses amis, mais son ami lui avait manqué de parole, et, au moment du départ, il se trouvait seul et avec l'inexpérience de Joseph, son compatriote.

Le frère venait me demander si je ne pourrais pas me charger de le conduire en France, bien entendu qu'il coopérerait pour sa part aux frais de route.

Je pensai tout de suite qu'en rendant service à sa famille, j'allais rendre service à moi-même. Cependant je dois dire que je mets ici ces deux pensées dans l'ordre où elles me vinrent.

Il me rendait service, en ce qu'il économisait à Kalino un voyage fatigant et des frais de retour considérables.

En outre, c'était un interprète bien autrement utile que Kalino, qui ne parlait que le russe et l'allemand, allait traverser, s'il nous eût accompagnés, des pays où l'on ne parlait que le géorgien et des patois dérivés de cette langue.

J'acceptai donc la proposition de la famille, et, le cœur gros, j'annonçai à mon pauvre Kalino que notre séparation était plus prochaine que nous ne l'avions cru l'un et l'autre.

Puis je lui racontai ce qui venait de se passer.

C'était du reste pour lui un moyen d'être vingt ou vingt-cinq jours plus tôt à Moscou, et s'il obtenait son congé vingt ou vingt-cinq jours plus tôt, il n'en arriverait que plus vite à Paris, où il était convenu qu'il me rejoindrait.

Nous nous embrassâmes en versant chacun de notre côté quelques bonnes petites larmes d'amitié, car nous nous étions fort attachés l'un à l'autre pendant ces quatre mois d'un voyage qui n'avait pas toujours été sans danger. Je remontai pour voir encore une fois mon pauvre Torriani. Lui ne me vit ni ne m'entendit, il ne sentit même pas que je posai mes lèvres sur son front trempé de sueur. Je descendis et le recommandai à Finot, — recommandation bien superflue; — Finot le connaissait depuis un plus long temps encore que moi et lui était réellement attaché, puis je pris ma place dans la voiture. Le jeune Arménien embrassa sa mère, les dernières poignées de main s'échangèrent; Kalino, les larmes aux yeux, ne pouvait pas quitter le marchepied de la voiture, où un étranger, un intrus, prenait la place occupée par lui si longtemps. Les hiemchicks s'impatientaient, il y avait cinq heures qu'ils étaient là; il fallut se séparer. Finot mouillait de pleurs sa dignité consulaire. Enfin les fouets des deux postillons retentirent, les cinq chevaux s'ébranlèrent, la voiture gronda en passant sous la voûte de la maison. La chaîne était rompue entre de nouvelles amitiés, tendres comme si elles dataient de l'enfance. On entendait bien encore, il est vrai, ces mots : Adieu, adieu, adieu!

Mais nous tournâmes le coin d'une rue, et ne vîmes ni n'entendîmes plus rien.

Nous étions déjà aussi séparés que si les uns étaient en France, les autres à Tiflis.

Pauvre Tiflis! je lui envoyai tout bas un adieu bien tendre, — j'y avais si bien travaillé!

CHAPITRE XLIX.

Télègue, tarantasse et traîneau.

Nous partions le dimanche 11 janvier russe, 23 janvier français. Nous devions nous embarquer le 21 janvier russe, 2 février de notre style.

Nous partions à deux heures de l'après-midi; mais les deux premières stations étaient faciles, elles se composaient de trente-six verstes, neuf lieues.

Nous espérions les faire pendant le reste de la journée.

A la première station, je m'aperçus que Kalino, qui avait les clefs de toutes mes malles, avait oublié de me les rendre.

Je lui écrivis un mot pour qu'il les remît au courrier de la poste qui partait le lundi soir pour Koutaïs; il y a deux cent quarante verstes de Tiflis à Koutaïs. Il n'y avait pas de doute que le courrier, qui ne manque jamais de chevaux, nous rejoignît.

J'indique ce détail de clefs, non pas pour fatiguer le lecteur, mais par ce qui va suivre, le lecteur verra de quelle façon les administrations publiques sont servies en Russie.

Je donnai à un Cosaque la lettre alourdie d'un rouble. Il monta à cheval, et partit devant moi pour Tiflis.

Une heure et demie après Kalino devait l'avoir.

Nous nous remîmes en route. A mesure que nous avancions dans la montagne, la neige tombait plus épaisse. La nuit vint, mais comme nous marchions en plaine, elle ne nous empêcha point de gagner la seconde station.

Jusqu'à cette seconde station, nous avions suivi le chemin que nous avions déjà fait pour aller à Wladikawkass, c'est-à-dire qu'à la dix-huitième verste, nous avions traversé le beau pont bâti par le père de Zoubaloff, laissé à notre droite les ruines du pont de Pompée, et derrière nous l'église de Mskett, où sont enterrés les deux derniers rois de Géorgie.

Après la seconde station, nous devions laisser la route de Wladikawkass s'enfoncer à droite dans la montagne, et nous devions, en obliquant à gauche, prendre celle de Koutaïs.

Ce fut ce que nous fîmes le lendemain matin.

Seulement, le maître de poste nous prévint que nous aurions deux rivières à traverser à gué. Au Caucase, on regarde les ponts comme une superfluité, tant qu'un homme n'a pas de l'eau jusque par-dessus la tête, et un cheval jusqu aux oreilles. Il ajouta qu'avec nous, la tarantasse, déjà chargée de plusieurs caisses, ne pourrait nous passer les rivières, dont en général les bords sont assez escarpés. Il nous fallait donc prendre un traîneau pour alléger la tarantasse.

Nous prîmes un traîneau.

Cela nous faisait trois voitures et neuf chevaux. Heureusement qu'un cheval coûte deux kopecks par verste: c'était soixante-douze kopecks, trois francs à peu près, par lieue.

Consignons ici un détail oublié par moi dans l'autre chapitre.

Au moment de monter en voiture, nous avions reçu une lettre du directeur de la poste qui nous invitait à ne point partir, les communications étant interrompues entre Gori et Sourham, en raison de la quantité de neige qui était tombée.

Nous n'avions pas tenu compte de l'avis.

Nous poussâmes en avant, Moynet, Grégory,—c'était le nom de baptême de notre jeune Arménien, — et moi, laissant la garde des deux voitures, la tarantasse et la télègue, à un bas officier russe, que le maître de poste nous avait priés de conduire à Koutaïs.

En échange du petit service que nous lui rendions, — une personne de plus n'augmentant en rien nos frais de poste, — il nous rendait le très-grand service, lui, le maître de poste, de nous laisser la même télègue jusqu'à Koutaïs, ce qui dispensait à chaque station de décharger et recharger les effets.

De plus, ce bas officier devait nous rendre tous les petits services que nous eût rendus un domestique.

Il s'appelait Timaff.

C'était une singulière créature, physiquement parlant, que le caporal Timaff. Au premier aspect, il paraissait gros et semblait avoir cinquante ans.

A la station du soir, quand il avait ôté ses deux ou trois capotes et sa touloupe, qu'il avait dénoué son bachelik et mis de côté sa casquette, il était maigre comme une arête et n'avait guère plus de vingt-six à vingt-huit ans.

Au moral, c'était un idiot qui, au lieu de nous rendre des services, nous pesa tout le long de la route sur les bras, par son inertie et sa timidité.

Il commença, dès la seconde journée, à nous donner de son intelligence un prospectus qui ne s'est pas démenti.

J'ai dit que nous étions partis devant, le laissant à la garde de notre tarantasse et de notre télègue, qui, plus chargées que le traîneau, et roulant sur des roues au lieu de glisser sur des patins, ne pouvaient nous suivre que de loin.

Notre traîneau allait comme le vent, et malgré le froid piquant qui gelait notre respiration à nos moustaches, nous trouvions cette manière de voyager charmante, relativement à celle de la veille, et nous fîmes une douzaine de verstes en moins de trois quarts d'heure. Mais ces douze verstes faites, nous arrivâmes au bord de la première rivière; c'était la plus petite et la plus facile à traverser.

Cependant notre hiemchick hésitait, mais sur le mot *pachol*, répété deux ou trois fois d'une façon impérative, il lança sa troïcka à l'eau, le traîneau y descendit à son tour, en nous donnant une violente secousse et nous couvrant d'éclaboussures. L'eau monta jusqu'à moitié des banquettes, mais à la force des poignets nous nous maintînmes les jambes en l'air. Seulement, au lieu d'essayer franchement et bravement de gravir directement le bord opposé, il prit la pente de biais, le traîneau pencha à gauche, perdit son équilibre et ne fit qu'un seul tas de nos trois personnes.

Par bonheur, nous étions déjà à une certaine distance de la rivière, et au lieu de tomber dans l'eau, ce qui devait arriver, nous versâmes dans la neige.

On se releva, on se secoua, on rit. Chacun reprit sa place, et le traîneau continua sa route avec sa vélocité primitive.

En arrivant à la station de Quensens, nous trouvâmes la seconde rivière; celle-là était plus sérieuse. Il n'y avait pas moyen de la traverser en tenant nos jambes en l'air; si haut que nous les tinssions, l'eau eût monté jusqu'au bout de nos bottes.

Nous dételâmes les trois chevaux, nous montâmes chacun sur un cheval, et nous passâmes la rivière.

Puis nous fîmes repasser les chevaux sans nous. L'hiemchick les rattela, et le traîneau passa à vide, mais pas à sec.

Nous n'étions qu'à cent pas de la station, nous fîmes les cent pas à pied.

Devant la porte de la station était tout une collection de télègues et de tarantasses, indiquant que la neige leur avait dit ce que Dieu dit aux vagues : — Vous n'irez pas plus loin.

Un traîneau était tout chargé, mais dételé, au milieu de tous ces cadavres de télègues et de tarantasses.

— Mauvais signe, dis-je à Moynet.

En effet, il n'y avait pas de chevaux. Cette fois, c'était bien vrai. Nous allâmes aux écuries, nous fouillâmes dans tous les coins et recoins, pas la moindre troïcka.

Le maître de poste nous dit qu'il ne répondait de rien jusqu'à deux heures, mais qu'à deux heures il était sûr de pouvoir nous fournir au moins deux troïckas.

C'était un Géorgien fort convenable qui, à la vue de notre paderodgni à deux cachets, recommandation toute particulière, et qui fait donner à ces sortes de feuilles de route le nom de paderodgni de la couronne, nous promit que nous primerions tous les voyageurs, excepté les courriers porteurs de dépêches.

Le traîneau dételé m'avait fait insister sur nos droits, ou plutôt sur notre privilége.

Au reste, une chose nous consolait de ce retard : quoique je n'eusse pas rendu, à l'endroit de la bêtise dont il était doué, une justice bien complète à Timaff, j'étais résolu d'attendre la tarantasse et la télègue, qui contenaient tout ce que je rapportais du Caucase en armes, en étoffes et en bijoux, ne voulant point permettre à ces objets, dont chacun me rappelait un ami, de trop s'éloigner de mes yeux.

Nous entrâmes donc, pour les attendre, dans la chambre de la station.

Nous y trouvâmes le maître du traîneau dételé. C'était un Allemand qui voyageait avec son domestique. Il parlait à peine français, je ne parle pas du tout l'allemand, la conversation devenait difficile.

Nous essayâmes de l'anglais; mais là existait un autre inconvénient : je lis très-bien l'anglais, mais je le parle très-mal. Alors il eut une idée, ce fut de me demander si je parlais italien.

Je répondis affirmativement.

Aussitôt il appela à deux ou trois reprises : Paolo, Paolo, Paolo !

Paolo arriva.

Je l'accueillis par un *venga quà* dont son cœur bondit de joie; il ne vint pas, il accourut.

Le pauvre garçon était de Venise. Il se lamenta avec le doux zézayement de l'homme des lagunes, sur les chemins, sur le froid, sur la neige, sur les rivières à traverser, enfin sur tous les charmes d'un voyage au Caucase au mois de janvier. Mais, comme dit Dante, ce lui fut une grande joie d'entendre résonner le *si* de son doux pays.

Il avoua qu'il ne s'y attendait guère. Il y avait deux ou trois ans que cela ne lui était arrivé. Il revenait de la Perse par Tauris, Érivan et Alexandropol. Ils avaient pu passer par Alexandropol, mais il nous annonça que le passage du Sourham était suspendu.

C'était ce que nous avait écrit le directeur des postes.

Il était chasseur, et depuis Alexandropol, il s'était nourri et avait nourri son maître du gibier qu'il avait tué.

Mais il manquait de plomb. Nous avions épuisé tout le nôtre, et nous avions oublié d'en racheter à Tiflis; nous ne pûmes donc pas lui en donner.

Par bonheur j'avais fait, avant de partir, des provisions de bouche assez considérables pour nous conduire jusqu'à Gori. A Gori, nous devions les renouveler chez le beau-frère de Grégory, gouverneur de la ville.

Notre tarantasse ni notre télègue n'arrivaient toujours point; une idée me passa par l'esprit, c'est que ni l'une ni l'autre n'avaient pu franchir le bord escarpé de la rivière où nous avions versé.

Il s'agissait de monter à cheval pour aller savoir des nouvelles de nos deux voitures. Grégory s'offrit, Moynet, devenu fanatique d'équitation, voulut profiter de cette occasion de faire un petit temps de galop, et tous deux partirent dans la direction où devaient se trouver nos équipages.

Au bout d'une heure et demie à peu près, j'entendis le tintement des clochettes; Moynet et Grégory ramenaient triomphalement les deux voitures.

Ils les avaient trouvées, la tarantasse au milieu de l'eau, la télègue sur l'autre bord.

Les trois chevaux de la tarantasse n'étaient point assez vigoureux pour lui faire monter la berge. Timaff et l'hiemchick n'avaient pas eu à eux deux l'esprit de dételer les trois chevaux de la télègue et de les atteler à la tarantasse; puis, la tarantasse passée, d'aller chercher la télègue avec ses trois chevaux renforcés à leur tour des trois chevaux de la tarantasse.

Moynet avait ordonné et fait exécuter cette manœuvre; les deux voitures avaient l'une après l'autre et heureusement franchi l'obstacle, chacune avait repris son attelage, et leurs clochettes, dont le bruit allait sans cesse augmentant de seconde en seconde, annonçaient leur présence prochaine.

Elles débouchèrent du bois et s'arrêtèrent au bord de la seconde rivière.

Là on renouvela la manœuvre qui avait si bien réussi une première fois, et à l'émerveillement de Timaff, tout alla comme sur des roulettes.

Nous fûmes tirés de la préoccupation que nous donnait cet autre passage du Rhin par l'effroyable roulement des jurons allemands les plus sonores. Ils étaient adressés par notre Teuton au maître de poste de Quensens, qui, Géorgien, ayant son petit kangiar au côté, et fort à faire danser dans chacune de ses mains un Allemand de la taille du nôtre, faisait décharger son traîneau pour nous le donner, sous le spécieux prétexte que l'on doit changer de traîneau à chaque station.

Ce à quoi l'Allemand répondait assez justement, à mon avis, que dans ce cas, puisque nous avions droit à son traîneau, il avait droit au nôtre.

Comme le Géorgien n'avait pas sans doute de bonnes raisons à lui donner, il ne lui en donnait pas et continuait à faire déposer sur la neige le bagage du descendant d'Arminius.

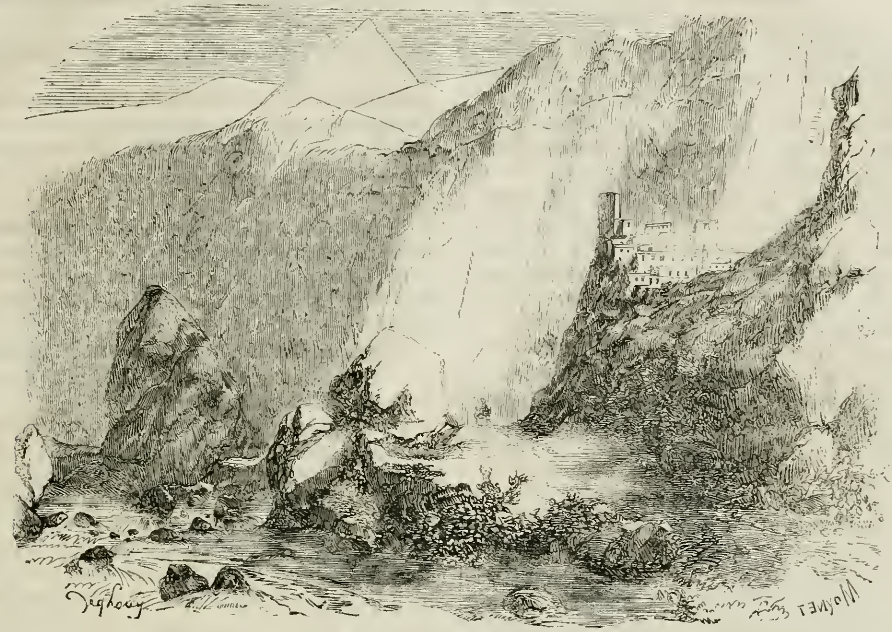
La chose eût probablement assez mal fini si je ne fusse intervenu.

Notre maître de poste prenait le traîneau de l'Allemand parce que notre tarantasse ni notre télègue ne pouvaient aller plus loin à cause de la neige, et qu'il nous fallait absolument deux traîneaux pour continuer notre route.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 25 **10 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Mais si notre tarantasse ne pouvait pas aller plus loin, elle pouvait au moins retourner à Tiflis, puisqu'elle en venait.

L'Allemand pouvait donc prendre ma tarantasse et s'en aller à Tiflis avec elle, ce qui lui procurait l'agrément d'une voiture plus commode qu'un traîneau et lui donnait encore celui de ne pas faire décharger et recharger ses effets à chaque station.

Cette proposition fit, comme je l'avais prévu, sur la colère du Teuton l'effet que produit, selon le proverbe, une petite pluie sur un grand vent; sa colère tomba, sa main se tendit vers moi, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Il devait consigner la voiture dans la cour de Zoubaloff; en outre, une lettre pour Kalino autorisait celui-ci à faire de la tarantasse ce que bon lui semblerait, fût-ce du feu avec ses brancards et des bottes avec son cuir.

La respectable voiture avait vécu assez; comme tarantasse, elle avait rendu tous les services qu'elle pouvait rendre; je venais de faire avec elle quelque chose comme trois mille verstes dans des chemins où une voiture de France ne ferait pas dix pas sans se briser, et à part la roue qui, sans nous prévenir, avait pris congé de nous à Noukha, elle ne nous avait pas manqué un seul instant.

Et Dieu sait, la pauvre vieille, quel âge elle avait déjà atteint et quel service elle avait déjà fait quand je l'avais achetée soixante-quinze roubles au maître de poste d'Astrakan!

A-t-elle conduit heureusement son nouveau maître à Tiflis? ou, ne reconnaissant plus, comme les chevaux d'Hippolyte, la main à laquelle elle était accoutumée, l'a-t-elle laissé en route, sous un de ces prétextes que donnent ou plutôt que ne donnent pas les vieilles voitures?

Je l'ignore complétement; mais la probabilité est qu'elle aura fait bravement ses trois stations : les tarantasses sont

les mastodontes de la locomotion; seulement elles sont si solidement bâties, qu'elles ont survécu au déluge et survivront probablement au jugement dernier.

Notre Géorgien, qui nous avait pris en grande tendresse, ne nous laissa point partir sans nous donner des instructions : trois jours avant notre passage, deux Cosaques avaient été surpris, eux et leurs chevaux, par un chasse-neige sur la route que nous allions suivre, et à dix verstes à peu près de la station, hommes et chevaux avaient été retrouvés morts.

Si quelque chose de pareil nous menaçait, si nous voyions le ciel s'abaisser, nous devions nous réfugier dans une petite chapelle que nous trouverions à quinze verstes, à gauche du chemin; si nous l'avions dépassée, et que ce même danger nous menaçât, nous devions dételer nos six chevaux et de nos deux traîneaux nous faire un rempart.

Le chasse-neige passé, nous reprendrions notre route.

Tout cela n'était pas absolument gai, et ce qui rendait la chose plus lugubre encore, c'est qu'avec tout cela nous avions atteint trois heures de l'après-midi, et que, selon toute probabilité, nous n'arriverions à la station de Tchalaky qu'à la nuit tout à fait close.

Malgré toutes ces sombres prévisions, la route se fit heureusement. Nos hiemchicks nous montrèrent la place où avaient été retrouvés les corps des deux Cosaques et des deux chevaux; c'était un petite vallée qui longeait la route. Ils n'avaient pu reconnaître le chemin, s'étaient trompés, et une fois enfoncés dans cette petite vallée, qui semble une souricière à voyageurs, ils y avaient été pris par un tourbillon.

Sans les loups qui avaient gratté la neige pour arriver à eux et à leurs chevaux, on ne les eût probablement retrouvés qu'au printemps prochain.

C'est une charmante station que celle de Tchalaky.

— Que pouvez-vous nous donner à souper?

— Tout ce que vous voudrez.

— Bon, avez-vous des poulets?

— Non.

— Du mouton?

— Non.

— Des œufs?

— Non.

L'interrogatoire se prolongea indéfiniment, amenant toujours la même réponse. Tout l'approvisionnement de nos hôtes se bornait à du pain noir que nous ne pûmes manger et à du vin violet que nous ne pûmes boire.

Il fallut recourir à nos provisions et à notre cuisine : par bonheur il nous restait encore quelques bribes de saucisson et une carcasse de dinde, que dans un autre temps je n'eusse pas osé offrir aux loups de la petite vallée; nous mangeâmes le saucisson avec la peau, la viande de la dinde avec les os, et si nous ne fûmes pas rassasiés, notre faim fut du moins endormie.

Nous prenions cette maudite tasse de thé qui me rendait furieux, parce qu'on la trouvait toujours, et qu'avec elle les Russes se passent de tout, lorsqu'on m'annonça qu'un officier désirait me parler.

— Dites-lui que s'il vient pour me demander à souper, de quelque part qu'il vienne il a fait une course inutile.

— Non, il veut seulement vous faire ses compliments.

— Creux dessert d'un creux dîner.

L'officier entra; c'était un homme charmant, comme presque tous les officiers russes.

Il avait su que j'étais là, et n'avait pas voulu passer sans me voir.

Il était parti à deux heures de l'après-midi de Tiflis, et grâce à son titre de porteur de dépêche et à un excellent fouet dont il me paraissait connaître le véritable usage, il était parvenu à faire en six heures ce que nous avions fait en un jour et demi.

Il est vrai que ce n'était pas son bagage qui alourdissait son traîneau : pris à l'improviste par l'ordre de se rendre à Koutaïs le plus vite possible, il était parti avec ce qu'il avait sur le corps, c'est-à-dire en petite casquette et en capote militaire.

C'était avec ce costume de demi-saison qu'il comptait, comme César avait fait dans les montagnes de l'Auvergne, s'ouvrir un passage dans les neiges du Sourham.

Il n'avait pas même le bouclier avec lequel le vainqueur du vercengétorix raconte dans ses Commentaires qu'il poussait les neiges devant lui.

Madame de Sévigné avait mal à la poitrine de sa fille, j'eus froid à la peau du pauvre officier.

Je lui enfonçai un de mes papacks sur la tête, et lui passai une de mes touloupes sur les épaules.

En échange il me donna son nom : il s'appelait le capitaine Koupsky; à Koutaïs il laisserait à la station de poste mon papack et ma touloupe.

Tous ces points convenus, lesté d'une demi-douzaine de verres de vodka, il remonta en traîneau et partit.

J'étais encore à la porte de la station où je venais de lui faire mes adieux, lorsque j'entendis les clochettes de la poste.

C'était notre ami Timaff qui, toujours en retard, arrivait à son tour; mais, à mon grand étonnement, il arrivait dans la télègue et non dans le traîneau; il avait si bien tardé, qu'avant qu'il fût parti, Koupsky était arrivé à la station de Quensens.

Alors, ne sachant pas qui il démontait, il avait fait à Timaff, en vertu de son paderodgni de porteur de dépêche, ce que nous avions fait à l'Allemand, en vertu de notre paderodgni à deux cachets.

Il lui avait pris son traîneau.

Timaff avait piteusement rechargé nos malles sur la télègue, et au risque de rester dans la neige, il était parti avec la télègue.

Le bonheur avait voulu qu'il arrivât; il était de deux heures en retard, c'est vrai, mais il était si extraordinaire qu'il fût arrivé, qu'il n'y avait rien à lui dire.

Seulement, ce petit événement devait avoir de grands résultats.

CHAPITRE L.

Les canards l'ont bien passée.

Nous partîmes le lendemain à neuf heures.

Dans la nuit je m'étais levé inquiet du temps; il me semblait voir tomber de la neige à travers mes vitres.

Je me trompais.

Au reste, je n'ai jamais vu de plus triste aspect que celui de la station de Tchalaky pendant cette nuit.

La terre semblait morte et couverte d'un immense linceul, la lune nageait pâle et comme à l'agonie dans un océan de neige; on n'entendait d'autre bruit que le murmure plaintif d'un lointain cours d'eau; de temps en temps aussi le silence était interrompu par le vagissement d'un chacal ou le hurlement d'un loup, puis tout retombait dans un calme de mort.

Je rentrai. J'avais encore plus froid au cœur qu'au corps.

A neuf heures du matin, c'est-à-dire au moment de notre départ, tout avait pris un autre aspect ; le ciel s'était épuré, le soleil brillait et répandait une certaine chaleur, des milliards de diamants brillaient dans la neige, et les hurlements des loups et les vagissements du chacal s'en étaient allés avec les ténèbres.

On eût dit que pour un moment Dieu, regardant sur la terre, laissait voir son visage à travers l'azur du ciel.

Comme il avait été impossible de se procurer deux traîneaux, Timaff était obligé de nous suivre sur sa télègue.

Mais on a vu que cela l'inquiétait fort peu ; quand le digne homme ne pouvait pas nous suivre, il restait en route, et tout était dit.

Au reste, nous avions fait en deux jours quinze ou seize lieues, il ne nous en restait plus que soixante, et nous avions encore huit jours.

L'officier avait promis de nous laisser partout où il passerait des nouvelles du chemin, afin de nous prémunir contre les difficultés.

Vers midi nous arrivâmes à Gory. Notre jeune Arménien, et dans une bonne intention, avait ordonné aux hiemchicks de nous conduire droit chez son beau-frère.

La gelée avait été si intense, que la télègue avait pu nous suivre.

Les bonnes réceptions sont un malheur quand on est pressé. Dès que je m'aperçus que le beau-frère de Grégory s'apprêtait à nous bien recevoir, je compris que nous gagnions un bon déjeuner, mais que nous perdions vingt-cinq verstes.

Un bon déjeuner perdu se rattrape un jour ou l'autre, vingt-cinq verstes perdues ne se rattrapent jamais.

J'avais dit à Grégory de faire demander les chevaux pour partir aussitôt le déjeuner. Dans l'espoir de nous garder une heure de plus, on ne fit demander les chevaux qu'une heure après.

Le maître de poste répondait naturellement qu'il n'y avait pas de chevaux à la poste.

J'expliquai à Grégory que sans doute on avait négligé de montrer notre paderodgni au maître de poste, et que sa réponse avait été faite dans l'ignorance de nos deux cachets.

Il envoya le domestique avec le paderodgni, le maître de poste répondit que l'on aurait des chevaux à quatre heures.

Moynet prit son paderodgni d'une main, un fouet de l'autre, se fit accompagner de Grégory pour lui servir d'interprète, et partit.

Le pauvre Grégory ne comprenait rien à cette manière de procéder. Arménien de naissance, et, par conséquent, appartenant à une nation sans cesse subjuguée, à un peuple sans cesse traité en esclave, il ne comprenait point que l'on pût commander, et, au besoin, appuyer son commandement d'un coup de fouet.

Je ne le comprenais pas non plus en entrant en Russie, seulement, c'était par une autre raison ; l'expérience me prouva que j'étais dans mon tort.

Cette fois encore ce fut le fouet qui eut raison. Moynet et Grégory revinrent en annonçant qu'il y avait quinze chevaux dans l'écurie, et que six de ces quinze chevaux et deux postillons seraient à notre porte dans un quart d'heure.

J'écris cela, et en l'écrivant je me dis à moi-même que c'est pour la cinquième ou sixième fois que je le répète ; mais je le répète, convaincu que je rends un véritable service aux étrangers qui feront la même route que j'ai faite, — il y en aura peu, je le sais bien, mais n'y en eût-il qu'un, il faut qu'il soit averti.

Seulement, au Caucase, qu'il sache à qui il s'adresse; son premier regard le lui dira. Si le smatritel s'offre à lui avec le visage ouvert, le nez droit, les yeux, les sourcils et les cheveux noirs, les dents blanches, s'il est coiffé du papack pointu et frisé court, c'est un Géorgien.

Quelque chose que le Géorgien lui dise, il lui dit la vérité.

Si c'est qu'il n'y a pas de chevaux, inutile de s'emporter, inutile de frapper, ce serait même plus qu'inutile, ce serait dangereux.

Mais si le maître de poste est Russe, il ment; il veut faire payer double ; il a des chevaux ou en trouvera.

C'est triste à dire, mais comme c'est une vérité, il faut la dire.

Je ne suis pas de l'avis de ce philosophe qui disait :

— Si j'avais la main pleine de vérités, je mettrais ma main dans ma poche, et je boutonnerais ma poche par-dessus.

Le philosophe avait tort. Un jour ou l'autre, une vérité, si petite qu'elle soit, se fait jour ; la vérité sait bien se faire ouvrir les mains et déboutonner les poches, elle qui a fait éclater les murs de la Bastille.

Et en effet, vingt minutes après, nous vîmes arriver les chevaux.

Pendant tout ce temps perdu, j'avais risqué une excursion dans les rues de Gory ; par malheur, c'était jour de fête, et le bazar était fermé. Dans les villes du Caucase, où il n'y a pas de monuments, sinon quelque église grecque toujours la même, qu'elle soit vieille ou moderne, du dixième ou du dix-neuvième siècle, quand le bazar est fermé, il n'y a plus rien à voir, à part quelques mauvaises baraques en bois que les habitants appellent des maisons, et une maison en pierre ou en briques, à toit vert et recrépie à la chaux, que l'on appelle le palais.

C'est dans cette maison qu'habite le gouverneur.

Mais je serais injuste pour Gory si je disais qu'il n'y a que cela.

Je vis, à travers l'étroite ouverture des rues, les ruines d'un vieux château fort du treizième ou quatorzième siècle, qui me parurent magnifiques.

Elles étaient perchées au haut d'un roc, et d'où je les voyais il semblait impossible de comprendre par où ceux qui avaient bâti ce château avaient monté jusque-là.

Il était plus simple de croire que le bon Dieu l'avait des-

cendu du ciel avec un fil, et l'avait posé d'aplomb sur son rocher en disant :

— Voilà le droit divin.

Au reste, je me promettais de le regarder de tous mes yeux en m'éloignant de Gory.

Les chevaux attelés, nous montâmes dans notre traîneau, le Timaff monta sur sa télègue.

A midi, le soleil avait amené un dégel momentané, et depuis une heure le ciel se couvrait.

Nous étions prêts à nous mettre en route, l'hiemchick avait déjà son fouet levé, quand, après avoir échangé quelques paroles avec un cavalier, le beau-frère de Grégory se retourna vers nous, et d'un air consterné :

— Messieurs, dit-il, vous ne pouvez point partir.

— Et pourquoi cela?

— Voilà un cavalier qui me dit que l'Iaqué n'est pas guéable; il vient de la traverser, et son cheval a été presque emporté par le courant.

— N'est-ce que cela?

— Absolument.

— Eh bien, nous la traverserons à la nage, mon cher monsieur, c'est l'enfance de l'art, et nos nourrices nous ont bercés avec une chanson sur cet air-là : *Les canards l'ont bien passée.*

Et nous partîmes au milieu de l'étonnement général.

Quelques Géorgiens des plus ingambes se mirent même à courir les uns à côté des autres derrière notre traîneau, pour voir comment nous passerions la rivière.

A une verste de Gory, nous la rencontrâmes nous barrant le chemin ; elle roulait furieuse et bruyante, traînant avec elle des glaçons qui semblaient la paver comme des dalles mal jointes ; mais la violence de son cours était telle, qu'elle ne devait jamais prendre ; deux verstes plus loin, elle allait se jeter dans la Koura.

A cette vue, notre enthousiasme fut un peu refroidi ; les hiemchicks levaient les bras au ciel, faisant des signes de croix.

Sur ces entrefaites, un cavalier, venant du côté opposé, examina un instant, lui aussi, la rivière, étudia son courant, choisit sa place et mit son cheval à l'eau.

Le cheval eut bientôt de l'eau jusqu'au ventre, mais au milieu de la rivière, il parut avoir trouvé un tertre caché sous l'eau, et pendant cinq ou six pas il marcha presque à sec; puis il se remit à l'eau, s'enfonça de nouveau jusqu'au ventre et regagna l'autre bord sans accident.

— Il faut prendre le chemin que vient de nous tracer ce cavalier, dis-je à Grégory.

Il transmit l'ordre aux hiemchicks, dont le premier mouvement fut de refuser.

Moynet tira doucement son fouet de sa ceinture et le leur montra.

Toutes les fois que l'on montre ce symbole à un hiemchick, il comprend que le fouet n'est pas pour le cheval, mais pour lui, et se décide à faire ce qu'il ne voulait pas faire.

Les nôtres longèrent les bords de l'Iaqué jusqu'à l'endroit où les pas du cheval étaient marqués sur la neige.

— C'est ici, dis-je à Grégory ; il ne faut pas laisser aux chevaux le temps de réfléchir.

Nous avions trois chevaux à notre traîneau, deux attelés aux brancards, un en arbalète.

L'hiemchick était monté sur le cheval en arbalète.

Il frappa son cheval. Grégory, debout sur le devant du traîneau, frappait les deux chevaux des brancards.

Tout le monde poussait des cris d'encouragement, même les spectateurs.

Les chevaux ne se mirent pas à l'eau, ils s'y élancèrent.

Le traîneau descendit à la rivière sans trop de secousses; bientôt nous disparûmes ou à peu près au milieu des gerbes d'eau que le traîneau faisait voler autour de lui. Le premier cheval gagna le tertre, puis les deux autres.

Mais la montée n'était point en pente douce comme la descente ; le devant du traîneau heurta une pierre, et le choc fut si violent, que les traits du cheval en arbalète se rompirent, et que cheval et hiemchick allèrent rouler au milieu de l'Iaqué, tandis que Grégory piquait une tête sur la presqu'île.

Je dis presqu'île, non point parce qu'elle tenait au rivage par un point quelconque, mais parce qu'il ne s'en fallait que de six pouces qu'elle fût hors de l'eau.

Heureusement ces six pouces d'eau amortirent le coup, sans quoi le pauvre enfant se fendait la tête sur les cailloux.

Cramponnés à nos banquettes, nous restâmes inébranlables comme le *justum et tenacem* d'Horace.

Mais je dois dire que pour rester ainsi, il fallait être encore plus tenace que juste.

Ces sortes d'événements ont cela de bon, que ceux qui en sont victimes se fâchent, s'entêtent, ne veulent pas avoir le dernier, et, déployant tout ce qu'il y a en eux d'énergie, finissent par dompter l'obstacle.

L'hiemchick rattacha les traits de son cheval et se remit en selle; Grégory remonta sur le traîneau, les coups et les cris redoublèrent, le traîneau arracha le rocher, comme un dentiste fait d'une dent, et se trouva à son tour sur le tertre, tandis que le premier cheval se trouvait avoir de l'eau jusqu'au ventre, et les autres, moins avancés que lui, jusqu'aux genoux.

Il ne fallait pas les laisser refroidir; les cris : *Pachol! scarré! pachol!* retentirent, les coups tombèrent comme grêle, les chevaux, enragés, passèrent le second bras avec la rapidité de l'éclair, et allèrent nous verser tous les trois sur l'autre rive.

Les canards avaient passé la rivière, ou plutôt nous avions passé la rivière comme des canards.

Nous nous dépêtrâmes de nos armes, de nos fusils et de nos caisses; personne n'avait rien, nous avions fait seulement, comme disent les enfants, nos portraits dans la neige, et nous les laissions en souvenir de nous à l'Iaqué.

Restait Timaff et la télègue; ma foi, j'avoue que je n'osai point regarder de son côté. Je le recommandai à Dieu ; je repris ma place dans le traîneau, Moynet et Grégory la leur, et nous criâmes de toutes nos forces : *Scarré! scarré!* afin de profiter du bénéfice de cette loi atmosphérique qui dit que la vitesse sèche.

Nous partîmes au galop au milieu des cris d'enthousiasme de nos nombreux spectateurs.

Mais je ne regardai pas la télègue; je m'en dédommageai en regardant Gory. Rien de plus puissant et de plus terrible d'aspect que ce vieux château qui le domine.

Figurez-vous un rocher de quinze cents pieds de haut avec un gigantesque escalier de murailles et de tours gravissant de la base jusqu'à la cime, et formant sept enceintes successives, chaque enceinte ayant une tour à chacun de ses angles.

Puis, enfin, une huitième enceinte, formant la tour du maître, la tour supérieure, la tour du château, et au milieu de cette tour, les ruines de la forteresse.

Moynet avait trop froid pour en faire un dessin sur place; mais il fit pour Gory ce qu'il avait fait pour le champkal Tarkowsky, il en prit la photographie dans sa tête, et le soir la reporta sur le papier.

Enfin, mes regards, presque malgré moi, s'abaissèrent des hautes cimes à la rivière, et je portai mes mains sur mes yeux pour ne pas voir le douloureux spectacle qu'elle m'offrait.

Tout avait versé dans l'Iaqué : télègue, malles, coffres, cuisine, sacs de nuit, Timaff en tête.

Je ne voulus pas même faire partager ma douleur à Moynet; je tirai, comme le Kassbeck de Lermantoff, mon bachelik sur mes yeux, et criai d'une voix sourde : *Scarré! scarré! scarré!*

L'hiemchick nous obéit.

Nous traversâmes une seconde rivière qui, près de la première, n'était qu'une plaisanterie, — aussi n'en parlerai-je ici que pour mémoire, — puis nous glissâmes pendant une quinzaine de verstes sur un assez bon terrain. Tout à coup nous vîmes se dresser devant nous une côte.

Je n'appellerai pas cela une montagne, seulement c'était une pente d'une centaine de pieds comme un toit.

En supposant que notre télègue se tirât de la rivière, elle ne se tirerait certainement pas de cette pente rapide comme une montagne russe.

Je proposai donc de l'attendre pour aviser au moyen de lui faire gravir cette côte. La proposition fut acceptée.

Nous descendîmes, et tandis que l'hiemchick faisait gravir le traîneau chargé seulement des bagages, nous nous mîmes, Moynet, Grégory et moi, à faire avec nos kangiars un abatis de branches auxquelles nous mîmes le feu pour nous réchauffer.

Nous fumions comme du bois vert, mais tout en fumant nous nous séchions, c'était l'important.

Tout en fumant, tout en séchant, nous prêtions l'oreille.

Enfin nous entendîmes les sonnettes de la poste, et nous vîmes paraître la télègue avec Timaff juché sur le point culminant des bagages.

Timaff était splendide. L'eau dont il était trempé s'était presque immédiatement convertie en glaçons; c'était une colonne couverte de stalactites; moins le réchaud où il se réchauffe les doigts, il ressemblait à la statue de l'Hiver du grand bassin des Tuileries.

Nous ne lui demandâmes même pas comment il avait passé : son habit de glaçons racontait éloquemment la chose; seulement, comme il était couvert d'une touloupe et de deux ou trois capotes, l'eau n'avait point pénétré jusqu'à ce corps perdu sous ses cinq ou six enveloppes.

S'il eût fait chaud, il eût fini par se mouiller; mais la gelée avait arrêté l'eau en route.

Quant à nos malles et à nos coffres, le tout était couvert d'une couche de glace.

Nous dételâmes les chevaux du traîneau, qui, débarrassé de notre poids, avait atteint heureusement le haut de la côte, et nous les attelâmes à la télègue; mais nos six chevaux s'épuisèrent inutilement : la télègue arriva au tiers de la montagne, et là, s'enfonçant dans la neige jusqu'au moyeu, s'obstina à y rester.

Nous vîmes qu'il était inutile de nous entêter à une chose impossible, nous dîmes à Timaff de nous attendre, nous allions gagner le prochain village, nommé Ruys, et de là nous lui enverrions des chevaux ou des bœufs.

Ruys, à ce que nous assura notre hiemchick, n'était qu'à dix verstes, c'était l'affaire de deux heures tout au plus.

Timaff resta au haut de sa télègue, où il avait l'air du roi Décembre régnant sur son empire de frimas.

Nous remontâmes sur notre traîneau, que nous pressâmes autant que nous pûmes.

Nous avions à peine une heure de jour, et le temps était mauvais.

CHAPITRE LI.

Où Timaff trouve à faire un nouvel emploi de ses allumettes chimiques.

Pendant une verste à peu près nous allâmes assez rapidement, nous nous trouvions sur un plateau; mais au fur et à mesure que nous approchions du Sourham, les côtes se succédaient et devenaient de plus en plus rapides.

Nous arrivâmes au bas d'une montée; il faisait presque nuit.

Il est impossible de se faire une idée, sans l'avoir vu, d'un paysage entièrement couvert de neige, le chemin était à peine tracé par les pieds des chevaux, on n'y découvrait aucune trace de roues de voitures, ni de patins de traîneaux; au fond s'étendait comme un immense rideau blanc, dont les dentelures se perdaient dans un ciel gris, la chaîne du Sourham, qui réunit la branche du Caucase qui se prolonge vers la mer Noire et s'arrête à Anapa à la branche qui s'enfonce dans la Perse, en séparant le Lévistan de l'Arménie; à notre gauche, au bas d'une immense nappe de neige insensiblement inclinée, grondait la Koura; à notre droite, une série de monticules bornaient l'horizon en s'élevant les uns au-dessus des autres en vagues immobiles.

Aucun être humain, aucune créature animée ne sillonnait ce désert, image la plus complète de la mort que j'aie jamais vue.

Le ciel, la terre, l'horizon, tout était blanc, tout était froid, tout était glacé.

Nous descendîmes du traîneau, prîmes nos fusils sur nos épaules et commençâmes de gravir cette pente à pied.

Déjà un mois auparavant, M. Murrey, ambassadeur d'Angleterre en Perse, avait fait le chemin que nous faisions, et il avait écrit qu'il n'avait pu traverser le Sourham qu'en faisant traîner ses trois voitures par soixante bœufs.

Or, depuis un mois il avait constamment neigé; en admettant la progression, il nous en faudrait deux cents.

Nous enfoncions à chaque pas jusqu'aux genoux. Grégory

se hasarda hors de la route indiquée par les pas des chevaux et enfonça jusqu'à la ceinture.

Nous avions autour de nous une moyenne de quatre à cinq pieds de neige; nous comprenions très-bien que pris par un tourbillon dans la situation où nous nous trouvions, nous y resterions tous, hommes et chevaux.

Il faisait très-froid, et cependant la route était tellement fatigante que nous étions couverts de sueur; nous arrêter un instant, c'était laisser se glacer cette sueur sur notre visage, c'était risquer une pleurésie ou une fluxion de poitrine; il fallait donc continuer de marcher; d'ailleurs, le traîneau, que nous apercevions comme un point noir à une verste derrière nous, et qui, débarrassé de notre poids, ne nous suivait qu'avec une difficulté inouïe, ne ferait plus un pas du moment que nous serions dedans.

Nous mîmes trois quarts d'heure à peu près à atteindre le sommet de la montagne.

Nous nous trouvions sur un plateau.

Nous continuâmes notre chemin en ralentissant le pas pour nous refroidir peu à peu, mais nous fîmes à peu près trois verstes avant que le traîneau nous rejoignît.

Par bonheur il y avait de la lune; quoiqu'il fût impossible de l'apercevoir à cause de la masse de neige suspendue dans l'atmosphère, sa clarté arrivait jusqu'à nous pâle, maladive, mourante, mais suffisante cependant pour nous permettre de nous diriger.

Nous boutonnâmes nos touloupes et remontâmes dans le traîneau; au bout d'une demi-heure à peu près nous entendîmes des abois de chiens, mais à quatre ou cinq verstes au moins de nous.

Ces abois venaient du village de Ruys.

Il n'y avait plus que patience à avoir, nous approchions.

Nous mîmes trois quarts d'heure à faire ces quatre verstes, le traîneau n'allait qu'au pas; notre hiemchick craignait de perdre le chemin, dont on ne voyait plus aucune trace.

A chaque instant il s'arrêtait pour s'orienter.

Par bonheur, les abois des chiens le guidaient; à mesure que nous avancions ces abois redoublaient; avec le flair prodigieux d'animaux à demi sauvages ils nous avaient éventés à une lieue.

Enfin nous vîmes se dessiner des lignes noires, c'étaient les haies du village. Nous pressâmes notre hiemchick, qui ne pouvait plus craindre de se perdre, mais seulement de nous verser dans quelque trou.

Il n'en fit rien; notre traîneau s'arrêta en face d'une espèce d'auberge placée en sentinelle avancée sur la route, l'hiemchick appela, l'hôte sortit avec un tison allumé à la main.

Nous étions glacés malgré nos touloupes, nous nous hâtâmes de gagner la maison.

Je me hâte de m'excuser d'avoir appelé cela une maison. C'était un hangar, un appentis, un bouge, effroyable à l'extérieur, mais pis que cela, repoussant à l'intérieur.

Cet intérieur était éclairé par un grand feu brûlant dans une cheminée de briques, la lueur de ce feu se jouait sur des objets qu'il était impossible de reconnaître au premier coup d'œil, impossible d'énumérer une fois reconnus.

C'étaient des peaux de buffles entassées dans un coin, des poissons séchés et des morceaux de viande boucanée pendus pêle-mêle au plafond avec des paquets de chandelles; des outres à moitié vides, des graisses fondues débordant des vases sur le plancher, des nattes pourries servant de lit aux hiemchicks, des verres qui n'avaient jamais été rincés, quelque chose d'inouï, sans aspect, surtout sans nom.

Il fallait entrer là dedans, marcher sur ce plancher boueux sur lequel la gelée n'avait pas de prise, respirer cette atmosphère infecte, sans odeur déterminée, mélangée de vingt odeurs nauséabondes; il fallait s'asseoir sur cette paille, ou plutôt sur ce fumier; il fallait surmonter tous les dégoûts, vaincre toutes les répugnances; il fallait se boucher le nez, il fallait fermer les yeux, il fallait affronter enfin quelque chose de bien pis que le danger.

Notre premier soin fut de nous informer d'un moyen de nous procurer des chevaux ou des bœufs.

Le maître du logis, espèce de boucher aux vêtements couverts de taches sanguinolentes, passa de l'autre côté d'un comptoir et donna quelques coups de pied à un objet sans forme et gisant à terre.

L'objet sans forme s'anima, se plaignit, mais presque aussitôt rentra dans l'immobilité, retomba dans le silence.

Les coups de pied redoublèrent, une créature humaine couverte de lambeaux se dessina dans la pénombre, se dressa sur ses pieds, se frotta les yeux et demanda, avec ce lamentable accent d'une fatigue incessante, d'une douleur continue, ce qu'on voulait.

Sans doute le tavernier lui dit qu'il s'agissait d'aller chercher des chevaux.

L'enfant, c'était un enfant, se glissa sous le comptoir et passa pour aller à la porte dans le cercle de lumière que projetait le feu.

C'était un charmant enfant, pâli, amaigri par la souffrance, plein de cette poignante poésie de la misère, dont nous n'avons pas même l'idée dans nos pays civilisés, où la charité, sinon la charité, la police, jette son manteau sur les nudités qui deviennent par trop hideuses.

L'enfant s'éloigna grelottant et gémissant, c'était une plainte vivante.

Pendant ce temps nous nous étions approchés du feu et nous avions cherché vainement quelque chose pour nous asseoir. Je me rappelai m'être heurté à la porte contre une espèce de poutre, j'appelai Grégory et Moynet; à nous trois nous la soulevâmes et l'apportâmes devant le feu, c'était un siége.

L'enfant revint au bout d'un instant, se glissa sous le comptoir, alla reprendre sa place, se roula comme un hérisson et se rendormit.

Il était suivi de deux hommes.

Ces deux hommes étaient des loueurs de chevaux.

Grégory discuta un instant avec eux, nous transmit leurs prétentions : ils voulaient quinze roubles pour aller chercher la télègue, enfin ils finirent par réduire leurs prétentions à dix; nous leur en donnâmes cinq à titre d'arrhes et ils partirent, promettant que dans deux heures la télègue nous aurait rejoints.

Il était dix heures du soir.

Nous mourions de faim. Par malheur, la cuisine était sur la télègue. Nous jetâmes les yeux sur tout ce qui nous entourait; à la seule vue de ce que pouvait nous offrir notre hôte,

notre cœur se soulevait. Grégory seul résistait triomphalement à ce sentiment de dégoût.

— Demandez à cet homme s'il a des pommes de terre, lui dis-je, nous les ferons cuire sous la cendre. C'est la seule chose que je me sente le courage de manger dans cette infecte sentine.

L'homme avait des pommes de terre.

— Qu'il nous en donne alors, dis-je à Grégory.

Grégory lui transmit notre demande.

L'homme s'approcha de l'enfant et lui donna un second coup de pied.

L'enfant se leva, plaintif et gémissant, comme la première fois glissa sous le comptoir, se perdit dans les profondeurs obscures de notre hangar et revint avec son papack plein de pommes de terre.

Il les versa à nos pieds et alla se recoucher.

Je mis des pommes de terre sous la cendre, et cherchai des yeux un endroit où je pusse m'adosser pour dormir.

Moynet avait été chercher dans le traîneau une vieille peau de mouton qui nous servait à envelopper nos jambes, il l'avait étendue à terre et dormait déjà dessus avec notre poutre pour oreiller.

Grégory trouva un pavé, s'adossa à moi, et nous nous endormîmes appuyés l'un contre l'autre.

Il y a certaines positions où, si fatigué que l'on soit, l'on ne dort pas longtemps, je me réveillai au bout d'un quart d'heure.

J'ai un heureux privilége pour un voyageur, c'est de dormir à volonté, et de me trouver reposé par un sommeil si court qu'il soit.

Souvent après mes longues nuits de travail, et quand je suis resté au lit une heure ou deux seulement, mes yeux se ferment, et si je suis posé contre un mur, ma tête s'appuie au mur; si je suis devant une table, ma tête tombe sur la table.

Alors, si gênante que soit la position, quelque angle que fasse mon corps, je dors cinq minutes, et au bout de cinq minutes je me réveille assez reposé pour me remettre immédiatement au travail ; seulement, ce n'est pas pour moi que le proverbe « qui dort dîne » a été fait, je me réveille presque toujours ayant très faim.

Aussi, à l'aide de mon kangiar, tirai-je une ou deux pommes de terre du feu ; elles étaient cuites ; je demandai du sel.

L'homme donna un coup de pied à l'enfant, l'enfant se réveilla, et, à moitié endormi, m'apporta un morceau de sel gros comme une noix; cette façon d'offrir du sel avait un avantage, c'est que le centre au moins était propre.

Dans tout le Caucase, on vend le sel en énorme bloc, tel qu'on le tire des mines. Je ne sais pas où va l'énorme quantité de sel marin que l'on recueille sur les lacs salés ; excepté sur les tables des personnes riches, j'ai constamment vu du sel gemme.

Je mangeai quatre ou cinq pommes de terre, et ma faim se trouva engourdie.

Enfin, vers deux heures du matin nous entendîmes les grelots des chevaux ; nous courûmes à la porte, Grégory et moi ; Moynet dormait toujours profondément.

C'était notre télègue qui arrivait avec les huit chevaux de nos loueurs, des chevaux de la poste et de l'hiemchick il n'y avait point vestige.

Notre idiot de Timaff avait laissé l'hiemchick dételer ses chevaux et partir avec eux, et était resté seul.

Cela avait bien été tant qu'il avait fait jour, mais la nuit venue il avait entendu des rugissements qui allaient toujours en se rapprochant, puis il avait vu luire comme des étincelles au milieu de l'obscurité.

Alors il avait commencé à comprendre qu'on était à cette heure que chez nous on appelle entre chien et loup; seulement il n'y avait pas de chiens, mais en échange il y avait des loups.

Timaff avait cherché si nous lui avions laissé une arme quelconque; mais nous n'avions plus de nos armes que trois fusils, et nous les avions pris tous les trois.

Les loups avaient été longtemps sans prendre le parti de s'approcher de la télègue : cette masse inconnue de forme les inquiétait; enfin l'un d'eux s'était risqué et était venu s'asseoir sur son derrière à vingt pas de Timaff.

Timaff, alors, avait gagné le plus haut du sommet de la télègue.

Au mouvement qu'il avait fait, le loup s'était enfui.

Mais voyant que tout était redevenu immobile et qu'aucun bruit ne se faisait entendre, le loup s'était rassuré, et au lieu de s'arrêter à vingt pas, il était venu jusqu'à dix.

Alors Timaff lui avait jeté son papack, et le loup s'était sauvé une seconde fois.

Mais c'était un loup obstiné, et il était revenu à la charge.

Timaff avait cherché quelque chose à lui jeter, et avait avisé notre cuisine.

Il avait commencé à jeter au loup le couvercle, puis le gril, puis la casserole, puis la poêle, puis les assiettes; le diable de loup revenait toujours, et il semblait dire à ses compagnons :

— Vous voyez bien que ce n'est rien, faites comme moi, venez.

Et les loups, qui commençaient à se rassurer en voyant l'assurance de leur compagnon, se rapprochaient de plus en plus; il ne restait à Timaff que deux projectiles, la marmite et la cuiller à pot.

Au lieu de les leur jeter, action qui le désarmait, il les frappa l'une contre l'autre.

A ce bruit, les loups s'enfuirent, mais pas loin, en loups intelligents et qui comprennent que ce bruit-là n'est pas bien dangereux ; aussi, au bout d'un quart d'heure, Timaff les vit-il reparaître en plus grand nombre, et déterminés cette fois, ils le paraissaient du moins, à pousser la chose jusqu'au bout.

Timaff comprit que s'il ne variait pas ses moyens de défense, il était perdu ; ces loups, qui, malgré leurs excellents yeux, ne pouvaient voir sous sa touloupe et ses trois capotes, n'avaient garde de deviner qu'ils n'avaient affaire qu'à une espèce de squelette, et se rapprochaient de plus en plus.

Alors une idée lumineuse traversa le cerveau obtus de Timaff.

Il avait sur lui son briquet phosphorique tout bourré d'allumettes.

Il jeta aux loups la cuiller à pot et la marmite, et tira son briquet.

Une allumette s'alluma en crépitant et jeta un éclair.

Les loups se sauvèrent.

Puis ils revinrent.

Timaff fit briller une seconde allumette, puis une troisième, puis une quatrième; chaque fois qu'il suspendait cet exercice les loups se rapprochaient d'un pas : il frottait une allumette, et les loups s'arrêtaient.

Cela dura une heure.

Quand les hiemchicks parurent au sommet de la côte, Timaff en était à ses dernières allumettes.

Il était temps.

Au bruit des grelots, au mouvement des chevaux, aux cris des hiemchicks, les loups s'enfuirent.

Ils croyaient trouver Timaff gelé, ils trouvèrent Timaff en nage.

Il leur raconta son aventure; les hiemchicks et lui se mirent en quête des différentes pièces de notre cuisine, qui se retrouvèrent toutes.

Deux poulets rôtis, sur lesquels je comptais, avaient disparu. Sans doute Timaff, dans sa précipitation, les avait jetés aux loups avec le reste, et les loups avaient dévoré les projectiles.

Nous crûmes qu'il était inutile de recommander à Timaff de ne point laisser les hiemchicks dételer leurs chevaux et partir avec eux.

Nous avions tort, comme nous le prouva l'avenir.

CHAPITRE LII.

Le Sourham.

Timaff était arrivé, Timaff était sauvé des loups, mais Timaff, sauvé des loups, était arrivé avec les chevaux et les hiemchicks que nous lui avions envoyés, de sorte que la télègue était complétement démontée.

Je demandai aux hommes qui avaient ramené Timaff et la télègue combien ils voulaient pour aller jusqu'à la première station.

Ils demandèrent huit roubles.

Avec dix que je venais de leur donner, cela faisait dix-huit roubles, c'est-à-dire soixante-douze francs pour une seule station, sans compter les quatre roubles déjà donnés au maître de poste de Gory.

C'était cher. Je refusai.

Timaff attendrait avec la télègue et j'enverrais des chevaux pour les prendre aussitôt arrivé à la première poste.

Restait à régler notre compte avec l'hôte.

J'avais mangé cinq pommes de terre, les autres n'avaient absolument rien pris.

Il demanda cinq roubles. Cela mettait la pomme de terre à quatre francs la pièce.

C'était encore plus cher que les chevaux.

— Offrez-lui un rouble, non pas pour les cinq pommes de terre que nous avons mangées, mais pour les cinq heures que nous avons passées chez lui; un rouble ou une volée de coups de fouet, à son choix.

L'hôte eut de la peine à se décider, mais enfin il se décida pour le rouble.

Le brave homme nous regardait fort de travers, et il eût fait, j'en ai peur, un mauvais parti à celui de nous qui serait tombé entre ses mains sans armes; mais nos fusils à deux coups, mais nos kangiars nous rendaient d'une digestion difficile.

Il n'essaya donc pas même de mordre.

Nous étions déjà montés en traîneau et prêts à partir, lorsque les loueurs de chevaux se ravisèrent; ils offraient de conduire la télègue jusqu'à la prochaine station pour cinq roubles.

J'étais las de disputer. Je consentis à cinq roubles, mais je les prévins que je ne les payerais qu'une fois arrivés.

Ce manque de confiance ne parut aucunement les blesser. On attela cinq chevaux à la télègue, c'étaient mes conditions. On réveilla Timaff, qui s'était déjà endormi au coin du feu, on le fit monter sur sa télègue, et on lui annonça qu'il aurait cette fois et dorénavant les honneurs de l'avant-garde.

Timaff ne fit aucune objection; il n'avait qu'un défaut, du moins à mon point de vue, je ne veux pas lui faire tort de ceux que les autres peuvent avoir à lui reprocher : c'était d'être trop passif.

Il était environ quatre heures du matin, il nous restait douze verstes à faire. Nous commencions à être tellement familiarisés avec le danger, que nous ne demandâmes même pas si le chemin était bon ou mauvais.

Par hasard il était bon.

Nous arrivâmes à la station vers sept heures du matin.

Pas de chevaux!

Comme c'était probable, à sept heures du matin, et avec un mètre de neige par les chemins!

Sans explication aucune, je montrai, non pas mon paderogni, il faut qu'on sache en Russie combien les maîtres de poste font cas des deux cachets de la couronne, mais mon fouet.

J'avais tout exprès à Gory rouvert une malle pour en tirer un fouet que m'avait donné le prince Tumene, et avec lequel un jour il avait tué d'un seul coup un loup affamé qui avait sauté à la gorge de son cheval.

J'invite ceux de mes lecteurs qui voudraient voyager en Russie à m'en venir demander le modèle, je me ferai un plaisir de populariser cet instrument.

Les chevaux semblèrent sortir de terre.

Curieux pays que celui où tout le monde connaît l'existence d'un pareil abus et où personne n'y porte remède.

A dix heures nous étions au village de Sourham.

— Des chevaux?

— Il n'y en a pas.

— Mon cher ami, me dit Moynet, mettez une décoration, ne fût-ce qu'au cou, ou sans cela nous n'arriverons jamais.

C'est encore une triste vérité, mais c'en est une.

J'ouvris la malle aux décorations comme j'avais ouvert la malle au fouet, ces deux grands moyens d'action; je mis à ma boutonnière la plaque de Charles III et je renouvelai ma demande.

— A l'instant même, général, me dit le maître de poste.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par Charlieu.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 26 **11 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Une demi-heure après nos deux voitures étaient attelées.

Par malheur il n'y avait point de traîneau.

J'en avisai un sur un toit, mais le maître de poste me répondit avec une certaine apparence de raison que s'il était bon à quelque chose il ne serait pas sur le toit.

Nous partîmes : au bout d'une heure, nous traversâmes le village de Sourham, couronné comme Gory d'un magnifique château en ruine, puis nous arrivâmes au bas de la montée.

Un seul traîneau s'était hasardé à tenter le passage, c'était celui de notre officier envoyé avec des dépêches à Koutaïs et auquel j'avais prêté ma touloupe.

Il était parti la veille au matin.

Le sillage de son traîneau était complétement effacé par la neige qui était tombée pendant la nuit, mais l'on voyait la trace de voyageurs qui avaient passé à cheval.

Nous nous engageâmes dans la montagne, guidés par ces traces.

D'après ce que l'on m'avait dit de la difficulté du Sourham, la montée me parut d'abord non-seulement facile, mais caressante. C'était une pente assez douce, sans escarpement ni à droite ni à gauche, s'allongeant sur une longueur de quatre verstes seulement.

Au bout d'une heure de montée, et véritablement sans trop de difficulté, nous atteignions le sommet de la montagne ; je m'en fis donner l'assurance deux fois, je ne pouvais pas y croire.

— Mais alors, dis-je à l'hiemchick, nous n'avons plus qu'à descendre ?

— Absolument, me répondit-il.

Je regardai Moynet.

— Voilà donc ce fameux Sourham, cet infranchissable Sourham ; j'en ferai compliment à Finot.

— Attendez, me dit Moynet, nous ne sommes pas au bout.

— Mais vous avez entendu, nous n'avons plus qu'à descendre.

— Oui, mais il y a descente et descente.

— Il y a d'abord la descente de la Courtille.

— Et puis la descente des enfers.

— Celle-là est facile, Virgile l'a dit : *Facilis descensus averni.*

— Que voulez-vous! quelque chose me dit que Finot avait raison et que Virgile a tort.

— Allons, vous vous entêtez.

— Rappelez-vous M. Murrey et ses soixante bœufs.

— Eh! mon cher, ces Anglais sont si excentriques! On lui aura raconté qu'avec trente bœufs on mettait quatre heures à passer le Sourham, il en aura pris soixante pour ne mettre que deux heures.

Je dois le dire, les trois premières verstes que nous fîmes semblèrent me donner raison, puis un faible ravin commença de se creuser à ma gauche, la pente devint peu à peu plus rapide; le ravin se creusait toujours, la pente devenait une glissade. Nous voyions devant nous des cimes d'arbres sur lesquels il nous semblait que notre traîneau allait passer, puis le chemin tournait brusquement à droite, et par son mouvement d'inclinaison nous pouvions voir jusqu'au fond du ravin, qui passait insensiblement du précipice à l'abîme. Un torrent roulait au fond de cet abîme; c'était une des sources du Quirill. Il était évident que nous ne serions au bas du Sourham que quand nous nous trouverions de niveau avec le torrent, et le torrent était loin. Nous avions un postillon excellent, mais ayant la mauvaise habitude de frapper ses chevaux; ses chevaux, de leur côté, avaient la mauvaise habitude, quand on les frappait, de se jeter de côté. Son porteur, à la suite d'un coup de fouet reçu entre les deux oreilles, fit un écart; le cheval et le postillon disparurent dans la neige jusqu'à la ceinture.

En vérité, quoi qu'en dise M. de Grammont, il y a un Dieu pour les postillons qui battent leurs chevaux; la tête du nôtre commença de poindre, puis ses épaules, puis son torse. Il tenait sa bride, qu'il tirait après lui, après la bride vint le cheval. La chute s'était arrêtée à un demi-pied de l'abîme.

— *Nicevo, nicevo*, dit-il, et il remonta sur son cheval.

Cela voulait dire que ce n'était rien.

— Expliquez-lui, dis-je à Grégory, que cela peut n'être rien pour lui, mais que c'est quelque chose pour nous.

L'avertissement parut, à ce qu'il paraît, superflu à notre hiemchick, car il repartit plus rapide qu'auparavant; il est vrai que son cheval, moins entêté que lui et profitant de l'exemple qui ne profitait pas à l'homme, ne fit plus d'écart, malgré les coups qu'il continuait de recevoir.

Au reste, du train que nous allions, il y avait un avantage, c'est que si une avalanche tombait, elle ne nous rejoindrait pas.

Mais ce qui nous semblait inouï, c'est que plus nous descendions, plus la route semblait, par un mouvement pareil au nôtre, s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Depuis notre départ de Tiflis, sans nous en apercevoir, nous allions montant sans cesse, et arrivés à la descente du Sourham, nous rendions en gros ce que nous avions pris en détail.

La descente dura deux grandes heures : pendant deux heures nous ne vîmes devant nous que des cimes d'arbres; enfin, le bruit du torrent arriva jusqu'à nos oreilles, signe que nous approchions du fond de la vallée; le traîneau, qui depuis le haut du Sourham inclinait lui-même comme la pente, menaçant au moindre choc de nous jeter à dix pas devant lui, reprit son assiette, et nous roulâmes parallèlement au torrent pendant quelques minutes.

Nous respirâmes.

En ce moment nous entendîmes retentir trois coups de fusil qui ressemblaient fort à des coups de canon; en mer j'aurais cru à un vaisseau demandant du secours.

Tout à coup nous aperçûmes un gymnase, — j'avoue qu'à cette vue j'éclatai de rire; — quels étaient les diables, les gnomes, les démons, qui venaient faire de la gymnastique dans un pareil endroit?

Un monticule que nous franchîmes nous permit de voir un village caché dans un pli du terrain.

Quand je dis un village, je devrais dire les portes d'un village; quant aux maisons, elles étaient entièrement ensevelies dans la neige.

Devant chaque porte on avait ouvert des tranchées qui communiquaient avec une espèce de rue.

Je crus naïvement que c'était la station.

C'était le village de Tsippa, distant de quinze verstes encore de la station.

La télègue avait beaucoup souffert dans la descente, elle avait versé deux fois, et comme on me disait que la portion de chemin qui nous restait à faire était la plus mauvaise, je dis aux hiemchicks de passer à l'arrière-garde et de marcher doucement; pourvu qu'ils nous rejoignissent le lendemain matin, c'était tout ce qu'il fallait.

Quant à nous, nous prîmes les devants.

Le vent s'était élevé et la neige commençait à tomber.

Je ne comprenais pas trop comment le chemin qui nous restait à faire pouvait être plus mauvais que celui que nous avions fait, et si l'on nous disait vrai, il était probable que nous n'arriverions pas à la station.

Nous nous remîmes en route.

Le torrent occupait presque tout le fond de la vallée, et le chemin qu'il laissait aux voyageurs, qui bien certainement allaient moins vite que lui, était à peine de la largeur du traîneau. Ce n'eût été rien s'il eût pu marcher côte à côte avec lui, mais les rochers en avaient réclamé leur part; il en résultait que ce chemin allait sans cesse montant et descendant, comme le dos d'un chameau; joignez à cela les torrents se précipitant de la montagne pour se joindre à celui qui roulait au fond de la vallée, torrents qui avaient percé leur route sous la neige, en laissant la surface intacte et trompeuse, et vous vous rapprocherez un peu de l'idée que l'on peut se faire de l'effroyable route dans laquelle nous étions engagés pendant la nuit, par un vent à décorner, je ne dirai pas des bœufs, mais des buffles, et avec une neige qui empêchait de voir à dix pas devant soi.

Chaque fois que nous passions sur un de ces ponts fragiles jetés sur une eau courante, la neige s'enfonçait et le traîneau tombait dans le ravin. Il fallait alors des efforts inouïs aux chevaux pour le tirer de là. Il remontait presque verticale-

ment pendant cinq ou six pieds, et dans cette ascension nous ne nous maintenions sur nos bagages que par des manœuvres qui eussent fait honneur aux plus habiles équilibristes.

Au milieu d'une montée, nous rencontrâmes des soldats.

Ils échangèrent quelques mots avec nos hiemchicks, qui se tournèrent de notre côté :

— Voilà des soldats, nous dirent-ils, qui prétendent que l'on ne pourra point passer.

— Et pourquoi ne passerions-nous pas?

— Les trois détonations que nous avons entendues sont des mines que l'on a fait sauter, et non pas des coups de fusil.

— Et pourquoi a-t-on fait sauter des mines?

— Pour élargir le chemin.

— Eh bien, alors, si le chemin est plus large, il est naturellement plus facile.

— Il sera plus facile demain ou après-demain.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'alors le chemin sera déblayé.

— Il n'est donc pas déblayé?

— Non, ils n'ont pas pu rester; le vent est trop fort là-haut.

— Alors, votre avis?

— Notre avis est de retourner au village et d'attendre que le chemin soit libre.

Je jetai les yeux sur l'endroit où nous étions arrêtés.

— Dites-leur que je veux bien, s'ils peuvent tourner.

Grégory transmit mon assentiment aux hiemchicks; mais ce que j'avais prévu arriva : le chemin était si étroit et si escarpé, qu'il était impossible aux chevaux d'opérer le mouvement nécessaire à la manœuvre qu'ils avaient à exécuter.

— Vous voyez bien qu'il faut que nous allions en avant, dis-je à Grégory, ainsi donc : *Pachol! pachol!*

Bon gré mal gré les hiemchicks durent donc continuer leur chemin.

Nous montâmes au pas et si lentement, que deux montagnards qui étaient partis en même temps que nous de Tsippa eurent le temps de nous rejoindre et marchèrent derrière notre traîneau.

Au haut de la montée nous trouvâmes le chemin barré par un éboulement; la route alors cessait d'être plate, mais formait un talus s'inclinant sur le précipice.

Dans le jour, par un beau temps, en voyant où mettre le pied, on pouvait, à la rigueur, passer; mais la nuit, par ce vent terrible, par cette neige qui vous fouettait le visage, c'était à donner le vertige.

Les montagnards qui nous suivaient venaient sans doute de travailler au chemin; ils avaient des pioches.

— Demandez donc à ces braves gens, dis-je à Grégory, s'ils ne peuvent pas nous faire là dedans une espèce de tranchée.

Grégory leur posa la question, ils répondirent affirmativement, et à l'instant même se mirent à la besogne.

Je me haussai sur la pointe des pieds : l'éboulement couvrait en largeur une dizaine de mètres.

— Ils en auront jusqu'à demain, dis-je à Moynet, passons à pied, le traîneau avec ses cinq chevaux passera toujours.

— Passons à pied.

Nous franchîmes l'obstacle en nous accrochant aux racines d'arbres pour ne pas glisser du côté du précipice, et ensuite pour nous maintenir contre le vent, qui paraissait avoir fait pour son compte le pari que nous ne passerions pas.

Si le vent avait parié, il perdit, nous passâmes.

C'était le tour du traîneau.

Nos deux braves montagnards pesèrent sur le côté opposé au précipice, et le traîneau passa.

— Combien de verstes encore, demandai-je aux hiemchicks.

— Dix verstes.

— Eh bien, mon cher Moynet, faites-les si vous voulez en traîneau, je les ferai à pied, moi.

— Pas moi, je suis éreinté.

— Alors, montez, moi je marche; soyez tranquille, j'irai aussi vite que le traîneau.

Moynet remonta.

Il n'avait pas fait cent pas que je le vis rebondir comme un volant sur une raquette.

Puis je ne le vis plus.

Il avait rencontré un de ces cours d'eau dont j'ai déjà parlé; ne m'ayant plus là pour le caler, il avait été lancé comme par une catapulte et était tombé à quatre pattes dans le torrent.

Je l'entendis rire et jurer tout à la fois, je fus rassuré.

— Eh bien, remontez-vous sur le traîneau? lui demandai-je.

— Ma foi non, dit-il, j'en ai assez. Marchons.

Nous marchâmes; seulement, à chaque pas nous enfoncions d'un demi-mètre dans la neige.

Au bout de deux verstes : — Ah! ma foi, tant pis, dit-il, je remonte.

J'avais pris le bras de Grégory et nous allions assez sûrement, appuyés l'un sur l'autre; nous nous trouvions avoir chacun quatre jambes au lieu de deux.

— Prenez le bras de Grégory, lui dis-je, je prendrai celui d'un des deux hommes, l'autre veillera sur le traîneau. La manœuvre s'exécuta, et nous nous mîmes en route.

— Que dites-vous de Virgile? me demanda Moynet.

— Je dis ce que Gentil disait de Racine, que c'est un polisson.

— Oh! oh! qu'est-ce que cela?

C'était Moynet qui poussait cette inquiétante exclamation.

Nous nous arrêtames : une immence voûte s'ouvrait sur le chemin pour vomir une masse d'eau qui devait être considérable, si l'on mesurait son importance au bruit qu'elle faisait.

Cette gueule gigantesque ouverte dans la montagne avait un aspect tellement sinistre, que nous nous arrêtâmes, nous demandant cette fois si nous irions plus loin.

Par bonheur, nos montagnards connaissaient l'endroit, ils nous rassurèrent, et l'un d'eux nous donna l'exemple en passant le premier.

Nous en fûmes quittes pour avoir de l'eau jusqu'aux genoux.

Le traîneau passa plus difficilement, à cause des bords escarpés de cette espèce de canal, mais il passa.

Alors la route commença de descendre, et de nouveau nous nous retrouvâmes au niveau du torrent.

Il nous restait encore six verstes à faire.

Nous étions littéralement épuisés de fatigue; nous avions les pieds et les jambes glacés à ne pas les sentir, et la sueur nous coulait en même temps sur le front.

Le vent redoublait, la neige s'épaississait. Il fallait gagner

le plus vite possible la station ; si nous étions pris au fond de cette étroite vallée par un chasse-neige, nous n'en sortions pas.

Je fus le premier à proposer de remonter en traîneau, la proposition fut acceptée ; nous nous enveloppâmes dans nos touloupes et nous reprîmes nos places.

Nos deux montagnards s'accrochèrent au traîneau ; nous leur rendions le service d'accélérer leur marche, ils nous rendaient le service de nous empêcher de verser.

Je fermai les yeux et me laissai aller au hasard, je dirais à la Providence si je me croyais un personnage assez important pour que la Providence s'occupât de moi.

De temps en temps j'ouvrais les yeux, mais j'avais beau les ouvrir, je ne voyais rien qu'une immense nappe de neige que le vent semblait secouer devant eux, et le torrent qui mugissait à deux pas de moi.

Enfin, il me sembla apercevoir de la lumière.

— La station ? demandai-je.

— Non, le village de Molite.

— Et la station ?

— A trois verstes.

Tout était fantastique dans cette nuit, jusqu'à la distance. Nous étions partis à midi, nous avions achevé la montée à trois heures, nous descendions depuis cinq à croire que nous faisions quatre lieues à l'heure, et nous n'avions pas pu avaler nos trente verstes, c'est-à-dire sept lieues et demie.

Nous arrivâmes à la lumière, c'était celle d'une petite auberge. Nous descendîmes. Nous étions à moitié morts de fatigue et l'autre moitié de faim ; par bonheur nous trouvâmes du pain mangeable, une espèce de salaison que, dans toute autre circonstance, nous n'eussions pas touchée du bout des dents et qui nous parut excellente. Il va sans dire que nos deux montagnards partagèrent notre festin.

Nous arrosâmes le tout de quatre ou cinq pots de ce petit vin de Mingrélie dont on peut boire sans inconvénient une pinte, et nous remontâmes dans notre traîneau en demandant si du village à la station le chemin était bon.

— Excellent, nous répondit notre hôte.

Sur cette assurance, nous partîmes.

Au bout de cent pas, deux de nous étaient dans la neige et le troisième dans l'eau.

Cette fois nous nous décidâmes à faire à pied le reste du chemin, et par un effroyable chasse-neige nous arrivâmes à la station.

Une verste de plus, et nous n'y arrivions pas ; toute la montagne semblait secouée comme par un tremblement de terre.

Deux heures après nous arrivait un messager de Timaff nous annonçant que la télègue ne pouvait même essayer de traverser la montagne, et que nous eussions à envoyer un traîneau et des bœufs si nous voulions revoir nos effets et Timaff.

Je tenais peu à Timaff, quoique comme curiosité je l'estimasse à sa valeur, mais je tenais fort à nos effets, je fis donc dire à Timaff de demeurer tranquille, et que le lendemain l'on irait à son secours.

CHAPITRE LIII.

Molite.

On transporta les effets du traîneau dans la chambre de la station. Moynet et Grégory, écrasés de fatigue, n'eurent pas même le courage d'étendre leur touloupe sur un banc et de se coucher : ils tombèrent sur les malles et s'y endormirent.

Résistant mieux qu'eux à la fatigue, je me préparai un lit tant bien que mal et m'y couchai.

Toute la nuit la station, quoique solidement bâtie, fut secouée par le vent, qui semblait vouloir la déraciner. Deux fois je me levai et allai à la porte ; la neige tombait sans interruption.

Le jour vint, si toutefois cela peut s'appeler le jour.

Je demandai un Cosaque de bonne volonté qui, moyennant un rouble, consentît à aller jusqu'au village où nous avions soupé la veille pour y louer des chevaux ou des bœufs et les envoyer à Tsippa. Le Cosaque se présenta avec l'empressement que met toujours un Cosaque à gagner un rouble, mais une heure après il revint.

Il avait littéralement été repoussé par le vent.

Vers les trois heures, Grégory monta à cheval à son tour. La tempête était un peu calmée ; il avait été jusqu'au village et avait parlé au gouverneur.

Le gouverneur avait promis, dès que la chose serait possible, d'envoyer un traîneau et des bœufs.

Nous nous reposâmes sur cette promesse, et le jour passa.

Vers les quatre heures était arrivé sur un traîneau un Iméritien de Koutaïs ; il avait avec lui, comme a tout noble, si pauvre qu'il soit, ses deux noukers.

J'ai rarement vu quelque chose de plus beau que cet homme, avec son turban blanc passé sous le cou et son bachelik posé dessus. Il portait le costume géorgien avec de longues manches, la bechemette sous l'arkalouke, une ceinture turque à laquelle était suspendue sa schaska, son poignard et son pistolet, enfin le large pantalon de drap lesguien s'enfonçant dans des bottes qui montaient jusqu'au genou.

Il venait de Gory et me donna deux nouvelles.

La première, c'est que le courrier de la poste était arrivé à Gory avec mes clefs, mais n'avait pas osé traverser l'Iaqué.

La seconde, que Timaff, enveloppé dans ses trois capotes et dans sa touloupe, attendait tranquillement, auprès d'un bon feu, les secours promis.

Il était sans chevaux et sans hiemchick ; le postillon qui l'avait amené de Sourham, le voyant si confortablement établi près d'un bon feu, n'avait pas jugé qu'il pût de sitôt avoir besoin de lui.

Il était parti, et Timaff, plein de mansuétude, l'avait laissé partir.

Je me fis répéter deux fois l'histoire d'un courrier de la poste n'osant traverser une rivière que des voyageurs, non éperonnés comme il devait l'être par le devoir, avaient traversée avec difficulté, mais sans accident.

Il n'y a qu'en Russie que l'on voit de ces choses-là. — Mais, demanderez-vous, les lettres qu'il porte ?

Eh bien, mais, elles arriveront quand le courrier n'aura plus peur!

Cette fois, nous avions notre cuisine avec nous. Nous invitâmes notre Iméritien à souper ; mais c'était jour maigre, il refusa. Lui, de son côté, avait deux poissons salés.

Il m'en envoya un que je n'eus garde de refuser ; il était trop fraternellement offert.

Lui et ses deux noukers soupèrent avec l'autre.

Une chose incroyable, c'est la sobriété de ces pauvres seigneurs ruinés : on les rencontre voyageant, princes ou gentilshommes, — presque tous sont princes, — le prince à cheval, son faucon sur l'épaule, jouant de la mandoline et chantant un air lent et triste, ses deux noukers, resplendissants d'or ou d'argent, chargés d'armes magnifiques, venant derrière lui. L'un des deux noukers a dans sa karsine deux ou trois poissons salés pour les jours maigres, l'autre une poule salée pour les jours gras. Ils s'arrêtent dans une station de poste et demandent du thé, le breuvage indispensable ; ils mangent à eux trois, avec leurs doigts et en buvant dans le même verre, la moitié de leur poisson si c'est jour maigre, la moitié de leur poule si c'est jour gras, et en voilà pour jusqu'au lendemain à la même heure. Ils sont arrivés à leur destination : ils ont fait trente à quarante lieues en deux jours, et ont dépensé cinquante kopecks.

Le nôtre n'avait pas de faucon, mais il avait une mandoline ; le soir, comme nous venions de dîner, nous entendîmes le bruit de l'instrument, nous entrâmes sous prétexte de le remercier de son poisson, et nous le trouvâmes dans l'angle de la chambre, accroupi, les jambes croisées à la manière turque ; ses deux noukers, couchés près de lui, l'écoutaient et le regardaient.

Je n'ai rien vu de plus beau, de plus gracieux, de plus poétique que cet homme.

Il voulut se lever quand nous entrâmes, nous le forçâmes de se rasseoir ; il voulut mettre sa mandoline de côté, nous le forçâmes de la garder ; nous le priâmes de chanter et de jouer, il joua et chanta tant que nous voulûmes.

Tous ces chants sont de simples modulations lentes et tristes, mais on peut les entendre des heures entières sans fatigue. Elles vous bercent sans vous endormir, et vous font rêver tout éveillé.

J'ai oublié de dire que depuis Tsippa nous n'étions plus en Géorgie, mais en Iméritie.

Il est vrai que l'Iméritie est toujours la Géorgie, cependant la langue diffère de la langue géorgienne à peu près dans la proportion où le provençal diffère de la langue française. Elle faisait autrefois partie de la Colchide, dont l'histoire se confond parfois avec celle des Romains, parfois avec celle des Persans, presque toujours avec celle des Géorgiens ; elle en fut détachée pour faire partie d'un royaume des Akbars, espèce d'apanage appartenant de droit à l'héritier du trône de Géorgie, comme le duché de Galles appartient de droit à l'héritier du trône d'Angleterre, mais en 1240 l'Iméritie devint une province indépendante qui eut ses princes régnants ; le dernier fut Salomon II, mort à Trébizonde en 1819.

Outre l'Iméritie, la Colchide fournit deux autres souverainetés également indépendantes, le Gouriel et la Mingrélie, nous écornerons l'un et nous traverserons l'autre.

On n'a pas idée de la beauté de cette race colchidienne ; les hommes surtout sont merveilleux de formes et d'allure pittoresque ; le moindre nouker a l'air d'un prince.

Seulement, à partir de l'Iméritie, le turban commence à s'introduire dans le costume au lieu du papack, qui disparaît. A l'heure qu'il est, Iméritiens, Gouriéliens et Mingréliens sont plus Turcs que Russes.

Et cependant les Turcs leur font une rude guerre ; il n'y a pas de jour que les Lazes ne franchissent la frontière, et n'enlèvent quelque femme ou quelque enfant pour les aller vendre à Trébizonde. Il y a quelques mois, ils enlevèrent toute une famille ; comme les hommes du Gouriel sont fort braves, tout le village se mit à la poursuite. De peur que les enfants ne criassent, les ravisseurs les bâillonnèrent. Une petite fille mourut étouffée, une autre parvint à se débarrasser de son bâillon, les ravisseurs la jetèrent dans la rivière, où elle se noya.

Dernièrement, le consul de Batoum, dont la principale occupation est d'empêcher le commerce de chair blanche, parvint à rendre à la liberté une mère et une fille enlevées ensemble, mais vendues séparément ; lorsqu'il les réunit, et que la femme et l'enfant se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, elles ne parlaient plus la même langue.

Tout au contraire des femmes circassiennes, qui, misérables chez elles, regardent comme un grand bonheur d'être vendues, les Géorgiennes, les Iméritiennes, les Gouriéliennes et les Mingréliennes tremblent à cette idée et se défendent et combattent comme des hommes pour ne pas se laisser enlever.

Au reste, comme presque toutes sont très-jolies, il arrive souvent qu'elles sont achetées par des pachas et de riches Turcs, et qu'elles font ce qu'on appellerait chez nous une fortune.

Les hommes portent ou le costume géorgien, ou le costume tcherkesse ; seulement, au lieu du papack pointu des Géorgiens, ou rond des Tcherkesses, ils portent ou le turban, comme le portait Luka, c'est le nom de notre Iméritien, ou une charmante petite calotte qui a la forme d'une grande fronde, et qui en effet n'est autre chose que la fronde doublée de proportions. Chez les gens du peuple, elle est noire, bordée d'un galon rouge ou vert ; chez les princes ou les grands seigneurs, elle est blanche, rouge ou bleue, brodée d'or.

J'ai deux de ces coiffures, l'une qui m'a été donnée par le prince Nicod, fils de la reine de Mingrélie, adorable enfant de neuf à dix ans, l'autre par le prince Salomon Ingueradzé, dont j'aurai l'occasion de parler bientôt.

Tous ces peuples sont essentiellement guerriers, et étant toujours sur le qui-vive et prêts à combattre, comptant la vie pour rien, autrefois aux premiers sons du bouquis, ils se réunissaient en armes, et souvent sans savoir même pour quelle cause, ils tuaient, ou risquaient de se faire tuer, ils marchaient à l'ennemi qu'ils ne connaissaient pas.

Ces bouquis, qui sont d'immenses trompes faites avec des cornes de bœuf, ont été recherchés avec soin et saisis partout où ils ont été trouvés. Je suis cependant parvenu à m'en procurer deux. Animés par une poitrine vigoureuse, ils devaient s'entendre à plus d'une lieue.

Nous passâmes la soirée, moi à écouter Luka jouer de la mandoline, tout en laissant mon esprit aller je ne sais où, et Moynet à faire un portrait de lui.

Pendant la nuit la tempête se calma et le ciel s'éclaircit.

Ce changement amena une petite gelée d'une quinzaine de degrés, et fit le chemin plus praticable ; aussi, le lendemain matin, voyant que malgré la promesse du gouverneur rien ne venait, Grégory remonta-t-il à cheval, résolu, s'il était nécessaire, de pousser jusqu'à Tsippa.

Tout cela c'était du temps perdu, et du temps précieux ; le bateau partait le 21, nous étions au 17, à moitié du chemin à peine, et nous étions partis le 11.

Nous avions fait trente à trente-cinq lieues en six jours, c'étaient cinq lieues par jour.

Grégory revint vers midi, il avait poussé jusqu'au village de Tsippa, où il avait trouvé la télègue devant une porte et Timaff devant un feu.

Il avait fait prix à trois roubles pour un traîneau et quatre bœufs, et Timaff nous arrivait traîné par eux, ni plus ni moins qu'un roi fainéant.

Il n'avait paru ni content ni contrarié de l'arrivée de Grégory. On n'eût pas été le chercher, qu'il n'eût jamais songé à revenir.

Quel adorable idiot que ce Timaff, et combien je regrette maintenant que Moynet n'en ait pas fait un dessin !

Timaff était arrivé à une heure, nous nous trouvions en possession de trois traîneaux, je résolus d'en profiter ; d'ailleurs, je voulais à mon tour être agréable à mon Iméritien, et comme le smatritel lui avait très-insolemment refusé des chevaux, j'avais résolu de l'emmener, lui et ses deux noukers.

Le smatritel ne dit trop rien tant qu'il ne vit pas notre intention, mais dès qu'il s'aperçut que Luka était des nôtres, il déclara que les traîneaux étant trop chargés, il ne voulait pas que les traîneaux marchassent.

Comme nous étions venus avec deux traîneaux, que nous avions seulement trois hommes de plus, et que dans tous les pays du monde, fût-ce en Imérétie, trois chevaux peuvent traîner trois hommes, j'insistai.

Par malheur pour le maître de poste, j'insistai avec politesse : c'est une mauvaise habitude que celle d'être poli, elle m'a forcé de battre bien des cochers de fiacre dans ma vie ; l'homme grossier prend presque toujours la politesse des autres pour de la peur ; le maître de poste de Molite commit à son tour cette grave erreur, il allongea la main pour arracher les guides des mains de notre hiemchick.

Il ne le toucha même pas, un coup de poing que m'a indiqué Lecourt il y a une vingtaine d'années, et qui m'a bien servi depuis, sans s'user, à ce qu'il paraît, l'envoya rouler dans la neige.

Il se releva et rentra chez lui.

Pour n'avoir rien à me reprocher, j'allai à l'écurie, pris trois chevaux de plus et en fis ajouter un à chaque traîneau.

Luka voulut payer ces trois chevaux que nous prenions à cause de lui et de ses deux noukers ; il en alla porter le prix au maître de poste, qu'il trouva d'une douceur charmante ; il revint, et nous partîmes.

Sans doute j'étais encore trop en colère pour m'être assis d'aplomb, car en partant, comme j'avais eu la malencontreuse idée d'aller à reculons, le traîneau me jeta sur les reins et continua sa route, sans s'apercevoir qu'il me laissait derrière lui.

Heureusement Luka, qui était assis près de moi, et qui eût été aussi couché près de moi s'il ne se fût retenu à une corde de notre bagage, arrêta notre hiemchick.

Je regagnai le traîneau, je remontai dessus, mais de côté cette fois, et nous nous remîmes en route.

Moynet marchait le premier avec Grégory, je venais ensuite avec Luka, puis après nous venaient Timaff et les deux noukers de Luka.

A chaque instant mon hiemchick se retournait pour regarder l'hiemchick de Timaff ; je m'informai d'où venait chez lui ce mouvement de curiosité qui, poussé à l'excès, compromettait ma sûreté ; il me fut répondu qu'il s'inquiétait de son jeune frère, qui conduisait pour la première fois.

Cette explication n'était pas rassurante pour Timaff et les deux noukers ; le moment était mal choisi et le chemin un peu dangereux pour y faire son apprentissage de postillon.

Mais le contraire de ce qui était probable arriva : ce fut notre postillon à nous qui, en se retournant dans sa sollicitude pour son frère, ne vit point une ornière et nous versa.

Cependant, touché par le bon sentiment qui l'avait entraîné à cette faute, je me contentai de lui faire observer que moi aussi j'étais son frère, à un degré moins rapproché que celui qui le préoccupait, c'était vrai, mais que comme j'avais payé pour arriver sain et sauf à la station, il devait au moins partager son intérêt entre nous deux.

Il s'excusa en me disant qu'il aimait tant son frère, qu'il n'avait pu se défendre, en voyant un mauvais chemin devant lui, de se retourner et de lui crier de prendre garde.

La précaution avait eu son résultat, son frère n'avait point versé, mais j'avais versé, moi.

Nous nous remîmes en route. Mon diable d'hiemchick avait l'air de ces damnés de Dante auxquels Satan a tordu le cou, et qui marchent en avant la tête tournée du côté de leurs talons ; seulement Dante n'a pas eu l'idée de faire de ces damnés-là des postillons.

C'eût été assez ingénieux, cependant, en faisant de ceux qu'il conduisait d'autres damnés.

Notre hiemchick, au moment même où je faisais cette réflexion, vit une seconde ornière devant lui : il se retourna une seconde fois pour avertir son frère, et une seconde fois nous envoya, Luka et moi, rouler dans six pieds de neige.

J'allai à l'hiemchick, dont j'arrêtai le cheval, j'appelai Grégory et le priai de traduire mot pour mot à ce trop bon frère le discours que j'allais lui adresser.

Ce discours était succinct, sans périphrase et sans superfluité, il consistait en ces quelques mots, bien accentués parce qu'ils étaient bien sentis :

— Je te préviens que la première fois que tu te retourneras, je te coupe la figure avec mon fouet.

Et pour qu'il ne se fît point cette illusion qu'ayant l'intention je n'avais pas la possibilité, je lui montrai le fouet.

Il jura les grands dieux que c'était fini, et que vît-il un précipice devant lui il ne se retournerait plus.

Il n'avait pas fait une verste qu'il se retournait et que nous étions à terre, Luka et moi.

Je me relevai furieux, quoique je ne me fusse fait aucun mal, mais la chose avait un côté grotesque qui m'exaspérait ; je lui administrai donc la correction promise, seulement je

baissai la main, et au lieu de frapper au visage, comme César à Pharsale, je me contentai de frapper sur les épaules.

Puis je fis passer devant le frère cadet.

Alors la scène changea, non pas de théâtre, mais d'acteur, et nous eûmes le spectacle au lieu de le donner. Timaff et les deux noukers, le traîneau aidant, commencèrent une série de chutes qui, par leurs résultats pittoresques et variés, laissaient bien loin derrière elles les trois chutes naïves que nous avions faites.

Nous en étions à l'enfance de l'art, Timaff et ses deux acolytes en étaient à la perfection.

Au reste, il y eut un moment où, comme si nos trois hiemchicks s'étaient donné le mot, nous nous trouvâmes tous les sept dans la neige.

Cela ne pouvait continuer ainsi ; ce n'était point que nous nous fissions grand mal, mais toutes ces évolutions nous retardaient énormément : nous dételâmes un cheval à chaque traîneau, et sur les trois chevaux dételés, en se faisant des schabraques avec nos touloupes, montèrent Luka et les deux noukers.

A partir de ce moment, les choses allèrent mieux, et à l'exception de Moynet, qui, en traversant un torrent, rencontra une pierre et fut jeté à plat ventre dans l'eau, et de Timaff, qui roula dans un précipice, mais eut la chance de se retenir à un arbre, nous arrivâmes sains et saufs à la station.

La nuit s'avançait, mais peu à peu les montagnes s'abaissaient, et nous pouvions croire que chaque descente aboutissait à la plaine ; mais après la descente venait une montée, et sans cesse le terrain plat était renvoyé à la fin d'une autre descente.

Ce jeu de bascule nous occupa plus d'une heure.

Enfin, nous arrivâmes à un bac. Il nous fallut descendre, nos traîneaux ne pouvant passer qu'un à un, à cause du peu de fond de la rivière ; je me préoccupai donc du paysage plus que je ne l'avais fait jusque-là, obligé que j'avais été de me préoccuper de moi-même.

La rivière, en cet endroit, était dominée par une très-haute montagne qu'il nous allait falloir gravir, et cette montagne était couronnée par les ruines d'un vieux château qui dessinait sur la neige ses noires arêtes.

J'appelai Luka, qui présidait à cheval au passage du Quirill, et lui demandai s'il savait quelque chose sur ces ruines.

Il se mit à rire sans répondre ; j'insistai, il parut embarrassé, j'insistai plus fort.

— Nous autres Iméritiens, dit-il, poussé à bout, nous sommes des hommes simples, et dont vous auriez tort de vous moquer, car nous répétons hardiment ce que nous ont dit nos pères.

— Et que vous ont dit vos pères ? lui demandai-je.

— Une espèce de fable impossible à croire.

— Mais enfin, cette fable, quelle est-elle ?

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— Eh bien, ils racontent que ce château a été bâti, dans les temps les plus reculés, par un homme venu d'une autre partie du monde, nommé Jason, et dont le but était de s'emparer d'une toison de mouton qui était en or filé. Vous comprenez que je n'en crois rien, mais tous les hommes du peuple en Iméritie vous montreront ces ruines comme celles du château de Jason, et vous raconteront la même fable. Eh bien ! ajouta-t-il, cette histoire d'un mouton à toison d'or ne vous fait pas rire ?

— Pas le moins du monde, vous le voyez, et je connais cette histoire depuis mon enfance.

Luka me regarda avec étonnement.

— En France, me dit-il, on vous a raconté cette histoire ?

— Elle fait partie de notre éducation.

Ce fut lui alors qui me regarda d'un air de doute.

— Vous ne vous moquez pas de moi ? me demanda-t-il.

Je lui tendis la main, et il vit bien à ma physionomie que rien n'était plus loin de ma pensée qu'une pareille intention.

— Et jusqu'où Jason a-t-il été ? lui demandai-je.

— Jusqu'ici ; ce château est le terme de sa course. D'ailleurs, il fut bientôt forcé de se rembarquer, lui et ses compagnons, chassé qu'il fut par les gens du pays ; seulement, l'histoire ajoute qu'en se retirant il emporta la toison d'or et enleva la fille du roi du pays.

C'était le tour de mon traîneau de passer le bac, je le passai tout en songeant a cette merveilleuse mémoire des peuples qui nous transmettait jusqu'aujourd'hui un fait, histoire ou fable, qui remonte à trente-cinq ans avant la guerre de Troie.

Nous grimpâmes une effroyable montée qui ressemble à ce pont dont nous parle Mahomet et qui n'est pas plus large que le fil d'un rasoir ; j'eus le bonheur de n'y verser que deux fois, et l'adresse de diriger ma chute du côté du rocher.

Une heure après j'entrais dans Koutaïs, la capitale de l'Iméritie, l'ancienne Cotys, et quelques-uns disent l'antique Ea, patrie de Médée.

CHAPITRE LIV.

Koutaïssi, Koutaïs, Cotys, Ea.

Nous allons, pendant une page ou deux, nous débattre, comme on le comprend bien, dans les conjectures, et essayer à notre tour de faire revivre pour un instant ce fantôme, dont notre illustre tragédienne madame Ristori nous a si bien offert la réalité.

Koutaïssi, Koutaïs ou Cotatis, capitale de l'Iméritie actuelle et autrefois de toute la Colchide, remonte, nous n'avons pas besoin de le dire, à la plus haute antiquité.

Damville prétend que c'est l'ancienne Ea, la patrie de Médée. Si l'on se range à son avis, sa fondation pélasgienne est antérieure de plus de douze cents ans à la naissance de Jésus-Christ, de plus de cinq cents à la fondation de Rome.

Inutile de chercher aucun vestige des constructions de l'ancienne ville, nous voulons parler de la ville antérieure au Christ.

Celle du moyen âge, qui probablement s'était greffée sur la ville antique, était placée sur une montagne à pic, à droite du phare.

La ville actuelle est dans la plaine, à gauche du fleuve ; mieux située pour le commerce, mais mieux située aussi pour la fièvre, c'est un grand village plutôt qu'une ville, une réunion dans un site agréable d'un certain nombre de maisons qui se sont élevées où bon leur a semblé, accrochant chacune

un jardin plus ou moins grand à sa ceinture, et se ménageant de larges rues et d'immenses places.

Ces maisons sont généralement en clayonnages entremêlés d'argile, blanchis extérieurement avec de la chaux.

Celles des princes, des seigneurs et des riches sont en bois.

L'irrégularité même de Koutaïs fait de Koutaïs une ville des plus pittoresques et des plus charmantes. Pendant l'été elle doit, comme ombrages et ruisseaux, rivaliser avec Noukha.

Nous étions descendus dans une auberge allemande, où nous retrouvions une apparence du confort européen.

Nous y avions soupé, nous y avions couché, lorsque, vers neuf heures du matin, l'aide de camp du gouverneur, le colonel Romanoff, se fit annoncer.

Il venait, au nom du gouverneur et au sien, s'informer s'il pouvait nous être bon à quelque chose.

Après les fatigues que nous avions éprouvées, il pouvait nous être bon à tout, et d'abord à nous épargner de nouvelles fatigues, en nous renseignant sûrement sur le chemin que nous avions à parcourir jusqu'à Maranne.

La réponse du colonel Romanoff ne fut aucunement rassurante; selon lui, il nous était impossible de continuer de voyager en traîneau.

Il fallait voyager à cheval.

Pendant sept ou huit verstes la route était assez bonne, mais à cette distance de Koutaïs elle se défonçait complétement, et ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était, à partir de ce moment, de suivre le lit caillouteux d'une petite rivière.

C'était le seul chemin praticable pendant douze ou quinze verstes.

Ensuite nous prendrions à travers une forêt, — une des plus grandes forêts de l'Imérítie, — et nous arriverions à Goubiskaïa.

C'était l'affaire de nos hiemchicks de nous tirer de cette forêt, laquelle n'a point de chemin sérieusement tracé; mais avec eux, qui font le trajet deux ou trois fois la semaine, nous n'avions pas crainte de nous égarer.

En attendant, je désirais faire un pèlerinage au monastère de Gaëlaëth, qui renfermait, nous avait-on assuré, une des anciennes portes de fer de Derbent.

Pour ce pèlerinage, le colonel Romanoff se mettait à notre disposition; il avait dans son écurie autant de chevaux que nous en avions besoin, et s'offrait à nous servir de guide.

Il va sans dire que nous acceptâmes.

Pendant que l'on préparait les chevaux, nous visitâmes la ville.

La ville de Koutaïs, c'est son bazar.

Dans toutes les villes d'Orient, le bazar c'est le cœur, c'est-à-dire la circulation et la vie.

Tout ce qu'il y a de mouvement se groupe autour du bazar.

Celui de Koutaïs était un des plus pauvres que nous eussions encore vus; je n'y trouvai que deux choses remarquables :

Une médaille en or d'Alexandre;

Une paire de chandeliers faits avec les deux serres d'un aigle et montés en argent.

Tout le reste était inférieur à ce que nous avions vu à Derbent, à Bakou, à Noukha et même à Tiflis.

Le bazar de Koutaïs n'eut donc aucune prise sur notre bourse.

A propos de bourse, plaçons ici un petit avis à l'adresse de ceux qui voyagent au Caucase.

En Russie, la monnaie d'or et d'argent est à peine connue, et elle n'existe que dans les coffres de l'État.

C'est un papier-monnaie qui a cours.

Ce papier-monnaie est divisé en coupons d'un rouble, trois roubles, cinq roubles, dix roubles, vingt roubles, cinquante roubles, cent roubles.

Déjà en Russie on a grand'peine à changer ce papier, sur lequel il y a cependant qu'à première réquisition toute caisse publique devra le convertir en argent.

Personne n'y a confiance. A l'exhibition d'un rouble-papier sur lequel on doit vous rendre cinquante kopecks, chacun répond : *Je n'ai pas de monnaie.*

Or, le prince Bariatinsky m'avait fait changer, par Davidoff, un millier de roubles-papier contre la même somme en argent. Mais en arrivant à Koutaïs, je me trouvais encore avoir deux cent cinquante à trois cents roubles en papier.

Une fois sorti de la Russie, mes roubles étaient bons à faire des papillotes; or, ayant les cheveux naturellement crépus, les papillotes me sont absolument inutiles.

Je priai donc M. Romanoff d'obtenir du gouverneur qu'on me changeât en argent au moins la moitié de mes roubles.

Ce fut toute une négociation. Enfin, on nous promit qu'au retour de notre excursion, nous trouverions notre monnaie prête.

Les chevaux nous suivaient, nous les enfourchâmes, et, malgré le verglas, nous nous lançâmes hardiment dans la montagne.

Nous montâmes pendant sept verstes, tenant en bride nos chevaux, qui menaçaient de s'abattre sous nous à chaque instant.

Arrivés au couvent, nous nous trouvâmes seulement là assez solides pour regarder autour de nous; la vue était belle, malgré cette couche de neige qui donnait partout au paysage la même valeur.

L'été, elle eût été une des plus belles choses de notre voyage.

Le couvent, de son côté, est un des plus beaux spécimens de l'architecture byzantine.

La cathédrale est un modèle de proportions. Par malheur, les fresques sont presque effacées, et l'ancien iconostase n'existe plus.

Il est remplacé par un de ces ignobles paravents en peinture qui, au Caucase, défigurent souvent les plus beaux temples.

L'aspect général de l'intérieur de l'église est triste, sale et misérable ; cela sent le pays déchu.

Mais il ne faut pas se laisser repousser par ce premier aspect. Dans l'iconostase on a incrusté deux ou trois images d'une valeur énorme.

La première place à la gauche de la porte sainte est occupée par l'image de Notre-Dame de Gaëlaëth.

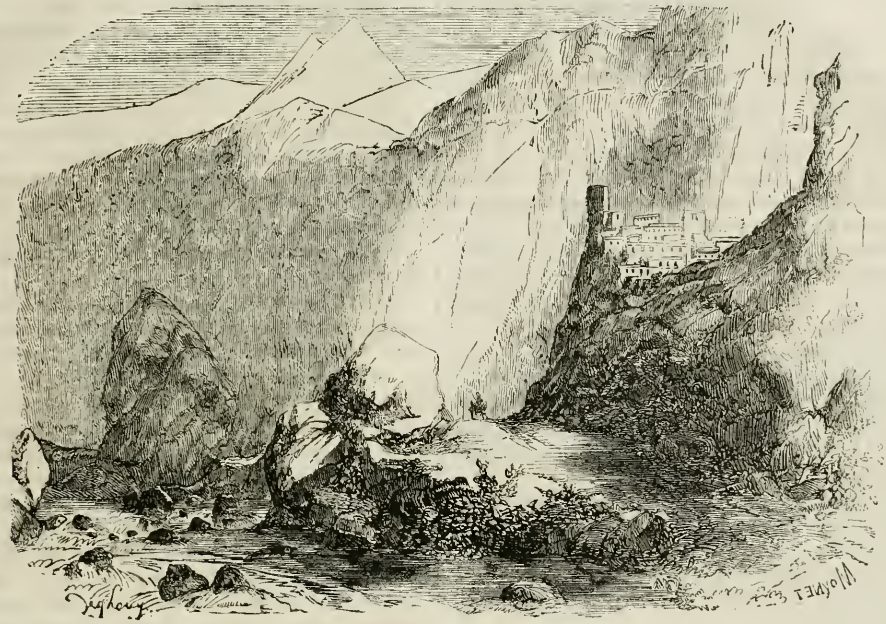
L'image est fort miraculeuse, et sa réputation date de loin.

Voici la tradition à laquelle cette réputation est due.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 27 **12 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.
Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31,** et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Lorsque, après la mort du Christ, les apôtres se partagèrent le monde, saint André se rendit au Caucase.

La sainte Vierge appuya alors un suaire sur sa figure, et ses traits s'y imprimèrent.

Elle remit ce suaire, c'est-à-dire son portrait authentique, à saint André.

L'apôtre vint à Aznaour, entre Barjom et Akhalzik.

Là régnait une reine qui venait de perdre son fils unique.

Saint André n'eut qu'à le toucher avec l'image de la Vierge, et le jeune homme ressuscita.

Ce miracle fait aux yeux de tous, saint André se mit à prêcher le christianisme avec le plus grand succès.

Les prêtres païens furent épouvantés de ses progrès, et protestèrent.

Pour vider le différend, on inventa un moyen éminemment caucasien, c'était d'organiser un concours, ou plutôt une lutte entre les idoles et l'image de la sainte Vierge.

On les plaça dans une tente, l'image de la Vierge d'un côté, les idoles de l'autre, et pendant la nuit tout le monde resta en prières, saint André de son côté, les prêtres païens du leur.

Le matin, on trouva les idoles renversées, et l'image de la Vierge resplendissante de lumière.

A cette manifestation toute céleste, la reine et son peuple reconnurent la vraie foi.

Plus tard, lorsque l'islamisme envahit le pays et que la cathédrale d'Aznaour, dont on voit encore les vestiges aujourd'hui, fut brûlée, un fidèle enfouit la sainte image, qui resta cachée pendant plusieurs siècles, et qui fut enfin transportée à Gaëlaëth.

Elle est remarquable par cela que, contrairement à la tradition acceptée, la Vierge a les yeux noirs.

La châsse qui recouvre l'image, à l'exception de la figure et des mains, comme dans toutes les images grecques, est littéralement couverte de pierres précieuses. C'est un des plus beaux bijoux du quinzième siècle.

Outre cette image, qui est d'un prix inestimable, il y en a d'autres fort belles : une représente un saint Georges que l'on nous a assuré être en or massif.

Dans tous les cas, il est d'une haute antiquité.

Tous ces trésors, il faut le dire, font un singulier effet au milieu de la saleté misérable de l'entourage. Mais ces trésors n'étaient rien au prix de ce qui nous restait à voir.

On nous conduisit dans une sacristie attenante à la cathédrale, dont le parquet était jonché de manuscrits en caractères grecs, et, selon toute probabilité, très-précieux. Là on nous apporta le trésor des habits sacerdotaux.

Un coffre à cadenas solides était enfermé dans un tapis éraillé. On tira le coffre du tapis, et du coffre des tiares en pierreries, des chasubles brodées en perles fines, des bijoux, et entre autres la couronne des rois de l'Iméritie.

Pour un amateur de vieille orfévrerie, il y avait là de quoi perdre la raison.

Notez que toutes ces richesses étaient enveloppées dans des guenilles et montrées par des hommes que l'on n'eût pas touchés avec des pincettes, et par eux mises à jour dans un temple délabré, où suintait la misère.

C'était bien ce côté oriental que j'ai déjà signalé : riche, pittoresque et sale.

Fanatisme et incurie, c'est tout l'Orient.

Restait à voir, — je dirais ce qui m'intéressait le plus, si je ne craignais de dire une impiété, — la porte de fer de Derbent.

On me conduisit dans un coin.

D'où venait cette gigantesque fermeture, cet unique battant? je n'en sais rien.

Je n'avais rien pour le mesurer; mais il me parut avoir cinq ou six mètres de haut et deux et demi de large.

C'est, autant que j'en pus juger, une porte de chêne, recouverte de plaques de fer, avec cinq traverses en fer.

Dans la portion inférieure, le fer est rongé et laisse voir le bois.

L'autre battant a été emporté par les Turcs en manière de trophée.

J'y reconnus les restes d'une inscription arabe, mais nul de nous n'entreprit de la déchiffrer.

Le temps nous pressait, nous voulions à tout prix partir le jour même. Nous n'avions plus que deux jours pour arriver le 21 à Poti. Nous laissâmes notre offrande aux moines de Gaëlaëth, et nous revînmes à Koutaïs.

Nous avons dit tout ce que nous savions de la Colchide moderne, disons quelques mots de la Colchide antique, dont le démembrement a fait aujourd'hui la Mingrélie, l'Iméritie et le Gouriel.

Ses principales villes, dont le nom est venu jusqu'à nous à travers les siècles comme un vague écho du passé, sont Lazi[illegible]a, Pitui[illegible]a, Dandary, Dioscurias, Archéopolis, Ea, Phasis, Kyta, Méchlessus, Madia, Surium.

On peut, sans trop torturer l'étymologie, trouver Sourham dans Surium, et Koutaïs dans Kyta.

Seulement, nous l'avons dit, quelques savants prétendent que Koutaïs est bâti sur les ruines d'Ea.

Or Ea, on le sait, était tout simplement la patrie de Médée.

Apollonius de Rhodes nous empêche, et l'on verra plus tard pourquoi, d'être de l'avis de ces savants.

On connaît l'expédition des Argonautes : nous n'en parlerions pas si nous ne tenions pas à constater qu'ici, de sa mère la fable, commence à naître l'histoire.

Raoul Rochette, dans son Étude sur les colonies grecques, ne doute pas un seul instant que Jason ait existé et que l'expédition des Argonautes ait eu lieu.

Il s'agit seulement de séparer intelligemment la fable de l'histoire.

Jason, ou plutôt Diomède, héritier du trône d'Iolchos, caché par sa mère Alcimède pour le soustraire aux persécutions de son oncle Pélias, élevé par Chiron, apprenant de lui la médecine, et tirant son nom de Jason du verbe grec *ἰᾶσθαι*, *guérir*, quittant le Centaure pour aller consulter l'oracle, recevant de lui l'ordre de prendre le costume des Magnésiens, c'est-à-dire une peau de léopard, et deux lances, et de se présenter ainsi à la cour de Pélias; Jason traversant le fleuve Énipée avec le secours de Junon déguisée en vieille femme, — Junon le porte sur ses épaules; — Jason perdant en route une de ses sandales, circonstance indifférente pour lui, mais grave pour l'usurpateur, auquel le même oracle a dit de se défier de celui qui se présenterait à lui avec une seule chaussure; Jason redemandant à Pélias l'héritage de son père; Jason envoyé par Pélias, afin de reprendre en Colchide la toison d'or qu'y ont emportée Phryxus et Hellé à travers les airs, — voilà la fable.

Mais Jason bâtissant un vaisseau; mais Jason se hasardant avec une troupe d'hommes déterminés sur la mer Noire; mais Jason remontant le Phase dans un but de commerce, probablement pour acheter cette poudre d'or que les Colchidiens recueillaient dans l'Hyppus et dans le Phase, en y étendant des peaux de moutons qui arrêtaient les pépites, — voilà la vérité.

Au temps de Strabon, tous les monuments qui attestaient cette expédition étaient encore debout en Colchide, et nous avons dit comment la tradition s'était perpétuée à travers la mémoire des peuples.

Du temps de Strabon, une plaine de Colchide s'appelait encore Argo, et l'on attribuait à Argus, fils de Phryxus, la construction du temple de Leuchotoé et la fondation d'Idessa.

Mais il y avait, selon toute probabilité, dans l'expédition des Argonautes, un autre but plus élevé, quoiqu'il se rapprochât du premier, c'était de purger la mer Noire des pirates qui l'infestaient. C'est ce qui fit de l'expédition de Jason une expédition non-seulement aventureuse, mais sacrée, de laquelle s'emparèrent les poëtes.

Cette première ligue servit quarante ans plus tard de modèle à celle qui se forma pour prendre Troie.

Tacite et Trogue-Pompée ne se bornent point à parler du premier voyage de Jason en Colchide; ils en consignent un second dans lequel Jason aurait partagé entre ceux qui l'auraient suivi les terres conquises et fondé des colonies, non-seulement sur le Phase, mais encore dans l'intérieur, ce qui correspond à merveille à ces ruines qui portent le nom de

château de Jason dont notre ami Luka nous racontait si naïvement l'histoire.

Au reste, mêmes traditions existent à Lemnos, sur les côtes de la Propontide et de l'Hellespont. Synope passe pour avoir été bâtie par l'illustre chef des aventuriers; Dioscurias indique évidemment la présence de Castor et de Pollux au nombre des Argonautes. Un cap de la Natolie s'appelle encore aujourd'hui le cap Jason. Enfin, en Ibérie, en Arménie, dans le pays même des Mèdes, des villes, des temples, des monuments de toute espèce, portaient le nom de Jason, et si leur trace est effacée aujourd'hui, c'est que Parménion, l'ami et surtout le flatteur d'Alexandre, craignant que la gloire du vainqueur du Granique, d'Arbelle et d'Issus, ne fût effacée par celle des Argonautes, en ordonna la destruction, ainsi que celle du culte de Jason, qui avait longtemps subsisté parmi les barbares.

Cette tradition est si vivante encore au milieu des pays que nous parcourions, que beaucoup de seigneurs portant en Mingrélie, en Iméritie et dans le Gouriel, le prénom de Jason, prétendent descendre du héros ou des héros ses compagnons, et ont pour eux le type grec qui constate cette illustre filiation.

Il y a plus, voyez au Muséum de Paris la statue de Phocion.

Il porte un manteau.

Eh bien, la bourkha géorgienne semble taillée sur ce manteau.

Qu'est-ce que le bachelik, sinon le capuchon des matelots de la Méditerranée et de l'Archipel.

Passé cette grande lueur jetée sur la Colchide, elle retombe dans l'obscurité.

Les historiens placent dans cette province, outre les Colchéens, les Mélanéklènes, les Coraxites ou les habitants de la montagne du Corbeau, les Apsiliens, les Missimaniens, et diverses autres tribus dont les noms nous sont à peu près aussi inconnus.

Mais au milieu de tous ces noms obscurs de peuples, ou de peuples obscurs, faisons une exception pour les Souano-Colches de Ptolémée, et les Souanes de Strabon et de Pline.

Les Souanètes étaient déjà, du temps des Argonautes, disent ces trois historiens, établis dans les montagnes de la Colchide, au-dessus de la ville de Dioscurias.

Ce peuple était d'une grande bravoure, mais fort sale; de sorte que les Grecs, dans leur langage coloré, les appelaient *pthyrophages*, c'est-à dire les mangeurs de poux.

Eh bien, ce peuple existe encore aujourd'hui tel qu'il était du temps de Ptolémée et de Strabon.

Plus sale peut-être, voilà tout.

Nous citerons plus tard quelques anecdotes qui lui sont relatives.

Les femmes de toute l'ancienne Colchide sont magnifiques, nous allions dire plus belles que les Géorgiennes, lorsque nous nous rappelons à temps que la Mingrélie, l'Iméritie et le Gouriel ont été autrefois Géorgie.

Mais quelle misère, bon Dieu! quelle pauvreté!

C'est au point que beaucoup prétendent que la vertu de la plus vertueuse descendante de Médée ne résisterait pas de nos jours à la vue d'une pièce d'or.

Aujourd'hui, les Souanes ou Souanètes, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Chnaou, forment encore la nation la plus pauvre du Caucase; n'ayant rien à vendre, les hommes vendent leurs femmes et leurs enfants.

Leur costume n'est qu'une réunion de haillons attachés autour des reins, des jambes et des bras, et avec cela, tous ceux que vous rencontrez ont des airs de grands seigneurs à faire envie à des princes.

En revenant à Koutaïs, nous vîmes un jeune seigneur du Gouriel portant le costume tcherkesse; il était suivi de ses deux noukers, portant au sommet de la tête leur charmant bonnet rouge brodé d'or, ayant la forme d'une fronde.

Nous nous arrêtâmes pour les regarder passer.

Le beau jeune homme n'avait pas besoin de dire sa qualité, il avait écrit sur le front le mot prince.

J'ai eu l'honneur de connaître à Pétersbourg la dernière reine de Mingrélie, la princesse Dadian, détrônée par les Russes: il serait difficile de voir un plus riche spécimen de beauté; elle avait près d'elle ses quatre enfants, tous plus beaux les uns que les autres; réunis à elle, ils formaient un groupe digne de l'antiquité.

Comme je remarquais la charmante forme du bonnet que portait le petit prince Nicod, qui serait aujourd'hui roi de la Mingrélie sous la régence de sa mère, si les Russes ne s'étaient pas emparés de son royaume, sa mère lui dit:

— Tu peux bien donner ton bonnet, Nicod, puisque l'on t'a pris ta couronne.

Et le jeune prince me donna son bonnet, que je garde en tendre souvenir du pauvre enfant détrôné.

Nous revînmes à notre auberge allemande; nos roubles étaient changés en argent, notre note de dépense était faite, nos chevaux étaient prêts.

Disons en passant que notre note de dépense, pour un souper et un coucher, montait à soixante francs.

Nous commencions à rentrer en pays civilisé; les voleurs, chassés des grandes routes, s'étaient faits aubergistes.

Au moment de charger nos chevaux, une difficulté énorme se présenta.

J'avais deux grandes caisses.

Aucun cheval n'était assez fort pour les porter toutes deux, l'une faisant le contre-poids de l'autre.

Seule, une des deux caisses ne pouvait pas conserver son équilibre sur le dos d'un cheval.

J'avisai un traîneau dans la cour de l'aubergiste, et le priai de me vendre ou de me louer ce traîneau.

Il ne voulait ni l'un ni l'autre; j'appelai le colonel Romanoff à mon aide, et quoiqu'il prétendît que je ne me tirerais jamais des boues de la Mingrélie avec un traîneau, il obtint que le traîneau me serait loué quatre roubles.

Moynet s'impatientait de tous ces retards: il disait avec raison que nous n'arriverions jamais à Poti pour prendre le bateau du 21. Je commençais à le craindre comme lui, mais il y a certains obstacles que l'on ne surmonte qu'avec le temps.

J'avais, dans le chargement de mes bagages, affaire à l'un de ces obstacles-là.

Pour calmer son impatience, je lui dis de partir devant avec Grégory, un des chevaux chargés et son conducteur.

Moi je partirais avec les sept ou huit autres chevaux et le traîneau.

Arrivés à la station, Grégory et lui s'occuperaient du souper.

Moi j'arriverais quand je pourrais avec le reste des bagages et un domestique géorgien que me prêtait le colonel Romanoff, afin que je pusse communiquer avec mes hiemchicks, le Géorgien parlant un peu français.

Moynet et Grégory partirent.

Je perdis encore une heure à faire charger le traîneau, à changer la selle de mon cheval contre une selle à la hussarde que me prêtait le colonel Romanoff.

Enfin on annonça que tout était prêt. J'embrassai le colonel, je montai sur mon traîneau, je chargeai le Géorgien de tenir mon cheval en bride, et je partis à mon tour.

CHAPITRE LV.

La route de Koutaïssi à Maranne.

Je n'avais point fait une verste que j'avais versé deux fois.

Ne me souciant pas de recommencer mes exercices de la veille, j'appelai le Géorgien et montai à cheval.

Nous traversâmes d'abord une grande plaine conduisant par un chemin bordé à droite et à gauche de fossés pleins d'eau, couverte d'une légère couche de glace, et en quelques endroits de plusieurs pieds de neige.

Cette plaine aboutissait à une forêt qui, au dire de nos guides, avait une vingtaine de lieues de long. Du temps du dernier roi, grand chasseur, cette forêt était sévèrement mise en réserve pour ses plaisirs; elle se nomme la forêt du Marlakki.

Encore aujourd'hui, qu'elle est abandonnée aux fusils des premiers venus, elle abonde, à ce que l'on assure, en toute sorte de gibier.

Cette assurance ne put me déterminer à détacher mes fusils de chasse, liés solidement sur mon traîneau. J'avais tant vu de gibier, depuis les perdrix de Schoukovaïa jusqu'aux faisans d'Axous, que mes émotions de chasseur s'étaient complétement calmées.

Nous entrâmes dans la forêt du roi Salomon.

Jusque-là rien ne justifiait les sinistres prédictions du colonel Romanoff. Le chemin n'était pas bon, mais il était praticable, et depuis qu'il était débarrassé de ma surcharge, mon traîneau se conduisait assez bien.

Nous fîmes à peu près six à huit verstes ainsi, au milieu d'une allée tracée au milieu de la forêt, avec ces mêmes fossés de la plaine se continuant à droite et à gauche.

Bientôt cependant des cours d'eau vive commencèrent à couper la route, les uns en travers et se jetant dans les fossés, les autres suivant des rigoles et faisant le même chemin que moi.

Je crus avoir trouvé la fameuse rivière prédite par le colonel, mais réduite aux proportions d'un ruisseau.

Peu à peu les ruisseaux devinrent plus fréquents, et toutes ces petites veines se réunirent en une grande artère qui envahit graduellement le milieu de la route, et finit par se réunir aux deux fossés, dont les bords appuyés à la forêt devinrent alors les deux rives.

Mais jusque-là c'était plutôt un avantage qu'un désagrément; cette eau, qui coulait avec trop de rapidité pour se congeler, avait nettoyé le sol de sa neige et de sa boue et créé un petit fond de gravier sur lequel le traîneau glissait à merveille et qui donnait de la solidité aux pieds de mon cheval.

Je me félicitai donc de l'accident au lieu de m'en plaindre. Ne parlant pas la langue de mes guides, je ne pouvais pas les interroger; quant au Géorgien, que ma conversation ne récréait point, à ce qu'il paraît, il avait toujours le soin de se tenir hors de la portée de ma voix; d'ailleurs, aux quelques questions que je lui avais faites, il avait répondu d'une façon si ignorante, qu'au bout de deux ou trois de ces questions il m'avait complétement guéri de la manie de l'interroger.

Je me fis donc un compagnon, ou plutôt une compagne de ma pensée, et m'en allai rêvant, bercé par l'amble de mon cheval.

A tout moment nous étions retardés par un accident quelconque; le plus souvent c'était un cheval mal chargé dont le chargement tombait au milieu de cette jolie petite rivière qui allait toujours s'agrandissant et s'approfondissant, tantôt c'était le traîneau qui, sans l'aide de deux ou trois de nos guides, ne pouvait franchir un pas difficile.

On rechargeait le cheval, on aidait le traîneau à surmonter l'obstacle, mais tout cela prenait du temps: nous avions vingt-quatre verstes à faire de Koutaïssi à la station, nous n'en avions pas fait douze, et nous étions à quatre heures de l'après-dînée.

Non-seulement je devais perdre l'espoir d'arriver le même jour à Maranne, mais encore me trouver très-satisfait d'atteindre Goubinskaïa à une heure raisonnable.

La rivière, car ce n'était plus un chemin, dans laquelle nos chevaux de charge, le traîneau et moi étions engagés devenait de plus en plus profonde, et à mesure qu'elle gagnait en profondeur, perdait en rapidité, de sorte que peu à peu j'entendais crier une couche de glace sous les pieds de mon cheval.

Le plus souvent le traîneau, qui me précédait, brisait cette couche, et je continuais de marcher dans l'eau, qui au reste jusque-là n'avait guère atteint qu'une hauteur de huit à dix pouces.

Bientôt la rivière s'approfondissant, se ralentissant toujours, la couche de glace devint plus épaisse et put supporter, du moins dans quelques endroits, le traîneau, qui dans d'autres la brisait et disparaissait à moitié dans l'eau.

J'avais d'abord voulu faire même route que lui, mais deux ou trois fois mon cheval s'était abattu, et j'y avais renoncé; je suivais donc l'endroit où le courant, plus rapide, avait empêché la glace de se solidifier.

Cette solution de continuité me donnait un chemin de deux ou trois pieds de large.

Parfois aussi la neige tombée des deux talus m'offrait, en me rapprochant de la forêt, une route praticable, mais alors je devais faire une attention continuelle aux branches des arbres qui me fouettaient le visage. Je reprenais donc bientôt mon courant, qui ne me présentait que l'inconvénient déjà assez grave de me glacer les pieds aux éclaboussures que faisait jaillir la marche de mon cheval.

Le chemin devenait de plus en plus difficile, l'heure s'avan-

çait : il pouvait être cinq heures de l'après-midi ; à peine nous restait-il pour une heure de jour.

De temps en temps les conducteurs des chevaux, cherchant un chemin plus commode, gravissaient un des talus et marchaient sous bois, où les obstacles disparaissaient pour eux ; car alors ils marchaient derrière les chevaux, et les chevaux, en écartant les branches de ces forêts presque impraticables, leur frayaient un chemin.

Quant à moi, la partie inférieure du corps complètement engourdie par le froid, je continuai de suivre mon chemin, au grand désespoir de mon cheval, qui, chaque fois que la glace se brisait sous ses pieds, essayait de faire un écart, et quand il y réussissait, trouvait une glace glissante sur laquelle il s'abattait des quatre pieds.

Alors machinalement j'écartais les jambes, mon cheval se relevait, je me retrouvais en équilibre ou à peu près sur ma selle, et je continuais ma route; je me fusse cassé une jambe dans l'une de ces chutes que probablement je ne l'eusse pas senti.

Ce rude travail dura une heure.

De temps en temps, voyant mon traîneau suivre assez convenablement sa route dans ce chemin où mon cheval avait tant de peine à trouver la sienne, j'eus l'idée de descendre de cheval et de monter sur le traîneau, mais juste au moment où j'allais céder à l'une de ces tentations, le traîneau versa et envoya mon hiemchick, qui, en véritable sybarite qu'il était, avait accompli, lui, ce que je méditais de faire, au beau milieu du ruisseau.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue.

Inutile de dire que l'obscurité ajoutait une difficulté nouvelle à la situation ; la route-rivière dans le lit de laquelle je marchais inspirait une répugnance croissante à mon cheval, lorsque j'aperçus, sur la rive droite du ruisseau, une ligne de chevaux chargés de bagages qui cheminaient assez tranquillement au milieu de l'épaisseur de la forêt, où ils avaient trouvé un chemin ou s'en frayaient un. Je pensai que ce que j'avais de mieux à faire était de laisser le traîneau s'en tirer comme il pourrait, tandis que je me mettrais à la suite de la cavalcade. Je dirigeai donc mon cheval vers le bord, et après une lutte assez vive pour le forcer à escalader le talus, je me trouvai sous la forêt, formant l'arrière-garde de la caravane.

En effet, comme je l'avais jugé, le chemin était meilleur sous bois que dans le ruisseau, seulement je m'aperçus qu'il m'éloignait peu à peu du traîneau ; mais peu m'importait, le traîneau, solidement chargé, arriverait de son côté à la station, tandis que moi et le reste du bagage y arriverions de l'autre.

J'écoutais donc sans inquiétude et tout en poursuivant mon chemin ses sonnettes postales, qui allaient diminuant de plus en plus, jusqu'à ce que, par une transition insensible, je cessai de l'entendre tout à fait.

Une demi-heure à peu près se passa pendant laquelle, enchanté de ce changement de sol qui me permettait de n'avoir à m'inquiéter que des branches qui essayaient de me fouetter le visage, je laissai aller mon cheval à sa guise tout en me laissant aller moi-même au cours de mes pensées.

Enfin j'eus l'idée de demander au Géorgien, le seul qui parlait français, si nous étions encore bien loin de la station.

Personne ne me répondit; je renouvelai ma question, même silence.

Alors un soupçon commença de naître dans mon esprit. Je marchai à l'homme qui se trouvait le plus près de moi, je le regardai avec attention et ne reconnus aucun de mes guides.

Le cheval qu'il conduisait portait lui-même un bagage dans lequel je ne reconnus aucune de nos caisses ni de nos karsines.

—Goubinskaïa? lui demandai-je en lui montrant le chemin que nous suivions.

Goubinskaïa étaitle nom de la station de poste où nous devions passer la nuit.

L'homme se mit à rire.

— Goubinskaïa? réitérai-je en répétant le même geste.

Alors lui, à son tour, répéta Goubinskaïa, et il me montra de la main un point de l'horizon tout à fait opposé à celui que nous suivions.

Je compris à l'instant même, et j'avoue qu'un frisson me passa par tout le corps.

J'avais quitté mon traîneau pour suivre une caravane étrangère, et j'étais égaré.

J'arrêtai mon cheval et j'écoutai.

J'avais l'espoir d'entendre les sonnettes de la poste, mais leur bruit s'était perdu dans l'éloignement sans que je puisse même me dire avec une certaine assurance de quel côté elles s'étaient perdues.

Il y avait plus, le côté que l'homme de la caravane m'avait indiqué, comme étant le point dans la direction duquel était située la station, était, autant que je pouvais m'en rendre compte, diamétralement opposé à celui dans la direction duquel il me semblait avoir vu s'éloigner le traîneau.

Mais le chemin pouvait faire un coude.

Je restai un instant immobile, hésitant à prendre une résolution.

La situation était grave, j'étais perdu dans une forêt d'une vingtaine de lieues d'étendue, sans aucun indice sur le chemin que j'avais à suivre, ne parlant pas la langue du pays, si je rencontrais quelqu'un qui pût me l'indiquer, et ne me dissimulant pas d'ailleurs que toute rencontre devait être pour moi plutôt dangereuse que salutaire.

Pour comble de malheur, dans un pays où, pour faire le tour de sa maison à huit heures du soir, tout homme prend son fusil, j'étais sans fusil, n'ayant d'autre arme que mon kangiar.

De plus, porteur de la caisse.

En France, dans la forêt de Fontainebleau ou de Compiègne, la position eût déjà été sinon dangereuse, du moins désagréable, mais en Iméritie, entre Koutaïssi et Maranne, elle devenait bien autrement sérieuse.

Il fallait se décider, je tournai bride et poussai mon cheval dans la direction que m'avait indiquée l'homme auquel je m'étais adressé; il me restait encore un espoir, c'était de rencontrer la caravane dont le traîneau s'était séparé.

J'arrêtai mon cheval, et dans l'espoir qu'elle se trouverait à portée de ma voix, j'appelai le Géorgien à plusieurs reprises.

Personne ne me répondit; la forêt, avec son immense drap de neige, semblait morte et ensevelie.

Je n'avais plus aucune idée de la direction dans laquelle pouvait se trouver Goubinskaïa.

Si j'eusse eu mon fusil et vingt-cinq cartouches seulement, c'eût d'abord été un moyen de défense, puis aussi un moyen d'appeler; les hommes du traîneau ou ceux de la caravane, ne me voyant plus avec eux, eussent compris que je m'étais perdu, se fussent mis à ma recherche et, guidés par les détonations, fussent venus à moi.

Je n'avais pas cette ressource.

Je poussai mon cheval dans une direction toute problématique, mon cheval obéit; aucun chemin n'était tracé, et pendant une demi-heure je marchai au hasard.

Il me semblait que je m'éloignais de plus en plus du but que je voulais atteindre.

D'ailleurs, la forêt devenait tellement épaisse, que je prévoyais le moment où je serais forcé de m'arrêter, ne pouvant faire un pas de plus.

Je tournai bride pour revenir sur mes pas.

Quand on en est là, on est tout à fait égaré.

J'appuyai à droite, mais il me sembla sentir quelque résistance dans mon cheval. Dans ces sortes de situations, quand l'intelligence de l'homme est à bout, qu'il en sent lui-même les limites, il doit abdiquer en faveur de l'instinct de l'animal.

Cette répugnance qu'éprouvait mon cheval à m'obéir, m'indiquait clairement que je lui faisais faire fausse route.

Je l'arrêtai et réfléchis un moment.

La suite de cette réflexion fut le raisonnement suivant :

— Mon cheval est un cheval de poste, habitué à faire le chemin de Koutaïssi à Goubiskaïa.

A Goubiskaïa, il mange son avoine et se repose deux heures.

En laissant aller mon cheval, il ira, selon toute probabilité, où l'attend le souper et le repos.

Il était incontestable que j'étais dans le vrai.

Je lui jetai la bride au cou.

Sans hésitation aucune, mon cheval prit le trot, j'étais parfaitement décidé à ne le contrarier en rien, ni sur la route, ni dans son allure.

Au bout d'un quart d'heure, je me retrouvai entre deux lignes d'arbres, qui ressemblaient à un chemin.

Par malheur, il faisait si sombre que, malgré la réverbération que jette toujours la neige, il m'était impossible de voir sur ce chemin ni la trace des pas des chevaux, ni la ligne tracée par les roues du traîneau.

Je mis pied à terre, et assurant solidement la bride à mon bras, je me baissai vers le sol.

La vue était insuffisante, mais avec mes habitudes de chasseur, je complétai un sens par un autre, et j'appelai ma main au secours de mes yeux.

Je reconnus distinctement sur la neige une double trace, celle de pas de chevaux qui m'avaient précédé dans la direction que je suivais, et celle de deux roues qu'à leur largeur je reconnus pour des patins de traîneau.

Seulement, ces chevaux et ce traîneau qui avaient passé, étaient-ils mes chevaux et mon traîneau?

Pendant que je m'occupais de cette vérification, j'entendis à une centaine de pas de moi un hurlement.

C'était celui d'un loup.

Presque au même instant, l'animal traversa le chemin, s'arrêta un instant pour prendre le vent de mon côté, hurla une seconde fois et disparut.

Mon fusil me manquait plus que jamais.

Je remontai à cheval. Que les traces que je venais de reconnaître fussent celles de mon traîneau ou de celui d'un autre, et il était probable que c'étaient celles du mien, car par un pareil chemin il n'y avait guère que moi d'assez entêté dans toute l'Imérétie pour voyager avec un traîneau; dans tous les cas, dis-je, ce traîneau allait quelque part où mon cheval voulait aller lui-même. En laissant mon cheval suivre sa volonté d'accord avec les traces imprimées dans la neige, j'irais où avait été le traîneau.

Je lâchai de nouveau la bride, et mon cheval se remit en route avec une nouvelle ardeur.

Je voyais sous bois comme des ombres d'animaux qui me suivaient sans aucun bruit; de temps en temps une de ces ombres me jetait deux flammes : c'étaient les deux yeux d'un loup qui regardait de mon côté.

Je m'en inquiétais peu, mais mon cheval s'en inquiétait davantage : il tournait la tête à droite et à gauche et renâclait.

Puis il pressait le pas.

Cette hâte d'arriver était un bon signe, elle prouvait que nous approchions de la station.

Je commençais, en outre, à entendre des abois de chiens, mais encore très-éloignés.

J'aperçus à ma gauche une masse sombre; un instant j'eus l'espoir que c'était une maison. Elle était entourée d'une haie; je fis franchir la haie à mon cheval et fis le tour du bâtiment.

C'était une chapelle abandonnée.

En face de la porte de la chapelle était un poste de Cosaques abandonné comme la chapelle.

Je fis de nouveau franchir à mon cheval la haie, mais de l'autre côté était un fossé que je ne pouvais voir, à cause de la neige qui l'encombrait.

Mon cheval s'abattit, et je roulai dans le fossé.

Par bonheur le voisinage de la chapelle avait sans doute écarté les loups; si j'eusse été dans le chemin, je ne me serais certes pas relevé sans avoir affaire à eux.

Je me remis en selle, lâchai de nouveau la bride à mon cheval, qui repartit dans la même direction.

Je n'avais pas fait cent pas que je vis venir à moi un homme à cheval.

Je m'arrêtai, je portai la main à mon kangiar, la seule arme que j'eusse, et me plaçant en travers du chemin, je criai en russe :

— *Ktoïdiot?* Qui vient?

— *Brats*, répondit l'homme, c'est-à-dire un frère.

J'allai à *mon frère*, qui était le bienvenu.

C'était un Cosaque du Don avec son papack à grand poil et sa longue lance.

Il m'était dépêché par Moynet, qui, arrivé à la station et inquiet de nous, l'envoyait à la découverte.

Il marcha devant, je le suivis.

Une demi-heure après, à travers les vitres de la maison de

poste, je vis les deux silhouettes de Moynet et de Grégory qui se chauffaient devant un grand feu.

J'avoue que cette vue me parut plus récréative que celle des loups qui, une heure auparavant, me suivaient.

Je donnai au Cosaque un rouble et fis donner double ration d'avoine à la pauvre bête qui venait de me tirer si intelligemment d'embarras.

Avis aux voyageurs qui se trouveraient dans la même situation.

Le traîneau, dételé, était à la porte. Les chevaux et les bagages n'arrivèrent que deux heures après moi.

Les hiemchicks m'avaient perdu ou volé, ce qui est infiniment plus probable, deux fusils circassiens, dont un magnifique : le canon portait la marque du fameux Kerim.

Il valait deux chevaux du Karabak, et avait été pris sur un chef lesguien à l'affaire où le général Stepzoff avait été tué.

Par bonheur il m'en restait deux, celui du prince Bagration et celui du prince Tarkanoff.

CHAPITRE LVI.

Les Scopsis.

Nous passâmes la nuit à la station de Goubinskaïa, et partîmes le lendemain matin pour le vieux Maranne.

Comme la veille, je gardai un cheval de main, quoique je fusse décidé à faire autant que possible la route sur le traîneau.

Moynet, qui la veille s'était, en tombant de cheval, déchiré la main en se retenant à une branche, me demanda de monter mon cheval en attendant que je le montasse moi-même ; il avait une excellente selle à la hussarde que m'avait prêtée, comme je crois l'avoir dit, le colonel Romanoff.

C'était tout simple ; il enjamba la selle à la hussarde, je m'assurai de mon mieux sur le traîneau, et nous partîmes.

Il avait vigoureusement gelé pendant la nuit, ce qui rendait le chemin plus facile au traîneau, plus difficile aux chevaux.

Il en résulta qu'au lieu de me trouver, comme la veille, à la queue de la caravane, je me trouvai à sa tête, et qu'au lieu d'aller plus lentement que mes compagnons, ce fut moi qui allai plus vite.

Au bout d'une heure à peu près, en tournant la tête en arrière, je vis poindre un cheval sans cavalier. Je fis à l'instant même arrêter le traîneau ; le chemin était si mauvais que Baucher lui-même n'aurait pu répondre de rester en selle.

Derrière le cheval venait un cavalier qui semblait courir après ; ce cavalier, c'était Grégory : c'était donc Moynet qui avait été démonté.

En un instant, cheval et cavalier furent près de moi ; mes hiemchicks arrêtèrent le cheval.

Le cheval s'était abattu dans un fossé et avait jeté Moynet par-dessus sa tête, juste ce que le mien m'avait fait la veille.

Heureusement, cette fois, il n'avait point trouvé une branche où se retenir, de sorte qu'il ne s'était fait aucun mal.

Je continuai mon chemin, afin, s'il était possible, de précéder mes compagnons et de faire préparer les chevaux ; le Géorgien devait, sur l'ordre de Grégory, me rejoindre et me servir d'interprète.

Tout alla assez bien jusqu'à dix heures du matin, mais à dix heures du matin, le même phénomène que nous avions vu se produire dans les pays de plaine se renouvela ; c'est-à-dire que malgré la neige qui couvrait la terre, l'atmosphère s'échauffa sous les rayons d'un soleil ardent, que peu à peu la neige fondit, et que je me trouvai dans un océan de boue.

Qui n'a pas vu les boues de la Mingrélie, — si je n'étais pas encore en Mingrélie, j'étais au moins sur la frontière, — qui n'a pas vu les boues de la Mingrélie, n'a rien vu.

En un instant je me trouvai recouvert d'une couche de terre noirâtre, qui menaçait de faire un bon creux, dont je serais le modèle ; j'appelai le Géorgien, je le fis monter sur un des chevaux attelés au traîneau et je pris son cheval.

La route s'était, en moins d'une heure, transformée en un marais mouvant, dans lequel mon cheval commença d'entrer jusqu'au-dessus du sabot, puis jusqu'à mi-jambe, puis jusqu'au-dessus du genou, et enfin jusqu'au poitrail.

Ce marais était coupé par des cours d'eau dans lesquels chevaux et traîneau disparaissaient à moitié ; à chacun d'eux, il fallait des efforts inouïs pour atteindre l'autre bord.

J'eus un instant l'imprudence de m'arrêter, pour assister à l'une de ces extractions, et ce ne fut que quand j'essayai de repartir moi-même que je m'aperçus qu'en restant au même endroit, mon cheval avait enfoncé jusqu'au poitrail.

Mes étriers portaient sur la terre, si l'on peut appeler terre la substance liquide et mouvante dans laquelle nous tracions notre sillage.

Quelques efforts que je fisse pour tirer mon cheval de son étui, ce fut chose impossible, tant que je fus sur son dos ; je descendis en enfonçant moi-même jusqu'aux genoux dans cette fange qui semblait ne pas vouloir nous lâcher, et à grands coups de fouet je tirai mon cheval de la situation plus que fausse où il se trouvait.

Après lui, ce fut mon tour ; je m'accrochai à sa crinière, et au bout de trois ou quatre pas, je retrouvai enfin un terrain assez solide pour m'en faire un point d'appui et remonter sur son dos.

Nous fîmes quatre lieues ainsi.

J'avais acheté des bottes à Kasan, dans la prévision, je ne dirai pas de pareil chemin, ne le pouvant pas prévoir, dans un pays divisé en stations de poste, mais de mauvais chemin. Elles montaient jusqu'au haut de ma cuisse, et par des boucles se rattachaient à la même ceinture que mon kangiar.

En arrivant à la station, j'avais autant de boue dans mes bottes que dehors.

Mais enfin j'étais arrivé, et deux ou trois fois j'avais eu la crainte de disparaître. Ces accidents, nous dit-on à Maranne, sont assez communs.

Une lieue avant d'arriver à Maranne, nous avions rencontré l'Oustskeniskale, l'Hyppus des anciens.

Les anciens appelaient l'Outskeniskale l'Hyppus, c'est-à-dire le fleuve cheval, à cause de la rapidité de sa course.

Au reste, Outskeniskale est la simple traduction du mot Hyppus, et veut dire *l'eau cheval.*

Nous nous arrêtâmes à la porte d'une auberge divisée en deux compartiments. Le plus petit de ces compartiments, formant un magasin d'épicerie ou à peu près, pouvait avoir dix pieds carrés, et renfermait, entassés les uns sur les autres, les objets de première nécessité : pain, fromage, lard, chandelles, vin, huile, mis en contact avec une simplicité toute primitive.

Deux enfants, dont le plus âgé pouvait avoir neuf ans, étaient les desservants de ce temple à Mercure.

La seconde pièce servait de salon, de salle à manger et de cuisine. Un grand feu, dont la fumée s'en allait par une ouverture pratiquée au plafond, brûlait au milieu. Le tout était surmonté d'un grenier auquel on montait par un tronc d'arbre incliné d'une dizaine de degrés, et dans lequel on avait pratiqué des entailles pour poser les pieds.

C'est là que je fis halte.

Des œufs furent mis sur le feu; une poule, tuée et plumée pour la circonstance, fut enfilée au bout d'un bâton et tourna sur de la braise, pendant que l'un des deux gamins me grattait des pieds à la tête avec un couteau, comme il eût fait d'un poisson ou d'une carotte.

Je me lavai la figure et les mains dans l'eau fangeuse de l'Hyppus, — que l'on me permette de préférer l'ancien nom au nouveau, — et les fis sécher au soleil. Depuis notre départ de Tiflis nous n'avions pas trouvé une serviette que nous eussions eu le courage de mettre en contact avec notre figure.

J'avais mouchoirs et serviettes dans mes malles, mais on se rappelle que les clefs de ces malles étaient restées à Tiflis, et que le courrier de la poste, qui doit faire le chemin en quarante-huit heures au plus, n'était point arrivé à Koutaïssi, quoiqu'il fût parti depuis neuf jours.

C'est cruel de ne pas manger, c'est dur de ne pas boire, c'est agaçant de ne pas dormir, mais pour un homme habitué à avoir une toilette bien montée dans sa chambre à coucher, il y a quelque chose de pis que cela, c'est de ne pas se laver.

Lorsque Moynet et les bagages arrivèrent, les œufs étaient durs, la poule était rôtie et les chevaux prêts.

Nous n'avions plus que sept verstes à faire pour arriver au nouveau Maranne. Je remontai sur mon traîneau d'après l'assurance qui me fut donnée que les chemins étaient meilleurs.

Nous mîmes une heure et demie à faire ces sept verstes à travers une fange liquide que le traîneau déplaçait comme fait un navire de l'eau de la mer, et qui, comme l'eau de la mer, se refermait en clapotant sur son sillage.

Mais nous étions arrivés, mais nous allions trouver le Phase, mais nous allions pouvoir aller en bateau jusqu'à Poti, c'est-à-dire jusqu'à la mer Noire.

Il est vrai que nous y arrivions au temps de ses plus terribles tempêtes, mais mieux vaut, au bout du compte, si l'on doit absolument se noyer, se noyer dans de l'eau que dans la boue et la fange.

J'avais une lettre pour le prince Gueguitzé, gouverneur de la colonie de la nouvelle Maranne.

Cette colonie se compose de Scopsis.

J'ai déjà dit dans les premiers volumes de mon voyage en Russie ce que c'était que cette secte des Scopsis, l'une des soixante-douze hérésies de la religion grecque.

Ceux de mes lecteurs qui voudront avoir de plus grands détails sur ces fanatiques recourront donc au chapitre qui raconte leur origine, expose leurs principes, explique leur but; ici, pour ne nous répéter que dans ce qu'il est absolument nécessaire que l'on sache, nous nous contenterons de dire qu'après un premier enfant, ces malheureux se mutilent, et stérilisent leurs femmes à l'aide d'opérations presque aussi douloureuses sur un sexe que sur l'autre.

Dans un pays comme la Russie, où l'homme fait défaut à la terre, cette hérésie devient presque un crime de haute trahison; aussi en Russie, où les souverains, à leur avénement au trône, proclament presque toujours des amnisties, sinon complètes, du moins fort étendues, jamais un Scopsi n'est compris dans les grâces qu'accorde le czar.

J'avais souvent, dans le cours de mon voyage, eu l'occasion de rencontrer quelques-uns de ces malheureux, mais isolés, et sans que leur agglomération me les désignât; cette fois j'allais voir une colonie tout entière de ces étranges hérétiques.

Quatre cents hommes ayant cessé d'être hommes réunis sur un seul point.

A la vue de mon traîneau qui s'arrêtait, cinq ou six de ces malheureux accoururent, je me trompe, — les Scopsis ne courent jamais, — vinrent pour décharger les bagages : chez eux, l'amour du gain combat l'alanguissement du corps et les fait, sinon actifs au travail, du moins obstinés à la besogne.

Rien de plus triste que ces spectres, avec leur capote grise de condamnés, leur petite voix flûtée, leurs rides précoces, leur graisse maladive et leur absence de muscles.

Deux Scopsis portaient à peine une malle qu'un de nos hiemchicks jetait d'une main sur son épaule et allait déposer sous le vestibule.

Il en fallut six pour porter un coffre rouge pesant une centaine de kilos.

Il va sans dire qu'il n'y a parmi eux aucune femme. Les femmes stérilisées sont parquées dans des colonies à part. Pourquoi réunirait-on ces deux débris de l'espèce humaine qui se sont volontairement séparés?

Quoique d'habitude les Scopsis ne se mutilisent qu'après avoir été mariés et avoir eu un premier enfant, beaucoup de ceux que nous vîmes étaient trop jeunes pour avoir même accompli ce premier devoir envers leur pays.

C'étaient ceux à qui leur enthousiasme n'avait pas permis d'attendre.

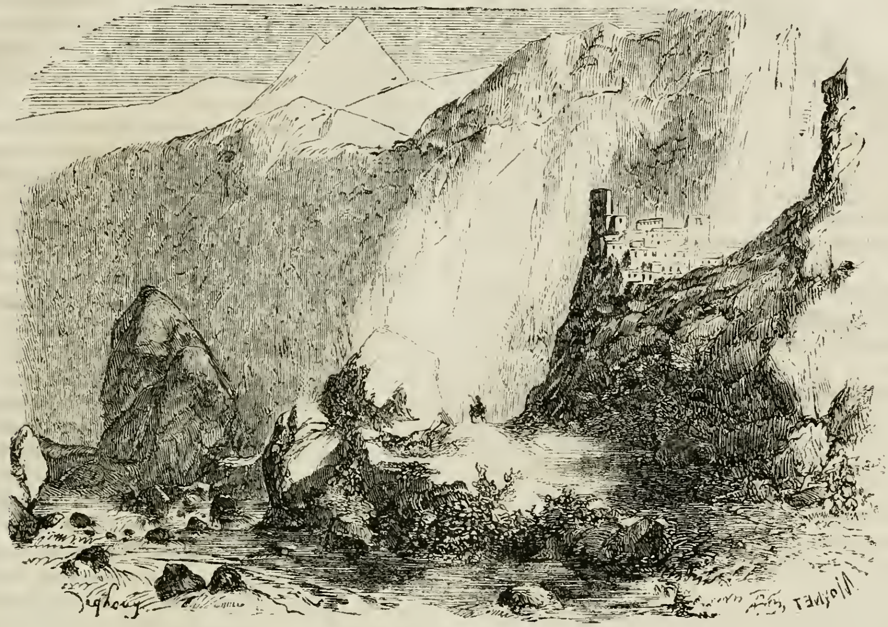
Ceux-là, à vingt ans, avaient l'air de petites vieilles de cinquante. Ils étaient grassouillets, et cependant déjà ridés; il va sans dire que pas un seul poil ne poussait sur leur visage stérile et jauni.

J'interrogeai le colonel sur leur caractère; par malheur, il était peu observateur et ne se plaignait que d'une chose, c'est que sa colonie ne s'augmentât point; cependant j'arrivai à en tirer quelques renseignements.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro | N° 28 | 13 Mai 1859



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.

Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31**, et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Ses pensionnaires ont tous les défauts des femmes sans avoir, bien entendu, aucune de leurs qualités. Ils sont querelleurs, sans que jamais leurs querelles amènent autre chose qu'un vain choc de paroles. Ils sont rapporteurs, et lorsque par hasard un d'entre eux a l'énergie d'en frapper un autre, celui qui est frappé, au lieu de rendre le coup, s'éloigne, et vient en pleurant dénoncer son adversaire. Ils sont avares surtout; quelques-uns d'entre eux, malgré les maigres profits qu'ils ont l'occasion de réaliser dans ce coin boueux, possèdent jusqu'à quatre ou cinq mille roubles, dont ils peuvent disposer par testament et dont ils disposent presque toujours au profit les uns des autres.

Tout ce qu'ils gagnent leur est laissé par le gouvernement.

Ce sont eux qui font la navigation sur le Rioné lorsque, pendant l'hiver, l'abaissement des eaux ne permet pas au petit bateau à vapeur de faire le service. Le colonel Romanoff nous avait prévenus de ne point leur donner plus de seize roubles, quelque prix qu'ils nous demandassent, ce prix, sans qu'il soit arrêté par un tarif officiel, étant celui qui raisonnablement doit leur être accordé.

Ils commencèrent par nous en demander vingt-cinq, et finirent par accepter les seize roubles offerts.

Seulement, rien ne put les déterminer à partir le même jour. C'était grave, nous étions au 20; le colonel nous rassura en nous disant que le bateau ne partait que le 22 au soir.

Deux heures après notre arrivée, le colonel nous faisait servir son propre dîner en nous demandant la permission de le partager avec nous.

Pendant le dîner, mes investigations sur les colons se renouvelèrent. Les Scopsis répondent avec répugnance, comme on le comprend facilement, aux questions qu'on leur fait; ce-

pendant, devant le colonel, ils n'avaient point osé garder un silence complet, et il put ajouter quelques détails à ceux qu'il m'avait déjà donnés.

Selon lui, ou selon ceux qu'il avait interrogés, la mutilation ne s'opérait plus directement : la section d'un nerf au-dessous du cervelet, opération, soit dit en passant, que je crois impossible, arrivait au même but.

Au bout d'un mois, des résultats pareils à ceux qui eussent suivi l'ablation complète se manifestaient, la voix perdait son timbre masculin, la barbe tombait, les chairs commençaient à devenir blafardes et molles, la féminisation, enfin, s'opérait.

Il était arrivé au pauvre colonel une singulière aventure.

Lorsqu'un condamné politique est envoyé en Sibérie il perd ses droits civils, et sa femme peut se remarier comme si elle était veuve.

Le colonel avait épousé une veuve qui n'était pas veuve.

A l'avénement de l'empereur Alexandre, il donna une amnistie générale, les Scopsis seuls furent exceptés.

Le mari de la femme de notre colonel n'était point Scopsi, par conséquent il fut gracié et rentra dans l'exercice de ses droits civils.

Sa femme faisait partie des droits civils qu'il reconquérait.

Il vint la réclamer, elle était mariée au colonel et en avait trois enfants.

De sorte que le pauvre colonel vit avec un mari juste à l'endroit où Damoclès avait une épée.

Pendant le dîner, on appela le colonel : il sortit et rentra un instant après. Un prince iméritien, pressé d'aller à Koutaïs, me faisait demander de profiter de mon bateau, offrant de prendre à son compte la moitié de la dépense.

Je répondis que moins ce dernier article, le bateau était à sa disposition. Il essaya d'insister, mais je tins ferme, et il fut forcé de passer par où je voulais.

La décision prise, il entra et me fit ses remercîments.

C'était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, vêtu d'une tcherkesse blanche comme la neige, avec des cartouchières, des armes et une ceinture damasquinées d'or ; sous sa tcherkesse il portait une première bechemette de satin rose, et sous cette première bechemette, une seconde de soie gris-perle.

Son pantalon large, enfermé à partir du genou dans la grande botte, était, sauf quelques petites taches de boue encore fraîches, blanc comme la tcherkesse.

Un nouker presque aussi élégant que lui le suivait.

Il me remercia en géorgien, Grégory me traduisait ses paroles au fur et à mesure qu'il parlait.

Il allait à Poti, et était pressé d'y arriver pour se trouver au débarquement du frère du prince Bariatinsky, lequel venait à Tiflis et descendait du même bâtiment où nous devions nous embarquer pour aller à Trébizonde, station des bateaux français : il se nommait le prince Salomon Ingheradzé.

Il fut convenu que nous partirions d'aussi bon matin que possible; mais le colonel, qui connaissait ses hommes, nous prévint d'avance que nous ne devions pas compter nous mettre en route avant huit heures.

Ils ont encore cela de commun avec les femmes, qu'il est on ne peut plus difficile de les arracher de leurs lits, si toutefois les planches sur lesquelles ils dorment peuvent s'appeler des lits.

Le prince prit le café avec nous, et s'en alla fort désespéré de ne pouvoir partir à cinq heures du matin; l'idée que le prince Bariatinsky pouvait arriver et qu'il ne serait point là pour le recevoir le désespérait.

Je demandai d'où venait ce grand désespoir, on me répondit qu'il était gouverneur d'une partie des villages que le frère du lieutenant général devait traverser en allant de Poti à Koutaïs.

On me fit un lit dans la chambre même où nous avions dîné, c'est-à-dire que l'on apporta une courte-pointe piquée, avec un drap cousu à cette courte-pointe.

Je cachai une des serviettes du dîner; depuis Tiflis, je l'ai déjà dit, je n'avais pas trouvé une serviette blanche ; celle-là l'était à peu près.

Il ne me manquait plus que de l'eau et une cuvette ; j'obtins l'eau, mais quant à la cuvette, ce fut chose impossible.

Le lendemain, à six heures, nous étions sur pied; mais malgré les instances du prince rose, — Moynet avait trouvé cette dénomination plus facile à prononcer que le nom du prince Ingheradzé, — mais malgré les instances du prince rose, nous ne pûmes partir qu'à neuf heures.

Au moment du départ je m'étais inquiété des vivres; mais Grégory, dans un petit moment de paresse que je passerais à un Scopsi, mais dont je lui garde rancune, répondit que nous trouverions tout le long de la route des villages où nous pourrions nous approvisionner.

Nous prîmes donc congé du gouverneur du vieux Maranne, et poussés par le prince rose, d'autant plus pressé de partir que nous étions déjà d'une heure en retard, nous descendîmes dans la barque, non sans avoir manqué de nous casser le cou sur le talus élevé et rapide du Rioné.

Qu'on me permette de faire pour le Rioné ce que j'ai fait pour l'Oustskeniskale, c'est-à-dire de l'appeler de son ancien nom, le Phase.

Le Phase, à l'endroit où nous nous embarquions, était grand à peu près comme la Seine au pont d'Austerlitz, mais sans aucune profondeur; de là vient la construction longue, étroite et plate des bateaux sur lesquels s'opère sa navigation.

En outre, nous reconnûmes la vérité de ce que nous avaient dit les Scopsis, en se refusant de marcher la nuit; de cent pas en cent pas son cours est obstrué par quelques troncs d'arbres déracinés.

Notre barque était montée de trois de ces condamnés; un se tenait au gouvernail, les deux autres aux avirons.

De temps en temps, d'un bout à l'autre du bâtiment, ils échangeaient de leur voix grêle une parole languissante et retombaient dans un silence morne; pas une seule fois pendant toute la navigation un seul d'entre eux ne modula un son qui ressemblât à un chant.

Dante a oublié ces bateliers-là dans son *Enfer*.

A une demi-verste de notre point de départ, l'Hyppus, j'ai essayé plus haut d'écrire son nom moderne, se jette dans le Phase en charriant des milliers de glaçons.

Pas un seul jusque-là n'avait apparu à la surface du fleuve.

On nous avait dit que sur toute notre route nous trouverions force gibier d'eau; et en effet nous faisions lever devant

nous, mais hors de portée, d'immenses volées de canards. Nos Scopsis, interrogés par nous, se décidèrent à nous répondre que plus loin des habitations nous trouverions le gibier moins sauvage.

En échange, sur chaque tronc d'arbre sortant de l'eau se prélassait un cormoran prêt à plonger, qui de temps en temps plongeait en effet et reparaissait avec un poisson à son bec.

Mais sur le Volga nous avions appris aux dépens de nos dents que le cormoran est, une fois mort, ce qu'était Achille vivant, c'est-à-dire invulnérable; nous laissâmes donc ceux du Phase faire tranquillement leur petit état de pêcheur, ne voulant pas tirer pour tirer, tuer pour tuer.

Au reste, la prédiction de nos Scopsis se réalisait; à mesure que nous nous éloignions de la colonie les canards devenaient moins sauvages; les premières atteintes de la faim nous en firent d'abord tirer quelques-uns hors de portée, ce qui arrive sur l'eau au chasseur le plus expérimenté, qui ne doit tirer, règle générale, que lorsqu'il peut distinguer l'œil du gibier qu'il tire; mais enfin nous mesurâmes mieux nos distances et commençâmes à en abattre quelques-uns, au grand désespoir de notre pauvre prince, qui voyait un retard dans chaque canard tué.

Sur ces entrefaites, il tira de la poche de sa tcherkesse un morceau d'esturgeon fumé, son nouker tira d'un paquet un morceau de pain, et après nous avoir offert de partager leur repas plus que frugal, ce que nous refusâmes dans la conviction d'un déjeuner plus copieux, ils se mirent à jouer des dents avec une ardeur qui rendait d'autant plus méritoire la rigidité de leur carême.

Nous étions au vendredi, et tout chrétien du rit grec observe ce jour-là, en général, non pas un jeûne complet, mais un carême rigoureux.

C'était pitié que de voir ces figures roses et ces dents blanches s'escrimer sur ce pain noir et sur ces carrés de poisson, durs comme des tranches de biscuit.

Nous les plaignions, en pensant au déjeuner que nous allions faire avec nos canards rôtis, flanqués d'une bonne omelette; nous étions loin de nous douter que nous dussions faire un carême bien autrement rude que le leur.

En effet, lorsque, la faim commençant à se faire sentir, nous demandâmes à nos rameurs si nous étions encore loin du village :

— Quel village? nous demandèrent-ils.

— Celui où nous devons déjeuner, parbleu !

Ils se regardèrent, je ne dirai pas en riant, — pendant les deux jours que nous passâmes avec eux nous ne vîmes pas sourire un seul Scopsi, — mais en faisant une grimace qui chez eux équivalait à un sourire.

— Il n'y a pas de village, répondit celui du gouvernail.

— Comment! il n'y a pas de village !

— Non.

Nous nous regardâmes à notre tour, Moynet et moi, puis nous regardâmes Grégory.

La rougeur accusait le criminel.

— Que disiez-vous donc, mon cher, demandai-je, que nous trouverions des villages tout le long de la route?

— Je le croyais, répondit-il.

— Comment! vous le croyiez sans vous être informé?

Grégory ne répondit pas.

Je ne poussai pas plus loin les reproches; son estomac de dix-huit ans lui parlait plus haut, d'ailleurs, que je n'eusse pu le faire.

— Demandez au moins à ces damnés rameurs, lui dis-je, s'ils ont quelques provisions.

Il leur transmit ma question.

— Ils ont du pain, me répondit-il.

— Voilà tout?

— Voilà tout.

— Qu'ils nous cèdent du pain, on ne meurt pas de faim avec du pain. Que le diable vous emporte avec vos villages le long de la route, vous !

— Ils disent qu'ils n'ont que du pain noir, répondit Grégory.

— Ce n'est pas bon, du pain noir, dis-je en tirant mon couteau, mais enfin, à défaut de pain blanc... *Kléba*, continuai-je en m'adressant aux Scopsis.

Ils me répondirent quelques mots que je n'entendis pas.

— Ils disent?... demandai-je à Grégory.

— Ils disent qu'ils n'en ont que pour eux.

— Les canailles !

Je fis un mouvement pour lever mon fouet.

— Bon, dit Moynet, vous n'allez pas battre des femmes, j'espère.

— Demandez-leur, au moins, à quelle heure nous arriverons au village où l'on dîne.

Ma question fut transmise dans les mêmes termes où je l'avais faite.

— A six ou sept heures, répondirent-ils tranquillement.

Il était onze heures.

CHAPITRE LVII.

Route de Maranne à Poti.

Je reportai mes yeux sur le prince rose, décidé à accepter l'offre qu'il nous avait faite en commençant son déjeuner.

Mais le déjeuner était fini, le poisson était rongé jusqu'à la dernière arête, le pain mangé jusqu'au dernier morceau.

Restaient nos canards, mais nous ne pouvions les manger crus, et nos bateliers s'opposaient à ce que nous fissions du feu dans le bateau.

Nous aurions bien arrêté le bateau de force et fait du feu sur le bord de la rivière, mais à la seule idée du désespoir de notre pauvre prince si nous faisions cette halte, nous reculâmes.

Sur un autre fleuve nous aurions bu de l'eau, ce qui est toujours un topique pour l'estomac, mais l'eau du Phase est d'un jaune à dégoûter à tout jamais de l'eau de rivière.

Je m'enveloppai dans ma pelisse et j'essayai de dormir.

Moynet se mit à tirer à tort et à travers; il essayait, lui, de se distraire, ne pouvant se rassasier.

Trois ou quatre canards y passèrent; une fois rôtis, nous en eussions eu pour trois jours.

De temps en temps j'ouvrais l'œil, et à travers les poils de ma fourrure je voyais le pays prendre un grand caractère. Les forêts semblaient s'élever et s'épaissir, d'immenses lianes s'accrochaient aux arbres, des lierres montaient épais et vivaces, on eût dit des murailles de verdure; au milieu de

tout cela, de gigantesques arbres morts tordaient leurs bras blancs et décharnés comme des os de squelettes, et sur ces perchoirs, de grands aigles se tenaient immobiles, jetant de temps en temps un cri triste et perçant.

Le prince, que nous interrogeâmes, nous dit que l'été ces bois étaient magnifiques, seulement ils sont pleins de larges flaques d'eau que les rayons du soleil ne peuvent tarir, n'arrivant pas jusqu'à elles. A chaque pas et de chaque buisson on fait fuir des serpents noirs et verts, fort dangereux, à ce que l'on assure, et des troupeaux de daims, de sangliers et de chevreuils, que personne n'ose aller chasser, attendu que pour les chasser il faut braver à la fois la morsure de la fièvre et celle des serpents.

Ce n'était pas sans raison que les anciens avaient fait de Médée une empoisonneuse : ils avaient confondu climat, princesse, pays dans un seul symbole.

Un des caractères tout particuliers du Phase, c'est l'escarpement de ses bords. L'eau, qui ronge la rive à droite et à gauche, fait ébouler les terres, qui présentent de chaque côté une coupe verticale d'une quinzaine de pieds. Par un temps de verglas pareil à celui dont nous étions dotés, les voyageurs son littéralement prisonniers sur la rivière.

De quart d'heure en quart d'heure nous demandions combien de chemin nous restait à faire avant d'arriver au village où nous devions dîner, et chaque fois nos Scopsis nous répondaient avec une impassibilité qui m'exaspérait : — Six verstes, cinq verstes, quatre verstes, trois verstes.

Enfin, vers six heures et demie on nous signala le village où nous devions dîner.

Une autre inquiétude me prit, c'était comment nous escaladerions cette espèce de muraille dans laquelle le Phase coule enfermé.

Mes yeux ne quittaient pas la rive et ne s'accrochaient à aucune espèce d'escalier ni même d'échelle.

Nous connaissions déjà assez le pays pour savoir que quand la nature n'y venait pas en aide aux voyageurs, l'homme ne se donnait pas la peine d'y corriger la nature.

En effet, c'est bien la peine de creuser un escalier et d'établir une route pour une cinquantaine de voyageurs qui iront par an de Poti à Maranne. Au contraire, s'il n'y a pas d'escalier, le voyageur passera, et les gens du pays ne seront pas dérangés.

C'est tout ce qu'ils demandent, ces braves gens!

Pourquoi se déranger, en effet, pour vendre deux œufs et une vieille poule, c'est-à-dire, à cinquante voyageurs par an, cent œufs et cinquante poules? Il vaut mieux vendre une belle fille deux cents roubles ou un beau garçon mille piastres.

C'est ce que je les soupçonne de faire.

Un de nos hommes sauta à terre et tira le bateau avec la corde, jusqu'à ce qu'il touchât le bord. Le prince Ingheradzé et son nouker se mirent, à grands coups de kangiar, à tailler une espèce d'escalier dans le mur. Ils s'établirent sur les points les plus solides de cet escalier, nous tendirent les mains, et, grâce à eux, nous parvînmes au haut de la berge.

A cent pas du fleuve était une maison, ou plutôt une écurie, que nos bateliers nous indiquèrent comme l'hôtel commun des voyageurs.

Il y avait un pied de neige partout; seulement, sur quelques points mieux exposés au soleil que les autres, la chaleur de midi avait détrempé cette neige, qui était devenue de la boue.

Nous nous acheminâmes vers l'écurie, et nous ouvrîmes la porte.

C'était à faire reculer un Kalmouk.

Un feu brûlait au milieu de cette écurie, dont la fumée s'en allait où elle pouvait, une vingtaine d'hommes de toutes les nations et donnant un spécimen assez exact de la caverne du capitaine Rolando de Gil-Blas, étaient couchés autour de ce feu : une vieille sorcière les servait.

Des chiens étaient couchés près de leurs maîtres, de ces chiens hideux qui tiennent le milieu entre le loup et le renard, et que l'on rencontre en s'approchant de la Turquie.

Des chevaux étaient attachés à la muraille tout autour de l'écurie, hennissant, se battant, ruant, et remis à la raison par leurs propriétaires, qui, à grands coups du knout pendu à leur ceinture, refaisaient la paix entre eux.

Les cochons seuls étaient exclus de cette espèce de communion d'hommes et d'animaux, et c'était une grande injustice, mais on sait que les Turcs, qui ont déjà vaincu leur répugnance pour le vin, n'ont pas encore pu vaincre leur répugnance pour ces animaux.

Nous jetâmes les yeux tout autour de nous. Pas une place n'était vacante, ni autour du feu, ni le long de la muraille.

Chacun s'occupait de son repas : l'un avait fait cuire du gruau sur lequel il versait de l'huile, l'autre faisait cuire une poule sans sel ni poivre dans une marmite, l'autre mangeait un vieux poisson dont un chien de France n'aurait pas voulu.

Nous mourions de faim en entrant, cinq minutes après être entrés nous étions rassasiés.

Comme les plus pressés, nous étions entrés les premiers, Moynet et moi; le prince et son nouker entrèrent à leur tour.

A sa vue, trois des hommes qui bloquaient le feu se levèrent.

C'étaient des serviteurs du prince qui l'attendaient là, comme des chevaux attendent à un relais.

Le prince nous fit signe que nous pouvions prendre la place qu'ils venaient d'abandonner, puis se mit à causer avec eux.

Deux sortirent.

Le prince resta debout. Il était évident que la lenteur de notre locomotion le fatiguait, il avait hâte d'arriver à Poti, il craignait de manquer le frère du prince Bariatinsky.

Nous nous installâmes à la place de ses noukers, sur une poutre qu'à force de bras nous traînâmes près du feu ; cette poutre nous constituait une espèce de prise de possession.

Les hommes du prince n'avaient point recherché cette délicatesse tout européenne, ils s'étaient accroupis sur le sol.

Je laissai Moynet propriétaire de la poutre, je posai mon papack à la place que je désirais occuper, comme on fait au spectacle quand on retient sa stalle, et j'emmenai Grégory.

Il s'agissait de plumer les canards; on se rappelle que nous étions à la tête de sept ou huit de ces volatiles aquatiques.

Grégory, en sortant, fit un signe à la vieille femme, qui nous suivit. Lui aussi en était arrivé à parler par signes, quoiqu'il fût à la tête de sept ou huit langues, comme nous étions à la tête de sept ou huit canards. Le patois que l'on parlait

dans ce coin mal défini, de la Mingrélie ou du Gouriel, lui était parfaitement inconnu.

La femme comprit qu'il s'agissait de plumer les canards, et les pluma. Une pièce de vingt-cinq kopecks aida d'ailleurs à lui ouvrir l'intelligence.

Grégory alla couper trois baguettes destinées à être élevées à la dignité de broches.

Pendant que je surveillais la plumaison de notre rôti, le prince vint à moi avec un visage radieux : il avait trouvé des chevaux, et par terre, dans trois ou quatre heures il serait à Poti.

Nous le félicitâmes, regrettant fort de ne pouvoir, à cause de nos bagages, faire comme lui. Il rentra dans l'écurie, nous recommanda aux voyageurs, nos confrères, comme des gens lui ayant rendu service, nous nous embrassâmes, il sauta sur son cheval et partit au galop avec sa suite de quatre hommes, sur laquelle trois le suivaient à pied.

Je le regardai s'éloigner : cet homme, sur un mauvais cheval, avec son nouker presque aussi richement vêtu que lui et ses trois hommes déguenillés courant après le nouker, avait véritablement l'air d'un prince.

Mais presque aussitôt notre attention fut distraite par un objet d'une bien autre importance, les canards étaient plumés.

On n'attendait plus que Grégory et ses baguettes.

Il arriva.

Chaque canard fut enfilé à une baguette, chaque baguette remise à un gamin, qui reçut dix kopecks, avec invitation de lui imprimer un mouvement de rotation continuel et défense, sous quelque prétexte que ce fût, de toucher à l'animal embroché avec ses doigts.

Grégory avait trouvé un Mingrélien parlant le russe, qui lui servait d'interprète dans nos relations avec les naturels du pays.

D'ailleurs, depuis la recommandation du prince, nous nous apercevions que nous avions fort gagné en considération.

J'étais en train de surveiller la rotation de nos broches et la cuisson de nos canards, lorsque j'entendis du côté du fleuve des cris étranges et qui n'étaient ni des cris de douleur, ni des cris d'effroi.

C'était plutôt une espèce de lamentation notée.

Nous courûmes, Moynet et moi, à la porte, et nous vîmes un enterrement mingrélien. Le cadavre, en se rendant à son dernier domicile, faisait halte entre la porte de notre écurie et le fleuve. Les porteurs, fatigués, avaient posé le cercueil sur la neige. Le prêtre profitait de ce temps d'arrêt pour dire quelques prières des morts, et la veuve pour jeter les cris que nous avions entendus.

Ce qui nous frappa tout d'abord dans cette veuve toute vêtue de noir et se déchirant le visage avec ses ongles, malgré les efforts de ceux qui l'entouraient, c'était sa haute taille.

Elle dépassait de la tête les hommes les plus grands.

Nous nous approchâmes et nous eûmes l'explication du phénomène.

Les hommes, qui avaient des bottes, ne craignaient pas de marcher dans la neige, mais la veuve, qui n'avait que des babouches et qui les y eût laissées au premier pas, était montée sur des patins de trente centimètres de haut.

De là venait sa stature colossale.

Deux autres Patagones de même taille qu'elle faisaient le centre d'un autre groupe.

C'étaient les filles du défunt.

Cinq ou six femmes, montées aussi sur patins et qui étaient restées en arrière je ne sais pour quelle raison, accouraient à grands pas pour rejoindre le groupe principal.

Leurs longues enjambées, leur démarche, qui n'avaient plus, grâce à ces espèces d'échasses, rien de féminin, leurs costumes rouges, jaunes et verts, qui ne se prêtaient en rien à la cérémonie funèbre à laquelle elles étaient mêlées, donnaient à tout cet ensemble, qui dans le fond cependant n'avait rien de gai, une physionomie grotesque qui nous frappait, Moynet et moi, mais qui nous parut n'avoir aucune prise sur les assistants.

Le cortége se remit en route; mais sans doute les instances des parents et amis avaient obtenu de la veuve qu'elle n'allât pas plus loin, car après avoir fait encore quelques pas à la suite du cercueil, elle s'arrêta, se renversant dans les bras de ceux qui l'accompagnaient et étendant les mains du côté où s'éloignait le cortége; puis enfin elle reprit le chemin par lequel elle était venue.

Un peu plus loin, les deux filles s'arrêtèrent à leur tour et revinrent sur les traces de leur mère.

Le cercueil disparut à notre droite entre les arbres.

La veuve et ses filles disparurent du côté opposé.

Nous rentrâmes et jetâmes un coup d'œil sur nos rôtisseurs.

Les misérables, pour faire cuire plus rapidement nos canards, leur avaient fait sur la poitrine des entailles longitudinales par lesquelles ils avaient perdu tout leur jus et tout leur sang.

Nous n'avions plus que des espèces de tampons ressemblant plus à ce chanvre importé en Mingrélie par Sésostris, qu'à cette chair savoureuse dans laquelle notre faim, ravivée par le grand air, se promettait de mordre à belles dents.

En remettre trois autres à la broche et les surveiller convenablement, c'était l'affaire d'une heure, et notre estomac protestait contre notre gourmandise.

Nous tirâmes donc nos assiettes de notre cuisine, nous nous servîmes à chacun notre canard et le dévorâmes, Moynet et Grégory avec leur pain noir, moi sans pain.

J'avais cet affreux pain noir en horreur.

Une fois notre faim apaisée, nous n'avions rien de mieux à faire qu'à dormir.

Mais dormir dans ce bouge, ce n'était pas chose facile, au milieu des chevaux qui ruaient, des chiens qui rongeaient nos carcasses de canards, et des puces qui soupaient à leur tour.

Quand je dis les puces, je circonscris peut-être un peu trop la dénomination des convives appelés à se nourrir de notre chair; le rat de ville, j'en ai bien peur, avait invité le rat des champs.

Je pensai un instant à dresser notre tente au bord du fleuve et sortis pour chercher un emplacement; mais la terre était détrempée de telle façon, qu'il fallait se décider à coucher littéralement dans la boue.

Il y avait le bateau.

Mais le voisinage de ces immondes Scopsis me répugnait

encore plus que celui de nos voyageurs, de leurs chiens et de leurs chevaux.

Je rentrai donc résigné, comme ces martyrs que l'on jetait dans le cirque pour y être mangés par les bêtes.

Si j'avais pu travailler, si j'avais pu lire, si j'avais pu prendre des notes...

Mais pas de table, pas de plume, pas d'encre; une lumière venant du foyer, c'est-à-dire d'en bas, et rendant le crayon inutile.

Nous fîmes de notre poutre un oreiller, nous étendîmes nos pieds du côté du feu, nous nous enveloppâmes la tête de nos bachelicks, et nous tâchâmes de dormir.

Mais bien des fois avant que mes yeux se fermassent sérieusement, ils s'entr'ouvrirent et se fixèrent sur la bechemette rouge et or d'un Turc d'Akhalzikhe.

Quel rouge! je le revoyais plus éclatant encore les yeux fermés.

Je ne sais qui a dit que le rouge était aux couleurs ce que la trompette était aux instruments, celui-là a dit une grande vérité.

La bechemette rouge et or de notre Turc me sonnait une véritable fanfare dans les yeux.

Je me levai et lui offris une de mes couvertures : par bonheur il accepta; la couverture était grise, il la tira sur son nez et se confondit avec la nuit.

Dans ce moment, un homme entra avec une poule.

C'eût été ailleurs un bien petit épisode, à Cheinskaïa, j'ai oublié de dire que nous étions à Cheinskaïa, ce fut un événement.

Au premier gloussement que poussa la poule, chacun leva la tête.

Tout le monde, excepté nous qui avions des canards, ambitionnait cette malheureuse poule.

Sans doute l'homme à la bechemette rouge, qui depuis le départ du prince était devenu le personnage le plus important de l'endroit, en offrit le prix le plus élevé, car l'animal lui fut adjugé.

Il le prit, lui posa le cou sur le bout d'un tison, et d'un coup de son kangiar lui abattit la tête.

Je crus un instant que, comme la femme sauvage, il allait manger la poule avec les plumes.

Je me trompais; il parut un instant chercher à quelle sauce il allait la mettre, et probablement dans l'espoir de la manger rôtie il essaya de lui arracher une plume.

La plume résista; il avait affaire à une poule octogénaire.

Il appela la femme qui avait plumé nos canards.

La femme avait disparu.

La malheureuse, exilée de l'écurie, s'était établie à l'extérieur avec une botte de paille étendue sur la neige pour matelas et un tronçon d'arbre pour chevet.

Il faisait quinze degrés de froid dehors; par malheur, la pauvre femme était si abominablement sale, que je n'eus point le courage de faire pour elle ce que j'avais fait pour mon officier russe, de lui offrir ma touloupe et mon papack.

J'ai oublié de dire que, fidèle à sa promesse, il les avait laissés à la station de poste de Koutaïs, où je les avais retrouvés.

La femme essaya de plumer la poule à son tour; à la seconde plume, la peau vint avec.

Il n'y avait qu'un moyen, c'était de la dépouiller comme un lièvre; mais le Turc paraissait répugner à cette extrémité.

Une conférence s'établit entre lui et la vieille femme.

Comme dans les contes de fées, le Turc me parut exprimer un souhait, mais le souhait n'était pas exaucé.

Je ne demandais pas mieux que de ne pas dormir; à peine était-il huit heures du soir; par l'entremise de Grégory je me mêlai donc à la conversation.

Mieux valait veiller de huit à dix heures du soir que de veiller de deux à quatre heures du matin.

D'ailleurs j'étais à peu près certain de ne pas dormir du tout, les efforts que je venais de faire pour y arriver m'ayant édifié là-dessus.

J'appris par Grégory que le Turc et la vieille femme déploraient l'absence d'une marmite ou d'une casserole.

J'avais l'une et l'autre.

Je dis un mot à Grégory, qui déposa aux pieds de notre pacha les deux objets qui faisaient le sujet de sa convoitise.

Il choisit la casserole.

On y versa de l'eau, on mit la casserole sur le feu, et quand l'eau fut bouillante, on y plongea la poule.

Au bout d'une minute on l'en tira, et l'on essaya pour la troisième fois de la plumer.

Les plumes vinrent comme par enchantement.

La poule fut plumée, vidée et remise dans le même bouillon dont on venait de la tirer.

A quoi bon changer l'eau, puisque l'on ne changeait pas la poule?

Le Turc, sans inquiétude pour l'avenir, se recoucha en donnant son mouchoir à la vieille femme.

La vieille femme resta pour veiller sur le bouillon.

Au bout d'une heure, elle tira la poule par les pattes, en pinça la chair pour s'assurer qu'elle était cuite, et la trouvant à point, elle l'enveloppa dans le mouchoir du Turc.

La poule était évidemment réservée pour le déjeuner.

Après quoi la femme sortit.

Je cherchai inutilement, pour prolonger ma veille autant que possible, à rattacher mon intérêt à un autre épisode, tout le monde dormait, et le ronflement de quelques-uns des dormeurs témoignait de la conscience qu'ils mettaient à s'acquitter de cette douce occupation.

CHAPITRE LVIII.

Route de Maranne à Poti.

Cette nuit fut une des plus fatigantes que j'aie passées dans mon voyage. Il est impossible de faire comprendre avec quelle lenteur se traînent les heures, les demi-heures, les quarts d'heure, les minutes, les secondes même d'une pareille nuit.

Tout le monde dormait, excepté moi, et cependant j'étais brisé de fatigue, et cependant je tombais de sommeil.

Je me rappelais ces fameuses punaises de Méhanié qui mordent les étrangers et épargnent les gens du pays, en

était-il donc ainsi des insectes mingréliens? En ce cas, Moynet était étranger comme moi, de quel droit dormait-il?

J'allai vingt fois peut-être à la porte voir si le jour venait. A la porte, la vieille femme dormait sur sa paille aussi profondément qu'eût pu le faire une duchesse sur le lit le plus moelleux.

Enfin, à quatre heures, le Turc s'éveilla, tira sa montre et réveilla ses trois compagnons.

Quant à moi, je n'avais même pas eu la consolation de mesurer le temps : ma montre, on se le rappelle, malgré les recherches de Kalino, était restée dans les bosquets du mont Axous.

A peine vis-je le Turc éveillé que je réveillai Grégory, et que je l'envoyai au bateau dire à nos gens de se préparer à partir.

Ils dormaient les uns sur les autres comme des veaux en foire; l'un d'eux ouvrit l'œil, regarda le ciel et répondit :

— Nous partirons dans deux heures. Il ne fera pas jour avant deux heures, et le Rioné est mauvais la nuit.

Je les connaissais trop pour insister.

J'avais encore deux heures à attendre.

Au reste, quatre heures paraissaient être le moment du réveil à Cheinskaïa. Chacun se secouait, s'étirait, bâillait, grommelait et regardait autour de soi avec cet œil rouge et hébété du dormeur encore mal éveillé.

Notre Turc s'était accroupi, avait cherché son mouchoir, l'avait déplié, et tandis qu'un des hommes de sa suite brisait un pain en cinq ou six morceaux, il dépeçait du bout des doigts, avec une adresse qui indiquait une grande habitude de la chose, la poule cuite la veille en autant de quartiers qu'il y avait de morceaux de pain.

Je vis avec terreur qu'un de ces morceaux de pain, mieux cassé que les autres, se couvrait d'une aile et d'un morceau de filet de premier choix. Je me dis instinctivement que cette préoccupation de soigner exclusivement cette portion était une galanterie à mon adresse, et j'en frissonnai.

Je ne me trompais pas : le Turc étendit la main vers moi, et avec un sourire plein d'aménité, m'offrit ma part de son déjeuner. Je me rappelai le poisson de Luka et me demandai si ce ne serait pas une grave inconvenance, ayant accepté le poisson de l'un, de refuser le pain et la poule de l'autre.

J'acceptai donc franchement, et tâchant d'oublier à travers quelles phases de plumaison, de cuisson, de séquestration et de dissection la poule avait passé, avant d'en arriver au point où elle en était, je me mis à mordre bravement dans le pain et dans la chair.

Notre délicatesse d'Européen fit que les premières bouchées eurent quelque peine à passer, mais ma foi les autres furent d'une déglutition plus facile.

Décidément il faut plus de peine et de temps pour élever cette créature qui prétend orgueilleusement être l'image de Dieu, de la bête à l'homme, qu'il n'en faut pour l'abaisser de l'homme à la bête. Ce qu'il y a de pis, c'est que, comme je mourais de faim, je finis par trouver poule et pain excellents.

Alors, de même que la veille un homme venant on ne savait d'où était entré avec cette poule à la disparition partielle de laquelle je venais de contribuer, un homme venant du même endroit que l'autre probablement, entra avec une cruche de vin.

J'ai déjà dit quelques mots de ce joli petit vin de Mingrélie, dont j'avais bu cinq ou six verres à la station de Molite. Je fis à l'endroit du vin ce que le Turc avait fait à l'endroit de la poule : je le confisquai ; mais suivant l'exemple philanthropique qui m'avait été donné, ce fut dans l'intention d'en faire hommage à la société.

Par malheur, la moitié de la société était Turque ; elle me refusa poliment, mais elle me refusa.

L'autre moitié accepta.

Je demandai une seconde, une troisième cruche.

Moi, qui ne bois jamais de vin!

Le fond de tout cela, c'est que je n'aurais pas été fâché de me griser.

Je trouvais le temps aussi long que ce prisonnier profondément ennuyé de son uniforme solitude, auquel on venait annoncer qu'on allait lui donner la torture.

— Bon, répondit-il, cela fera toujours passer un instant.

Une heure passa. Je bus à moi seul ma cruche de vin; mais ma cruche bue, je n'étais pas plus gris que si j'avais bu une égale quantité d'eau.

Mais je dois l'avouer, j'étais plus gai.

Pendant cette heure, notre Turc, qui était un marchand de blé d'Akhalzikhe, et ses hommes avaient sellé leurs chevaux, avaient dépendu leurs armes et se les étaient pittoresquement ajustées autour du corps.

Ils étaient formidables.

Le chef, surtout, avait un kangiar, une schaska, un pistolet tromblon à crosse de fusil galamment incrustée d'ivoire et de nacre, tout cela sans compter je ne sais quel coupe-tête en manière de croissant qui lui pendait dans le dos comme le balancier d'une pendule.

En France il eût été grotesque.

Mais là-bas, en Mingrélie, comme il était de bonne foi, comme on sentait en lui une véritable résolution de se défendre, il était tout simplement terrible, et je ne doute pas qu'il ne fît cet effet sur ceux qui eussent eu l'intention de l'attaquer.

Il allait à Poti ; nous nous promîmes de nous y retrouver.

Il monta à cheval avec ses trois hommes et en un instant fut loin. Tous les oiseaux s'envolaient l'un après l'autre, il n'y avait que nos trois hiboux qui ne voulaient pas se décider à partir.

Enfin le jour vint. Au risque de nous casser dix fois le cou, nous descendîmes dans la barque; ne sachant pas à quelle heure nous arriverions à Poti, nous avions cette fois acheté un pain et du vin : la vie matérielle était assurée.

Sans manifester nos craintes aussi visiblement que notre cher prince rose, nous n'étions pas sans inquiétude : nous devions être arrivés à Poti le 21 au matin, et nous étions au 22, et nous n'arriverions que dans l'après-dînée; peut-être le prince Bariatinsky ne serait-il pas arrivé, mais le bateau, à coup sûr, serait parti.

Je n'osais point envisager cette perspective en me figurant quelle serait la douleur de Moynet, si pressé de revoir la France.

On nous avait bien dit à Maranne, on nous avait bien redit

à Cheinskaïa que le bateau n'était pas d'une exactitude absolue, qu'annoncé pour le 21 il n'arrivait que le 22 et ne partait que le 23, hypothèse qui nous mettait dans la possibilité du départ, mais Moynet prétendait que, ne fût-ce que pour le faire enrager, le bâtiment serait exact cette fois, et tout en essayant de lui rendre l'espérance, j'avoue qu'au fond de ma pensée je me rangeais de son avis.

Mais aussi, qui pouvait se douter que nous mettrions treize jours à faire soixante-quinze lieues ?

Comme pour nous faire damner, nos Scopsis, qui nous avaient, pour partir la veille à neuf heures du matin, c'est-à-dire tout à leur aise, assuré que nous serions à Poti vers dix ou onze heures le lendemain, ne nous promettaient pas, vu le peu de courant du fleuve, d'y être avant deux heures.

Nous les connaissions déjà depuis assez longtemps pour savoir qu'il n'y avait pas un mot à leur dire, ou que quelque chose que nous leur dissions ils n'en iraient pas plus vite d'un coup d'aviron.

D'ailleurs, j'éprouvais pour mon compte ce malaise matinal de l'homme qui n'a pas dormi de la nuit, et qui, à cette heure indécise où le jour vient le trouver, au milieu des froides vapeurs d'un fleuve, essaye vainement de se réchauffer.

Je laissais donc gronder Moynet, je laissais donc aller nos hommes, je laissais donc Grégory, qui n'avait plus de plomb, brûler sa poudre aux canards.

Ces maudits oiseaux, qui ne passent cependant pas pour des merveilles d'intelligence dans la création, semblaient deviner que nous faisions du bruit, mais ne pouvions pas faire autre chose : au lieu de fuir comme la veille à des distances doubles de portée, ils jouaient et s'ébattaient devant nous, se rangeant simplement pour nous laisser passer et nous regardant avec curiosité tandis que nous passions, en allongeant hors de l'eau leurs cous mordorés.

Il n'y avait pas jusqu'à ces beaux hérons blancs, qui fournissent les aigrettes des bonnets de nos officiers et des chapeaux de nos femmes, qui, sans doute avertis par un sens intérieur que nous étions devenus inoffensifs, marchaient parallèlement à nous sur la rive, avec leurs longues pattes qui dépassaient la vitesse du bateau, comme pour nous dire :

— Si je voulais, sans me servir de mes ailes, je serais avant vous à Poti.

Et au train dont nous allions c'était bien vrai : nos diables de rameurs semblaient avoir fait le pari de nous faire manquer le bateau.

J'en enrageais d'autant plus, que nous passions à travers un pays admirable, auquel la préoccupation de Moynet le rendait indifférent. Nous avions à notre gauche des montagnes couvertes de neige d'une coupe splendide, et qui revêtaient aux premiers rayons du soleil une teinte de rose tendre, à faire croire que l'on était au premier jour de la création. En outre, aux deux côtés du Phase, les forêts allaient s'épaississant, formant un prodigieux fourré dans lequel on sentait grouiller toutes sortes d'animaux sauvages.

Dans un autre moment, il n'eût pas quitté son crayon et eût fait vingt dessins.

Quant à moi, je n'avais pas de notes à prendre, tout était dans les yeux et dans le souvenir. Comme histoire, tout est muet sur les rives du *Rioné*. Il faut qu'il s'appelle le *Phase* pour qu'un rayon de l'antiquité l'illumine, et ce rayon a brillé il y a plus de trois mille ans.

Enfin le soleil se leva tout à fait, nous nous étendîmes sous sa douce chaleur et sortîmes un peu de notre engourdissement.

Nous rencontrâmes un bateau, le premier que nous eussions vu depuis le départ de Maranne. Il remontait le Rioné et nous croisa. Nous demandâmes à ceux qui le montaient combien il nous restait à faire de verstes jusqu'à Poti.

— Trente verstes, nous répondirent-ils.

C'était sept lieues. Nous faisions une lieue à l'heure, c'était donc sept heures.

Il était six heures et demie du matin ; il était clair que nous ne serions pas avant trois ou quatre heures de l'après-midi à Poti.

A moins d'y avoir mis une immense complaisance, le bateau serait parti.

Ah ! comme je regrettais ma tarantasse, ces hiemchicks que l'on pouvait punir quand ils n'allaient pas assez vite, ces ravins que l'on descendait comme des avalanches, ces torrents caillouteux et bruyants que nous coupions par le milieu, tout jusqu'à ces mers de sable des steppes Nogaïs qui avaient du moins un rivage !

Tandis que sur ce fleuve au nom poétique mais au cours presque insensible, il nous fallait aller à la fantaisie de deux inertes rameurs, tout à la fois symbole et réalité de l'impuissance !

Et cependant les heures passèrent ; le soleil, que nous avions vu se lever, atteignit son zénith et commença de pencher vers l'occident, éclairant toujours le même paysage : montagnes splendides, forêts vierges et inhabitées, mais auxquelles je commençais de préférer les bords accidentés de la Loire.

Enfin, vers trois heures, à travers une immense ouverture du Phase,— depuis le matin le fleuve s'élargissait visiblement,— nous commençâmes d'apercevoir, non pas la plaine, mais un immense marais bordé de roseaux ; si on ne la voyait pas encore, on sentait au moins le voisinage de la mer.

Nous tournâmes brusquement à gauche dans une espèce de canal qui contourne une île et qui met en communication les deux bras du Phase.

Rien de plus charmant que ce canal, même en hiver, bordé qu'il est par des arbres d'une forme merveilleuse, dont les branches se joignent en berceaux au-dessus des barques qui glissent sur lui.

Bientôt nous nous trouvâmes dans une espèce de lac, et nous aperçûmes à une verste devant nous les vergues d'un bâtiment.

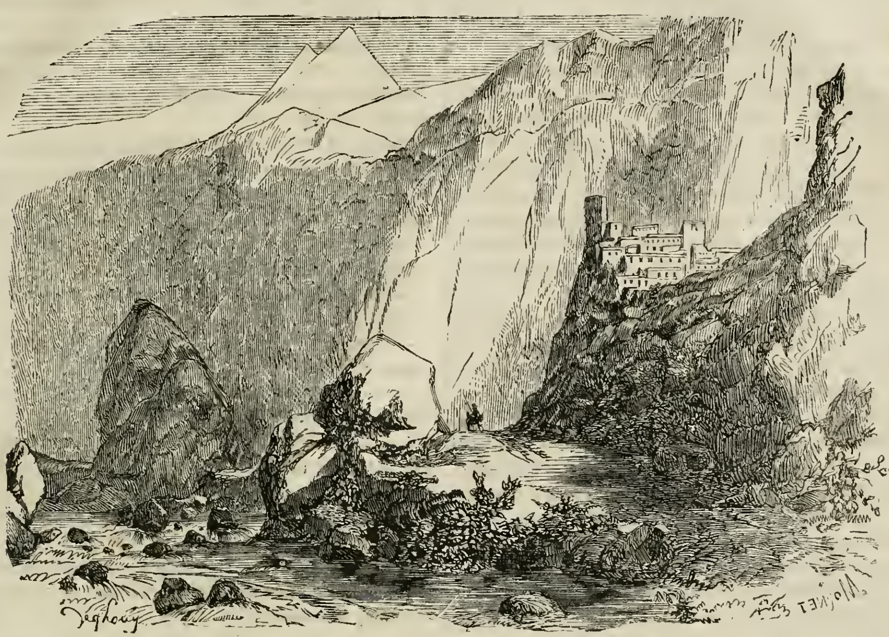
Nous poussâmes un cri de joie, le bateau à vapeur n'était point parti.

Mais au fur et à mesure que nous avancions, au-dessous de ces vergues nous cherchions inutilement la cheminée ; puis nous faisions la réflexion que Poti est un port de mer, et que dans un port de mer il n'y a pas qu'un seul bâtiment.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 29 **14 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Nous commençons notre publication par le voyage d'**ALEXANDRE DUMAS** au Caucase.

Cette première publication de notre Journal, entièrement inédite, sera complète en TRENTE NUMÉROS pour lesquels on s'abonne chez **Jaccottet, rue Lepelletier, 31**, et pour la vente, chez **Delavier, rue Notre-Dame-des-Victoires, 11.**

Et en effet, nous reconnaissions, au fur et à mesure que nous avancions, que ces vergues appartenaient, non pas à un bateau à vapeur, mais à un petit brick de commerce de deux cent cinquante à trois cents tonneaux.

De bâteau à vapeur, aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, il n'en était pas question.

Un espoir me restait : j'avais lu je ne sais où, dans Apollonius de Rhodes peut-être, que le Phase avait une barre infranchissable pour les bateaux d'un certain tonnage ; peut-être notre paquebot était-il resté en dehors de la barre, et le verrions-nous de quelque autre point.

En attendant, constatons un fait en l'honneur de la véracité de l'auteur du poëme des Argonautes, c'est l'exactitude de la description de l'embouchure du Phase.

« Les Argonautes, conduits par Argus, qui connaissait ces parages, arrivèrent enfin à l'extrémité la plus reculée du Pont-Euxin, et à l'embouchure du Phase : on plia la voile, on descendit l'antenne, on abattit le mât et l'on serra le tout dans l'intérieur du vaisseau, ensuite on entra dans le *canal* du fleuve, dont les eaux écumantes cédaient en murmurant aux coups redoublés des avirons. On voyait s'élever à gauche le *mont Caucase* et la ville d'Ea, à droite était le *champ consacré à Mars*, où la toison, suspendue au haut d'un chêne, était gardée par un dragon qui veillait sans cesse.

» Jason, alors, prenant une coupe d'or remplie de vin pur, versa des libations dans le fleuve, en priant la terre, les dieux tutélaires du pays, de lui être favorables et de le laisser aborder sous d'heureux auspices.

» —Compagnons, dit Ancée, nous naviguons sur le Phase, et nous voici arrivés en Colchide. Que chacun de nous réfléchisse à présent si nous devons tenter auprès d'Eètes la voix de la persuasion, ou s'il est quelque autre moyen d'obtenir

l'objet de nos vœux. Tandis qu'il parlait, Jason, par le conseil d'Argus, commanda que l'on fît avancer le navire dans *un marais voisin, couvert de joncs épais;* on y jeta l'ancre, et les héros passèrent la nuit dans le vaisseau, attendant avec impatience le lever de l'aurore, qui ne tarda point à paraître. »

Moins la ville d'Ea et la toison d'or pendue au haut d'un chêne, cette description est encore exacte aujourd'hui.

Le *Caucase* est toujours à la même place; *le champ de Mars* est la grande esplanade boueuse où s'élève Poti; *la forêt* existe aussi épaisse aujourd'hui que du temps de Jason. Nous avions traversé *le canal*, et nous avons, en nous approchant de l'embouchure du Phase, signalé le marais *rempli de joncs* où les Argonautes cachèrent leur vaisseau.

Seulement, comment Koutaïs peut-il être Ea, si Ea se voyait à l'embouchure du Phase et le dominait?

Mais cela ne me regarde pas, cher lecteur; je ne suis pas un *savant*, je suis un *sachant*, tout au plus.

Arrangez-vous avec Danville.

Enfin notre cayouque, — c'est le nom que l'on donne aux bateaux qui font la navigation du Phase, — notre cayouque aborda, un de nos bateliers descendit à terre, tira le bateau, et nous touchâmes enfin cette presqu'île tant désirée de Poti, dans laquelle nous commençâmes par entrer dans la vase jusqu'aux genoux.

Nous nous informâmes immédiatement du bateau.

Il était arrivé le 20 et reparti le 21, c'est-à-dire la veille.

Maintenant, le jour où nous quitterions Poti était remis à la grâce de Dieu.

Je m'avançai, la tête basse, vers les dix ou douze baraques en bois qui constituent la ville.

Je n'osais pas regarder Moynet.

CHAPITRE LIX.

Poti, ville et port de mer par ukase de l'empereur Alexandre II.

Il n'y avait point de mal, au reste, de marcher tête basse, en marchant tête basse on était obligé de regarder à ses pieds.

Je ne sais pas ce qu'était le champ de Mars du temps de Jason, mais aujourd'hui c'est un marais de boue tremblante, où l'on risquerait de disparaître tout entier, si l'on restait seulement une demi-heure à la même place.

En levant les yeux pour sauter un fossé, je vis devant moi, de l'autre côté du fossé, le prince rose, son nouker et ses trois hommes.

Mais, grand Dieu! dans quel état était la belle tcherkesse blanche, toute bigarrée de taches de boue!

Ce n'était plus notre beau prince rose d'un conte de fée, c'était le prince léopard.

Il était consterné: le prince Barlatinsky n'était point sur le bateau.

Une chose le consolait cependant de cette absence, c'est que si le prince y eût été, il l'eût probablement trouvé parti à son arrivée.

Il était enchanté de notre présence, nous allions naturellement lui tenir compagnie jusqu'au passage du prochain paquebot.

Cela me fit augurer que les distractions n'étaient pas grandes à Poti.

Je lui demandai comment il avait fait la route, et à quelle heure ils étaient arrivés.

Ils étaient arrivés à onze heures du soir, le prince et son nouker à cheval, ses trois hommes à pied.

— Vous n'avez donc pas trouvé de chevaux pour vos trois hommes? lui demandai-je.

— Je ne sais pas s'il y en avait, me dit-il, mais y en eût-il eu, qu'ils n'eussent point voulu monter dessus.

— Et pourquoi n'eussent-ils pas voulu monter dessus? demandai-je.

— Parce que c'est *leur servitude* d'aller à pied, me répondit-il.

Je ne comprenais pas bien, je lui demandai, en conséquence, l'explication de ce mot *servitude*.

Les princes ont autour d'eux un certain nombre de vassaux qui, outre les redevances et les impôts, sont soumis à des servitudes personnelles.

Les uns doivent suivre le prince à cheval, c'est leur servitude.

Les autres doivent le suivre à pied, c'est leur servitude.

Les autres doivent lui faire deux bottes de la jambe droite, c'est leur servitude.

Les autres doivent lui faire deux bottes de la jambe gauche, c'est leur servitude.

D'autres doivent chasser les mouches quand ils mangent.

D'autres leur gratter les pieds quand ils dorment.

Rien au monde ne forcera celui qui doit suivre le prince à cheval d'aller à pied.

Rien au monde ne forcera celui qui doit suivre le prince à pied d'aller à cheval.

Aucune puissance ne contraindra celui qui doit faire une botte de la jambe droite d'en faire une de la jambe gauche.

Aucune puissance ne contraindra celui qui doit faire une botte de la jambe gauche d'en faire une de la jambe droite.

Il n'y aura pas de menace ni de châtiment qui forcent le chasseur de mouches à gratter les pieds, ni le gratteur de pieds à chasser les mouches.

Le prince n'avait pas avec lui son chasseur de mouches, parce que c'était l'hiver.

Mais il avait son gratteur de pieds, attendu qu'il se faisait gratter les pieds en tout temps.

En Mingrélie et en Imérétie, où il n'y a pas de chemins praticables aux voitures, les femmes sortent à cheval comme les hommes et portent de grands manteaux qui indiquent leur rang.

Le manteau de la reine Dadian, que j'ai eu l'honneur de voir à Pétersbourg, était rouge.

De même que les hommes ont leur suite, noukers et fauconniers, hommes à cheval et fantassins, les femmes ont la leur.

Elle se compose d'habitude, pour les princesses, d'un aumônier et de deux dames, plus cinq ou six hommes armés, tant à pied qu'à cheval; les prêtres font le coup de fusil en cas de besoin.

La reine Dadian avait douze dames d'honneur qui la suivaient presque toujours.

Elle avait, en outre, deux résidences : résidence d'hiver, résidence d'été.

Lougdidi était la résidence d'hiver, Gordi était la résidence d'été.

La Mingrélie était un petit royaume de trente mille familles, cent vingt mille sujets à peu près.

Il faut y joindre une partie de la Suanétie que l'on appelle la Suanétie du Dadian.

L'autre partie de la Suanétie est libre.

Enfin, une troisième partie de la Suanétie est la Suanétie des princes Dadischkilians.

C'est un de ces princes qui a assassiné le prince Gagarin, gouverneur de Koutaïs, il y a deux ou trois ans.

Dans cette portion du Caucase, qui s'adosse à l'Elbrouss, les haines sont féroces.

Un autre prince Dadischkilian, voulant faire une niche à son cousin, vint la nuit mettre le feu à sa maison.

Il y rôtit la grand'mère de son antagoniste.

Ce ne fut que le lendemain qu'il s'aperçut que la grand'mère de son antagoniste était aussi la sienne.

Il était trop tard, la bonne femme était brûlée.

Les Souanètes ne peuvent vivre que sur les hauteurs : les Russes ont essayé d'en faire une milice, mais à peine dans la plaine, tous les miliciens sont morts de maladie.

Ils ont gardé la tradition chrétienne. Les Russes en ont baptisé plusieurs, et c'est dans une de leurs églises que l'on suppose la reine Tamara enterrée.

Comme chez les habitants du Valais, on trouve chez eux des crétins et des goîtres.

Entre la Mingrélie et l'Abkhasie existe un petit pays libre, et qui renferme deux mille familles à peu près.

On le nomme le Samourzakan.

Là se conserve avec fureur la tradition de la dette de sang.

Il y a trois ou quatre ans, un vieux prince du pays épousa une jeune fille; mais il avait un fils de l'âge de sa femme à peu près, qui, comme don Carlos, devint amoureux de sa belle-mère; celle-ci, à ce qu'il paraît, ne demeura point insensible à cet amour.

Le vieux prince, prévenu du commerce incestueux, renvoya sa femme à sa famille.

Cet outrage fit décréter la dette de sang.

Il y a de cela deux ans ou deux ans et demi à peine; le vieux prince, son fils et sa femme vivent encore.

Mais trente-quatre personnes ont déjà été tuées dans les deux camps ennemis.

Nous avons, à propos des Souanètes, oublié un détail de mœurs.

Quand ils ont le nombre de filles qu'ils désirent, ils tuent toutes celles qui viennent ensuite, pour ne pas prendre la peine et ne pas faire la dépense de les élever.

De l'autre côté de la Mingrélie se trouve le Gouriel, mi-parti russe mi-parti turc; les habitants de la partie russe eux-mêmes portent le turban avec la capote militaire. Ce sont les Tyroliens du Caucase. Ils chantent avec des voix de fausset des gargouillades qui ressemblent à celles de la Suisse.

La portion qui appartient à la Turquie est naturellement ennemie de la partie russe; il en résulte que de très-proches parents se détestent et se battent les uns contre les autres.

Tout cela, comme on le comprend bien, est d'une civilisation fort douteuse et d'une ignorance profonde. Au moment de la dernière guerre avec la Russie, les politiques de Maranne discutaient sur les événements, un prince presque centenaire, le Nestor de l'endroit, prit la parole, et dit :

« Les Français, nous savons qu'ils se battent bien ; mais c'est un peuple léger, nous en viendrons facilement à bout.

» Les Anglais, ce sont des marchands, l'argent est tout pour eux, c'est connu; avec de l'argent nous les ferons se tenir tranquilles.

» Quant aux Autrichiens, ce ne doit pas être grand'chose; car depuis quatre-vingt-dix ans que j'ai ma connaissance, je n'en ai jamais entendu parler. »

Quand le prince Dadian vivait,— le mari de la reine de Mingrélie que j'ai vue à Pétersbourg, — la grande fête de l'année, Pâques, était célébrée d'une façon toute féodale. Le prince régnant convoquait les princes du pays, et tous ensemble festoyaient pendant trois jours sous un kiosque dans le genre turc. Ils tenaient le centre de ce kiosque.

Dans les galeries circulaires formant enceinte s'établissaient les gentilshommes et les seigneurs.

Autour des gentilshommes et des seigneurs se formait un cercle de vassaux.

Enfin venaient les paysans de différentes catégories.

Chacun apportait, quelque rang qu'il eût, son pain, son vin et sa viande.

C'était magnifique et à bon marché.

Il y avait luttes, combats, courses à pied, courses à cheval. Toute la Mingrélie accourait là, hommes et femmes, avec leurs plus beaux costumes.

Nous avons dit que les femmes mingréliennes, surtout les blondes avec des yeux noirs et les brunes avec des yeux bleus, étaient les plus belles créatures du globe.

Nous avons raconté, les ayant vues à Cheinskaïa, les funérailles d'un pauvre diable : celles des princes sont magnifiques.

Si le mort a été tué à la guerre ou les armes à la main, des députations viennent le féliciter de la belle mort qu'il a faite; puis, après avoir félicité le cadavre, les députés félicitent la famille.

Les lamentations sont interminables, et, excepté chez les princes et les grands seigneurs, les veuves portent le deuil toute la vie.

Lorsque le dernier prince Dadian mourut, — le père de ce charmant enfant qui me donna son bonnet, — chaque parent et ami devait entrer dans l'église soutenu par deux hommes et plier sur ses jambes comme s'il défaillait; il devait hurler, crier, frapper sa poitrine, déchirer ses habits, donner enfin toutes les marques possibles de douleur.

Une chose bizarre résulta de cette coutume.

Le voisin du défunt, le prince régnant d'Abkhasie, Michel Chevivazkidze, se crut obligé, quoique ennemi mortel, de partager, extérieurement du moins, cette douleur comme parent.

Il entra dans l'église, soutenu par deux hommes, fit toutes les simagrées d'usage, cria, pleura, hurla.

Tout à coup on entendit aux environs de l'église des voci-

férations qui avaient, celles-là, le caractère de la sincérité : les hommes du prince étaient arrivés sur des chevaux volés aux Mingréliens, et les propriétaires des chevaux les avaient reconnus et les réclamaient; mais ils reçurent de la veuve l'ordre de ne pas persister, les intérêts vulgaires et privés devant disparaître devant le grand malheur qui frappait le pays.

Après la bataille de Tscholok, où les Mingréliens et les Russes, sous les ordres du prince Andronikhoff, battirent les Turcs, les vainqueurs se jetèrent pour piller sur le camp du pacha; un prêtre, qui avait pris sa part du combat et qui voulait prendre sa part du pillage, tomba par hasard sur la tente du trésorier; dans la tente était un coffre avec sa clef à la serrure, le prêtre ouvrit le coffre : il était plein d'or.

Le coffre était trop lourd pour que le prêtre l'emportât, — d'ailleurs on l'eût vu, et il ne voulait pas être vu, — il commença donc à enfoncer ses mains dans l'or et à en bourrer ses poches, ses goussets, sa poitrine. Il avait peut-être déjà une vingtaine de mille francs sur lui, lorsque les soldats arrivèrent.

— Venez, venez, mes amis, leur cria le prêtre, voici de l'or, prenez-en à votre fantaisie; quant à moi, mes biens ne sont pas de ce monde.

Et il leur montra dédaigneusement le coffre, en faisant mine de se retirer.

Mais ce désintéressement si rare toucha les soldats jusqu'aux larmes.

— Eh bien, à la bonne heure! dirent-ils, voilà un brave homme de prêtre.

Et comme une des plus grandes marques de tendresse que puisse donner, comme le plus grand honneur que puisse faire le soldat russe à l'homme qu'il aime ou qu'il admire est de le faire sauter entre ses bras, ils prirent le pope et le firent sauter jusqu'au plafond de la tente.

Mais alors, à leur grande stupéfaction, un phénomène s'opéra : le mouvement imprimé au prêtre fit jaillir de ses poches les trésors qui y étaient enfouis, et il tomba sur les soldats qui le bernaient une véritable pluie d'or.

D'abord, les soldats crurent à un miracle et ils redoublèrent d'activité; mais lorsqu'ils virent qu'à un moment donné le pope ne rendait plus, ils commencèrent à comprendre que le miracle n'était qu'une restitution.

Chardin, qui voyageait en Perse et au Caucase il y a près de deux cents ans, a trouvé une Mingrélie au dix-septième siècle qui ressemblait fort à la Mingrélie du dix-neuvième.

Il raconte que de son temps un ambassadeur mingrélien étant venu à Constantinople avec une suite de deux cents esclaves et faisant grande figure dans la capitale de la Turquie, vendait sa suite au fur et à mesure de ses besoins, si bien que lorsqu'il partit il lui restait à peine trois ou quatre domestiques pour le servir.

Chardin ajoute qu'un jour, ayant avisé chez un marchand de jouets d'enfants une petite trompette, et en ayant probablement trouvé le son agréable ou original, il en joua en marchant depuis le bazar jusque chez lui.

Le chevalier Gamba, dont la sœur existe encore et possède de grands biens en Mingrélie, faisait à l'envers, en 1817 et 1818, au Caucase, le même voyage que je viens de faire en 1858 et 1859, c'est-à-dire qu'il allait de Poti à Bakou et de Bakou à Kisslar, tandis que moi je suis venu de Kisslar à Bakou et de Bakou à Poti. Il raconte qu'un prince du Gouriel, émerveillé d'une représentation donnée par des saltimbanques allemands, et à laquelle il avait assisté, leur avait fait concession d'une centaine d'arpents de terre et d'une douzaine d'esclaves, à la condition que trois fois par semaine ils viendraient faire leurs exercices à sa cour, et qu'ils enseigneraient à ceux de ses esclaves qui auraient des dispositions pour cet exercice, à danser sur la corde.

Maintenant, où en étais-je resté lorsque je me suis laissé entraîner à tout ce bavardage?

Je m'en souviens, nous venions de rencontrer notre cher prince rose, devenu le prince tigré.

CHAPITRE LX.

L'hôtel Akob.

Le prince, arrivé de la veille à Poti, était déjà installé.

Il avait trouvé une chambre chez un boucher-épicier, — je ne vous dirai pas de quelle rue, il n'y a pas encore de rues à Poti, — dont la baraque en bois s'élevait à une centaine de pas des bords du Phase.

On la voyait d'où nous étions.

Le boucher-épicier avait encore une chambre vacante, elle serait pour moi seul, qui avais besoin de travailler; le prince partagerait la sienne avec Moynet.

Grégory coucherait où il pourrait; il était du pays, tant pis pour lui, pourquoi en était-il?

Sur ces entrefaites, un jeune et beau garçon boucher qui guettait de sa porte les voyageurs, comme une araignée guette les mouches du coin de sa toile, nous ayant vus débarquer et causer avec le prince, était venu, son bonnet pointu à la main, joindre ses instances à celles du prince.

J'insistais beaucoup pour que Grégory fît son prix avant que nous nous installassions chez le beau boucher; je ne crains rien tant que les baraques : non-seulement on est naturellement plus mal que dans un bon hôtel, mais en général on y paye plus cher.

Grégory répondit que c'était une précaution inutile, et qu'un Géorgien était incapable d'abuser de notre position.

C'était son second mouvement de paresse depuis Maranne : il devait nous réussir encore plus mal que le premier.

Il est vrai que nos Scopsis, pressés de s'en retourner, nous pressaient de choisir un endroit où déposer nos caisses.

Ce n'était pas une petite affaire que nos caisses, nous en avions treize.

Nous nous acheminâmes donc, le prince Salomon Ingheradzé en tête, vers notre future demeure.

Je remarquai que quand je continuais de l'appeler prince, Grégory l'appelait déjà Salomon tout court.

Je voyais sans cesse cette familiarité entre inférieurs et supérieurs, et m'en étonnais toujours.

Nous allâmes marchant avec la plus grande précaution, exécutant des cercles comme un cheval qui court à la plate-longe, passant sur des planches jetées en travers de ruisseaux pleins d'eau, faisant enfin par nos zigzags près d'un quart de lieue pour franchir un espace de cent pas à vol d'oiseau.

Des cochons grouillaient de tous les côtés dans cette mare immense.

Poti est le paradis terrestre des cochons.

A chaque pas on était obligé d'en écarter un du pied ou du fouet. Le cochon s'écartait en grognant, il semblait dire :

— Que viens-tu faire ici? Tu vois bien que je suis chez moi.

En effet, il y était, chez lui, et jusqu'aux oreilles même.

Nous arrivâmes enfin chez maître Akob, lisez Jacob; le drôle était assez juif pour ne pas lui faire tort du J.

La maison mérite une description toute particulière. Si vous la reconnaissez à ma description, cher lecteur, et que l'ayant reconnue vous n'y entriez pas, je vous aurai rendu un service.

Si vous y entrez, la connaissant, vous êtes plus qu'un imprudent, vous êtes un téméraire.

C'est une baraque en bois, à laquelle on arrive par quatre ou cinq marches ; au haut de ces marches se prolonge un balcon en sapin sans parapet : il y en aura probablement un dans l'avenir de toute la longueur de la façade.

Cette façade est trouée d'une porte et de deux fenêtres; la porte fait le milieu des deux fenêtres.

En entrant par cette porte on a :

Au premier plan, à gauche, le magasin d'épicerie;

Au premier plan, à droite, le cabaret;

Puis, séparant le premier plan du second, un poteau auquel pendent des débris de viande;

Au second plan, à gauche, des ballots;

Au second plan, à droite, un tas de noix sèches montant du parquet au plafond ;

Puis un corridor ;

Dans ce corridor, deux portes sans serrures, fermant avec des cordes et des clous.

Dans les chambres, dont le plancher à claire-voie donne sur un cloaque où les cochons de la maison et des maisons voisines se retirent la nuit, pour tout ameublement se trouvent un lit de camp, un poêle de fonte, une table boiteuse et deux tabourets de bois.

La chambre de droite m'était, comme je l'ai dit, destinée.

Celle de gauche, déjà occupée par le prince, devait être partagée par lui avec Moynet.

Chacune de ces chambres valait dix kopecks par jour, grandement payée.

L'autre façade de la maison, ornée d'un balcon pareil à celui par lequel on entrait, donnait, sur une sentine boueuse décorée du nom de cour.

Une poutre posée longitudinalement au bas de cinq marches conduisait de ces cinq marches, comme un pont jeté sur un marais, à un hangar servant d'écurie et de cuisine, occupé par les chevaux des voyageurs et par un homme y établi à domicile, faisant fondre du matin au soir de la graisse de mouton, autrement dit du suif.

C'était là qu'il fallait demeurer, c'était là qu'il fallait vivre.

Je fis déposer nos treize colis dans l'arrière-boutique, compartiment des ballots, et je donnai seize roubles, prix convenu, à nos bateliers, plus deux roubles pour eux.

Ils me soutinrent que nous étions convenus de prix à vingt-quatre roubles.

Par bonheur le prince Ingheradzé était au courant du marché, je l'appelai, il vint, me donna raison et chassa mes deux drôles.

Ils s'en allèrent en pleurant.

Vilaine race, heureusement qu'elle ne se reproduit pas.

Je m'installai dans ma chambre, et présumant, malgré la promesse faite d'un bateau pour le surlendemain, que j'en avais là pour une semaine au moins, je me préparai à avancer autant que je le pourrais mon *Voyage au Caucase*.

En conséquence, je tirai du nécessaire plume, encre et papier.

Après quoi, par l'entremise de Grégory, je fis appeler le jeune Jacob, c'est-à-dire le beau boucher qui était venu nous faire ses offres de service.

Il vint, le sourire sur les lèvres. Il faut lui rendre cette justice, il avait un sourire charmant.

Je lui demandai ce qu'il pouvait nous donner à dîner.

— Tout ce que vous voudrez, répondit-il.

Nous connaissions la phrase.

Elle signifiait à Poti exactement la même chose que partout où on nous l'avait dite.

C'est-à-dire qu'il n'y avait absolument rien dans la maison que les restes de viande pendus au poteau.

Ces restes de viande étaient bons à faire de la soupe aux chiens.

— En voulez-vous d'autre? nous demanda Jacob fils.

— Certainement j'en veux d'autre, répondis-je.

— Dans dix minutes vous en aurez.

En effet, cinq minutes après j'entendis un certain mouvement dans la cour. Je regardai par la fenêtre : deux hommes traînaient par les cornes un bélier qui se défendait de son mieux.

J'étais dans le pays des béliers, mais celui-là, par malheur, n'était pas le bélier Chrysomallon, — lisez Toison d'or, — quoiqu'il eût l'air, par la longueur de ses cornes et l'épaisseur de son poil, d'être son contemporain.

Malgré son grand âge, on l'égorgea, on le dépouilla, on le dépeça et l'on vint me chercher pour me dire de faire mon choix.

C'était là l'autre viande promise par la maison Jacob et fils.

Malgré ma répugnance à manger d'une bête que je venais de voir vivante, je choisis un filet et je dis à Grégory de préparer une broche en bois pour faire cuire le schislick.

Six heures du soir s'approchaient, et depuis le matin nous n'avions rien pris qu'un morceau de pain et deux ou trois verres de vin.

J'allai moi-même à la cuisine, c'est-à dire à l'écurie.

Là, je trouvai mon marchand turc, mon homme à la poule et au tromblon. Il faisait son dîner ni plus ni moins qu'un simple mortel.

Je lui dis ce qu'on dit à un lecteur de journal dans un café, quand on désire lire à son tour le journal qu'il tient :

— Après vous, monsieur, *le Constitutionnel?*

Il me montra sa poule qui cuisait comme pour me dire : En voulez-vous?

Je lui montrai mon mouton qui allait cuire comme pour lui demander : Le cœur vous en dit-il?

Je le remerciai, il me remercia.

Dans dix minutes le foyer serait libre, et je pourrais en disposer à mon tour.

Je rentrai dans la chambre de Moynet et trouvai notre prince rose dînant en tête à tête avec son nouker.

C'était curieux de les voir dîner.

Ils avaient entre eux deux un plat de schislick.

Pas d'assiettes, pas de couteaux, pas de fourchettes.

Ils prenaient les morceaux qui leur convenaient avec les doigts, en mangeaient la viande, et remettaient les os et les tendons sur l'assiette.

Il vint un moment où la viande de tous les morceaux fut mangée.

Alors ils repiquèrent sur les morceaux où restaient les tendons, s'inquiétant peu qui avait mangé la viande qui manquait.

Au fur et à mesure que les tendons étaient rongés, ils rejetaient les os dans l'assiette.

Enfin ils en vinrent à sucer les os.

Le soir le prince se coucha tout habillé, moins ses bottes; son esclave entra et se mit à lui gratter les pieds.

Tout cela est barbare, me direz-vous.

Soit, mais tout cela est primitif, tout cela a les hautes qualités de la barbarie. Le jour où la civilisation mettra la main sur ces hommes, elle passera en même temps le niveau sur leur tête.

Ce jour-là, ils porteront des habits noirs, des cravates blanches et des chapeaux ronds.

Ce jour-là, ils perdront la dorure de leurs armes et l'or de leur cœur.

Pendant que le prince s'endormait en se faisant gratter les pieds, je travaillais.

Ma chambre, je l'ai dit, était chauffée par un poêle de fonte.

C'était un grave inconvénient.

Au moindre feu que j'y faisais, il rendait une chaleur tellement intense que j'étais obligé de tout ouvrir.

Le froid entrait immédiatement par les portes et par les fenêtres, et j'étais gelé.

Mais il fallait choisir entre la gelée et l'asphyxie.

Je pris une de mes cuvettes de cuivre achetées à Kasan, l'emplis d'eau et la mis sur le poêle.

Cette précaution rendit mon atmosphère plus respirable.

Enfin je me couchai à mon tour.

Mais une chose me préoccupait en me couchant.

C'était le bruit que j'entendais sous mes pieds.

J'ai dit que la maison de maître Jacob était bâtie pour ainsi dire sur des tréteaux.

J'avais donc sous mon plancher un grand espace vide.

Ce plancher, je l'ai dit encore, était à claire-voie.

Dans cet espace vide s'étaient réfugiés tous les porcs des environs. Ils y célébraient une noce.

A peine fus-je couché que le tapage, auquel, tant que je travaillais, ma préoccupation d'esprit m'avait empêché de prêter une trop grande attention, devint insupportable.

C'étaient des grognements, des grouinements, des cris en fausset, des mouvements inattendus et saccadés, qui ne s'interrompaient que pour recommencer avec plus de fureur.

J'étais enragé de colère, j'étais brisé de fatigue, et je ne pouvais pas dormir.

Enfin une idée lumineuse me traversa le cerveau.

J'avais de l'eau sur mon poêle : la chaleur du poêle l'avait chauffée à quatre-vingts degrés, mon plancher était à claire-voie.

Je me levai, je pris ma cuvette de cuivre, j'avisai l'endroit où se tenaient les époux, et à travers une des fentes du plancher, je leur versai une douche d'eau bouillante.

Ils jetèrent des cris féroces et s'enfuirent dans la cour.

Le reste des convives les suivit.

Tout rentra donc dans le repos, ou à peu près, et je m'endormis.

CHAPITRE LXI.

Les plaisirs de Poti.

Le lendemain nous tâchâmes de prendre au bureau des bateaux à vapeur des renseignements précis sur l'arrivée et le départ des paquebots.

Le directeur était à la chasse et ne reviendrait que le soir.

Le soir nous retournâmes chez le directeur.

Il était rentré très fatigué et dormait.

Le lendemain nous y retournâmes.

Il ne pouvait rien affirmer.

Peut-être viendrait-il un bateau à vapeur le lendemain, peut-être le surlendemain, peut-être dans huit jours; mais, en somme, il n'y avait de certains que les bateaux du 7 et du 21.

Et encore, quand il y avait mauvais temps, comme Poti est un port de mer sans port ni rade, les bateaux à vapeur continuaient-ils leur chemin sans s'arrêter, le petit bateau qui conduit au grand n'osant pas se mettre en mer.

Dans aucun cas, que le temps soit bon ou mauvais, le paquebot ne peut s'approcher de la côte de plus de deux verstes.

De sorte que nous étions indéfiniment accrochés à Poti.

Nous cherchâmes dans tout le port si nous ne trouverions point quelque barque turque qui pût nous transporter à Trébizonde. Il y avait eu bon vent la nuit, et tout ce qu'il y avait de barques avait appareillé.

Rien n'est moins sûr que ces barques; mais pour quitter Poti nous eussions tout risqué.

Souvent, lorsqu'elles transportent des voyageurs, que ces voyageurs paraissent bons à piller, le patron et l'équipage profitent du premier grain qui souffle, — et dans la mer Noire, au mois de janvier, les grains ne sont pas rares, — profitent, disons-nous, du premier grain pour échouer sur les côtes du Lazistan, dont les habitants sont tous des marchands d'hommes, des pillards et des bandits; on simule une résistance à la suite de laquelle on livre les voyageurs; puis, les voyageurs livrés et vendus, le patron et l'équipage partagent avec eux, au marc le franc.

Mais nous étions trois parfaitement armés, nous pouvions renouveler à Poti les munitions qui nous avaient manqué sur le Phase, et dans le cas où nous eussions pris une barque turque nous étions bien décidés à surveiller toute manœuvre tendant à nous rapprocher de la côte.

Au reste, nous n'avions pas même à combattre cette préoccupation : il n'y avait pas de barques.

Nous avions, nous et les habitans de Poti se fournissant à la boucherie de maître Jacob, mangé le bélier tué de la veille.

Un nouveau bélier fut amené, tué et dépecé pour fournir à la consommation du jour.

Je demandai si, pour varier un peu la nourriture, nous ne pouvions pas manger un de ces cochons qui m'avaient, en faisant la noce, empêché de dormir pendant la première nuit de mon séjour à Poti.

On me répondit par une telle somme d'objections, que je résolus de faire comme Alexandre, c'est-à-dire, ne pouvant pas dénouer le nœud gordien, de le couper.

Je pris ma carabine chargée à balle et me plaçai sur le perron.

Je n'avais que l'embarras du choix : plus de trente porcs noirs et hérissés de poils comme des sangliers sauvages, se délectaient tout autour de moi dans la fange qui fait le sol de Poti.

Ce sol, vu la pluie qui était tombée depuis notre arrivée, allait se détrempant de plus en plus.

J'avais eu un instant l'idée, pour circuler au milieu de cette boue, de me faire faire des raquettes pareilles à celles dont les Kamtchadales se servent pour marcher sur la neige.

Je choisis donc au milieu de mes trente porcs celui qui me convenait le mieux, et tout en causant avec le prince Ingheradzé, je le mis en joue et lui envoyai une balle.

L'animal poussa un cri et s'aplatit.

Après quoi je rentrai tranquillement dans ma chambre.

Le propriétaire du porc, quel qu'il fût, viendrait en réclamer le prix ; si ce prix était raisonnable je le payerais, s'il était trop élevé nous irions devant arbitres.

Le propriétaire vint en effet et réclama quatre roubles.

Le prince discuta pour moi, et l'affaire s'arrangea pour trois.

C'était douze francs ; le porc pesait une trentaine de livres, c'était de la chair à six ou sept sous la livre, il n'y avait trop rien à dire.

Au milieu des cinq ou six familiers de la maison Jacob, qui vivaient de la maison, comme cela se pratique en Orient, ceux-ci allumant le poêle, ceux-là balayant les corridors, ceux-là faisant chauffer le somavar, ceux-là nettoyant les pipes, ceux-là, enfin, dormant, il y en avait un qui se distinguait par son activité et sa vigilance.

C'était un beau et vigoureux garçon de vingt-deux ou vingt-trois ans, nommé Wasili.

Je le chargeai de l'apprêt de notre porc.

Il ne parut pas embarrassé le moins du monde, amassa une certaine quantité de paille dans la cour, le coucha délicatement dessus, le recouvrit de paille et le flamba.

Puis, le porc flambé, il le gratta avec son kangiar, l'ouvrit et le vida.

Quant à lui demander d'en faire du boudin et des saucisses, c'eût été trop exiger de lui.

Aussi le porc ouvert, nettoyé, lavé, pendu par une patte, Wasili fut-il reconnu avoir fait, et intelligemment fait, tout ce qu'il lui était possible de faire.

Au reste, à la suite de la distraction que venait de nous donner Wasili par la flambaison et l'autopsie de son porc, un spectacle assez curieux nous attendait.

Les sons d'un tambour arrivaient jusqu'à nous.

Il ne fallait pas négliger les distractions, à Poti les distractions sont rares.

Nous passâmes du balcon de la cour au balcon de la rue.

Un pauvre diable qui fait au son du tambour les annonces à Poti, s'arrêtait, je ne dirai pas à chaque carrefour, il n'y a pas de carrefours à Poti ; je ne dirai pas à chaque coin de rue, il n'y a pas plus de rues que de carrefours, s'arrêtait devant chaque maison, — il y en a quinze ou seize, — sa tournée était donc bientôt faite, battait un roulement, et lisait une pancarte que les habitants de la maison, attirés sur leur porte par le bruit, écoutaient avec assez d'indifférence.

Et cependant cette annonce ne manquait pas d'intérêt pour eux, elle devait surtout flatter éminemment leur orgueil.

Un arrêté de l'empereur déclarait qu'à partir du 1er janvier 1859, Poti était décidément *une ville.*

Un arrêté pareil avait annoncé, deux ans auparavant, que Poti était décidément *un port.*

On a vu quel port est Poti, malgré l'arrêté de Sa Majesté l'empereur.

Nous verrons dans deux ans quelle ville sera Poti.

Mais ce qu'il y avait de curieux, ce n'était pas précisément l'emphatique annonce qui était faite, c'était le malheureux qui la faisait.

Tant qu'il marchait dans cette fange qui compose le sol de Poti, cela allait encore : en s'aidant des pierres semées, des poutres tendues, des monticules formés, il arrivait encore, après des méandres sans fin, à atteindre l'endroit où il devait faire sa proclamation.

Seulement, pendant sa proclamation, il enfonçait graduellement dans la boue, où il eût fini par disparaître, si en général il ne s'était pas arrêté à son tambour qui faisait obstacle.

Alors on allait à lui, et à l'aide de la main, de bâtons et de cordes, on finissait par le tirer de sa gaîne.

Après quoi il se remettait en route, et allait faire plus loin une autre proclamation.

Nous étions donc rassurés désormais. Poti était une ville, nous avions le droit d'exiger de Poti tout ce que l'on exige d'une ville.

Nous en exigeâmes d'abord de l'huile et du vinaigre.

Ce fut chose difficile à se procurer ; mais enfin on trouva un bocal de pickles anglais et un flacon d'huile de Lucques.

Le poivre était plus rare et donna beaucoup plus de peine : enfin je découvris dans une bouteille, chez le pharmacien, des boulettes qui ressemblaient à du poivre en grain.

Je mordis dedans. Je ne m'étais pas trompé : c'était du poivre.

Je voyais voltiger des quantités de pigeons ramiers, et j'entendais chanter des multitudes de merles.

Je mis un fusil aux mains de Moynet et de Grégory, je les invitai à prendre un bateau et a aller faire une chasse dans l'île.

Moynet prit son album sous un bras, son fusil sous l'autre, et partit avec Grégory.

J'avais une prétention étrange, c'était de fêter l'inauguration de Poti comme ville, en donnant au prince Ingheradzé et à mon marchand turc le meilleur dîner qui eût jamais été confectionné à Poti.

Grâce à la chasse que j'avais déjà faite, j'avais à ajouter au mouton de la veille, dont j'avais fait garder le filet, le porc que j'avais tué le matin du balcon de notre hôtel.

En outre, je comptais bien sur une douzaine de merles et

deux ou trois canards sauvages, du fait de Moynet et de Grégory.

En cherchant bien, on trouverait deux poulets et des œufs.

J'avais en outre, en retournant notre cuisine, reconnu une espèce de double fond où une main amie avait, en quittant Moscou, fourré deux ou trois boîtes de conserves.

Je les ouvris. Les unes contenaient des légumes pour potage à la julienne, l'autre des haricots verts et des flageolets.

J'arrêtai d'avance ma carte, sauf la modification que pouvaient y apporter Moynet et Grégory, en supposant que Moynet et Grégory fissent buisson creux.

Dans ce cas, leur rôti de gibier serait remplacé par un rôti de porc.

Deux heures après, Moynet et Grégory revenaient avec douze merles, deux canards et trois pigeons ramiers.

Wasili, de son côté, s'était procuré deux jeunes poulets et deux douzaines d'œufs.

J'étais donc en mesure.

Laissez-moi causer un peu cuisine avec vous, cher lecteur, en attendant ce fameux livre du *Cuisinier pratique* que je vous ferai un jour.

Vous aussi vous pouvez vous trouver sur une plage dénuée de toute chose, et il n'y a pas de mal, lorsque l'on s'aventure dans une ville proclamée ville par l'empereur de Russie, d'étudier un peu son Robinson Crusoé de 1859.

Voici la carte du dîner d'inauguration de Poti comme ville :

POTAGE.

Julienne.

RELEVÉ DE POTAGE.

Chou au porc frais.

ENTRÉES.

Schislick, avec amélioration;
Rognons de porc sautés au vin;
Poulets à la provençale.

ROTI.

Deux canards et douze merles.

ENTREMETS.

Flageolets à l'anglaise;
Œufs brouillés au jus de rognons.

SALADE.

Haricots verts.

DESSERT.

Noix sèches, thé, café, vodka.

Premier service : Vin de Mingrélie.
Deuxième service : Vin de Kakhétie.
Troisième service : Vin du Gouriel.

Convenez que pour des affamés de trois jours, c'était à en faire venir l'eau à la bouche.

Maintenant, passons au procédé et détaillons la préparation de quelques-uns des plats que nous venons d'énumérer.

D'abord, expliquons comment je comptais faire sans bœuf le bouillon dont j'avais la prétention de mouiller ma julienne.

Un entre-côte de mouton et une vieille poule bouillaient déjà depuis deux heures, lorsque Moynet et Grégory revinrent de la chasse avec leurs deux canards, leurs douze merles et leurs trois pigeons ramiers.

Pendant que l'on plumait les pigeons ramiers, je pris mon fusil et tuai un corbeau.

Ne méprisez pas le corbeau comme chair à bouillon, cher lecteur, vous ne savez pas ce que vous mépriseriez.

Un corbeau dans un pot-au-feu vaut deux livres de bœuf, croyez-en un chasseur; seulement il faut, non pas le plumer comme un pigeon, mais le dépouiller comme un lapin.

Je mis le corbeau et les trois ramiers dans la marmite, et laissai réduire en mijotant.

Puis, quand le bouillon eut atteint les deux tiers de sa force, je pris un magnifique chou pommé, je fonçai la casserole de bandes de porc entre-lardé, de manière que le chou en fût cuirassé de tous les côtés, ayant soin que la casserole présentât seulement un intervalle de dix centimètres entre le cuivre et le chou.

Cet intervalle fut rempli de bouillon une première fois, puis Wasili, placé, une cuiller à pot à la main, à portée à la fois de la marmite et de la casserole, fut chargé, au fur et à mesure que le bouillon de la casserole s'épuiserait, de le remplacer par le bouillon de la marmite.

Tout au contraire du pot-au-feu qui devait mijoter, le chou devait être mené à grands bouillons.

Wasili remplit sa mission en homme qui n'eût fait que cela toute sa vie.

Maintenant, le chou cuit devait être servi sur le lard, et le bouillon de la casserole devait aller renforcer celui de la marmite.

C'était dans celui de la marmite que Moynet devait faire revenir les légumes conservés de la julienne.

Maintenant que vous savez comment, en pareille circonstance, vous devez, cher lecteur, faire votre potage et votre relevé de potage, passons au schislick *avec amélioration*. Vous savez comment se fait le schislick, n'est-ce pas?

Voici l'amélioration que j'avais inventée :

Au lieu de couper le filet par morceaux de la grosseur d'une noix, je le laissais dans toute son intégralité;

Je l'enfilais à une baguette dans le sens de sa longueur :

Je le saupoudrais convenablement de sel et de poivre;

Je plaçais sur un pavé une des extrémités de la baguette;

Je mettais l'autre extrémité à la main gauche de Wasili;

J'armais sa main droite du kangiar le mieux affilé de tous mes kangiars.

A mesure que la surface du filet rissolerait, Wasili couperait en longueur cette surface, en lui donnant l'épaisseur de deux ou trois centimètres;

Puis, pendant que l'on servirait cette première surface enlevée, il saupoudrerait de sel et de poivre la surface mise à vif par l'ablation de la croûte supérieure, et remettrait le reste sur le feu;

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

Paris. — Typ. de H. S Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

15 centimes le Numéro N° 50 **15 Mai 1859**



LE CAUCASE

JOURNAL DE VOYAGES ET ROMANS

PARAISSANT TOUS LES JOURS

Puis, le rôti dûment rissolé, il enlèverait de nouveau et avec la même précaution la surface, qu'il ferait servir chaude comme la première, et ainsi de suite jusqu'à la fin.

Les délicats mangeraient ces rissoles de viande avec du beurre frais et du persil haché.

Voilà pour le schislick avec amélioration.

Venaient ensuite les rognons de porc sautés au vin.

Je crois que tout le monde sait faire les rognons sautés au vin ; nous disons les rognons en général, parce que nous ne nous servions de rognons de porc qu'à défaut de rognons de bœufs ou de rognons de moutons.

Consignons ici un fait peut-être assez inconnu, c'est que les rognons de mouton, meilleurs à la brochette que les autres rognons, leur sont inférieurs avec la sauce au vin.

Cependant, comme un voyageur peut se trouver, dont l'éducation n'ait pas été tournée vers la science culinaire, disons-lui en deux mots comment, en manquant à peu près de tous les condiments nécessaires à une bonne sauce au vin, il pourra faire un plat, sinon superfin, du moins très-mangeable.

Il fera frire son beurre presque roux, y jettera une poignée d'oignons hachés, — il est rare qu'il y ait trop d'oignons; — il laissera frire ses oignons; pendant ce temps il taillera ses rognons en morceaux de l'épaisseur d'une pièce de cinq francs ; s'il répugne comme moi à toucher la viande avec ses doigts, il roulera ses rognons dans une serviette, où d'avance il aura jeté deux ou trois cuillerées de farine.

Les rognons en sortiront poudrés à blanc. Il mettra ses rognons dans la poêle, où seront déjà le beurre et les oignons. Il tournera avec une cuiller de bois jusqu'à ce que les rognons soient au quart de leur cuisson.

Alors il prendra une bouteille de vin rouge, — les gros vins sont excellents pour cette sorte de sauce, — et en versera hardiment la moitié, les deux tiers, la totalité même, si la quantité de rognons coupés en tranches comporte la totalité de la bouteille ; puis il laissera cuire en tournant sur bon feu pendant dix minutes à peu près.

A la cinquième minute, il salera et poivrera ; à la huitième minute, il jettera dans ses rognons plein le creux de la main de persil très-fin ; pour qu'il conserve son goût, il est important qu'il ne bouille que deux minutes.

Enfin, au moment de servir, il enlèvera et mettra dans un récipient quelconque six ou huit cuillerées de cette sauce, qui

doit avoir la consistance et la couleur d'une crème au chocolat battue. Cette sauce est destinée à donner de la couleur et du corps aux œufs brouillés.

Maintenant, passons aux poulets à la provençale, que je recommande comme la chose la plus prompte et la plus facile à faire.

Si vous êtes restreint pour l'huile, c'est-à-dire si vous vous trouvez dans le cas où nous nous trouvions, procurez-vous de la graisse de porc, nommée saindoux.

Excepté dans les pays purement mahométans, vous en trouverez partout.

Faites frire votre saindoux à la poêle ou à la casserole.

Découpez votre poulet par morceaux, comme vous feriez s'il était cuit et que vous voulussiez le servir par petites portions à vos convives. Roulez ces morceaux, comme vous avez fait de vos rognons, dans une serviette blanchie de farine. Mettez-les dans votre friture au moment où elle a cessé de crier. Laissez-leur le temps de prendre une belle couleur dorée, et occupez ce temps à hacher une gousse d'ail et une poignée de persil.

Lorsque vos morceaux de poulet seront cuits et rissolés à point, dressez-les dans un plat creux, salez et poivrez. Substituez à votre friture un demi-verre d'huile d'olive, plus, si besoin est; faites frire l'huile à son tour, saisissez le moment où elle bout sans être brûlée, jetez-y votre ail et votre persil hachés ensemble; trois secondes après, versez le tout sur votre poulet dressé, et servez bouillant.

Vous voyez que tout cela est d'une simplicité biblique; c'est de la cuisine du paradis terrestre.

Quant au rôti, vous trouverez partout une ficelle ou un clou. Le rôti est meilleur pendu à une ficelle que cuit avec une broche passée dans le corps et qui lui fait perdre son jus par deux ouvertures.

Quant aux flageolets à l'anglaise, rien de plus simple : vous les faites bouillir à grande eau, jusqu'à ce qu'ils soient cuits, vous les égouttez sur l'écumoire ou dans une passoire; si vous n'avez ni écumoire ni passoire, — je parle pour les voyageurs, — dans un linge blanc, et vous les versez bouillants sur une montagne de beurre pétrie de sel, de poivre, de persil et de civette, si vous en avez.

La chaleur des haricots suffira à fondre le beurre.

Quant aux œufs brouillés, c'est un peu plus compliqués, mais néanmoins très-facile.

Sur douze œufs, vous avez jeté six blancs et laissé six œufs entiers; dans ces œufs vous avez versé la valeur de deux cuillerées d'eau, — cet appendice est indispensable pour donner de la légèreté à vos œufs, — vous ajoutez votre sauce de rognons et vous battez le tout, en ayant soin, quand vous salez et poivrez, que votre sauce de rognons est déjà salée et poivrée.

Quant à l'oignon et au persil, il est inutile d'en mettre, votre sauce en contient une quantité suffisante.

Vous mettez en même temps que vos œufs un gros morceau de beurre dans la casserole.

Puis vous tournez sans cesser un instant votre mouvement de rotation, jusqu'à ce que vos œufs soient convenablement pris.

N'oubliez pas, surtout, qu'ils continuent de prendre sur le plat, et qu'il est urgent, à cause de cette condensation postérieure, de les y verser un peu liquides.

Mais le beurre, me direz-vous, comment me procurer du beurre frais dans un pays où, par exemple, on ne fait pas de beurre?

Partout où vous trouverez de bon lait, partout vous pourrez faire votre beurre vous-même. Il vous suffira d'emplir une bouteille aux trois quarts et de la boucher, puis vous la ferez secouer violemment pendant une demi-heure. Au bout d'une demi-heure, pour trois quarts de bouteille de lait, vous aurez une motte de beurre de la grosseur d'un œuf de dinde.

Étant frais, à l'aide de secousses réitérées il passera en s'allongeant à travers le gouleau de la bouteille.

Le thé, vous savez le faire, n'est-ce pas?

Quant au café, il se fait de deux façons, à la française et à la turque.

Pour le faire à la française, il y a dix mécaniques de formes différentes. La meilleure de toutes ces mécaniques est, à mon avis, la chausse de nos grand'mères. Mais toutes ces mécaniques peuvent vous manquer, et même, si simple qu'elle soit, la chausse de nos grand'mères.

Alors vous le ferez à la turque, c'est bien plus simple, et à mon avis c'est meilleur.

Vous faites bouillir votre eau dans un marabout.

Vous mettez autant de cuillerées à café de café pilé au mortier et réduit en poudre aussi impalpable que possible, et autant de cuillerées de sucre râpé que vous voudrez avoir de tasses pleines.

Et vous laisserez votre marabout jeter trois gros bouillons, après quoi vous verserez le café bouillant dans les tasses.

En quelques secondes, le marc se précipitera de lui-même au fond par sa propre pesanteur, et vous pourrez boire un café aussi clair et plus savoureux que s'il était filtré.

Il va sans dire que le prince Ingheradzé et notre marchand turc déclarèrent n'avoir jamais fait un dîner pareil.

Quant à Moynet et à Grégory, ils n'avaient rien à apprendre à l'endroit de ma cuisine, Moynet ayant triomphé, comme mon lieutenant, dans trois ou quatre victoires obtenues par moi sur le champ de bataille culinaire à Pétersbourg, à Moscou et à Tiflis.

CHAPITRE LXII.

Chasse et Pêche.

Pour faire prendre patience à Moynet, qui devenait un chasseur enragé, je proposai pour le lendemain une battue, et pour le surlendemain une pêche.

Grâce à l'influence qu'avait sur la population de Poti le prince Ingheradzé, nous pûmes nous procurer pour le lendemain une douzaine de rabatteurs, y compris son nouker, ses deux hommes pour accompagner et son gratteur de pieds.

Il va sans dire que, grâce aux boues de Poti, notre cher prince rose devenait de plus en plus le prince tigré.

Je me demandais dans quel état serait sa tcherkesse, si le prince Bariatinski tardait encore de cinq à six jours.

Le terrain de chasse n'était pas éloigné, il n'y avait qu'un bras du Phase à traverser, et nous étions dans ce qu'en France nous appelons une jeune vente.

Il y avait trois ou quatre ans à peu près que la futaie avait été coupée; c'était, pour la plume surtout, un tirer magnifique.

Nous montâmes dans deux bateaux, et au bout de dix minutes de navigation nous débarquâmes au bord de la forêt.

Je fis expliquer par Grégory à nos rabatteurs comment j'entendais la chasse. Nous nous plaçâmes, le prince, Moynet, Grégory et moi, sur une ligne; nous donnâmes le commandement de l'aile droite au nouker du prince, le commandement de l'aile gauche à Wasili, dont je reconnaissais de plus en plus l'intelligence, et la chasse commença.

Au bout d'une heure nous avions tué deux lièvres, deux faisans et un chevreuil.

Ainsi la Colchide, où l'on avait tant de peine aujourd'hui à faire un dîner de troisième ordre, avait fourni à la gourmandise de l'Europe un de ses gibiers les plus estimés et deux de ses fruits les plus savoureux.

Jason en avait rapporté le faisan, et Lucullus la pêche et la cerise.

Le faisan reste seul aujourd'hui; nulle part, sur ma route du moins, je n'avais rencontré le pêcher et le cerisier.

Le comte Woronzoff, — chaque grand homme a sa manie, — le comte Woronzoff, qui était un jardinier de premier ordre, avait fait un magnifique jardin à Poti : les orangers, à ce qu'il paraît, y étaient surtout splendides; mais dans la dernière guerre les Turcs, qui s'emparèrent d'une partie du Gouriel et de la Mingrélie, le ruinèrent de fond en comble.

On n'a point songé à le rétablir depuis.

Vingt-six ou vingt-huit jardins fondés par lui existent encore en Géorgie.

Nous revînmes à l'hôtel Jacob en triomphateurs, et dès le même jour nous eûmes à notre dîner des côtelettes de chevreuil, un lièvre en civet et un faisan rôti.

Le prince et son nouker n'en revenaient pas : ils fussent restés dix ans chez maître Jacob, que dix ans ils eussent mangé du bélier.

Au milieu de tout cela je travaillais cinq ou six heures par jour, et j'avançais mon *Voyage au Caucase*, dont cinq volumes étaient déjà faits.

Le prince ne comprenait pas que j'eusse à peu près la même aptitude à manier la plume, le fusil et la cuiller à pot; cela lui donnait une haute idée de la civilisation d'un peuple où le même homme était à la fois poëte, chasseur et cuisinier.

Je n'avais pas encore vu le lac de Poti, mais je savais qu'à la gauche de l'embouchure du Phase se trouvait un grand lac.

Ce lac, dit-on, est sur l'emplacement même de l'ancienne ville grecque de Phasis : un tremblement de terre l'engloutit et un lac surgit à sa place.

En arrivant, placé que j'étais entre la mer, un fleuve et un lac, ma première demande avait été du — poisson.

On m'avait répondu qu'il n'y en avait pas.

Cette fois, avec une certaine hésitation, je demandai s'il y avait des pêcheurs.

A mon grand étonnement, on me répondit qu'il y en avait.

S'il n'y avait pas de poisson, comment y avait-il des pêcheurs?

Cela me fut expliqué, lorsque j'y eus mis un peu d'insistance.

Il y avait beaucoup de poisson, au contraire, dans le fleuve, dans la mer et dans le lac; mais c'était à Poti qu'il n'y avait pas de poisson, de poisson frais du moins.

Les habitants de Poti, habitués à manger du poisson salé qui coûte trois ou quatre sous la livre, n'éprouvent aucun besoin de manger du poisson frais.

C'est une délicatesse d'Européen dont n'ont aucune idée les Asiatiques, qui se repaissent de la première chose qu'ils trouvent, pourvu que cette chose ne soit pas contraire à la loi.

Le pêcheurs pêchent donc du poisson, et beaucoup; mais à peine pêché, ils le salent, lui font remonter le Rioné et vont le vendre à Maranne et à Koutaïs.

Je fis venir des pêcheurs, et nous fîmes le marché suivant :

Le lendemain ils pêcheraient pour moi; à un rouble par heure, du moment où ils auraient jeté leur filet pour la première fois. Je prendrais de leur pêche ce qui me conviendrait, je leur laisserais le reste.

Il fut convenu que l'on partirait à onze heures du matin.

J'avais la nuit et la matinée pour travailler.

Du bâtiment qui devait venir, il n'en avait pas été question; on n'en attendait plus un que le 1[er] février, style russe, 13 février chez nous.

A dix heures et demie nous partîmes de la maison Jacob, et après un quart d'heure de marche, marche pendant laquelle nous contournâmeses le village de Poti, nous arrivâmes auprès de l'espèce de canal qui met en communication le lac avec la mer.

Là nos pêcheurs nous attendaient; ils montaient deux barques, et étaient au moins huit ou dix hommes dans chaque.

Une troisième barque, avec deux rameurs, stationnait près du rivage; cette barque, c'était la nôtre.

Nous ramâmes vers l'est.

Au fur et à mesure que nous avancions, le canal s'élargissait, et nous finîmes par déboucher dans un lac qui pouvait avoir trois lieues de tour. Enfin, lorsque nous fûmes entrés d'une verste dans le lac, les deux barques pêcheuses s'arrêtèrent et préparèrent une immense seine.

L'une des deux barques demeura stationnaire, l'autre continua de marcher en laissant tomber son filet et en décrivant un grand cercle.

Puis, le cercle décrit, elle revint s'appuyer à celle qui était restée stationnaire. Alors, des deux barques, les pêcheurs se mirent à tirer le filet. Ils furent près d'une heure à l'amener à eux.

J'aurais pu borner là ma pêche : il contenait plus de cinquante livres de poisson.

Mais, par plaisir, je demandai un second coup de filet.

Nous recommençâmes.

Cette seconde pêche donna plus du double de la première.

Il y avait deux heures que nous pêchions, je devais deux roubles à nos hommes; je pouvais, pour mes deux roubles, leur prendre cent ou cent cinquante livres de poisson.

Je me contentai d'une carpe de trente livres, de deux magnifiques soudacks et de trois poissons plats qu'on appelle, je crois, des corassins. Quant au reste, nous le laissâmes à nos pêcheurs, enchantés de leur journée.

On passa une corde dans les ouïes de nos poissons et on les

traîna à la remorque de la barque, pour qu'ils arrivassent vivants.

En touchant terre Wasili les prit sur son dos, pendus au bout de leur corde, il en avait sa charge.

Rien n'était beau comme les éclairs d'or et d'argent que ces magnifiques poissons jetaient en reflétant le soleil dans les mouvements de leur agonie.

Le luxe de nos dîners allait croissant.

Notre prince rose n'avait jamais fait pareille chère; il eût voulu que nous restassions à perpétuité et que le prince Bariatinski n'arrivât jamais.

Ses hommes aussi étaient dans l'ébahissement, ils mangeaient à en crever, mais enfin ils n'en pouvaient prendre que ce qu'ils contenaient.

Nous envoyions des plats de notre table au marchand turc, qui n'avait jamais placé un morceau de pain et une aile de poule à pareil intérêt.

Il mangeait de tout: de la matelote, sans s'apercevoir qu'elle était au vin; du chou, sans remarquer qu'il était au lard.

Toute la maison, Wasili en tête, était en bombance de nos reliefs; si notre séjour s'était prolongé, nous aurions fini par nourrir tout Poti.

J'avais pris Wasili en grande amitié, un jour je lui fis demander par Grégory s'il voulait venir avec moi en France.

Il jeta un cri de joie, disant que c'était son plus grand désir, mais qu'il n'avait point osé me le demander.

Il fut donc convenu qu'il viendrait avec moi.

Seulement, il y avait un obstacle: il lui fallait un passe-port.

Mais il était de Gory, pour avoir ce passe-port il devait retourner à Gory; pour retourner à Gory, il fallait cinq jours au moins, cinq pour revenir de Gory, c'était dix. Dans dix jours, nous l'espérions bien du moins, nous serions partis.

Il prétendit qu'il tournerait l'obstacle en prenant le passeport d'un de ses camarades; ce passe-port n'était valable que jusqu'à Trébizonde; mais à Trébizonde nous trouverions les paquebots des Messageries impériales, et une fois à bord des paquebots français, comme mon passe-port à moi portait un domestique, la chose irait toute seule.

Il ne nous manquait donc plus qu'une chose pour partir, c'était le bateau.

Enfin, le 1er février au matin, on signala un pyroscape, et une demi-heure après on vint nous annoncer que *le Grand-Duc Constantin* venait de jeter l'ancre à deux verstes au large et repartirait vers trois heures de l'après-midi.

Le petit bâtiment à vapeur qui franchit la barre du fleuve et qui conduit les voyageurs au paquebot commençait à chauffer, à midi il partirait.

Le prince Bariatinski n'était pas arrivé.

C'était le prince Salomon Ingheradzé qui nous annonçait tout cela; il s'était fait magnifique pour recevoir le prince, qui n'arrivait pas: au lieu de sa tcherkesse tigrée, il avait une tcherkesse noir et or.

Ses armes et sa ceinture faisaient un magnifique effet sur ce fond sombre.

Je chargeai Grégory de régler notre compte avec son compatriote Jacob. Il arriva au bout de dix minutes l'oreille basse, et me rapportait la carte en hésitant.

L'addition se montait à quatre-vingts roubles.

C'est-à-dire à trois cent quatre francs.

A quoi diable avions-nous pu dépenser trois cent quatre francs, trente-sept francs par jour?

Sur huit jours que nous étions restés à Poti, nous nous étions nourris pendant six de notre chasse et de notre pêche.

Il est vrai que notre logement seul montait à vingt-quatre roubles.

Ma chambre, vous savez ce que c'était que ma chambre, était cotée à deux roubles par jour.

Quatre francs plus cher qu'une chambre à l'hôtel du Louvre!

Comme Moynet partageait la sienne avec le prince rose, devenu le prince noir après avoir été le prince tigré, il ne la payait que quatre francs.

Tout était dans les mêmes proportions; nous avions bu pour quarante francs de thé et cent francs de vin.

— Eh bien! fis-je à Grégory, quand je vous disais d'arrêter nos prix d'avance!

Nous payâmes, ou plutôt je payai mes quatre-vingts roubles. Nous avions dépensé plus de douze cents francs de Tiflis à Poti.

Le prince Ingheradzé nous déclara que, nous partis, il allait partir. Il ne se sentait pas la force d'attendre seul à Poti le prince Bariatinski jusqu'au prochain bateau, c'est-à-dire jusqu'au 7.

Par les soins et sous l'inspection de Wasili, nos treize colis avaient été transportés de l'hôtel de maître Jacob au petit bateau à vapeur qui avait mission de les transporter au grand. Nous suivîmes nos effets, et le prince nous suivit.

J'ai rarement rencontré un homme aussi sympathique, aussi beau, aussi vigoureux, aussi alerte, aussi joyeux que ce charmant prince. Je ne sais si je le reverrai jamais, mais je m'en souviendrai toute ma vie.

Nous réglâmes le prix du transport de nos colis avec nos portefaix, et nous respirâmes. C'était la dernière fois que nous aurions à mettre la main à la poche à Poti, et nous avions remarqué que c'était en général un mouvement qui coûtait très-cher dans la nouvelle ville de l'empereur Alexandre.

Enfin, notre petit bateau se mit en mouvement; c'est le même qui l'été, c'est-à-dire quand les eaux du Rioné sont grossies par la fonte des neiges, fait la navigation de Maranne à Poti, et *vice versa*.

Il est à quille plate et ne peut tenir la mer.

En une demi-heure nous fûmes à bord du *Grand-Duc-Constantin*, nous avions payé d'avance nos places pour Trébizonde; la dépense, cette fois, rentrait dans des prix chrétiens: c'était trois roubles par personne et un rouble pour Wasili.

Grâce à son passe-port pour Trébizonde, on ne fit aucune difficulté de le prendre à bord du *Grand-Duc*, et pendant que nous nous installions à l'arrière, il alla prendre sa place à l'avant.

Le capitaine du bâtiment vint à nous, il parlait un peu français. C'était un charmant homme de vingt-huit à trente ans, ayant, — suite d'une blessure reçue à Sébastopol, au bastion du Mât, — un tic qui lui faisait cligner l'œil; mais il y a des gens qui ont de la chance, ce tic donnait à son regard une expression des plus spirituelles.

Il faut croire qu'il y avait bien quelque chose de cela au-

paravant, et que le miracle n'est pas dû tout entier à notre éclat d'obus.

Nous étions arrivé à midi et demi, et nous ne devions partir qu'à trois heures. Nous avions donc tout le temps d'installer nos treize colis à bord et de nous y installer nous-mêmes ; d'ailleurs, notre installation ne devait pas être longue ; nous arrivions dans la nuit ou au point du jour du surlendemain à Trébizonde.

Il y avait déjà une heure que nous étions arrivés à bord ; j'étais au salon à causer avec le second, lorsqu'on m'annonça qu'une barque avec douze soldats russes, conduits par un officier, venait d'aborder le paquebot, et que l'officier réclamait Wasili comme sujet russe quittant la Russie sans passe-port.

Le pauvre Wasili avait été dénoncé par un ami jaloux de sa bonne fortune.

Il n'y avait pas à lutter contre la loi russe, surtout à bord d'un bâtiment russe. Wasili fut rendu sans résistance.

Seulement, Wasili, au moment de descendre dans la barque, me dit un mot qui me toucha :

— Dans quatre jours j'aurai mon passe-port, et dans un mois je vous aurai rejoint à Paris.

Je priai l'officier de permettre que j'aidasse le brave garçon dans cette louable résolution.

Je ne le connaissais pas encore assez pour lui laisser la somme nécessaire à son voyage ; cinq à six cents francs pouvaient le tenter et le mener à mal : l'occasion fait le larron.

D'ailleurs, j'étais assez riche encore pour le prendre avec moi, mais pas assez pour lui laisser l'argent qui devait l'amener tout seul.

Je lui donnai d'abord un petit mot pour le colonel Romanoff, ce petit mot devait lui faire délivrer un passe-port.

Puis ensuite une pancarte ainsi conçue :

« Je recommande le nommé Wasili, Géorgien, entré à mon service à Poti, et forcé de rester en arrière par absence de passe-port, à toute personne à laquelle il s'adressera, et particulièrement à MM. les commandants des bateaux à vapeur des Messageries impériales, et à MM. les chanceliers de consulat.

» On pourra tirer sur moi, à Paris, rue d'Amsterdam, n° 77, pour les dépenses faites à son sujet.

» Poti, 1er février russe, 13 février français.

» ALEX. DUMAS. »

Je lui remis les deux papiers entre les mains, en lui disant :

— Va, et si tu es aussi intelligent que je le crois, tu arriveras avec cela.

Et plein de confiance dans l'avenir et ses deux papiers, Wasili se remit aux mains de l'officier et des soldats russes.

Le bateau qui l'emmenait était encore en vue, que *le Grand-Duc Constantin* levait l'ancre et que nous naviguions de notre côté vers Trébizonde.

C'était un charmant bateau que *le Grand-Duc Constantin*, commandé, je l'ai déjà dit, par un charmant capitaine, et qui marchait de première force : tout y était d'une propreté française, plus que française, hollandaise.

Le capitaine, qui avait deux chambres, une sur le pont, une dans le faux-pont, à la poupe, m'avait donné cette dernière, comme plus commode pour moi dans le cas où je voudrais travailler.

Elle avait un beau lit blanc avec des draps et des matelas, chose que depuis six mois j'avais complétement perdue de vue.

Je fus tenté de me mettre à genoux devant mon lit et d'y faire ma prière comme devant une chapelle.

Travailler ! ma foi non, ce serait pour une autre nuit ; ma nuit ! je la passerais tout entière dans ce beau lit blanc.

Je m'y serais fourré tout de suite, si le dîner n'avait pas sonné.

Je gagnai la salle à manger, située sur le pont.

Nous étions en tout cinq ou six passagers : il y avait à dîner pour vingt personnes.

Ce n'était pas l'abondance du dîner qui était réjouissante, c'était la propreté du service.

Nous avions pu faire, pour l'inauguration de Poti au rang de ville, un dîner copieux, nous n'avions pas pu faire un dîner propre.

Depuis Gory, où nous avions dîné chez le gouverneur de la ville, beau-frère de Grégory, nous n'avions pas trouvé une serviette où nous osassions nous essuyer les doigts.

O Propreté ! dont les Italiens n'ont fait qu'une demi-vertu, permets que je fasse de toi une sainte.

Je ne sais si ce fut la blancheur des nappes et des serviettes qui nous fit trouver le dîner excellent, mais ce que je sais, c'est que ce dîner à bord du *Grand-Duc Constantin* fut un des meilleurs repas que je fis de ma vie.

Après le dîner, nous montâmes sur le pont, le temps était beau, magnifique même pour l'époque ; le navire avait une marche tellement douce, qu'une pièce de cinq francs posée sur son épaisseur restait debout.

L'aspect de la côte était magnifique, le Caucase ouvrait ses deux bras immenses comme pour attirer à lui la mer Noire ; un de ces bras s'étendait jusqu'à Taman, l'autre jusqu'au Bosphore.

C'étaient entre ces deux bras qu'avaient passé, d'Asie en Europe, toutes les invasions de l'Orient.

Le terrain situé entre ces deux grandes chaînes nous apparaissait bas, peu mouvementé, tout couvert de forêts.

Sur tout le rivage on n'apercevait pas une maison.

Nous longions la côte du Gouriel et du Lazistan, réunis à la Russie par les derniers traités, qui ont porté les limites de l'empire d'Alexandre II à la pointe du fort Saint-Nicolas, c'est-à-dire plus près de la Turquie qu'elles n'ont jamais été.

Le premier port russe commence à Batoum.

Nous devions nous arrêter douze heures à Batoum pour y prendre des passagers et des colis ; voilà pourquoi nous mettions trente-six heures à aller à Trébizonde, où l'on pourrait aller en quinze ou dix-huit heures, si l'on faisait route directe.

La nuit vint et confondit tous les points inférieurs dans un horizon grisâtre ; mais longtemps après que l'on ne voyait plus rien dans la plaine, les sommets argentés de la double chaîne caucasique brillaient encore dans le ciel comme des nuages pétrifiés.

Je pensai qu'il était temps de faire connaissance avec ces beaux draps blancs qui avaient, rien qu'à la vue, fait passer une impression de bien-être dans toute ma personne.

Quand je me réveillai, le bateau était immobile : nous étions dans le port de Batoum.

A part un ou deux regards jetés sur la ville, ou plutôt sur le village de Batoum, dont Moynet, au reste, fit un dessin, je passai toute la journée à travailler dans la cabine du capitaine.

A huit heures du soir le bâtiment se remit en route. Au point du jour, nous avait affirmé le capitaine, nous serions en vue de Trébizonde.

Au point du jour j'étais sur le pont; une crainte m'avait tenu éveillé, malgré les beaux draps blancs et malgré les bons matelas moelleux.

C'est que, d'habitude, les bateaux français partent le samedi de Trébizonde, et que le bateau russe, retardé d'un jour par le mauvais temps qu'il avait rencontré sur les côtes de Crimée, n'arrivait que le dimanche.

Mais à peine m'eut-il aperçu, que le capitaine me rassura.

Avec son œil de marin, il avait reconnu dans le port de Trébizonde la coupe d'un bâtiment à vapeur français.

Il pouvait même presque affirmer que ce bateau à vapeur s'appelait *le Sully*.

Il ne se trompait pas : une heure après nous passions bord à bord du *Sully*, et à cette question lancée du pont du *Grand-Duc Constantin :*

— A quelle heure partez-vous?

Une voix française, la voix du contre-maître, répondait :

— Ce soir, à quatre heures.

Le soir, à quatre heures, en effet, après avoir pris congé de notre capitaine, après avoir vu le gros temps, embarqué avec grande difficulté notre immense bagage à bord du *Sully*, nous levions l'ancre pour Constantinople, en faisant escale à Samsoun, à Sinope et à Ineboli.

CHAPITRE LXIII

Bazar d'esclaves.

Voici ce qui s'était passé dans la journée :

Je m'étais présenté à bord du *Sully* pour savoir officiellement à quelle heure il partait et quel était le prix des places jusqu'à Marseille.

J'avais été assez mal reçu par le second, qui avait répondu que ces détails regardaient l'administration, et qu'il m'invitait, en conséquence, à aller me renseigner à terre.

Je me retournai du côté de Moynet.

— On voit bien, lui dis-je, que nous touchons cette belle terre de France.

Je venais de dire une injustice : le second du bâtiment m'avait pris pour un général russe et avait pris Moynet pour mon aide de camp. Il avait été confirmé dans cette idée par trois ou quatre phrases italiennes que j'avais échangées avec le pilote du *Grand-Duc Constantin*, qui m'avait accompagné, et par quelques mots géorgiens dont j'avais apostrophé Grégory.

— Quels polyglottes que ces Russes! avait-il dit quand j'eus le dos tourné. En voilà un qui parle français comme un Français.

Je n'avais pas entendu le compliment, et par conséquent je n'avais pu revenir sur ma première idée, que je n'avais été mal reçu, moi qui venais de faire un si beau voyage comme hospitalité, que parce que, Français, je mettais le pied sur le bâtiment d'une administration compatriote.

Au reste, comme il n'y avait rien de mieux à faire que de suivre l'avis du second du *Sully*, je profitai de l'obligeance qu'avait eue le commandant du *Grand-Duc Constantin* de mettre sa yole à ma disposition pour me faire conduire à terre.

Je visitais donc Trébizonde malgré moi. Trébizonde ne faisait point partie du voyage que je venais de faire, mais de celui que j'allais faire, et j'ai pour principe d'accomplir chaque chose en son temps.

Voilà pourquoi je n'ai pas vu Constantinople, quoique je sois resté six jours à l'ancre en face de la Corne d'or.

Nous avions eu grand'peine à gagner la terre, la mer étant mauvaise; mais enfin nous avions atteint une espèce de débarcadère sur lequel nous avions grimpé, poussés par une vague qui ne s'était pas contentée de se répandre dans notre barque, mais avait poussé la familiarité jusqu'à nous prendre à bras-le-corps.

Il va sans dire que nous étions sortis trempés de cet embrassement.

Nous montâmes en nous secouant la pente rapide qui conduit du port à la ville, et après quelques détours dans des rues dont nous avions vu le spécimen à Derbent et à Bakou, nous arrivâmes à l'administration des Messageries impériales.

Je fus reçu par un homme charmant, M. Baudhouy, lequel m'accueillit non-seulement en compatriote, mais en ami. Tout ce qu'en l'absence d'ordre supérieur il pouvait faire de concessions, il le fit, et en outre, comme sur ces entrefaites entrait le capitaine Daguerre, commandant en premier du *Sully*, il me recommanda à lui.

L'accueil du capitaine fut tout l'opposé de celui que m'avait fait son second. Sur son invitation je congédiai la yole du capitaine russe, le commandant Daguerre s'engageant à me reconduire à bord du *Sully*.

— Ah! pardieu, me dit-il, vous êtes bien tombé. Avez-vous vu vos compagnons de route?

— J'ai à peine mis le pied à bord de votre bâtiment, capitaine, lui répondis-je.

Et je lui racontai la façon dont j'avais été reçu.

Il secoua la tête.

— Il y a quelque chose là-dessous, me dit-il. Lucas est un Breton un peu rude, un peu sauvage; mais de là à être impoli envers un homme comme vous, il y a un abîme. Du reste, tout cela s'expliquera en arrivant à bord du *Sully*.

— En attendant, capitaine, vous m'avez dit un mot sur mes compagnons de route qui me donne le désir de faire connaissance avec eux.

— Vous revenez du Caucase?

— Oui.

— Alors vous ne ferez pas, vous renouvellerez connaissance.

— Bon; vous avez des Géorgiens... des Arméniens... des Iméritiens?

— J'ai mieux que cela, j'ai trois cents Kabardiens pur sang.

— Qui vont à Constantinople?

— Comme vous le dites.

— C'est donc une émigration ?

— Non ; c'est une spéculation.

Je regardai le capitaine.

— Eh ! mon Dieu, me dit-il, il est clair comme le jour que tous ces coquins-là vont vendre au marché leurs femmes et leurs enfants.

Je l'interrompis.

— Bon, fis-je, et vous prêtez la main à cette traite des blancs.

— Que voulez-vous que nous y fassions? Tous ces drôles-là sont en règle qu'il n'y a pas un cheveu à y reprendre. Chacun a son passe-port. D'ailleurs les femmes, qui croient toutes être destinées à épouser des pachas ou à entrer dans le harem du Grand Seigneur, sont dans la joie de leur âme. Pardieu ! si elles se réclamaient de nous, nous interviendrions, mais elles n'ont garde.

— Alors vous disiez bien, capitaine, j'ai de la chance. Et quand retournons-nous à bord?

— Quand vous voudrez, dit M. Baudhouy, voici votre patente.

Le capitaine, voyant le désir que j'avais de remonter sur *le Sully*, prit les papiers et s'inclina de mon côté pour me dire, comme Duprez dans *Guillaume Tell*, que les chemins m'étaient ouverts ; il avait supprimé l'*ut* de poitrine, voilà tout.

Je le suivis.

Une heure après, au milieu d'une bourrasque de tous les diables, nous abordions *le Sully*.

Cette fois, tout était changé comme réception, et nous ne trouvâmes au haut de l'échelle, Lucas en tête, que des visages souriants et des mains tendues.

Le second, si rébarbatif à ma première visite, était le plus empressé à la seconde.

La méprise me fut expliquée, et le commandant Lucas cessa de s'extasier sur ce que je parlais français comme un Français.

— Maintenant? demandai-je au capitaine en regardant de tous côtés.

— Quoi? me demanda-t-il.

— Où sont donc vos Kabardiens?

— Dans l'entre-pont, pardieu !

— Peut-on y descendre?

Il tira sa montre.

— Ce n'est pas la peine, dit-il, d'autant plus que je présume que ce sont les Kabardiennes surtout que vous désirez voir.

— J'avoue que j'ai vu jusqu'à présent plus de mâles que de femelles.

— Eh bien, vous allez en voir une procession.

— Et où va cette procession?

— Où Jocrisse menait les poules.

— Tiens!

A peine avais-je poussé l'exclamation que la tête de colonne parut à l'écoutille.

Elle était conduite par un vénérable vieillard à barbe blanche, Jocrisse de soixante-dix à quatre-vingts poules de tous âges, depuis dix ans jusqu'à vingt, qui s'en allaient par tribord, sans nul sentiment de notre pudeur européenne, faire l'une après l'autre une halte à la bouteille des matelots, et s'en revenaient par bâbord, rentraient dans l'écoutille avec la grâce d'une file, non pas même de poules, mais d'oies.

— En voulez-vous? me demanda le capitaine, tout cela est à vendre.

— Ma foi non, lui répondis-je, ce n'est pas autrement tentant. Maintenant, ce que je voudrais voir, c'est leur aménagement.

— Avez-vous de la poudre persane contre les insectes?

— Dans ma malle, oui.

— Ce n'est pas assez ; ouvrez votre malle.

— Ma foi non, c'est un trop grand embarras.

— Eh bien, regardez par l'écoutille.

Je regardai par l'écoutille.

Kabardiens et Kabardiennes étaient parqués par famille dans des espèces de bocks, dont ils ne bougeaient de la journée, à part une seconde promenade dans le genre de celle que je venais de voir, et que faisaient les mêmes femmes à neuf heures du matin.

Tout cela était d'une saleté révoltante.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que, par hasard, deux tribus ennemies étaient venues en même temps et dans le même but demander passage à bord du *Sully*.

On en avait parqué une à tribord, l'autre à bâbord.

D'un côté à l'autre ils se bombardaient des yeux.

Sur ces entrefaites le dîner sonna.

— Etes-vous prêt? demanda le capitaine au mécanicien en chef.

— Oui, mon commandant, répondit celui-ci.

— Eh bien, levons l'ancre et marchons à toute vapeur : nous sommes d'un jour en retard, et nous allons avoir du mauvais temps.

En effet, le violon était mis.

Qu'est-ce que le violon? demanderez-vous, cher lecteur.

Le violon est tout simplement un appareil de cordes qui fait ressembler la table à une immense guitare, et qui a pour but d'empêcher les assiettes, les verres, les bouteilles et les plats, de rouler de la table sur le plancher.

En général, quand le violon est mis les convives sont rares.

Au reste, à la table du capitaine, nous n'étions que nous trois, Moynet, Grégory et moi.

Encore n'étions-nous que nous deux, Moynet et moi.

Grégory était déjà dans son lit : le simple balancement du bâtiment à l'ancre avait suffi pour lui donner le mal de mer.

Pendant le dîner le bâtiment se mit en marche.

Au dessert nous entendîmes de grands cris, puis presque aussitôt le contre-maître de quart entra réclamant le docteur.

Le docteur se leva.

— Qu'y a-t-il ? demandâmes-nous d'une seule voix.

— Les deux chefs se sont battus, dit le contre-maître, avec un accent marseillais qui faisait plaisir à entendre quand depuis un an on n'a entendu que l'accent russe, — et tron de l'air, il y en a un qui a coupé la figure de l'autre d'un coup de couteau.

— C'est bien, dit le capitaine en se rasseyant, que l'on mette celui qui a donné le coup de couteau aux fers.

Le docteur sortit derrière le contre-maître, nous entendîmes au-dessous de nos pieds un certain trépignement, comme lorsqu'une lutte a lieu ; puis le silence se rétablit.

Dix minutes après le docteur rentra.

— Eh bien? demanda le capitaine Daguerre.

— C'est un joli coup de kangiar, répondit le docteur, qui prend la figure de celui qui l'a reçu en diagonale, qui commence au sourcil et finit au menton, en coupant en deux l'œil droit.

— Il n'en mourra pas? demanda le capitaine.

— Non, mais il pourra être un jour roi du royaume des aveugles.

— C'est-à-dire qu'il sera borgne? fis-je à mon tour.

— Oh! dit le docteur, il l'est déjà.

— Et celui qui a fait le coup, demanda le capitaine, est-il aux fers?

— Oui, capitaine, il y est.

— Très-bien.

Le capitaine venait à peine de moduler cette exclamation de satisfaction que l'interprète du *Sully* entra.

— Capitaine, dit-il, c'est une députation de nos Kabardiens qui demande à être introduite devant vous.

— Que me veut-elle? demanda le capitaine.

— C'est ce qu'elle ne veut dire qu'à vous.

— Faites entrer la députation.

La députation entra : elle se composait de quatre hommes, elle était conduite par ce même respectable vieillard auquel la promenade des femmes était confiée.

— Parlez, dit le capitaine sans se lever. Le vieillard parla. — Que dit-il? demanda le capitaine Daguerre, quand il eut parlé. — Il dit, capitaine, que vous devez mettre en liberté l'homme que vous avez ordonné de mettre aux fers.

— Et pourquoi dois-je le mettre en liberté?

— Parce que la rixe a eu lieu entre montagnards, que la justice française n'a rien à voir là dedans, et que, s'il y a un coupable, c'est eux qui se chargeront de le punir.

— Répondez-leur, fit le capitaine, que du moment où ils sont sur un bâtiment français, et où je suis le capitaine de ce bâtiment, la justice doit être rendue à la française — et — par moi.

— Mais, capitaine, ils ajoutent...

— Allons, allons, dit le capitaine, faites-moi rentrer tous ces marchands de chair humaine dans l'entre-pont, et qu'ils se taisent, ou... mille tonnerres! ils auront affaire à moi!

Le capitaine Daguerre ne jure jamais que dans les grandes occasions, mais, quand il jure, on sait que c'est sérieux.

L'interprète sortit donc, poussant devant lui les députés.

Nous prenions le café, quand le second se précipita dans la salle à manger.

— Capitaine, dit-il, il y a révolte parmi nos Kabardiens.

— Révolte? demanda le capitaine, et à quel propos?

— Ils veulent qu'on remette leur compatriote en liberté.

— Comment, ils veulent! dit le capitaine avec un rire plus menaçant que la plus terrible menace.

— Ou, disent-ils...

Le second s'arrêta.

— Que disent-ils?

— Eh bien, ils disent que, comme ils sont en nombre et armés, ils sauront bien obtenir de force ce qu'on ne voudra pas leur accorder de bonne volonté.

— Fermez les écoutilles, dit tranquillement le capitaine, et lâchez dans l'entre-pont l'eau de la chaudière.

Puis, se rasseyant :

— Vous ne prenez pas d'eau-de-vie avec votre café, monsieur Dumas? me dit-il.

— Jamais, capitaine.

— Vous avez tort; c'est trois jouissances au lieu de deux : café seul, eau-de-vie et café, autrement dit gloria, et eau-de-vie seule. Et le capitaine savoura son gloria.

Au moment où il reposait sa tasse dans sa soucoupe, on entendit des hurlements.

— Eh! capitaine, demandai-je, qu'est-ce que cela?

— Ce sont nos Kabardiens que le mécanicien échaude.

L'interprète entra.

— Eh bien! nos révoltés? demanda le capitaine.

— Ils se rendent à discrétion, capitaine.

— C'est bien. Arrêtez les robinets, mais laissez les écoutilles fermées.

— Arrêtez les robinets! cria le lieutenant, qui se tenait derrière l'interprète.

On arrêta les robinets, et tout rentra dans l'ordre.

* * *

Le jeudi suivant, à quatre heures de l'après-midi, nous jetions l'ancre en face de la Corne d'or.

Notre voyage au Caucase était fini à la rigueur le jour où nous avions quitté Poti, seulement il avait en réalité duré jusqu'au moment où nous nous séparâmes de nos Kabardiens, ce qui n'avait lieu qu'à Constantinople.

* * *

Il y a huit jours, c'est-à-dire le 10 du mois courant, je fus réveillé à six heures du matin par ma cuisinière, qui entra dans ma chambre, tout effarée.

— Monsieur, me dit-elle, il y a en bas un homme qui ne parle aucune langue, qui dit seulement : *Monsieur Dumas*, et qui veut absolument entrer.

Je descendis mes escaliers quatre à quatre, convaincu que c'était Wasili qui m'arrivait.

Je ne me trompais pas. Le brave garçon était venu de Koutaïs à Paris, était resté vingt-sept jours malade à Constantinople, et avait dépensé en route soixante et un francs cinquante centimes.

Et tout cela, ne sachant pas un mot de français.

J'espère, cher lecteur, que vous êtes édifié maintenant sur l'intelligence de Wasili.

ALEXANDRE DUMAS. (Édité par CHARLIEU.)

FIN.

Paris. — Typ. de H. S. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.